This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

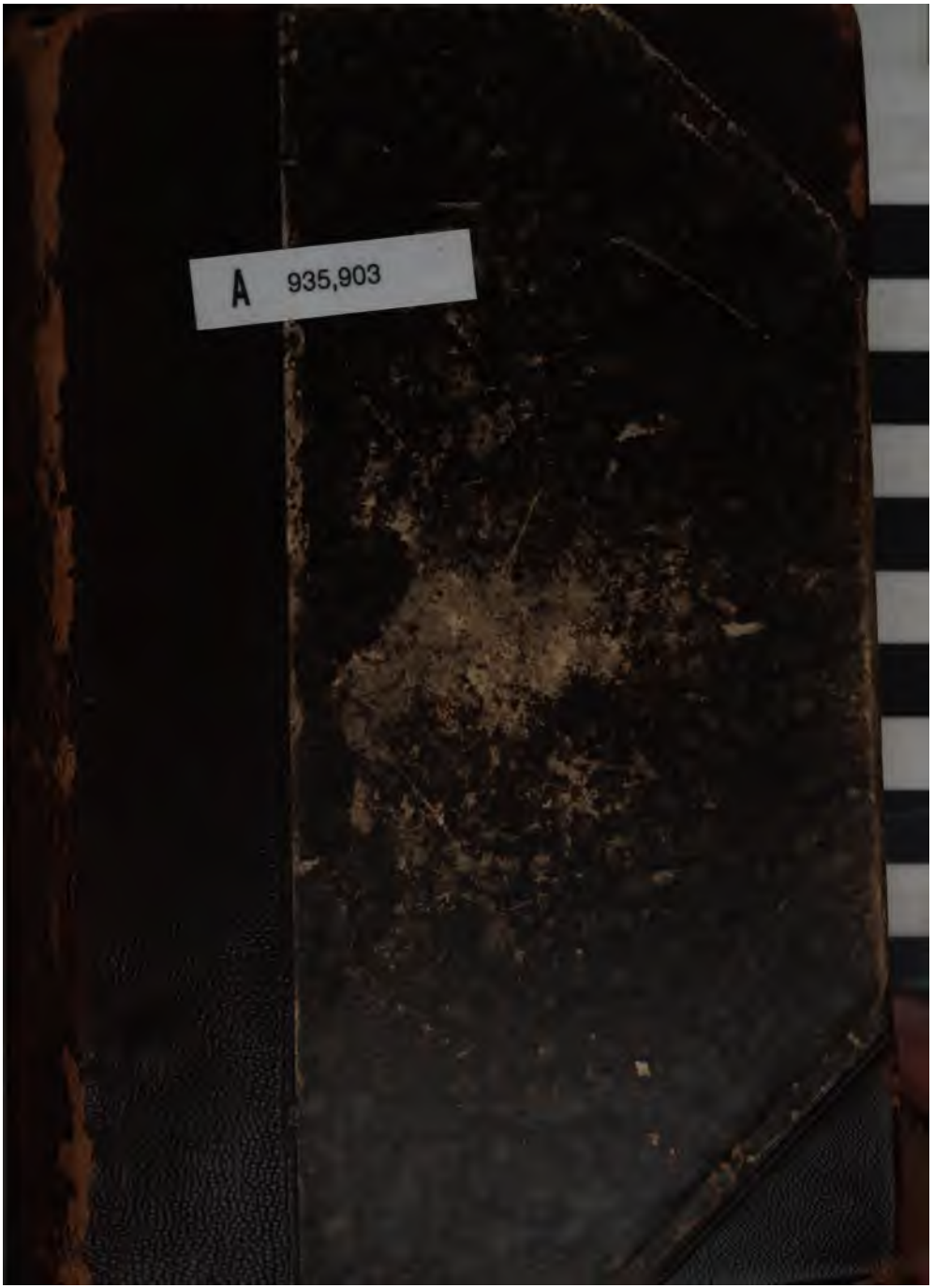
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

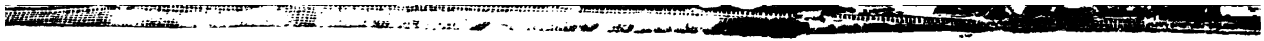
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


A 935,903

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



848
T881

THÉATRE COMPLET

DE

AL. DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

V

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

AFFAIRE CLÉMENCEAU. — Mémoire de l'Accusé.	1 vol.
ANTONINE.	1 —
CONTES ET NOUVELLES.	1 —
AVENTURES DE QUATRE FEMMES.	1 —
LA BOITE D'ARGENT.	1 —
LA DAME AUX CAMÉLIAS.	1 —
LA DAME AUX PERLES.	1 —
DIANE DE LYS.	1 —
LE DOCTEUR SERVANS.	1 —
LE RÉGENT MUSTEL.	1 —
LE ROMAN D'UNE FEMME.	1 —
SOPHIE PRINTEMS.	1 —
THÉATRE COMPLET avec préfaces inédites.	6 —
THÉRÈSE.	1 —
TRISTAN LE ROUX.	1 —
TROIS HOMMES FORTS.	1 —
LA VIE A VINGT ANS.	1 —

THÉATRE

L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.
LE BIJOU DE LA REINE, comédie en un acte, en vers.
LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.
DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
L'ÉTRANGÈRE, comédie en cinq actes.
LA FEMME DE CLAUDE, pièce en trois actes et une préface.
LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédie en quatre actes.
LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.
LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en quatre actes.
MONSIEUR ALPHONSE, pièce en trois actes.
LE PÈRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.
LA PRINCESSE DE BAGDAD, pièce en trois actes.
LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.
LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq actes.
UNE VISITE DE NOCES, comédie en un acte.

UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR (4e édition).	1 vol.
NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A—D—Révélations curieuses et positives sur les principaux personnages de la guerre actuelle (4e édition), augmentée d'un avant-propos de George Sand.	1 —
UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR.	1 —
L'HOMME-FEMME (43e édition).	1 —
LA QUESTION DU DIVORCE (12e édition).	1 —
LES FEMMES QUI TUENT ET LES FEMMES QUI VOTENT.	2 —

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 26996.

21116

THÉATRE COMPLET

DE

AL. DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CINQUIÈME SÉRIE

UNE VISITE DE NOCES

LA PRINCESSE GEORGES. — LA FEMME DE CLAUDE

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.

UNE

VISITE DE NOCES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 10 octobre 1877.

À HENRY MIRAULT

PRÉFACE

Voici une petite comédie qui a soulevé tout autant de critiques et de discussions que ses plus grandes sœurs. Ce qu'on a le plus reproché à l'auteur, c'est d'y avoir insulté l'amour. L'auteur se contentera de répondre, à ceux qui l'accusent, qu'ils ont peut-être eu le tort de se servir du mot amour là où il n'y avait pas lieu de l'employer. Il sait bien que le Dictionnaire de notre grand linguiste et positiviste Littré donne cette définition assez élastique de l'amour : *sentiment d'affection d'un sexe pour l'autre;* d'où il résulterait qu'il suffit que deux personnes d'un sexe différent aient un sentiment d'affection l'une pour l'autre pour qu'elles fussent dans l'amour. Le Dictionnaire ne dit pas, il n'a pas à le dire, si les deux personnes doivent être toujours les mêmes ou si le changement est autorisé; toute la question est là cependant, et, à étendre le mot ainsi défini jusqu'à ses dernières limites et conséquences, nous arriverions à lui donner pour synonymes la passion, la galanterie, le caprice et le libertinage, le sentiment d'affection pouvant se retrouver à telle ou telle dose dans ces différentes manifestations. Mais le Dictionnaire de la langue française n'indique, pour ainsi dire, que la signification extérieure des mots en usage. Voyons donc si, dans son Dictionnaire de médecine et de physiologie, M. Littré, non plus seulement linguiste, mais

physiologiste et philosophe, et de plus en collaboration avec Charles Robin, voyons si M. Littré définit l'amour d'une façon à la fois plus précise et plus étendue :

« L'Amour. *En physiologie, ensemble des phénomènes cérébraux qui constituent l'instinct sexuel. Ils deviennent eux-mêmes le point de départ d'actes et d'actions nombreuses, variant suivant les individus, les conditions sociales, qui rendent très-complexe cet ensemble de phénomènes, et qui, souvent alors, sont la source d'aberrations que l'hygiéniste, le médecin légiste sont appelés à prévenir ou à interpréter, afin de savoir si elles ont été accomplies dans des conditions normales ou d'aliénation mentale. Chez la plupart des mammifères et quelquefois chez l'homme, l'instinct de destruction entre en jeu en même temps que le penchant sexuel.* »

C'est de la constatation de tous ces phénomènes physiologiques, allant de l'instinct sexuel jusqu'au meurtre et à la folie que sont sortis, sortent et sortiront tous les drames, toutes les comédies, tous les romans, surtout si vous y ajoutez l'explication de Voltaire, dans son Dictionnaire philosophique :

« L'Amour. *Il y a tant de sortes d'amour, qu'on ne sait à qui s'adresser pour le définir.* »

Avons-nous aujourd'hui, nous qui écrivons cette préface, la prétention d'être celui qui définira l'amour ? Loin de nous cette pensée ; plus que personne nous sommes convaincu que, si l'on a composé avant nous, et si l'on doit, après nous comme de notre temps, composer des milliers d'ouvrages sur l'amour, c'est qu'on ne sait pas et qu'on ne saura jamais absolument à quoi s'en tenir sur ce *sentiment d'affection* aussi varié et aussi uniforme, aussi fixe et aussi mobile que l'humanité même, dont il est le principe et l'éternité. Peut-être ferait-on bien de se contenter, pour définition dernière, de cette formule bien simple : « C'est comme ça. » La vérité est que, quand on a exposé tous les raisonnements, donné tous les conseils, créé tous les obstacles possibles à

un être qui aime véritablement, il vous répond : « J'aime, » et il n'y a plus rien à lui dire, à moins d'être un imbécile. Il ne reste plus pour le convaincre qu'à le tuer, argument irréfutable dont, malgré la réputation qu'on nous a faite, nous conseillerons toujours d'user modérément.

Mais pour que le mot de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ignore, » soit juste, pour que tous nos *discours* restent impuissants devant le seul mot *j'aime,* il faut que celui qui dit ce mot aime véritablement, et, quoi qu'en dise Voltaire, l'amour, ce qui a le droit d'être appelé l'amour, porte avec lui certains signes qui le séparent de la passion, de la galanterie et des autres degrés physiologiques dont nous parlions plus haut, que le Dictionnaire de médecine prévoit et qui font que les romans, les comédies, les tragédies et les drames sur l'amour pourront être éternellement refaits.

Il y a toujours, je le sais bien, un moment où l'expression physique du sentiment d'affection d'un sexe pour l'autre est invariablement la même et sert uniformément et finalement à tous les différents états de l'amour, mais ce n'est pas une raison pour en conclure qu'il n'y a qu'un amour. Il en est de ces différents états comme des différents locataires d'une même maison qui ne se connaissent pas, qui ne se saluent même pas quand ils se rencontrent; ils se servent du même escalier, voilà tout.

Évidemment c'est dans le sens général que Sarcey a pris le mot *Amour,* lorsqu'il a écrit son article sur la *Visite de noces,* article que j'ai sous les yeux et que je lui demanderai tout à l'heure la permission de citer dans une intention qu'il devine déjà. J'ai le don, et j'en suis très-fier, de préoccuper, de charmer, de troubler, d'irriter, bref, de passionner Sarcey, qui est bien certainement un des critiques les plus sincères et les plus loyaux qui aient jamais existé. Il a une autre grande qualité; il est de première impression, comme le public lui-même. Cette première impression, il la dit immédiatement dans son premier article, sans la peser, sans la

discuter autrement. Quelques jours après, si l'œuvre lui paraît en valoir la peine, il retourne l'entendre à nouveau, et, s'il a une impression contraire à la première, il la dit avec la même franchise. Il ne rougit pas de s'être trompé; il ne se croit pas infaillible, du moins dans ses jugements. Je n'en dirai pas autant de ses idées et de ses théories, qu'il croit être de vérité absolue et qu'il impose ou plutôt qu'il expose quelquefois avec plus de violence que d'autorité. Cette façon d'avoir raison tout de suite ne me déplaît pas; elle est un peu la mienne. Si elle sent l'obstination, l'orgueil même, elle prouve la conviction, et la critique en prend plus de couleur, de mouvement et d'intérêt. Sarcey est enthousiaste et bourru. Il est aussi prêt à vous proclamer grand homme qu'à vous appeler crétin. Une œuvre lui plaît, c'est un chef-d'œuvre; elle lui déplaît, c'est une ordure. Il serait aussi amusant qu'impossible et inutile surtout de discuter avec lui. Il vous répond, si l'on s'y aventure : « Vous n'y entendez rien, » et il vous tourne le dos, convaincu que cet argument est irréfutable. Il ne peut pas toujours être juste parce qu'il est passionné, mais il est toujours impartial. Il s'assied dans sa stalle sans prévention d'aucune sorte, quel que soit l'auteur de la pièce, avec le plus vif désir d'être intéressé, amusé surtout. Personne n'est plus facilement que lui désarmé par le rire ou les larmes; au fond, il aime mieux le rire. — Ce qu'il admet le moins, c'est qu'une œuvre théâtrale le force à la réflexion. Il croit avoir réfléchi une fois pour toutes pendant qu'il était à l'École normale; il a classé ses réflexions; il s'en est fait des lois, en politique, en littérature, en religion, et il ne veut pas qu'on l'y dérange. C'est là que je le trouble quelquefois et qu'il m'envoie à tous les diables; je n'y vais pas et nous restons bons amis. Il a certainement écrit plus d'un gros volume sur moi seul. J'ai toujours eu le désir de le remercier publiquement de l'intérêt qu'il m'a si souvent témoigné. Je veux le faire aujourd'hui avec d'autant plus de plaisir, que nous allons peut-être nous trouver plus complétement d'accord que lorsqu'il dé-

clare que la *Dame aux camélias* et le *Demi-Monde* sont deux chefs-d'œuvre, ma modestie ne me permettant pas, sur ce point, d'aller aussi loin que lui.

Voici l'article de Sarcey :

FEUILLETON DU *TEMPS* DU 16 OCTOBRE 1871.

Chronique théâtrale.

Que l'on est donc embarrassé pour dire son avis sur la pièce nouvelle d'Alexandre Dumas fils! C'est que, pour dire son avis, il faut en avoir un, bien net, bien précis, que l'on puisse formuler et soutenir de preuves. L'impression qu'on emporte de cette œuvre étrange est des plus mêlées; on a peine, en sortant, à rasseoir ses esprits, à recueillir ses idées, à se reconnaître dans ce pêle-mêle de sentiments contraires par où l'on a passé. J'ai vu la première représentation et je suis retourné au Gymnase écouter la quatrième; j'ai pu, à cette seconde audition, étudier à mon aise le public, un public qui, cette fois, était le vrai, celui qui paye, celui qui apporte au théâtre les préjugés et le goût du jour. Je ne suis pas encore bien fixé.

Du talent, il y en a, et beaucoup, cela ne fait pas question. Une œuvre ne peut être médiocre, qui excite une curiosité si vive et des discussions si passionnées. De l'esprit! Cet esprit qui fait tout passer en France, la pièce en est pleine; c'est un feu pétillant de mots, les uns profonds et amers, les autres plaisants, tous hardis et neufs. *Pourquoi donc ne goûte-t-on pas à les entendre un plaisir sans mélange? Pourquoi nous font-ils éprouver cette sensation singulière d'une lame froide qu'on vous glisserait dans le dos? Brrr...! on serre les épaules et l'on frissonne! Pourquoi sort-on de là accablé, nerveux, mécontent de soi-même et des autres, trouvant que le boulevard est moins gai, les becs de gaz moins brillants et les femmes moins enga-*

geantes? Pourquoi se sent-on tout morose et comme irrité contre le genre humain? Pourquoi ne saurait-on démêler en soi la cause de cet étonnement chagrin et de cette mauvaise humeur?

L'effet est certain. Je l'ai éprouvé sur moi-même, et toutes les personnes que j'ai interrogées sont unanimes sur ce point. Elles se sont amusées, parce que, éprouver une sensation forte, ne fût-elle pas agréable, c'est encore un amusement; parce que tout vaut mieux que la fadeur de la médiocrité, parce qu'il y a comme un piment de volupté secrète dans cette irritation, qui éveille et chatouille les fibres du goût. Mais ce n'est pas là cette satisfaction pleine et douce, cette quiétude de contentement que donnent les œuvres vraiment bonnes, qui sont en même temps belles. Il n'y a pas à dire, si, de tout cet étincellement d'esprit dont j'ai été ébloui une heure durant, il ne me reste, au sortir du théâtre, qu'une sorte d'énervement, qui se traduit au dehors soit par une colère sèche, soit par une effroyable fatigue morale, il faut que ce soit la faute de l'auteur. J'ignore peut-être encore où elle est bien précisément; mais agacer les gens n'est pas le dernier terme de l'art; c'est contraire à l'art.

Qu'il cherche à m'instruire, passe encore; qu'il m'attriste l'âme, j'y consens; mais je veux que cette tristesse soit ouverte et tendre, je veux qu'il y ait dans cet enseignement un plaisir de sensibilité satisfaite, je veux... Je ne sais pas au juste ce que je veux. Je sais à merveille ce que je ne veux pas. Je ne veux pas qu'on m'agace, là! Est-ce entendu? Dumas me fait de la morale tout le temps; je l'écoute, je la trouve juste et je m'en vais moins bon que je ne suis entré. Corrigé? il ne s'agit pas de cela; le théâtre n'a jamais corrigé personne et ce n'est pas un sermon que je vais y chercher. Mais enfin, il pourrait m'élargir l'âme, et voilà que tout mon être se resserre. Il semble qu'un vent âpre et sec, un de ces vents d'est qui tendent les nerfs à les briser, ait passé sur mon visage et ait tiré

les coins de mes lèvres. Ah! que l'on casserait volontiers une porcelaine ou une chaise!

Je sais bien que ce n'est pas là un jugement que je formule. Ce n'est qu'une sensation que je dépeins. On ne peut pourtant pas proscrire le sentiment de sa critique? J'en appelle à tous ceux qui ont vu la pièce nouvelle; j'en appelle à vous tous qui la verrez; car il est bien probable que vous y passerez tous. Admirateurs ou adversaires, n'est-ce pas là ce que vous avez éprouvé? Le degré n'y fait rien; chacun sent comme il peut. Mais avez-vous ri d'un rire franc et sain? Avez-vous pleuré de bonnes et douces larmes? Non, n'est-ce pas? Et si vous avez ri... Je l'écoutais hier, ce rire qu'excitent certains mots de Dumas fils, j'en étudiais la sonorité particulière; c'est le rire du scandale. Il a quelque rapport avec celui qu'on entend à la Comédie-Française, quand il y a beaucoup de femmes dans la salle, et qu'on joue quelque comédie de Molière où se trouve le mot de *lavement*, ou quelque autre qui sonne à présent aux oreilles comme une incongruité.

C'est que Dumas parle sur la scène de choses qui, dans l'ordre moral, font sur l'imagination un effet... médicinal. Eh oui! on prend médecine dans la vie privée, mais, sacrebleu! on ne réunit pas quinze cents personnes pour leur en conter les suites. On vaque à ces malpropretés dans le silence du cabinet.

Toute la pièce de Dumas se résume dans cette phrase que prononce à la fin un de ses personnages : « Voilà tout ce qui reste de l'adultère : la haine de la femme et le mépris de l'homme. Eh bien! alors, à quoi bon? » Et sur ce bel axiome, voilà Dumas enchanté d'avoir fait le moraliste! Il croit que cette morale-là persuadera jamais personne! Est-ce qu'on empêche rien avec un : *à quoi bon?* Eh mais! pourrait-on répondre à Dumas fils : à quoi bon? à être heureux six mois, un an, dix ans, que sais-je? Tous les hommes ne sont pas tels que celui que vous présentez; tous les amours ne se comportent pas de si cruelle et ignoble façon! Il y a,

même, dans l'irrégularité, d'honnêtes cœurs qui respectent d'autant mieux la foi jurée, que le serment n'a point reçu de sanction légale. Du moment que je n'ai qu'un *à quoi bon?* devant moi, je me risque.

Au fond, Dumas n'obtiendrait pas plus de résultat contre le vice en s'y prenant d'autre sorte pour le combattre à la scène. J'en reviens toujours là; le théâtre n'a jamais corrigé et ne corrigera personne. Il ne peut qu'en ouvrant l'âme à des idées plus hautes, à des sentiments plus nobles, la disposer à prendre de bonnes résolutions et lui en rendre l'exécution plus facile. Mais ce qui m'enrage contre lui, c'est la prétention qu'il affiche à faire de la morale, quand il n'y a rien... ma foi, je vais lâcher le mot, il me brûle les lèvres, de plus démoralisant que ces sortes de spectacles.

Il familiarise les imaginations avec cette idée de l'adultère, qu'on veut leur rendre affreuse. Il leur apprend à la considérer de sang rassis. Car Dumas ne se doute pas de cela; — ce qui lui manque dans ces analyses, fines et froides comme l'acier, c'est de ne pas aimer les femmes, ou, comme on voudra, la femme. Elle n'est pour lui qu'un sujet de dissection. Il ne compatit point à sa chute, il ne s'en indigne point; dans cette œuvre de misère, de plaies et de sang, il ne voit qu'un à quoi bon? *Prenez, tordez la comédie nouvelle, vous en exprimerez des idées ingénieuses, des mots brillants, des théories où la vérité revêt l'air du paradoxe, mais je donne ma tête à couper qu'il n'en tombera pas une phrase émue, une pauvre petite larme. Cela est sec comme une corde de pendu.*

Je m'emporte et j'ai tort. C'est qu'aussi je m'en veux d'admirer si fort ce qui me semble si détestable. J'ai beau faire, que voulez-vous? Cela est si personnel, si hasardeux, si brillant; il y a là dedans une telle sûreté de main, une si puissante autorité d'exécution; toute cette brutalité se couvre de tant d'esprit, qu'il n'y a pas moyen de résister. On est furieux contre ce diable d'homme, et il

séduit, et il dompte, on se laisse prendre quoi qu'on dise.

Vous avez entendu parler de ce prédicateur du vieux temps, le petit père André, qui prêchait la vertu dans une langue et avec des métaphores à faire rougir un lansquenet. On l'applaudissait pourtant et on riait. Il avait de la bonne humeur et du talent. Dumas lui ressemble. Il donne les meilleurs conseils du monde, dans un langage qui relève à la fois des manuels de physiologie et de la *Vie parisienne* de Marcelin. Tout cela passe à force d'esprit. Mais quand on en a tant, pourquoi ne l'emploie-t-on pas à autre chose. Dumas a encore gagné la gageure qu'il avait faite contre l'impossible; le voilà bien avancé! On dit partout, en ce moment, dans Paris : « Il n'y avait que lui au monde pour faire passer cela! Quelle audace et quel talent! »

Et moi, je réponds tout bas par le mot de la pièce : quoi bon? Voilà bien de l'audace en pure perte et du talent mal employé! Il écrit maintenant ses pièces du même style que ses préfaces. C'est ce même goût d'études physiologiques et morales, ce même art de relever les maximes ordinaires de la vertu par le cynisme hardi des métaphores; et la curiosité des détails crus exprimés plus crûment encore. Il me semble voir là un libertinage d'imagination blasée qui s'excite : l'*Amour*, de Michelet sans les effusions de tendresse de Michelet.

Et, au bout de tout cela, je n'ai pas encore dit de quoi il s'agissait dans cette *Visite de noces*. C'est qu'en vérité ce n'est pas trop la peine. De pièce, il n'y en a pas au sens vrai du mot. La fable est d'une invraisemblance parfaite. Jamais on n'admettra qu'une femme, qui est restée digne en sa faute, se prête à l'horrible comédie qu'elle joue pour démasquer son ancien amant. Ceci est de l'hébreu pour vous; mais il faudrait entrer dans trop de détails pour m'expliquer plus clairement. Allez voir la pièce. Elle en vaut la peine. Je l'ai vue deux fois et elle m'a passionnément intéressé la seconde fois aussi bien que la première. Vous serez peut-être agacé, furieux; jamais elle ne vous laissera indifférent. Il n'y a pas

une seule minute place pour l'inattention et l'ennui.

Au reste, je me ferais scrupule de vous conter le drame. Dumas, par une manœuvre très-hardie et très-dangereuse, dont il est coutumier, et qui lui a encore réussi cette fois, a voulu que le public fût mystifié jusqu'à la dernière scène. Les auteurs prennent d'ordinaire le public pour confident et le mettent de moitié dans les intrigues qu'ils nouent; Dumas a préféré le prendre pour dupe, sûr d'avoir raison de la mauvaise humeur de cette déception. Il ne faut donc point, par une analyse exacte, lui défiorer son sujet.....

Eh bien, mon cher Sarcey, comme je vous le disais plus haut, nous sommes d'accord. Cette impression que vous avez éprouvée, les artistes, aux répétitions, l'éprouvaient comme vous et avant vous, et, j'en suis très-heureux, car cette impression profonde, presque douloureuse, je voulais qu'on l'éprouvât. Je ne faisais pas une idylle, je faisais une satire, plus qu'une satire, une exécution. Il ne faut pas frapper une femme, même avec des roses, dit le proverbe oriental ; mais l'homme, tout est bon pour le frapper quand il mérite qu'on le frappe, et c'était l'homme que je frappais. Je dénonçais, je trahissais mon sexe au profit de la femme, que vous m'accusez de ne pas aimer. Ne prouve-t-on aux gens qu'on les aime qu'en compatissant à leurs chutes, qu'en pleurant de leurs fautes, et le proverbe « qui aime bien châtie bien » n'a-t-il pas sa raison d'être pour qui a charge d'âmes? Vous me reprochez aussi de traiter l'adultère comme une bagatelle; le faux, oui. Madame de Morancé parle légèrement des trois derniers amants qu'elle a eus, mais parce qu'elle ne les a pas eus, et l'adultère est pour elle chose si grave, qu'elle se prête, pour en connaître le fond et pour s'en sauver, à ce jeu auquel vous prétendez qu'aucune femme ne se prêterait. Et Hermione, quand elle laisse entendre à Oreste qu'elle l'aime et quand elle lui promet de l'épouser s'il tue Pyrrhus, ne se prête-t-elle pas à une bien autre combinaison que madame de Morancé? Mais, me direz-

vous, *Andromaque* est une tragédie. La *Visite de noces* en est une aussi. Elle n'a pas cinq actes, elle n'est pas en vers, elle n'est pas de Racine, malheureusement; souvent le rire y éclate, parce qu'on rit souvent autour de ceux qui souffrent, mais c'est une tragédie, c'est la plus grande, la plus redoutable tragédie de la femme. Le célibat, le mariage et l'adultère, voilà la trilogie tragique où se débat la vie des femmes, voilà où nous pouvons puiser éternellement, nous, les poëtes dramatiques; mais celle des trois phases où la tragédie est la plus poignante, c'est évidemment la dernière, puisque non-seulement l'idéal mais la pudeur, l'honneur, la réputation, la conscience, la vie de la femme, y sont en jeu! Et vous ne voulez pas que le théâtre qui, s'il n'a pas le mérite de corriger, a le devoir de prévenir et le droit de constater, vous ne voulez pas que le théâtre puisse dire à la femme : « Prends garde; au fond de cet amour illégitime où tu risques ton idéal, ta pudeur, ton honneur, ta réputation, ta conscience, ta vie, il pourrait bien ne te rester, avec le déshonneur et le remords, que ta haine pour l'homme aimé et le mépris de l'homme aimé pour toi? Regarde, ne fût-ce qu'une fois, ne fût-ce que pendant une heure, regarde l'abîme, mesure la chute, respire ces miasmes et sauve-toi s'il en est temps encore! » Tous les hommes ne sont pas ainsi, me dites-vous, et il y en a pour qui le serment est d'autant plus sacré, qu'il n'a pas été légalement fait : ceux-ci sont rares. Le cas que je vous soumets ne se présente pas quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, mais neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille. J'ai donc le droit de vous le soumettre.

Vous me disiez, à propos d'une autre comédie de moi, que vous aviez plus vivement combattue que celle-ci dans son temps, l'*Ami des femmes*, vous me disiez que vous connaissiez mieux les femmes que moi et que vous aviez été souvent leur confident. Je n'ai pas besoin de vous rappeler, mon cher Sarcey, que ce n'est pas seulement par ce que les femmes nous disent que nous devons les connaître, mais aussi et surtout par ce qu'elles ne nous disent pas. Si elles se connaissaient

assez elles-mêmes pour nous apprendre comment elles sont, elles ne tomberaient pas si souvent dans les piéges que les hommes leur tendent, piéges grossiers, dont je leur ai, dans cette pièce en question, montré le mécanisme et le danger. N'importe. Puisque nombre de femmes vous ont fait leurs confidences, vous avez dû remarquer que ces confidences ont toutes le même point de départ : une première erreur en matière d'amour. Vous n'êtes pas sans avoir rencontré des femmes qui, bien nées, riches, avec de bons parents et de bons instincts, ont failli non pas une, mais plusieurs fois, et qui sont tombées de ce monde, où je laisse madame de Morancé, dans ce *Demi-Monde*, que vous aimez tant, où j'ai fait tomber madame de Santis, au seuil duquel j'amène madame de Lornan. Demandez à ces femmes déclassées comment elles ont dégringolé du mariage dans la galanterie et du respect dans le mépris; elles vous raconteront toutes, si elles sont sincères, et les femmes sont toujours sincères quand la sincérité peut leur être une excuse, elles vous raconteront toutes ce que madame de Morancé raconte : l'idéal dans le premier, le dépit dans le second, la galanterie dans le troisième, le laisser-aller dans le quatrième, la curiosité de la sensation et finalement le libertinage dans les autres.

Cela ne vous paraît pas mériter la peine d'être dit, et d'être dit rudement, avec âpreté, tout en utilisant l'esprit, le rire, et toutes les surprises du théâtre. Vous y voulez des consolations, des miséricordes et des larmes, des contre-parties où l'amour adultère serait heureux peut-être, c'est-à-dire que, comme le cardinal du Perron, je crois, après avoir prouvé que Dieu existe, vous voulez que je prouve qu'il n'existe pas, ce qui équivaudrait à soutenir une thèse pour ne rien prouver. Des consolations, des miséricordes et des larmes, vous en trouverez, et plus qu'il n'en faut, dans d'autres pièces de mes confrères. C'est à force de s'apitoyer et de pleurer sur la faute de la femme, qu'on la lui rend excusable et facile. Et cependant, puisque nous étions

au théâtre, j'ai voulu que, pour cette fois encore, ma donnée ne fût qu'une fiction. C'est un jeu que madame de Morancé joue sur le conseil qu'un véritable ami des femmes comme vous serait le premier demain à donner à une femme dans le même cas. « Jouez seulement pendant une demi-heure la comédie dont je vais vous donner le plan, lui diriez-vous, et vous saurez à quoi vous en tenir sur cet homme qui vous occupe encore, et que vous devez chasser de votre esprit et de votre cœur, parce qu'il n'est pas digne de vous.

C'est, à peu près, ce que j'ai voulu dire aux femmes dans la *Visite de noces :* « Tout cela n'est pas arrivé, mesdames, mais cela aurait pu arriver, et alors quelle honte! » Cela ressemble un peu à l'histoire, que nous nous racontions au collége, de ce provençal qui donne tout à coup une gifle à son fils qui lui dit : « Mais, papa, je n'ai rien fait, » — et qui répond : « Juge un peu ce que ce serait si tu avais fait quelque chose. »

Le théâtre, mon cher Sarcey, n'est pas le théâtre, il n'est que le spectacle si, un sujet étant donné, nous ne le poussons pas jusqu'à sa dernière conséquence. C'est parce qu'il est logique et impitoyable, qu'il use tant du rire et des larmes. Entre ce rire et ces larmes, nous glissons l'enseignement que nous avons mission de donner, et dont le public nous sait gré, au fond, bien qu'il n'en profite pas. Vous, critique, vous n'avez pas à me dire : « Vous auriez dû prendre tel autre sujet; » vous avez à voir si du sujet que j'ai choisi j'ai tiré tout le parti que je pouvais tirer. Vous regrettez que, dans la *Visite de noces,* il n'y ait pas une larme; cette larme ne devait pas s'y trouver. Le linge sale que je lavais en public ne se lave pas dans des larmes.

Le rire me suffisait donc, le rire âpre, amer, chauffé à blanc, tel qu'il faut l'appliquer dans certains cas. Je connais une jeune mère qui adorait son enfant, lequel adorait un petit chien. Le petit chien, tout adoré qu'il était, devint enragé, et il mordit l'enfant à la joue. Savez-vous ce que fit la mère? Elle fit rougir une pelle et plongea et promena le fer

rouge dans la plaie. L'enfant se débattait et criait, la mère n'écouta rien et l'enfant fut sauvé. Il a une cicatrice, c'est vrai, mais il vit. Auriez-vous mieux aimé que la mère pleurât. Il y a des cas où il faut mettre tout de suite les pelles au feu, et l'adultère est un de ces cas. « Qu'importe, dites-vous, si j'ai pu être heureux un an, six mois, dix ans, que sais-je » ? Et l'autre, la femme qui vous a rendu heureux, qu'est-ce qu'elle devient ? Elle passe à un autre, ou elle se résigne; cela ne vous regarde pas. Vous avez été heureux, c'est l'important.

Êtes-vous sûr de ne pas être plus cruel avec votre philosophie que moi avec ma pelle rougie au feu ?

Faut-il tout vous dire ? Pourquoi pas, puisque nous causons et que nous sommes de bonne foi tous les deux. Quand M. de Cygneroi, dans sa scène avec Lebonnard, fait une décomposition de l'adultère, c'est moi qui parle. Je suis avec lui; car ce n'est pas neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, c'est neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur dix mille que je ne crois pas à ce que vous appelez l'amour dans l'adultère. Une fois sur dix mille il peut exister, voilà tout ce que je vous concède. Cette fois-là, ma comédie est inutile, parce que l'homme a dit à la femme : « Tu me donnes ton honneur, je te donne ma vie. » Cet engagement pris et tenu, nous ne sommes plus dans l'adultère, nous sommes dans l'amour et l'amour excuse tout. Mais, comme je vous le disais en commençant, il faut que ce soit l'amour, le vrai amour, et celui-là est rare comme le vrai génie, comme la vraie vertu, comme le vrai bon sens, comme tout ce qui est vrai enfin. Il y a là beaucoup d'appelés, peu d'élus et tous n'y sont pas propres.

Cependant, je reconnaîtrai que la passion peut avoir l'honneur d'être quelquefois confondue avec l'amour. Elle peut tromper les autres, car elle se trompe souvent elle-même, ce que ne font jamais ni la galanterie, ni le caprice, ni le libertinage, qui savent très-bien et d'avance ce qu'ils veulent. La passion a des ardeurs, des sincérités, des éloquences souvent irrésistibles. Elle peut même arriver aux mérites et aux

triomphes de l'amour, si l'être qui en est l'objet reste son objet unique pendant toute la vie de celui qui l'éprouve Exemple: des Grieux. Là, nous sommes en pleine passion, et le jeu, la tricherie, le meurtre, font cortége à notre héros. L'objet de cette passion, Manon, est absolument indigne d'inspirer l'amour. Elle ne se fait plaindre que par un châtiment qu'elle ne peut fuir; elle ne se fait absoudre que par une mort qu'elle ne peut éviter. Elle ne se rachète pas volontairement et par un effort sur elle-même. Pourquoi des Grieux, au milieu de toutes ses fautes, obtient-il, lui, d'être élevé au rang des amants véritables, des immortels amants? Pourquoi le sentez-vous l'égal de Paul et de Roméo, bien que Manon ne soit l'égale ni de Virginie ni de Juliette? Parce que l'indignité de l'objet ne change pas plus la qualité de l'amour que la grossièreté du verre ne change la qualité du vin. Comme des Grieux n'aime que Manon, comme rien ne nous permet de supposer, comme il ne peut lui-même admettre la pensée qu'une nouvelle femme puisse l'occuper jamais, comme il ne quitte celle qu'il aime que lorsqu'elle est morte, après avoir tout fait pour la sauver, après avoir voulu mourir avec elle, nous décernons à cette passion coupable, mais unique, le même prix qu'à l'amour.

Il n'en est pas moins vrai que, comme disait un de nos amis qui cherchait plus la véritable signification des mots dans les analogies que dans les racines, le mot *passion* vient du verbe *passer*. En effet, si la passion a pour excuse qu'elle croit devoir être éternelle, elle a pour caractère ordinaire et fatal de ne l'être pas.

Si grand que soit un incendie, quelques lueurs qu'il jette dans le ciel, quelque étendue qu'il dévore, il finit toujours par s'éteindre, et plus il a brûlé, plus il a brillé, plus il laisse après lui de ruines, de désespoir, de misère et de solitude!

Telle est la passion; elle se dévore et se consume à son propre feu, tandis que l'amour occupe toute une vie, si longue qu'elle soit, et tellement qu'à l'heure de la mort il en

reste encore assez pour emplir l'éternité. Vous n'avez pas aimé si vous n'avez pas cru que, après la vie, vous alliez aimer toujours, éternellement jeune, éternellement beau, l'être que vous avez aimé sur la terre, soit qu'il vous ait devancé, soit qu'il doive vous suivre dans la mort. C'est pour cela, sans doute, que l'idée et presque le désir de la mort s'unissent si facilement dans l'esprit de l'homme aux plus grandes ivresses de l'amour. La vie lui paraît trop courte et trop étroite pour contenir ce qu'il éprouve, et l'éternité que l'amour divin lui promet ne lui paraît ni trop grande ni trop large, pour l'épanouissement de son amour terrestre. L'amour, au contraire de la passion, s'alimente et se renouvelle sans cesse à son propre foyer, sans pouvoir s'épuiser jamais. Ce n'est pas le feu terrestre, c'est le feu divin; ce n'est pas un hasard, ce n'est pas un choc imprévu qui le fait naître, c'est l'harmonie universelle qui le crée. L'amour, c'est le soleil de l'âme, et c'est pour cela que l'amour est toute chaleur, tout mouvement, toute création, toute lumière. Il n'y a pas deux amours, pas plus qu'il n'y a deux soleils. On peut avoir eu deux passions, on n'a jamais eu deux amours! Qui a aimé deux fois, n'a pas aimé, voilà l'absolu.

Les poëtes, qui sont sinon les seuls, du moins les premiers confidents de Dieu, les poëtes, c'est-à-dire ceux qui savent sans avoir appris, ceux qui devinent, les poëtes ne s'y trompent pas.

Lorsqu'ils veulent introduire dans l'art un type nouveau de l'amour, ils ne s'écartent jamais de ce principe: un seul amour dans une seule vie. Philémon et Baucis, Héro et Léandre, Orphée et Eurydice, Paolo et Francesca de Rimini, Roméo et Juliette, Paul et Virginie: amour unique et éternel.

Un des deux amants reste-t-il indifférent ou devient-il infidèle? l'amour de l'autre ne fait que s'accroître de ce que l'être aimé a perdu en lui-même. C'est Didon qui meurt de l'abandon d'Énée; c'est Calypso qui ne peut se consoler du départ d'Ulysse, c'est Ménélas qui pardonne à Hélène, tout comme des Grieux pardonnera à Manon.

Nous sommes-nous trompés? Avons-nous à tort glorifié deux amants? L'histoire vient-elle, preuves en mains, nous sommer de reconnaître notre erreur? Reste-t-il évident que Raphaël est mort d'une pleurésie et non de son amour pour la Fornarine; que la Laure de Pétrarque était une bonne épouse, mère d'une douzaine d'enfants légitimes; que le Tasse a aimé et chanté deux Éléonore différentes? l'idéal de l'amour unique est si nécessaire à l'imagination de l'homme, que nous répondons à la vérité : « C'est toi qui te trompes, et notre mémoire et notre sympathie restituent et maintiennent la tradition de Raphaël et de la Fornarine, de Laure et de Pétrarque, d'Éléonore et du Tasse. Ils ne sont plus des ...its, soit; ils deviennent des légendes.

Tel est le caractère distinctif de l'amour : l'unité, l'éternité, et dès lors, mais à cette condition seule, il peut exister dans toutes les conditions, malgré tous les obstacles.

Cet amour-là donne l'éternité à ceux qui l'éprouvent; il donne l'immortalité à ceux qui le chantent. Gloire à ceux qui le chantent et l'éprouvent à la fois.

Malheureusement, tous les poëtes n'ont pas pour peindre l'amour le génie de Virgile, de Dante et de Shakespeare; mais tous ont l'âme assez haute pour le voir, assez large pour le comprendre, assez délicate pour le respecter, et qui accusera un poëte d'avoir dénigré l'amour, portera toujours une accusation injuste. Les poëtes maudissent quelquefois l'amour lorsqu'il les a fait souffrir ou les a dédaignés, jamais ils ne le méprisent; et quant à la satire qu'ils font des faux amants, elle n'est qu'un hommage de plus rendu aux vrais. Ce n'est pas insulter le lion que de bafouer l'âne qui s'était affublé de sa peau.

Voilà, mon cher Sarcey, à peu près tout ce que j'avais à vous dire, aujourd'hui, sur ce sujet; et je crois même que je vous aurai tout dit, quand je vous aurai de nouveau assuré de tous mes sentiments de reconnaissance et d'amitié.

PERSONNAGES.	ACTEURS qui ont créé les rôles.
DE CYGNEROI (Gaston).....	MM. LANDROL.
LEBONNARD.....	REYNARD.
MADAME DE MORANCÉ (Lydie)..	Mmes Aimée DESCLÉE.
MADAME DE CYGNEROI (Fernande)	Andrée KELLY.
UNE BONNE.....	JULIETTE.
UN VALET DE CHAMBRE.....	M. VICTOR.

De nos jours, a la campagne.

UNE

VISITE DE NOCES

Un salon à la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYDIE, LEBONNARD, au milieu.

LEBONNARD.

Voici deux heures qui sonnent.

LYDIE, agitée.

Nos amis sont en retard.

LEBONNARD.

Non, c'est votre pendule qui avance.

LYDIE.

Ah!...

LEBONNARD.

Vous êtes émue?

LYDIE.

C'est bien naturel, je crois.

LEBONNARD.

Tâchez qu'on ne le voie pas.

LYDIE, allant chercher sa respiration au fond de sa poitrine.

Oh!...

LEBONNARD.

C'est fait?

LYDIE.

Oui.

LEBONNARD.

Vous êtes prête?

LYDIE.

Oui.

LEBONNARD.

Tout est bien convenu? Vous n'avez rien oublié? Vous ne regretterez rien?

LYDIE.

Rien; pourvu que je ne pense plus à cet homme!

LEBONNARD.

Soyez tranquille, vous ne penserez plus à lui.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur et madame de Cygneroi!

LYDIE, à part.

Ils sont venus bien vite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE CYGNEROI, FERNANDE, UNE BONNE, portant un enfant de trois mois.

LYDIE, à Fernande, du ton le plus affectueux, mais en l'examinant des pieds à la tête.

Enfin!

DE CYGNEROI, tendant la main à Lydie.

Ma chère comtesse, permettez-moi de vous présenter madame de Cygneroi. J'aurais été heureux de faire cette pré

sentation le jour même de mon mariage, car vous serez, je l'espère, une de nos meilleures amies ; mais vous étiez absente.

LYDIE.

J'avais été forcée de rejoindre mon mari, qui était très-malade et qui est mort quelques jours après.

DE CYGNEROI, étonné.

Vous êtes veuve ?

LYDIE.

Depuis plus d'un an.

DE CYGNEROI.

Comment ne m'en avez-vous pas informé ?

LYDIE.

Je ne savais où vous étiez. (Prenant la main de Fernande.) Nous regagnerons bien vite le temps perdu, madame. M. de Cygneroi et moi sommes de vieux amis, et je crois avoir été la première confidente de son amour pour vous.

DE CYGNEROI.

Je vous devais bien cela, comtesse.

FERNANDE.

Mon mari m'a parlé de vous souvent, madame ; nous sommes revenus il y a seulement deux jours, et ma première visite...

LYDIE.

Vous avez voyagé toute l'année ?

FERNANDE.

Pendant les six premiers mois, puis nous sommes venus nous établir en Bretagne, chez mon père. Je tenais à être auprès de lui pour mes couches. Voulez-vous que je vous présente monsieur mon fils, âgé de trois mois ? Il m'a fallu l'emmener avec moi, sans quoi il m'eût été impossible de vous rendre visite, puisque je suis...

DE CYGNEROI, l'interrompant.

Fernande!

FERNANDE.

Eh bien, oui, je suis nourrice et j'en suis fière. La comtesse a eu des enfants aussi, sans doute?

LYDIE.

Non, madame.

FERNANDE.

Je vous plains. C'est si amusant!

LYDIE, à Lebonnard.

Elle est bête!

LEBONNARD.

Mais non, mais non.

LYDIE, regardant l'enfant que lui présente la bonne, pendant que Fernande soulève tout doucement le voile qui couvre le visage du petit.

Il est magnifique. Il est déjà très-fort.

FERNANDE.

Je le crois bien! Il pesait dix livres en venant au monde. N'est-ce pas, Gaston? c'est toi qui l'as pesé. Si vous saviez comme j'ai souffert! J'ai cru que j'en mourrais! On ne sait pas tout ça quand on se marie. Pauvre cher mignon! Mais quelle joie aussi au premier cri qu'il poussé! Et celui-ci n'a pas perdu de temps! Il a crié tout de suite. C'est même la seule fois qu'il a crié. Il rit toujours. — Faites une belle risette à madame. — Voyez-vous! Je m'étais confessée la veille; on ne sait ce qui peut arriver. Ma cousine est accouchée un peu avant moi, le 23 juin, moi le 2 juillet; son fils est donc plus âgé que Gaston (mon fils a le même nom que son père) : eh bien, il n'y a pas de comparaison, comme taille et comme intelligence. Celui-ci comprend déjà tout. Ce n'est pas parce qu'il est mon fils, mais il est vraiment extraordinaire.

LYDIE.

Comme tous les enfants!

FERNANDE.

Et moi, je suis orgueilleuse comme toutes les mères.

LA BONNE, qui porte l'enfant, à Fernande.

Madame ?...

FERNANDE, regardant sa montre.

C'est son heure ?

LA BONNE.

Oui, madame.

FERNANDE.

Monsieur a faim. Mais c'est que, quand on ne le sert pas tout de suite, il se met en colère. Vous permettez, chère madame ? (Elle prend l'enfant dans ses bras et se dispose à sortir.)

LYDIE.

Je veux vous conduire... jusqu'à la salle à manger. (A Lebonnard.) Décidément, elle est bête.

LEBONNARD.

Mais non, mais non.

SCÈNE III.

LEBONNARD, DE CYGNEROI.

LEBONNARD.

Eh bien, ça va comme sur des roulettes?

DE CYGNEROI.

Oui.

LEBONNARD.

Est-ce que tu es fâché ?

DE CYGNEROI.

Oh! mon Dieu, non! mais j'étais un peu inquiet. Je ne puis faire autrement que de présenter ma femme à madame de Morancé, chez qui je venais avant mon mariage : les

convenances m'y forcent; mais j'aurais autant aimé ne pas amener ma femme ici.

LEBONNARD.

Pourquoi?

DE CYGNEROI.

Tu le demandes?

LEBONNARD.

Oui, dis-le-moi.

DE CYGNEROI.

Madame de Morancé et ma femme ne doivent pas être liées ensemble.

LEBONNARD.

La raison? Madame de Morancé est une femme du monde, du meilleur monde. Personne n'a rien à dire sur elle, elle ne s'est jamais compromise, elle n'a jamais eu d'amant!

DE CYGNEROI.

Eh bien, et moi?

LEBONNARD.

Toi! tu as été l'amant de madame de Morancé? C'est toi qui le dis; mais, si c'était vrai, tu devrais être le dernier à le dire! Heureusement, ce n'est pas vrai.

DE CYGNEROI.

Comment, ce n'est pas vrai?

LEBONNARD.

Prouve-le-moi.

DE CYGNEROI.

Tu deviens fou! Tu étais notre unique confident. (Lebonnard se met à rire.) Qu'est-ce que tu as à rire?

LEBONNARD.

Tu m'amuses bien.

DE CYGNEROI.

Pourquoi ce petit ton goguenard?

LEBONNARD.

Qu'est-ce que c'est qu'être l'amant d'une femme?

DE CYGNEROI.

Ce que c'est?

LEBONNARD.

Oui.

DE CYGNEROI.

Si tu ne le sais pas à ton âge, tu ne le sauras jamais.

LEBONNARD.

Raison de plus pour me l'expliquer.

DE CYGNEROI.

Ça est, ou ça n'est pas; ça n'a pas besoin d'être expliqué.

LEBONNARD.

Alors, c'est un fait.

DE CYGNEROI.

Naturellement.

LEBONNARD.

Quel est le caractère d'un fait?

DE CYGNEROI.

Tu sais que tu es insupportable avec ta dialectique?

LEBONNARD.

Le caractère d'un fait, c'est de pouvoir être prouvé, soit par les témoins qui l'ont vu, soit par les traces qu'on en retrouve, soit même par la notoriété ou la tradition. Auguste est monté au ciel après sa mort : Numerius Atticus l'a vu et déclaré publiquement; Charles IX a tiré sur le peuple, et 93 a inauguré la liberté en France, voilà des faits incontestables. Où est le témoin, la notoriété, la tradition qui prouve que tu as été l'amant de madame de Morancé? Es-tu prêt, comme Numerius Atticus, à en faire en public un serment solennel, à mettre l'aventure en scène comme Marie-Joseph Chénier, à l'imprimer dans *l'Ami du peuple,* comme

Marat? Est-ce dans l'histoire, dans la légende, sur les lèvres des hommes? Tu voudrais que cela fût de nouveau- toi qui dis que cela a été; cela serait-il encore? Tutoies-tu madame de Morancé devant le monde? L'embrasses-tu devant ses domestiques? L'appelles-tu : « Mon gros minet chéri »? As-tu une seule lettre d'elle? Et n'a-t-elle pas, elle, le droit de te mettre à la porte si tu fais allusion à un fait qui ne doit exister que dans ton imagination? Enfin, si, pour sauver ta vie ou ton honneur, il fallait que tu prouvasses ce fait, pourrais-tu le prouver? Non! donc, cela n'est pas. Il n'y a de vrai que ce qu'on prouve, et l'on ne peut prouver que ce qui est vrai. Tu as rêvé, mon bon.

DE CYGNEROI.

Et la conclusion de ce discours?

LE BONNARD.

Est que madame de Morancé est pour toi, comme pour moi, une femme du monde, du même monde que ta mère, ta sœur et ta femme, une femme chez qui tu as dîné quelquefois, lorsque tu étais garçon, et à qui ton devoir est de présenter ta femme, quand tu te maries. parce qu'elle est digne de ton respect.

DE CYGNEROI.

De mon respect, soit; de mon estime, non. L'estime et le respect ne sont pas même chose. On respecte les situations; on n'estime que les caractères. Tu es célibataire, c'est un état qui a du bon, mais marie-toi demain avec une jeune fille bien pure, bien innocente, bien honnête, et tu verras le cas que tu feras immédiatement de toutes les femmes du monde, de tout le monde et à tout le monde, dont tu auras été l'amant pour occuper et dépenser ta jeunesse. Tu verras dans quelle pitié, pour ne pas dire dans quel mépris, tu les enseveliras à tout jamais, et quelle fosse commune tu creuseras pour y jeter à la hâte et pêle-mêle les marquises et les bourgeoises, les grandes dames et les courtisanes! et qu'elles

se débrouillent là dedans comme elles pourront; elles se valent! On a eu tort de les poursuivre, elles ont eu tort de céder, mais on ne les a poursuivies que parce qu'il était évident qu'elles céderaient. Ça de l'amour? allons donc! Du plaisir tout au plus, et encore, quel plaisir!

LEBONNARD.

Autrement dit, tu es comme tous les hommes : tu as deux morales selon les circonstances; tu raisonnais jadis en célibataire, tu raisonnes maintenant en mari. Ça s'appelle égoïsme avant, ingratitude après. Lovelace est mort! vive Prud'homme!

DE CYGNEROI.

Grands mots!

LEBONNARD.

Donc, si madame de Morancé était devenue veuve, pendant ta première manière, tu ne l'aurais pas épousée?

DE CYGNEROI.

Elle ne l'est pas devenue, ça arrange tout.

LEBONNARD.

Tu ne l'aurais pas épousée?

DE CYGNEROI.

Non.

LEBONNARD.

Et quelles raisons lui aurais-tu données de cette lâcheté?

DE CYGNEROI.

Lebonnard!

LEBONNARD.

Le mot n'a rien de blessant, puisque ce n'est qu'une hypothèse. Alors, ton amour aurait pris fin juste au moment où tu aurais pu l'avouer et le prouver, et tu aurais abandonné cette malheureuse femme à ses regrets et à ses remords, sans regrets, sans remords toi-même.

DE CYGNEROI.

Mais je l'ai abandonnée tout de même à ses regrets et à ses remords, et tu vois avec quelle robe elle porte le deuil de son amour, de sa vertu et de son mari par-dessus le marché. Mais il n'y a pas d'amour, mais il n'y a pas de remords dans toutes ces affaires, mais tout cela n'est pas vrai! Certes, personne plus que moi n'a cultivé cet amour de contrebande que les moralistes ont flétri du gros nom d'adultère, et, comme je ne suis pas un imbécile, quoi que tu en dises, je me suis donné la peine de soumettre cet amour particulier à une analyse physiologico-phylosophico-chimique, et voici le résultat : l'adultère est une de ces mixtures où les éléments s'associent quelquefois, mais ne se combinent jamais. L'élément que la femme apporte se compose d'un idéal renversé, d'une dignité faible, d'une morale élastique, d'une imagination troublée par les mauvaises conversations, les mauvaises lectures et les mauvais exemples, de la curiosité de la sensation, déguisée sous le nom de sentiment, de la soif du danger, du plaisir de la ruse, du besoin de la chute, du vertige d'en bas et de toutes les duplicités que nécessitent les circonstances. L'homme apporte son tailleur, son cheval, la manière dont il met sa cravate, des regards de ténor de province, des serrements de main mécaniques, des phrases qui ont traîné partout et dont les mirlitons ne veulent plus, des protestations avec lesquelles on ne prendrait pas un électeur de Saint-Flour, son désœuvrement, le désir de faire des économies, Clorinde et Paméla ne prêtant que sur gages; enfin, ce qu'il appelle son honneur, c'est-à-dire, en cas d'explosion, la chance de recevoir des gifles, de les garder ou de tuer un homme qu'on a volé, ou, ce qui est plus triste encore, d'aller vivre, avec la femme déshonorée et chassée, dans une chaumière où il n'y a plus un cœur. Une fois la cornue sur le feu, en avant le fiacre aux stores baissés, la chambre d'hôtel borgne, les verrous prévoyants, et toutes les tapisseries traditionnelles, les amis qu'il faut éviter dans les rues, les valets qu'il faut corrompre, les servitudes de tout

genre, les humiliations de toute espèce, les souillures de toute sorte. Combine, triture, alambique, décompose, précipite tous ces éléments, et, si tu y trouves un atome d'estime, un milligramme d'amour, une vapeur de dignité, je vais le dire à Rome sur les mains. Faux! faux! faux! Où prendrions-nous de l'amour pour nos femmes, nos mères et nos filles, si nous en mettions là dedans! Prostitution pure, c'est moi qui te le dis! Et tiens, quand je voyais tout à l'heure ma femme, ma femme! causer si ingénument de son enfant et de son amour avec madame de Morancé, j'avais envie de la pousser à la porte en lui criant : « Sauve-toi! j'ai été l'amant de cette malheureuse! »

LEBONNARD, lui tendant la main.

Tope là! tu es dans le vrai.

DE CYGNEROI.

Tu plaisantes encore!

LEBONNARD.

Dieu m'en garde! je pense exactement comme toi.

DE CYGNEROI.

Alors, tes sermons de tout à l'heure?...

LEBONNARD.

Simple épreuve! je voulais savoir si tu étais toujours amoureux de madame de Morancé. Je le craignais en te voyant revenir ici.

DE CYGNEROI.

Ah! que tu me connais peu! Mais, sur les trois ans qu'a duré cette mixture, je n'ai pas été amoureux six semaines. J'en ai eu tout de suite par-dessus la tête. Et des larmes! et des reproches! et des jalousies! et des surveillances! et des terreurs!... Sais-tu combien de fois, madame de Morancé et moi, nous nous sommes trouvés seuls, ce qui s'appelle seuls? Je ne t'ai jamais parlé de cela parce que tu te serais moqué de moi. C'est à ne pas le croire et tu vas trop rire.

En trois ans, deux fois, une fois à Lyon, une fois au Havre ; car il fallait voyager pour en arriver là, se trouver dans un hôtel où l'on n'avait pas l'air de se connaître devant les autres voyageurs, et saisir la première occasion. Tu vois ça d'ici. Et, quand je lui écrivais, je signais Adèle, comme si j'étais une ancienne amie de couvent, et elle signait Alfred ! Voilà les lettres que nous nous sommes rendues. Enfin, un jour, j'ai pris mon courage à deux mains, et je lui ai dit tout bonnement : « Je vous respecte trop pour ne pas être franc avec vous; je ne vous aime pas comme vous méritez que l'on vous aime, je me marie ! »

LEBONNARD.

Comme c'est simple !

DE CYGNEROI.

Après avoir cherché pendant deux ans, c'est ce que j'ai trouvé de mieux.

LEBONNARD.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

DE CYGNEROI.

Elle est tombée roide par terre.

LEBONNARD.

Diable !

DE CYGNEROI.

Un moment j'ai cru que je l'avais tuée. J'ai passé là cinq minutes qui n'ont pas été gaies. Je voulais appeler au secours et je tremblais que l'on n'entrât.

LEBONNARD.

Enfin?

DE CYGNEROI.

Elle est revenue à elle toute seule.

LEBONNARD.

Et alors?

DE CYGNEROI.

Et alors, elle m'a dit : « C'est bien, monsieur, mariez-vous! »

LEBONNARD.

Cela ne manque pas non plus de simplicité. Et depuis?...

DE CYGNEROI.

J'ai voulu avoir une explication avec elle.

LEBONNARD.

Allons donc! Je me disais aussi : « L'homme va reparaître! »

DE CYGNEROI.

Mon cher, je n'ai peut-être qu'un mérite, mais je l'ai; je suis tout ce qu'il y a de plus sincère; je n'ai ni orgueil ni parti pris; ce que je sens, je l'avoue; ce que j'éprouve, je le dis. Quand je me suis présenté chez madame de Morancé, elle avait quitté sa maison.

LEBONNARD.

Tu lui as écrit?

DE CYGNEROI.

Parfaitement! Une lettre d'un bête! Mais, tu sais, on écrit, on ne sait pas pourquoi.

LEBONNARD.

Et elle t'a répondu?

DE CYGNEROI.

Elle m'a répondu : « Vous avez eu plus de raison que moi, je vous en remercie. ALFRED! » Quand je me suis marié, je lui ai envoyé une lettre de faire part, comme à toutes les personnes que je connaissais. Nous lui avons fait une visite aujourd'hui, elle nous a très-bien reçus, tout est pour le mieux.

LEBONNARD.

Ah! les femmes! les femmes!

DE CYGNEROI.

Ce qui veut dire?...

LEBONNARD.

Alors, voilà toute ton histoire?

DE CYGNEROI.

Oui.

LEBONNARD.

Tu ne sais pas autre chose?

DE CYGNEROI.

Non! quelle autre chose?

LEBONNARD, faisant signe à de Cygneroi de s'approcher pour qu'il puisse lui parler bas.

Lorsque madame de Morancé était... (il regarde si personne ne peut l'entendre, et baisse un peu la voix.) la maîtresse de don Alphonse...

DE CYGNEROI.

Qu'est-ce que c'est que ça, don Alphonse?

LEBONNARD.

C'est le premier amant de madame de Morancé : un Espagnol qui avait les cheveux noirs, les pommettes roses, les joues bleues, les dents blanches, les lèvres rouges, et qui trouvait moyen, comme tous les Espagnols, de mettre un r dans tous les mots qu'il disait... Rrr!

DE CYGNEROI.

Qui est-ce qui t'a fait ce cancan-là?

LEBONNARD.

Ce n'est pas un cancan, c'est un fait.

DE CYGNEROI.

Il y a des témoins? Tu l'as vu? Numerius Atticus

LEBONNARD.

Numerius Atticus, c'est moi.

DE CYGNEROI, de bonne foi.

C'est absurde.

LEBONNARD.

Quand je te dis que ça est... T'aurais-je laissé quitter cette femme aussi brutalement si je n'avais pas su à quoi m'en tenir sur son compte? Tu es un conquérant, toi, tu es un amant, on ne peut pas tout te dire : moi, je suis sans conséquence, je suis un confident avec qui on ne se gêne pas. Je suis moins heureux, mais j'en sais plus long. Et puis ce ne sont pas ceux qui sont dans la maison qui voient comment elle brûle, ce sont ceux qui sont dehors. Moi qui suis dehors, je vois bien où le feu prend et comment on l'éteint. C'est toi qui as éteint le feu d'Alphonse ou feu Alphonse, si tu aimes mieux. Tu as cru être une torche, tu as été une pompe!

DE CYGNEROI.

Ah! conte-moi ça, parce que c'est du haut comique; c'est du Plaute!

LEBONNARD.

Eh bien, elle a rompu avec don Alphonse en mil huit cent soixante-cinq.

DE CYGNEROI.

Soixante-cinq?

LEBONNARD.

Octobre soixante-cinq.

DE CYGNEROI.

Mais, moi, je suis de juin soixante-quatre.

LEBONNARD.

Ce qui prouve qu'elle commence avec les cerises et qu'elle finit avec les prunes.

DE CYGNEROI.

Ce n'est pas possible. Elle vivait dans la solitude, et puis enfin elle n'est pas de ces femmes-là.

LEBONNARD.

Très-bien. Connais-tu cette écriture? (Il montre une lettre.)

DE CYGNEROI, voulant la prendre.

Si je la connais!

LEBONNARD.

Attends! la formule d'usage. Tu me jures que tu ne diras jamais à madame de Morancé que je t'ai montré cette lettre?

DE CYGNEROI.

Je te le jure!

LEBONNARD, à part.

Qui est-ce qui a besoin d'un faux serment?

DE CYGNEROI, lisant.

« Mon ami... »

LEBONNARD.

Mon ami, c'est moi.

DE CYGNEROI, lisant.

« Mon ami, en l'absence de Gaston... »

LEBONNARD.

Gaston, c'est toi! Regarde la date.

DE CYGNEROI

Août soixante-quatre.

LEBONNARD.

Et tu étais de juin.

DE CYGNEROI.

Et j'étais de juin.

LEBONNARD.

C'était donc deux mois après que tu étais...

DE CYGNEROI.

Parfaitement.

LEBONNARD.

Te rappelles-tu t'être absenté ?

DE CYGNEROI.

Oui, je suis allé voir ma mère, qui était malade.

LEBONNARD.

Eh bien, c'est justement pendant cette absence qu'elle a écrit ce billet. Lis.

DE CYGNEROI, lisant.

« Mon ami, en l'absence de Gaston, il faut absolument que je voie A.

LEBONNARD.

A. ? Alphonse.

DE CYGNEROI.

J'avais bien compris.

LEBONNARD.

Tu avais bien compris.

DE CYGNEROI.

« Donnez-moi donc l'hospitalité aujourd'hui. Éloignez tous les domestiques, et, s'il y avait quelque danger pour moi à entrer chez vous, faites, à votre fenêtre, le signal convenu ! » Ainsi, elle allait chez toi ?

LEBONNARD.

Souvent.

DE CYGNEROI.

Et moi, elle me faisait aller à Lyon ou au Havre.

LEBONNARD.

Il y a des femmes qui aiment mieux dans certaines villes. Moi, j'ai connu « une grande et honneste dame », comme dit Brantôme, qui ne m'aimait qu'à Dombasle, dans la Meuse. Je ne sais pas ce que ce pays-là lui rappelait, mais elle ne voulait pas absolument m'aimer autre part. Je dois à la

vérité de déclarer que, une fois là, elle m'aimait bien. Continue.

DE CYGNEROI.

C'est tout; continue, toi.

LEBONNARD.

Eh bien, elle est venue chez moi, ce jour-là, parce qu'elle voulait rentrer en possession des lettres que don Alphonse ne voulait pas lui rendre, car c'est une femme qui veut toujours qu'on lui rende ses lettres. C'est même depuis cette leçon qu'elle s'est décidée à signer Alfred, quand elle t'écrivait, à toi ou à d'autres.

DE CYGNEROI.

Comment, à d'autres?

LEBONNARD.

Peut-être. Moi, je ne connais que cette histoire-là. Cependant, je crois que, depuis quelque temps, il y a du nouveau. Il vient ici un grand diable d'Anglais...

DE CYGNEROI.

Et pourquoi, à l'époque où ces choses-là se passaient, ne me les as-tu pas fait connaître?

LEBONNARD.

Ce n'était pas mon secret; et puis il n'y avait pas de danger pour toi. Ce n'était ni une jeune fille ni une veuve que tu aurais pu épouser, ce n'était que la femme d'un autre. Au fond, je crois qu'elle t'aimait plus qu'elle n'aimait don Alphonse, mais elle était bien forcée d'en passer par où il voulait pour rentrer dans ses lettres, d'autant plus qu'il connaissait sa nouvelle liaison, et ce n'est que le onze octobre soixante-cinq qu'elle a obtenu son dernier petit morceau de papier.

DE CYGNEROI.

Soixante cinq?

LEBONNARD.

Soixante-cinq.

DE CYGNEROI.

Alors, sur mes trois ans... ?

LEBONNARD.

Don Alphonse te redoit quinze mois environ.

DE CYGNEROI.

Et c'était chez toi que... ?

LEBONNARD.

Que les comptes se faisaient. En somme, c'était plus convenable pour tout le monde. Et puis madame de Morancé me l'avait demandé avec tant d'instances, comme le prouve cette lettre. (Il passe une lettre à Gaston.)

DE CYGNEROI, lisant.

« Oui, je me souviens de tout et je ne regrette rien... »

LEBONNARD, vivement.

Ce n'est pas ça! ce n'est pas ça!

DE CYGNEROI.

C'est pourtant son écriture aussi!

LEBONNARD.

Oui, mais c'est pour une autre affaire... Donne! donne!

DE CYGNEROI, regardant l'enveloppe.

Mais la lettre t'est adressée?

LEBONNARD.

Oui.

DE CYGNEROI.

Ah çà! dis donc! toi aussi! *Tu quoque?*

LEBONNARD.

Non, pas précisément.

DE CYGNEROI.

Je comprends pourquoi tu ne me disais rien.

LEBONNARD.

Écoute-moi, écoute-moi. Moi, tu sais, c'était... On ne peut même pas dire... Enfin, il faudrait un mot particulier pour les nuances-là

DE CYGNEROI.

Alors, nous voilà déjà quatre!

LEBONNARD.

Quatre?

DE CYGNEROI.

Toi, moi, l'Espagnol, Rrr!...

LEBONNARD.

Non, non! alors, l'Espagnol, toi, moi...

DE CYGNEROI.

Qu'importe! lord... l'Anglais? Est-ce un lord, au moins?

LEBONNARD.

Oui : lord Gamberfiel.

DE CYGNEROI.

Comment, cet affreux Anglais roux qu'elle ne pouvait regarder sans rire, disait-elle ?

LEBONNARD.

Souvent femme varie!

DE CYGNEROI.

Nous voilà quatre! Faisons un whist. Entre nous, tu sais comment on appelle les femmes de cette espèce-là ?

LEBONNARD.

Parfaitement; mais ce n'est pas la peine de le dire, d'autant plus que voici ta femme.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FERNANDE, portant l'enfant.

DE CYGNEROI, courant à Fernande et lui prenant la tête dans ses mains.

Ah! mon ange adoré, comme je t'aime!

FERNANDE, l'embrassant.

Et moi donc! (Apercevant Lebonnard.) Ah! nous ne sommes pas seuls!

DE CYGNEROI.

Devant Lebonnard nous pouvons tout dire, c'est un autre moi-même.

LEBONNARD.

Depuis soixante-cinq.

DE CYGNEROI.

Qu'il te repète ce que je lui disais tout à l'heure et ce que je pense de toi quand je te compare aux autres femmes.

FERNANDE.

Je ne vaux pas mieux que les autres, mon ami; seulement, c'est moi que tu aimes.

DE CYGNEROI, prenant l'enfant dans ses bras et le couvrant de baisers.

Ah! cher petit!

FERNANDE.

Prends garde! ne le secoue pas trop, il vient de déjeuner.

DE CYGNEROI.

Nous allons partir.

FERNANDE.

Nous ne pouvons pas : madame de Morancé m'a invitée à dîner.

DE CYGNEROI.

Tu as accepté ?

FERNANDE.

J'ai dit que j'allais te demander si nous le pouvions.

DE CYGNEROI.

Tu diras à madame de Morancé que nous avons affaire à Paris.

FERNANDE.

C'est que nous ne pouvons nous remettre en route avant que l'enfant dorme. En voiture, il ne s'endormira plus. Tu sais qu'il lui faut de la musique pour l'endormir. C'est çà ! porte-le. Je vais lui jouer sa *Berceuse*. (Elle se met au piano.)

LEBONNARD.

Voilà un tableau charmant.

DE CYGNEROI, tout en dodelinant l'enfant. — A Lebonnard.

Permets-moi de te dire, mon cher ami, que, si tu n'as pas cru devoir me prévenir autrefois, tu aurais pu me prévenir, il y a deux jours, quand je t'ai écrit que nous viendrions faire cette visite et t'ai prié de t'y trouver.

LEBONNARD.

Ce que je viens de te dire, personne ne le sait. Tu trouveras un prétexte pour ne plus revenir, et tout sera dit.

DE CYGNEROI.

Là-dessus, tu peux être bien tranquille. (Il change l'enfant de bras et le secoue au lieu de le bercer. Pendant ce temps, Fernande joue toujours sur le piano *la Berceuse*, de Chopin.

LEBONNARD.

Tu vas réveiller cet enfant. Fais donc attention.

DE CYGNEROI, passant l'enfant à Lebonnard.

Eh bien, porte-le, puisque tu fais tout mieux que moi.

LEBONNARD, qui a pris l'enfant et qui le regarde s'endormir.

Ce pauvre papa, il est en colère contre son ami Lebon-

nard, parce que son ami Lebonnard lui a dit la vérité et que les hommes, ils n'aiment pas ça, comme les enfants n'aiment pas le fouet. Quand on pense que, toi aussi, tu seras un homme et que tu voudras aimer des femmes et que tu voudras qu'elles n'aient jamais aimé que toi, comme si tu étais tout seul sur la terre; et, quand tu seras bien convaincu qu'elles t'adorent, tu les planteras là pour courir à d'autres; et, quand tu apprendras qu'elles ne t'aimaient pas, tout en ne les aimant plus, tu seras furieux et tu deviendras jaloux ré-tro-spec-ti-ve-ment, comme ton petit papa va faire tout à l'heure. Tu seras donc une bête comme nous tous, mon cher mignon, et tu donneras le jour à d'autres hommes qui seront bêtes comme toi, et ils en engendreront d'autres qui seront bêtes comme eux, et ainsi de suite, jusqu'à ce que Dieu n'ait plus besoin de la bêtise humaine, ce qui sera long. Dors, mon chéri, tu ne feras jamais rien de mieux. Ce qui me console un peu, moi, c'est de penser que la bêtise de ma famille se sera arrêtée à ma personne, puisque je mourrai sans héritiers directs. (Il embrasse l'enfant.)

FERNANDE.

Dort-il?

LEBONNARD.

Parfaitement.

FERNANDE, voyant Lebonnard qui berce l'enfant et de Cygneroi qui écrit. — A Cygneroi.

Ce pauvre Lebonnard, tu lui fais porter ton fils.

DE CYGNEROI.

C'est lui qui l'a voulu. Il l'adore. Et puis j'avais un mot à écrire.

LEBONNARD.

C'est vrai, j'adore les enfants comme tous les gens qui n'en ont pas.

FERNANDE.

Donnez-le-moi. Du reste, je préfère, par cette chaleur-là, qu'il dorme sous les arbres.

LEBONNARD.

Je vais vous le porter jusque-là.

FERNANDE.

Où est donc sa bonne?

LEBONNARD.

Elle doit être avec le cocher. (De Cygneroi leur fait un signe amical. Ils sortent. — Il se remet à écrire.)

SCÈNE V.

DE CYGNEROI, puis LYDIE.

LYDIE, entrant, à Cygneroi qui écrit toujours, mais qui a déchiré plusieurs lettres commencées.

Eh bien, mon cher monsieur de Cygneroi, vous dînez avec nous, n'est-ce pas?

DE CYGNEROI, se levant.

Ah! c'est vous, madame? Non, nous n'aurons pas l'honneur de nous asseoir à votre table. C'était même ce que je vous écrivais là, n'étant pas sûr de vous voir.

LYDIE.

Comment? vous alliez vous en aller comme ça, sans me dire au moins adieu, tandis que, moi, je serais très-heureuse de commencer au plus vite avec madame de Cygneroi, que je trouve charmante, des relations qui deviendront de l'amitié, j'espère!

DE CYGNEROI.

Malheureusement, cette visite est la seule que nous aurons eu l'honneur de vous faire. Nous repartons pour la Bretagne.

LYDIE.

Aujourd'hui même?

DE CYGNEROI.

Ce soir.

LYDIE.

Et vous y restez?...

DE CYGNEROI.

Toute l'année.

LYDIE.

Et puis après, toute la vie?

DE CYGNEROI.

C'est bien possible.

LYDIE.

Autrement dit, vous ne voulez pas que je revoie votre femme.

DE CYGNEROI.

Mon Dieu, madame, il y a des situations...

LYDIE.

Bref, vous ne voulez pas que votre femme devienne l'amie de votre... ancienne amie.

DE CYGNEROI.

Et surtout de l'ancienne amie de don Alphonse.

LYDIE, troublée, changeant de ton.

Qui vous a parlé de don Alphonse?

DE CYGNEROI.

Que vous importe! Niez-vous le fait?

LYDIE.

Il n'y a qu'un homme dans le monde qui ait pu vous dire cela, c'est Lebonnard.

DE CYGNEROI.

Et, si Lebonnard m'a dit cela, il a dû me dire autre chose, n'est-ce pas?

LYDIE.

On ne peut donc avoir confiance en personne? Ah! Lebonnard, c'est indigne!

DE CYGNEROI.

D'autant plus que vous avez payé son silence.

LYDIE, dans un soupir.

Oui ! vous avez raison, monsieur de Cygneroi; madame de Cygneroi et moi ne devons pas contracter amitié. Ne m'en veuillez pas, adieu.

DE CYGNEROI.

Je n'ai aucunement le droit de vous en vouloir. Vous êtes libre de vos actions. Seulement...

LYDIE.

Seulement?...

DE CYGNEROI.

Seulement, vous avouerez que ce n'était pas la peine, ayant les souvenirs espagnols que vous aviez, de vous trouver mal lorsque je vous ai annoncé mon mariage, et, si je vous ai annoncé si simplement mon mariage, c'est que quelque chose en vous me disait que vous me trompiez, bien que vous m'eussiez juré cent fois que j'étais votre premier amour.

LYDIE.

C'était vrai.

DE CYGNEROI.

Seulement don Alphonse était votre premier amant ! Je connais ces subtilités féminines. Mais, puisque nous parlons de cela, je voudrais savoir, par curiosité, comment vous, jeune, belle, riche, respectée, bien née, intelligente, et pouvant attendre surtout, vous avez débuté par cet Ibérien au sourire bête.

LYDIE.

Je m'ennuyais, voilà comment ça a commencé; il m'a ennuyée, voilà comment ça a fini. Telle est en deux mots l'histoire de la première faute des femmes.

DE CYGNEROI.

Et les autres fautes?

LYDIE.

Viennent tout naturellement à la suite, comme les courants d'air par les portes ouvertes.

DE CYGNEROI.

Est-ce bien vous qui parlez? vous?

LYDIE.

Ah! mon cher, vous me questionnez, je vous réponds dans le langage qui convient à ma position actuelle. Celles qui disent qu'elles se sont arrêtées après une première faute, après une première déception surtout, et que, trompées et rejetées dans la solitude par l'homme qu'elles aimaient, elles sont revenues silencieusement et résolûment sur leurs pas au lieu de continuer à descendre, celles-là mentent, c'est moi qui vous le dis.

DE CYGNEROI.

Que vous ayez aimé ou cru aimer don Alphonse avant de me connaître, je puis le regretter pour vous, mais cela ne me regarde pas; mais que, pendant notre intimité, vous ayez revu don Alphonse sur le même pied qu'autrefois, cela ne se qualifie guère, ou, pour mieux dire, cela se qualifie trop.

LYDIE.

Eh bien, c'était encore une preuve d'amour que je vous donnais, et j'y avais d'autant plus de mérite que je ne pouvais pas m'en vanter.

DE CYGNEROI.

Il n'aurait plus manqué que cela.

LYDIE.

Don Alphonse, jaloux comme tous les Espagnols, et, de plus, exaspéré par mon abandon, me menaça de vous envoyer mes lettres.

DE CYGNEROI.

Le misérable!

LYDIE.

Oh! oui, le misérable! si je ne consentais à venir les reprendre aux conditions du passé. Tout ce que je pus obtenir, c'est que la restitution se ferait chez Lebonnard, au lieu de se faire chez lui.

DE CYGNEROI.

Et pourquoi préfériez-vous la maison de Lebonnard?

LYDIE.

Lebonnard était votre ami, sa maison était presque la vôtre; cela me consolait un peu.

DE CYGNEROI.

Et combien aviez-vous écrit de lettres à don Alphonse?

LYDIE.

Deux!

DE CYGNEROI.

Toujours deux.

LYDIE.

Et un petit billet insignifiant qu'il m'a rendu par-dessus le marché.

DE CYGNEROI.

Par-dessus le marché! Mais, au lieu de consentir à ce honteux trafic, il valait mieux tout me dire

LYDIE.

J'y ai bien pensé, mais il aurait envoyé mes lettres à mon mari. C'était Othello doublé d'Iago. Il n'y avait pas d'envers, comme vous voyez. Oh! j'ai bien souffert, allez! Eh bien, à peine délivrée de cet horrible cauchemar, il n'y a pas d'autre mot, et quand je pouvais enfin me dire toute à vous, certaine que vous ne sauriez rien, au moment où j'allais être heureuse, vous m'abandonnez brusquement. C'était le châtiment que je méritais, je le sais bien; mais, pour être mérité, un châtiment n'en est pas moins dur! au contraire.

Savez-vous qu'une heure après votre départ je me suis empoisonnée? Sans Lebonnard, j'étais morte.

DE CYGNEROI.

Et alors, par reconnaissance...

LYDIE.

Pas même, mon ami! Quand je fus revenue à la santé, tout était détendu en moi et le sens moral était anéanti. J'avais comme la soif du mal. J'en étais arrivée à la curiosité des émotions sans lendemain, des fantaisies sans remords, des rencontres anonymes. L'amour m'avait fait tant souffrir, il m'avait tant humiliée, que je voulais le déshonorer, lui arracher ses ailes, le traîner dans la boue. Ce pauvre Lebonnard! je vous demande un peu si c'était lui qui pouvait me rendre mon idéal perdu! Où avais-je la tête? Non, écoutez, Lebonnard passionné, c'est ce qu'on peut imaginer de plus comique. Je ne l'oublierai jamais et j'en rirai toujours.

DE CYGNEROI.

Malheureuse! où en êtes-vous arrivée?

LYDIE.

Vous me demandez de vous dire tout, je vous dis tout. Qu'est-ce que cela vous fait que j'aie été la maîtresse... oh! le vilain mot! — mais il faut bien le dire — que j'aie été la maîtresse de celui-ci ou de celui-là, et que le souvenir de l'un me donne envie de pleurer, et que le souvenir de l'autre me donne envie de rire!

DE CYGNEROI.

Cela me fait... cela me fait qu'il y avait une portion de votre vie qui était à moi, pendant laquelle je croyais avoir été aimé de vous et pendant laquelle vous me trompiez; cela me fait enfin que vous vous êtes moquée de moi, et qu'après avoir été ridicule pour vous, je le suis pour moi-même; car enfin, si j'allais à Lyon et au Havre, moi, pendant ce temps-là, c'est que je vous aimais.

LYDIE.

Est-ce vrai?

DE CYGNEROI.

Certainement, c est vrai; sans ça, pourquoi y serais-je allé?

LYDIE.

Ah! que vous me rendez heureuse! Rassurez-vous, vous n'avez pas été ridicule; je n'ai jamais aimé que vous. Quoi que je fisse, je ne pensais qu'à vous, et votre image était toujours là. Figurez-vous qu'un soir, il n'y a pas longtemps de cela, j'ai voulu revoir cet appartement du Havre où nous avions passé de si douces heures ensemble. Je suis partie; je suis arrivée toute seule dans cet hôtel, à l'heure où nous y étions arrivés tous les deux, et à la même date, le 30 juin. C'étaient les mêmes lieux, c'étaient les mêmes gens, c'était la même nuit étoilée, transparente, tiède. On eût dit que la nature s'était faite ma complice. Rien n'était changé, excepté que vous n'étiez plus là, que vous ne m'aimiez plus et que vous étiez auprès d'une autre femme, c'est-à-dire que la mort régnait à la place de la vie! Je me regardais dans ce miroir d'auberge. Était-ce moi? Je ne me reconnaissais pas! Qui m'eût vue m'eût prise pour une folle. Je me disais: « Cependant, je ne suis pas laide! Pourquoi ne m'aime-t-il plus? » Je me faisais les coiffures que vous aimiez, du temps que vous aimiez quelque chose de moi. Je passai toute la nuit ainsi à me souvenir, à pleurer, à attendre. Puissance du souvenir! Il me semblait toujours que vous alliez ouvrir la porte. Le jour parut et vous ne vîntes pas. Il y avait des géraniums sur la cheminée: j'en pris une fleur que j'effeuillai dans ce médaillon qui ne m'a plus quittée depuis lors. (Elle baise le médaillon.) C'est si bon de croire à quelque chose, ne fût-ce qu'à une fleur!... Ah! ne parlons plus de tout cela!

DE CYGNEROI.

Et, de l'autre côté du médaillon, il y a sans doute le portrait de lord Gamberfield?

LYDIE.

Vrai, vous êtes étonnants, vous autres hommes! vous ne comprenez pas, quand vous nous avez abandonnées, que nous ne passions pas notre vie dans les larmes. Il faut bien tâcher de vous oublier, et, après tout, nous sommes comme vous de chair et d'os. Pourquoi dans ce monde, où rien n'est éternel, n'y aurait-il d'éternel que la douleur?

DE CYGNEROI, la regardant dans le blanc des yeux.

Je comprends don Alphonse, qui est beau, à ce qu'il paraît; je comprends Lebonnard, qui est amusant; mais je ne comprends pas lord Gamberfield, qui est grotesque.

LYDIE.

Vous comprenez déjà les deux premiers, merci! Je vais vous faire comprendre l'autre; il n'est pas aussi grotesque que vous croyez! Il a coupé ses favoris, il porte des moustaches; ses cheveux sont moins roux, il est vrai qu'ils sont plus rares; il a maigri un peu, il parle plus correctement le français. Cette dent qui lui manquait, là, sur le devant, il se l'est fait remettre, on jurerait qu'elle est naturelle, c'est même la plus jolie qu'il ait. C'est un homme comme il faut, de très-vieille famille, membre du Parlement, immensément riche, ce qui ne gâte rien : six cent mille livres de rente. Il va m'épouser, je serai pairesse d'Angleterre. Les goûts changent avec l'âge; et puis enfin, de même qu'il vous arrive d'aimer passionnément des femmes que nous trouvons stupides et laides, parce que les charmes qu'elles ont ne sont appréciables que pour des hommes, de même il y a des hommes insignifiants, grotesques pour vous, qui ont pour nous des qualités irrésistibles. Pour nous autres femmes, il n'y a pas d'hommes laids, il n'y a pas d'hommes bêtes, il y a deux catégories d'hommes : ceux que nous n'aimons pas, qui se ressemblent tous, et celui que nous aimons, qui ne ressemble à aucun. Cœur humain! corps humain! Mystère!

DE CYGNEROI.

Ainsi, vous aimez lord Gamberfield plus que vous ne m'aimiez?

LYDIE.

Plus, ce n'est pas sûr, mais autrement, c'est certain. La nature humaine a ses évolutions successives, et Dieu a eu la prévoyante bonté, voulant nous amener jusqu'à la mort sans trop de fatigue pour nous, d'échelonner tout le long de la route certains étonnements, certaines surprises qui nous redonnent envie de vivre au moment où nous ne nous croyions plus bons qu'à mourir. C'est ce que les anciens appelaient les métamorphoses.

DE CYGNEROI.

Il est Pygmalion, alors?

LYDIE.

Et je suis Galathée, sous la protection de Vénus.

DE CYGNEROI.

Et vous vous mariez?...

LYDIE.

Dans six semaines.

DE CYGNEROI.

Est-ce que Pygmalion a épousé Galathée?

LYDIE.

Parfaitement, et elle a eu de lui un enfant qui se nommait Paphus et qui, reconnaissant de ce que la déesse avait fait pour sa mère, lui éleva un temple qu'il appela Paphos, et où les amants venaient offrir leurs sacrifices. Il y avait, dit la Fable, un autel merveilleux, en plein air, sur lequel brûlait un feu qu'aucune pluie, aucun vent ne pouvait éteindre.

DE CYGNEROI, un temps, puis tout bas.

Si nous y allions?

LYDIE.

A Paphos?

DE CYGNEROI, faisant un signe de la tête.

Oui.

LYDIE, lui donnant la main.

Adieu, mon ami; rejoignez votre femme, et ne disons plus de sottises. Ne regrettez rien ; vous avez eu ce qu'il y avait de meilleur en moi!

DE CYGNEROI, la retenant.

Qui le saura?

LYDIE.

Moi d'abord, et puis lui, qui vient ici tous les soirs, et puis votre femme.

DE CYGNEROI.

Fernande ne se doutera de rien; c'est une innocente

LYDIE.

Et puis elle nourrit. (Le regardant en face.) Comme vous me méprisez, n'est-ce pas?

DE CYGNEROI.

Lydie!

LYDIE.

Non! Me voyez-vous, vous aimant de nouveau et comme je vous aimais autrefois et comme je puis aimer aujourd'hui vous reperdant encore?

DE CYGNEROI.

Pourquoi me reperdre?

LYDIE, avec un mouvement de désespoir et de lutte.

Vous êtes marié! vous ne pouvez pas m'appartenir, vous ne vous appartenez plus à vous-même.

DE CYGNEROI.

Vous étiez bien mariée autrefois, vous; chacun son tour.

LYDIE.

Adieu!

DE CYGNEROI.

Et puis je n'ai pas d'amour pour Fernande, vous le savez bien.

LYDIE.

Pourquoi vous êtes-vous marié, alors?

DE CYGNEROI.

Pour faire autre chose. Je croyais trouver là une émotion qui n'y est pas.

LYDIE.

Votre parole?

DE CYGNEROI.

Ma parole!

LYDIE.

D'honneur?

DE CYGNEROI.

D'honneur!

LYDIE, à part.

Sont-ils lâches! (Haut.) Alors, qu'importent mes fautes à moi et vos engagements à vous, puisque nous pouvons encore nous aimer? Quittez Paris sous un prétexte quelconque; partez avec moi, passons un an ensemble au fond d'une solitude; c'est tout ce que je vous demande. Dans un an, j'aurai trente ans, je serai une vieille femme, je vous rendrai votre liberté, je disparaîtrai, vous n'entendrez plus parler de moi. Mais, au moins, avant d'en arriver là, j'aurai aimé complétement.

DE CYGNEROI.

Et si, dans un an, je ne peux plus te quitter?

LYDIE.

Oh! ne me dis pas cela, je serais trop heureuse! (Il va la prendre dans ses bras, elle l'arrête.) Il me semble que j'entends votre femme! Allez la retrouver, éloignez-la, je ne veux pas la voir. Lebonnard vous remettra un mot de moi. Encore une heure! et nous serons réunis pour toujours.

DE CYGNEROI.

Pour toujours. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LYDIE, seule; puis LEBONNARD.

LYDIE, agitant son mouchoir comme pour chasser le mauvais air, s'essuyant la bouche et jetant son mouchoir sur la table.

Pouah!

LEBONNARD, entrant.

Eh bien?

LYDIE.

Eh bien, vous aviez raison, mon ami, c'est écœurant. Il a cru que j'avais été la maîtresse de ce don Alphonse que vous avez inventé, de ce lord Gamberfield à qui je n'ai jamais adressé la parole, et de vous qui êtes un ami loyal et dévoué. J'aurais pu vous adjoindre un Chinois et un Touareg, il y aurait cru comme aux autres. Et quand il a été bien convaincu de mon infamie, quand il a pensé que, grâce à toutes ces expériences, à tous ces désordres, à toutes ces débauches, j'étais devenue une femme de plaisir, quelque chose comme mademoiselle Castagnette, il s'est mis à m'aimer, si l'on peut se servir de ce mot sacré pour exprimer la passion la plus brutale et le désir le plus bas. Ah! si nous savions avant ce que je viens de savoir après! Pouah!... Débarrassez-moi de ce monsieur, n'est-ce pas? Que je n'entende jamais parler de lui, que je le croie mort, que j'ignore qu'il a vécu! Je vais prendre l'air, j'en ai besoin, je serai ici pour dîner. Je n'aurais jamais cru qu'on pût tant mépriser ce qu'on a tant aimé. (Elle sort.)

SCÈNE VII.

LEBONNARD, seul; puis DE CYGNEROI.

LEBONNARD.

Elle sera ici pour dîner! on dîne dans trois quarts d'heure. J'ai donc quarante bonnes minutes devant moi, c'est vingt

de trop. (A de Cygneroi qui entre.) Arrive. Je t'attendais avec impatience.

DE CYGNEROI.

Tu as vu Lydie?

LEBONNARD.

Elle sort d'ici. Elle fait sa petite malle. Et toi, tu as fait du bel ouvrage! Enfin!.... Et ta femme?

DE CYGNEROI.

Ma femme? tu vas la reconduire à Paris.

LEBONNARD, à part.

« Débarrassez-moi de ce monsieur. — Débarrasse-moi de ma femme! » Ils sont parfaits! (Haut.) Et quelle raison lui donnerai-je à ta femme?

DE CYGNEROI.

Je lui ai dit que je viens de recevoir une dépêche qui me force de partir tout de suite.

LEBONNARD.

Tu ne lui as pas dit pour où?

DE CYGNEROI.

Je ne lui ai pas dit pour où.

LEBONNARD.

Une dépêche ici, pendant que vous êtes en visite. Elle l'a cru?

DE CYGNEROI.

Elle en croirait bien d'autres.

LEBONNARD.

Elle est candide.

DE CYGNEROI, un temps.

Oui.

LEBONNARD.

Alors te voilà amoureux de madame de Morancé?

DE CYGNEROI.

Amoureux ! amoureux ! Le mot est... candide. Je ne sais pas si je suis amoureux ; tout ce que je sais, c'est qu'il y a là une sensation, et qu'il n'y en a pas tant, dans ce monde, d'agréables surtout, pour qu'on les laisse échapper. Je t'ai dit que j'étais toujours franc et sincère, eh bien, la vérité, c'est que je ne m'amuse pas tous les jours entre une femme qui berce et un enfant qui tète. « Lolo, Bébé, dodo, tata. » Ça n'est pas toujours drôle, et j'en ai encore au moins comme ça pour une dizaine de mois, et puis il faudra recommencer. C'est long !

LEBONNARD.

Et tes tirades de ce matin ?

DE CYGNEROI.

C'était ce matin. Elles restent vraies, théoriquement, comme beaucoup d'autres tirades, et elles serviront une autre fois.

LEBONNARD.

Voyons, réfléchis un peu ! Une femme que tu trouvais assommante.

DE CYGNEROI.

Eh ! mon cher, ce n'est plus la même femme ! Si tu l'avais vue tout à l'heure, si tu avais vu ses yeux humides, si tu avais senti son souffle brûlant, si tu savais ce que ce Gamberfield a fait d'elle. En voilà un, s'il me tombe jamais sous la main... et il ne manquera pas de venir s'y mettre pour savoir ce qu'est devenue sa fiancée... en voilà un qui est sûr de recevoir sur ses joues gelée de groseille et sur ses favoris chiendent la plus belle paire de calottes.

LEBONNARD.

Moi, je ne puis pas savoir ce que Gamberfield a fait de Lydie, je suis d'avant, je le regrette.

DE CYGNEROI.

Lebonnard, tu feras mieux de ne pas me rappeler ça. Je t'étranglerais, vois-tu, en attendant l'autre.

LEBONNARD.

Alors, tu vas partir?

DE CYGNEROI.

Dans dix minutes.

LEBONNARD.

Tu écriras à ta femme?

DE CYGNEROI.

Oui, oui. Je ferai tout ce qu'il faudra, sois tranquille.

LEBONNARD.

Mais si elle apprend la vérité?

DE CYGNEROI.

Elle ne la croira pas.

LEBONNARD.

Si on la lui prouve?

DE CYGNEROI.

Tu lui prouveras le contraire.

LEBONNARD.

Et si elle s'ennuie et se venge?

DE CYGNEROI.

Elle? jamais! Elle n'y pensera même pas. Heureusement, elle a de la religion, et puis les femmes comme elle n'ont pas d'amant, mon cher. C'est bon pour...

LEBONNARD, à part.

C'est admirable! Les hommes croient qu'ils sont jaloux de certaines femmes parce qu'ils en sont amoureux; ce n'est pas vrai, ils en sont amoureux parce qu'ils en sont jaloux, ce qui est bien différent. Prouvez-leur qu'il n'y a pas de raison pour qu'ils soient jaloux, ils s'aperçoivent immédiatement qu'ils ne sont pas amoureux.

DE CYGNEROI.

Qu'est-ce que tu racontes-là tout bas ?

LEBONNARD.

Pardon, mon cher. Assez plaisanter comme ça. Tu es bien décidé à partir avec Lydie ?

DE CYGNEROI.

Oui.

LEBONNARD.

Ça durera ?

DE CYGNEROI.

Tant que ça pourra, peut-être six mois, peut-être toujours, jusqu'à ce qu'elle m'aime moi seul, comme elle a aimé tous les autres.

LEBONNARD.

Alors, il faut que tu saches toute la vérité. Rien de tout ce que je t'ai raconté n'est vrai. Madame de Morancé...

DE CYGNEROI, l'interrompant.

Merci, Lebonnard, merci, mon excellent ami. Malheureusement, je connais ça. On dit à son ami, dans un moment d'expansion, ce qu'on sait de la femme qu'il aimait, parce qu'on croit qu'il ne l'aime plus, et puis, quand on voit qu'il l'aime toujours, on essaye de rattraper ce qu'on a dit et de raccommoder les choses. Connu, mon bon, connu !

LEBONNARD.

Tu ne me crois pas ?

DE CYGNEROI.

Non, mon bon, non.

LEBONNARD.

Je t'affirme que don Alphonse n'a jamais existé. Je suis fâché de te retirer cette illusion, mais il n'a jamais existé.

DE CYGNEROI, regardant sa montre.

Alors, c'était don autre chose, mais c'était don quelqu'un.

Mon cher, une femme qui dit, du ton dont elle l'a dite, cette phrase : « Je m'ennuyais, voilà comment ça a commencé; il m'a ennuyée, voilà comment ça a fini! » une femme qui exprime ainsi une impression a passé par cette impression, c'est moi qui te le dis; que l'homme s'appelle Alphonse ou Galaor, peu importe, il y a eu homme.

LEBONNARD.

Sur tout ce qu'il y a au monde de plus sacré, ce premier amant est une pure invention. C'est toi le premier.

DE CYGNEROI, un peu ébranlé.

Soit; mais lord Gamberfield a existé, celui-là. Je l'ai vu. Et puis, qu'il y en ait trois, qu'il y en ait deux, qu'il n'y en ait qu'un, du moment qu'il y en a eu, ça suffit.

LEBONNARD.

Il n'y en a pas trois, il n'y en a pas deux, il n'y en a pas un, il n'y a personne.

DE CYGNEROI.

Voudrais-tu me dire alors quel intérêt madame de Morancé pouvait avoir à me faire tous ces mensonges ?

LEBONNARD.

Le plaisir de te reprendre par la jalousie.

DE CYGNEROI.

Mais elle savait bien, au contraire, que je la mépriserais après de pareils aveux et que je ne la reverrais de ma vie!

LEBONNARD.

Comme les hommes se connaissent! Ça fait plaisir à voir.

DE CYGNEROI.

Et puis tu n'étais pas toujours là. Il y a eu quelque chose et quelque chose de positif, ça se sent. Dis-moi qu'il y a eu quelque chose. Ce serait si naturel! Une femme seule, abandonnée!

LEBONNARD.

Madame de Morancé a été une fois au Havre, une fois à Lyon avec toi. Tout le reste, c'est moi qui l'ai inventé, ma parole d'honneur! et Dieu sait quelle peine j'ai eue à lui faire accepter, à lui faire comprendre, à lui faire répéter ce rôle qu'elle a joué tout à l'heure, très-bien, à ce qu'il paraît. Prends-en ton parti, mon pauvre ami, elle est irréprochable, et ce n'est pas avec le lièvre que j'ai levé que tu feras le civet que tu rêves!

DE CYGNEROI.

Rien? rien? rien?

LEBONNARD.

Rien.

DE CYGNEROI.

Pas le plus petit morceau...

LEBONNARD.

De mouche ou de vermisseau.

DE CYGNEROI.

Ainsi ce qu'elle était tout à l'heure?

LEBONNARD.

Elle avait seulement l'air de l'être pour te reprendre. Mais, maintenant qu'elle voit que tu l'aimes toujours, elle veut bien que tu saches, c'est ce que je suis chargé de te dire, que tu vas la retrouver chaste, calme, modeste, dans une petite maison qu'elle va louer à quelques lieues de Paris, où elle vivra toute seule, où tu viendras la voir quand tu pourras, car elle ne veut ni d'une fuite ni d'un scandale. Vous passerez la journée comme autrefois à faire de la musique, à causer, à lire. Quand tu ne pourras pas venir, elle t'écrira, par mon entremise.

DE CYGNEROI.

En signant : Alfred?

LEBONNARD.

Alfred! Quelle douce vie!

DE CYGNEROI.

Attends un peu! attends un peu!

LEBONNARD.

Qu'est-ce qui t'arrive?

DE CYGNEROI.

Je ne sais pas; il se passe quelque chose en moi. L'émotion sans doute! le bonheur d'être toujours aimé. (Appelant.) Fernande! Fernande!

LEBONNARD, à part.

Allons donc!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FERNANDE, LA BONNE.

FERNANDE, entrant.

Me voici, mon ami, qu'est-ce qu'il y a?

DE CYGNEROI.

Où est ton chapeau?

FERNANDE.

Là.

DE CYGNEROI, allant prendre le chapeau et le lui mettant sur la tête tout de travers.

Et le petit?

FERNANDE.

Le voici.

DE CYGNEROI.

Partons, alors!

FERNANDE.

Et la dépêche?

DE CYGNEROI.

J'en ai reçu une autre. Contre-ordre! Nous retournons à Paris.

FERNANDE.

Ah! tu ne me quittes pas. Quelle joie! (Elle saute.) Il faut dire adieu à madame de Morancé.

DE CYGNEROI

Inutile.

FERNANDE.

Ah! la drôle de maison!

LEBONNARD.

M'expliqueras-tu?...

DE CYGNEROI.

Comment! tu ne comprends pas? Es-tu bête! Mais, malheureux, si c'est pour vivre avec une honnête femme, je n'ai pas besoin de madame de Morancé, j'ai la mienne.

LEBONNARD, jouant la surprise.

Oh! (A part.) Ayons l'air étonné, sans quoi, il recommencerait. (A de Cygneroi.) Elle en mourra, cette fois.

DE CYGNEROI.

Non, tu arrangeras ça. (Il se sauve avec sa femme, la bonne et l'enfant.)

SCÈNE IX.

LEBONNARD, puis LYDIE.

LEBONNARD.

Ainsi, ça finit par la haine de la femme et par le mépris de l'homme. A quoi bon, alors?

LYDIE, entrant.

Ils sont partis?

LEBONNARD.

Oui.

LYDIE.

Pour toujours?

AU PUBLIC

CHER PUBLIC,

Il y a vingt ans que nous avons fait connaissance, et nous n'avons pas encore eu à nous plaindre sérieusement l'un de l'autre. Ce n'est pas cependant que quelques esprits jaloux de cette bonne et longue entente n'aient essayé de semer les mauvais propos et la discorde entre nous, tout récemment encore, au sujet d'*Une visite de noces* et de l'ouvrage ici présent. On t'a crié plus que jamais : « N'y va pas; c'est immoral. » Heureusement, toi et moi sommes habitués à ce mot-là depuis que nous sommes en relations, et, cette fois comme les autres, tu es venu voir de quoi il s'agissait; tu y es même revenu, et, comme on insistait, tu y as couru, avec tes amis, avec ta femme, avec ton fils. Tu n'y as pas mené ta fille; tu as eu raison. Il ne faut jamais mener sa fille au théâtre, disons-le une fois pour toutes. Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est immorale, c'est le lieu. Partout où l'on constate l'homme, il y a une nudité qu'il ne faut pas mettre devant tous les

AU PUBLIC

CHER PUBLIC,

Il y a vingt ans que nous avons fait connaissance, et nous n'avons pas encore eu à nous plaindre sérieusement l'un de l'autre. Ce n'est pas cependant que quelques esprits jaloux de cette bonne et longue entente n'aient essayé de semer les mauvais propos et la discorde entre nous, tout récemment encore, au sujet d'*Une visite de noces* et de l'ouvrage ici présent. On t'a crié plus que jamais : « N'y va pas; c'est immoral. » Heureusement, toi et moi sommes habitués à ce mot-là depuis que nous sommes en relations, et, cette fois comme les autres, tu es venu voir de quoi il s'agissait; tu y es même revenu, et, comme on insistait, tu y as couru, avec tes amis, avec ta femme, avec ton fils. Tu n'y as pas mené ta fille; tu as eu raison. Il ne faut jamais mener sa fille au théâtre, disons-le une fois pour toutes. Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est immorale, c'est le lieu. Partout où l'on constate l'homme, il y a une nudité qu'il ne faut pas mettre devant tous les

regards, et le théâtre ne vit, plus il est élevé et loyal, que de cette constatation. Nous avons à nous dire là, entre grandes personnes, à qui la vie réelle en a déjà appris long, nous avons à nous dire des choses que les vierges ne doivent pas entendre. Finissons-en donc avec l'hypocrisie de ce mot : « C'est immoral », qui ne saurait s'adresser à nous, et sachons bien que, le théâtre étant la peinture ou la satire des passions et des mœurs, il ne peut jamais être qu'immoral, les passions et les mœurs moyennes étant toujours immorales elles-mêmes.

Je m'étais promis tôt ou tard de t'offrir un hommage et un remercîment. Accepte-les aujourd'hui, avec la dédicace de cet ouvrage, accepte-les en échange de tout ce que je te dois. Je resterai encore, je resterai toujours ton débiteur.

Mais si tu n'es pas vierge, tu es *homme,* tu es *femme,* et tu es *foule:* c'est-à-dire que tu es tout ce qu'il y a de plus impressionnable et de premier mouvement. Voilà ce qu'il faut savoir, voilà ce qui cause quelquefois, entre nous, des apparences de malentendus. Je commence par te dire que nous devons nous rendre loyalement aux indications que tu donnes, car si nous nous glorifions de tes applaudissements, c'est bien le moins que nous tenions compte de tes murmures, et nous devons très-humblement supprimer aussitôt ce qui te choque sans profit pour toi. Mais nous devons maintenir et t'imposer, avec le temps, ce qui te trouble, quand il faut que cela soit ainsi.

Rappelle-toi que tu as sifflé *Phèdre,* le *Mariage de Figaro, Guillaume Tell,* le *Barbier de Séville* et tant d'autres œuvres que tu applaudis à cette heure. Aussi, aujourd'hui, tu es moins prompt, ton éducation est à peu près faite; tu laisses bien encore, par-ci par-là, échapper des: Oh! Oh! qui n'ont pas grande raison d'être, mais enfin il y a progrès, et puis qu'y faire? C'est ce diable de premier mouvement! C'est l'électricité des foules. On ne t'en guérira jamais complétement, et tant mieux, puisque

c'est le principe de ton enthousiasme, et que, par là, nous t'entraînons, à notre tour, dans notre mouvement à nous.

Il n'en est pas moins vrai qu'en face du dénoûment de la *Princesse Georges* tu as failli te fâcher. Je m'y attendais. Tu en as fait autant devant le dénoûment de *Diane de Lys,* du *Demi-Monde,* du *Fils Naturel,* des *Idées de Madame Aubray,* et d'*Une visite de noces.* Je suis habitué à tes étonnements, et, depuis longtemps, ils ne m'étonnent plus. Je suis là pour te dire des choses que tu ne veux pas toujours qu'on te dise en face, et je ne sais pas une de mes conclusions qui ne t'ait plus ou moins effarouché. Et puis il m'arrive souvent, après t'avoir mené aussi loin que possible dans la déduction fatale d'une passion ou d'un caractère, de te ramener brusquement et finalement dans sa conclusion logique, celle non pas du personnage isolé et passant par là, mais celle de l'humanité permanente et éternelle. Je dois te rendre cette justice, que, peu de jours après cette première lutte, dès le lendemain quelquefois, tu te rends, tu me pardonnes tes torts, ce qui est généreux, et tu dis : « C'est lui qui avait raison. » Il est vrai que je bénéficie en même temps de ta grande curiosité et de ta grande indifférence, qui font que tu veux voir d'abord, et que tu dis, après, quand la discussion arrive : « Ça m'a amusé ou ennuyé; mais, au fond, ça m'est égal; ce n'est que du théâtre ! »

Bref, le soir de la première représentation de la *Princesse Georges*, le 2 décembre (était-ce l'influence de cette date anniversaire d'une grande victoire et d'un grand coup d'État ?) tu t'étais mis en tête qu'il fallait tuer l'homme, le scélérat, le misérable qui avait trompé sa femme, — ce que tu ne fais jamais, toi, n'est-ce pas ? Malheureusement, moi qui connais tes lendemains et qui dois les prévoir parce qu'ils contiennent la vérité, née de la réflexion et de la remise en train de la vie vraie, je ne dois jamais me laisser entraîner au delà des limites de cette vérité, puisque je ne suis pas une

fou'e, et je ne pouvais ni admettre ni permettre que ce que tu voulais fût.

Me vois-tu, moi qu'on appelle l'auteur à thèses, me vois-tu érigeant en principe (car on n'y eût pas manqué) que les femmes trompées doivent faire assassiner leurs maris coupables, — coupables de quoi? D'une erreur stupide où les sens seuls sont engagés et qui n'est que la prédominance momentanée de la Bête!

Cette honnête femme, que je voulais si pure, si noble, si intacte, m'aurais-tu, la réflexion venue, pardonné d'en avoir fait une criminelle exploitant et armant, avec préméditation, la jalousie d'un mari trompé, pour se venger de son mari à elle, après quoi elle n'eût plus eu d'autre ressource que d'aller avec sa victime se perdre dans la mort, ce qui aurait prouvé qu'elle était incapable de vivre sans celui qu'elle avait tué? Alors pourquoi tuer, pourquoi mourir? Bon pour l'Hermione grecque qui a à lutter contre plus honnête qu'elle, et qui sait bien qu'elle n'aura plus de reprise sur celui qui aura épousé la fière et noble Andromaque; bon pour la Roxane turque, femme du sérail, fille de l'Orient, qui sait bien qu'une fois dans les bras de la douce et généreuse Atalide, Bajazet ne pensera plus jamais à elle; bon pour Phèdre, la marâtre hystérique, la possédée de Vénus, qui se sent un monstre auprès de la tendre Aricie qui garantira éternellement Hippolyte, si elle permet à Hippolyte de s'unir à elle; mais, non, mille fois non, pour une femme chrétienne qui est à la fois Andromaque, Atalide et Aricie, et qui n'a à combattre qu'une drôlesse qui doit être vaincue et démasquée, en fin de compte.

Séverine est une valeur, une valeur exceptionnelle, de nos jours. Je ne veux pas qu'elle meure; je veux qu'elle vive, qu'elle soit heureuse comme elle le mérite, qu'elle serve d'exemple comme elle le doit. Je veux qu'elle produise. J'ai besoin des enfants de cette mère, j'en ai besoin pour ma patrie pour mon salut. Tuer et mourir! A quoi

bon? Il n'y a jamais eu si grande nécessité de vivre. Une femme comme Séverine, la jalousie peut la pousser jusqu'au mouvement spontané du second acte, mais pas au delà. A partir du moment où, au lieu de nommer son mari à M. de Terremonde, la princesse Georges, avertie subitement par sa conscience, n'a trouvé que ce seul mot : Cherchez! — à partir de ce moment, cette femme ne sera plus dans la vengeance, elle sera dans la discussion avec elle-même, dans le doute, par conséquent, sur la légitimité de son action, et elle n'y persévérera pas. Son seul droit, son seul devoir seront, le moment de l'exécution venu, de sauver celui qu'elle aime. Elle ne l'aura pas plutôt livré qu'elle n'aura plus qu'une pensée : le reprendre. Elle pleurera, elle criera, elle menacera, elle maudira, — elle pardonnera.

Il fallait qu'elle ne l'aimât plus! ai-je entendu dire. Allons donc! vous en parlez bien à votre aise! Ce n'est que quand elle n'aimait pas qu'une femme n'aime plus.

Pour le reste, pour ce qu'on appelle *mes thèses,* qu'avais-je à faire et à prouver par le sujet qu'il m'avait paru bon de choisir? J'avais à poser devant toi, cher Public, la question de l'homme adultère, question vieille et jeune comme le monde, puisqu'elle recommence tous les jours et recommencera éternellement; j'avais, tout en peignant les souffrances, les tentations et les luttes de la femme, à constater l'impuissance de la loi, de la famille et de la société devant ce fait quotidien, désastreux et banal; j'avais à appeler sur cette lacune l'attention du législateur, du philosophe, du moraliste; j'avais à montrer à l'honnête femme l'animal particulier qui vient rôder dans son ménage, la nuit, pour lui dérober son bonheur et lui dévorer ses petits, et j'avais à lui donner un conseil à cette honnête femme, celui, quoi qu'il arrive, de se respecter toujours, d'éviter le talion de l'alcôve, et d'acquérir un droit effrayant, celui de tuer, — un droit divin, celui d'absoudre; mais je n'avais pas à conclure définitivement, en une matière où ni les

religions, ni les philosophies, ni les codes n'ont encore pu trouver une solution satisfaisante, sauf le divorce, qui ne libère que les corps et les intérêts, non les cœurs et les âmes.

J'ai donc placé, dans le cœur de mon héroïne, ce qui trouve une solution à tout, dans le cœur de la femme : l'amour, et je l'ai porté à son point culminant et à sa preuve rayonnante et irrécusable : le pardon. Puis, appelant au secours de cette femme éperdue cette fatalité antique qui est dans la tradition de mon art, j'ai, dans un monde inférieur dont elle ne participe pas, j'ai fait tirer par un mari que la jalousie aveugle ce coup de pistolet à la lueur duquel le prince, autre aveugle, mais aveugle d'un jour, va recouvrer soudainement la vue. C'est l'éclair du chemin de Damas, dans l'ordre des passions et des sentiments. Ce coup de pistolet, je le fais tirer sur M. de Fondette, sur cet innocent qui vient, au bon moment, se prendre les pieds dans le buisson. C'est le mouton du sacrifice d'Abraham. Il bêle, et il meurt pour un autre. C'est l'holocauste dont se contente le dieu de la tragédie. Tuer le prince, cet infidèle de douze heures qui peut et doit être sauvé par l'amour, eût été une complaisance illogique, une pâture grossière, jetées à quelques tempéraments et à quelques appétits qui voudraient voir exterminer, dans le monde fictif, ceux qu'ils ne peuvent atteindre dans le monde réel. Vengeance d'enfants.

Ce dénoûment indigne de l'art, des vérités acquises, de toi et de moi, eût été, le lendemain, parfaitement grotesque. Je t'aurais conquis, par surprise, à l'aide d'une émotion passagère dont nous aurions eu à rougir tous les deux, au réveil, et nous serions déjà séparés. Je ne cherche pas, avec toi, devant l'autel trébuchant de la Sensation, ces noces brutales et éphémères dont tout enfant viable ou légitime est exclu ; je sollicite une alliance réfléchie et durable, non-seulement avec toi, mais avec tes descendants. Je ne te demande pas tes mains, je te demande ta main ; je ne désire pas seulement ton argent, mais ton estime ;

bref, je ne veux pas que tu m'entretiennes, je veux que tu m'épouses.

C'est pour cela qu'au lieu de rester dans la logique entraînante du moment, je t'ai ramené dans la logique éternelle du *toujours*. M. de Terremonde, c'est la passion, il tue; la princesse de Birac, c'est l'amour, elle pardonne. Elle pardonne au premier acte, elle pardonne encore au dernier. Entre les deux actes, elle a été près de commettre un crime pour que son mari meure; à la fin elle fera n'importe quoi, ce qu'elle n'aurait jamais fait auparavant, une lâcheté peut-être, pour qu'il vive. Pourquoi? Parce qu'elle aime. Toujours la même raison; c'est un cercle; on n'en sort pas, on y tourne. La princesse Georges est une Ame qui se débat au milieu d'Instincts. Elle doit accomplir et elle accomplit sa mission d'Ame; elle lutte, elle sauve, et elle triomphe des autres et d'elle-même.

Voilà ce que sait, ce que doit savoir l'auteur dramatique avant de commencer, d'exécuter et de te livrer son œuvre; voilà ce qu'il doit t'apprendre quand tu ne le sais pas, car tu ne sais pas tout, et tu as ainsi peu à peu quelques vérités de plus à ton service. Malheur à celui de nous qui en sacrifie une à ta passion du moment! Tu ne le lui pardonnes jamais.

ALEX. DUMAS FILS.

Janvier 1872.

J'ajouterai quelques mots à cette préface, qui a paru en tête de la première édition de *la Princesse Georges*, en 1871. Émettre une idée, formuler une théorie, soutenir

une opinion devant le public, soit que l'on parle du haut d'une chaire, d'une tribune ou d'une scène, me semblent chose si grave, que mon esprit, — je dirai même — ma conscience, n'a de repos que lorsque je me suis bien assuré que j'ai agi en toute sincérité, et que j'ai dit vraiment ce que je croyais être le vrai. Je n'ai pas la prétention de ne pas me tromper, mais j'ai le ferme désir de ne tromper personne. C'est peut-être donner aux œuvres de théâtre en général, et aux miennes en particulier, plus d'importance qu'elles n'en méritent; mais je demeure convaincu que rien n'est sans importance dans la communication de la pensée, et que qui a la prétention de persuader les autres doit d'abord s'être persuadé lui-même.

Depuis que j'ai publié cette préface, je ne saurais dire combien de fois il m'est arrivé de revenir sur le dénoûment de cette pièce, et de me demander si j'avais eu raison de le poser en principe et de le maintenir, malgré l'opinion d'un grand nombre de spectateurs, de beaucoup de critiques, et de quelques-uns de mes amis. Préface et pièce, je viens de relire tout. Je persiste à croire que j'ai raison dans le fond même des choses, et je livre aux œuvres complètes, c'est-à-dire au définitif, le drame tel qu'il a été composé.

Les œuvres de théâtre ne sont pas écrites seulement pour ceux qui viennent au théâtre; elles sont écrites aussi, et surtout, pour ceux qui n'y viennent pas. Le spectateur ne fait que le succès, le lecteur fait la renommée. C'est parce qu'on lira et relira toujours les chefs-d'œuvre dramatiques du XVII^e^ siècle qu'on les représentera et qu'on les applaudira toujours.

Ceux de nous qui espèrent vivre dans l'avenir n'ont donc pas seulement à intéresser le public collectif; ils ont aussi à gagner le public individuel, le lecteur solitaire, qui ne se laisse pas influencer par son voisin, qui ne cause pas avec sa voisine, qui vous regarde en face, qui vous demande à huis clos les vérités éternelles qu'il sent sûrement ou

vaguement en lui, et dont il veut trouver en vous la connaissance et l'expression. Ces quelques lecteurs, le plus souvent inconnus les uns aux autres, et qui n'auront peut-être jamais l'occasion de se communiquer leurs appréciations, sont — si vous parvenez à les rallier — les premiers jalons que vous plantez dans l'avenir. Œuvre qu'on lit, œuvre qui dure; œuvre qu'on relit, œuvre qui reste.

Je ne cacherai donc pas que, tout en faisant de mon mieux pour attirer ceux qui ne lisent pas, je ne néglige rien pour m'attacher ceux qui lisent; et l'éloge que je reçois de celui qui a lu mon œuvre me touche beaucoup plus que le compliment de celui qui l'a vu représenter.

A la représentation, il y a entre le public et l'auteur un intermédiaire, le comédien, qui, s'il n'a pas assez de talent, met l'auteur au-dessous de ce qu'il pourrait être, dénature le sens, change les plans, fausse l'optique; et qui, s'il a beaucoup de talent, se substitue quelquefois trop au poëte, détourne l'intérêt de l'ensemble pour le porter presque entièrement sur lui seul. Le comédien qui fait corps avec l'œuvre, comme mademoiselle Desclée, par exemple, dans son rôle de *la Princesse Georges* ou de *la Visite de noces,* est extrêmement rare. Il est nombre d'œuvres distinguées qui n'ont pas eu de succès par la faute des interprètes chargés de les présenter; il est nombre d'œuvres médiocres qui ont dû à des interprètes supérieurs une vogue retentissante, mais éphémère, qu'elles n'ont plus retrouvée quand on a voulu les reprendre plus tard avec des interprètes nouveaux et moyens.

Le théâtre, il ne faut pas se le dissimuler, vit beaucoup d'illusions, d'émotions, d'entraînements, de surprises. Le charme y est plus nécessaire que la vérité. L'œil se laisse prendre par un beau visage, l'oreille par une belle voix. C'est le propre des grandes assemblées humaines de pouvoir être momentanément séduites par un mot, par un geste, par un cri. Pour entraîner mille individus, il n'est besoin que de

les émouvoir; pour en entraîner un, il faut le convaincre

Le lecteur veut être convaincu. Il n'a plus devant lui ni décors, ni costumes, ni actrice séduisante, ni comédien habile; il n'a plus que l'âme même du poëte en face de la sienne; et, si la communication ne s'établit pas tout de suite, il jette le livre. Le lecteur ne s'étonnera donc pas si j'ai grand souci de son approbation; si je fais précéder chacune de mes œuvres dramatiques, au moment où je les lui livre en dernier ressort, d'une préface où je lui expose tout ce que l'œuvre elle-même ne peut contenir; où je discute avec lui, où je le prépare, où je le contredis dans le but de le conquérir et de le conserver. Mon œuvre fait tellement partie de mon être intérieur; elle est si véritablement le produit de mes observations, de mes réflexions, de mes impressions personnelles, que c'est véritablement une portion de moi-même que je donne au public sur la scène; et, quand j'arrive au lecteur, je lui livre le reste, le fond même de ma pensée, que les lois du théâtre ne me permettent pas toujours de dire tout entière.

En face de toute situation dramatique qu'il crée, l'auteur doit se dire trois choses · Dans cette situation, qu'est-ce que je ferais? que feraient les autres? que faut-il faire? Tout auteur qui ne se sent pas disposé à cet examen, peut renoncer au théâtre, il ne sera jamais auteur dramatique.

Au premier degré, on est déjà dans la vérité; au second, dans la philosophie; au troisième, dans la conscience. Ce troisième degré est difficile à atteindre dans un art que l'opinion commune s'est toujours plu à rabaisser au rang des simples amusements de l'esprit, parce qu'on y procède, en apparence, par fictions. Ce n'est cependant que lorsqu'on a atteint au troisième degré que le lecteur vous réunit, vous, auteurs dramatiques, aux grands philosophes, aux grands moralistes, aux grands politiques, aux grands religieux, et qu'il reconnaît votre action sur le développement et le progrès de l'esprit humain.

Nul ne sera donc un auteur dramatique si ce n'est pas la chair et le sang de l'humanité à laquelle il appartient qu'il donne à ceux qui l'écoutent et surtout à ceux qui le lisent. Si la chute de votre œuvre ne vous blesse que dans votre orgueil ou dans vos intérêts, si elle ne vous trouble pas dans votre idéal et dans vos convictions, si à la seconde représentation vous êtes prêt à modifier votre idée, votre développement ou votre conclusion pour complaire au public à qui vous prétendiez la veille apprendre quelque chose de nouveau, vous serez peut-être un homme de théâtre ingénieux, un impresario adroit, un improvisateur habile; vous ne serez jamais un poëte dramatique. Vous pouvez vous tromper dans le détail de l'exécution; vous n'avez pas le droit de vous tromper dans la logique et l'enchaînement des sentiments et des faits, encore moins dans leur conclusion.

On ne doit jamais modifier un dénoûment. Un dénoûment est un total mathématique. Si votre total est faux, toute votre opération est mauvaise. J'ajouterai même qu'il faut toujours commencer sa pièce par le dénoûment, c'est-à-dire ne commencer l'œuvre que lorsqu'on a la scène, le mouvement et le mot de la fin. On ne sait bien par où on doit passer que lorsqu'on sait bien où l'on va.

Lorsque la *Princesse Georges* a été représentée, je me rappelle que M. Jouvin, dans un article d'ailleurs très-bienveillant, affirmait que lorsque j'avais lu la pièce aux artistes le dénoûment n'était pas le même, et que madame de Birac laissait tuer son mari. M. Jouvin se trompait : la pièce a été conçue, exécutée, lue et représentée avec le même dénoûment. Cette conclusion a toujours fait partie de ma donnée. Si M. de Birac était sorti sur le : *Allez,* de Séverine, pendant la scène V[e] du dernier acte, j'aurais refait un dénoûment de Racine, celui de Roxane jalouse, qui, ayant comme mon héroïne préparé la mort de Bajazet s'il franchit le seuil de son appartement, le congédie avec ce seul mot : *Sortez*, qui est son arrêt, sans qu'il s'en doute.

Prendre son bien où on le trouve n'est pas tout à fait ma devise, quoi qu'en ait dit Molière, qui n'a eu que de l'esprit le jour où il a dit ce mot devenu populaire et dangereux. Loin de vouloir piller Racine, je voulais au contraire, si quelqu'un s'avisait par hasard de l'analogie, montrer, comme je l'ai dit, la différence des sentiments entre une maîtresse et une épouse, entre une musulmane et une chrétienne, entre la passion et l'amour.

Ce qui a pu induire en erreur M. Jouvin, c'est ce qui s'est passé à la répétition générale de la pièce. Malgré les supplications, malgré l'insistance morale et même la résistance physique que lui faisait Séverine, le prince, dans la première version, allait retrouver madame de Terremonde, et, pour y retourner, il passait, pour ainsi dire, sur le corps de sa femme qui se roulait à ses genoux et tombait en travers de la porte. Séverine allait ainsi jusqu'aux dernières limites de l'amour et du pardon, le prince, jusqu'aux dernières limites de la passion et de l'aveuglement.

Les personnes quf ont assisté à cette répétition se rappellent les : *Oh!* d'horreur qui accompagnèrent la sortie du prince. Séverine était si sympathique au public qu'il ne comprenait pas que son mari la maltraitât à ce point. Une pareille manifestation faite spontanément et irrésistiblement par un public d'amis était un conseil que je ne pouvais manquer de suivre, d'autant plus que la modification à faire ne portait que sur le détail et non sur le fond. Je fis tirer le coup de pistolet au moment où le prince allait sortir. Cela ne changeait rien ni dans les caractères, ni dans les sentiments, ni dans les faits. Séverine aimait toujours son mari jusqu'à l'abnégation la plus complète : le prince donnait toujours le dernier mot de sa passion pour Sylvanie; M. de Terremonde tuait toujours l'amant de sa femme, et c'était toujours M. de Fondette qui était tué.

Je préférais cependant et je préfère toujours la première version. La péripétie m'y paraît plus dramatique, l'émotion plus poignante, l'intérêt plus prolongé, la vérité plus grande.

Je la rétablis dans le texte que je donne aujourd'hui. Je crois que le *lecteur* la préférera à l'autre, et, si le drame est destiné à être repris dans l'avenir, je me figure qu'elle prévaudra même sur le théâtre.

1er juin 1877.

PERSONNAGES

LE PRINCE DE BIRAC.	MM. PUJOL.
LE COMTE DE TERREMONDE	LANDROL.
GALANSON, notaire	FRANCÈS.
CERVIÈRES	ULRIC.
LE BARON	MURRAY.
DE FONDETTE	TRAIN.
VICTOR, valet de chambre du prince	RAYNARD.
SÉVERINE, princesse de Birac.	Mme DESCLÉE.
SYLVANIE, comtesse de Terremonde.	PIERSON.
MADAME DE PÉRIGNY	PRIOLEAU.
LA BARONNE.	MASSIN.
VALENTINE DE BAUDREMONT.	FROMENTIN.
BERTHE	JEANNE.
ROSALIE, femme de chambre de la princesse . .	BÉDARD.

LA

PRINCESSE GEORGES

ACTE PREMIER.

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉVERINE, près de la fenêtre, guettant et écartant un peu le rideau, puis ROSALIE.

SÉVERINE.

Rosalie! Enfin! Quelle nuit j'ai passée! Seize heures d'attente! (A Rosalie qui entre.) Eh bien?

ROSALIE.

Madame la princesse sera calme.

SÉVERINE.

Ne m'appelle pas princesse, c'est perdre du temps.

ROSALIE.

Madame n'a pas dormi.

SÉVERINE.

Non.

ROSALIE.

Je m'en doutais bien.

SÉVERINE.

Parle donc! Était-ce vrai?

ROSALIE.

Oui.

SÉVERINE.

Les détails maintenant.

ROSALIE.

Donc, hier au soir, j'ai suivi le prince qui s'est rendu au chemin de fer de l'Ouest, comme il avait dit à madame qu'il le ferait, pour le train de neuf heures et demie; seulement, au lieu de prendre son billet pour Versailles, il l'a pris pour Rouen.

SÉVERINE.

Cependant il était seul?

ROSALIE.

Oui. Mais, cinq minutes après lui, *elle* est arrivée.

SÉVERINE.

Quelle femme est-ce?

ROSALIE.

Hélas! madame la connaît encore mieux que moi.

SÉVERINE.

C'est une personne que je connais?

ROSALIE.

Oui.

SÉVERINE.

Ce n'est pas une de ces femmes?...

ROSALIE.

C'est une de vos amies intimes, très-grande dame.

SÉVERINE.

Valentine? Berthe? Non. — La baronne?

ROSALIE.

La comtesse Sylvanie.

SÉVERINE.

Elle, impossible. Elle est restée ici, avec moi, jusqu'à neuf heures au moins. Nous avons dîné en tête-à-tête.

ROSALIE.

Elle s'assurait que vous ne soupçonniez rien.

SÉVERINE.

Rien, en effet. Et elle est arrivée au chemin de fer, à quelle heure?

ROSALIE.

A neuf heures vingt-cinq.

SÉVERINE.

Ainsi en vingt-cinq minutes...

ROSALIE.

Elle est rentrée chez elle, elle a changé de toilette (car elle est arrivée tout en noir), elle s'est rendue rue Saint-Lazare. Il est vrai que son hôtel n'est séparé du vôtre que par votre jardin et le sien, qu'elle a les meilleurs chevaux de Paris, et qu'elle a l'habitude de ces choses-là, si j'en crois ce que j'ai entendu dire.

SÉVERINE.

En quels temps vivons-nous! Ma meilleure amie! Les as-tu vus se parler?

ROSALIE.

Non. Elle a envoyé son valet de pied prendre son billet pour Motteville, où se trouve le château de sa mère, chez qui elle était censée aller pour toute sa maison. Pendant ce temps-là elle s'assurait, en regardant tout autour d'elle, qu'il n'y avait là personne de sa connaissance; après quoi, elle

s'est dirigée vers la salle d'attente déjà ouverte du côté de l'embarcadère, elle l'a traversée et elle est montée dans le compartiment des dames, où le valet de pied qui la suivait toujours lui a remis son sac de voyage. Elle faisait tout cela avec une telle tranquillité, qu'un moment je crus qu'il ne s'agissait pas d'elle, que je me trompais et que le hasard seul amenait le voyage du prince et de la comtesse sur la même ligne, d'autant plus que le prince était déjà installé dans le compartiment des fumeurs, avec l'air le plus innocent du monde, lui aussi. Mais comme la comtesse était, avec moi, la seule femme qui partît par ce train-là, il n'y avait pas à douter.

SÉVERINE.

Va, va.

ROSALIE.

Elle dit au valet de pied : Le coupé demain à deux heures vingt minutes ici. J'étais, moi, dans le compartiment qui séparait le prince et la comtesse; je ne pouvais donc rien perdre de ce qui allait se passer, et il leur était impossible de me reconnaître, enveloppée et déguisée comme je l'étais.

SÉVERINE.

Et ils se sont réunis à la première station?

ROSALIE.

Non. Ils ont continué ainsi jusqu'à Rouen où ils sont descendus tous les deux, toujours sans avoir l'air de se connaître. Ils ne se regardaient même pas. Quand elle remit son billet à l'homme qui les demande à la gare, cet homme lui dit : « Madame, votre billet est pour Motteville. — Oui, dit-elle, mais je m'arrête ici. — Madame n'a pas de bagages? — Non. » Comme Motteville est au delà de Rouen, l'homme ne dit rien et elle passa.

SÉVERINE.

Une fois dehors?

ROSALIE.

Elle monta dans une voiture et dit au cocher : Hôtel

d'Angleterre. Le prince, lui, s'en alla à pied. Oh! nul ne pouvait soupçonner que ces deux personnes étaient là l'une pour l'autre. Je suivis le prince, à pied, car s'il n'était pas venu pour la comtesse (c'était possible après tout, j'en arrivais moi-même à l'espérer), c'était lui qu'il fallait suivre. Au bout de cinq cents pas à peu près, la voiture qui avait roulé très-lentement s'arrêta, la portière s'ouvrit et le prince monta dedans.

SÉVERINE, suffoquant.

Continue.

ROSALIE.

Un quart d'heure après je m'installais à mon tour à l'hôtel d'Angleterre où je prenais une chambre au premier étage sur le devant, afin de voir facilement qui entrait et sortait. Quand on m'a apporté le livre de police pour que j'inscrive mon nom, j'ai reconnu l'écriture du prince qui venait de s'inscrire, lui et la comtesse, sous le nom de monsieur et madame Lefèvre.

SÉVERINE.

Ils avaient pris deux appartements?

ROSALIE, après un peu d'hésitation.

Non. Le n° 43. Nous sommes repartis aujourd'hui à une heure et nous sommes arrivés à trois heures et demie. Le retour s'est effectué dans les mêmes conditions que le départ. La comtesse a retrouvé son valet de pied et son coupé. Le prince a allumé un cigare, a pris une voiture de place et s'est fait conduire au club. Et me voici, ayant ponctuellement exécuté les ordres de madame la princesse, et me demandant si je n'aurais pas mieux fait de lui désobéir d'abord et de lui faire un mensonge après.

SÉVERINE.

Tu es une fille honnête et dévouée. Merci. (Elle tend la main à Rosalie qui la lui baise avec émotion.) Voici ma mère. Va, mon enfant, et repose-toi.

SCÈNE II.

SÉVERINE, MADAME DE PÉRIGNY.

MADAME DE PÉRIGNY, embrassant Séverine.

Est-ce que tu es malade?

SÉVERINE.

Non.

MADAME DE PÉRIGNY.

Tu m'as fait peur avec ta dépêche. « Venez le plus tôt possible, j'ai besoin de vous. » (Elle l'embrasse.) Je n'ai eu que le temps de faire ma malle et d'accourir. Heureusement il y a un train qui part de Laroche à deux heures seize, mais de Seignelay à Laroche il y a vingt kilomètres, tu les connais, tu les as parcourus assez souvent, et si tu voyais dans quel état sont les routes! Je l'ai dit l'autre jour au préfet, qui est très-gentil, du reste : il n'est pas possible que ça reste ainsi. Enfin me voilà. Ton télégramme m'est arrivé hier dans la journée; je serais partie tout de suite si nous n'avions pas eu à la maison, devine qui...

SÉVERINE.

Comment voulez-vous, ma mère, que je devine?...

MADAME DE PÉRIGNY.

Le père André, le missionnaire. Il revient de Chine, figure-toi. Il était arrivé la veille au soir, il n'y avait pas moyen de le quitter tout de suite. Il avait voulu nous présenter ses devoirs. Ça me semble tout drôle d'appeler mon père un garçon qui serait mon fils d'abord et à qui je donnais des calottes quand il était berger à Périgny. J'ai eu l'idée de le mettre au séminaire et le voilà apôtre. Un de ces jours il sera martyr. Il paraît qu'il s'en est fallu de rien qu'on l'empalât. — Saint Moulatier! car il s'appelle Moulatier. Je vois ça d'ici. Croirais-tu qu'il a pensé à me rapporter un petit

vase pas plus grand que ça, tout ce qu'il y a de plus rare, de la famille verte? Un mandarin qu'il a converti le lui avait donné, et c'est d'autant plus curieux qu'on lui a coupé la tête, au mandarin, pour lui apprendre à se convertir. Il est très-intéressant. Je lui ai appris que tu m'appelais en toute hâte; il m'a dit avec une voix qui m'a émue : « Votre fille a sans doute un chagrin, remettez-lui ce petit livre. C'est celui qui m'a accompagné dans tous mes voyages, qui m'a réconforté dans toutes mes défaillances et qui m'a soutenu dans toutes mes luttes. Il n'est pas beau, il n'est pas neuf, mais si elle le lit avec persévérance, elle y trouvera la consolation de toutes ses misères. » C'est tout bonnement l'*Imitation*. Ces grands religieux se figurent qu'on n'a jamais rien lu et qu'on vit dans la corruption. Bref, tu vas rire, on ne m'ôtera pas de l'esprit que ce pauvre André, quand il s'est décidé à entrer dans les missions, était épris de toi, et que, comprenant la distance infranchissable qui vous séparait, il a été à Dieu qui est moins loin. Il repart aujourd'hui et il ne reviendra plus. Voyons, qu'est-ce que tu as à me dire à ton tour?

SÉVERINE, déposant sur la table le livre que sa mère lui a remis.

J'ai à te dire, ma chère mère, que je vais probablement me tuer.

MADAME DE PÉRIGNY.

Tu vas te tuer? Et à quoi faire?

SÉVERINE, fondant en larmes et se jetant à son cou.

Je veux mourir!...

MADAME DE PÉRIGNY.

Mourir! Mourir! Comment, mourir! A ton âge et bien portante comme tu l'es? Tu es folle. Et puis mourir, ça ne prouve rien, le premier imbécile venu peut en faire autant.

SÉVERINE.

Mon mari ne m'aime plus, s'il m'a jamais aimée; il me trompe.

MADAME DE PÉRIGNY.

Lui! Qui est-ce qui t'a dit ça?

SÉVERINE.

J'ai toutes les preuves.

MADAME DE PÉRIGNY.

De vraies preuves?

SÉVERINE.

De vraies preuves.

MADAME DE PÉRIGNY.

Ç'a m'étonne. Il a été fort bien élevé par sa grand'mère, très-puritaine, dont il était l'unique héritier et qui le tenait beaucoup. J'ai pris toutes les informations possibles avant le mariage. Il n'y avait vraiment rien à dire, surtout pour un homme dans sa position. Il a voyagé pendant les premières années de sa majorité, ce qui l'a tenu éloigné des clubs et des coulisses. Il n'était pas joueur. Il a eu les quelques aventures qui font partie de l'éducation d'un gentilhomme, et toujours dans son monde. D'ailleurs il n'était pas riche. Je t'assure que cela m'étonne beaucoup.

SÉVERINE.

Il a passé la nuit dernière avec une femme.

MADAME DE PÉRIGNY.

Quelle femme est-ce cette femme-là?

SÉVERINE.

Hier encore je la considérais comme ma meilleure amie.

MADAME DE PÉRIGNY.

Entre femmes il n'y a pas de meilleure amie. Je ne sais même pas s'il y en a de bonnes. Et comment l'appelles-tu, ta meilleure amie?

SÉVERINE.

Vous ne la nommerez à personne?

MADAME DE PÉRIGNY.

Sur la mémoire de ton père! Voilà un homme qui ne m'aurait pas trompée.

SÉVERINE.

Alors vous avez été heureuse, vous?

MADAME DE PÉRIGNY.

Oui, très-heureuse; seulement des hommes de cette trempe, Séverine, il n'en existe guère. C'était le courage, la loyauté, la noblesse en personne, mais quand il voulait une chose, il la voulait bien.

SÉVERINE, devenant calme.

Comme moi.

MADAME DE PÉRIGNY.

Oui, tu as beaucoup de lui; mais si moi je l'avais trompé, par exemple, et Dieu sait que je n'y pensais pas, ah! il m'aurait tuée.

SÉVERINE, s'exaltant

Il considérait donc qu'en matière d'amour la trahison mérite la mort.

MADAME DE PÉRIGNY.

Si c'est la femme qui trahit, oui; si c'est l'homme, jamais, jamais! Ces messieurs ont profité de ce que nous les avons laissés faire les lois, ils les ont faites en faveur du masculin. Crois-moi donc, chère mignonne, ne te fais pas de chagrin. Le monde, et surtout le nôtre, est organisé comme ça, nous n'y pouvons rien changer ni toi ni moi. Se tuer, c'est un crime d'abord, que les gens bien élevés ne commettent pas, et, de plus, c'est une absurdité indigne des gens d'esprit. Quant à tuer les autres, c'est une bien grosse affaire! Te représentes-tu une femme comme il faut ayant tué son mari par jalousie? C'est comme si elle mettait des manches à gigot et un oiseau de paradis pour jouer de la guitare sur un canapé à griffes de lion. Laissons là les Roxane et les Hermione. Vengeons-

nous en vraies femmes, ça dure plus longtemps et c'est aussi sûr. Je ne te conseille, bien entendu, que ce qu'une mère peut conseiller à sa fille. La vie n'est possible, vois-tu, qu'avec beaucoup d'indifférence et encore plus d'oubli.

SÉVERINE.

C'est pour cela que vous vous êtes remariée.

MADAME DE PÉRIGNY.

J'étais incapable de vivre seule, et puis mon second mariage ressemble peu au premier. Ce n'est pas que ton beau-père n'ait des qualités, il a toutes celles qu'il faut au second mari d'une femme de mon âge, qui n'ont aucun rapport avec celles qu'on exige du premier. Et puis il a six millions, ce qui facilite les relations en équilibrant les caractères. C'est aussi grâce à ce second mariage que j'ai pu, en te donnant toute la fortune de ton père, te permettre de devenir princesse de Birac, ce qui est quelque chose.

SÉVERINE.

Croyez-vous que c'est pour être princesse que j'ai épousé mon mari? Je l'ai épousé parce que je l'aimais.

MADAME DE PÉRIGNY.

Il n'y a pas de mal à commencer par là, mais on sait bien que ça ne peut pas durer toujours. On ne s'aime pas éternellement de la même manière. Il viendra un moment où toi-même...

SÉVERINE.

C'est fait, ma mère. Non-seulement je n'aime plus mon mari, mais je le hais. Vous raisonnez les choses avec votre âge, je les sens avec le mien. L'homme qui trompe une femme comme moi ne peut être qu'un misérable! Vous me connaissez, n'est-ce pas? Vous savez si j'ai jamais été capable d'une duplicité ou d'une hypocrisie; vous êtes donc bien convaincue que, le jour où j'ai déclaré devant Dieu, devant les hommes et devant ma conscience, que je prenais un homme pour époux, je me donnais tout entière à cet homme,

corps et âme, mais à la condition que cet époux volontaire que rien ne forçait à me prendre se donnerait tout entier, lui aussi, et qu'il tiendrait ses serments, comme j'étais, comme je suis décidée à tenir les miens, quoi qu'il arrive. J'avais dix-neuf ans lorsque je me suis unie à cet homme sous la protection de la loi, sous la garantie de son honneur, sous la bénédiction d'un prêtre, sous le regard de Dieu. J'étais jeune, j'étais confiante, je l'aimais. Tous mes rêves, toutes mes innocences, toutes mes pudeurs, je lui ai tout donné. Et il lui faut une autre femme que moi! Il manque à la foi jurée! C'est un faussaire, c'est un renégat. Je le méprise et je le hais. Je me reprends, je me rends à moi-même et je réclame mes droits et ma liberté. La loi, qui doit tout prévoir, doit avoir prévu cela. Quant à vous, ma mère, vous êtes remariée, vous êtes tranquille, vous ne demandez plus rien à la vie, mais enfin vous m'avez mise au monde du temps où vous croyiez à autre chose; à cette heure je n'ai plus que vous pour me secourir, sauvez-moi, emmenez-moi, faisons casser le mariage et n'en parlons plus.

MADAME DE PÉRIGNY.

Ta ta ta ta ta! Comme tu y vas, toi! Est-ce qu'on casse un mariage?

SÉVERINE.

Alors que me reste-t-il? Car je n'ai même pas un enfant. La maternité, non-seulement il me la refuse, mais il me la vole! Oui, il me reste la fortune. Et que m'importe l'argent! Il me reste la résignation et la prière, ou la galanterie et le déshonneur. Merci! Je ne me sens capable ni de monter si haut ni de descendre si bas. Je ne suis ni un ange ni une courtisane. Je suis une femme, et je veux rester femme avec tous mes devoirs, mais avec tous mes droits. Vous ne pouvez rien pour moi, décidément?

MADAME DE PÉRIGNY.

Si! si! Je puis parler à ton mari, lui faire entendre raison.

SÉVERINE.

De l'hypocrisie ou de la pitié. Merci. (Un temps.) Je vous demande pardon, chère maman, de vous avoir dérangée au milieu de vos habitudes et de votre bien-être pour si peu de chose. Vous avez raison, absolument raison; le seul service que je réclamerai de vous sera de ne parler à personne, pas même à M. de Birac, de tout ce que je viens de vous dire.

MADAME DE PÉRIGNY.

Je t'assure que si je lui disais deux mots seulement...

SÉVERINE.

Je vous en supplie, ne lui dites rien.

MADAME DE PÉRIGNY.

Soit; mais, à propos, où est-il, ton mari?

SÉVERINE.

Il est sorti, ou plutôt il n'est pas encore rentré. Il est allé, hier au soir, voir son frère qui est malade à Versailles, et il n'est pas encore revenu. Il avait prévu le cas d'ailleurs, et il m'avait dit: « Je resterai peut-être chez Adrien! » Chez Adrien! Ah! ah! Est-il possible qu'on mente de la sorte! Un grand seigneur avec huit cents ans de noblesse derrière lui, et à qui on ne demande plus rien que d'être un honnête homme! Et il ne peut pas! Et il ment! Et je savais qu'il mentait! On m'avait prévenue; on me l'avait écrit. Une lettre anonyme, une autre femme sans doute qui est jalouse, elle aussi. Ah! miséricorde! Si c'est ça la vie! J'aurais dû le retenir. Pourquoi l'ai-je laissé aller? Non, je voulais savoir la vérité. On veut savoir, et puis quand on sait, on veut mourir. Et votre mère vous dit: « Patience, mignonne, ça passera. » (Changeant de ton.) Il va rentrer, il faut qu'il rentre, nous avons du monde à dîner. Vous ne vous ennuierez pas trop. Elle sera parmi les convives. Vous la verrez. Ah! elle est belle!

MADAME DE PÉRIGNY

Je serais curieuse de la voir, cette gaillarde-là. J'ai apporté

justement une toilette. Ne te tourmente pas, il y en a de plus malheureuses que nous, va, et ça vaut mieux qu'une jambe cassée, comme on dit. (Elle va parler encore quand le valet entre.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Galanson.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GALANSON.

MADAME DE PÉRIGNY, allant à lui.

Eh bien, vrai, ma parole d'honneur, mon cher Galanson, j'allais demander de vos nouvelles. J'avais votre nom sur les lèvres, c'est très-curieux, j'ouvrais la bouche.

GALANSON.

Madame la baronne est bien bonne de se souvenir de moi.

MADAME DE PÉRIGNY.

Mon cher ami, les honnêtes gens sont rares, et l'on a tout intérêt à se souvenir de ceux que l'on connaît, surtout quand, comme vous, ils sont notaires. Vous dînez avec nous.

GALANSON.

Non, madame la baronne; impossible, à mon grand regret.

MADAME DE PÉRIGNY.

Alors vous viendrez dans la soirée.

GALANSON.

A vos ordres.

MADAME DE PÉRIGNY, bas.

Je veux causer avec vous.

SÉVERINE, à Rosalie qu'elle a sonnée.

Conduisez ma mère à son appartement. (La baronne sort.)

SCÈNE IV.

SÉVERINE, GALANSON.

GALANSON.

Puis-je me permettre, princesse, de vous demander si vous partagez un peu à mon sujet les bons sentiments de madame de Périgny?

SÉVERINE, lui tendant la main.

Vous savez à quoi vous en tenir là-dessus, mon cher monsieur Galanson, et c'est presque de la coquetterie que d'exiger que je vous le répète. J'ai la plus grande confiance en vous. Mon père vous estimait fort, et tous ceux que mon père estimait, je les estime; avec les intérêts capitalisés, je les aime. Dites-moi maintenant ce qui me procure votre aimable visite.

GALANSON.

Ce n'est pas pour vous, madame la princesse, que je suis ici, c'est pour le prince qui m'a fait demander; mais, en me rendant à son appel, j'avais bien un peu l'espérance de vous rencontrer, d'abord pour avoir l'honneur et le plaisir de vous voir, ensuite...

SÉVERINE.

Ensuite?

GALANSON.

Ensuite pour vous demander si vous n'avez aucune observation ou recommandation à me faire.

SÉVERINE.

A quel propos?

GALANSON.

A propos des fonds que j'ai à vous.

SÉVERINE.

Non. Ne voudriez-vous plus vous en charger?

GALANSON.

Tout au contraire. Je désire plus que jamais rester à votre service.

SÉVERINE.

Alors, veuillez continuer à traiter avec le prince ces questions financières, auxquelles je n'entends d'ailleurs rien du tout.

GALANSON.

Ainsi je puis et je dois continuer à remettre au prince toutes les sommes qu'il me demandera, quelles que soient ces sommes?

SÉVERINE.

Naturellement, monsieur; ne sommes-nous pas mariés, le prince et moi, sous le régime de la communauté?

GALANSON.

Comme les premiers venus.

SÉVERINE.

Comme les premiers venus; j'ai voulu qu'il en fût ainsi.

GALANSON.

Malgré mes observations.

SÉVERINE.

Dont je vous sais gré, parce qu'elles étaient faites en vue de mes intérêts; mais je ne me serais plutôt jamais mariée que de donner place à une méfiance dans mon contrat de mariage. Mon mari est le chef de la communauté, il dispose de notre fortune...

GALANSON, l'interrompant.

De votre fortune.

SÉVERINE.

J'ai bien dit : communauté, n'est-ce pas? Il dispose de notre fortune comme il l'entend, et je n'ai qu'à me louer de l'usage qu'il en fait. J'entends une voiture. C'est lui qui

rentre. Je vous laisse, mon cher monsieur Galanson. A ce soir, vous l'avez promis à ma mère. Ah! soyez assez aimable pour me passer ce petit livre. (Elle lui montre, et il lui passe le livre du père André.) Merci. A ce soir. (En sortant.) Ah! non, j'aime mieux ne pas le voir.

SCÈNE V.

GALANSON, seul, puis LE PRINCE DE BIRAC.

GALANSON, seul.

Grande dame! Très-grande dame! On dira ce qu'on voudra, ces femmes-là sont d'une race à part, mais ça leur coûte cher, quelquefois.

LE PRINCE.

Je vous demande pardon, cher monsieur, je vous ai fait attendre...

GALANSON.

J'attendais en si bonne et si haute compagnie.

LE PRINCE.

La princesse était avec vous?

GALANSON.

Oui, mon prince. Ah! vous avez une femme exceptionnelle!

LE PRINCE.

Et elle est partie en m'entendant rentrer.

GALANSON.

Elle est allée rejoindre sa mère...

LE PRINCE.

Madame de Périgny est ici?

GALANSON.

Oui. Vous ne le saviez pas, mon prince?

LE PRINCE.

Non, je suis à la campagne depuis hier au soir. Quel visage avait la princesse?

GALANSON.

Celui qu'elle a toujours eu, mon prince, heureusement, le visage d'une noble dame qui a épousé par amour un des plus nobles gentilshommes de son pays, et qui porte dignement et royalement le nom qu'elle a reçu de son époux. Aussi le monde fait-il pour elle ce qu'il ne fait que pour bien peu de femmes! Il la respecte! il l'envie et il l'aime; et quand on a dit : « La princesse Georges pense ainsi, » c'est comme si tous mes confrères et moi y avions passé; car au lieu de l'appeler cérémonieusement la princesse de Birac, lorsqu'on parle d'elle, on l'appelle la princesse Georges, tout court, et cette familiarité est un hommage de plus. Ce petit nom d'homme, le vôtre, met comme une aigrette à son titre. Cet assemblage donne tout de suite l'idée de ce que la princesse est en effet : une personne qui a toutes les grâces et a toutes les vertus de son sexe, avec toute la bravoure et toute la fermeté du nôtre, ce qui est rare, entre nous.

LE PRINCE.

Vous avez pu exécuter?...

GALANSON.

Vos ordres? Oui, mon prince. Du reste, rien n'était plus facile. La fortune de la princesse Georges, votre fortune enfin, s'élève à quatre millions, en rentes et en valeurs de premier ordre. Il vous fallait deux millions tout de suite. J'ai vendu pour votre compte. Voici vos bordereaux, mon prince, et le récépissé de la Banque, où j'ai déposé cette grosse somme que vous pourrez prendre quand bon vous semblera, et pour laquelle sans doute vous avez un placement meilleur encore.

LE PRINCE, d'un air indifférent.

Vous n'avez rien dit à la princesse?

GALANSON.

Non, puisque vous m'avez recommandé de n'en rien dire à personne; cependant...

LE PRINCE, un peu inquiet

Cependant?...

GALANSON.

Cependant, la somme était si importante que sans lui dire de quoi il s'agissait, puisque je l'ignore, et pour mettre ma responsabilité et surtout ma conscience à l'abri (car votre ordre et votre reçu garantissent ma responsabilité), par acquit de conscience, je me suis fait répéter par madame la princesse ce qu'elle a tenu à consigner dans son contrat, que vous êtes maître absolu de son bien. Grande dame, mon prince, et grand cœur, n'est-ce pas?

LE PRINCE.

Oui. (Regardant le papier que lui a remis Galanson.) Où faut-il signer?

GALANSON.

Ici et ici. Maintenant, mon prince, si vous avez besoin de renseignements sur l'affaire dans laquelle vous allez mettre ce capital important, disposez de moi. Je suis le notaire de la famille de la princesse depuis vingt ans, et ce serait la première fois que cette fortune ferait l'école buissonnière. C'est moi qui ai guidé ses premiers pas, et je me regarderais comme coupable s'il lui arrivait malheur, même sans qu'il y eût de ma faute. Je suis vraiment attaché à ces quatre millions. Songez que c'est le père de la princesse qui m'a prêté les fonds nécessaires pour acheter à Orléans l'étude de Me Bagneux. Ça ne s'oublie pas, ces choses-là.

LE PRINCE.

Soyez sans crainte, maître Galanson, vous reverrez vos enfants adoptifs. Et d'ailleurs, il doit me revenir un jour certainement trois ou quatre millions de ma tante, et si j'ai perdu quelque chose je pourrai le restituer. Ce n'est donc

qu'un emprunt que je fais à la communauté. (Il lui remet les papiers. Le valet de chambre, Victor, entre.)

GALANSON, en serrant les papiers dans son portefeuille, à part.

Tu réalises deux millions sans rien dire à ta femme et sans rien expliquer à ton notaire, j'aurai l'œil sur toi, mon prince, et gare à la drôlesse, car il doit y en avoir une, qui veut manger les confitures et nous laisser le pain.

LE PRINCE, à Victor qui est entré d'un air mystérieux.

Qu'y a-t-il?

VICTOR.

Monseigneur...

GALANSON.

Mon prince, j'ai l'honneur de prendre congé de vous.

LE PRINCE.

Au revoir, maître Galanson, au revoir. (Il l'accompagne un peu.)

GALANSON, en sortant et regardant le valet de chambre; à part.

La tête de l'emploi! Avec un billet de mille francs on fera dire à ce drôle tout ce qu'on voudra. Ce sera de l'argent bien placé. (Il sort.)

SCÈNE VI.

LE PRINCE, VICTOR.

VICTOR.

Si je me suis permis d'entrer sans être appelé dans le salon, c'est que j'avais quelque chose d'important à communiquer à monseigneur.

LE PRINCE.

Parlez.

VICTOR.

Monseigneur, je crois que vous avez été suivi hier.

LE PRINCE.

Par qui?

VICTOR.

Par Rosalie.

LE PRINCE.

Qui vous fait penser?...

VICTOR

Elle n'a pas couché ici; madame la princesse a eu de la lumière toute la nuit dans sa chambre, et Rosalie est rentrée une heure seulement avant monseigneur. Elle est venue tout de suite, sans ôter son chapeau, parler à madame. Elle a dit à l'office, hier soir, qu'elle allait voir sa tante qui est malade, comme monseigneur avait dit au salon qu'il allait voir son frère qui est en garnison à Versailles; et comme monseigneur est allé à Rouen, j'ai voulu le prévenir. On ne sait pas ce qui peut arriver.

LE PRINCE.

Et comment savez-vous que je suis allé à Rouen et non à Versailles?

VICTOR.

Parce que, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque chose de fâcheux à monseigneur, j'ai prié un de mes amis de le suivre.

LE PRINCE.

C'est de la police, cela, monsieur Victor.

VICTOR.

C'est de la politique, monseigneur.

LE PRINCE.

Et votre politique, combien coûte-t-elle?

VICTOR.

Ce qu'elle vaut : la confiance de monseigneur.

LE PRINCE.

C'est cher.

VICTOR.

C'est moins cher que je ne pourrais la vendre autre part

LE PRINCE.

Avec qui donc pourriez-vous faire marche?

VICTOR.

Avec la personne que monseigneur accompagnait à Rouen.

LE PRINCE.

Si vous avez autant de discrétion que d'esprit, votre fortune est faite.

VICTOR.

Monseigneur peut compter beaucoup sur l'une et un peu sur l'autre; c'est mon petit capital.

LE PRINCE.

Envoyez-moi Rosalie.

VICTOR.

Oui, monseigneur. (En sortant.) Ce n'est pas malin ce qu'il va faire, mais ça le regarde.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, seul, puis ROSALIE.

LE PRINCE.

C'est bien la peine d'être prince pour être à la merci d'un laquais. Qu'il se taise trois jours, c'est tout ce qu'il faut. Du reste, au point où en sont les choses, que m'importe un peu plus tôt, un peu plus tard! Mais j'aurais voulu que la princesse n'apprît la vérité qu'après. Il y aura une scène que j'aurais mieux aimé éviter. Enfin, faisons face aux événements.

ROSALIE.

Monsieur m'a fait demander?

LE PRINCE.

Oui, mademoiselle. Vous aimez beaucoup votre maîtresse?

ROSALIE.

Je lui dois tout; elle m'a recueillie, elle m'a instruite, elle m'a élevée aussi haut qu'elle a pu ; il est bien naturel que je lui sois reconnaissante.

LE PRINCE.

Alors, vous voudriez la voir heureuse?

ROSALIE.

Oh! oui, monsieur.

LE PRINCE.

Eh bien, dites-moi. Savez-vous pourquoi elle est triste depuis quelques jours?

ROSALIE.

Oui, monsieur.

LE PRINCE.

Pouvez-vous me le dire?

ROSALIE.

Si vous l'ordonnez.

LE PRINCE.

Je vous en prie.

ROSALIE.

Madame croit que monsieur ne l'aime pas.

LE PRINCE.

Elle vous a prise pour sa confidente?

ROSALIE.

Autant qu'une grande dame peut prendre pour confidente une pauvre fille comme moi. Mais nous autres femmes nous supposons très-naïvement que tous les cœurs de femmes sont faits de même, quelle que soit la distance.

LE PRINCE.

Si bien qu'elle vous a chargée de me surveiller.

ROSALIE.

De vous surveiller, mon prince ?

LE PRINCE.

Moi ou une autre personne.

ROSALIE.

Je ne comprends pas.

LE PRINCE

Où avez-vous passé la nuit dernière?

ROSALIE.

Oh! monseigneur, pardonnez-moi!

LE PRINCE, se contenant à peine.

Vous avouez donc?

ROSALIE, baissant la tête.

Je vous dirai tout.

LE PRINCE.

Parlez.

ROSALIE.

Mais vous ne direz rien à ma maîtresse ; elle me chasserait ! Elle est si sévère sur la morale ! Mais il m'épousera, monseigneur, j'en suis certaine; c'est un honnête homme.

LE PRINCE.

De qui parlez vous?

ROSALIE.

De mon fiancé.

LE PRINCE.

Vous avez un amant ?

ROSALIE.

Oui, monseigneur.

LE PRINCE.

Qu'on nomme ?

ROSALIE.

Valentin.

LE PRINCE.

Et qui demeure?

ROSALIE.

A Lagny, chemin de fer de l'Est.

LE PRINCE.

Par quel train êtes-vous partie hier?

ROSALIE.

Par le train de neuf heures.

LE PRINCE.

Et vous êtes revenue?

ROSALIE.

Ce matin par le train de midi.

LE PRINCE.

Et que fait-il, M. Valentin?

ROSALIE.

Il est employé au chemin de fer. J'ai déjà demandé plusieurs fois à madame la permission d'aller voir ma tante qui est malade, et c'est là que je vais; c'est là que je suis allée hier. Je vous en supplie, monseigneur, ne me perdez pas. Sauvez-moi au contraire, dites à Valentin, que je vous amènerai, que vous voulez que le mariage se fasse au plus tôt.

LE PRINCE, avec un dernier soupçon.

Faites-le venir demain.

ROSALIE, avec une joie bien jouée.

Que monseigneur est bon! A quelle heure?

LE PRINCE.

Quand vous voudrez.

ROSALIE.

Quand sa journée sera faite.

LE PRINCE.

Soit ! (il lui donne sa bourse.) Si vous êtes sincère, voici pour votre trousseau ; si vous ne l'êtes pas, ce sera pour votre aplomb ! Allez ! (Rosalie sort. En sortant elle voit la princesse qui attend sur le seuil de la porte à droite. — Le prince ne peut la voir. — Rosalie fait un signe à Séverine pour lui indiquer que le prince ne sait rien.)

SCÈNE VIII.

SÉVERINE, LE PRINCE.

SÉVERINE.

Il y a des circonstances où le dévouement se croit forcé d'aller jusqu'au mensonge. Cette fille vous a trompé, mais moi je ne veux pas mentir. Je sais tout.

LE PRINCE.

Madame...

SÉVERINE, reprenant haleine entre chaque membre de phrase.

Vous êtes l'amant de madame de Terremonde, vous êtes parti pour Rouen avec elle hier au soir, vous êtes descendus ensemble hôtel d'Angleterre. Cette fille vous a suivis par mon ordre, elle m'a tout dit, c'était son devoir.

LE PRINCE.

Et qui vous avait si bien renseignée auparavant ?

SÉVERINE.

Une lettre anonyme. Les coupables devraient toujours prévoir les méchants. Qu'est-ce que vous allez faire de moi ? Vous ne pouvez nous garder toutes les deux.

LE PRINCE.

Je vous laisse juge.

SÉVERINE, avec un grand effort.

Moi, je vous pardonne.

LE PRINCE.

Pourquoi?

SÉVERINE.

Parce que je ne puis échapper à ce que je souffre que par l'héroïsme, parce que je veux vous prouver que je suis au-dessus des autres femmes, parce que je vous aime, c'est bien plus simple.

LE PRINCE.

Vous m'aimez?

SÉVERINE.

Et je ne puis pas vivre sans vous, quoi que je fasse. Voilà vingt heures que je me creuse la tête et le cœur pour trouver autre chose et je ne trouve pas, et puis, je veux que vous soyez tout à fait dans votre tort. Vous comptiez peut-être que j'allais faire de la dignité, avoir de l'orgueil, vous rendre votre liberté, vous abandonner à cette femme; je l'ai cru aussi, je l'ai voulu, je ne peux pas; je vous aime. C'est ainsi. Il y a des souvenirs et des espérances qu'une femme de ma sorte ne saurait effacer tout à coup de sa vie. Je ne veux plus que vous soyez à cette femme. Vous êtes mon mari. Je vous garde. Je suis jalouse.

LE PRINCE.

Et si je vous prouvais, Séverine, qu'il y a là une méprise! S'il y avait dans ce rendez-vous, dans cette rencontre, autre chose que de l'amour!

SÉVERINE.

Oh! ne mentez plus! Oh! ne vous abaissez pas! Oh! je vous en supplie, ne me forcez pas de vous mépriser. Qu'est-ce que je deviendrais? Mais vous pouvez me dire que c'est un caprice, une fantaisie, que vous n'y attachez pas d'importance, que vous n'avez pas pu faire autrement. Vous autres hommes, vous ne pouvez pas vous refuser comme

nous, quand vous tombez entre les mains d'une coquette. C'est cela, n'est-ce pas? Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire à cette femme? Quel mal, quelle torture pourrais-je lui infliger? Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi? Je ne suis pas aussi belle qu'elle, c'est vrai, mais je suis plus jeune, et puis je n'ai jamais appartenu qu'à toi. Il n'y a pas un homme qui ait vu mes épaules dans un bal. Je m'étais gardée si pure, si intacte, je sentais que je t'aimerais un jour. Et quand je pense que cette nuit!... Mais dis-moi donc que tu m'aimes! (Elle se jette dans ses bras.)

LE PRINCE, regardant autour de lui.

Prends garde! Si quelqu'un entrait!

SÉVERINE.

Et que m'importent les autres! Que m'importe le monde entier! Je veux pardonner, je veux oublier, il le faut! Je serais trop malheureuse sans cela! Et puis je te tuerais, je le sens, j'en ai peur! Oh! ne ris pas; c'est sérieux! Je ne suis pas une femme ordinaire! Ma mère ne me comprend pas. Elle m'aime bien, mais elle ne me comprend pas. Il faut que tu me rassures! Il faut que tu me calmes! Il faut que tu me la sacrifies, cette femme, ou il y aura un malheur.

LE PRINCE.

Écoutez!

SÉVERINE.

C'est cela, parle, dis-moi quelque chose. Prends-moi dans tes bras. J'ai froid. (Il la prend dans ses bras.) Oh! que tu es bon!... J'aurais dû soupçonner depuis quelque temps, tu n'étais plus le même, tu me négligeais, tu avais paru m'aimer au commencement, tout au commencement. Te le rappelles-tu?

LE PRINCE.

Je ne l'ai jamais oublié. (Il veut l'embrasser.)

SÉVERINE.

Non, pas encore.

LE PRINCE.

Veux-tu me croire?

SÉVERINE.

Oui, dis-moi · tu. Je croirai tout ce que tu voudras, si tu me dis : tu.

LE PRINCE.

Ce rendez-vous d'hier n'a pas été comme tu te le figures, un premier rendez-vous d'amour, sollicité par moi, ç'a été une dernière entrevue exigée par elle.

SÉVERINE.

Comment cela?

LE PRINCE.

Il y a longtemps que je n'aime plus cette femme

SÉVERINE, avec joie.

C'était donc avant notre mariage?

LE PRINCE.

Oui. Et, depuis, elle a voulu renouer le passé.

SÉVERINE.

Et toi?

LE PRINCE.

Et moi je ne voulais pas; mais elle avait mes lettres, elle te savait jalouse, elle pouvait en égarer une un jour, volontairement, dans ta maison. Elle pouvait faire un scandale. Elle a un mari qui l'adore.

SÉVERINE.

Le malheureux! Comme il souffrirait s'il savait cela! Ah! on souffre tant! Tu ne peux pas t'en douter.

LE PRINCE.

Alors elle a exigé cette dernière preuve...

SÉVERINE.

D'amour?

LE PRINCE.

De déférence. Et comme je voulais rentrer en possession de mes lettres... à cause de toi... j'y suis allé.

SÉVERINE.

Alors maintenant...

LE PRINCE.

Je suis libre ! Il y a de ces chaînes-là dans la vie des hommes. Je pourrais te citer dix de mes amis, et la délicatesse exige...

SÉVERINE.

Alors nous pouvons partir.

LE PRINCE.

Quand tu voudras.

SÉVERINE.

Demain ? Nous irons bien loin.

LE PRINCE.

Où tu voudras; mais à une condition.

SÉVERINE.

Déjà ! Ordonne !

LE PRINCE.

Tu la recevras ce soir comme tu la recevais hier encore Tu auras l'air de ne rien savoir. Tu me le promets?

SÉVERINE, tressaillant.

C'est vrai, elle vient ce soir.

LE PRINCE.

Tu seras sage.

SÉVERINE.

Tu me demandes beaucoup. Je te le promets. Tu ne lui parleras pas tout bas.

LE PRINCE.

Je n'ai rien à lui dire tout bas.

SÉVERINE.

Tu ne lui feras pas de signes.

LE PRINCE.

Es-tu enfant!

SÉVERINE.

C'est que je t'aime tellement que je crois aveuglément tout ce que tu viens de me dire, et si je surprenais le moindre signe d'intelligence entre vous deux, si je pouvais croire que tu ne m'as pas dit la vérité...

LE PRINCE.

Je ne lui parlerai pas du tout.

SÉVERINE.

Si! parle-lui, tu sais, comme on parle à toutes les femmes, tout haut, mais le moins possible. Moi, je te promets de ne rien laisser voir et de la traiter comme à l'ordinaire. Ah! quel empire tu as sur moi! Nous partirons dans huit jours.

LE PRINCE

Avant, si tu veux.

SÉVERINE, gaiement.

C'est cela, dis-moi que tu m'aimes.

LE PRINCE.

Je t'adore. (Elle tend son front.) Est-ce permis, maintenant?

SÉVERINE, lui prenant la tête dans les mains.

Comme je t'aime! Ah! je voudrais qu'elle entrât en ce moment.

LE PRINCE.

Méchante, va. (Elle lui baise les mains avec exaltation. Il sort.)

SCÈNE IX.

SÉVERINE, seule, après avoir regardé la porte par laquelle de Birac est sorti, et cessant peu à peu de sourire.

Mais si c'était pour une simple explication, pour une rupture, pourquoi la nuit? pourquoi le même appartement? Oh! je suis une lâche et une malheureuse. (Elle laisse tomber sa tête dans ses mains et pleure.)

ACTE DEUXIÈME

Salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE PERIGNY, LA BARONNE, VALENTINE, BERTHE

LA BARONNE.

Où est donc Séverine?

VALENTINE.

Je crois qu'elle fume avec les maris.

BERTHE.

Elle trahit alors.

LA BARONNE.

Moi je ne suis pas de sa force. Nous sommes chez nous ici; pas de bourgeoises, pas de journalistes, nous pouvons parler à cœur ouvert. Je déclare que si les maris ne fumaient pas, il n'y aurait pas moyen d'y tenir. Béni soit le cigare! Les cigares des maris, ce sont les vacances des femmes.

VALENTINE.

Mais les maris sentent bien mauvais quand ils reviennent.

BERTHE.

Avouons, mesdames, que c'est drôle d'être mariées, quand on y pense.

VALENTINE.

C'est un moment à passer, et puis c'est fait pour toute la vie. J'ai entendu dans je ne sais quelle comédie cette phrase assez vraie : Il faut être marié comme il faut être vacciné, ça garantit.

BERTHE.

Pas toujours.

LA BARONNE.

Alors c'est volant. Il n'y a pas de danger.

VALENTINE.

Eh bien, pas du tout; il faut se faire vacciner tous les sept ans...

LA BARONNE.

Positivement; moi je suis décidée à recommencer. Une de mes amies intimes est morte, la semaine dernière, en quarante-huit heures, défigurée; je me suis dit : Il n'y a pas de temps à perdre.

BERTHE.

Tiens, il y a juste sept ans que je suis mariée. Est-ce qu'il va falloir que je recommence?

VALENTINE, à la baronne.

Et ça a pris?

LA BARONNE.

Parfaitement.

VALENTINE, lui regardant le bras.

Ça ne se voit pas.

LA BARONNE.

Je me suis fait vacciner à la jambe pour pouvoir me décolleter. J'ai un vieux médecin qui m'a vue naître, je ne me gêne pas avec lui.

BERTHE.

Et l'enfant est-il beau ?

LA BARONNE.

C'est l'enfant d'une charbonnière; on l'avait débarbouillé pour la circonstance. Comment ces gens-là font-ils pour avoir de si beaux enfants? Et ils en ont des douzaines! Moi, je n'en ai qu'un, et tout ce qu'il peut faire, c'est de ne pas mourir.

BERTHE.

Mais au moins vous en avez un, vous, tandis que moi je n'en ai pas, et ça sera toujours comme ça, dit-on.

VALENTINE.

Il faudra finir par épouser des charbonniers.

LA BARONNE.

Dites donc, Valentine, je vous l'enverrai avec son petit Auvergnat ou avec un autre, mon médecin à la jambe; il aurait pu vous voir naître aussi.

VALENTINE.

Est-ce pour me rappeler que vous êtes plus jeune que moi?

LA BARONNE.

Ah! vous me rattraperez bien vite.

MADAME DE PÉRIGNY.

Je vous écoute, mesdames, et vous me faites de la peine. Figurez-vous qu'avec mon premier mari...

BERTHE.

C'est vrai, vous vous êtes remariée, vous, marquise. Mais il faut dire que vous êtes de l'époque où l'on pouvait faire ces choses-là deux fois. Dans ce temps-là, il y avait encore des hommes.

MADAME DE PÉRIGNY.

Eh bien, avec mon premier mari (avait-il le pressentiment qu'il me perdrait de bonne heure?) nous ne nous quittions pas dix minutes par jour, et la preuve que le temps n'y fait

rien, c'est que Séverine, qui a vingt ans, et qui est la plus jeune de vous toutes, adore son mari.

VALENTINE.

Oh ! mais elle est votre fille, c'est une famille à part. Et puis il n'y a qu'un an qu'elle est mariée ; et puis, entre nous, ce qu'elle aurait de mieux à faire serait peut-être de ne pas l'adorer autant, son mari.

MADAME DE PÉRIGNY.

Parce que?

VALENTINE.

Parce qu'il ne le mérite guère — quoique nous soyons chez lui.

MADAME DE PÉRIGNY.

Qu'est-ce qu'il fait donc?

VALENTINE.

Tout ceci entre nous, n'est-ce pas?

LA BARONNE.

Évidemment.

VALENTINE.

Eh bien, le prince est amoureux autre part.

MADAME DE PÉRIGNY.

Qui est-ce qui vous a dit ça?

VALENTINE.

C'est Polichinelle. C'est son dernier secret.

BERTHE.

Et le nom de la dame?

VALENTINE.

Comment, vous ne vous êtes aperçues de rien?

BERTHE.

De rien.

VALENTINE.

C'est la belle comtesse de Terremonde.

MADAME DE PÉRIGNY.

Sylvanie.

VALENTINE.

Vous êtes au courant de l'histoire.

MADAME DE PÉRIGNY.

J'en avais entendu parler.

VALENTINE.

Par Séverine ?

MADAME DE PÉRIGNY.

Non, elle ne sait rien.

VALENTINE.

C'est-à-dire qu'elle veut avoir l'air de ne rien savoir, mais elle sait. La gaieté qu'elle affectait à table était de mauvais aloi; et si elle n'est pas avec nous à cette heure...

MADAME DE PÉRIGNY.

Ah! c'est cette petite Terremonde. Eh bien, en voilà encore une que son mari adore !

BERTHE.

C'est ce qu'on peut appeler ne pas avoir de chance. Il est affreux. Il a une grosse barbe ! Il est énorme ! C'est un bœuf !

LA BARONNE.

Mieux que ça. Et pourquoi n'est-elle pas venue dîner ici ce soir, comme cela était convenu, la jolie comtesse Sylvanie de Terremonde ? Est-ce l'indice de quelque événement ?

BERTHE.

Séverine nous a donné la raison elle-même. Il paraît que Terremonde est revenu subitement de voyage au moment où l'épouse de son choix allait sortir... (Elle rit) mais ils vont venir tout à l'heure.

LA BARONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, moi je comprends qu'on

soit amoureux de la comtesse. On ne peut pas voir une plus belle — créature.

VALENTINE.

Eh bien, moi j'avoue que je rougis, non-seulement pour mon sexe, mais pour notre monde, quand je vois que nous accueillons comme une des nôtres une pareille effrontée, sous prétexte qu'elle est née de celui-ci et titrée de celui-là. Et encore celle-ci n'est pas née. Savez-vous d'où elle vient? Elle est la fille naturelle de lord Hatherbrok et d'une jeune et jolie maîtresse de piano... et de pianistes, qui courait le cachet à Londres. Lord Hatherbrok, qui buvait trop d'absinthe avant ses repas, trop de bourgogne pendant, et trop de cognac après, ayant absolument voulu rentrer chez lui à travers le mur de son parc au lieu de passer par la grille et s'étant cassé la tête contre cette difficulté, laissa 10,000 livres sterling à la maman du baby. Devenue veuve de la main gauche, la jolie personne épousa, de la main droite, un vieux gentilhomme ruiné de santé, d'argent et de réputation, le sire de Latour-Lagneau, lequel légitima la petite orpheline et lui donna un nom, la seule chose qui lui manquât pour l'emploi qu'elle était appelée à tenir dans la société. Au bout de dix-huit mois de mariage, le sire en question mourait d'un accès de goutte comme il s'y était probablement engagé par contrat. La veuve inconsolable se jeta dans la dévotion, celle qui peut servir, jusqu'à ce que sa fille fût en âge de faire son entrée dans le monde. On n'avait rien négligé pour l'éducation et l'instruction de la belle enfant, qui parle quatre ou cinq langues, ce qui est indispensable quand on peut avoir à demander son chemin, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, au premier passant venu. Les deux dames vinrent alors s'installer à Paris. La mère tint maison, très-bien, ma foi; seulement elle dit et elle crut peut-être qu'elle avait en revenus ce qu'elle n'avait qu'en capital, et elle s'acheminait assez vite vers la ruine et tout ce qui s'ensuit pour des aventurières de cette espèce, quand Agénor de Terremonde vint débucher comme un sanglier en vue de ces

Dianes chasseresses. Elles l'ont bien visé, elles l'ont démonté sans le tuer, et elles en ont fait l'animal domestique que vous avez pu voir. Pour l'heure, il est absolument ruiné par l'épouse de son choix, comme dit Berthe. Toutes ses propriétés sont hypothéquées. Il est allé voir ces jours derniers s'il était possible d'hypothéquer encore, mais ç'a été si bien fait dès le commencement qu'il n'y a pas moyen de recommencer. Il est même revenu plus tôt qu'on ne croyait. Quant à Sylvanie, qui redoute la famine, je suis sûre qu'elle a déjà remis le nez au vent et qu'elle flaire un nouveau gibier, poil ou plume. Je crains fort qu'elle n'ait jeté les yeux sur le prince, pour commencer par le plus voisin, puisqu'elle demeure porte à porte avec lui. Mais qu'on se méfie. Agénor est là, c'est un imbécile, soit, mais c'est un honnête homme, et il y a toujours du fauve dans ce ragot enguirlandé. Vous n'ignorez pas, mesdames, que le sanglier est monogame, c'est-à-dire qu'il s'en tient à une seule compagne, ce qui le fait supérieur ou inférieur aux hommes, selon la manière de voir. Si on lui prend sa moitié, il devient furieux. Le jour où Agénor verra clair, il donnera de rudes coups de boutoir à travers le taillis, il reviendra sur la meute, et la comédie finira en drame, en tragédie peut-être. Bref, il fera comme Othello, il retournera l'oreiller.

BERTHE.

Le cas échéant, Agénor pardonnerait. Le pardon est la conséquence inévitable de l'amour. Celui qui n'a jamais rien eu à pardonner à celle qu'il aime ne peut pas dire qu'il l'aime.

VALENTINE.

C'est égal, s'il savait ce que je sais!

LA BARONNE.

Il y a encore autre chose?

VALENTINE.

Il y a tout ce que je sais, il y a tout ce que vous savez, et

puis il y a tout ce que nous ne savons pas, et il paraît que c'est le plus fort. Et tous les hommes l'adorent. Quand ils passent à côté d'elle ils deviennent fous. Elle les grise.

BERTHE.

Je comprends ça. Ce n'est pas pour rien que la nature lui a donné ces cheveux couleur des blés et ces lèvres couleur du sang. Résignons-nous, mesdames, nous ne pouvons pas lutter avec ces femmes-là. Ce sont des accapareuses d'amour. Leurs granges sont pleines et nos huches sont vides. Qu'y faire? Sommes-nous même sûres que ce soient des femmes? Elles ne sont ni épouses, ni filles, ni mères, ni amantes. Elles n'ont ni nos vertus, ni nos faiblesses, ni nos chagrins, ni nos joies. Elles sont d'un sexe à part. Quand je vois la comtesse avec son regard impassible, son sourire fixe et ses éternels diamants, il me semble voir une de ces divinités de glace des régions polaires sur lesquelles le soleil darde et reflète ses rayons sans pouvoir jamais les fondre. Ces femmes-là sont sur la terre pour le désespoir des femmes et le châtiment des hommes. Elles nous humilient, c'est vrai; mais elles nous vengent; c'est une consolation.

LA BARONNE.

Voulez-vous que je vous donne un détail, qu'on m'a assuré être vrai?

BERTHE.

Voyons?

LA BARONNE, hésitant.

C'est trop difficile à dire.

VALENTINE. Toutes les femmes font cercle.

Puisqu'on vous l'a dit.

LA BARONNE.

C'est que c'est mon mari qui m'a conté cela, et encore je n'ai compris qu'après.

BERTHE.

Dite alors, nous sommes entre femmes, nous comprendrons tout de suite.

LA BARONNE.

Eh bien, il paraît que la comtesse considère en effet sa personne comme une divinité, équatoriale ou polaire, je n'en sais rien, et le lieu où elle repose comme un temple. Elle s'y enferme à clef, et quand le grand prêtre, son époux, veut faire ses dévotions, il faut qu'il commence par des offrandes.

BERTHE.

Le mari aussi ? c'est sévère.

LA BARONNE.

Et c'est ainsi qu'il s'est ruiné! Quelle piété!

MADAME DE PÉRIGNY, à part.

Oh! oh! Il faut que je parle à maître Galanson. Si le mari s'y ruine, que deviendra mon gendre ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BARON, DE CERVIERES, DE FONDETTE, LE PRINCE, puis SÉVERINE, GALANSON, LE COMTE AGÉNOR et LA COMTESSE SYLVANIE DE TERREMONDE, VICTOR.

LA BARONNE, aux hommes qui entrent.

Eh bien! messieurs, avez-vous assez fumé?

LE BARON.

Mesdames, nous vous faisons toutes nos excuses.

BERTHE.

Oh! nous avons bien souffert sans vous.

LA BARONNE, au baron.

Vous savez quelle heure il est?

LE BARON.

Non.

LA BARONNE.

Dix heures moins un quart.

LE BARON.

Et moi qui dois être à dix heures à l'ambassade.

LA BARONNE.

Vous n'avez que le temps d'y aller.

LE BARON.

Vous rentrerez seule ?

LA BARONNE.

J'en ai l'habitude.

LE BARON.

Du reste, je vais vous renvoyer la voiture.

LA BARONNE.

C'est cela. A demain, alors ?

LE BARON.

A demain. (Revenant.) Ah ! non, demain c'est jeudi, je chasse chez les Champclos, et je pars de très-bonne heure.

LA BARONNE.

A après-demain, alors. Enfin à un de ces jours.

CERVIÈRES, au baron.

Je m'en vais avec vous, attendez-moi.

LA BARONNE, bas à Cervières, sans être entendue du baron.

Vous vous en allez aussi ?

CERVIÈRES, de même.

Il m'a demandé de l'accompagner.

LA BARONNE.

Ah ! très-bien. Quand vous verrai-je ?

CERVIÈRES.

Demain. (Même jeu que le baron.) Oh! non, demain je vais à la chasse avec lui. C'était convenu, vous savez.

LA BARONNE.

Parfaitement. A après-demain, alors. Enfin à un de ces jours.

CERVIÈRES.

Nous reviendrons vendredi dans la journée. (Il lui baise la main.)

LA BARONNE.

Merci. (A part.) Ils aiment mieux être ensemble. Eh bien, maintenant, je crois que j'aime autant ça aussi.

MADAME DE PÉRIGNY, à Galanson qui entre par la porte des hommes.

Vous étiez là?

GALANSON.

Oui, je causais avec ces messieurs.

MADAME DE PÉRIGNY.

Eh bien, venez causer avec moi maintenant.

GALANSON.

Je suis venu exprès pour cela. Seulement je voulais d'abord prendre l'air des hommes et m'entendre un peu avec un maître laquais qui est ici. Je ne sais pas s'il deviendra jamais ministre de la reine Dona Maria de Neubourg comme Ruy-Blas ou s'il a fait un peu de tout comme Figaro, mais c'est un monsieur qui sait tirer parti des circonstances. J'en sais long.

BERTHE, au prince.

Et mon mari à moi, qu'est-ce que vous en avez fait?

LE PRINCE.

Il nous a quittés tout de suite.

BERTHE.

Il n'a même point passé par le salon, lui, il simplifie les choses.

VALENTINE.

Et le mien, M. de Baudremont, qui devait revenir d'Italie au mois d'octobre, et nous sommes en mai. Il joue tant qu'il peut. Savez-vous, Berthe, que nous sommes peut-être bien bonnes de rester des honnêtes femmes, car nous sommes des honnêtes femmes, vous et moi, il n'y a pas à dire?

BERTHE.

J'ai bien réfléchi à ça, et j'ai bien étudié les hommes. Mon avis est qu'ils se ressemblent tous; c'est donc beaucoup d'en supporter un, qu'est-ce que ça doit être quand il faut en supporter deux?

VALENTINE.

Il faut croire qu'au second ça n'est pas encore amusant, et que ça ne commence à être vraiment gai qu'au troisième. C'est probablement pour cette raison que celles qui vont jusqu'à un vont jusqu'à deux, et que toutes celles qui ont été jusqu'à deux poussent jusqu'à trois; comme Sylvanie.

BERTHE.

Ils sont trois?

VALENTINE.

Y compris le mari. Mais le mari, c'est comme l'entre-sol dans les grandes maisons, ça ne compte pas.

BERTHE.

Vous me mettrez au courant.

VALENTINE.

Plus tard. Voilà M. de Fondette, je vais causer avec lui.

BERTHE.

Grand bien vous fasse! Il n'ouvre jamais la bouche.

VALENTINE.

Il l'ouvrira. J'ai un sujet. (A de Fondette.) Ne vous impatientez pas, elle va venir.

DE FONDETTE.

Qui cela, madame?

VALENTINE.

La jolie comtesse Sylvanie.

DE FONDETTE.

Tant mieux, madame, mais je ne comprends pas.

VALENTINE.

Alors pourquoi vous promeniez-vous avec elle avant-hier sur la route de Saint-Germain à Conflans, entre trois et quatre heures?

DE FONDETTE.

Qui nous a vus?

BERTHE.

Moi, moi seule, et c'est assez! Mais ne craignez rien.

DE FONDETTE.

Eh bien, madame, je vous jure sur l'honneur que, malgré les apparences, la comtesse n'a rien à se reprocher.

VALENTINE.

Tant mieux, il vous sera plus facile de suivre le conseil que je vous donne.

DE FONDETTE.

Qui est?

VALENTINE.

Qu'il est de ne plus la voir.

DE FONDETTE.

Impossible, madame.

VALENTINE.

Tant pis

DE FONDETTE.

Pourquoi?

VALENTINE.

Parce que vous êtes enthousiaste, naïf et bon; parce que

vous avez une mère qui n'a que vous et qui mourrait de votre mort. Avec un cœur comme le vôtre, on chante la romance à la comtesse comme Chérubin, ou l'on épouse la pupille d'Arnolphe comme Horace, mais croyez-moi, ne touchez pas à la femme de Thésée.

DE FONDETTE.

Ma vie est à elle!

VALENTINE.

Qu'est-ce qu'elle a donc de plus que les autres femmes?

DE FONDETTE.

Tout! Je l'aime! Ah! si vous saviez ce que c'est que cette femme!

VALENTINE.

Je le sais. C'est la fille de Minos et de Pasiphaé.

MADAME DE PÉRIGNY, qui a fini de causer avec Galanson.

Deux millions, rien que ça; quel appétit, mon gendre! (A Valentine.) Alors vous croyez que la comtesse de Terremonde est ruinée?

VALENTINE.

J'en suis sûre, et si j'étais à votre place...

MADAME DE PÉRIGNY.

Soyez tranquille! J'ai des yeux, j'ai même des lunettes. Deux millions! Et Séverine qui ne parle que de son amour. Il s'agit bien d'amour. Deux millions!

SÉVERINE, entrant par une porte latérale et regardant la porte du milieu, à elle-même.

La voici, je l'ai vue arriver.

LE VALET DE CHAMBRE, annonçant.

Monsieur le comte et madame la comtesse de Terremonde.

SÉVERINE, à Berthe, bas.

Voit-on encore que j'ai pleuré?

BERTHE.

Non! (Sylvanie va droit à Séverine qui a fait un mouvement instinctif pour se reculer, au moment où Sylvanie lui a pris la main. Sylvanie ne l'a pas vu. Séverine veut parler, elle ne peut pas, elle sourit comme un automate.)

SYLVANIE.

Comment vas-tu aujourd'hui?

SÉVERINE, d'une voix étranglée.

Bien; merci, et toi?

SYLVANIE.

Eh bien, embrasse-moi donc. (Séverine l'embrasse en frissonnant.)

SYLVANIE, la regardant.

Tes mains sont brûlantes.

SÉVERINE.

Les tiennes sont glacées.

SYLVANIE.

Ah! moi toujours. Tu m'as excusée de ne pas être venue dîner.

SÉVERINE.

Oui.

SYLVANIE.

Le maître est arrivé tout à coup.

SÉVERINE.

Pour longtemps...

SYLVANIE.

Il repart demain soir.

SÉVERINE.

Et il reviendra?

SYLVANIE.

Dans deux ou trois jours.

SÉVERINE.

Et alors ?

SYLVANIE.

Alors...

SÉVERINE.

Alors il ne quittera plus Paris.

SYLVANIE, la regardant à la dérobée.

Si, mais avec moi.

SÉVERINE, avec un mouvement de joie involontaire.

Ah !

SYLVANIE, après un temps.

Qu'est-ce que tu as fait hier, après mon départ ?

SÉVERINE.

Je me suis couchée. (Elle va pour continuer et se tait.)

SYLVANIE.

Devine ce que j'ai fait.

SÉVERINE.

Comment veux-tu ?...

SYLVANIE.

Je suis partie pour Motteville. J'ai reçu une dépêche au moment où je rentrais.

SÉVERINE.

Est-ce que ta mère était malade ?

SYLVANIE.

Une fausse alerte, heureusement.

SÉVERINE.

Comme les malheurs sont près de nous !

SYLVANIE.

Toujours plus près qu'on ne le croit,

SÉVERINE.

Toujours.

SYLVANIE, bas.

Il y a quelque chose.

AGÉNOR.

Votre santé est bonne, princesse?

SÉVERINE.

Je vous en veux de ne pas être venu le savoir plus tôt.

AGÉNOR.

Il fallait que j'eusse à causer avec Sylvanie pour me priver de ce plaisir et de cet honneur. Vous savez que vous êtes la personne que j'estime le plus au monde.

LE PRINCE, à Sylvanie.

Le retour de votre mari vous va à merveille, comtesse.

SYLVANIE, bas.

Est-ce qu'elle sait quelque chose? (Le prince fait signe que non.)

SÉVERINE, à elle-même.

Il lui a fait un signe.

AGÉNOR.

Vous dites, princesse?

SYLVANIE, bas au prince.

Vous trouverez un billet dans la doublure de mon manteau.

SÉVERINE, bas, à elle-même.

Elle lui a parlé. (A Agénor.) Alors vous repartez demain soir?

AGÉNOR.

Oui.

SÉVERINE.

Avec Sylvanie?

AGÉNOR.

Elle ne veut pas.

SÉVERINE, à elle-même

Que lui a-t-elle dit? (A Agénor.) Et vous revenez bientôt?

AGÉNOR.

Je l'espère.

SÉVERINE.

Vous ne nous trouverez plus ici.

AGÉNOR.

En tout cas, nous aurions perdu pour longtemps le plaisir de vous voir.

SÉVERINE.

Parce que?

AGÉNOR.

Parce que nous allons être forcés d'habiter la campagne, très-modestement, pendant plusieurs années peut-être.

SÉVERINE, suivant de l'œil son mari qui s'éloigne de Sylvanie.

C'est le vrai bonheur.

DE FONDETTE, à Sylvanie, de l'autre côté du théâtre.

Si vous saviez ce que je souffre

SYLVANIE.

Parce que?

DE FONDETTE.

Votre mari est revenu.

SYLVANIE.

Pouvais-je prévoir ce retour?

LE PRINCE, à Agénor, devant Séverine, haut.

Mon cher comte, je crois que Fondette fait la cour à la comtesse.

AGÉNOR.

Il a bien raison. Devant moi tant qu'il voudra.

DE FONDETTE, bas à Sylvanie.

Voulez-vous être bonne? Voulez-vous me rendre bien heureux?

SYLVANIE.

Dites.

DE FONDETTE.

La nuit est tiède. Laissez votre chambre éclairée toute la nuit.

SYLVANIE.

C'est facile.

DE FONDETTE.

Et puis laissez votre fenêtre ouverte... afin...

SYLVANIE.

Afin?...

DE FONDETTE.

Afin que moi, qui serai dans la rue, je puisse voir jusqu'au jour que vous êtes seule.

SYLVANIE, à part.

Cœur innocent qui ne craint que la nuit. (Haut.) Je ferai peut-être mieux encore, monsieur, je ferai partir le comte ce soir.

DE FONDETTE.

Mais alors?...

SYLVANIE.

Patience.

LE PRINCE, à Séverine.

Je vous remercie de l'effort que vous avez fait sur vous-même. Vous avez tenu votre parole.

SÉVERINE.

Je la tiens toujours. Qu'est-ce qu'elle vous a dit tout bas?

LE PRINCE.

Elle m'a demandé si vous saviez quelque chose, parce qu'elle a senti sans doute que vous étiez troublée, et comme je vous avais promis de ne pas lui parler bas, je lui ai fait signe que non, sans parler, puisqu'il est convenu qu'elle ne saura rien.

SÉVERINE.

Je sens que tu me dis la vérité! Comme tu m'as comprise! Comme tu es bon pour moi! Tu vas voir maintenant, je vais rire. (Elle lui serre la main dans ses deux mains.) Tu peux lui parler, du moment que tu me répètes ce que tu lui dis. Il ne faut pas non plus qu'elle croie que je suis jalouse, elle serait trop fière. Et puis je ne le suis plus.

LE PRINCE.

A la bonne heure! (Bas, en s'éloignant.) Galanson a raison. Il y a vraiment là une femme. Ah! je suis bien coupable. Quelle puissance a donc l'autre? (Il disparaît un moment.)

SÉVERINE, à sa mère, avec gaieté.

Eh bien, chère maman, qu'est-ce que vous avez? Votre whist vous manque. (Elle l'embrasse.)

MADAME DE PÉRIGNY.

Tu es contente, toi?

SÉVERINE.

Très-contente.

MADAME DE PÉRIGNY.

Ce n'est plus comme ce matin.

SÉVERINE.

J'ai suivi vos conseils.

MADAME DE PÉRIGNY.

Es-tu décidée à les suivre tous?

SÉVERINE.

Tous.

MADAME DE PÉRIGNY.

Eh bien, je t'en donnerai d'autres tout à l'heure.

SÉVERINE.

Donnez.

MADAME DE PÉRIGNY.

Plus tard.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

La voiture de madame la baronne est avancée.

LA BARONNE, à Séverine.

Au revoir, chère.

SÉVERINE.

A bientôt. (La princesse accompagne la baronne et sort un moment avec elle. — Le prince, qui est rentré, va à Sylvanie.)

SYLVANIE, au prince, bas.

Vous avez trouvé le billet?

LE PRINCE, bas.

Oui.

SYLVANIE.

Vous l'avez lu?

LE PRINCE.

Et brûlé, soyez tranquille.

SYLVANIE.

Pouvez-vous faire ce que je vous demande?

LE PRINCE.

C'est déjà fait. Du reste vous trouverez un mot de moi à la place où j'ai trouvé le vôtre, mais vous n'avez besoin de le lire qu'en rentrant. Ne me parlez plus que tout haut.

VICTOR, à Galanson en lui présentant un plateau.

Elle avait laissé un billet dans la doublure de son manteau, c'est là *qu'il* est allé le prendre. (Il indique du regard le prince.) Il en a mis un autre à la place.

GALANSON.

Tu l'as? (A lui-même.) Je le tutoie. J'ai l'air de M. de Richelieu.

VICTOR.

Non. Il vaut mieux qu'il reste où il est pour qu'on ne soupçonne rien, mais je l'ai lu et je me le rappelle mot pour mot.

GALANSON, bas, avec mépris.

Brave garçon! (Haut.) Que contient-il?

VICTOR.

Il contient ces mots : « L'argent est chez lui, soyez prête à » partir demain, une heure après son départ. On ne se » doute de rien. » Monsieur me gardera le secret!

GALANSON.

Vous avez ma parole. Merci.

VICTOR.

Inutile de me remercier. Monsieur n'oubliera pas sa promesse, voilà tout.

GALANSON.

Non. (A part.) Voilà un joli drôle!

VICTOR, à part.

Il y a une fortune à faire ici. Ils ne sont pas forts, les maîtres. (Il sort.)

LE PRINCE, à Agénor.

Vous ne voulez pas me dire ce que vous avez. Je vais vous le dire, moi; vous avez besoin de trois cent mille francs que vous ne pouvez trouver sur seconde hypothèque. Et cependant il faut que vous partiez demain pour aller payer ces trois cent mille francs, sinon l'on vend votre bien de Terremonde. Les trois cent mille francs sont chez vous.

AGÉNOR.

Qui les a envoyés?

LE PRINCE.

Moi. Je suis de ceux qui se contentent d'une seconde hypothèque avec un débiteur de votre sorte.

AGÉNOR.

Sans vous, j'étais ruiné, je me tuais. J'aurais mieux aimé

me faire sauter la cervelle que d'infliger la misère à Sylvanie. Merci, mon ami.

LE PRINCE.

Ne parlons plus de ça.

AGÉNOR.

Je partirai demain dès le matin. Il faut que je porte moi-même cette somme. Dans trois jours je serai revenu. Dans deux mois au plus tard je me serai acquitté. En attendant, vous aurez mon reçu en règle et, en cas de mort...

LE PRINCE.

Quelle plaisanterie!

AGÉNOR.

Ah! on ne sait ni qui vit, ni qui meurt. (Passant la main sur son front.) Et depuis quelque temps j'ai des pressentiments lugubres. C'est la première fois de ma vie. Merci encore. (Il lui serre la main.)

GALANSON, à Sylvanie.

C'est mon confrère, maître Lelong, qui m'a dit cela. Il cherchait de l'argent pour le comte.

SYLVANIE, tranquillement.

Je crains bien que nous ne soyons ruinés tout à fait. Je le crains pour mon mari, car pour moi, peu m'importe.

GALANSON.

Vous avez un remède?

SYLVANIE.

J'ai un remède à tout.

GALANSON.

Vous n'avez qu'à vendre vos diamants pour payer les dettes de votre mari.

SYLVANIE.

Je l'ai déjà fait, sans qu'il s'en doutât ; et cela n'a pas suffi.

GALANSON.

Et ceux que vous avez là ?

SYLVANIE, le regardant en face.

Ils sont faux !

GALANSON, bas.

Quel aplomb ! (Haut.) Je vous en donne trois cent mille francs.

SYLVANIE.

Je le crois bien. Ils en valent quatre cent mille. Mais ils tiennent à la peau. Vous êtes orfévre, monsieur Josse ?

GALANSON.

Mon père l'était. Comtesse, savez-vous que vous n'êtes pas une femme ordinaire ?

SYLVANIE.

Je sais vouloir d'abord, et je sais exécuter ensuite. Rappelez-vous bien ceci, monsieur Galanson, quel que soit l'intérêt que vous puissiez avoir à connaître mes affaires et à m'en parler, il n'y a rien dans le monde qui puisse m'arrêter quand je veux quelque chose. Quand j'étais petite, je faisais de la gymnastique, et je n'ai jamais oublié ce que mon maître disait aux autres élèves, étonnées de me voir passer toute droite sur la poutre ronde à quatre mètres au-dessus du sol (exercice que faisaient seuls les hommes, et pas tous encore). Savez-vous, disait-il, pourquoi mademoiselle de Latour-Lagneau passe si bravement et si facilement sur cette poutre, ce qu'aucune de vous n'ose faire ? C'est qu'elle ne regarde pas où elle met les pieds, elle ne regarde qu'où elle va. Il avait raison; quand on veut arriver quelque part, il ne faut pas regarder sur quoi l'on marche, il faut marcher; on en est quitte pour ôter ses bottines en arrivant.

GALANSON.

Et peut-on vous demander sans indiscrétion si vous êtes arrivée à tout ce que vous vouliez ?

SYLVANIE.

Toutes les fois que je suis partie, je suis arrivée. Ce n'est pas moi qui ai demandé à venir au monde; j'y suis; j'y veux être heureuse comme je l'entends, quoi qu'il en coûte.

GALANSON.

A qui?

SYLVANIE.

Aux autres. Ne jouez donc pas au fin avec moi, monsieur Galanson. Ou vous savez ce que je veux, alors à quoi bon me questionner? Ou vous ne le savez pas, alors vous ne me le ferez pas dire. Je défie qui que ce soit de me prendre au dépourvu ni par ruse ni par force. Je suis bien armée.

GALANSON.

Bomarsund!

SYLVANIE, avec une révérence.

Gibraltar!

GALANSON, à part.

C'est ce que nous verrons.

AGÉNOR.

Monsieur Galanson, voulez-vous me rendre un service?

GALANSON.

Très-volontiers, monsieur le comte.

AGÉNOR.

Alors venez dans le cabinet du prince. J'ai besoin de vous pour rédiger correctement un reçu. (A Sylvanie.) J'ai toute la somme dont j'avais besoin. Je puis partir demain.

SYLVANIE.

Partez ce soir, cela vaudra mieux. Vous gagnerez vingt-quatre heures. Autant ne pas perdre une minute. Vos adversaires ont trop d'intérêt à profiter de tout. Vous pourrez être de retour après-demain matin.

AGÉNOR.

Je vous ai si peu vue.

SYLVANIE.

Nous ne nous en reverrons que plus tôt et en toute sécurité.

AGÉNOR.

Vous avez raison. Je partirai ce soir. J'ai hâte de ne plus vous quitter. Je vous aime tant!

GALANSON, à madame de Périgny, avec qui il causait.

Prévenez votre fille tout de suite.

MADAME DE PÉRIGNY.

Elle voudra des preuves.

GALANSON.

Allez les prendre dans la doublure du manteau de la comtesse; avec une pareille ennemie tous les moyens sont bons.

AGÉNOR.

Je suis à vous, monsieur Galanson. (Ils sortent par une porte, madame de Périgny sort par le fond. — Séverine est au piano.)

SYLVANIE, au prince.

Rejoignez mon mari dans votre cabinet et surveillez Galanson. Patience jusqu'à demain; quoi qu'il arrive, demain à une heure je serai déshonorée à tout jamais, puisque vous l'exigez, mais je serai tout à vous.

LE PRINCE.

Ah! que je vous aime! (Il sort.)

SCÈNE III.

SÉVERINE, VALENTINE, BERTHE, DE FONDETTE, MADAME DE PÉRIGNY.

VALENTINE, à Séverine.

Bravo! bravo! Vous jouez merveilleusement.

SÉVERINE.

Je suis gaie, je suis heureuse.

MADAME DE PÉRIGNY, à Séverine, bas.

Ton mari a pris deux millions aujourd'hui chez Galanson, et il part demain avec cette femme qui est là.

SÉVERINE.

Ce n'est pas vrai!

MADAME DE PÉRIGNY, lui remettant un papier.

Lis.

SÉVERINE, après avoir lu.

Ah! la misérable! (Elle va droit à Sylvanie, s'arrête, la regarde en face et, à voix basse.) Va-t'en.

SYLVANIE.

Qu'est-ce que tu me dis?

SÉVERINE, toujours à voix basse.

Je te dis: Va-t'en, va-t'en d'ici à l'instant. Je te chasse de chez moi. Tu ne comprends pas?

SYLVANIE, même ton.

Parce que?

SÉVERINE, même jeu.

Parce que tu es la maîtresse de mon mari; parce que tu as passé la nuit dernière avec lui, parce que tu viens chez moi me braver, me voler mon bonheur, ma vie, mon âme, parce que je te hais et te méprise, parce que tu es la dernière des filles perdues. Va-t'en sans dire un mot, sans faire un signe, ou je t'insulte publiquement et je te chasse devant tout le monde.

SYLVANIE, très-calme.

Soit: adieu! (Haut.) Monsieur de Fondette.

DE FONDETTE.

Comtesse?...

SYLVANIE.

Voulez-vous me donner mon manteau?

VALENTINE, à Séverine.

Vous êtes toute pâle, toute tremblante.

SÉVERINE.

Ce n'est rien. Je me sens mieux au contraire.

MADAME DE PÉRIGNY, à Séverine.

Qu'est-ce que tu lui as dit?

SÉVERINE.

Tu le vois bien. Elle s'en va. Je l'ai chassée.

SYLVANIE, cherchant la lettre dans son manteau.

Il n'y a plus rien. C'est le moment de la décision. (A de Fondette.) Venez dans une heure. Si ma fenêtre est éclairée, retournez chez vous. Si elle est sombre, entrez sans crainte; la porte du jardin sera entr'ouverte. (A Séverine.) Crois-moi, garde cela pour toi, c'est plus prudent. Ce n'est pas moi que mon mari tuera.

SÉVERINE, bas.

Va-t'en.

SYLVANIE, haut, d'un ton dégagé.

Au revoir, chère. Bonsoir, madame la marquise. Mes dames... (Elle tend la main à Berthe et à Valentine.)

DE FONDETTE, mettant le manteau à Sylvanie.

Comme je vous aime!

SYLVANIE, à elle-même.

Sont-ils heureux de m'aimer tous ainsi! Ah! si je pouvais aimer, moi, ne fût-ce qu'une heure. (Ils sortent.)

BERTHE.

Vous avez raison, autant nous en aller. Ça sent le drame ici. (A Séverine.) Je viendrai vous voir demain.

SÉVERINE.

C'est cela. (A madame de Périgny.) Accompagnez-les, ma mère, je ne me tiens plus. (Tout le monde est sorti.)

SCÈNE VI.

SÉVERINE, seule, puis AGÉNOR.

SÉVERINE, seule.

Menteur! menteur! menteur! Lâche! lâche! Il y a dix minutes, là, il mentait! Il m'avait dit que nous partions ensemble demain, et c'est avec elle qu'il doit partir. C'est lui le coupable. Ce n'est pas elle. Elle ne m'a rien juré, elle, elle ne me doit rien, c'est une courtisane qui fait son métier chez moi; je la chasse, voilà tout. Mais lui!

AGÉNOR, entrant.

Pardon, princesse, vous êtes seule.

SÉVERINE.

Le mari! (Avec une inspiration soudaine.) Ah! *il* ne partira pas.

AGÉNOR.

Sylvanie n'est plus ici?

SÉVERINE, riant nerveusement.

Non! elle est partie...

AGÉNOR.

Pourquoi est-elle partie sans moi?

SÉVERINE, un temps

Je l'ai chassée.

AGÉNOR.

Chassée!

SÉVERINE

Oui, monsieur.

AGÉNOR.

Vous avez chassé ma femme de chez vous, madame?

SÉVERINE.

Oui, oui, oui.

AGÉNOR.

Je rêve! Chassée? par vous, ma femme — et pourquoi?

SÉVERINE.

Parce qu'il ne me plaît pas de recevoir une femme qui vient chez moi voir son amant.

AGÉNOR.

Son amant! Ma femme a un amant! Savez-vous bien ce que vous dites, madame?

SÉVERINE.

Parfaitement, monsieur.

AGÉNOR.

Et vous connaissez cet homme?

SÉVERINE.

Je le connais.

AGÉNOR.

Son nom?

SÉVERINE, un temps.

Cherchez! (Elle rentre dans son appartement; Agénor sort par le fond.)

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

SÉVERINE, ROSALIE, puis MADAME DE PÉRIGNY, GALANSON.

SÉVERINE.

M. Galanson n'était pas parti?

ROSALIE.

Non, il était encore dans le cabinet du prince.

SÉVERINE.

Seul?

ROSALIE

Avec le prince.

SÉVERINE.

Que faisait-il?

ROSALIE.

M. Galanson parlait au prince, et de choses sérieuses sans doute, car le prince était pâle et paraissait faire un grand effort pour l'écouter. Quand j'ai dit à M. Galanson que madame le priait de descendre, le prince lui a dit : « Allez, monsieur Galanson, allez, ne faites pas attendre la princesse. » Il semblait avoir hâte d'être seul. Mais M. Galanson paraissait ne pas vouloir s'en aller sans avoir dit tout ce qu'il avait à dire.

SÉVERINE.

Merci. (Otant ses bracelets et ses boucles d'oreilles.) Tiens, prends, je te donne tout cela.

ROSALIE.

Mais, madame...

SÉVERINE.

Je ne porterai plus de bijoux et je donnerais tout ce que je possède pour être à ta place. Maintenant tâche de savoir ce qui se passe chez la comtesse. Fais grande vigilance et grande attention, c'est grave.

ROSALIE.

Madame paraît bien troublée.

SÉVERINE.

Où est ma mère?

ROSALIE.

Elle cause encore dans le jardin avec madame de Baudremont. La nuit est si belle!

SÉVERINE.

Oui, la nuit est belle. Il y a des gens qui, à cette heure, disent : Oh! la belle nuit! Ils sont heureux!

ROSALIE.

Voici madame la marquise.

SÉVERINE.

Va, et que je te sente toujours près de moi. (Rosalie sort au moment où la marquise entre par la porte du fond.)

MADAME DE PÉRIGNY.

Conte-moi ce qui s'est passé, et je te dirai, moi, tout ce que madame de Baudremont vient de me dire sur la comtesse.

SÉVERINE.

Je lui ai dit tout bas de s'en aller, voilà tout. Quant à ce

qu'on dit sur elle, peu m'importe. Je ne m'occupe que de ce qui me regarde.

MADAME DE PÉRIGNY.

Et son mari, tu l'as vu? il n'a pas dû quitter la maison sans prendre congé de toi?

SÉVERINE.

Je l'ai vu en effet.

MADAME DE PÉRIGNY.

Tu ne lui as rien dit, je pense? Songe aux conséquences terribles que la moindre indiscrétion pourrait avoir pour elle, pour lui, pour ton mari surtout.

SÉVERINE.

Je n'ai rien dit que je ne dusse dire. (A Galanson qui entre.) Arrivez, mon cher monsieur Galanson. J'ai grand besoin de vous.

GALANSON.

Je suis à vos ordres, princesse.

SÉVERINE.

Qu'avez-vous dit à M. de Birac?

GALANSON.

J'étais monté dans son cabinet, appelé par M. de Terremonde qui voulait faire un reçu aussi en règle que possible d'une somme de trois cent mille francs que le prince lui a prêtée ce soir.

MADAME DE PÉRIGNY.

Trois cent mille francs! Êtes-vous bien sûr que M. de Terremonde n'est pas complice de sa femme? C'est qu'il y en a plus d'un de ce genre en ce temps-ci.

GALANSON.

M. de Terremonde est le plus honnête homme de la terre. Seulement il est amoureux fou de sa femme. Il s'est ruiné

pour elle comme quelques-uns se ruinent pour une fille galante. Elle est de la race de ces filles galantes, et maintenant qu'elle a ruiné le comte, elle passe au prince qui a ce dont elle a le plus besoin pour vivre, l'argent. Et cela sans souci de sa position dans le monde, de son honneur, du bonheur, de l'honneur et de la vie des gens. Elle accomplit sa destinée qui est de briller coûte que coûte. Ajoutez à cela qu'elle cherche l'amour qui lui échappe et qui lui échappera toujours. Il n'y a donc à lui faire ni raisonnement ni morale, elle ne comprendrait pas, elle est sourde et elle est implacable; c'est l'Instinct. Si, parmi les hommes qui l'entourent et qu'elle entraîne dans son orbite, il s'en trouvait un plus riche que le prince, elle prendrait celui-là, fût-il laid, ivrogne comme le père à qui elle doit la vie, vieux et déshonoré comme le père à qui elle doit un nom. Si M. de Fondette, joli garçon, célibataire, complétement libre, eût été aussi riche que votre mari, princesse, elle lui eût donné la préférence, car il lui plaît autant qu'un homme peut plaire à cette créature; mais que voulez-vous qu'elle fasse des trois ou quatre cent mille francs de ce pauvre enfant? C'est un en-cas pour une morte saison. Oh! je l'ai bien étudiée ce soir, je la connais, sans compter qu'elle m'a fait l'honneur d'être presque franche. Elle a donc jeté son dévolu sur le prince qui a quatre millions, les vôtres. Il vous en a déjà emprunté deux pour partir demain avec elle, elle compte bien qu'il vous empruntera le reste. Que vous mouriez de chagrin et de misère, cela ne la regarde pas. Quand le prince n'aura plus rien et ne pourra plus servir à rien, elle le remplacera par un autre, et ainsi de suite. Ah! j'en ai vu de ces monstruosités-là dans ma carrière de notaire! Il n'y a pas beaucoup de confessionnaux qui en sachent aussi long que mon étude. On ne soupçonne pas ce que le choc d'un appétit et d'une passion peut produire de catastrophes. J'ai dit, moi, au prince tout ce que je pouvais et devais lui dire en raison de l'estime que j'ai pour vous et de l'intérêt que je vous porte. Il ne faut

pas songer à lui faire entendre raison, il est complétement fou ; elle l'a ensorcelé. Il la regarde comme la plus honnête femme du monde et je crois qu'il tuerait qui lui dirait le contraire. Il verra clair, un jour, tout à coup, trop tard, peut-être. En attendant, il partira demain avec elle, rien ne le retiendra.

SÉVERINE.

Quels sont les moyens que la loi me donne pour empêcher cette infamie et ce malheur ?

GALANSON.

Aucuns.

SÉVERINE.

Il est libre ?

GALANSON.

Absolument.

SÉVERINE.

Et si je voulais partir, moi ?

GALANSON.

Il pourrait vous en empêcher.

SÉVERINE.

Pourquoi est-ce comme ça ?

GALANSON.

Parce que c'est comme ça. Quand il sera parti, vous pourrez faire constater légalement son départ, dans quelles conditions ce départ se sera effectué, l'emploi que votre mari aura fait de la moitié de votre fortune, ses relations publiques avec une autre femme, et nous demanderons une séparation de corps et de biens, que nous obtiendrons, je pense.

SÉVERINE.

Et après ?

GALANSON.

Vous attendrez que votre mari revienne ou qu'il meure.

SÉVERINE.

C'est bien long.

GALANSON.

Ça peut durer toujours.

SÉVERINE.

Alors voilà tout ce que les hommes ont trouvé pour garantir celles qui sont leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs filles?

GALANSON.

Voilà tout.

SÉVERINE.

Ce n'est pas assez. (A madame de Périgny.) Pourquoi m'avez-vous mariée à cet homme, ma mère?

MADAME DE PÉRIGNY.

Je t'ai mariée à cet homme parce que, quand on a des filles, il faut les marier; mais nous ne sommes pas dans les maris qui se présentent, et nous ne pouvons savoir comment ils sont faits. Et puis, c'est toi qui as voulu l'épouser; tu as déclaré que tu mourrais si tu ne l'épousais pas. Tu en étais folle.

SÉVERINE.

Il fallait vous opposer à ma volonté, il fallait combattre ma folie, il fallait employer la force, il fallait m'expliquer les choses; il fallait me dire que le mariage était une prison et un enfer.

MADAME DE PÉRIGNY.

Je n'en savais rien, moi; je me suis mariée deux fois, j'ai toujours été heureuse. Et puis, rien ne me faisait prévoir ce qui arrive. Le prince s'était toujours bien conduit. S'il t'abandonne, tu reviendras vivre avec nous. Tu ne seras pas la première femme qui aura vécu séparée de son mari sans qu'il y ait de sa faute à elle. L'important est qu'il ne te

ruine pas pour cette gaillarde. Tous les honnêtes gens seront pour toi.

SÉVERINE.

Eh! que me fait la pitié des gens heureux! Alors, c'est tout ce que vous pouvez pour moi tous les deux? Vous, la loi; toi, la famille. La loi peut me rendre l'argent de ma dot, si elle le retrouve; la famille peut me rendre ma chambre de pensionnaire, et puis c'est tout. La vie matérielle toujours. La table et le logement, tel est le souci de la société! Et c'est tout ce qu'elle croit me devoir. Et si je ne peux plus manger; et si je ne peux pas dormir, que fera-t-elle pour mon cœur qu'elle aura laissé briser, pour mon âme qu'elle aura laissé meurtrir? L'âme! qu'est-ce que c'est que ça? J'en ai une cependant! Je la sens! Cela ne nous regarde pas, étouffe-la. Mais le dernier des animaux vit de sa vie pleine, il a des petits, il les couve, il les allaite, il les protége, il les aime, et toi, créature de Dieu, pour laquelle un Dieu est mort, tu n'auras pas ce que la nature a donné aux animaux. A vingt ans, tu ne seras plus une femme, tu ne seras même plus une femelle!... (Se frappant la poitrine.) Allons donc! Qui est-ce qui s'est permis de dire ça? Ah! c'est ainsi! Chacun pour soi? Soit, et puisque vous n'avez pas trouvé le moyen de me rendre ma liberté, je le trouverai, moi. Je ne suis plus l'esclave de cet homme, je ne suis plus sa victime, je suis son juge. Merci, monsieur Galanson, merci, ma mère. Bonsoir. Vous pouvez vous retirer. Je n'ai plus besoin de vous. Allez dormir, vous qui dormez.

MADAME DE PÉRIGNY.

Que vas-tu faire ?

SÉVERINE.

Rien, chère maman, rien. Seulement je craignais d'avoir fait plus que je n'avais le droit de faire. Je vois maintenant que j'étais dans mon droit, et je m'en réjouis et je suis calme. (A Rosalie qui entre.) Qu'y a-t-il ?

ROSALIE.

Il faut que je parle à madame.

GALANSON.

Si vous saviez, princesse, combien de fois j'ai cherché une solution à la malheureuse destinée des femmes dans votre situation ! Du calme.

SÉVERINE.

Évidemment.

MADAME DE PÉRIGNY, l'embrassant.

Tu as ta mère, chère enfant; quoi que tu en dises, c'est quelque chose. (En sortant, à Galanson.) Enfin, les 1,700,000 fr. qui restent, où sont-ils ?

GALANSON.

Ils sont encore entre les mains du prince, mais demain, adieu ! Diable d'affaire ! (Ils sortent.)

SCÈNE II.

SÉVERINE, ROSALIE.

SÉVERINE.

Qu'y a-t-il ?

ROSALIE.

Madame sait qu'elle avait un ennemi dans la maison

SÉVERINE.

Mais pourquoi est-on mon ennemi ? A qui ai-je fait du mal ?

ROSALIE.

Enfin, madame a reçu une lettre anonyme qui la mettait au courant.

SÉVERINE.

Oui.

ROSALIE.

J'ai toujours soupçonné le valet de chambre de monsieur de l'avoir écrite.

SÉVERINE.

Ce Victor ?

ROSALIE.

Si je n'en ai rien dit à madame, c'est que je n'aime pas accuser; mais à cette heure Victor, très-ému, et qui doit savoir beaucoup de choses, demande à parler à madame en secret.

SÉVERINE.

Qu'il entre. (Rosalie sort et fait entrer Victor.)

SCÈNE III.

SÉVERINE, VICTOR.

VICTOR.

Madame la princesse veut-elle me faire l'honneur de m'écouter et de me croire ?

SÉVERINE.

C'est vous qui m'avez écrit une lettre anonyme que j'ai reçue hier matin ?

VICTOR.

Oui, madame.

SÉVERINE, s'éloignant avec un sentiment de dégoût.

Qu'avez-vous à me dire ?

VICTOR.

Je regrette ce que j'ai fait, je viens en demander pardon à madame, car, à force d'écouter aux portes, j'ai fini par comprendre tout le mal que j'ai pu causer, et je voudrais écarter des malheurs bien autrement grands qui se préparent.

SÉVERINE.

Combien vous faut-il pour ce nouveau renseignement?

VICTOR.

Rien.

SÉVERINE.

C'était pourtant pour de l'argent que vous faisiez ces choses-là?

VICTOR.

Que voulez-vous, madame, on est laquais.

SÉVERINE.

Et maintenant vous avez des remords ?

VICTOR.

On est tout de même un homme. Maintenant, madame, il faut que vous sachiez tout. C'est un de mes amis qui est le valet de chambre du comte. Le comte a en lui une confiance absolue, et c'est par lui que moi...

SÉVERINE.

Eh bien ?

VICTOR.

Eh bien, je ne sais pas ce qui s'est passé tout à l'heure entre madame la princesse et le comte, je n'ai pas voulu entendre, mais j'ai vu le comte sortir d'ici comme un fou. Je l'ai surveillé. Il a traversé le jardin, il a passé par la porte de communication, puisqu'il y en a une entre sa maison et la vôtre; mais, une fois chez lui, il s'est arrêté tout à coup. Je ne sais quelle réflexion lui a traversé l'esprit, il a fait deux ou trois tours à petits pas, et il a passé dans sa chambre. Il a appelé Eugène, c'est le nom de mon ami, il a fait préparer sa valise, et il a envoyé chercher une voiture de placo. Puis, il est entré dans la chambre de la comtesse, et, devant la femme de chambre, il a pris congé d'elle, il l'a embrassée sur le front et lui a dit qu'il serait de retour demain soir. Au lieu d'emmener avec lui Eugène jusqu'au

chemin de fer, comme il fait ordinairement, il l'a envoyé se coucher, en lui disant qu'il n'avait pas besoin de lui; mais en passant devant la loge du concierge, qui habite seul cette loge, il lui a dit : « Au fait, prenez cette voiture, et allez m'attendre au chemin de fer de l'Ouest. Ne revenez que quand vous m'aurez vu. — Mais ma loge va rester vide, a dit le père Laroche. — Cela ne fait rien, a répondu le comte. Tout le monde est rentré et couché; à cette heure il ne viendra plus personne. » Et il a pris une autre voiture qui passait, après avoir vu Laroche qui s'éloignait dans la première. Eugène, qui se méfiait de quelque chose, a écouté et attendu. Il est resté aux aguets dans l'obscurité, et il a vu M. le comte revenir à pied, dix minutes à peine après son départ, ouvrir tout doucement la petite porte de service qui donne du côté des écuries et se glisser dans la loge du concierge dont il a refermé la porte sur lui. C'est un malin, Eugène. Il est descendu nu-pieds dans la chambre du comte et il a vu que le comte avait emporté ses pistolets. Alors il est venu me prévenir, et moi je suis venu prévenir madame pour...

SÉVERINE.

Pour?...

VICTOR.

Pour qu'elle empêche monseigneur d'aller cette nuit chez la comtesse, comme il est possible qu'il veuille y aller, a sachant seule. Il n'en reviendrait pas. M. de Terremonde est un homme si jaloux et si résolu !

SÉVERINE.

Et pourquoi venez-vous me dire cela, à moi, au lieu d'aller le dire à votre maître?

VICTOR.

Parce que mon maître est brave, et que pour le prouver, même à un domestique, il irait au-devant du danger, tandis que madame la princesse — qui aime son mari tout de même — trouvera le moyen de l'empêcher de sortir.

SÉVERINE, à part.

Ainsi mon amour, ma jalousie, les plus secrètes pensées de mon âme, sont livrées aux laquais, objet de spéculation, de moquerie ou de pitié. (Haut.) Merci, monsieur, merci. Je n'oublierai pas ce service. Gardez-moi le secret, si vous pouvez, et faites prier le prince de descendre ici. (Victor s'incline.) Allez, merci.

VICTOR, sortant.

Ouf! c'était dur! mais me voilà tranquille. (Il sort.)

SCÈNE IV.

SÉVERINE, seule.

Eh bien, ma conscience, vous voilà juge comme vous vouliez l'être, comme vous aviez le droit de l'être. Je n'ai qu'un mot à dire pour que cet homme meure. Il dépendra de lui que je le dise. Pourquoi est-ce que je tremble? Est-ce que ce que j'ai fait est mal? N'ai-je pas le droit do disposer de la vie de cette femme et de cet homme? Non. Ceux-là mêmes qui ont donné la vie n'ont pas le droit de donner la mort! Je suis peut-être une criminelle. D'ailleurs, qui suis-je pour être si sévère? Qu'est-ce que je connais de la vie? Quelles luttes ai-je soutenues? Quel bien ai-je fait? Car c'est la mort, comprends-tu, malheureuse, c'est la mort que tu veux donner; car, si tu laisses ton époux franchir le seuil de cette porte, il est mort. Et cet autre homme qui est là, caché dans l'ombre, qui souffre autant que moi, guettant cet inconnu qui lui a volé son honneur, cet homme sera impitoyable. Il est dans son droit, lui. Que pensera-t-il de moi quand il saura que je l'ai fait servir à ma vengeance? Il me dira : « Il fallait vous venger vous-même. Pourquoi m'avez-vous désespéré? Pourquoi m'avez-vous rendu meurtrier? moi qui ne vous avais rien fait, moi qui vous respectais. » Tant pis pour lui. Il n'avait qu'à surveiller cette femme! Il

n'avait qu'à ne pas l'épouser, c'est son honneur qu'il venge, ce n'est pas le mien. Qu'est-ce que c'est que la mort, d'ailleurs? Ne suis-je pas prête à mourir, moi aussi? Est-ce que je survivrai à celui que je tue? Ce qu'il ne faut pas tuer, c'est une foi! c'est une croyance! c'est une âme! Et cet homme a tué tout cela en moi. Sa voix m'a menti, ses baisers mêmes m'ont menti. Hier, à cette heure, il était dans les bras d'une autre. Si je le sauve ce soir, il y retournera demain. C'est lui!

SCÈNE V.

SÉVERINE, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Vous m'avez fait demander, me voici. (Séverine essaye de parler et ne peut.) Qu'avez-vous, vous êtes émue?

SÉVERINE, qui est parvenue à reprendre sa respiration.

Oui, très-émue, mais je puis parler; je voulais causer avec vous.

LE PRINCE.

D'affaires d'intérêt, sans doute. Me Galanson m'a laissé entrevoir cette conversation. J'ai pris chez lui une grosse somme.

SÉVERINE.

Vous avez bien fait, et je ne vous en demande aucun compte. J'ai quatre millions, vous en prenez deux, rien de plus juste. D'ailleurs, si nous ne devons plus vivre ensemble, il est nécessaire qu'un partage égal se fasse. Tant mieux s'il est déjà fait.

LE PRINCE.

Si nous ne devons plus vivre ensemble?

SÉVERINE.

N'essayez plus de me tromper. Pour gagner quelques

heures, cela n'en vaut pas la peine. Vous m'avez trompée tantôt, c'est bien assez. Vous devez partir demain avec madame de Terremonde.

LE PRINCE.

Qui a vous a dit cela?

SÉVERINE.

Ce papier. (Elle lui donne sa lettre.)

LE PRINCE.

Quel est l'infâme?

SÉVERINE.

Pas de colère inutile. Il y a deux personnes en cause, vous et moi. Le reste du monde n'existe pas. Je sais que vous m'avez menti tantôt et que vous devez partir demain pour toujours. Ne nous occupons que de cela; tout ce qui n'est pas cela ne signifie rien. Pourquoi ne m'avez-vous pas tout dit, ce matin?

LE PRINCE.

Parce qu'il y a des choses qu'on ne dit pas à une femme qu'on respecte. Et puis, ce secret n'était pas à moi seul.

SÉVERINE.

Mais maintenant vous pouvez tout dire.

LE PRINCE.

A quoi bon! Vous savez tout.

SÉVERINE.

Ainsi, vous alliez partir avec cette femme?

LE PRINCE.

Je vous écrivais tout ce que vous me demandez là, quand vous m'avez fait appeler. Je voulais vous laisser en partant cette preuve d'estime. Vous auriez pu montrer ma lettre si jamais...

SÉVERINE, entre ses dents.

Le malheureux ! . . Il prévoit

LE PRINCE.

Voilà cette lettre, où je reconnais tous mes torts.

SÉVERINE, la déchirant.

Merci, je n'ai besoin ni de compassion dans le présent, ni d'excuse dans l'avenir. Je n'ai besoin que de savoir. Répondez-moi, je vous jure que l'heure est solennelle. Vous êtes bien décidé à partir demain avec cette femme ?

LE PRINCE, respectueux.

Ne m'interrogez pas.

SÉVERINE.

Et pour toujours ? Mais rien ne force de donner toute sa vie à une femme, à une pareille femme surtout ; car elle, monsieur, elle ne vous aime pas, malgré les preuves apparentes qu'elle vous a données hier, et qui ne lui coûtent plus rien depuis longtemps. Elle est ruinée, et elle quitte le mari qui est pauvre pour l'amant qui est riche. Elle ne se rend pas, monsieur, elle se vend.

LE PRINCE.

Madame !

SÉVERINE.

Je vous propose un moyen, monsieur, car si je n'ai plus souci de votre amour, j'ai encore souci de votre dignité, et je ne veux pas que vous vous rendiez ridicule ni que vous vous déshonoriez, ce qui arriverait peut-être plus tard ; donnez à cette femme ces deux millions dont elle a tant envie, elle les acceptera, soyez tranquille, c'est tout ce qu'elle veut de vous ; nous l'aurons payée royalement, nous serons quittes avec elle, et laissez-la à ses autres amours !

LE PRINCE

A ses autres amours !

SÉVERINE.

Croyez-vous donc que vous soyez le premier, croyez-vous donc que vous soyez le seul?

LE PRINCE, très-exalté, mais très-sincère.

Dites un nom, donnez une preuve, et je ne la revois de ma vie, je le jure.

SÉVERINE.

Le premier venu vous renseignera aussi bien que moi.

LE PRINCE.

Si vous aviez pu avoir une preuve contre elle, votre colère me l'eût déjà jetée au visage. Un nom! un nom! un nom!...

SÉVERINE.

Vous êtes donc jaloux?

LE PRINCE.

Eh bien, oui, c'est de la folie, c'est de l'ivresse, tout ce que vous voudrez, mais je ne puis plus vivre ainsi; je me contrains depuis six mois, il faut que j'éclate à la fin. (Tirant un portefeuille de sa poche et le jetant sur la table.) Voilà ce que je vous dois, madame! Ce qu'il en manque vous sera rendu, soyez sans crainte. Votre notaire y pourvoira. Suis-je libre maintenant? Où sont les contrats humains qui peuvent lier un homme comme moi?

SÉVERINE.

Voilà donc ce qu'une pareille femme peut faire d'un gentilhomme! Le voilà qui rugit et qui écume, comme une bête sauvage, et qui maudit et qui insulte l'amour le plus pur, le plus dévoué qui fût jamais! Ah! je crois que la mesure est comble. Le mari de cette femme est parti ce soir. Elle est libre! elle est seule, vous n'avez pas de temps à perdre; allez la retrouver, vous êtes mort pour moi. — Allez.

LE PRINCE.

J'y vais. (Il court vers la porte. Elle y arrive avant lui.)

SÉVERINE.

Eh bien, non, tu n'iras pas.

LE PRINCE, voulant passer.

Eh, madame!

SÉVERINE.

Tu n'iras pas. N'obéis pas à ta passion qui t'aveugle en ce moment, attends un peu; ne sors pas d'ici. Je t'en conjure! Demain tu partiras, je ne dirai rien, je te le promets, mais pas ce soir, pas cette nuit!...

LE PRINCE.

Adieu, madame.

SÉVERINE.

Tu ne sais pas tout. Je vais tout te dire. Non, je me croyais plus forte que je ne le suis. Je ne suis qu'une femme décidément. Non, je t'aime toujours, je le sens. Ce n'est pas ta faute si tu en aimes une autre qui ne t'aime pas. Je t'aime bien, moi, malgré tout. Quelle puissance que l'amour! on ne peut pas résister, n'est-ce pas? Cela vous entraîne; on ne sait pas où l'on va; on aime. Tu es jaloux, tu me comprendras; moi aussi, je suis jalouse, et alors...

LE PRINCE.

Eh alors?...

SÉVERINE.

Ce que j'ai fait est horrible: je le comprends maintenant; j'ai chassé cette femme d'ici.

LE PRINCE.

Vous avez fait cela?

SÉVERINE.

Ce n'est rien! J'ai dit à son mari que je l'avais chassée parce qu'elle avait un amant.

LE PRINCE.

Vous m'avez dénoncé!

SÉVERINE.

Je ne t'ai pas nommé, heureusement. J'ai dit: un amant. Tu comprends! Demain, je puis dire que je me suis trompée, je puis faire des excuses pour te sauver la vie.

LE PRINCE.

Vous avez dénoncé une femme!

SÉVERINE.

Oui, mais le comte est là, embusqué, caché dans son jardin, armé; il a dit qu'il partait, et il n'est pas parti. Elle ne se doute de rien, mais si tu entres chez elle, s'il te voit, il te tuera, et je ne veux pas que tu meures. Je ne veux pas être criminelle ; je ne veux pas te perdre. (Mouvement du prince.) Où vas-tu? Tu ne comprends donc pas? Je te dis que la mort est là.

LE PRINCE.

Et c'est au-devant de la mort que je vais. Vous voulez que je laisse cette femme exposée à la colère, à la vengeance de cet homme, qui la tue peut-être en ce moment. Vous ne comprenez pas que, si elle meurt par vous, je n'ai plus qu'à mourir pour elle. (Il s'arrache des bras de Séverine, la repousse et sort.)

SCÈNE VI.

SÉVERINE, seule. Elle est tombée sur ses genoux. Se relevant à moitié.

Il est perdu. C'est moi qui l'aurai tué. Il m'a fait mal. Il m'a brisée. Pourquoi ai-je fait ce que j'ai fait ? (Elle se relève et appelle d'une voix affaiblie.) Au secours! (On entend un coup de feu. Elle recule jusqu'au mur, où elle reste pour ainsi dire appliquée, les yeux fixés sur la porte par où le prince est sorti. Allant heurter à reculons et sans quitter cette porte des yeux à la porte de sa mère, d'une voix étranglée.) Maman! maman!

MADAME DE PÉRIGNY, entrant.

Ce coup de feu ! Qu'y a-t-il ?

SÉVERINE, articulant à peine.

Mon mari. On vient... (Voyant paraître M. de Terremonde, elle reste terrifiée et sans voix.)

SCÈNE VII.

SÉVERINE, MADAME DE PÉRIGNY, M. DE TERREMONDE, puis LE PRINCE et VICTOR.

SÉVERINE.

Qu'avez-vous fait, monsieur?

LE COMTE, jetant son pistolet sur la table.

Vous avez été cruelle, madame, mais je me suis vengé.

SÉVERINE.

Vous l'avez tué?

LE COMTE.

Oui.

SÉVERINE.

Malheureux ! (Elle court sur lui.)

LE PRINCE, entrant.

Séverine !

SÉVERINE, se jetant à son cou, avec un grand cri.

Toi ?

LE PRINCE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence.

LE COMTE, au prince.

Il est mort, n'est-ce pas?

LE PRINCE.

Oui.

SÉVERINE, bas, surprise.

Mais qui donc ?

LE PRINCE.

Monsieur de Fondette.

MADAME DE PÉRIGNY.

Pauvre enfant ! Et sa mère !

LE COMTE.

C'était à lui de penser à elle. Moi je tuerai quiconque touchera à cette femme qui est à moi.

VICTOR.

Il tuerait tout le monde. Je vais le faire arrêter.

(Pendant que le comte parle en s'avançant sur le public, le prince, qu'il ne peut voir, fait un mouvement spontané pour se jeter dans les bras de sa femme, mais il s'est arrêté avec respect et s'est presque agenouillé en étendant les mains vers une des mains de la princesse, qu'il n'o pas encore prendre.)

LA

FEMME DE CLAUDE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 16 janvier 1873.

A MON CHER AMI

JE DOCTEUR HENRI FAVRE

DUMAS FILS.

Mars 1878.

A M. CUVILLIER-FLEURY

MONSIEUR,

J'ai lu dans les *Débats* le long article que vous m'avez fait l'honneur de me consacrer. Je réponds le moins possible aux critiques que l'on m'adresse, non que je les dédaigne ou que je les méprise, Dieu m'en garde, mais cela me prendrait trop de temps, car elles sont nombreuses et variées, et cela n'intéresserait que médiocrement le public. Votre critique à vous, monsieur, a un caractère particulier; elle émane d'un homme appartenant à un groupe d'élite, officiant en un lieu consacré. La discussion peut prendre entre nous des proportions qui ne me déplaisent pas, et je m'y hasarde bravement; ma réponse servira de préface à mon œuvre, et l'objet du litige se trouvera, ainsi placé, immédiatement après sous les yeux du lecteur.

Établissons bien nos lignes. Je suis celui qui a dit dans la brochure de *l'Homme-Femme* : « Tue-la! » et qui, dans *la Femme de Claude*, a mis en œuvre et en action ce conseil expéditif.

Vous, vous êtes celui qui ne veut pas qu'on *la* tue ; vous représentez ou croyez représenter l'opinion générale, et vous *me défendez* — c'est votre expression — de *la* tuer.

Vous avez tous les droits possibles de me défendre quelque chose; j'ai tous les droits possibles de n'en tenir aucun compte. La seule différence qui existe entre nous, c'est que vous voyez certaines choses d'une certaine manière, tandis que je vois les mêmes choses d'une certaine façon. La Loi, dont vous vous faites le champion, est une de ces choses; ce n'est ni vous, ni moi qui l'avons faite et nous ne la redoutons ni l'un ni l'autre, étant honnêtes gens tous les deux ; nous sommes donc personnellement désintéressés dans le débat; situation excellente pour discuter librement et loyalement.

Cependant, cette loi qui n'a été faite ni par vous ni par moi, elle a été faite. Par qui? Par d'autres évidemment. Quels sont ces autres? Des hommes. Que sont ces hommes? Des créatures faillibles comme moi, et vous peut-être. Ce qui a été fait par des êtres faillibles a chance d'être incomplet. De là mon droit, à moi, comme à tout autre, de discuter, d'essayer d'éclairer, de modifier, de battre en brèche, de détruire cette loi, si elle est véritablement mauvaise. Je vous ferai même observer, en passant, que ce n'est pas moi, quel que soit mon orgueil, qui ai eu, le premier, l'idée de ces discussions et de ces attaques, et que le monde est pavé de lois jadis inattaquables, renversées à tout jamais, comme Rome et Athènes sont pavées des débris de leurs statues et de leurs temples d'autrefois; et il est bien heureux qu'il en soit ainsi, et que ce droit de discussion existe ; sans quoi, le grand journal qui a l'honneur et la bonne chance de vous compter au nombre de ses rédacteurs ne pourrait pas défendre, comme il le fait aujourd'hui, les droits nouveaux de l'homme, établis sur les ruines des lois anciennes, lesquelles ont paru si bonnes et pendant si longtemps à tant d'honnêtes gens convaincus comme vous. Et vous sentez si bien vous-même que cette loi humaine pourrait bien être dans

son tort, que vous appelez immédiatement à son secours une autre loi, celle du Christ, qui, elle, a l'autorité indiscutable, pour vous, d'une loi divine.

Ici (passez-moi le mot, monsieur, mot que je ne me permettrais pas si je faisais ou même si je devais faire partie un jour de l'Académie), ici vous *trichez*. Sommes-nous dans la loi humaine ou dans la loi divine? Sommes-nous dans le Code ou dans l'Évangile? Je sais bien ce que vous allez me répondre. Vous allez me répondre que nous sommes dans les deux; comme citoyens dans la loi de notre pays, comme chrétiens dans la loi de notre religion; comme membres de la société française dans le Code français, comme membres de la grande famille humaine dans l'Évangile divin. Soit; il s'agit alors pour le législateur de mettre en accord les deux lois, le Code et l'Évangile. L'a-t-il fait, ce législateur? Veuillez vous donner la peine de lire les deux livres, et vous verrez que non-seulement ils ne s'entendent pas du tout, mais qu'ils sont perpétuellement en contradiction et en antagonisme. Tandis que l'un dit : « Pardonne, » l'autre dit : « Punis. » Tandis que l'Évangile déclare que tous les hommes sont frères, le Code ne prévoit qu'une chose, c'est qu'ils pourraient bien tous se tromper, se voler, se massacrer; tandis que la loi divine met le repentir au-dessus de tout, et assure qu'il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui se sera repenti que pour cent justes qui n'auront jamais péché, la loi humaine n'a nul souci du repentir même sincère de l'homme qu'elle a condamné à mort; elle le laisse régler cette question avec l'aumônier de la prison, et elle lui coupe tranquillement la tête devant une foule de chrétiens que ce spectacle attire et quelquefois amuse. Il y a donc là, pour régir l'homme, deux lois bien distinctes. Il en résulte qu'un gredin qui ne s'est pas laissé prendre peut passer devant les yeux mortels et devant la loi humaine pour le plus honnête homme de la terre, et que Tropmann, s'il s'est repenti bien sincèrement au moment de mourir, a réjoui le ciel quand il y est arrivé.

Séparons donc les deux lois, si vous le voulez bien, quitte à les étudier ensuite l'une après l'autre.

Je suis désolé d'être forcé de parler de moi, monsieur, à propos de ces intérêts supérieurs de l'humanité; mais, puisque l'on m'attaque, il faut bien que je me défende, que je me disculpe même, car, à entendre certains critiques, je ne suis pas seulement un accusé, je suis un coupable.

Il y a dans *Rabagas* une des plus spirituelles tirades qui soient au théâtre, celle où le prince de Monaco raconte que, quoi qu'il fasse, l'opposition y trouve à redire. S'il se promène, il est un fainéant; s'il ne sort pas, il est un poltron; s'il vit modestement, il ne fait pas aller le commerce; s'il dépense de l'argent, il gaspille les deniers de l'État. Je suis exactement, au théâtre, dans la situation de ce prince de Monaco. Si *je pardonne* à la Dame aux camélias, je réhabilite la courtisane; si *je ne pardonne pas à la femme de Claude,* je prêche le meurtre. Si je ne mets pas d'honnêtes femmes en scène, je ne me plais que dans la peinture du vice; si j'en mets une comme madame Aubray, la princesse Georges ou Rébecca (c'est vous-même qui parlez, monsieur), *ces bonnes créatures, ombres légères et indécises, matrones ou confidentes, innocence ou repentir, n'ont jamais la valeur d'une sérieuse antithèse ou d'une véritable rédemption.*

Comment vous les faut-il, monsieur? Madame Aubray, pour affirmer sa foi, pour se conformer à cette loi divine que vous invoquez si volontiers et qui commande le pardon, madame Aubray fait le plus grand sacrifice qu'une mère chrétienne puisse faire : elle pardonne à la fille déchue et repentante, elle la recueille dans son cœur et dans sa famille, elle lui donne son fils comme Dieu a donné son fils à la terre; elle fait ici-bas ce que le ciel fait là-haut, et vous la trouvez indécise ! La princesse Georges, devant les infidélités et les trahisons de son mari, au lieu d'écouter les conseils du dépit et de venger l'alcôve par le canapé, comme le font tant de pauvres petites femmes du monde, si intéres-

santes, à ce qu'il paraît, la princesse Georges veut mourir, se désespère mais se respecte, menace mais pardonne, et se roule aux pieds du coupable pour qu'il n'aille pas à la mort, que, selon beaucoup de femmes, honnêtes ou non, il a méritée, et vous la trouvez ombre légère! Rébecca, qui, dans notre temps de cocodès, de petits crevés, de Roméos en carton se brûlant la cervelle qu'ils n'ont pas sur le trottoir de leurs Juliettes; Rébecca qui n'a pas trouvé une âme à la fois noble et libre, et qui admire, qui plaint, qui aime le seul homme qui soit digne d'elle, mais auquel votre loi mal faite du mariage ne permet pas de se dégager de l'épouse dissolue, adultère et infanticide; Rébecca, au lieu de se livrer à cet homme marié, comme Césarine a fait avec M. de Luceny au lieu de mettre au monde des enfants illégitimes, de la mort desquels elle se réjouira quand elle ne les tuera pas elle-même, au lieu de faire comme tant d'autres et de se marier, de guerre lasse, au premier venu qu'elle trompera ensuite; Rébecca s'immole dans sa jeunesse, dans sa beauté, dans son amour, dans ses sens, et, ne vivant plus que dans son âme et dans son idéal, entre le rêve réalisable ou non de son père et son rêve ultra-terrestre à elle, Rébecca reste vierge, résignée et immaculée, et vous ne voyez en elle qu'une bonne créature sans la valeur d'une sérieuse antithèse! Vous êtes difficile, monsieur, permettez-moi de vous le dire, même à propos de moi; et je suis bien sûr que ceux de mes confrères qui ont l'honneur d'être vos collègues ne sont pas de votre avis.

N'importe, il est convenu que je ne présente et glorifie sur la scène que des coquines, des exceptions abominables, que j'ai perdu ainsi le droit de parler de vertu et d'honneur, que c'est moi qui ai corrompu les sociétés modernes, lesquelles, avant mon apparition, n'étaient que troupeaux de blancs moutons, qu'il suffisait d'une houlette à rubans roses pour mener de leur naissance à leur mort; que je soutiens des thèses insoutenables, surtout en un lieu qui n'est fait que pour la récréation des honnêtes gens (et les autres, n'y

viennent-ils jamais?) ; finalement que je suis devenu un danger public en attaquant les lois de mon pays, jusqu'à conseiller aux maris de tuer leurs femmes.

Les plus indulgents ou les plus malins déclarent tout simplement que je suis fou et que mon cas relève des docteurs Blanche ou Moreau.

Vous demandez, dans un des passages de votre article, en parlant de moi : *A-t-il une longue expérience de la morale qu'il professe? A-t-il fait l'épreuve sérieuse des leçons qu'il donne? A-t-il droit au crédit dans l'ordre philosophique, le crédit du prédicateur public, du législateur à mandat, du magistrat sur son siége, de tous ceux, en un mot, qui ont reçu de la société mission de l'édifier, de régler sa vie et d'apprécier ses actes? A-t-il, oui ou non, un tel crédit?*

A quoi vous répondez, car vous faites les demandes et les réponses, ce qui est très-commode en matière de controverse, à quoi vous répondez : « Non, assurément. »

Pourquoi répondez-vous non? — Vous ne le dites pas. Sans doute parce que cela est inutile, tout le monde sachant que je ne suis ni prince, ni prêtre, ni ministre, ni député, ni magistrat, ni académicien, ni membre d'un conseil général ou municipal, ni médecin, ni avocat, ni officier de l'Université, ni maire, ni garde champêtre, et que, par conséquent, ces gens-là, seuls, ayant reçu de la société le droit de parler officiellement de quelque chose, j'ai juste, comme Figaro, le droit de ne parler de rien.

Eh bien, monsieur, ce droit que je n'ai pas, selon vous, je le prends. — Pourquoi? — Je vais vous le dire. Parce que, comme dit tout bonnement le proverbe, l'habit ne fait pas le moine. Il ne s'agit donc pas d'avoir reçu de la société mission de faire tels ou tels actes; ce n'est qu'une fonction, cela; il s'agit d'avoir reçu de sa conscience ordre de faire telle ou telle action. Les juges et les prêtres qui ont condamné Calas au supplice de la roue avaient reçu de la société mission, les uns de rendre la justice, les autres de

répandre la charité. Cela ne les a pas empêchés de condamner et de tuer un innocent. Un simple homme de lettres, comme vous et moi, M. de Voltaire, qui n'avait reçu de la société aucune mission de ce genre, a pris dans sa conscience le droit de discuter les jugements des juges et de venger et réhabiliter la mémoire et la famille de cet innocent du crime commis par les pouvoirs constitués auxquels vous voulez absolument qu'on appartienne pour oser dire une vérité aux hommes. Ce jour-là, ce sont les juges et les prêtres qui ont été des imbéciles ou des misérables; c'est l'homme de lettres, sans mandat et sans siége, qui a fait fonction de prêtre et de juge.

Les hiérarchies et les administrations ont leur raison d'être, et je leur rends hommage quand elles le méritent; mais elles ne sont pas toujours en raison directe des valeurs individuelles; les corps constitués ont du bon certainement, mais il y a quelquefois en dehors d'eux des mérites supérieurs à eux, même lorsque les corps en question refusent de reconnaître ces mérites irréguliers.

L'Académie était un corps constitué qui avait reçu de l'État et de la société mission d'instruire et d'éclairer le pays, de recueillir et d'appeler à elle les hommes de talent; elle n'en repoussait pas moins Molière, qui, pendant ce temps-là, accomplissait son action d'homme de génie sans l'autorisation de personne. Parce que ni les États ni les sociétés ne peuvent donner ce que Dieu se réserve de donner à qui bon lui semble. On ne décrète pas que le génie et la vertu seront dans un endroit plutôt que dans un autre, mais on les subit tôt ou tard, n'importe où ils sont. Ceci est élémentaire comme vérité.

Donc, bien que je ne sois autorisé par personne, j'ai le droit plein et entier de prêcher et de conseiller la justice tout autant que Laubardemont, par exemple, et la vertu tout autant que le cardinal Dubois. Je n'ai ce droit, il est vrai, ni dans une église ni dans un tribunal; je ne puis ni donner la sainte hostie aux petits enfants, ni appliquer la peine

de mort aux criminels, mais je puis parler aux hommes assemblés dans un lieu particulier qu'on nomme le théâtre, et, comme, partout où il y a des hommes réunis, il y a des âmes disponibles, je dois à ces hommes la vérité dans le monde fictif, comme le prêtre et le magistrat la leur doivent dans le monde réel. Libre aux magistrats et aux prêtres de mépriser ma profession et de ne pas descendre jusqu'à moi; libre à moi de respecter la leur et d'essayer de monter jusqu'à eux; et, si je vous demandais à vous-même, monsieur, quel a été, non-seulement le plus grand mais le plus utile, de ce petit comédien excommunié qu'on appelle Molière ou de ce grand prélat qui avait reçu de la société le droit d'excommunication et qu'on appelle Bossuet, vous seriez peut-être bien embarrassé — ou bien injuste.

Sur ce, monsieur, puisque vous m'avez interpellé, puisque vous me demandez : *Qui êtes-vous? A qui vous attaquez-vous? Qui vous fait juge et quels sont vos justiciables?* je vais tâcher de répondre à votre interpellation et à votre demande, qui font certainement allusion à ma folle jeunesse et à mes débuts dans la carrière.

Lorsque je vins au monde, une de ces lois que vous trouvez si bien faites, et que je me permets quelquefois d'attaquer, m'attendait à côté de mon berceau pour peser sur moi, qui n'avais pas demandé à naître, qui n'avais certainement jamais fait de mal et qui étais aussi innocent que tous les autres enfants qui naissaient à la même heure, fussent-ils fils de rois sur leur trône ou de magistrats sur leur siége. Cette loi, qui allait me constituer tous les devoirs des autres hommes sans me reconnaître tous leurs droits, avait permis à mon père de m'appeler à la vie, dans l'ordre naturel, en lui laissant la faculté, une fois la chose faite, de m'abandonner complétement, dans l'ordre matériel, physique, social et moral. Que faisait la loi divine pendant que le législateur à mandat faisait cette loi, qui dispense, en de certains cas, le père de toute solidarité avec l'enfant issu de ses entrailles et de sa volonté, tandis qu'elle établit une soli-

darité des plus poignantes et des plus injustes entre le père légal et l'enfant adultérin que sa femme a su introduire dans sa famille et dans sa postérité la plus reculée? *Pater is est quem nuptiæ demonstrant.* En vérité, les sociétés eussent chargé don Juan et Lovelace de faire cette loi, qu'elle ne serait pas plus à l'avantage des instinctifs et des débauchés. Heureusement, ma mère était une brave femme, qui travailla pour m'élever; mon père, petit employé à douze cents francs, ayant sa mère à soutenir. Et, voyez quelle heureuse chance! il advint que mon père était de premier mouvement, mais bon. Sans vouloir se soustraire tout à fait aux conséquences de sa paternité involontaire et précoce, il ne voulut pas non plus s'y soustraire complétement. Lorsqu'après ses premiers succès au théâtre il crut pouvoir compter sur l'avenir, il me reconnut, il me donna son nom. C'était beaucoup, la loi ne l'y forçait pas, et je lui en ai été si reconnaissant, à lui, que j'ai porté ce nom le mieux que j'ai pu. Il paraît cependant que ce nom n'était pas encore assez, aux yeux des enfants tout à fait en règle avec la loi ou passant pour y être, au milieu desquels je fus placé de très-bonne heure dans un grand pensionnat que tenait le meilleur des hommes, Prosper Goubaux. Ces enfants m'insultaient du matin au soir, enchantés probablement d'abaisser en moi, parce que ma mère avait le chagrin de ne pas le porter, le nom retentissant que se faisait mon père. Il n'y avait pas de jour que je ne me battisse avec l'un de mes camarades, quelquefois avec plusieurs ensemble, car ils n'étaient pas lâches que de cœur. Ceux qui n'étaient pas ainsi laissaient faire et regardaient. — « Cet âge est sans pitié, » comme a dit La Fontaine. Charmants enfants, n'est-ce pas? et qui indiquaient ainsi ce que devaient être leurs familles légales. Mon supplice, que j'ai peint dans *l'Affaire Clémenceau* et dont je ne parlais pas à ma mère pour ne pas lui faire de peine, dura cinq ou six ans. Je faillis en mourir; je ne grandissais pas; je m'étiolais; je n'avais de goût ni pour l'étude ni pour le jeu. Seulement, je me repliais en moi-même et je prenais cette

habitude de la réflexion et de l'observation qui devait me servir et me garantir un jour, si je survivais. Observation des autres, préservation de soi-même.

Cependant, il arriva un moment où cette existence ne fut plus supportable. Je demandai que l'on me mît dans une autre institution avec des *frères* un peu moins féroces, et je fus placé dans une petite pension de famille, où je grandis et me développai tout à coup, comme un arbuste retiré de la caisse qui comprimait ses racines et remis en pleine terre. Je me développai même si bien, que, deux ou trois ans après que j'étais sorti de ma dernière pension, ayant rencontré, sur le boulevard, un de ceux qui m'avaient le plus persécuté dans la première, où il était alors plus grand et plus âgé que moi, et, celui-ci m'ayant abordé en me tendant la main, avec cette générosité de l'homme qui se pardonne le mal qu'il a fait, je lui dis : « Mon excellent ami, j'ai maintenant la tête de plus que toi ; si tu m'adresses jamais la parole, je te casse les reins. »

Ce jeune homme, dans une situation régulière, poursuivit sa route et se le tint pour dit.

Un critique aussi pénétrant que vous, monsieur, reconnaîtra immédiatement dans ma menace le germe de ce fameux *Tue-la !* qui fait aujourd'hui le sujet de notre discussion.

Tout ce que je vous raconte là n'est point pour vous attendrir, ni vous ni d'autres. S'il y a des choses dont je ne sais plus rire, il y en a un plus grand nombre encore dont je ne souffre plus depuis longtemps ; seulement, interrogé publiquement par vous, je vous réponds publiquement, en toute franchise et toute simplicité, d'où date, pour moi, le droit que je crois avoir d'observer, de comparer, de juger et d'attaquer certaines choses. C'est ainsi que, de la loi qui m'avait opprimé, je passai à celles qui opprimaient les autres. Né d'une erreur, j'avais les erreurs à combattre.

Il se trouva donc que j'étais aussi bien portant à vingt ans que j'avais été malade de huit à quinze. Je ne deman-

dais, après avoir souffert beaucoup, qu'à m'amuser autant, comme fait la France elle-même à cette heure, car vous n'ignorez pas que la France n'a qu'une idée en ce moment, idée qui lui coûtera cher, c'est de s'amuser; et voilà pourquoi vous-même vous ne voulez pas que je prêche et me renvoyez aux grelots du théâtre. *Grelots* est un peu méprisant, mais je suis habitué à ces façons-là. Passons!

Vous avez connu mon père, monsieur; vous vous rappelez cette bonne humeur, cette gaieté inaltérable et puissante, cette prodigalité de son argent, de son talent, de ses forces, de sa vie. Il compléta par le cœur ce qui manquait légalement à sa paternité, et je devins son meilleur ami. Cet homme prodigieux avait la faculté de se reposer d'une fatigue par une autre fatigue, et, lorsqu'il avait travaillé outre mesure, il chassait pendant trois ou quatre journées, ou dansait pendant trois ou quatre nuits, dormant dans la voiture qui le menait au rendez-vous de chasse, ou dans le cabriolet qui le ramenait du bal. Lorsque j'eus dix-huit ans, son exubérance s'associa ma jeunesse et ma curiosité, et nous voilà partis dans les plaisirs du monde, de tous les mondes. *Shoking!* n'est-ce pas?. Eh! mon Dieu, l'observation et l'expérience sont partout, et peut-être où nous allions plus que dans les gros livres de philosophie; mais ce qui n'était que distraction pour ce travailleur acharné devint, d'abord, occupation unique pour moi qui étais las de tristesse, qui voulais me sentir vivre, et qui croyais trouver toujours de l'argent dans le tiroir de la table sur laquelle mon grand ami écrivait quinze heures sur vingt-quatre. Certes, je ne vécus pas comme un saint, à moins que nous ne prenions comme comparaison *la première manière* de saint Augustin, lequel, lorsque saint Ambroise le convertit à Dieu, habitait avec une concubine qu'il congédia, en gardant auprès de lui le fils qu'il avait eu d'elle, au lieu d'épouser la mère et de légitimer l'enfant, ce qui eût été cependant plus conforme à la morale et à l'Église. Car il ne faut pas oublier que saint Augustin n'était, à cette époque, que simple

docteur, ce qui ne le dispensait pas, disons-le en passant, de ses devoirs d'époux et de père chrétien, si nouveau chrétien qu'il fût. Où prenait-il ce droit d'abandonner sa compagne et de ne pas reconnaître son enfant, qui devait, dès lors, se contenter du simple nom de Deodatus? Il le prenait dans sa foi même et dans l'appel que lui faisaient des vérités qu'il considérait déjà comme supérieures aux lois du monde. N'oublions pas ce point, quelque distance qu'il y ait de saint Augustin à *la Femme de Claude,* lorsque nous aurons à étudier la question de la morale absolue et celle de la morale légale.

Me voilà donc lancé à fond de train dans ce que j'appellerai le paganisme de la vie moderne. Faut-il tout vous dire, monsieur? je ne prenais pas grand plaisir à ces plaisirs faciles. J'observais et je constatais plus que je ne jouissais dans cette vie turbulente. Les créatures dévoyées que je côtoyais à chaque moment, qui vendaient le plaisir aux uns, qui le donnaient aux autres, qui ne gardaient pour elles qu'une honte certaine, qu'une ignominie fatale, qu'une fortune douteuse, me donnaient au fond plus envie de pleurer que de rire, et je commençais à me demander pourquoi cela était ainsi. Comme je n'avais pas de patrimoine à dilapider avec ces femmes, aux dépenses que je pouvais me permettre j'ajoutais un peu de pitié. J'assistai à des désespoirs, je reçus des confidences, je vis couler des larmes sincères et amères à travers tontes ces fausses joies. Celles qui me prirent pour confident me surent gré de ne pas me moquer d'elles, et mon âme, qui commençait à remuer en moi, m'annonçait déjà un nouveau *moi* dans mon propre sein. Le roman de *la Dame aux camélias* fut le premier effet de ces impressions. J'avais vingt et un ans lorsque je l'écrivis, et, malgré cela, l'intention de glorifier la courtisane était si loin de moi, que je terminai ce livre par ces mots : « L'histoire de Marguerite Gauthier est une exception; mais, si ce n'en était une, je ne me serais pas donné la peine de l'écrire. »

Cependant, de même qu'il serait impossible d'aller de

Paris à Lyon sur la locomotive du train sans avoir de la suie sur le visage et du charbon dans les yeux, de même il n'était pas possible de traverser ce monde interlope sans avoir besoin de se débarbouiller un peu. Je regardai autour de moi. *Vidi quod non erat bonum*: La suie et le charbon étaient... de mauvaises habitudes contractées, et, ceci entre nous, n'est-ce pas, monsieur? cinquante mille francs de dettes. Or, il se trouvait que j'étais né honnête, et j'étais poursuivi, non-seulement par mes créanciers, mais par une idée fixe qui était de les payer. « Voir Naples et mourir, » dit le proverbe italien. Payer mes dettes et mourir, tel était mon rêve, à moi. J'ai payé mes dettes avec mon travail et je ne suis pas mort. J'ai rêvé le plus grand bonheur possible, et je l'ai connu; il y a donc plus de vingt-cinq ans que je vis par-dessus le marché. Cela vous expliquerait, si vous me connaissiez davantage, ma complète indifférence pour une foule de choses que nombre de mes contemporains prennent au sérieux.

Ce fut la pièce de *la Dame aux camélias* qui commença à me dégager de l'esclavage de la dette et du monde auquel je devais et la dette et le succès. Je me promis de ne plus retomber ni dans le monde ni dans la dette, et je tins ma promesse au risque d'être accusé d'ingratitude. Mais, de cette première expérience faite sur la femme, *in anima vili*, j'emportai, chose bizarre, le respect de la femme, sinon dans ce qu'elle est, du moins dans ce qu'elle pourrait, dans ce qu'elle devrait être, si les hommes savaient ce qu'ils devraient savoir, et je me mis à essayer de le leur apprendre. En attendant, je plaçai définitivement le travail au premier plan de ma vie, le travail qui m'avait remis en possession de moi-même. Je décidai que je resterais mon maître et que je n'écrirais jamais que ce que je croirais être l'absolue vérité, ce que j'avais toujours fait du reste, même au milieu de mes plus grands besoins. Je résolus aussi de regarder la vie bien en face, de ne pas me laisser tromper par les fictions et les apparences, et de ne subir aucune des non-valeurs littéraires, philosophiques, religieuses, sociales,

morales ou politiques, qui avaient cours parmi de fort honnêtes gens d'ailleurs, lesquels finissaient cependant par en mourir plus ou moins étonnés ou désespérés. Sans instruction universitaire, sans morale de convention, mais aussi sans influence d'école, sans mot d'ordre de groupe, sans dépendance ni engagement d'aucune sorte, renseigné par une première expérience coûteuse, muni de cette gaieté apparente qui est un permis de circulation à travers les êtres superficiels, qui tiennent tant de place et qu'il faut écarter pour aller où l'on va, quand on va quelque part où ils ne vont jamais (cette gaieté étant d'ailleurs toujours prête à se retourner contre les goguenards et les sots), ainsi équipé et armé, je partis résolûment et librement, à la recherche, sur tout et sur moi-même, de cette vérité que j'étais décidé à dire, quelle qu'elle fût.

Ce que j'ai vu de monstruosités, d'abominations, d'ignominies sous la caution de ces lois dont la prévoyance vous suffit, monsieur, c'est à ne pas le croire ; ce que j'ai rencontré de coquins, de criminels, de misérables de toute espèce, se pavanant et prenant le frais à l'ombre de ces institutions que vous glorifiez, c'est fantastique. Quant à ce que j'ai entendu d'inepties, de grossièretés, de mensonges, répandus au nom de ces autorités supérieures qui vous ont délégué des droits qui me sont refusés, à ce qu'il paraît, c'est incalculable. Je ne sais pas pourquoi Dante se donnait la peine de descendre dans les cercles de l'Enfer. L'épouvante et le vertige sont aussi bien sur la terre pour celui qui regarde profondément ce qui s'y passe.

Or, quel fut mon étonnement, lorsque, après avoir bien regardé, bien étudié tous ces scélérats et tous ces malheureux, je reconnus que ce n'étaient que des imbéciles ! Ce qui dominait, ce qui faisait le mal, c'était la bêtise. Comprenez-vous ma stupéfaction ! Sauf quelques êtres fatalement et véritablement pervers qui mordaient à même dans leurs voisins et qu'il fallait abattre dans un coin comme des chiens enragés pour qu'ils n'empoisonnassent pas le troupeau, pas de mé-

chants, rien que des imbéciles. Et, par imbéciles, je n'entends pas ceux qui se moquent de *la femme de Claude* ou qui ne saisissent ni les finesses de votre article, ni les malices de ma réponse ; ceci n'est que littéraire et par conséquent de luxe et de superfluité : par imbéciles, j'entends, en donnant au mot sa véritable signification, les êtres faibles d'esprit, de corps et d'âme qui flottent à la surface des choses et à la merci des courants, des conventions, des habitudes, qui vont à droite ou à gauche, selon que ce qu'ils appellent les circonstances, le hasard et la fatalité les ont poussés ici ou là, car ils croient à la fatalité, au hasard et même aux circonstances; qui passent de la joie aux larmes, de l'espérance au découragement, de la passion au repentir, sans prévoir, sans pouvoir, sans savoir, sans voir. Je veux parler de ces gens qui se déclarent malins et retors, qui croient arriver plus vite par le mal que par le bien à la réalisation du bonheur; jusqu'au jour où, leur combinaison s'écroulant sur leurs têtes, ils se mettent à geindre et viennent demander à ceux qui apprenaient quelque chose pendant ce temps-là, de les sauver dans leurs corps, dans leurs fortunes et dans leurs âmes. Mais ces gens-là, en attendant la catastrophe finale, sont si nombreux, si insolents, si enviés, si glorifiés quelquefois, qu'on se demande, de temps en temps, si ce n'est pas eux qui ont raison et si le mieux n'est pas de faire comme eux ; on a des envies folles de se jeter, la tête la première, dans cette humanité basse et de s'en aller tout bonnement où elle va, en se disant : au petit bonheur! d'autant plus qu'elle se dit garantie et couverte par des institutions inébranlables qui la dispensent de toute initiative et de toute réflexion.

En effet, au milieu de cette cohue, de distance en distance, je voyais des refuges semblables à ceux qu'on place aujourd'hui dans les carrefours pour que les pauvres piétons ne soient pas écrasés par les voitures. Sur l'un, je lisais : « La loi; » sur un autre : « La religion; » sur un troisième: « La philosophie ; » sur un quatrième : « La liberté. » Il y avait

ainsi des poteaux, des écriteaux et des mots à perte de vue. De loin, cela donnait du courage, et, comme je me sentais quelquefois entraîné par la foule, je ne perdais pas les poteaux de vue, et, faisant les sourires nécessaires, donnant les coups de coude indispensables aux civilisés qui m'étouffaient, j'abordai successivement à tous ces refuges. J'y trouvai encore plus de cris et de désordre que dans la foule. Au nom de cette loi, de cette religion, de cette philosophie, de cette liberté que quelques hommes de génie et de foi du passé avaient découvertes et proclamées, pour lesquelles ils avaient travaillé, souffert, pour lesquelles ils étaient morts, au nom de ces choses sacrées, des usurpateurs, des drôles, des imbéciles enfin, volaient, trichaient, tuaient. Des hommes de trafic s'étaient emparés de la loi, des tartufes de la religion, des révoltés de la philosophie, des assassins et des incendiaires de la liberté. On se jetait à la tête les usages, les mœurs, les codes, les droits : droit romain, droit français, droit public, droit personnel, droit des gens; on se lapidait avec l'Évangile, la Bible, la révélation, les dogmes, la gnose, les exégèses, les textes, les schismes, la réforme, l'inquisition, les droits de l'Église, le droit canon; on se rendait fou avec le positivisme, le spiritualisme, le matérialisme, le nihilisme, l'hégélisme, le spinozisme, le kantisme, le moi et le non-moi, l'objectif et le subjectif, le droit d'examen, le droit de penser, le droit de nature; enfin, on s'assassinait et on se guillotinait avec les immortels principes de 89 : les droits de l'homme, le droit de réunion, le droit de discussion, le droit de parler, le droit d'écrire, le droit divin, le droit populaire, et par-dessus tous ces droits le droit de plus fort, qui finissait toujours par avoir raison des autres. Que faire, que devenir au milieu de ces contradictions et de ces antagonismes? A qui entendre dans cette Babel ? A qui se fier dans ce dédale, tous déclarant, affirmant, insinuant, proclamant, hurlant, que chacun d'eux contenait, savait, disait la vérité ? Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était de rentrer le plus vite possible chez soi et en soi, de s'isoler, de se recueillir, de se

rechercher, de se retrouver, de se reconstituer dans les principes éternels et immuables, dans la justice qui est au-dessus des lois, dans l'âme qui est au-dessus des religions, dans l'observation qui est au-dessus des philosophies, dans la conscience qui est au-dessus des libertés et dans Dieu qui est au-dessus de tout. C'est ce que je fis, non sans effort, car, après tout, *homo sum*, vous me comprenez, n'est-ce pas? J'arrivai cependant à ce que je voulais, ayant pour les choses qui en valent la peine une persévérance vraiment remarquable. Je ne réclamai aucuns droits, les honnêtes gens finissent par les avoir tous; j'acceptai tous les devoirs, les vrais. Je constituai la famille comme je la comprends; je respectai l'art et la pensée comme ils le méritent, et je n'en fis jamais commerce; je tâchai de concilier dans ma vie et dans mon âme ce Code et cet Évangile qui s'entendent si peu au dehors, de combiner mon mouvement humain et mon action divine, selon l'expression dont je me suis servi autre part et que vous plaisantez si spirituellement aujourd'hui; c'est-à-dire que je m'efforçai de mettre en accord ce que ma conscience me disait avec ce que je disais aux autres, les actes dont j'ai à répondre aux hommes avec l'action dont je n'ai à répondre qu'à Dieu; c'est-à-dire enfin que je me constituai *dans ma vie* et *dans ma mort*, qui m'intéresse bien plus que ma vie, car celle-ci ne fait partie que du temps et celle-là de l'éternité. Or, l'immortalité dont je ne suis pas sûr ne m'occupe guère, tandis que l'éternité dont je suis certain me préoccupe beaucoup. Enfin, monsieur, je me suis fait homme, laborieux, honnête, libre, conscient, et cela tout seul, malgré de grands obstacles, à travers la bêtise humaine, en dépit de cette loi stupide qui m'attendait à mon entrée dans le monde pour me rendre ma tâche plus difficile qu'aux autres.

Me voilà donc avec cette certitude, preuves nombreuses à l'appui, qu'il n'y a pas de méchants, qu'il n'y a que des imbéciles, dans une proportion de quatre-vingt-dix pour cent, à peu près. Les dix pour cent qui font la différence (et dont nous sommes, naturellement, vous et moi) sont chargés

de renseigner les quatre-vingt-dix autres. Car enfin cette humanité imbécile et malheureuse, c'est notre espèce. Un Dieu l'a créée pour qu'elle soit autrement, un Dieu est mort, dit-on, pour qu'elle fût ce qu'elle n'était pas, et elle continue à être ce qu'elle a toujours été. Les *dix pour cent* sont là, de tout temps, pour essayer, dans la mesure de leurs forces, de la remettre dans son principe et dans sa fin, en commençant par s'y mettre eux-mêmes, pour n'avoir plus ni à redouter ses instincts ni à subir ses erreurs.

Nul ne saurait avoir, sans être fou, la prétention de faire à soi tout seul une réforme générale; mais il est probable que cette réforme doit s'opérer graduellement. On choisit donc, lorsqu'on traverse ce monde et que l'on a la volonté du bien, un point quelconque où se manifestent d'ailleurs, car ils sont visibles partout, les symptômes de l'imbécillité quasi universelle. On y devient incessamment attentif, et on la combat en apportant à la masse des observations déjà acquises les observations nouvelles que l'on a pu faire. On particularise son action, avec chance toutefois d'étendre peu à peu son domaine. C'est le procédé scientifique appliqué à l'ordre moral, et, un beau jour, *le prédicateur public, le législateur à mandat, le magistrat sur son siége, ceux enfin qui ont reçu de la société mission de l'édifier, de régler sa vie et d'apprécier ses actes,* peuvent et doivent utiliser ces découvertes externes et individuelles, s'ils n'ont pas l'orgueil de se croire, par les pouvoirs qu'ils ont reçus, complétement au courant de toutes choses.

Je cherchai le point sur lequel la faculté d'observation dont je me sentais ou me croyais doué pouvait se porter avec le plus de fruit, non-seulement pour moi, mais pour les autres; je le trouvai tout de suite. Ce point, c'était l'amour. C'était bien certainement là que la bêtise humaine se constatait le mieux. Il faut que tout le monde y passe plus ou moins.

Qui que tu sois voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être,

a dit encore Voltaire. Il ne me restait plus qu'à trouver le lieu où je pourrais, moi, simple volontaire, porter les meilleurs coups et donner à mes observations la plus grande publicité possible. Ce lieu, je l'avais à ma disposition, c'était le théâtre, qui m'offrait la mise en forme et en mouvement de ma pensée devant des milliers de spectateurs. De même que je voulais fixer mes observations toujours sur le même objet, je résolus de les faire connaître toujours dans le même lieu où j'eusse le droit de tout dire, et je m'en tins au theâtre du Gymnase, dont le directeur mit la scène à ma disposition, en acceptant les risques et périls matériels de cette entreprise psychologique. C'est ainsi que Montigny devint mon ami, et quelquefois mon complice.

Ce ne sont pas les définitions de l'amour qui manquent ; on en a donné de toutes sortes. A vérités éternelles, formules variées, multiples, souvent contradictoires; je n'essayerai donc pas d'en donner une définitive. Seulement, j'avais cette certitude que l'objet de mon étude et de mes investigations avait été, était et serait de tous les temps. L'homme peut changer ses topographies, ses religions, ses mœurs, ses gouvernements, ses littératures, ses idées, ses idiomes, ses dieux ; il ne changera jamais ses rapports avec la femme, et il viendra toujours au monde de la même façon. A peine sera-t-il sorti du sein de la femme comme enfant, qu'il voudra y rentrer comme homme, soit avec le titre sacré de l'époux, soit avec l'idéal vague de l'amant, soit avec l'appétit grossier du mâle. La matière est donc inévitable, et ce qu'on appelle du nom générique d'amour prend ainsi des aspects d'une diversité infinie, intraduisible (en apparence peut-être), selon les types, les caractères, les habitudes, les traditions, les coutumes, les tempéraments, les *circonstances,* les préjugés, les milieux, les corps, les âmes et les lois. Or (voyez quelle heureuse coïncidence!) il se trouvait que le lieu que j'avais choisi pour parler de l'amour, ce cinquième élément aussi indispensable que l'air, l'eau, la terre et le feu, il se trouvait que ce lieu, le théâtre, est justement et exclu-

sivement consacré à la représentation et à la glorification de l'amour. Les hommes et les femmes ne se réunissent au théâtre que pour entendre parler de l'amour, et pour prendre part aux douleurs et aux joies qu'il cause. Tous les autres intérêts de l'humanité restent à la porte. Là, rien n'est au-dessus de l'amour, rien n'est égal à lui; il règne en maître, c'est le dieu de ce temple dont la grande prêtresse est la femme, et où l'homme n'est jamais que la victime ou l'élu. Car (n'oubliez pas ce détail, monsieur, dans vos critiques ultérieures, il y sera de la plus grande importance) il nous est absolument interdit de représenter, au théâtre, l'homme supérieur à la femme. C'est là, par tradition des temps les plus reculés, que la femme règne, officie et finalement triomphe; c'est là qu'elle se moque et se venge du sexe fort, qui lui est si injuste, si oppresseur, si cruel, si barbare dans la vie réelle; c'est là qu'elle a toujours raison. Ses charmes y ont une puissance irrésistible, ses fautes y ont une excuse toujours renaissante; c'est là que, nous autres hommes, nous venons avouer notre faiblesse, reconnaître, proclamer et subir cette puissance. Tout ce que nous faisons de bien, sur ce terrain, c'est elle qui nous le fait faire; tout ce qu'elle fait de mal, c'est par nous qu'elle le fait; il est donc juste que nous en souffrions, et, du moment qu'elle pleure, nous devons être désarmés. Si l'œuvre représentée est une comédie, l'idéal du héros et sa récompense à la fin sont de posséder l'héroïne; si l'œuvre est drame ou tragédie, le héros doit mourir pour elle s'il l'a possédée, par elle s'il l'a abandonnée, avec elle s'ils n'ont que ce moyen d'être l'un à l'autre. Elle, toujours elle. Au théâtre, les maris sont des tyrans, les parents sont des ganaches. Il n'y a pas encore eu, depuis trois mille ans, un auteur dramatique qui ait eu l'audace d'écrire une pièce en un acte seulement, où, un père et une mère s'étant opposés au mariage de leur fille avec l'homme qu'elle aime, ce soient les parents qui aient raison, et où la jeune fille le reconnaisse et les remercie à la fin! Les jeunes filles ne se trompent jamais, au théâtre. L'homme qu'elles

aiment est toujours celui qu'elles doivent aimer, et maman et papa sont forcés de s'incliner au dénoûment devant cette éternelle clairvoyance de l'amour. Bref, au théâtre, tout par l'amour, tout pour l'amour. Exemple :

Chimène a vu son père tué par Rodrigue, il y a deux heures; vous croyez que cette jeune fille va maudire le meurtrier de son père, le tuer peut-être, en tout cas le chasser à tout jamais de sa présence? Pas le moins du monde. Don Gomez n'est pas encore enterré, que sa fille déclare qu'elle ne peut pas résister davantage à son amour pour Rodrigue, et le roi est forcé de lui dire que le mariage n'aura lieu qu'un an plus tard, pour ne pas trop blesser les convenances. Charmante fille, vraiment! Si vous avez une fille, monsieur, j'espère pour vous qu'elle n'est pas faite de cette sorte; quant à moi, je recommande bien ici aux miennes de ne pas imiter Chimène, le cas échéant. Rodrigue est le seul espoir de son pays. L'Espagne a les yeux fixés sur ce jeune capitaine. Des millions d'existences, des millions d'âmes sont suspendues à son bras. Vous croyez que c'est pour lui d'un intérêt suffisant. Pas le moins du monde. Il vient trouver Chimène et lui déclare que, si elle ne lui pardonne pas, si elle ne l'aime pas, si elle ne l'épouse pas, il se fait tuer par don Sanche, et laisse son pays se tirer d'affaire comme il pourra. Pour Chimène, il n'y a plus de famille; pour le Cid, il n'y a plus de patrie. Qu'est-ce qu'il y a donc pour eux au-dessus de cela? il y a l'A-a-a-mour, comme dirait Bridoison. Aussi les femmes, le lendemain de la première représentation de cette pièce, où elles avaient vu immoler à l'amour les plus saintes traditions de leur sexe et les plus grands devoirs du nôtre, ont-elles énoncé cet axiome : « Beau comme le Cid. »

Est-ce à dire que *le Cid* soit une œuvre méprisable? Non. C'est un chef-d'œuvre *de théâtre,* et les vers au milieu desquels ce chef-d'œuvre se déroule sont des plus beaux qui aient jamais tourné autour du mirliton de l'amour quand même.

Si l'Académie d'alors a protesté contre *le Cid,* œuvre dra-

matique, elle a eu tort; si elle a protesté contre *le Cid*, œuvre morale, elle a eu raison. Cette apothéose de l'amour proclamé supérieur à tous les hauts intérêts de la conscience humaine, limite à trop peu l'idéal et la fonction de l'homme. Déclarer que, lorsqu'il y a lutte entre le devoir et la passion, c'est la passion qui l'emporte, et cela, dans des âmes aussi élevées que doivent l'être les âmes du Cid et de Chimène, c'est mettre la femme au-dessous de ce qu'elle peut, et l'homme au-dessous de ce qu'il doit, et je déclare que si, demain, nous avions en France un Cid quelconque sur lequel nous crussions pouvoir compter pour nous rendre le territoire perdu, et que nous apprissions que cet homme passe son temps à gémir aux pieds d'une Chimène, si charmante qu'elle fût, et qu'il est prêt, si elle ne l'aime pas, à abandonner son pays et à se passer au travers du corps son épée ou celle de don Sanche, je déclare que nous aurions une piètre idée de ce troubadour, et que nous ferions bien d'en chercher un second. Malheureusement, nous n'avons pas même le premier!

Il n'en est pas moins vrai que nous sommes enfermés dans cette convention, espèce de lit de Procuste sur lequel nous sommes forcés de coucher l'homme et de lui couper tout ce qui dépasse, tandis que la femme fait tout ce qu'elle veut autour du lit et même dessus.

Il est vrai, d'autre part, que, si la moyenne des hommes donne en effet, dans l'observation de la réalité, quatre-vingt-dix pour cent d'imbéciles, cette convention du théâtre se trouve avoir sa raison d'être, et qu'il est tout naturel que le sexe spirituel et charmant dont l'homme veut faire sa victime légale vienne lui montrer en public que c'est lui qui est réellement sous sa dépendance. Il y avait donc peut-être moyen de s'entendre avec la convention et la réalité, et je n'avais pas à trouver insuffisant un procédé de l'art qui avait suffi à de plus forts que moi, et où l'on s'était immortalisé jusque dans ma famille. Mais plus mes maîtres avaient fait moins il restait à faire. Ils avaient taillé à grands coups dans

la nature humaine; ils nous avaient laissé des incarnations éternellement vivantes, auxquelles nous ne pouvions plus ajouter ou prendre que sous peine d'orgueil ou de plagiat. Il fallait trouver du nouveau dans une société que la révolution française a tellement remuée, amalgamée, nivelée, que tout le monde s'y ressemble, comme langage, comme mœurs, comme costume. Les grands caractères, les grandes passions, les grands vices, les grands préjugés, les grandes infortunes, les grands ridicules mêmes, après avoir trouvé leurs poëtes, avaient disparu. Tout semblait être au niveau des institutions bourgeoises, démocratiques, moyennes, qui devaient naître nécessairement de la proclamation de l'égalité parmi les hommes. Il ne nous restait plus qu'une société grisâtre, à ondulations molles, dans laquelle, en dernier lieu, M. Scribe, avec une dextérité supérieure, avait découpé près de quatre cents pièces, dont les personnages, silhouettes souvent originales, toujours légères, commençaient déjà à s'effacer.

Fallait-il ressusciter l'antiquité? C'était fait et bien fait, par Corneille et Racine; et Casimir Delavigne, Dumas, Hugo, venaient de découvrir et de dramatiser le moyen âge et la Renaissance. Que restait-il donc? Eh bien, il restait cette société nouvelle, dont l'uniformité n'était peut-être qu'apparente et dont il était peut-être possible de reconnaître, de séparer et d'utiliser les éléments; et j'avais justement, sous ses yeux et sous la main, Paris, le grand creuset où il semble que Dieu fait ses expériences.

Quelques fusions et quelques distillations qui aient été faites en lui et de lui, l'homme, même parisien, quand on l'analyse avec soin, contient toujours sa parcelle d'âme, comme la soixantième dilution d'Hahnemann contient encore une parcelle de la teinture mère. Il n'y a qu'à secouer le flacon pour répandre le suc ou la poudre dans toutes les parties d'eau. Il en est de même de l'âme. N'importe dans quel corps vous la secouerez, elle se répandra et agira selon son dosage particulier. Après tout, dirait un joueur de mots,

l'homme n'est que l'infinitésimal de Dieu. Français, ayant à parler surtout à des Français, pour commencer, j'avais à savoir ce que des *âmes françaises donnent,* dans leur combinaison avec leurs lois et leurs mœurs particulières. Je résolus de solliciter la production des faits que je voulais observer quand ils ne se présenteraient pas tout seuls, et de tâcher d'en assigner la loi, d'en déterminer les causes et de reconnaître la manière dont ces causes agissent, ce qui est la véritable méthode d'expérimentation.

Je me penchai sur le creuset et je m'aperçus assez vite que cette mixtion de l'être humain avec des mœurs et des lois particulières donnait les résultats les plus curieux, se traduisant souvent en des tragédies effroyables, véritables problèmes sociaux, en contradiction absolue avec les traditions et les ingéniosités du théâtre, et dont le théâtre, par contre, était peut-être appelé à chercher la solution, s'il ne voulait pas mourir d'épuisement à force de vivre de redites. L'orgueil était grand de ma part, mais le but était généreux en revanche ; et chacun son idéal et sa folie, comme dit Daniel dans *la Femme de Claude.* D'ailleurs, ces lois avaient été faites, comme j'avais l'honneur de vous le dire plus haut, par des hommes faillibles, malgré leurs bonnes intentions, dans des temps et pour des mœurs considérablement modifiés.

Tout en recueillant ces observations importantes, j'assistais à la formation des imbéciles dont je n'avais pu que constater précédemment l'existence. Ils sortaient de l'écume du creuset, ils naissaient de la vapeur de ces mixtions étranges. Rien de plus curieux que de voir comment ils se développaient, gazeux et solides, opaques et transparents, épais et volatils, parlant comme s'ils pensaient, s'agitant, vibrant, trépidant, gravitant sans direction volontaire, par instinct vital ou par attraction irrésistible, pendant un temps plus ou moins long, toujours encombrants ou dangereux, se reproduisant à outrance, infestant l'air pendant qu'ils vivaient et l'infectant après leur mort.

J'en étais là de mes observations, et je me demandais

ce que nous allions devenir, et si nous n'allions pas à la longue être asphyxiés par ces empoisonneurs de l'air respirable, quand je vis un énorme bouillonnement se produire dans le creuset; et non plus de l'écume et de la vapeur, mais des bases mêmes de la matière composée, sortit une Bête colossale qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ces têtes des cheveux du ton du métal et de l'alcool dont elle était née. Cette Bête était semblable à un léopard, ses pieds étaient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion, et le dragon lui donnait sa force. Et cette Bête était vêtue de pourpre et d'écarlate, elle était parée d'or, de pierres précieuses et de perles, elle tenait en ses mains blanches comme du lait un vase d'or plein des abominations et des impuretés de Babylone, de Sodome et de Lesbos. Par moments, cette Bête, que je croyais reconnaître pour celle que saint Jean avait vue, dégageait de tout son corps une vapeur enivrante à travers de laquelle elle apparaissait et rayonnait comme le plus beau des anges de Dieu, et dans laquelle venaient, par milliers, se jouer, se tordre de plaisir, hurler de douleur et finalement s'évaporer les animalcules anthropomorphes dont la naissance avait précédé la sienne. Ils s'évanouissaient alors spontanément avec une toute petite détonation, autrement dit, ils crevaient, et il n'en restait plus rien qu'une goutte de liquide, larme ou sang, que l'air absorbait aussitôt. La Bête ne s'en rassasiait pas. Pour aller plus vite, elle en écrasait sous ses pieds, elle en déchirait avec ses ongles, elle en broyait avec ses dents, elle en étouffait sur son sein. Ceux-ci étaient les plus heureux et les plus enviés.

Et cette Bête formidable ne disait pas un mot, ne poussait pas un cri! On entendait seulement le choc de ses mâchoires, et, dans ses entrailles, le bruit rauque et continu de ces roues des grandes usines qui tordent ou fondent, sans le moindre effort, les métaux les plus durs.

Et les sept têtes de la Bête dépassaient les plus hautes montagnes, et, formant une immense couronne, plongeaient

dans tous les horizons. Ses sept bouches, toujours entr'ouvertes et souriantes, étaient rouges comme des charbons en feu; ses quatorze yeux toujours fixes étaient verts comme les eaux de l'Océan. On voyait passer dessus les ombres des nuages, et le soleil ne pouvait qu'en faire étinceler les surfaces sans en éclairer les profondeurs; et, au-dessus de chacun des dix diadèmes, au milieu de toutes sortes de mots de blasphème, flamboyait ce mot, plus gros que tous les autres · Prostitution.

Or, cette Bête n'était autre qu'une incarnation nouvelle de la femme, décidée à faire sa révolution à son tour. Après des milliers d'années d'esclavage et d'impuissance, malgré les légendes du théâtre, cette victime de l'homme avait voulu avoir raison de lui, et, croyant briser les liens de l'esclavage en brisant ceux de la pudeur, elle s'était dressée tout à coup, armée de toutes ses beautés, de toutes ses ruses, de toutes ses faiblesses apparentes. Souriante et rugissante à la fois, elle se disait en elle-même : « Ah! j'ai besoin de toi, faux homme, et tu ne veux de moi que le plaisir! Ah! mes tendresses, mes dévouements, mes aspirations, mes chastetés, mes larmes, mes confiances, mes sacrifices, tout cela ne compte pas pour toi! Tu me demandes cent mille écus pour être mon époux et tu m'offres cent sous pour être mon amant. Voilà ce que tu appelles l'amour! En dehors de cela, pour moi, la mansarde, le travail à vingt sous par jour, la misère, l'enfant dont tu te débarrasses en moi, l'hôpital et l'amphithéâtre! Attends un peu, tu vas voir ce qui va se passer. Tu n'auras plus de mère, tu n'auras plus d'épouse, tu n'auras plus de fille, tu n'auras même plus de maîtresse; tu n'auras plus que la sensation incessante et implacable qui détendra tes muscles, décolorera ton sang, empoisonnera tes os, obscurcira ta raison, anéantira ta volonté, éteindra ton âme; car je ne te résisterai plus, ce sera là ma vengeance; mais tu ne posséderas de moi que mon rouge, mon blanc, mon noir, mes faux cheveux, ma poudre de riz et mes parfums de toilette, mes surfaces enfin, que je te ferai parer et

adorer, que tu montreras en public et dont tu t'enorgueilliras à haute voix. Mon être intime te restera obscur et fermé; tu n'y pénétreras jamais. C'est là que je puiserai inépuisablement les raisons de te haïr et les moyens de te vaincre. Mon cœur ne sera plus un temple, mais un sépulcre plein de tes cendres et de mon silence, et tu ne déposeras plus tes petits dans mon sein; je leur ferai prendre une fausse route, et les éparpillerai dans le vide; je connais l'art de la stérilité. Quant à me violer, je t'en défie. »

A partir du moment où j'eus vu cette Bête, où j'eus entendu ce qu'elle ne disait cependant qu'à elle-même, je la suivis partout et me mis au courant de ses habitudes et de ses métamorphoses, car elle change de formes comme Protée. Je l'ai rencontrée quelquefois, souvent, dans les meilleurs maisons, dans les plus hauts parages, et jusqu'en des lieux sacrés. Je la voyais escortée, adorée, cachée qu'elle était sous les traits de la grande dame, de l'épouse, de la mère, de la jeune fille, dont elle n'accepte pas les fonctions, mais dont elle emprunte le vêtement et l'allure. Je la saluais jusqu'à terre, comme tout le monde, et je la regardais jouer son jeu. Mais vous savez aussi bien que moi, monsieur, que ce Protée à qui je la comparais plus haut, quand on le serrait de près, qu'on le regardait bien en face et qu'on n'avait pas peur de lui, finissait par avouer qui il était, par reprendre sa véritable forme et par répondre à toutes les questions qu'on lui adressait. Ainsi de la Bête. Nous nous connaissons bien maintenant, elle et moi, et ce que je sais de plus étrange sur son compte, c'est quelquefois elle-même qui me l'a appris. C'est elle qui m'a montré, lorsque personne ne les voyait encore, les barbares en marche sur Paris, et le triomphe de la populace, et les ruines au milieu desquelles nous trébuchons depuis deux ans.

Eh bien, monsieur, faut-il tout vous dire? La Bête ne me révolte pas plus que les imbéciles qu'elle détruit ne m'émeuvent quand ils poussent leur dernier cri et font leur dernière contorsion. N'ayant personnellement rien à craindre d'elle,

je vous avouerai même qu'elle m'intéresse et m'amuse, et je l'aurais laissée accomplir son œuvre de destruction, si, se contentant de détruire ce qui n'a pas le droit d'exister, elle nous eût débarrassés et affranchis de non-valeurs bruyantes et nuisibles ; mais l'appétit lui était venu en mangeant, et elle voulait entamer les valeurs ayant cours, l'homme et la femme véritables. C'est alors que j'ai pensé que le théâtre pouvait me servir à la dénoncer publiquement, puisqu'elle avait modifié, perverti, contaminé l'amour, qui est l'âme même de ce monde de convention. Seulement, il m'était impossible de jeter sur la scène la Bête telle que je la connaissais. Jugez, par les cris que vous avez entendus lorsque j'en ai présenté des réductions, des cris que l'on aurait poussés devant l'original !

J'ai donc pris des ménagements : j'ai usé de métaphores, j'ai voulu acclimater graduellement mes auditeurs. On m'a reproché alors de revenir toujours sur le même sujet, et l'on m'a demandé dans quel monde j'avais vu ces choses-là. J'ai bien été forcé de répondre la vérité : Dans tous les mondes ; et c'était bien pour cela que je signalais le danger. Mes critiques, soit qu'ils ne soupçonnassent pas ce danger ou ne le vissent pas aussi grand qu'il est, car je ne puis admettre qu'ils cèdent eux-mêmes à l'influence de la Bête, soit que, le connaissant, ils fussent convaincus qu'il valait mieux ne pas le dire, mes critiques me crièrent, pour la plupart, que je faisais fausse route. Je tins bon, je m'obstinai dans mon *Delenda Carthago ;* et, comme je suivais la Bête non-seulement dans ses transformations, mais dans ses mouvements et dans ses tentatives, après l'avoir montrée dans les mondes interlopes par lesquels elle avait commencé, je la montrai dans les mondes supérieurs où je la voyais s'introduire. Après Mme d'Ange du *Demi-Monde* et Albertine de Laborde du *Père prodigue*, qui n'avaient pu attaquer la famille que du dehors et qui avaient fait un siége inutile (dans ces deux pièces), je montrai Iza de *l'Affaire Clémenceau* et Mme de Terremonde de *la Princesse Georges* venant attaquer et

essayer de détruire, la première, par instinct naturel, l'homme de valeur qui n'avait pas su la reconnaître, la seconde, par combinaison et calcul, la plus pure vertu de femme, qui n'avait pas su se défier d'elle ; et je montrai ces attentats énormes commis tranquillement, sous la protection des sociétés régulières, des lois réputées infaillibles, des sacrements reconnus divins. C'est alors que, comme aujourd'hui en réponse à l'article d'un homme d'esprit à propos d'un meurtre, article qui ne voyait dans la Bête qu'un petit être faible auquel il fallait pardonner toujours, c'est alors que je publiai une brochure où je m'efforçai d'expliquer physiologiquement, socialement, *bibliquement,* cette créature particulière qu'on appelle à tort une femme, que j'appelai la guenon de Nod, et je conclus en disant *à mon fils :*

« Et maintenant, si, malgré tes précautions, tes renseignements, ta connaissance des hommes et des choses, ta vertu, ta patience et ta bonté, si tu as été trompé par des apparences et des duplicités ; si tu as associé ta vie à une créature indigne de toi ; si, après avoir vainement essayé d'en faire l'épouse qu'elle doit être, tu n'as pu la sauver par la maternité, cette rédemption terrestre de son sexe ; si, ne voulant plus t'écouter ni comme époux, ni comme père, ni comme ami, ni comme maître, non-seulement elle abandonne tes enfants, mais va avec le premier venu en appeler d'autres à la vie, lesquels continueront sa race maudite en ce monde : si rien ne peut l'empêcher de prostituer ton nom avec son corps ; si elle te limite dans ton mouvement humain, si elle t'arrête dans ton action divine ; SI LA LOI QUI S'EST DONNÉ LE DROIT DE LIER S'EST INTERDIT CELUI DE DÉLIER ET SE DÉCLARE IMPUISSANTE, déclare-toi personnellement, au nom de ton maître, le juge et l'exécuteur de cette créature. Ce n'est pas ta femme, ce n'est pas *une femme !* elle n'est pas dans la conception divine, elle est purement animale, c'est la guenon du pays de Nod, c'est la femelle de Caïn : tue-la ! »

Enfin, cette brochure ayant eu un très-grand retentisse-

ment, ayant été discutée, attaquée, interprétée, commentée de toutes les façons, ayant défrayé pendant plusieurs semaines la curiosité publique, je pensai que le moment était venu de jeter la Bête sur la scène, telle qu'elle est.

Je jugeais l'occasion convenable, opportune même. La France venait de recevoir une rude leçon. Il me semblait impossible qu'elle l'eût déjà oubliée; c'était à la Bête que nous la devions, car c'était elle qui avait commencé à dissoudre nos éléments vitaux, en minant peu à peu la morale, la foi, la famille, le travail. Elle reparaissait cependant plus redoutable que jamais, puisqu'elle nous retrouvait encore plus divisés, plus inquiets, plus ignorants, plus affaiblis, tandis que l'odeur de la poudre, le bruit du canon, la flamme des incendies, les vapeurs du sang, les miasmes de la mort l'avaient ragaillardie. Elle avait humé dans l'air d'agréables senteurs de cadavres, mêlées à de fraîches bouffées de folie, d'athéisme et de décomposition; elle s'était dit : « Voilà les premières brises de la Fin. »

La vérité est que les symptômes étaient effroyables. Plus de gouvernail, plus de voiles, plus de boussole, plus de capitaine; rien que la carcasse du vaisseau, les vents, la tempête et la nuit. Tous les matelots commandaient; tous les passagers criaient; les grands oiseaux tournoyaient en l'air, attendant le naufrage. Les autres vaisseaux passaient au large, indifférents, silencieux, sans signaux. Quand les événements furent un peu calmés, quand le vaisseau put, sinon choisir où il aborderait, du moins aborder quelque part, tous les passagers débarquèrent pêle-mêle à la hâte, ahuris et demandant à grands cris leur route sur ces terres nouvelles. « Où est mon Dieu? où est mon âme? où est ma patrie? où est mon drapeau? où est mon toit? où est mon passé? où est mon avenir? où est le bien? où est le mal? A quelle tradition revenir? à quelle promesse croire? » Et tous les charlatans politiques, tous les guérisseurs en plein vent se mirent à crier : « Par ici; par là; à droite; à gauche; en haut; en bas; prends de ma liqueur blanche; prend de mon élixir

rouge. Ne prends pas de sa liqueur blanche, ce n'est que de l'eau; ne prends pas de sa liqueur rouge, c'est du sang. »

Et la Bête se contentait de dénouer ses cheveux, de mouiller ses lèvres, de tendre sa gorge, d'étirer ses bras, de cambrer ses reins, de présenter ses flancs et de murmurer : « Tu viens de souffrir, de jeûner; tu as été trompé; tu as été héroïque; tu as été vaincu; tu as besoin de te reposer, de te refaire, de jouir un peu: viens donc à moi, je suis la sensation immédiate; je suis le plaisir de tous les temps; je suis l'ivresse éternelle; je suis l'oubli certain; je suis la plus grande preuve de la vie, je suis l'amour. » Mais l'homme hésitait; sur le mur du festin, l'Allemand écrivait ces quatre mots : « Cinq milliards de dette. » Et la Bête lui montra le Juif qui, sur l'autre mur, écrivait ces mots magiques, au milieu des fanfares : « Quarante-deux milliards de crédit! » Et elle reprit : « Tu vois! tu es plus riche que jamais, tu n'as rien à craindre; tu as la sympathie et la confiance du monde entier. Allons, viens, amusons-nous; aimons-nous, repeuplons gaiement la terre. » Et les quatre-vingt-dix pour cent répondirent : « C'est vrai; allons-y gaiement! »

Et on rattrapa le temps perdu; on adora de nouveau la Bête, on l'épousa en premières noces, en secondes noces, *in extremis;* et, comme quelques-uns trouvaient que, malgré tout, on ne mourait pas assez vite, ils se tuèrent pour elle.

Et il y a de l'autre côté du Rhin un homme au front dégarni, à la moustache épaisse, aux yeux sombres, profonds, fixes et insondables, à la bouche railleuse et froide, au teint terreux, marbré de rouge, aux muscles d'acier, à la volonté de fer, à l'estomac énorme, au cerveau puissant; et cet homme de génie, qui a vaincu et utilisé la Bête, voyant que ce qu'il avait prévu arrivait, se frotta les mains et dit à son faux maître : « Votre Majesté peut regarder du côté de l'Orient, il n'y a plus rien à craindre du côté de l'ouest; on y meurt. »

Alors il me vint cette idée ridicule, que le moment était venu de tuer la Bête, non-seulement dans la fiction, mais

encore dans la réalité. Je crus avoir le droit et le pouvoir de la montrer enfin telle qu'elle est, sous ses formes multiples, de la juger, de l'exécuter au nom de la conscience humaine et de la justice divine, et de donner en même temps un avertissement public à ce pays que j'aime. Au lieu de composer une pièce de théâtre comme j'aurais dû la composer selon vous, monsieur, comme j'aurais su le faire, croyez-le bien, s'il ne s'était agi que d'une moralité courante à glisser dans les loisirs d'une nation spirituelle, aimable, ayant toute la sécurité de ses intérêts et toute la quiétude de son esprit (mais nous n'en sommes plus là : les hommes vont mal et les choses vont vite); au lieu de faire une simple pièce de théâtre, je voulus pousser un cri d'alarme, tenter une reprise de conscience. Au lieu de mettre en mouvement des personnages purement humains, je présentai des incarnations totales, des essences d'êtres, des entités en un mot, et je dis au public : Tu vois ce Claude; ce n'est pas seulement un mécanicien, un inventeur, un homme, c'est l'Homme dans le grand sens du mot, c'est l'exemple; c'est ce que, toi et moi, nous devons être toujours, aujourd'hui plus que jamais; c'est le Français, c'est la France telle qu'il la faut après les épreuves qu'elle vient de traverser, épreuves mortelles si elle n'y prend garde. Comme cet homme, nous ne devons pas perdre de vue une seconde ce but : la reconstitution de la patrie commune, et, ce qui est d'un ordre plus élevé encore, la recherche, la connaissance, la proclamation, l'application de la vérité, chacun selon nos forces et notre énergie personnelle! Notre autonomie, notre durée, notre valeur ne sont qu'à ce prix. Claude, c'est l'homme qui a souffert dans son âme et dans l'âme des autres, qui a compris, qui a réfléchi, qui s'est élevé, qui a maintenant une volonté bien ferme, un but bien net, et qui marche droit à ce but, en laissant de côté tout ce qui est inutile, en s'associant à tout ce qui est valable, en exterminant tout ce qui est hostile. A ce Claude, qui est *nous*, à cette France qui travaille, veut renaître et tend à reprendre la tête du monde, qui est-ce qui veut et peut faire

obstacle, en dehors des obstacles visibles et connus de tous?

Regarde cet homme qui rôde autour de ta maison paternelle, de ton cher foyer entamé, delabré, hypothéqué, dont tu es forcé de sacrifier les restes à ton travail et à ta mission. Cet homme pénètre chez toi; il a la mine ouverte et la main tendue; il te comprend, il t'aime, il t'offre son amitié et sa bourse; il partage tes espérances, il voudrait être associé à tes travaux et à tes représailles. Pour t'expliquer sa confiance et pour gagner la tienne, il te raconte qu'*ils* lui ont tué son fils, son unique enfant. Il pleure! Quel est cet homme au gros rire, aux larmes faciles, à l'amitié toujours prête, à l'accent expansif de ton compatriote du Midi? C'est lui. Qui lui? C'est le voisin, c'est le faux ami, c'est l'étranger, c'est le haineux, c'est l'espion qui s'est glissé, durant des années, dans ta famille, et qui, tout en jouant avec tes enfants, tout en *gaudriolant* avec la bonne, tout en te parlant de sa blonde fiancée restée là-bas au pays, prenait l'empreinte de tes serrures, le chiffre de tes revenus et le plan de ta maison. Le moyen a été bon; l'affaire a été bonne. Il a entendu dire que tu te relèves, que tu travailles, que ton génie renaît; il a peur de cette résurrection, et le voilà qui revient, avec ses allures de bonhomme et notre argent dans sa poche, pour nous corrompre et nous dissoudre, à nos frais cette fois, et sans avoir besoin de se mettre de nouveau en campagne, car, au fond, il n'aime pas ça. Tu ne le reconnais pas? — Non. — Cette face sanguine à front étroit, à mâchoires larges, à poils roux et frisés ne te dit rien, ne te rappelle rien! Tu m'effrayes! Quel oubli! Quelle légèreté! Quelle confiance! Tu es donc incapable de soupçonner la trahison, même après avoir répété tant de fois que tu as été trahi! Écoute-le parler alors, ton hôte nouveau, quand il est seul avec Césarine, puisque je t'admets à ce qu'ils se disent. Avec celle-là, il ne se donne plus la peine de ruser; il jette de côté son accent marseillais et reprend sa voix véritable, impérative et rauque, broyant les gutturales du Nord, comme les lourds camions broient les

cailloux des vieilles routes que l'on répare. Écoute ce qu'il dit. Il parle de la société qu'il représente et qui a *des milliards maintenant;* il parle des *acquisitions qu'elle a faites récemment à grands frais et qui lui deviendraient inutiles si elle ne possédait pas le canon de Claude pour les défendre et en faire de nouvelles;* il dit : *Nous ne sommes pas des barbares,* et il promet de *remercier la Providence, publiquement en temps et lieu.* — Ah! tu commences à comprendre. C'est ma faute si tu n'as pas compris plus tôt. Pourquoi ne t'ai-je pas dit tout de suite à quelle nation appartient cet homme, c'était bien plus simple, au théâtre surtout, où l'on n'a pas de temps à perdre? Parce que je ne pouvais pas te le dire. Tu ne sais donc pas que nous sommes abaissés et déchus à ce point que nos arts eux-mêmes sont sous la censure de cet anonyme que tu n'as pas reconnu et dont tu devrais toujours sentir l'odeur dans l'air que tu respires. Tu ne te rappelles donc pas que, l'an dernier, il nous a fallu retirer de notre exposition de peinture, avant même qu'elle fût ouverte, deux tableaux qui auraient pu lui déplaire, et, s'il y eût eu dans ma pièce le moindre mot qui le désignât positivement, il aurait exigé de nos gouvernants apparents qu'ils défendissent la représentation de cette pièce. Mais il s'est bien reconnu sur la scène, lui; et je l'ai bien reconnu dans la salle, moi; et, un soir qu'il sifflait et faisait siffler tant qu'il pouvait, j'ai fait crier par un de mes amis : « A la porte les agents secrets! » et il s'est tu. Car il ne veut pas qu'on le reconnaisse ni qu'on le dénonce.

Eh bien, cet homme qui veut notre mort et notre dissolution, ou (ce qui va bien t'étonner) notre alliance, avec qui va-t-il faire pacte? A qui va-t-il demander aide et complicité pour son œuvre ténébreuse et basse? A l'elément permanent et intérieur de dissolution : à la Bête, installée depuis plusieurs années déjà sous le toit de Claude, et à laquelle celui-ci est indissolublement lié par cette loi injuste qui ne lui a jamais permis et ne lui permettra jamais de se

libérer d'elle. Mais la Bête n'est pas de politique, elle n'est que d'instinct, c'est-à-dire qu'elle n'agit pas pour une cause et pour une fin communes, mais pour la satisfaction personnelle et immédiate de ses appétits. Elle sait que les mœurs l'excusent, que les lois la garantissent, que la religion l'abrite, que l'atmosphère sociale, malgré les médisances et les faits, l'enveloppe et la préserve, elle sait enfin qu'elle a une sauvegarde jusque dans le mépris silencieux de ce mari condamné à elle et résigné; mais la progression du vice est tellement fatale, qu'on est depuis longtemps déjà dans le crime quand on croit n'être encore que dans la passion; et la Bête, en donnant libre pâture à ses fantaisies et libre cours à ses débordements, dans un temps et un milieu qu'elle croit éternellement et universellement disponibles, a oublié ou plutôt ignore qu'il y a en dehors et au-dessus d'elle des lois et des logiques coordonnées et inexorables, parce que ce ne sont pas les hommes seuls qui les ont faites. Elle ne soupçonne pas les grandes raisons d'État qui se mettent en mouvement, elles, pour l'accomplissement de destinées et de fins collectives, et qui font le bien ou le mal, selon qu'il est nécessaire, mais en sachant toujours ce qu'elles font et pourquoi elles le font. Il suffira donc que le *travail* de la Bête entre dans les combinaisons d'un génie supérieur pour que, de toute-puissante qu'elle était ou croyait être, elle se trouve tout à coup n'être que l'agent humble et subalterne d'une puissance et d'une force véritables, dont elle ne connaît pas plus le mécanisme que le principe et le but. Toute résistance est inutile. Elle devra se soumettre ou périr. Le repos, la satiété, le repentir même ne lui sont plus permis, car elle est incapable de se racheter par une conversion spontanée et le châtiment public et glorieux d'elle-même. Elle obéira parce qu'elle est vaincue, et elle cherchera son salut dans la perte définitive des autres parce qu'elle est lâche.

C'est ce qui arrive à Césarine. Jusqu'alors, elle a tout utilisé à son profit. Elle s'est asservi ce à quoi les êtres

réguliers s'asservissent; elle a contraint les lois, les mœurs, les sacrements et jusqu'à la nature à se fausser, à s'avouer esclaves et à prévariquer en sa faveur. Jeune fille, elle a conçu par l'adultère, et elle a trouvé une loi qui l'a autorisée à donner la vie incognito, c'est-à-dire à faire porter par un innocent la peine de la faute dont elle n'a voulu avoir que le plaisir; elle a réclamé ensuite la complicité du groupe social auquel elle appartenait, lequel a escamoté cette faute, a répondu de la coupable, l'a garantie intacte et lui a cherché et découvert un mari à la fois innocent et responsable, comme l'enfant qu'on lui cache. Dans le mariage, elle trouve encore la complicité d'une loi à la fois imprévoyante et impitoyable qui, au lieu de protéger celui des deux époux qui est dans son droit et dans son devoir, ne sert absolument que celui qui n'est ni dans l'un ni dans l'autre. Quant à la loi religieuse, trop complaisante avant, car elle se contente alors de la confession banale et équivoque de ceux qu'elle va unir, elle est encore plus rigoureuse après, car elle proclame l'indissolubilité éternelle, au delà même de la terre, du lien des âmes qu'elle a unies si facilement.

Redevenue adultère dans le foyer comme elle l'a été dans le temple, Césarine ne veut même plus laisser la nature accomplir son œuvre, elle lui fait rebrousser chemin, elle intervertit et pervertit la création, elle tue ce qui n'est pas encore né; et la nature se laisse faire, tout en lui montrant la mort de près, ce qui la trouble un peu, car la Bête a peur du néant qu'elle proclame. En attendant, elle a perdu de sa substance et de son équilibre, elle se sent momentanément dans le vide; elle voit trouble et cherche où s'appuyer. Après avoir exploité les mœurs, les lois, les sacrements, la nature, elle va essayer d'exploiter l'Église, et comme il lui faut un moyen de reprendre son mari qui va devenir célèbre et riche, elle appelle le prêtre, à qui il est interdit de révéler la confession au magistrat, mais à qui il est permis de donner l'absolution à la coupable en dehors du mari, et elle

lui demande conseil. L'absolution et le conseil la soulagent et l'enhardissent. Elle n'a avoué, d'ailleurs, que le nécessaire et elle revient assez tranquillement à ce foyer conjugal qu'elle avait résolu de fuir ; elle y revient lorsque le complice sur lequel elle comptait lui manque; elle y revient pour y reprendre les forces et le point d'appui dont elle a besoin; ce n'est pas du repentir, c'est de l'hygiène. Elle y trouvera même une sensation plus aiguë et plus excitante que toutes les autres. La transmissibilité sensitive commence à s'émousser en elle. Il lui faut des stimulants. Si elle pouvait se faire aimer de son mari, quel triomphe pour son orgueil et quel régal pour ses sens! Voilà dans quel état elle revient; comme elle le dit, l'impossible la tente. D'ailleurs, elle apporte une arme nouvelle, l'argent de l'adultère. Et elle ne doute pas que tout cela ne s'arrange facilement. Le prêtre lui a promis le succès si elle a la foi, et elle a de si belles robes!

C'est ici que la fatalité se présente sous la forme de Cantagnac. Ce qui est au-dessus de la Bête ne va plus se laisser traverser, mais se fermer et peser sur elle. La voilà prise au traquet, la voilà terrassée, domptée, mise au joug, condamnée à tirer patiemment la charrue de la politique transcendante. Ses fantaisies, ses fautes, ses duplicités, ses impudences, ses victoires, ses jouissances, après avoir servi de litière à toutes sortes d'animaux, vont, bienfaisant mélange d'immondices, servir de fumier au labour d'un grand diplomate. C'est humiliant, mais c'est logique. Le mal n'aurait pas sa raison d'être, s'il ne hâtait pas certaines moissons. La Bête se soumet en rugissant devant son maître, en essayant de transiger, non plus avec l'Église, mais avec le Ciel, à qui elle jure de se repentir. Elle s'engage à sauver son âme, s'il sauve sa vie. Le bon billet qu'a Dieu! Elle n'est pas la première qui l'ait souscrit; mais Dieu ne se laisse pas mettre dedans comme les lois, les mœurs et les sacrements que les hommes ont institués en son nom, et les Césarines et les Cantagnacs ne vont pas plus loin qu'il ne veut.

De même que l'Instinct vient se briser contre la politique, de même la politique vient se briser contre la Conscience.

La Conscience, c'est Claude. Lorsque Cantagnac a eu affaire à celui-ci, il a bien compris, dès les premiers mots, que cet homme n'avait même pas besoin d'être défiant, tant il était convaincu; mais il n'a pas vu tout de suite tout ce que cette grande âme avait acquis dans sa lutte avec la douleur, à quelles profondeurs elle avait pu descendre, à quelles hauteurs elle avait su s'élever. Il n'a pas soupçonné que cet homme laborieux, simple, indulgent, résigné, était allé reprendre les choses dans leur principe et leur totalité; que ses droits comme ses devoirs s'étaient dès lors placés au-dessus des compromis sociaux qui n'avaient pas voulu le garantir, et qu'après s'être immolé soi-même, il immolerait quiconque ferait obstacle à la mission dont il avait reçu le commandement. Car il a commencé par s'immoler, cet homme; il s'est, par l'imprévoyance d'une de nos lois inattaquables, il s'est trouvé condamné, dans le mariage, au célibat et à la stérilité.

Il était resté chaste, entre sa mère et son travail, au fond de la solitude où il avait vu le jour. Sa mère, en mourant, avait laissé un tel vide dans son cœur et dans sa vie, qu'il lui avait semblé que l'épouse seule pouvait le remplir. Il souffrait, il avait besoin d'épancher ses douleurs, de confier son âme, de communiquer ses rêves. N'est-il pas convenu que la femme a justement été créée pour nous recueillir et nous réconforter? Claude l'a cru et il s'est trompé dans le choix de sa compagne. C'est là le crime qu'il lui faudra expier de toutes ses illusions, de tous ses droits, de toute sa vie. Il ne lui restera plus, le mariage étant indissoluble, qu'à être héroïque et ridicule. Il accepte l'un et l'autre rôle. Il se soumet silencieusement et il laisse dire. Il tente même le salut de la bête, qu'il ne sait pas encore indigne et incapable d'être sauvée. Il lui pardonne le passé à la condition qu'elle se constituera mère. La maternité, qui a été la faute de cette femme, peut devenir son rachat devant la générosité de cet

époux chrétien. Mais la Bête fait des enfants, elle n'en a pas. Elle a bien d'autres besoins à satisfaire, et ce qu'elle veut de son mari, ce n'est pas l'ami, ce n'est pas le sauveur, c'est le mâle. Quel effroyable malentendu! Que ne fait-il comme tant d'autres, que ne se sépare-t-il judiciairement? Que ne prend-il une maîtresse pendant que sa femme, sa femme? celle à qui l'Église l'a déclaré lié pour l'éternité, prendra des amants? Pourquoi, puisqu'il voudrait être père, ne fait-il pas des enfants à une autre femme, des enfants qui n'auront rien à réclamer de lui, puisqu'il ne peut les reconnaître, et qui seront, quoique innocents, déclarés coupables par la loi? Il pourra ainsi contribuer à la moyenne des 35 p. 0/0 d'enfants naturels que la statistique est forcée de constater aujourd'hui. Ces saletés ne sont pas dans les idées de Claude, bien qu'elles soient dans les habitudes du monde. Cet homme jeune, robuste et sain, dont le corps, le cœur et l'âme ont besoin de se répandre, s'attelle à un travail acharné, sans trêve, sans relâche, sans détente des muscles ou de l'esprit. Les malheurs de la patrie sont venus tout à coup lui donner le mépris des siens, et il s'est trouvé bien lâche de souffrir pour lui seul en présence de cette grande souffrance commune. Après avoir immolé ses espérances d'amant, d'époux et d'homme, il immole ses douleurs et se voue tout entier au salut de la France, cette autre coupable qui promet de se repentir et de se racheter, bien qu'il l'entende encore rire, chanter et blasphémer comme *avant,* mais il s'obstine dans sa foi et dans sa tâche. Que lui resterait-il s'il lui fallait maintenant douter de la patrie?

Cependant, Dieu seul a le pouvoir et la faculté de se donner toujours sans s'épuiser jamais. L'âme humaine, si forte et si résolue qu'elle soit, a besoin de soulagement et de dégagement; sans quoi, elle fait éclater le corps qui la contient. Claude, à qui les institutions de son pays ont interdit la postérité naturelle et directe, s'en donne une de choix; Claude, que les législateurs à mandat et les magistrats sur leur siége ont frustré de l'amour terrestre, se repose et se rassérène

dans un amour purement idéal, tout de contemplation et de respect. Il déposera son esprit dans Antonin, l'orphelin recueilli sur la grande route, il reposera son âme dans la pureté de Rébecca, la fille des éternels persécutés Il ne demande pas à Rébecca, il ne sait pas si elle l'aime; il veut croire seulement qu'elle l'admire et le plaint, tant il aurait peur, tant il aurait honte de troubler, d'amoindrir cette âme d'élection. Près d'elle, il se sent moins meurtri, moins malheureux, il respire un air plus pur, voilà tout. Pauvre homme de bien égaré dans nos temps! Il respecte et il adore, tellement qu'il veut se persuader qu'il n'aime pas, et qu'il s'impose ce nouveau sacrifice d'unir Rébecca et Antonin, c'est-à-dire de s'immoler encore une fois, et de n'avoir que leur bonheur pour récompense.

Mais cet amour silencieux et immatériel, tout le monde, autour de lui, le sent, le devine, le comprend. La grandeur de cet homme et la pureté de cette femme étaient si bien faits l'un pour l'autre ! Seulement, les pouvoirs constitués ne veulent pas. Alors, il faut attendre que l'on en ait à jamais fini avec eux. Puisque Rébecca ne peut se donner à qui elle appartient, Rébecca fait son aveu d'amour et son vœu de virginité, et elle leur restera fidèle. Elle se déclare l'épouse de la seconde vie (c'est à mourir de rire), quand l'homme pour qui elle était faite sera dégagé par la mort des liens que la terre qu'il habite lui impose; et elle disparaît avec son père dans l'horizon insondable où celui-ci va rechercher sa patrie détruite depuis des siècles.

Ce père a beaucoup fait rire aussi. On m'a demandé ce que ce juif venait faire là-dedans. Il vient y faire ce qu'il doit y faire. S'il était parti pour aller fonder une grande maison de commerce à Buenos-Ayres, il aurait paru très-vraisemblable, d'autant plus que Buenos-Ayres, c'est quelque part et que, la pièce finie, Césarine étant morte, Claude aurait pu envoyer une dépêche à son ami avant même qu'il eût appris la nouvelle par *le Figaro* et qu'après son acquittement, acquittement inévitable, il aurait pu rejoindre Ré-

becca, laquelle aurait tenu les livres en attendant, qu'il aurait épousée et dont il aurait eu enfin beaucoup d'enfants.

Eh bien, non, l'auteur a voulu que, quoi qu'il arrivât sur la terre, l'union de Claude et de Rébecca ne se fît que dans le monde des âmes. Il fallait donc qu'au lieu de partir pour un de ces pays réels, bien connus des dénoûments de comédies et de vaudevilles, pays où l'on se retrouve, une fois le rideau baissé, il fallait que Rébecca partît pour des pays où l'on ne pût jamais retrouver sa trace. Comme elle ne peut partir seule, elle part avec son père, qui ne sait pas lui-même où il va, ayant chance pour ses recherches d'être renvoyé de la Chine au Lac-Salé et du Lac-Salé au centre de l'Afrique, où il rencontrera peut-être Livingstone, autre fou qui a cru aussi qu'il y a mieux à faire en ce monde que de jouer à la Bourse, de vendre des denrées, de courir après un bon mariage, d'aller au cercle ou d'entretenir Cora. L'auteur a donc choisi parmi tous les errants de la terre l'errant le plus connu: le juif. Il aurait même pu ajouter que son juif était un Caraïte, mais, cette fois, on aurait trop ri. Ces plaisanteries-là sont bonnes dans les théâtres d'opérettes, car il est convenu qu'un juif, au théâtre, doit toujours être un grotesque; et l'auteur le sait si pertinemment, il sait si bien que son juif sérieux va paraître ennuyeux, qu'il enferme ce que ce juif a à dire entre le sommeil de Cantagnac et la raillerie de Césarine. Seulement, Cantagnac, qui est un malin, ne fait que semblant de dormir, tandis que Césarine, qui est une brute, manque franchement de respect à son hôte. Enfin, pourquoi Daniel est-il justement là? Parce que vous permettrez bien à Claude d'avoir un ami, avec qui il puisse converser, espérer, rêver. L'ami de Claude sera un idéaliste comme lui, comprenant ses travaux, partageant son idéal, le dépassant peut-être. Où trouverons-nous les limites des espérances de l'âme? Si vous les connaissez, monsieur, veuillez me dire où elles sont, je partirai pour les voir. Il y a eu d'abord rencontre fortuite de ces deux hommes, puis attraction simultanée et irrésistible, enfin communion scientifique,

intellectuelle et morale, même au delà de la terre, en un mot : amitié.

Ces deux hommes sont bien faits pour se comprendre et s'aimer, à quelque distance que leurs travaux respectifs les tiennent l'un de l'autre, et comme le dit Cantagnac, si la France avait beaucoup d'enfants comme ceux-là, elle n'en serait pas où elle est. Ce Cantagnac est un coquin, mais ce n'est pas un imbécile, et il sait très-bien qu'un pays où les Claudes domineraient, où ils auraient des épouses comme Rébecca et des amis comme Daniel, ne serait pas facile à tromper et à conquérir. Il est donc tout naturel que, tandis que Claude travaille à reconstituer sa patrie démembrée, Daniel pense à retrouver sa patrie perdue, à renouer sa tradition coupée, à rebâtir son temple, à réunir en un groupe, en un peuple, en une nation, ses frères disséminés sur le globe. Puisse-t-il réussir, et que ses coreligionnaires n'aient bientôt plus besoin de notre hospitalité, et que nous n'ayons plus besoin de leur argent, qu'ils nous prêtent si généreusement en échange, car le peuple français est leur frère bien-aimé, comme Joseph. Joignez ce souhait à vos prières, monsieur, et que le Dieu des chrétiens vous exauce ! mais je crains fort que ce ne soit le Dieu des Juifs qui ait eu raison lorsqu'il a promis à ses enfants le royaume de la terre, et je commence à croire que ceux-ci ne nous laisseront bientôt plus que le ciel, dont ils se soucient médiocrement. Je me figure que Daniel n'est pour eux qu'un rêveur ou un maladroit, qu'ils ne demandent pas mieux que d'envoyer se promener, pourvu qu'il ne revienne pas leur annoncer qu'il a trouvé ce qu'il cherche. Où Daniel a-t-il la tête, en effet, de vouloir refaire une patrie locale, définie, limitée, fixe, à ces persécutés conquérants, en marché à cette heure pour acheter le monde ?

Claude réussira-t-il plus que Daniel ? Qui le sait ? Dans ce temps où tout s'écroule, sera-t-il assez fort pour soutenir quelque chose ? Ce qui est certain, c'est que, lui, il ne sera plus, ne pourra plus être, ni arrêté, ni détourné, ni entraîné. Toute combinaison, toute politique qui ne sera pas dans sa

communion intime viendra se briser contre cet homme de foi et de détermination. Cantagnac pourra suborner Césarine, celle-ci pourra troubler Antonin : au dernier moment, tout sera remis en ordre par l'exécution impassible que fera Claude. A ce coup de fusil, Césarine tombe, Cantagnac s'esquive, Antonin se prosterne. L'être de rébellion est précipité dans le néant, l'être de ruse est rejeté dans le vide, l'être d'impression mais de repentir est rappelé dans le bien. Chaque chose est remise où elle aurait dû être, où elle devra rester ; la reprise de conscience est faite, proclamée, imposée ; les courants divins sont rétablis, *la loi de Dieu* éclate et triomphe.

Mais c'est insensé, me direz-vous ; il y a transgression à la fois de la loi divine et de la loi humaine, puisque le Code punit le meurtre, et que l'Évangile le défend. Bossuet n'a-t-il pas dit : « Celui qui trangresse la loi en un commandement, la méprise en tous les autres ; car celui qui a dit : « Tu ne commettras pas d'impuretés, » a dit aussi : « Tu ne tueras pas? » Or Claude a beau être laborieux, continent, charitable, résigné, pur, du moment qu'il tue, c'est comme s'il n'était rien de tout cela. Que seraient, en effet, des vertus dont la résultante serait le meurtre? Que serait une société qui tolérerait de pareils principes? Je vous ferai d'abord observer, monsieur, que la loi humaine n'est aucunement transgressée en cette circonstance, attendu qu'elle prévoit, qu'elle tolère, qu'elle absout ce genre de meurtre. Pauvre loi qui en est réduite, n'osant pas libérer les époux par le divorce, à leur permettre implicitement de se libérer par l'assassinat! Triste loi qui, en cette matière, punit celui qui absout, et absout celui qui punit ; car, si le mari outragé pardonne à l'épouse coupable, il est condamné toute sa vie à porter la peine de la faute qu'il a pardonnée ; tandis que, si, dans cet accès de passion que le Code a été forcé d'admettre, il tue cette femme, il en est debarrassé à tout jamais : sans compter que, dans le premier cas, on le plaisante, et que, dans le second, on l'admire. Loi à refaire, monsieur, celle qui n'a pas prévu

qu'un homme comme Claude pouvait être accolé toute sa vie à un monstre comme Césarine, et qui force cet homme, après toutes les indulgences, après tous les sacrifices, après toutes les abnégations, à prendre un fusil et à tuer sa compagne éternelle au moment où elle va vendre son pays à l'étranger. Si, trompé par la jeune fille qu'il épousait et par sa famille, complice de cette fausse vierge qu'elle garantissait pure ; si Claude, le jour où il apprit que cette créature avait déjà fait avec un autre homme fonction volontaire d'épouse et de mère, si Claude avait trouvé une loi juste et logique à laquelle il eût pu dire : « On s'est servi de toi pour me voler mon nom, mon cœur, mon honneur et ma liberté; je m'adresse à toi pour que tu me fasses restituer tout ce que des misérables m'ont volé ; » si Claude avait trouvé cette loi prête à faire son devoir, il n'eût pas été condamné au désespoir d'abord, puis à la stérilité, puis au meurtre; Rébecca ne fût pas restée vierge errante et inféconde; de cet homme et de cette femme créés l'un pour l'autre seraient nés des enfants, qui nous manqueront peut-être le jour où il nous faudra de véritables valeurs humaines; Antonin n'eût pas été adultère, Cantagnac n'eût pas été attiré et Césarine n'eût pas été mise à mort, par Claude du moins ; car il est probable que ses infanticides l'auraient amenée jusque sous le glaive de la loi, qui tue tranquillement, elle, même quand elle est dans son tort, et quoi qu'en dise Bossuet.

Quant à la loi divine, ce n'est pas Claude qui l'enfreint, c'est la loi humaine ou plutôt la loi française elle-même qui la fausse. Jésus, qui nous a transmis la morale dans sa plus grande pureté et dans sa plus grande exactitude, n'a pas voulu que Claude fût éternellement rivé à Césarine. Il a prévu le cas, lui, et il a dit : « Je vous déclare que quiconque aura répudié sa femme, SI CE N'EST EN CAS D'ADULTÈRE, la fait devenir adultère ; et quiconque épouse celle que son mari aura répudiée commet un adultère (saint Matthieu). » Donc, la loi déclarée divine est pour le divorce en cas d'adultère; donc, la loi humaine, en n'admettant pas même le cas, ment à la loi divine.

Permettez-moi de constater en passant, monsieur, qu'on fait dire à Jésus, pour les besoins de certaines causes, une foule de choses qu'il n'a jamais dites. Ainsi, on déclare qu'il a pardonné à la femme adultère, ce qui est absolument faux. Il ne lui a rien pardonné; il a tiré de sa faute un argument contre les pharisiens, voilà tout. Il leur a dit: « Qui de vous est sans péché? S'il en est un, qu'il lui jette la première pierre. » Heureusement pour cette femme, tous ces hommes étaient plus ou moins coupables: elle ne fut donc pas lapidée, et Jésus lui dit : « Allez-vous-en, et à l'avenir ne péchez plus. »

Ce n'est pas un pardon, ce n'est même pas un acquittement; ce n'est qu'une ordonnance de non-lieu, motivée par l'incompétence du tribunal qui s'était cru en droit de juger et de condamner cette femme.

Si un des pharisiens, le mari, par exemple, eût été sans péché, et fût sorti de la foule en disant : « Maître, moi, je suis sans péché; » Jésus eût été forcé de lui dire : « Frappe. »

Eh bien, monsieur (voyez comme on peut être accusé à tort), le *Tue-la!* qui termine la brochure de *l'Homme-Femme,* qui a scandalisé tant de gens et que vous me défendez de dire, n'est que la paraphrase de la parole du Christ à ceux qui lui amenaient la femme adultère.

« Si tu es absolument sans péché, dit l'auteur à son fils supposé, et si la loi ne veut pas te libérer de cette femme chargée d'iniquités, tue-la. » Et ce n'est pas de la femme adultère qu'il s'agit, c'est de la femme qui, ayant été adultère et pardonnée déjà par son mari, n'a pas voulu aimer ses enfants, en a appelé d'autres à la vie, déshérités d'avance de nom, de morale, de famille et d'amour; c'est de celle qui n'a voulu accepter son époux ni comme époux, ni comme ami, ni comme frère, ni comme maître; c'est de celle qui s'oppose au bien qu'il a à faire, à la mission qu'il a à remplir; c'est de celle enfin qui n'a de la femme que la forme. D'où il résulte que ce mot qui me fait traiter de révolution-

naire, d'homicide et de fou furieux, est plus indulgent, plus doux, plus clément que celui du Christ, puisque le Christ, si l'exécuteur est dans de certaines conditions, qui sont justement celles que j'exige, puisque le Christ admet la mort pour une femme qui n'a commis que le seul crime d'adultère.

Claude est dans ces conditions ; il est sans péché, il a pardonné vingt fois; et, tant que Césarine n'est coupable qu'envers lui, il la laisse vivre ; ce n'est que quand elle est devenue un danger public qu'il la frappe. Il n'assassine pas, il exécute. Il ne se fait pas justice, il fait justice. En sa qualité d'homme conscient et relevant directement de son Dieu, il laisse de côté la loi insuffisante et incomplète des hommes, il se met dans la loi éternelle, qui veut que l'esprit du bien anéantisse finalement l'esprit du mal. Enfin, monsieur, dans cette pièce de *la Femme de Claude,* œuvre toute symbolique, comme l'a si bien compris et si bien expliqué Théodore de Banville dans le compte rendu qu'il en a fait (il n'y a que ces fous de poëtes pour deviner ces choses-là!), dans cette œuvre particulière, Claude ne tue pas sa femme, l'auteur ne tue pas une femme, ils tuent tous deux la Bête, la Bête immonde, adultère, prostituée, infanticide, qui mine la société, dissout la famille, souille l'amour, démembre la patrie, énerve l'homme, déshonore la femme, dont elle prend le visage et l'apparence, et qui tue ceux qui ne la tuent pas. *Tue-la!* ne signifie donc pas, comme je l'ai entendu répéter par maints critiques et par vous-même, monsieur, sans doute parce que mes écrits méritent d'être critiqués avec sévérité, mais ne méritent pas d'être lus avec attention; *tue-la!* ne signifie donc pas que tous les maris trompés doivent tuer leurs femmes. Je commence même par vous dire qu'il y a une foule de maris qui, étant trompés, n'ont que ce qu'ils méritent. C'est leur faute ; ils n'étaient pas faits pour le mariage ; car, comme a dit encore Jésus, « tous ne sont pas capables de cette résolution, mais ceux-là seulement à qui il a été donné d'en haut. » La plupart des maris trompés sont

donc plus souvent à blâmer qu'à plaindre, et, comme la loi ne permet pas le divorce à leurs femmes, elle fournit une excuse à ces victimes ingénieuses qui se vengent avec les moyens particuliers qu'elles ont toujours à leur service. C'est stupide, c'est immoral, c'est malpropre, mais c'est convenu, c'est accepté, c'est même applaudi quelquefois. Ces maris et ces femmes ne sont pas ceux qui nous occupent ici Qu'ils s'arrangent et qu'ils lavent leur linge sale ensemble; une tache de plus ou de moins, peu importe! Ces hommes n'ont pas le droit de tuer ces femmes, et ces femmes ont perdu le droit de se plaindre de ces hommes; ils se sont mis conjointement en dehors des revendications supérieures en maintenant dans la société une moyenne d'immoralité pseudo-légale qui donne les meilleurs résultats comme on peut voir, et dont leurs petits se trouvent à merveille. Le *Tue-la!* appliqué à ces ménages serait un non-sens, ou deviendrait un massacre dont l'auteur serait justiciable après, et dont il ne saurait accepter la responsabilité, n'ayant jamais eu la pensée d'en donner le conseil avant. La loi a peut-être ses raisons pour se désintéresser de ces êtres sans prévision, sans direction, qui viennent lui demander de les accoupler et non de les unir; mais les raisons ne sont pas toujours la raison, et la loi ferait encore mieux, vu le mauvais exemple que donnent ces individus, vu les grands dommages qu'ils causent et les effroyables désordres, presque toujours héréditaires, qu'ils introduisent dans le milieu commun, la loi ferait mieux, disons-nous, de ne pas tant les abandonner et de leur venir un peu plus en aide. Mais là où la loi est absolument en faute, c'est quand elle prétend à annihiler complétement un homme comme Claude, au profit d'une drôlesse comme Césarine, sans profit pour personne, en ne laissant à cet homme sans péché d'autre moyen de se reprendre que de se faire bourreau. Le *Tue-la!* enfin n'est que le total mathématique des erreurs de cette loi et un avertissement à elle donné pour qu'elle réfléchisse et sache bien à quelles fatalités absolues l'absolu de ces termes

peut amener, en certains cas, le plus honnête homme du monde.

Je n'ai pas voulu dire autre chose dans ma brochure, et qui la lira sans parti pris le reconnaîtra facilement. Quant à *la Femme de Claude,* elle avait l'intention, la prétention si vous voulez, de dire à cet être particulier, topographiquement parlant, qu'on appelle le Français :

« Prends garde! tu traverses des temps difficiles; tu viens de payer cher, elles ne sont même pas encore payées, tes fautes d'autrefois; il ne s'agit plus d'être spirituel, léger, libertin, railleur, sceptique et folâtre; en voilà assez, pour quelque temps au moins. Le Dieu, la patrie, le travail, le mariage, l'amour, la femme, l'enfant, tout cela est sérieux, très-sérieux, et se dresse devant toi. Il faut que tout cela vive ou que tu meures! Recueille tous ces éléments d'éternité et fais-en ta communion et ta conscience. Prends garde! L'étranger qui t'a vaincu et qui veut t'achever rôde autour de toi et te guette; la Bête qui t'a séduit et trompé reste sur ton sol et te menace; l'enfant sur lequel tu comptes et en qui ton esprit doit revivre, cette génération qui doit te venger, hésite et se trouble entre le travail et le plaisir, entre l'idéal et la passion; sois attentif, soit recueilli, sois résolu, sois implacable; quelle que soit la tentation qui t'appelle hors de ta route, repousse-la; quel que soit l'obstacle qui se dresse devant toi, brise-le, sinon tu disparaîtras du nombre des vivants. »

Voilà ce que veut dire *la Femme de Claude,* et voilà pourquoi il n'y a pas dedans le plus petit mot pour se désopiler la rate après boire. J'aurais cru manquer de respect à mon public si, ayant, en des jours comme les nôtres, à lui parler de ces choses graves, vitales, je ne l'avais pas fait en termes sévères, dignes autant que possible de la situation, de lui et de moi.

Vous assurez que je me suis trompé, monsieur, que le théâtre ne doit pas agiter de questions, qu'il ne doit agiter que des grelots, auxquels vous me renvoyez dédaigneuse-

ment. Si vous avez raison, monsieur, tant pis pour le théâtre. Mais je reste convaincu que l'avenir n'a jamais été plus menaçant, et que la Bête n'a jamais été plus insatiable.

Et maintenant que j'ai fait mon devoir en le disant, advienne que pourra ou plutôt que devra ; car les proverbes se trompent quelquefois aussi. Il n'arrive jamais *ce qui peut,* il arrive toujours *ce qui doit.*

Encore un mot et j'achève cette lettre déjà beaucoup trop longue, bien qu'elle ne contienne pas le quart de ce que j'aurais à vous dire.

Si j'avais été Galilée, du jour où j'aurais été absolument certain que la terre tourne, j'aurai crié à tue-tête et partout : « La terre tourne ! »

Les pouvoirs constitués et autorisés m'auraient répondu comme ils ont fait :

« Tu vas déclarer qu'elle ne tourne pas, ou tu vas mourir. »

A quoi j'aurais répliqué (ma vie étant utile) :

« Vous ne voulez pas que la terre tourne ? Elle ne tourne pas. »

Et elle aurait continué de tourner.

Et je me serais tranquillement remis à l'œuvre pour découvrir une vérité nouvelle ; parce que, du moment que la terre tourne, ce qui est important, ce n'est pas que les pouvoirs constitués le veuillent, c'est que Galilée le sache ;

Et qu'il l'ait dit.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A. DUMAS FILS.

Mars 1873.

PERSONNAGES.	ACTEURS qui ont créé les rôles
CLAUDE RUPER.	MM. LAMBERT.
CANTAGNAC.	PRADEAU.
DANIEL.	PUJOL.
ANTONIN.	VILLEBAY
CÉSARINE.	Mme DESCLÉE.
RÉBECCA	PIERSON.
EDMÉE.	VANNOY.

La scène se passe à la campagne, de nos jours, du matin au soir.

LA

FEMME DE CLAUDE

ACTE PREMIER

Un grand salon avec de vieux meubles, des rideaux et des portières en tapisserie. Au milieu une grande baie vitrée donnant sur une vallée. Portes-fenêtres de chaque côté de cette baie. Portes latérales donnant dans les appartements. Boîtes, sphères, instruments de travail. A gauche, un grand coffre de bois à cercles et à boutons de fer, où Antonin enfermera le manuscrit de Claude; on sent que ceux qui habitent cette maison ont aimé jadis les objets qui les entourent, mais qu'ils continuent à s'en servir sans s'y intéresser. On entend le tintement d'une grande horloge. Il ne fait pas encore jour dans ce salon, qui est au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDMÉE, CÉSARINE.

EDMÉE entre avec une petite lampe de nuit qu'elle lève au-dessus de sa tête pour voir l'heure.

Sept heures moins un quart, il doit faire jour. (Elle se met à ranger les papiers sur la table, tout en les parcourant un peu par une curiosité plus instinctive que calculée. On entend frapper doucement à une des portes. Edmée écoute. On dirait qu'on a frappé aux carreaux. (On vient heurter un peu plus fort à l'autre porte.) A la porte maintenant. Qui peut venir à cette heure?

CÉSARINE, en dehors, à demi-voix.

Edmée, ouvre, c'est moi.

EDMÉE.

Elle! ah! pourquoi diable revient-elle? Ça allait si bien ici. (Elle va ouvrir, tire les rideaux, ouvre les volets, le jour se fait.)

CÉSARINE.

Tu es toute seule?

EDMÉE.

Oui, personne n'est encore levé dans la maison, ou du moins personne n'est encore descendu; mais comment avez-vous vu que j'étais là? Les volets n'étaient pas ouverts.

CÉSARINE.

Par un petit trou que j'ai fait moi-même un jour, pour voir du dedans dehors. Mais, à mon tour, comment se fait-il que la porte d'entrée soit fermée au verrou, et que je sois forcée de frapper aux volets comme une inconnue?

EDMÉE.

On ferme tout ainsi tous les soirs.

CÉSARINE

Depuis quand?

EDMÉE.

Depuis votre départ.

CÉSARINE.

Est-ce pour que je ne puisse pas rentrer?

EDMÉE.

Peut-être bien.

CÉSARINE.

Et cette nouvelle habitude, par qui a-t-elle été prise?

EDMÉE.

Par mademoiselle Rébecca.

CÉSARINE.

Alors c'est mademoiselle Rébecca la maîtresse de la maison maintenant?

EDMÉE.

En votre absence. Vous êtes partie subitement sans rien dire, il a bien fallu qu'on vous remplaçât. Si vous aviez annoncé votre retour, on aurait été au devant de vous, et vous n'auriez pas attendu à la porte.

CÉSARINE.

Je ne voulais pas annoncer mon retour. Je n'étais pas fâchée de surprendre un peu la maison et de voir ce qui s'y passe quand je n'y suis pas. Et puis je voulais causer avec toi d'abord.

EDMÉE.

Vous n'aviez qu'à m'écrire, je vous aurais instruite. Je l'aurais même fait la première si vous m'aviez dit où vous étiez, comme vous me le disiez les autres fois.

CÉSARINE.

Je ne voulais pas qu'on sût où j'étais.

EDMÉE.

Pas même moi?

CÉSARINE.

Pas même toi.

EDMÉE.

Est-ce que vous allez repartir?

CÉSARINE.

Pourquoi?

EDMÉE.

Tout ce mystère! Et vos bagages, où sont-ils?

CÉSARINE.

A la gare. Il faisait beau, je suis venu en me promenant.

EDMÉE.

Une lieue à pied! Votre santé est donc bonne maintenant?

CÉSARINE.

Bonne, mais j'ai été malade. J'ai failli mourir. J'ai bien cru que je ne vous reverrais ni les uns ni les autres! Si malade que je me suis confessée.

EDMÉE.

Complétement?

CÉSARINE.

Comme on se confesse au moment de mourir.

EDMÉE.

On est si pressé, c'est comme en voyage, on oublie toujours quelque chose. Et le confesseur, qu'est-ce qu'il a dit?

CÉSARINE.

Il m'a donné de très-bons conseils

EDMÉE.

Que vous suivrez?

CÉSARINE.

Quand on voit la mort de très-près, ça vous fait faire des réflexions, je t'assure. Ah! ces nuits sans sommeil, avec une veilleuse et une garde, c'est affreux. Est-ce que je suis très-changée?

EDMÉE.

Non; un peu pâlie cependant, et maigrie. Vous étiez chez votre grand'mère?

CÉSARINE.

Oui, mais pas à Paris, à la campagne. (L'embrassant.) C'est égal! Je suis contente de te revoir. J'ai pensé à toi. Je t'ai apporté des robes.

EDMÉE, se déridant.

Vrai! que vous êtes bonne.

CÉSARINE.

Elles sont dans mes malles, que tu vas envoyer chercher tout de suite. Il y a aussi des robes neuves pour moi. On va porter cet hiver des modes très-originales, et des bijoux d'or imités des bijoux des femmes romaines. Cela me va très-bien.

EDMÉE.

Est-ce que vous avez des projets de conquête?

CÉSARINE.

Oui.

EDMÉE

Ici?

CÉSARINE.

Ici.

EDMÉE.

Sur qui, mon Dieu? Je ne vois que le père de mademoiselle Rébecca.

CÉSARINE.

Ce pauvre Daniel, un juif! Moi qui viens de me confesser!

EDMÉE.

Monsieur Antonin, alors?

CÉSARINE.

Oh! lui, ce serait trop facile.

EDMÉE.

Vous vous en êtes aperçue?

CÉSARINE.

Depuis longtemps! Mais il faut le laisser dans l'amour platonique, celui-là, c'est plus convenable et plus amusant.

EDMÉE.

Qui, alors? Ce sont les seuls hommes de la maison (avec intention) et nous n'avons plus de voisins.

EDMÉE.

Une lieue à pied! Votre santé est donc bonne maintenant?

CÉSARINE.

Bonne, mais j'ai été malade. J'ai failli mourir. J'ai bien cru que je ne vous reverrais ni les uns ni les autres! Si malade que je me suis confessée.

EDMÉE.

Complétement?

CÉSARINE.

Comme on se confesse au moment de mourir.

EDMÉE.

On est si pressé, c'est comme en voyage, on oublie toujours quelque chose. Et le confesseur, qu'est-ce qu'il a dit?

CÉSARINE.

Il m'a donné de très-bons conseils

EDMÉE.

Que vous suivrez?

CÉSARINE.

Quand on voit la mort de très-près, ça vous fait faire des réflexions, je t'assure. Ah! ces nuits sans sommeil, avec une veilleuse et une garde, c'est affreux. Est-ce que je suis très-changée?

EDMÉE.

Non; un peu pâlie cependant, et maigrie. Vous étiez chez votre grand'mère?

CÉSARINE.

Oui, mais pas à Paris, à la campagne. (L'embrassant.) C'est égal! Je suis contente de te revoir. J'ai pensé à toi. Je t'ai apporté des robes.

EDMÉE, se déridant.

Vrai! que vous êtes bonne.

CÉSARINE.

Elles sont dans mes malles, que tu vas envoyer chercher tout de suite. Il y a aussi des robes neuves pour moi. On va porter cet hiver des modes très-originales, et des bijoux d'or imités des bijoux des femmes romaines. Cela me va très-bien.

EDMÉE.

Est-ce que vous avez des projets de conquêtes?

CÉSARINE.

Oui.

EDMÉE

Ici?

CÉSARINE.

Ici.

EDMÉE.

Sur qui, mon Dieu? Je ne vois que le père de mademoiselle Rébecca.

CÉSARINE.

Ce pauvre Daniel, un juif! Moi qui viens de me confesser!

EDMÉE.

Monsieur Antonin, alors?

CÉSARINE.

Oh! lui, ce serait trop facile.

EDMÉE.

Vous vous en êtes aperçue?

CÉSARINE.

Depuis longtemps! Mais il faut le laisser dans l'amour platonique, celui-là, c'est plus convenable et plus amusant.

EDMÉE.

Qui, alors? Ce sont les seuls hommes de la maison (avec intention) et nous n'avons plus de voisins.

CÉSARINE.

Les seuls hommes de la maison. C'est poli pour Claude,

EDMÉE.

Il ne compte pas, lui, c'est votre mari.

CÉSARINE.

Eh bien, c'est ce qui te trompe, il compte.

EDMÉE.

Comment? Vous voilà amoureuse de votre mari, maintenant?

CÉSARINE.

C'est pour ça que je reviens.

EDMÉE.

Et vous allez le lui dire?

CÉSARINE

Oui.

EDMÉE

C'est lui qui va être étonné! Il ne vous croira pas.

CÉSARINE.

On me croit quand je veux qu'on me croie. Et puis, tant mieux : l'impossible me tente.

EDMÉE,

Et comment ça vous a-t-il pris? Car vous étiez loin, on ne peut plus loin de cette idée quand vous êtes partie d'ici.

CÉSARINE.

On est quelquefois plus près de ceux que l'on quitte que de ceux que l'on rejoint. Oh! j'ai réfléchi, va.

EDMÉE.

En regardant la veilleuse?

CÉSARINE.

Oui, et la nuit, dans l'insomnie ou dans le sommeil, je ne

voyais que lui. Ça se calmait un peu dans le jour avec la lumière. N'importe, je l'aime, j'en suis sûre. Et puis tu ne sais donc pas que Claude vient de faire une découverte qui va révolutionner le monde entier? Dans les journaux il n'est question que de cela. Je les ai tous lus pendant ma convalescence. Vous n'avez pas entendu parler ici de l'expérience qu'il a faite?

EDMÉE, d'un air distrait.

Vaguement. Ici on travaille beaucoup, on mange un peu, on dort vite et on ne parle pas. Ce n'est même pas toujours d'une gaieté folle.

CÉSARINE.

Eh bien, figure-toi qu'on a planté en terre, à grands coups de maillet, cinq cents pieux, de deux mètres en deux mètres. Dans les intervalles on avait placé des sacs remplis de pierres. Le canon que mon mari a inventé, et qui est tout petit, à ce qu'il paraît, un vrai bijou, disait le journal, a lancé au milieu de tout cela deux projectiles seulement. Que contenaient ces nouveaux projectiles? on n'en sait rien, mais il paraît que des pieux et des pierres, il n'est pas resté de quoi faire une allumette ni battre le briquet, et qu'on n'a même retrouvé aucun débris des obus. Juge de ce qui arriverait si ça tombait sur un régiment ou dans une ville. C'est admirable.

EDMÉE.

Et c'est son canon qui vous a rendue amoureuse de lui, dans l'état d'esprit où vous étiez?

CÉSARINE.

Oui.

EDMÉE.

Ça ne s'enchaîne pas du tout, cependant. Mais enfin tout chemin mène à l'amour. Et qu'est-ce que ça rapporte, le canon?

CÉSARINE.

La gloire d'abord. Et puis l'État va faire à Claude des com-

mandes énormes, évidemment, le rapport de la commission ayant été des plus favorables.

EDMÉE.

Eh bien, en attendant que cette invention donne une fortune à monsieur Claude, il est forcé de vendre cette maison.

CÉSARINE.

Parce que?

EDMÉE.

Parce que pour faire son bijou de canon il s'est endetté et qu'il a besoin d'argent.

CÉSARINE.

Tant mieux!

EDMÉE.

Ah! je ne comprends plus.

CÉSARINE.

Je lui prêterai l'argent dont il a besoin, et les choses n'en iront que plus vite. Le confesseur m'a bien dit que les événements me viendraient en aide si j'avais la foi et la volonté.

EDMÉE.

Et cet argent où le prendrez-vous?

CÉSARINE

J'ai deux cent mille francs.

EDMÉE.

Qui viennent?

CÉSARINE.

D'un héritage. Je te conterai cela. Claude a-t-il parlé de moi quelquefois?

EDMÉE.

Jamais, devant moi, du moins.

CÉSARINE.

Aucune allusion à mon départ, à mon absence prolongée, à mon retour possible?

EDMÉE.

Silence absolu, silence de mort. Le jour où vous avez quitté la maison, monsieur a dit, comme toujours, à l'heure du déjeuner : « Prévenez madame. » Je lui ai appris alors que vous aviez reçu une dépêche vous annonçant que votre grand'mère était malade, et que vous étiez partie pour Paris, ne sachant pas vous-même quand vous reviendriez. Il n'a pas demandé d'autre explication. On a ôté votre couvert, on a déjeuné sans vous, et la vie a continué comme par le passé.

CÉSARINE.

Rébecca est la maîtresse de Claude, n'est-ce pas?

EDMÉE.

Mademoiselle Rébecca? Elle?

CÉSARINE.

Qu'est-ce qu'il y aurait d'extraordinaire, dans les termes où je suis avec lui, qu'il aimât une autre femme que moi?

EDMÉE.

Seulement vous oubliez que votre mari est le plus honnête homme de la terre, et que mademoiselle Rébecca est la plus honnête fille du monde. Du reste, le père et la fille vont partir. Et voilà tout.

CÉSARINE.

C'est bien assez.

EDMÉE.

Eh bien, et lui?

CÉSARINE.

Qui, lui?

EDMÉE.

Monsieur Richard, vous ne m'en parlez pas.

CÉSARINE.

Est-ce que tu l'as revu?

EDMÉE.

Non, mais vous?

CÉSARINE.

Moi, non plus.

EDMÉE.

Cependant, il a quitté le pays, le lendemain de votre départ.

CÉSARINE.

Je n'ai pas entendu parler de lui.

EDMÉE.

Il vous a écrit, alors?

CÉSARINE

Non.

EDMÉE.

Vrai?

CÉSARINE.

Vrai.

EDMÉE.

Que supposez-vous?

CÉSARINE.

Il a disparu tout à coup. Il doit être en voyage ou mort.

EDMÉE.

Comme vous dites ça.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Et je te déclare que si on me donnait à choisir, j'aimerais mieux qu'il eût pris ce dernier parti.

EDMÉE.

Brrr!

CÉSARINE.

Qu'est-ce que tu as?

EDMÉE.

Vous avez une façon de dire les choses qui me fait froid dans le dos. Un homme que vous aimiez tant.

CÉSARINE.

Qui m'aimait tant, tu veux dire. (On entend un coup de feu dehors. Césarine faisant un signe de croix et se cachant les oreilles.) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?

EDMÉE.

C'est M. Antonin qui essaye un fusil qu'il a inventé. Car il a inventé un fusil, lui.

CÉSARINE.

Est-ce qu'il va continuer?

EDMÉE.

Oui, il tire plusieurs fois tous les matins.

CÉSARINE.

Fais-le taire.

EDMÉE.

Vous avez donc peur de quelque chose?

CÉSARINE.

Maintenant j'ai peur de tout.

EDMÉE.

Il faudra vous y faire. On n'entend que ça ici. (Nouveau coup de feu.)

CÉSARINE.

Mais fais-le donc taire, cet imbécile. (Elle court vers un coin de la chambre cachant son visage dans les mains.)

EDMÉE, appelant par la fenêtre

Monsieur Antonin, monsieur Antonin.

ANTONIN, du dehors.

Qu'y a-t-il?

EDMÉE.

Non, mais vous?

CÉSARINE.

Moi, non plus.

EDMÉE.

Cependant, il a quitté le pays, le lendemain de votre départ.

CÉSARINE.

Je n'ai pas entendu parler de lui.

EDMÉE.

Il vous a écrit, alors?

CÉSARINE

Non.

EDMÉE.

Vrai?

CÉSARINE.

Vrai.

EDMÉE.

Que supposez-vous?

CÉSARINE.

Il a disparu tout à coup. Il doit être en voyage ou mort.

EDMÉE.

Comme vous dites ça.

CÉSARINE.

Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? Et je te déclare que si on me donnait à choisir, j'aimerais mieux qu'il eût pris ce dernier parti.

EDMÉE.

Brrr!

CÉSARINE.

Qu'est-ce que tu as?

EDMÉE.

Vous avez une façon de dire les choses qui me fait froid dans le dos. Un homme que vous aimiez tant.

CÉSARINE.

Qui m'aimait tant, tu veux dire. (On entend un coup de feu dehors. Césarine faisant un signe de croix et se cachant les oreilles.) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?

EDMÉE.

C'est M. Antonin qui essaye un fusil qu'il a inventé. Car il a inventé un fusil, lui.

CÉSARINE.

Est-ce qu'il va continuer?

EDMÉE.

Oui, il tire plusieurs fois tous les matins.

CÉSARINE.

Fais-le taire.

EDMÉE.

Vous avez donc peur de quelque chose?

CÉSARINE.

Maintenant j'ai peur de tout.

EDMÉE.

Il faudra vous y faire. On n'entend que ça ici. (Nouveau coup de feu.)

CÉSARINE.

Mais fais-le donc taire, cet imbécile. (Elle court vers un coin de la chambre cachant son visage dans les mains.)

EDMÉE, appelant par la fenêtre

Monsieur Antonin, monsieur Antonin.

ANTONIN, du dehors.

Qu'y a-t-il?

EDMÉE.

Ne tirez plus.

ANTONIN.

Pourquoi?

EDMÉE.

Je vous le dirai. (Elle referme la fenêtre. A Césarine.) Vous êtes toute pâle!

CÉSARINE, montrant une carafe.

Cette eau est-elle bonne à boire?

EDMÉE.

Oui.

CÉSARINE.

On ne sait jamais, ici. Il y a des poisons partout. (Elle avale un grand verre d'eau.) Figure-toi que je suis venue au monde pendant l'insurrection de juin, à sept mois, tant ma mère tremblait dans sa maison prise entre le feu des insurgés et le feu des troupes! Et par là-dessus, je ne sais quelle tireuse de cartes m'a prédit que je mourrais de mort violente. De sorte que dès que j'entends un bruit d'arme à feu, tout se retourne en moi. Et justement je suis la femme d'un homme qui en invente, des armes à feu. Je devrais peut-être repartir. (Elle boit un nouveau verre.)

EDMÉE.

Ne buvez donc pas tant, vous allez vous faire mal.

CÉSARINE.

J'ai toujours soif maintenant, et il y a des jours où il me semble que j'ai l'enfer dans la poitrine.

EDMÉE.

Mais vous n'avez plus rien à craindre maintenant. (A part.) Elle m'a fait peur. Elle montrait ses dents comme un loup.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTONIN.

ANTONIN, sans voir Césarine.

Pourquoi m'avez-vous dit de cesser mon tir?

EDMÉE.

Déposez votre fusil.

ANTONIN, déposant son fusil.

Qu'y a-t-il?

EDMÉE, démasquant Césarine.

Vous avez fait peur à madame.

ANTONIN, voyant Césarine.

Madame. Oh! pardon. Je suis désolé... J'ignorais... Si j'avais su que vous étiez de retour, madame...

CÉSARINE, d'une voix douce.

Ce n'est pas votre faute. Seulement j'ai passé la nuit en voiture. Je n'ai pas dormi. Je suis un peu fatiguée, énervée, et ces deux coups de feu tout à coup m'ont surprise. Je vous prierai quand vous ferez vos expériences de les faire un peu loin de la maison, pendant quelque temps encore. C'est un nouveau système de fusil?

ANTONIN.

Oui, madame.

CÉSARINE.

Montrez-le moi.

ANTONIN, reprenant le fusil.

Je croyais que cette arme vous faisait peur.

CÉSARINE.

Oui, mais je veux vaincre cette peur ridicule. Ce fusil n'est plus chargé?

ANTONIN.

Non.

CÉSARINE, maniant l'arme.

C'est une arme charmante. Il y a deux canons.

ANTONIN.

Et ce n'est pas plus long à charger qu'un seul.

CÉSARINE.

Il n'y a pas de batterie visible.

ANTONIN.

La batterie est intérieure.

CÉSARINE.

C'est curieux. Vous m'expliquerez cela, et dès demain je veux tirer cette arme. Vous m'exercerez, n'est-ce pas?

ANTONIN.

Très-volontiers.

CÉSARINE, lui rend le fusil qu'Antonin dépose sur la table.

A tantôt et pardonnez-moi d'avoir interrompu votre expérience.

ANTONIN.

C'est à moi de vous demander pardon de vous avoir effrayée. (Il se penche pour lui baiser la main; elle la retire et sort en le saluant avec un sourire.)

EDMÉE, en sortant avec elle.

Faites-vous assez votre câline avec ce pauvre garçon. Vous ensorcelleriez un ange.

CÉSARINE.

Je m'exerce pour ensorceler Claude. (Elles sortent.)

SCÈNE III.

ANTONIN, CLAUDE, qui est entré avant que Césarine sortît et qui l'a vue sans qu'elle le vît.

ANTONIN, se croyant seul et pendant que Claude le regarde du fond du théâtre.

Pourquoi est-elle revenue? Moi qui me croyais si fort, parce qu'elle n'était pas là. Où est-elle allée pendant ces trois mois? Pourquoi est-elle si changée, si pâle? Pourquoi m'a-t-elle parlé si doucement? Cette voix me rend fou. Si je partais? Oui, c'est le seul moyen.

CLAUDE, a pris le fusil et l'examine. A Antonin.

Eh bien?

ANTONIN.

Ah! c'est vous, mon cher maître.

CLAUDE.

Es-tu content de ton épreuve de ce matin? As tu réussi?

ANTONIN.

Je le crois. J'ai fait les modifications que vous m'avez indiquées. Maintenant les culots de mes cartouches sont rejetés par ce ressort très-simple auquel je n'avais pas songé.

CLAUDE.

Et ta portée?

ANTONIN.

A quatorze cents mètres, j'ai mis deux balles à un mètre de distance l'une de l'autre dans les planches de chêne qui ont été percées d'outre en outre; cela me fait espérer cent mètres de plus de portée.

CLAUDE.

Tu charges et tu tires?

ANTONIN

En quatre secondes.

CLAUDE

Voyons tes cartouches.

ANTON

Voici. (Claude examine les cartouches Antonin en déchire une et en montre le contenu à Claude.) Et voilà ce qui fait que deux cartouches ne pèsent pas plus qu'une. Et le fusil se trouve armé tout seul par le mécanisme qui le ferme.

CLAUDE.

Tu as trouvé.

ANTONIN.

Grâce à vous. Ah! je suis encore bien ignorant.

CLAUDE.

Travaille, tu arriveras. (Claude chargeant le fusil et se préparant à tirer par la fenêtre.) Voyons.

ANTONIN, l'arrêtant.

Ne tirez pas d'ici.

CLAUDE.

Pourquoi? C'est un désert. Il ne peut passer personne à deux lieues et dans la maison tout le monde y est habitué.

ANTONIN.

Madame Ruper est revenue, et le bruit lui fait peur.

CLAUDE, reposant l'arme dans un coin.

C'est autre chose. Je l'ai vue.

ANTONIN.

Quand cela?

CLAUDE.

Quand elle a quitté cette chambre tout à l'heure.

ANTONIN.

Pourquoi ne lui avez-vous rien dit?

CLAUDE.

Parce que je n'ai rien à lui dire. (Antonin reste soucieux.) A quoi penses-tu?

ANTONIN.

Je pense, mon cher maître, que je vais vous demander la permission de m'absenter, maintenant que j'ai fini ce travail.

CLAUDE.

Est-ce que tu as besoin de ma permission à ton âge?

ANTONIN.

Vous savez que je ne ferai jamais rien sans votre consentement.

CLAUDE.

Et où iras-tu?

ANTONIN.

A Paris.

CLAUDE.

Qu'est-ce que tu iras y faire?

ANTONIN.

J'irai demander une audience au ministre de la guerre et lui soumettre mon fusil, si vous l'approuvez complétement.

CLAUDE.

A quoi bon te déranger? Tu éprouveras cette arme aux nouvelles expériences de tir que nous ferons avec le comité de l'artillerie. Ce ne sera pas long.

ANTONIN.

J'ai besoin d'un peu de mouvement.

CLAUDE.

Hier tu ne voulais plus bouger d'ici; tu t'y trouvais l'homme le plus heureux du monde! Et après avoir vu le ministre, tu reviendras?

ANTONIN.

Je ne crois pas, maître. Si vous me le permettez, je vou-

drais voyager pendant quelques mois, aller en Angleterre, en Amérique, étudier les travaux qui s'y font.

CLAUDE.

Les miens ne te suffisent pas? Et qu'est-ce que je deviendrais pendant ton absence, moi qui n'ai que toi pour me comprendre, m'aimer et m'aider?

ANTONIN, avec effusion.

Est-ce vrai?

CLAUDE.

Tu en doutes?

ANTONIN.

Oh! non! et je serais le plus à plaindre des hommes si je ne vous adorais pas après tout ce que vous avez fait pour moi; car c'est votre mère et vous qui m'avez recueilli, nourri, instruit depuis dix ans, moi orphelin, vagabond, presque mendiant. Vous m'avez mis au collége, et voilà quatre ans déjà que vous m'avez associé à vos travaux. Ce que je suis, je vous le dois; croyez-le bien, je vous adore et je vous vénère.

CLAUDE.

Et tu as des secrets.

ANTONIN.

Je n'ai pas de secrets.

CLAUDE.

Pourquoi pleures-tu alors?

ANTONIN.

Parce que je vous quitte.

CLAUDE.

Pourquoi me quittes-tu?

ANTONIN, ne sachant plus que répondre.

Je suis bien malheureux.

CLAUDE.

Tant mieux. On ne saurait commencer trop tôt. A ton âge ce n'est qu'un exercice préparatoire; tu verras plus tard.

ANTONIN.

Et puis je suis nerveux, impressionnable.

CLAUDE.

Trop de misère dans la première enfance. Tu te referas peu à peu. Reste ici. J'ai besoin de toi et tu as besoin de l'air de ces montagnes. D'ailleurs l'espèce de chagrin que tu as ne se guérit pas par le changement de lieux. On l'emporte avec soi, on le remporte tel qu'on l'a emporté, ou plutôt accru et fortifié par la distance, et lorsqu'on se retrouve en face de la personne qui cause cette préoccupation, on s'aperçoit qu'on a voyagé pour rien.

ANTONIN.

Que voulez-vous dire?

CLAUDE.

Tu aimes ma femme.

ANTONIN.

Qui vous fait supposer?

CLAUDE.

Je l'ai vu.

ANTONIN.

Oh! maître, n'est-ce pas qu'il faut que je parte et peut-être alors me pardonnerez-vous?

CLAUDE.

Je n'ai rien à te pardonner. Tu as vingt-deux ans! C'est ta jeunesse qui aime, ce n'est pas toi. C'est de la femme d'un autre, de la femme de ton maître, de ton grand frère, que tu es épris; là est la douleur, parce que tu es un honnête homme; mais la douleur, crois-tu que ce soit chose inutile ou mauvaise? C'est un adversaire loyal qu'il n'y

a besoin que de vaincre pour s'en faire un allié sûr, toujours prêt alors à vous préserver et à vous défendre. Vingt ans, une douleur comme celle-là, une âme comme la tienne et un ami comme moi, ce sont les armes d'Achille.

ANTONIN.

Vous riez de cela?

CLAUDE.

Tu appelles cela rire. Hélas! il y a longtemps que je ne ris plus. C'est cette femme que tu aimes qui a pour jamais fait expirer le rire sur mes lèvres; elle m'eût tué si je ne l'eusse vaincue et exterminée en moi! J'ai souffert pour nous deux, profites-en. Tu es trop jeune, trop croyant, trop tendre pour lutter contre cette femme qui a déjà dû deviner que tu l'aimes; je l'ai bien vu tout à l'heure, lorsqu'elle t'a tendu la main; c'est peut-être pour toi qu'elle est revenue ici tout à coup. Elle a toujours besoin de sensations nouvelles pour se faire croire à elle-même qu'elle vit, car elle est plus morte que ceux qu'elle a déjà fait mourir.

ANTONIN.

Mourir?

CLAUDE.

Oui, qu'elle a fait mourir dans leur âme, dans leur cœur, dans leur raison et jusque dans leurs os.

ANTONIN.

Pourquoi, puisqu'elle était si coupable, ne vous êtes-vous pas séparé de cette femme?

CLAUDE.

Tu ne l'aurais pas rencontrée, c'est vrai; mais séparée de moi, elle eût emporté mon nom avec elle. Ce nom que j'avais reçu honorable et que je voulais laisser tel que je l'avais reçu, en l'illustrant si c'est possible, elle l'eût traîné publiquement dans toutes les boues, et je l'eusse retrouvé à chaque moment dans les scandales du monde. Ici, le toit de la vie privée la contient un peu et la garantit encore. Qui imprimerait un

mot sur elle, la diffamerait! Elle me ridiculise un peu plus, mais elle me salit un peu moins! Et puis j'ai longtemps espéré que je l'éclairerais et la sauverais! Rien. D'où viennent-elles, ces créatures particulières, inachevées pour ainsi dire, qui font le mal en souriant, en riant quelquefois, sans conscience avant, sans remords après? Sont-elles dans l'ordre naturel, comme quelques-uns l'affirment? Ce que nous appelons le mal n'est-il que le droit des natures puissantes, brisant des conventions sociales trop étroites pour elles? Le devoir, l'honneur, le travail, la pudeur, la famille, le triomphe de l'âme, la vertu, le beau, le bon et le bien, l'idéal en un mot, sont-ils rêves de fous, et faut-il lâcher les hommes et les femmes à travers la terre comme des troupeaux sauvages sans autre raison que l'instinct, sans autre loi que la passion, sans autre but que le plaisir? Je ne le crois pas, ni toi non plus, n'est-ce pas? Et voilà pourquoi je veux te sauver à ton tour. Il ne peut naître du sentiment que tu éprouves qu'une nouvelle infamie pour Césarine, qu'un malheur certain, irréparable peut-être pour toi. Arrête-toi, retourne-toi brusquement et regarde de l'autre côté! Allons, mon enfant, tu n'es pas de ceux qui croient que la plus grande douleur qui soit est celle qu'on a, vérité de l'égoïsme et des ténèbres! Il y a de plus grandes douleurs que les nôtres et nous traversons une époque où ceux qui veulent véritablement mériter le nom d'homme n'ont plus le droit de penser à eux seuls. Depuis deux ans, il n'y a plus de souffrances privées, il n'y a plus qu'une souffrance commune. Homme de vingt ans qui as peut-être encore quarante ans à vivre, que viens-tu nous parler de chagrins d'amour? c'était bon autrefois. Et ton Dieu qu'il te faut retrouver! et ta conscience qu'il te faut établir! Et ta patrie qu'il te faut refaire! Ont-ils le temps d'attendre que tu aies fini d'aimer et de gémir, ou bien vas-tu mourir d'amour sans avoir rien fait pour eux?

ANTONIN, se jetant à son col.

Oh! mon excellent maître!

CLAUDE, faisant un sacrifice intérieur.

Et plus tard, quand tu auras payé le tribut que tu dois, s'il te faut la famille pour récompense, rapproche-toi de Rébecca, fais-toi aimer d'elle; c'est l'épouse qu'il te faut.

ANTONIN.

Si vous lisez dans mon cœur, maître, moi je lis dans celui de Rébecca. Rébecca vous aime.

CLAUDE, voulant repousser cette idée.

Elle m'admire et elle me plaint; elle ne m'aime pas. D'ailleurs qu'importe, je suis mort pour l'amour.

ANTONIN.

Maître, vous me jugez trop à votre mesure. Laissez-moi partir — ou bien alors donnez-moi une dernière preuve d'estime et de confiance.

CLAUDE.

Tu veux que je te dise ce que cette femme m'a fait et tu espères alors arriver à la haïr?

ANTONIN.

Vous devinez tout.

CLAUDE.

Je ne te dirai rien. De pareils récits ne sont permis qu'à la colère, à la vengeance, au désespoir, au cœur saignant encore de la blessure qu'on lui a faite et répandant ses confidences avec son sang. Je me suis tu alors même que j'étais le plus irrité et le plus malheureux. Nul n'a jamais su, nul ne saura jamais, par moi, ce que cette femme m'a fait, quelles luttes j'ai soutenues, quelles victoires j'ai remportées.

ANTONIN.

Vous avez pardonné.

CLAUDE.

J'ai effacé. Je ne me rappelle plus, je ne veux plus me rappeler ce qui fut écrit un moment sur cette page de ma

vie, et connaissant ton secret, tu es le dernier à qui je dirais celui de Césarine. Je veux que, comme moi, tu doives ta délivrance à ta volonté, seulement tu auras moins d'efforts que moi à faire, puisque tu es libre et averti. Laisse passer la femme de Claude : ne te mets pas sur sa route. Elle déshonore ou elle tue, entre deux sourires ; c'est une colère de Dieu. Voilà tout ce que tu dois savoir. Mais comme tu mérites en effet, par ton travail, par ton affection, par ta franchise, une preuve d'estime et de confiance, je vais t'en donner une (il tire un manuscrit de sa poche), et le moment où je te la donne te la rendra plus précieuse et plus sacrée encore. La solution du problème que je cherchais, je l'ai trouvée, et voilà plusieurs jours et plusieurs nuits que je passe à écrire ce mémoire dans ses plus petits détails avec les caractères de l'alphabet particulier que toi et moi seuls connaissons. Seul aussi avec moi tu connais le secret de ce coffre. (il lui remet une clef.) Va l'ouvrir. Enfermes-y ces papiers, je t'en fais le gardien pendant ma vie, l'héritier et le metteur en œuvre après ma mort, si je viens à mourir avant d'avoir prouvé ce que j'y consigne. Et qu'importe maintenant que ma forme matérielle disparaisse si mon esprit revit en toi! — Eh bien, as-tu besoin d'une autre preuve de la confiance que j'ai en toi?

ANTONIN, lui baisant la main.

Oh! mon père!

CLAUDE.

C'est dit, n'est-ce pas?

ANTONIN.

Oui, c'est dit.

EDMÉE, entrant.

Il y a là un étranger qui demande à parler à monsieur. Il vient pour acheter la maison.

CLAUDE.

Faites-le entrer.

EDMÉE.

Monsieur sait que madame est revenue ?

CLAUDE.

Oui. Elle dort, sans doute ?

EDMÉE.

Non, monsieur.

CLAUDE.

Eh bien, dites-lui qu'on vient pour l'achat de cette maison et que je la prie de descendre afin de donner à cet acquéreur les renseignements qu'il désire.

EDMÉE, à Cantagnac.

Entrez, monsieur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CANTAGNAC.

CANTAGNAC, entrant. Il a l'accent marseillais.

M. Ruper ?

CLAUDE.

C'est moi, monsieur.

CANTAGNAC.

Guillaume Cantagnac, ancien notaire, aujourd'hui à la tête d'une entreprise pour l'achat des propriétés et le développement de la grande culture. J'ai lu dans *le Moniteur des ventes* que vous voulez céder votre immeuble et les terres qui en dépendent, et comme je faisais justement un petit voyage d'agrément ou plutôt de distraction dans vos contrées, après un grand chagrin que je viens d'éprouver, j'ai voulu pousser jusque chez vous, non-seulement pour voir la propriété que vous avez à vendre et me renseigner directement auprès de vous sur sa contenance, sa valeur, sa situation, ses avantages et ses désagréments, il y en a toujours

quelques-uns, mais aussi pour voir le propriétaire, un des hommes sur lesquels tous les bons patriotes fondent le plus d'espérances. Monsieur Ruper, voulez-vous me permettre de vous serrer la main?

CLAUDE, lui donnant la main.

Monsieur...

CANTAGNAC.

Ah! monsieur, le pays a bien besoin d'hommes comme vous. Pauvre France! (Montrant Antonin.) Monsieur votre fils?..

CLAUDE.

D'adoption. Je n'ai que trente-quatre ans et il en a vingt-deux.

CANTAGNAC.

Oh! pardon!...

CLAUDE.

Je parais plus que mon âge, je le sais.

CANTAGNAC.

Le travail de tête fatigue beaucoup. Et le jeune homme travaille avec vous? Même carrière? A-t-il déjà inventé quelque chose?...

CLAUDE.

Oui, il a fait une très-belle et très-bonne invention.

CANTAGNAC.

Un petit canon aussi.

CLAUDE.

Un fusil.

CANTAGNAC.

Un fusil!... un petit fusil! Bravo, jeune homme; permettez-moi de vous serrer la main. Messieurs, je ne suis qu'un prosaïque notaire, et retiré encore; j'achète des maisons, je les démolis ou je les revends, je suis bien obscur, bien ignorant des grandes questions qui vous occupent, mais je puis vous affirmer que je prends le plus grand intérêt à vos travaux. Je

donnerais la moitié, les trois quarts de ce que je possède pour que vous réussissiez ; ma vie même, si elle n'était pas encore utile à quelqu'un. J'avais un fils, monsieur, un fils unique, grand, beau, et intelligent comme ce jeune homme. Ils me l'ont tué, la mère est devenue folle. (Essuyant ses yeux avec son mouchoir.) Pardon. (Claude et Antonin lui prenant la main.)

CLAUDE, ému.

Pleurez, monsieur, vous êtes chez un ami.

CANTAGNAC.

Merci. Un ancien notaire, et les larmes, ça a l'air de ne pas aller ensemble, n'est-ce pas? Eh bien, ça va, je vous en réponds. Il y a trois ans, on m'appelait Gros Guillaume ou Roger Bontemps ; je riais toujours, je me suis rattrapé, allez... (Il fait un grand effort pour ne pas pleurer, s'essuie une dernière fois le visage, pousse un soupir, serre la main de Claude fiévreusement et reprend.) Vous voulez vendre cette maison ?

CLAUDE.

Oui.

CANTAGNAC.

Et toutes ses dépendances ?

CLAUDE.

Oui.

CANTAGNAC.

Qui sont ?

CLAUDE.

Cent cinquante hectares de bois et surtout de roches qui ne rapportent pas grand'chose. (A Antonin.) Où est le plan ?... Va le chercher et envoie-le moi. (Antonin sort.)

CANTAGNAC.

Pourquoi vendez-vous ?

CLAUDE.

Parce que j'ai besoin d'argent.

CANTAGNAC.

Hypothéquez.

CLAUDE.

C'est fait.

CANTAGNAC.

Diable! Eh bien, et votre découverte?

CLAUDE.

Elle m'a endetté.

CANTAGNAC.

Naturellement. Et elle n'est pas aussi certaine que vous l'espérez?

CLAUDE.

Si.

CANTAGNAC, prenant un journal dans son portefeuille.

Ah! c'est que je lisais, justement en venant, un long article où il est question de vous. L'auteur de cet article, intitulé *le Canon idéal*, constate le succès de l'expérience, et cherche à expliquer votre système. C'est bien français, ça!... Ah! nous sommes une drôle de nation. On devra écrire sur nos murs :

La parole est d'argent, mais le silence est d'or.
Quiconque parlera sera puni de mort.

Et il ne resterait plus que le bourreau, et encore. Bref, ce monsieur prétend que vous n'avez pu obtenir ce résultat que par les essences et que vous avez résolu en apparence le problème de la projection à distance de la... (il consulte son journal) de la nitro-glycérine.

CLAUDE.

C'est possible.

CANTAGNAC.

Mais il ajoute que ce que vous avez obtenu dans une expérience unique, avec des projectiles préparés par vous seul et un canon chargé par vous-même, vous ne pourriez l'obtenir en campagne, et que vu les matières explosibles dont vous

vous servez, le danger serait pour ceux qui seraient autour de vos pièces, et non pour ceux qui seraient en face. Il conclut en disant que d'ailleurs votre portée n'étant que de six mille mètres et les pièces de la marine tirant déjà à sept mille cinq cents, vos pièces à vous ne pourraient même pas être mises en batterie sous le feu régulier de l'artillerie ordinaire...

CLAUDE.

Ce monsieur a raison, ou plutôt il avait raison quand il a écrit son article, et je savais tout cela aussi bien que lui. Le problème à résoudre était justement de projeter à une distance plus ou moins grande des matières brisantes d'une force incalculable et irrésistible. Le problème insoluble, disait-on, est résolu aujourd'hui ; c'est là mon secret. Restait la question de distance. Il me fallait au moins en effet huit mille cinq cents ou neuf mille mètres ; je les ai, et maintenant, fussé-je entouré d'un million d'hommes, eussé-je devant moi une forteresse imprenable, la lutte ne peut guère durer plus de trois ou quatre heures.

CANTAGNAC, malgré lui.

C'est formidable. En effet, il n'y a pas d'armée, il n'y a pas de forteresses qui puissent résister à de pareils instruments.

CLAUDE.

Non...

CANTAGNAC.

Mais les autres nations se coaliseront.

CLAUDE.

Que m'importe, je vous le répète, le nombre d'adversaires!

CANTAGNAC.

Et que devient l'axiome éternel : Aimez-vous les uns les autres !

CLAUDE.

Je le répands avec mon canon

CANTAGNAC.

En détruisant des millions d'hommes ?

CLAUDE.

En détruisant la guerre. C'est la guerre qui est immorale, monstrueuse et impie, et non les moyens qu'on y emploie. Plus ces moyens seront terribles, plus l'entente deviendra facile. Du jour où les hommes pourront être détruits par centaines de mille non-seulement sur les champs de bataille mais derrière leurs remparts, ils ne voudront plus risquer leur nationalité, leurs maisons, leur famille et eux-mêmes pour une cause presque toujours insignifiante ou déloyale. A l'heure qu'il est, tout homme qui réfléchit, tout homme qui croit qu'il faut que la loi divine ait cours sur la terre ne doit avoir qu'une préoccupation et qu'un but: connaître la vérité, la dire, et l'imposer par tous les moyens possibles, si on ne veut pas le croire. Moi qui ai déjà donné trop de temps à mes emotions personnelles, je jure que je ne vivrai plus un jour sans avoir devant les yeux le but vers lequel non-seulement mon pays, mais le monde doit marcher, et quel que soit l'obstacle qui se place devant moi, je passerai dessus. C'en est fini de ceux qui s'amusent, qui dorment, qui jouissent ou qui nient. Le monde va être à ceux qui travaillent, qui veillent, qui se dominent et qui croient.

CANTAGNAC.

Ah! vous haïssez bien vos ennemis.

CLAUDE.

Vous vous trompez, monsieur, je ne hais personne. Si je croyais que mon pays s'autorisât de ma découverte pour déclarer une guerre injuste, je vous jure que j'anéantirais cette invention. Mais mon pays ne déclare pas de guerre injuste et ce n'est que pour faire prévaloir le droit que la France doit être munie de la force. Il lui est réservé d'être le plus grand apôtre de l'un, parce qu'elle a été la plus grande victime de l'autre.

CANTAGNAC.

Bravo, voilà qui est parlé ! Et vous croyez que je vais laisser un homme comme vous vendre la maison où il a découvert et trouvé le salut de son pays ? Une maison qui sera un jour un monument historique. Allons donc, vous ne me connaissez pas. Entre nous, vous tenez à cette maison que vous voulez vendre ?

CLAUDE.

Mon père et ma mère y sont morts, j'y suis né.

CANTAGNAC.

Nous allons arranger ça. Je suis un brasseur d'affaires, moi, au fond, c'est mon élément. Je vous fais les fonds nécessaires ; vous me donnez un quart dans les bénéfices, et je vous laisse toute la direction scientifique, à laquelle je ne comprendrais rien du reste. Vous ne me verrez même pas, mais je voudrais être pour quelque chose dans ce qui en résultera.

CLAUDE.

Merci, monsieur, et de tout mon cœur, mais c'est un dernier sacrifice à accomplir, je l'accomplirai. La proposition que vous me faites m'a été faite déjà par un excellent ami à moi, israëlite en relation avec les plus grandes caisses du monde. J'ai refusé, je garde mon droit d'aînesse.

CANTAGNAC.

Je vous comprends, vous ne seriez pas ainsi, que vous ne seriez pas vous. N'en parlons plus. L'hypothèque est prise par un étranger ?

CLAUDE.

Non, par madame Ruper, c'est une partie de sa dot. C'est pour cela que je désire que vous débattiez la question avec elle-même.

CANTAGNAC.

C'est bien ; nous débattrons, dans vos intérêts.

RÉBECCA, entrant et remettant un papier à Claude.

Voici le plan.

CANTAGNAC, regardant Rébecca, à Claude.

Tiens, un ange !

RÉBECCA, à Claude, bas.

Elle est revenue!

CLAUDE.

Oui. (Rébecca ferme un moment les yeux et reprend sa physionomie ordinaire.)

EDMÉE, rentrant, à Claude.

Madame voudrait causer un instant avec monsieur, avant de voir l'acquéreur.

CLAUDE.

Qu'elle vienne. (Edmée sort.) Rébecca, voulez-vous montrer d'abord la maison à monsieur Cantagnac?

CANTAGNAC.

C'est cela. (Ils sortent par une porte au moment ou Césarine entre par une autre porte.)

RÉBECCA, sortant avec Cantagnac.

Venez, monsieur.

SCÈNE V.

CLAUDE, CÉSARINE.

CÉSARINE.

Vous êtes étonné de me revoir?

CLAUDE.

Vous savez bien que, de votre part, rien ne m'étonne.

CÉSARINE.

Je vous ai écrit une longue lettre pour expliquer la nécessité de ce départ subit, vous ne m'avez pas répondu.

CLAUDE.

Je n'ai pas reçu cette lettre.

CÉSARINE.

Comment cela se fait-il?

CLAUDE.

Cela vient peut-être de ce qu'elle n'a jamais été écrite.

CÉSARINE.

Je vous affirme...

CLAUDE.

C'est sans aucune importance.

CÉSARINE.

Et si je ne vous ai pas écrit de nouveau, c'est que je ne voulais vous donner ni une trop grande inquiétude ni une trop grande espérance.

CLAUDE.

Je ne comprends pas.

CÉSARINE.

J'étais en danger de mort.

CLAUDE.

Oh! ne faisons pas d'esprit.

CÉSARINE.

Vous ne seriez donc pas heureux que je mourusse?

CLAUDE.

Votre grand'mère, si vous étiez avec elle...

CÉSARINE.

J'étais avec elle.

CLAUDE.

Votre grand'mère aurait pu, aurait dû m'écrire.

CÉSARINE.

A quoi bon? vous ne seriez pas venu me voir.

CLAUDE.

Vous vous trompez.

CÉSARINE.

Et pourquoi seriez-vous venu?

CLAUDE.

Parce qu'au moment de mourir vous auriez pu avoir à faire des aveux ou des recommandations que vous n'auriez pu faire qu'à moi.

CÉSARINE.

Que supposez-vous donc?

CLAUDE.

Je ne suppose pas; je me souviens et je prévois.

CÉSARINE.

Alors vous ne m'en voulez pas d'être revenue?

CLAUDE.

Cette maison est autant à vous qu'à moi, et c'est même pour cela que je vous ai fait prier de descendre.

CÉSARINE.

Vous voulez vendre cette maison, m'a dit Edmée.

CLAUDE.

C'est devenu nécessaire.

CÉSARINE.

Pourquoi me chargez-vous de cette négociation?

CLAUDE.

Justement parce que vous y avez des intérêts. Nous sommes mariés sous le régime de la communauté. La moitié de tout ce que j'ai est à vous.

CÉSARINE.

Il y a longtemps que vous m'avez remboursé ma part et au delà.

CLAUDE.

Il me plaît que cela soit ainsi.

CÉSARINE.

Je n'ai besoin de rien, ma grand'mère vient de faire un gros héritage qu'elle a partagé avec moi. Voulez-vous me permettre une grande joie dont je ne suis pas digne, mais où vous n'aurez que plus de mérite? Laissez-moi vous prêter la somme dont vous avez besoin.

CLAUDE.

Je vous remercie.

CÉSARINE.

Je vous en supplie.

CLAUDE.

Inutile. Voici M. Cantagnac. (Cantagnac est entré, Claude présente Cantagnac à Césarine.) Monsieur Cantagnac. (Il présente Césarine.) Madame Ruper. Je vous laisse ensemble, seulement je vous préviens, maître Cantagnac, que vous êtes mon hôte tant que vous restez dans ce pays, et que nous dînons à une heure comme les paysans. Je vais dire qu'on vous prépare une chambre. (Cantagnac salue. — Claude sort.)

CANTAGNAC.

Trop de bontés vraiment. (Claude et Antonia sortent.)

SCÈNE VI.

CÉSARINE, CANTAGNAC.

CANTAGNAC, revenant et regardant Césarine, à part.

Voilà le monstre... C'est bien cela. Il est charmant.

CÉSARINE.

Vous dites, monsieur?

CANTAGNAC.

Rien, madame, seulement, en ma qualité d'homme d'argent, comme on dit, j'ai cru devoir, y ayant quelques dispositions, devenir un peu observateur, à la manière de Lavater, afin de ne pas payer le mal plus cher qu'il ne vaut; je me trompe rarement.

CÉSARINE.

Et mon caractère vous est déjà ainsi connu.

CANTAGNAC.

Oui.

CÉSARINE.

Renseignez-moi alors, monsieur, vous me rendrez un grand service. Car je vous assure qu'il y a des jours où je ne sais plus du tout à quoi m'en tenir sur moi, ce qui m'humilierait fort, si la sagesse antique n'avait avoué que ce qu'il y a de plus difficile est de se connaître soi-même.

CANTAGNAC.

Je vais vous éclairer, madame, si vous m'autorisez à être franc.

CÉSARINE.

Comment donc!

CANTAGNAC.

Rien de plus simple; votre physiologie entière tient dans ces quatre mots : Insoumise, frivole, féroce et vénale.

CÉSARINE.

Monsieur!

CANTAGNAC, s'assurant que personne ne peut l'entendre, plaçant les deux mains sur la table en regardant Césarine, et d'une voix de commandement qui n'a plus le moindre accent marseillais.

Combien voulez-vous pour me vendre secrètement l'invention de votre mari?

CÉSARINE.

Vous dites...

CANTAGNAC.

Je dis combien voulez-vous d'argent pour me vendre secrètement l'invention que votre mari vient de faire?

CÉSARINE, riant.

Quelle plaisanterie!

CANTAGNAC.

Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, étant tout ce qu'il y a de plus occupé...

CÉSARINE.

Qui êtes-vous donc?

CANTAGNAC.

Pour vous parler ainsi? Je suis le sire de Cantagnac, l'agent modeste, mais passant pour assez malin, d'une société anonyme qui s'est fondée récemment au capital de plusieurs milliards, ma foi, pour l'exploitation à son profit, du travail, des idées, des inventions, des découvertes, bref, du génie des autres. Dès que nous voyons, apprenons ou sentons qu'une chose importante va naître chez n'importe quel peuple, nous intervenons, et par la persuasion, par l'argent, par la ruse, par la force, s'il le faut, nous nous emparons de ce dont nous avons besoin, résolus que nous sommes à devenir les arbitres et les maîtres du monde. Vous voyez tout de suite de quelle utilité nous est, dans l'état actuel des choses, une invention comme celle de monsieur Ruper.

CÉSARINE.

En un mot, vous me demandez une infamie?

CANTAGNAC.

Je vous propose une affaire.

CÉSARINE.

C'est votre dernier mot, monsieur?

CANTAGNAC.

L'avant-dernier tout au plus. (Césarine se lève pour sortir.) Où allez-vous?

CÉSARINE.

Je vais tout dire à mon mari, dont vous avez surpris la confiance sans doute par quelque comédie.

CANTAGNAC.

Ne faites pas ça, chère madame, vous le regretteriez éternellement. J'ai joué avec votre mari la comédie qu'il fallait, ayant reçu dans mes instructions d'essayer d'avoir, par surprise, et pour rien, si c'était possible, son secret qui nous est indispensable, et sans lequel beaucoup d'autres acquisitions que nous avons déjà faites à très-grands frais nous deviendraient complétement inutiles. D'après mes renseignements particuliers, je prévoyais qu'il n'y avait rien à faire avec votre mari; après avoir causé avec lui, j'en suis sûr. Non-seulement c'est un homme de talent, non-seulement c'est un homme de cœur, mais c'est un homme de réserve et de circonspection, en ce qui concerne son art. Heureusement ces pauvres grands hommes, idéalistes et naïfs, subissent presque toujours la femme sous une forme ou sous une autre. Quand ils échappent à l'action féminine, ils sont inattaquables. Alors il faut employer les grands moyens... il faut les supprimer, et il est toujours pénible d'en arriver à ces extrémités-là. C'est rare, très-rare; nous trouvons quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent la femme qu'un grand magistrat recommandait de chercher.

CÉSARINE.

Ainsi vous espérez me convaincre?

CANTAGNAC.

Vous, chère madame, nous n'avons même pas besoin de vous convaincre, puisque nous pouvons vous contraindre.

CÉSARINE.

Voyons comment.

CANTAGNAC.

Vous êtes la fille du baron et de la baronne de Fieradlen, ce qui en allemand, veut dire des quatre aigles, car vous êtes de très-vieille famille bavaroise. La légende dit qu'un de vos ancêtres devint porte-enseigne de César après la défaite d'Arioviste, et, depuis cette époque, il y a toujours un membre de votre famille qui s'appelle César comme votre père ou Césarine comme vous. De grandes alliances dans le passé font qu'au microscope on trouverait peut-être dans vos veines une goutte de sang royal, ce qui n'a pas peu contribué à vous faire croire que vous n'étiez pas semblable ä tout le monde. Vous êtes née à Paris en 1848; votre père et votre mère divorcèrent de bonne heure, par la faute de votre mère qui avait quitté le domicile conjugal. Votre père était faible, léger, mais bon. Il aimait votre mère et ne pouvait l'oublier, malgré la loi qui lui avait permis le divorce; il se mit à jouer et à boire. Votre grand'mère, sa mère à lui, s'était chargée de vous. A l'âge de quinze ans vous en paraissiez dix-huit. Vous étiez belle de cette beauté étrange, irritante, à laquelle un homme résiste difficilement, et je ne connais guère que moi qui en sois capable. Mais moi, je ne suis pas un homme, je suis une machine. Il est donc inutile de me regarder comme vous le faites. C'est du beau perdu. Vous annonciez déjà à cette époque la puissance qu'auraient vos charmes, car dans la colonie étrangère vous aviez une grande réputation d'originalité et de coquetterie. La vérité est que vous ne pouviez voir dans un salon un homme sans vouloir le rendre amoureux. Chez vous c'était un besoin, un instinct involontaire, invincible. Vous aviez, ce qui est plus fréquent qu'on ne le croit, la manie de l'amour. Cette folie particulière, bien connue aujourd'hui de la science, amena ce qu'elle devait fatalement amener. Un certain comte Amédée de Luceny en abusa, et le 15 avril 1865, après avoir annoncé à toutes vos jeunes amies que vous partiez pour un petit voyage avec votre grand'maman, vous vous installiez le soir chez une madame Vauxblanc, rue Montorgueil, 19,

au deuxième étage. Son nom est encore écrit aujourd'hui en lettres d'or au bas d'un grand tableau donnant sur la rue et représentant une jeune femme cueillant un baby tout nu que l'Amour, qui s'enfuit en riant, vient de déposer dans des roses. Trois mois après vous mettiez au monde un enfant du sexe masculin, déclaré père et mère inconnus à la mairie par Léonce Pentavoine, marchand de charbons, et Athanase Malandin, artiste capillaire, patentés tous deux, occupant les boutiques de la maison de la dame Vauxblanc, au-dessous du tableau allégorique. Suis-je bien renseigné, madame? S'il y a quelque erreur, veuillez me le dire.

CÉSARINE.

Continuez, monsieur.

CANTAGNAC.

M. de Luceny était marié; il ne pouvait donc réparer votre faute. Il s'agissait de vous trouver un mari, ce dont s'était chargée une vieille marquise de la Tour-Lagneau; c'est alors que M. Claude Ruper lui tomba sous la main. M. Ruper venait de perdre sa mère, morte ici, et ses amis l'avaient emmené à Paris, la capitale des consolations, pour le distraire un peu de cette grande, très-grande douleur, sa mère étant la seule femme qu'il eût aimée, qu'il eût regardée au milieu de ses arides travaux. Vous jouiez admirablement la douleur filiale si sincère chez Claude. Vous lui parliez de votre excellent père, il vous parlait de sa mère adorée, et de ces douleurs mises en commun, naquit l'amour, chez lui du moins, car, vous, vous n'aimerez jamais, quoi que vous fassiez. Vous êtes de ces femmes qui croient que l'homme n'est sur la terre que pour leur plaisir, leur garantie ou leur rachat; c'est une erreur. Le mariage eut lieu le 15 juillet 1867, deux ans, jour pour jour, après la naissance du jeune Amédée; on ne pouvait pas mieux célébrer cet anniversaire. Dans le cas, chère madame, où vous croiriez devoir informer votre mari de mes propositions, je lui ferais part, moi, de ce que je viens de vous dire.

CÉSARINE, d'un air d'ironie et de défi.

Il le sait.

CANTAGNAC.

Ah! ah! bien vrai?

CÉSARINE.

Demandez-le-lui.

CANTAGNAC.

Il n'en a cependant jamais parlé à personne.

CÉSARINE.

Jamais.

CANTAGNAC.

C'est vous qui le lui avez avoué?

CÉSARINE.

On n'avoue ces choses-là que quand on ne peut pas faire autrement.

CANTAGNAC

Une dénonciation alors?

CÉSARINE.

Oui.

CANTAGNAC.

Et il vous a pardonné?

CÉSARINE.

Oui.

CANTAGNAC.

Alors c'était avec son autorisation que vous alliez voir l'enfant en nourrice à Saint-Mandé?

CÉSARINE.

Oui.

CANTAGNAC.

Il est vrai que vous n'en avez pas abusé. Vous n'y êtes allée que deux fois en trois ans, au bout desquels...

CÉSARINE.

Il est mort...

CANTAGNAC.

Cependant le pardon de votre mari ne vous a garantie que pendant fort peu de temps.

CÉSARINE.

Parce qu'il ne pardonnait pas comme je voulais.

CANTAGNAC.

Peut-être aussi aviez-vous la faute trop exigeante? C'était pourtant assez joli d'avoir pardonné ça; il y a peu d'hommes à ma connaissance qui en auraient fait autant. Toujours est-il qu'après quelques mois d'une conduite relativement régulière, vous vous êtes rejetée dans des distractions telles que de méchantes langues, profitant du rapprochement que votre conduite et le petit nom de votre mari leur permettaient de faire avec un empereur romain et sa femme Messaline, qui a laissé une réputation assez mauvaise, même à Rome, vous ont surnommée *la Femme de Claude,* ce qui, selon eux, voulait tout dire. Ces distractions que nous connaissons dans tous leurs détails, votre mari les connaît-il aussi?

CÉSARINE.

Il les connaît.

CANTAGNAC.

Oh! oh! il a pardonné... toujours?...

CÉSARINE.

Non.

CANTAGNAC.

Il n'a fait que tolérer alors?...

CÉSARINE.

Oui.

CANTAGNAC.

Une pareille tolérance ne peut être que le fait d'un misérable, d'un imbécile ou d'un dieu.

CÉSARINE.

Ce n'est ni un imbécile, ni un misérable.

CANTAGNAC.

C'est donc un dieu. Combien y a-t-il de temps que vous avez reconnu cette divinité?

CÉSARINE

Cinq minutes peut-être

CANTAGNAC.

Soit; mais, si M. Claude est un dieu, c'est un dieu dont nous avons intérêt à détruire la puissance. Les dieux sont quelquefois de trop sur la terre. Finissons-en donc. (il se lève, consulte et feuillette des papiers tout en parlant,) Il y a trois mois, vous êtes partie d'ici sans dire, sans pouvoir dire à personne pourquoi vous partiez. M. Richard de Moncabré, qui habitait ce pays depuis quelque temps, très-beau garçon, devait être du voyage, et comme vous le croyiez très-riche, vous étiez disposée à quitter la France avec lui. Il a disparu subitement, et vous ne savez pas ce qu'il est devenu. Heureusement il vous avait donné deux cent mille francs qui passent à cette heure pour partie d'un héritage que votre grand'mère aurait fait. Ces deux cent mille francs n'appartenaient pas à M. de Moncabré, lequel n'était qu'un de nos agents à qui nous avions donné l'ordre de se faire aimer de vous et de s'emparer ensuite, avec ladite somme, du secret de votre mari. Au lieu de suivre les instructions qu'il avait reçues, M. de Moncabré s'est épris réellement de votre personne, et vous a livré l'argent de la caisse sociale. Nous ne vous réclamons rien. L'amour intempestif et mal contenu de ce bellâtre pouvait avoir pour nous et pour vous les plus graves conséquences; car votre existence nous est précieuse et momentanément indispensable. Il la compromettait. D'où il est allé, il ne reviendra plus. Heureusement, vous, vous êtes saine et sauve, et l'idée que vous avez eue vous met encore plus à notre discrétion. Tout est bien qui finit bien.

En arrivant à Paris, vous êtes descendue au Grand-Hôtel où vous attendait la jolie petite comtesse de Terremonde, fille de la marquise de la Tour-Lagneau. Le lendemain vous étiez installée, sur ses renseignements, rue Neuve-Saint-Eustache, n° 36 (vous aimez ces quartiers-là), chez une madame Renard, et le 1er septembre à midi...

CÉSARINE, l'arrêtant avec effroi.

Assez, monsieur.

CANTAGNAC.

Cette fois, je crois que votre mari n'est pas au courant, et cette fois, je crois qu'il ne pardonnerait ni ne tolérerait. Son silence ne serait plus de la grandeur d'âme, mais une complicité dont il est incapable, et il vous remettrait lui-même entre les mains du procureur le plus voisin du gouvernement qui régit actuellement la France. Dans le cas où il ne le ferait pas, je le ferais, moi. Combien voulez-vous, chère madame, pour nous vendre le secret de M. Ruper?

CÉSARINE.

Vous exigez de moi un crime.

CANTAGNAC.

Ce sera le second. Le premier était à votre avantage, le second est au nôtre. Il ne faut pas être trop égoïste non plus.

CÉSARINE.

Mais de ce crime, monsieur, je revenais repentante et résolue au bien.

CANTAGNAC.

Vous vous repentirez de deux au lieu d'un, pendant que vous y serez, et vos résolutions n'en seront que meilleures et plus solides... et elles vont peut-être d'ailleurs vous servir tout de suite, si vous pouvez convaincre votre mari que votre amour vaut mieux que la gloire, et si vous pouvez le décider à partir et à me céder son invention; mais je doute que vous réussissiez. Vous pourrez alors vous rejeter sur

Antonin, qui est jeune, inexpérimenté, faible, qui vous aime passionnément et qui a la clef de ce coffre et celle des caractères particuliers qui ont servi à écrire le mémoire que ce coffre renferme.

CÉSARINE.

Comment savez-vous tout cela ?

CANTAGNAC.

Nous sommes ceux qui savent tout.

CÉSARINE.

Alors, vous savez que vous faites un abominable métier, monsieur.

CANTAGNAC.

Je sais que chacun sert ses intérêts comme il croit bon de le faire. Je sais que les femmes qui ne veulent suivre que leurs instincts et leurs fantaisies finissent par se heurter contre des situations qu'elles ne peuvent plus dominer, surtout quand, comme aujourd'hui, le monde fictif qui les couvrait s'écroule de toutes parts. Je sais que vous vous êtes crue et déclarée libre, comme tant d'autres, et qu'il n'y a pas de femmes libres. Il y a des mères, des épouses et des vierges, vous n'avez su être ni vierge, ni épouse, ni mère, vous n'êtes plus rien qu'un instrument à la disposition de ceux qui savent s'en servir. Il fallait être une honnête femme, madame, je n'aurais pas de prise sur vous. Vous avez mieux aimé être Dona Juana, je suis la statue du Commandeur, et maintenant que je vous tiens, vous ne m'échapperez pas; — il faut que ce que je vous ai dit soit. Sur ce, je vais informer immédiatement notre conseil d'administration que nous sommes d'accord en principe. Quant au prix qui vous sera alloué en échange du service que vous allez nous rendre, nous le discuterons et le réglerons quand vous serez un peu remise de votre émotion, et, soyez tranquille, belle Tarpeïa, nous ne vous écraserons pas sous les boucliers des soldats de Tatius; nous ne sommes pas des barbares. (A haute voix, en

reprenant son accent marseillais.) A tantôt, chère madame Ruper, à tantôt! (Il sort.)

SCÈNE VII.

CÉSARINE, seule.

Voilà l'abîme. Pourquoi suis-je revenue ici? Mais cet homme me suivait depuis longtemps; je ne pouvais lui échapper. Il faut que Claude me sauve ou que je le perde. S'il voulait s'y prêter un peu comme nous le mettrions dedans, ce faux Marseillais! La partie est terrible, mais belle à gagner, et digne de moi après tout. Si je me servais de Rébecca?.. Peut-être... Et puis Antonin n'est-il pas là? — Et après, mon Dieu, je fais le vœu bien sincère de n'avoir plus rien à me reprocher.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, CANTAGNAC, CLAUDE, RÉBECCA, DANIEL, EDMÉE, ANTONIN.

(On sort de table. — Césarine entre en scène donnant le bras à Cantagnac. — Claude à Rébecca. — Daniel cause avec Antonin.)

CÉSARINE après avoir quitté cérémonieusement le bras de Cantagnac, à Edmée qui apporte le plateau avec le café et les liqueurs.

Place le café là! (Bas, tout en préparant les tasses) Tu as parlé?

EDMÉE.

A qui?

CÉSARINE, montrant Cantagnac.

A cet homme.

EDMÉE.

De quoi?

CÉSARINE.

De moi. (Elle renverse volontairement une tasse sur la table.) Ah! va me chercher une autre tasse. (A Rébecca.) Voyez comme je suis maladroite, c'est parce que vous ne m'aidez pas. (Elle regarde si Cantagnac et Edmée échangent un regard. Edmée passe sans regarder Cantagnac.)

RÉBECCA.

Tout à votre service, puisque vous le permettez, madame.

CÉSARINE.

Je vous en prie. Vous vous acquittiez trop bien de ce soin en mon absence pour que je n'use pas encore un peu de vous quand je suis là. Je ne reprends même mes fonctions de maîtresse de maison que pour vous reposer un peu. (Edmée rapporte la tasse sans avoir regardé du côté de Cantagnac. — A part.) Rien, pas le moindre signe.

EDMÉE.

Vous savez que je ne comprends pas du tout ce que vous voulez me dire.

CÉSARINE.

Tu n'as jamais vu cet homme avant aujourd'hui?

EDMÉE.

Jamais! Où l'aurais-je vu?

CÉSARINE.

Je n'en sais rien, c'est pour cela que je te le demande. Enfin il ne t'a pas questionnée sur moi.

EDMÉE.

Non.

CÉSARINE.

Tu ne lui as pas dit un seul mot en cachette? Tu ne lui as pas écrit? Tu n'as eu aucune communication d'aucun genre, avec lui, à mon sujet?

EDMÉE.

Aucune.

CÉSARINE.

Ta parole?

EDMÉE.

Ma parole.

CÉSARINE.

Laquelle?

EDMÉE.

Celle qui ne sert qu'à vous.

CÉSARINE.

Il sait cependant des choses qu'il ne peut pas avoir devinées, que je ne savais pas moi-même, des choses qui ont été dites entre Claude et Antonin, sans témoins.

EDMÉE.

Alors, comment les saurais-je?

CÉSARINE.

En écoutant aux portes comme tu fais toujours.

EDMÉE.

Vous vous défiez de moi?

CÉSARINE.

Un peu. Si tu as parlé, je ne t'en voudrai pas, mais dis-le-moi. La situation est très-grave, et j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir.

EDMÉE.

Je n'ai rien dit.

CÉSARINE.

C'est bien, va. (Edmée sort. — Césarine regarde dans la glace.)

EDMÉE, en sortant.

Elle me regarde dans la glace.

CÉSARINE, à part.

Rien! (A Daniel.) Du café?

DANIEL, acceptant.

Merci.

CÉSARINE.

Qu'est-ce qu'a donc mademoiselle Rébecca? elle paraît triste.

DANIEL.

C'est tout naturel, au moment de partir, peut-être pour toujours.

CÉSARINE.

Vous partez?

DANIEL.

Oui.

CÉSARINE.

Quand?

DANIEL.

Ce soir; nous ne voulions pas partir sans vous dire adieu, et maintenant que nous vous avons vue en bonne santé, que nous vous avons serré la main et remerciée de votre bonne hospitalité, nous nous en allons à nos affaires qui ne sont pas près d'ici.

CÉSARINE.

Où allez-vous?

DANIEL.

Toujours tout droit, du côté de l'Orient.

CÉSARINE.

Ah! mon Dieu, c'est de la folie d'emmener cette jeune fille avec vous. Et tout cela pour la science?

DANIEL.

Pour la science.

CÉSARINE.

C'est donc bien amusant de savoir?

DANIEL.

Il n'y a même que cela d'amusant.

CÉSARINE.

Laissez votre fille ici.

DANIEL.

Où cela?

CÉSARINE.

Chez nous.

DANIEL.

Si elle veut. (Appelant.) Rébecca!

RÉBECCA.

Mon père?

DANIEL.

Voici madame qui m'offre de te garder ici pendant le voyage que je vais faire. Claude est mon plus ancien ami, et du moment que sa femme est consentante, si tu aimes mieux rester en France, ne te gêne pas.

RÉBECCA.

Merci, madame, je pars avec mon père.

CÉSARINE.

Pourquoi?

RÉBECCA.

Parce que je ne veux pas le laisser seul; je ne le quitterai jamais.

DANIEL, l'embrassant.

Chère enfant! (Elle s'éloigne.) Elle ne veut même pas se marier. Je lui avais trouvé un garçon charmant, qui l'adorait, un israélite comme nous, dans une position excellente, qui a fait cet hiver des conférences remarquables sur la grosse question de l'unité des espèces et de l'inégalité des races. Ce garçon-là sera un jour professeur au Muséum Elle n'a pas voulu.

CÉSARINE.

Ce n'est pas très-amusant de vivre toujours avec des bêtes.

DANIEL.

Oh! empaillées!

CÉSARINE.

Elle a peut-être un petit amour dans le cœur.

DANIEL.

C'est possible.

CÉSARINE.

Eh bien, moi, je crois connaître celui qu'elle aime.

DANIEL.

Elle vous l'a dit à vous, et pas à moi, cela m'étonne bien.

CÉSARINE.

Elle ne m'a rien dit, j'ai deviné.

DANIEL.

C'est autre chose.

CÉSARINE.

Et si vous vouliez savoir le nom de cet homme...

DANIEL.

Merci.

CÉSARINE.

J'ai donc trouvé une chose que je sais mieux que vous et que vous ne tenez pas à savoir.

DANIEL.

Si elle ne me l'a pas dit, c'est qu'elle ne veut pas que je le sache.

CÉSARINE.

Mais si elle le lui a dit à lui?

DANIEL.

Non. Elle ne le dirait pas à l'un sans l'avoir dit à l'autre, et elle commencerait par moi.

CÉSARINE.

Vous avez en elle une grande confiance?

DANIEL.

Illimitée.

CÉSARINE.

Il n'y a pas beaucoup de pères comme vous.

DANIEL.

Ni beaucoup de filles comme elle. Je crois qu'on se trompe sur la manière d'élever les filles. Il faut leur dire la vérité sur toutes choses, comme à des hommes. L'ignorance où on les laisse provient souvent de ce que les parents eux-mêmes ne savent pas les causes et les fins des choses, ou qu'ils n'ont pas le temps, ou qu'ils ont perdu, dans leurs pro-

pres passions ou leurs propres erreurs, le droit de parler de tout à leurs enfants. Ma femme était la plus honnête personne de la terre; moi, je suis un très-honnête homme. Notre fille procède de nous. Lorsque Rébecca a été en âge de comprendre, je lui ai ouvert tout grand le livre de la nature et je le lui ai expliqué simplement, loyalement. Tout ce que Dieu a fait est noble; et il n'y a pas une âme humaine, même l'âme d'une vierge, qui ait le droit de s'en choquer. J'ai admis Rébecca à mes travaux : elle sait que rien ne peut être détruit, que tout se transforme, et que ce qui est ne peut cesser d'être, excepté le mal qui doit aller toujours en diminuant. Si ma fille aime, comme vous le supposez, chère madame, elle n'aime qu'un homme honnête et digne d'être aimé par elle; si elle ne m'a pas parlé de cet amour, c'est qu'il y a un obstacle quelconque : soit que cet homme ne l'aime pas, soit qu'il appartienne à une autre femme. En tout cas, l'obstacle doit être insurmontable puisqu'elle part avec moi, et pour quels pays, et pour quelles fatigues, et pour quelles recherches!

CANTAGNAC, qui s'est approché peu à peu.

Vous allez donc très-loin, monsieur?

DANIEL.

Oui.

CANTAGNAC.

C'est dans un but scientifique que vous vous expatriez?

DANIEL.

Oui.

CANTAGNAC.

Peut-on le connaître?

DANIEL.

Ce n'est peut-être pas bien intéressant pour vous.

CANTAGNAC.

Il y a plus de choses qu'on ne croit qui m'intéressent, n'est-ce pas, madame?

CÉSARINE.

C'est vrai, monsieur sait beaucoup de choses aussi, lui.

CANTAGNAC.

J'ai tant de loisirs.

DANIEL.

Eh bien, la science a cela d'admirable, de divin, je dirai même, que lorsqu'on s'est mis à étudier un point quelconque des harmonies naturelles, le cercle s'élargit tellement peu à peu, qu'il finit par embrasser l'universalité des choses. Ainsi de l'étude des espèces végétales à laquelle je croyais me borner, je suis entré dans l'étude des espèces animales, puis dans l'étude de l'espèce humaine à laquelle nous appartenons, soit que nous ayons pour premier générateur le singe, comme le veut Darwin, grand homme, messieurs, soit que nous ayons pour premier père Adam, comme le veut Moïse, plus grand homme, je crois. En un mot, des questions de science j'ai passé aux questions de conscience, et il m'est venu une idée, qui tourmente plus d'un de notre race, c'est de combler les lacunes de notre tradition et de rattacher notre présent et notre avenir à notre passé. Lorsque Cyrus..: (Cantagnac s'est assis et commence à ronfler.) M. Cantagnac dort déjà, ne le réveillons pas, éloignons-nous même.

CANTAGNAC, à lui-même.

Je t'écoute, fils d'Israël. Cela m'intéresse plus que tu ne crois.

CÉSARINE, railleuse.

Allez, monsieur Daniel. Nous en étions à Cyrus.

DANIEL.

Lorsque Cyrus permit aux Israélites de retourner en Palestine, seule la tribu de Juda reparut, car il ne faut pas compter quelques débris de celle de Benjamin. Les onze tribus d'Éphraïm ne furent pas recomposées, que sont-elles devenues? Où sont-elles? Les uns les veulent en Asie, d'autres parlent de l'Abyssinie, ou d'une oasis du centre de l'Afrique

et voilà que les Mormons s'en prétendent issus, affirmant qu'elles ont abordé en masse en Amérique, bien avant la découverte de Colomb. Eh bien, je crois, après de grandes recherches, que je sais enfin la vérité sur ce sujet et que je suis peut-être appelé à reconquérir notre patrie. Nous sommes dans une époque où chaque race a résolu de revendiquer et d'avoir bien à elle son sol, son foyer, sa langue et son temple. Il y a assez longtemps que nous autres Israélites, nous sommes dépossédés de tout cela. Nous avons été forcés de nous glisser dans les interstices des nations, d'où nous avons pénétré dans les intérêts des gouvernements, des sociétés, des individus. C'est beaucoup, ce n'est pas assez. On croit encore que la persécution nous a dispersés, elle nous a répandus; et nous tenant par la main nous formons aujourd'hui un filet dans lequel le monde pourrait bien se trouver pris le jour où il lui viendrait à l'idée de nous redevenir hostile ou de se déclarer ingrat. En attendant, nous ne voulons plus être un groupe, nous voulons être un peuple, plus qu'un peuple, une nation. La patrie idéale ne nous suffit plus, la patrie fixe et territoriale nous est redevenue nécessaire et je pars pour chercher et lever notre acte de naissance légalisé. J'ai donc chance de voir du pays et d'aller de la Chine au Lac-Salé, et du Lac-Salé au grand Sahara. Chacun son idéal ou sa folie. Que Celui qui est nous conduise, et comme nous disons depuis des siècles dans nos jours de fête : l'année prochaine à Jérusalem.

CÉSARINE, toujours railleuse.

Ce qui m'étonne, monsieur Daniel, c'est que le Juif-Errant qui était condamné à marcher toujours, n'ait pas eu cette idée avant vous.

DANIEL.

Il n'avait que cinq sous, madame, et ne pouvait ni prêter, avant, aux rois sûrs de vaincre, ni prêter, après, aux peuples étonnés d'être vaincus. Mais ces cinq sous ont fructifié, grâce à beaucoup de patience, de privations et d'économie. La

légende est réalisée et la complainte est finie. Le Juif-Errant ne marche plus, il est arrivé. (A Claude.) Qu'en pensez-vous, enfant de l'Europe, heureux fils de Japhet? Je vais voir le vieux Sem et le vieux Cham. Avez-vous un souvenir à leur envoyer ou une promesse à leur faire?

CLAUDE.

Dites-leur que nous travaillons et que nous ne ferons bientôt plus comme autrefois qu'une seule et même famille.

CANTAGNAC, à lui-même.

Si la France avait beaucoup d'enfants comme ces deux hommes, et si Claude avait épousé cette jeune fille au lieu d'épouser cette donzelle, je m'en retournerais les mains vides. Heureusement la Providence en décide autrement. Nous la remercierons publiquement en temps et lieu. Jusque-là, maître Daniel, apôtre amateur, comme tu peux être dangereux ou utile, je vais mettre un de nos agents à tes trousses, et si tu rebâtis Jérusalem, je sais bien qui sera le portier du temple. (Il se met à écrire.)

CÉSARINE, à Rébecca.

Mademoiselle Rébecca, offrez donc de l'eau-de-vie à monsieur Cantagnac.

CANTAGNAC, à part.

Tu peux me faire boire tant que tu voudras, je ne me grise plus depuis longtemps. (A Rébecca qui le sert.) Merci, mademoiselle. (Il continue d'écrire.)

RÉBECCA, à Daniel.

Mon père, veux-tu venir causer un moment avec moi? j'ai quelque chose à te dire.

DANIEL.

Qu'est-ce que c'est? (Ils s'éloignent.)

CÉSARINE, à Antonia.

Vous savez que je veux conspirer avec vous?

ANTONIN.

Contre qui, madame?

CÉSARINE.

Contre mon mari.

ANTONIN.

Je vous préviens, madame, que je vous trahirai.

CÉSARINE.

Tant pis pour lui, alors, car c'est dans son intérêt que je conspire.

ANTONIN.

Alors, madame, je suis tout à vous.

CÉSARINE.

Êtes-vous capable de garder un secret?

ANTONIN.

Je le crois.

CÉSARINE.

Le vôtre, c'est possible.

ANTONIN.

Moins bien peut-être que celui d'un autre.

CÉSARINE.

Je vais vous dire de quoi il est question; donnez-moi seulement votre parole d'honneur que si ma combinaison ne vous agrée pas, vous n'en direz rien à personne... à personne.

ANTONIN.

Je vous donne ma parole.

CÉSARINE.

Je ne veux pas que M. Ruper vende cette maison. Ce serait pour lui un plus grand chagrin qu'il ne le croit. Ses plus chers souvenirs sont ici. Et puis, quel déplacement dangereux pour ses travaux! Je suis allée à Paris pour recueillir un héritage qui me met à même de lui rendre ser-

vice. Je veux lui prêter la somme nécessaire, mais je crains qu'il ne veuille rien accepter de moi.

ANTONIN.

Excès de délicatesse bien compréhensible.

CÉSARINE.

Excès de justice bien cruelle. Le plus grand châtiment qu'on puisse infliger à ceux qui ont fait le mal, c'est de leur refuser, quand ils se repentent, la joie de faire le bien.

ANTONIN.

Vous avez donc fait du mal?

CÉSARINE.

Beaucoup. Tout le monde n'a pas le génie comme lui ou la force de résister comme vous, par exemple.

ANTONIN.

Comme moi?

CÉSARINE.

Oui; niez-vous que vous ayez soutenu, que vous soutenez en ce moment une grande lutte avec vous-même?

ANTONIN.

Madame.

CÉSARINE.

Enfant! Vous aviez raison quand vous disiez tout à l'heure que vous pouviez mieux garder le secret d'un autre que votre propre secret. Est-ce que les yeux d'un honnête garçon comme vous peuvent tromper les yeux d'une méchante femme comme moi? Je vous remercie de l'effort que vous avez fait et du silence que votre bouche a gardé. N'importe, cet héritage qui me forçait à partir est bien arrivé ; il était temps que je partisse. (Mouvement d'Antonin.) Eh bien, quoi, nos deux cœurs ont un secret que nous ne nous sommes pas dit, que nous ne nous dirons pas. Quel mal y a-t-il à cela? Je vous dois les dernières impressions que j'aurai eues. Qui avait le droit de m'empêcher de les ressentir? Voulez-vous

me les reprocher ? soit ; vous ne pouvez pas me les reprendre. Elles sont à moi. Vous les ai-je dites ? Si, de votre côté, vous me devez les premiers battements de votre cœur, si je vous ai troublé dans votre jeunesse et dans votre innocence, est ce ma faute ? Ai-je fait quelque chose à mauvaise intention ? Si je suis fière de ce sentiment pur et respectueux, s'il contribue à me rendre meilleure, si je lutte contre les entraînements de ma nature et si je triomphe, où est le mal ? Oh ! cette Rébecca, que ne suis-je à sa place ! Voyons et venons au secret que nous pouvons nous dire. Je veux être de moitié avec vous dans une bonne action, cela m'en fera faire d'autres. Ce n'est pas la première. Je vous raconterai ma vie un jour ; vous verrez, il y a beaucoup de mauvais, mais enfin ! il y a un peu de bon, un tout petit peu ; nous allons l'augmenter tant que nous pourrons, voulez-vous ? et c'est ce bon et honnête homme qui en profitera.

ANTONIN, sous le charme.

Tout ce que vous voudrez avec cette voix-là.

CÉSARINE.

Tout ? Et moi, tout ce qu'il me reste à vivre pour un jour de votre jeunesse, de vos illusions et de votre conscience. Enfin ! j'ai deux cent mille francs, là, dans un petit portefeuille, en une lettre de crédit. C'est mon héritage, c'est tout ce que j'ai, prenez-les. (Elle lui montre le portefeuille.)

ANTONIN.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse ?

CÉSARINE.

Je veux que vous les serriez quelque part où je ne puisse pas les reprendre. Je me connais, j'ai une bonne pensée aujourd'hui, demain j'en aurai une autre J'entamerai cette somme et je ne pourrai plus en faire l'emploi que je dois en faire. J'obtiendrai de M. Ruper qu'il accepte de moi le service que je veux lui rendre. Ce sera peut-être long ; jusque-

là, gardez-moi cet argent; cela ne vous compromettra pas beaucoup.

ANTONIN.

Vous êtes une étrange femme.

CÉSARINE.

Je suis tout bonnement une femme, c'est-à-dire une créature faible, ignorante, malheureuse et bête, voilà le mot, et la preuve, c'est que si j'ai fait du mal à d'autres, ce n'est rien à côté de celui que je me suis fait à moi-même. Où allez-vous enfermer ça?

ANTONIN.

Ici. (*Il montre le coffre.*)

CÉSARINE.

Il ferme bien, ce coffre?

ANTONIN.

Soyez tranquille.

CÉSARINE.

C'est encore une de mes faiblesses : j'ai peur des voleurs.

ANTONIN.

Il n'y a pas de voleurs possibles avec ce coffre-là; c'est nous qui l'avons fait.

CÉSARINE.

Vous connaissez le secret qui l'ouvre?

ANTONIN.

Oui; mais je ne peux pas vous le dire.

CÉSARINE.

Je n'ai aucun besoin de le connaître; au contraire, puisque je veux que cet argent soit en un lieu où je ne puisse pas le reprendre.

ANTONIN.

Cependant, si je mourais?

CÉSARINE.

D'ici à deux jours?

ANTONIN.

Cela peut arriver.

CÉSARINE.

Mon nom est sur la lettre de crédit. Je dirais tout simplement ce qui en est à mon mari, en cas de malheur, et il me rendrait mon bien.

ANTONIN.

C'est juste.

CÉSARINE.

Merci, je suis aussi heureuse que je puis l'être. (Le regardant s'éloigner.) L'homme est faible. Le paradis est toujours à perdre.

CANTAGNAC, à Antonin dont il s'est approché au moment où il fermait le coffre.

Est-ce que vous seriez assez bon pour me faire porter cette lettre à la poste?

ANTONIN.

Volontiers, monsieur, c'est justement l'heure où le messager passe. (Il s'éloigne.)

CANTAGNAC, à Césarine.

Eh bien, avons-nous déjà ouvert notre tranchée?

CÉSARINE, lui montrant Antonin, à mi-voix.

N'avez-vous pas vu ce qu'Antonin vient de faire?

CANTAGNAC.

Si.

CÉSARINE.

C'est moi qui suis entrée dans la place.

CANTAGNAC

Mais il a fermé la porte sur vous

CÉSARINE.

J'ai une clef pour en sortir.

CANTAGNAC, voyant rentrer Claude.

Votre eau-de-vie est excellente.

CÉSARINE, lui en offrant un verre.

En voulez-vous encore?

CANTAGNAC.

Tant que vous voudrez. Je descends de Mithridate comme M. Daniel d'Abraham. Je ne crains pas les poisons. (Elle s'éloigne.)

CLAUDE, à Daniel, qui était sorti et qui rentre.

Ainsi tu pars?

DANIEL.

Plus que jamais.

CLAUDE.

J'étais si heureux de t'avoir près de moi! Qu'y a-t-il? Tu parais ému.

DANIEL, lui serrant la main.

Rébecca t'expliquera cela. C'est une bonne chose d'être des honnêtes gens et de s'estimer comme nous le faisons. (Pendant ce temps, Cantagnac s'est rapproché peu à peu du fusil d'Antonin qui est dans un coin de la chambre et il l'a pris et examiné.)

RÉBECCA, qui l'a suivi des yeux et qui s'est approchée de lui.

Ce fusil est chargé, monsieur, prenez garde.

CANTAGNAC.

C'est une arme d'un système nouveau?

RÉBECCA, reprenant le fusil.

Tout nouveau.

CANTAGNAC.

Comme vous maniez cela, mademoiselle!

RÉBECCA.

Quand on va partir pour la recherche des onze tribus d'Éphraïm... Et puis l'habitude...

CANTAGNAC.

Est-ce que vous avez porté les armes pendant la dernière guerre?

RÉBECCA.

Non; mais j'ai soigné et guéri quelquefois ceux qui les portaient.

CANTAGNAC.

Tous mes compliments.

RÉBECCA.

Merci, monsieur. (Elle a replacé le fusil où il était.)

CANTAGNAC, à Césarine.

Le fusil du petit est compris dans l'affaire, bien entendu?

CÉSARINE, fiévreuse.

Tout est compris, soyez tranquille. Le canon, le fusil, le petit, moi, l'honneur et la vie de tout le monde. S'il y a encore quelque chose dans la maison qui vous convient, dites-le. (A part.) Ah! je suis malade. (Elle va se mettre à l'air sans quitter le théâtre. Vers le milieu du couplet de Rébecca, après avoir longtemps regardé en silence Claude et sans pouvoir deviner ce qu'ils se disent, mais avec inquiétude et agitation, elle commence l'air de Medjé (de Gounod) en s'accompagnant de la voix sans paroles distinctes. — Claude n'écoute que Rébecca et se plonge dans ses réflexions. — Il faut qu'on sente dans les vibrations sourdes de la voix de Césarine toute la nature de cette femme, en opposition avec l'âme de Rébecca qui chante, pour ainsi dire, à l'âme de Claude tout ce qu'elle contient de plus pur.)

RÉBECCA.

Vous autres grands esprits, vous riez de nos pressentiments, à nous autres femmes. Cependant il est certain que nous en avons et je vous dis avant de vous quitter : Défiez-vous de cet homme. (Elle montre Cantagnac.) Je suis sûre qu'il vous veut du mal.

CLAUDE.

Qui vous le fait croire?

RÉBECCA.

Je le sens.

CLAUDE.

Alors restez ici, vous protégerez la maison.

RÉBECCA.

Non, je partirai ce soir.

CLAUDE.

Vous dites : Je partirai; c'est donc bien vous qui voulez partir?

RÉBECCA.

C'est moi.

CLAUDE.

Et Antonin?

RÉBECCA.

Jamais. Il n'y a dans le monde entier que deux hommes pour moi ; mon père à qui je dois tout dire, vous à qui je puis tout avouer. Mon père sait depuis dix minutes pourquoi je veux partir, je n'aurais pas pu vous le dire sans cela et je veux que vous le sachiez aussi. Je vous aime comme je ne crois pas qu'une femme ait jamais aimé. Je vous aime parce que vous êtes grand, parce que vous êtes juste, parce que vous êtes malheureux et bon. Il n'existe pas pour moi d'homme supérieur à vous, et vous serez un jour le premier de votre pays, à qui vous aurez tout sacrifié, à qui vous devez tout sacrifier. Si vous aviez été libre, j'aurais été votre femme, votre compagne, votre repos du septième jour, la mère des enfants qui devraient être là, en échange desquels Dieu vous donne le génie et la gloire, ces enfants immortels. Mais si je ne suis pas votre femme dans le temps, je sais que je la dois être dans l'éternité. Quand la mort nous aura dégagés, vous des liens, moi des soumissions terrestres, vous me trouverez, fiancée patiente et immatérielle, vous attendant au seuil de ce qu'on appelle l'Inconnu et nous nous unirons dans l'infini. Ma religion n'autorise pas de pareilles espérances, mon cœur la dépasse et je sais que cela sera ainsi. (Elle regarde du côté de Césarine.) Cette femme ne vous a pas compris. Elle a passé à

côté du plus grand bonheur que puisse connaître une femme en ce monde : l'amour d'un cœur loyal et la protection d'un grand esprit. Vous l'avez aimée, vous l'aimez peut-être encore, malgré vous, voilà pourquoi vous ne me verrez plus jamais sous la forme que j'ai à cette heure. Fussiez-vous libre demain, je ne viendrais pas à vous et ne vous laisserais pas venir à moi : mon royaume n'est plus de ce monde; je suis l'épouse de la seconde vie. Travaillez, soyez grand, soyez utile, soyez glorifié; je vous attends, au delà de ce qui passe, dans ce qui ne passera jamais. Ne vous faites pas trop attendre. Silence, je sais tout ce que vous me diriez. (Claude essuie silencieusement ses yeux.)

CÉSARINE, à part, au piano.

Il pleure et n'écoute qu'elle. (Elle continue son chant et jette le dernier couplet avec toutes les forces secrètes qu'elle a en elle.)

CANTAGNAC, la regardant, à part.

Voilà le vent qui souffle et la mer qui gronde. Malheur aux petits bateaux!

ANTONIN, tenant sa tête dans ses mains, à part.

Malheureux! je l'aime! je l'aime! je l'aime!

CÉSARINE, à part, et en se levant.

Allons, finissons-en. (A Antonin.) Emmenez tous ces gens-là. Il faut que je parle à Claude. Je vais décider de ma vie, peut-être, à propos de cette maison. Tant que vous verrez cette fenêtre fermée comme elle l'est, ne rentrez pas ici; si vous la voyez ouverte, entrez, j'aurai quelque chose à vous dire; allez.

ANTONIN.

Quelle agitation!

CÉSARINE.

Monsieur Cantagnac, vous avez visité la maison. Monsieur Antonin va vous faire parcourir la propriété. (Cantagnac et Antonin sortent. Claude les accompagne un moment, de manière à ne pas entendre ce que vont se dire Césarine et Rébecca.) Mademoiselle Rébecca!

RÉBECCA.

Madame?

CÉSARINE.

Je vous dis adieu dès à présent, je ne vous reverrai peut-être pas avant votre départ. Du reste, comme ce n'est pas pour moi que vous êtes venue ici, que vous importe, n'est-ce pas?

RÉBECCA.

Je suis votre servante, madame.

CÉSARINE.

Adieu, Agar.

RÉBECCA.

Adieu, Sarah. (Rébecca salue respectueusement Césarine, qui lui fait à peine un signe de tête, et sort.)

SCÈNE II.

CLAUDE, CÉSARINE.

(Claude, qui est revenu prendre sur la table des papiers dont il a besoin se dispose à rentrer chez lui sans faire attention à Césarine.)

CÉSARINE, très-agitée.

Claude!

CLAUDE.

Madame.

CÉSARINE.

Il faut que je vous parle.

CLAUDE.

Je vous écoute.

CÉSARINE.

Si je vous disais que je vous aime, que me répondriez-vous?

CLAUDE.

Rien. Je me demanderais seulement quel nouveau mal vous comptez me faire. Pure curiosité, car vous ne pouvez plus me faire de mal.

CÉSARINE.

En admettant que je ne puisse vous faire du mal, moi, d'autres peuvent vous en faire et beaucoup peut-être. Si pour gage de mon amour je vous aidais à conjurer le mal et à triompher de vos ennemis au risque des plus grands dangers pour moi, croiriez-vous enfin que je vous aime?

CLAUDE.

Non.

CÉSARINE.

Quelle autre preuve voulez-vous?

CLAUDE.

Aucune.

CÉSARINE.

Je suis pourtant sincère, je vous le jure.

CLAUDE.

Sur quoi?

CÉSARINE.

Alors, vous que l'on cite comme un juste, presque comme un saint, vous ne croyez pas au repentir?

CLAUDE.

Si.

CÉSARINE.

Eh bien! je me repens.

CLAUDE.

Non; quand on se repent, on ne le dit pas avant de le prouver, on le prouve avant de le dire.

CÉSARINE.

Et si je n'ai pas le temps d'attendre ; s'il faut pour mon salut et pour le vôtre, peut-être, que je vous dise tout de suite ce que je voulais, en revenant ici, vous prouver peu à peu, faites cet effort de croire tout de suite, puisqu'une minute peut racheter ma vie passée et sauver ma vie à venir. Est-ce donc si difficile de m'écouter et de me croire ? Ce n'est qu'une habitude à reprendre, puisque vous m'avez aimée, et religieusement et ardemment, n'est-ce pas ? Le premier baiser que vous ayez donné à une femme, le seul qu'une femme ait reçu de vous, c'est à moi qu'il a été donné. Toutes vos chastetés, tous vos enthousiasmes, toutes vos énergies, tout ce que vous conteniez d'amour et de foi, vous l'avez versé dans ce sein. Est-ce que cela s'oublie, cela ?... Ce que je sais, moi, c'est que quand une femme comme moi a été aimée d'un homme comme vous, quoi qu'elle fasse, elle le sent toujours en elle.

CLAUDE.

Et elle le trompe.

CÉSARINE.

C'est moi qui avais été trompée par un misérable ! La faute commise, il me fallait tromper un honnête homme pour la cacher et la réparer, telle était la logique du monde où j'avais été élevée. Vous ne soupçonniez pas le mal, vous aviez besoin d'aimer, vous m'aimiez ; je vous ai dit que je vous aimais aussi, ce n'était pas vrai, alors. Mais après, je vous ai connu, je vous ai compris ; cette puissance du bien et de l'amour qui était en vous, je l'ai subie. Je vous ai aimé a mon tour et tout à coup, et si le bonheur eût voulu que vous ignoriez toujours ce que j'avais fait, il n'y aurait pas eu de femme plus dévouée, plus fidèle, plus soumise, plus aimante que moi.

CLAUDE.

Et quand j'ai connu votre faute par hasard, qu'est-ce que j'ai fait ?

CÉSARINE.

Vous m'avez pardonnée, mais d'en haut, à distance, en vous dégageant de moi, en vous reprenant, en cessant d'être homme. Vous m'avez dit : « Je ne crois plus à votre parole, vous m'avez menti. Ce n'est plus moi qu'il faut aimer, c'est votre enfant qui n'est pas le mien, vous ne pouvez plus être une épouse, soyez une mère. » C'était beau, c'était noble, c'était grand, car tout autre homme, à votre place, m'eût chassée comme une fille perdue ; eh bien, ce n'était pas ainsi qu'il fallait me traiter.

CLAUDE.

Que fallait-il donc faire ?

CÉSARINE.

Il fallait m'insulter, me fouler aux pieds et me pardonner comme un homme. Je suis de la terre, moi, rien que de la terre. Je ne comprends rien aux grands sentiments et aux demi-pardons.

CLAUDE.

C'est possible, aussi ai-je voulu vous pardonner comme un homme. Je me disais : si elle se repent, si elle aime cette malheureuse et innocente créature, si elle donne ce gage à sa rédemption, j'oublierai tout. La mère sauvera la femme ; je vous aimais tant, alors !

CÉSARINE, de sa voix la plus douce.

Répète-le moi.

CLAUDE, d'une voix calme et froide.

Je vous aimais tant, alors ! Mais un amour comme le mien, on ne le ressaisit pas, on le reconquiert. Eh bien, cet enfant, vous n'alliez même pas le voir, c'était moi qui y allais. Il était votre image frappante ! Et quand il est mort, vous n'avez vu qu'une chose, c'est qu'il n'y avait plus de preuve de votre faute et vous vous êtes réjouie ; moi, j'ai pleuré, malheureuse !

CÉSARINE.

Êtes-vous sûr que les enfants que nous concevons dans la honte et que nous mettons au monde dans le mystère et la terreur sont bien nos enfants? Croyez-vous qu'on peut aimer l'être qui vous rappelle sans cesse l'homme qu'on méprise et qui vous fait mépriser par l'homme que l'on aime? Eh bien, oui, quand la mort a pris cet orphelin, il m'a semblé qu'il emportait le passé avec lui et que j'allais pouvoir être enfin tout à vous, devenir mère à la face de tous, comme d'autres. Je n'ai senti en moi que cette preuve d'amour à vous donner, je vous l'ai donnée. Elle était monstrueuse, à ce qu'il paraît. Qu'y faire? c'était ma preuve à moi. Est-ce ma faute si la nature m'a faite féconde dans le mal et stérile dans le bien? Entrailles maudites! (Elle frappe son sein.)

CLAUDE.

Et quelques mois après?

CÉSARINE.

La colère, le besoin de me venger de vous, l'espoir de vous oublier, de vous vaincre, de vous faire souffrir m'avait jetée...

CLAUDE.

Dans de nouvelles amours?

CÉSARINE.

Non! Dans de fausses ivresses. Sommes-nous plus des anges que vous? Et les défaillances, les erreurs, les fautes, sont-elles votre privilége, comme la force? Est-ce que j'ai aimé celui-ci ou celui-là?... Est-ce que je les connais l'un ou l'autre?... Est-ce que je me rappelle ces hommes!... C'est contre vous que j'allais en allant à eux. J'ai pris ces amours factices pour oublier, comme j'aurais pris de l'opium pour dormir. Et je n'ai pas oublié, et je n'ai plus dormi, voilà la vérité.

CLAUDE.

Bref!

CÉSARINE.

Bref!... nul n'a pu s'emparer de mon cœur. Tous ces hommes-là ne sont pas l'homme. C'est vous que j'aime, c'est vous que je veux. Je ne veux plus vivre, je ne peux plus vivre sans vous. Vous êtes le plus fort, n'en abusez pas... Si je n'ai pas d'âme, eh bien, donnez-m'en une ou partagez la vôtre avec moi. Le mariage est indissoluble et nous lie l'un à l'autre; si les hommes l'ont voulu ainsi, s'ils ont pensé que, quoi qu'il arrivât, ce lien ne devait jamais être rompu, c'est qu'ils ont prévu que le plus noble et le plus généreux des hommes pourrait être uni à la plus coupable des femmes, qu'il fallait celui-ci pour sauver celle-là. Sauvez-moi. (Elle tombe à genoux.)

CLAUDE.

Soit, que demandez-vous?

CÉSARINE, commençant à espérer.

Je demande que vous oubliiez mes fautes, et le mal qu'elles vous ont fait. Je demande que vous me pardonniez tout, tout, jusqu'à la minute qui sonne, que vous jetiez fièrement le passé dans l'éternité morte et que tout ce qui n'aurait pas dû être n'ait jamais été. Je demande enfin que nous partions, que nous changions de sol, d'air, de ciel pour que la femme que je veux être désormais ne se heurte plus à chaque instant à la femme que j'ai été; je demande enfin que nous ne vivions plus que l'un pour l'autre, et que vous soyez tout entier à moi comme je serai tout entière à vous.

CLAUDE.

Et mon travail?... Et ce que j'ai à faire dans ce monde?

CÉSARINE, se relevant et l'enveloppant peu à peu.

Tu n'as fait tout cela que parce que tu croyais que je ne t'aimais pas. Tu n'as voulu être célèbre que parce que tu n'étais pas heureux. Le peu de temps que tu m'as aimée et estimée tu m'as tout dit; je me rappelle tout. Tu ne voyais le travail qu'après moi. Je t'ai fait souffrir, ta douleur a cher-

ché une consolation, c'est donc encore à moi que tu dois ton génie ! Le génie comprend tout ou devine tout. Il sait ce que c'est que la faiblesse humaine. Ah ! si tu avais été faible et moi forte, comme je t'aurais pardonné ! Si tu avais fait quelque chose de mal, si tu avais des remords comme nous tous, quel bonheur j'aurais à te les faire oublier ! Mais non, tu es le plus honnête homme de la terre... c'est désespérant.

CLAUDE, la regardant en face.

Pauvre créature !

CÉSARINE, câline.

Tu me plains, tu consens ?

CLAUDE, secouant la tête.

Trop tard.

CÉSARINE.

Pourquoi ?

CLAUDE.

Parce que dans ce cœur que vous avez déserté, il n'y a plus de place pour vous.

CÉSARINE.

Vous aimez Rébecca.

CLAUDE.

Je l'aime, mais non comme vous croyez. Ne cherchez pas, vous ne pouvez pas comprendre. Quant à celle qui vous a remplacée, c'est ma pauvre et chère patrie. Dieu sait que j'eusse voulu vous associer en moi dans le même amour et dans la même gloire ! c'est impossible. Aujourd'hui, je n'ai plus d'autres douleurs, d'autres espérances, d'autres souvenirs que les siens, et il me semble que tout le sang qui a coulé de ses blessures a passé dans mes veines. J'ai jeté l'ancre en haut, dans des régions qui vous seront éternellement inconnues. Si vous saviez comme je suis loin de vous ! La personne qui me parle par votre bouche, je ne la connais pas, je ne la vois pas. Je ne sais pas qui vous êtes. Il n'y a plus

de lien entre nous, il n'y a plus que la chaîne que la loi nous impose, portons-la.

CÉSARINE, essayant du dernier moyen.

Qu'est-ce que vous allez faire de moi alors ? car si méprisable, si condamnée que je sois, je respire, je me meus, j'entends, je suis, enfin ! Impuissante dans mon cœur, morte dans mes sens, si je ne suis ni mère, ni épouse, ni femme, je suis encore une créature vivante, et il y a des choses que je puis encore comprendre et faire. Utilisez-moi dans mon intelligence. Ne puis-je être votre élève, votre adepte, votre ouvrier? Faites pour moi ce que Daniel a fait pour sa fille, initiez-moi à la science, expliquez-moi vos travaux, associez-moi à votre œuvre.

CLAUDE.

Vous ! vous la vendriez !...

CÉSARINE, tremblant qu'il ne sache tout.

Vous pourriez croire...

CLAUDE.

Je ne crois pas ! je suis certain que vous mentez aujourd'hui comme toujours ! Il est impossible que vos remords soient sincères; ils doivent cacher une infamie. Il y a des fautes qui sont d'avance privées de remords, et vous avez commis de ces fautes-là. Assez. Si je me trompe, si vous vous repentez réellement, ce n'est pas en une minute, mais en des années que vous pourrez le faire croire, et ce n'est plus moi que cela regarde. Adressez-vous à l'Église. Elle seule a pouvoir de racheter et d'absoudre des coupables telles que vous.

CÉSARINE, se voyant perdue et oubliant toute mesure.

J'étais revenue aujourd'hui pleine de résolutions nouvelles, pleine d'amour, sans arrière-pensée. La fatalité m'a saisie au seuil de votre maison, et pour que je fusse sauvée, il me fallait, c'est vrai, votre pardon, votre protection, votre amour, votre complicité, et cela tout de suite. Vous me les refusez;

je suis perdue, peut-être, mais je ne le serai pas seule, je vous en réponds, et je me vengerai terriblement de votre grandeur et de votre implacabilité, car je suis extrême en tout, je vous en préviens. Il faut que j'aime ou que je haïsse. Plus d'amour possible, soit; la haine alors. Ah! chrétien impitoyable dans ta conscience et dans ton droit, je t'amènerai comme moi au blasphème et à la malédiction. Et toi et moi nous ne serons pas les seules victimes, il y en a d'autres parmi ceux que tu aimes qui périront avec nous. Tant pis pour toi, tant pis pour eux.

CLAUDE.

Allons donc, créature d'enfer, je savais bien que tu te trahirais à la fin; tu jettes ton masque; j'aime mieux te voir dans la menace que dans la prière. Malheureuse qui te sauvais d'ici, il y a trois mois, avec ton amant et qui reviens seule aujourd'hui, parlant d'héritage, de repentir et d'amour. Écoute, pauvre damnée, fais de ton corps et de ton être tout ce que tu voudras, peu m'importe; mais, puisque tu menaces d'autres que moi, rappelle-toi bien ceci : si tu portes ta main sacrilége et maudite, soit sur Antonin qui t'aime, le malheureux, il me l'a dit, sur Antonin qui est mon enfant d'adoption, ma tradition dans ce monde, soit sur mon travail qui est ma solidarité avec mon pays, ma communion avec l'humanité tout entière, si tu entraînes dans la mort ou dans le mal un seul être innocent, si tu me fais obstacle dans ce que Dieu me commande, aussi vrai que Dieu existe, je te tue.

CÉSARINE.

C'est bien.

CLAUDE.

Adieu. (Il sort.)

SCÈNE III.

CÉSARINE, seule, puis EDMÉE, puis CANTAGNAC, en dehors, puis ANTONIN, sur la scène.

CÉSARINE, seule.

C'est ainsi. Eh bien, chacun pour soi, et va pour le mal, puisqu'il m'y force. Il n'y a pas de temps à perdre! J'ai bien fait de prendre mes précautions à tout hasard. (Elle appelle.) Edmée, Edmée! (Edmée entrant.) Tu n'écoutais donc pas à la porte, aujourd'hui?

EDMÉE.

Non, madame, je ne tiens plus à rien savoir.

CÉSARINE.

Défais un peu mes cheveux comme cela, c'est bien. A quelle heure partent Rébecca et son père?

EDMÉE.

Ce soir, à neuf heures.

CÉSARINE.

Claude les accompagne?

EDMÉE.

Jusqu'à la gare.

CÉSARINE.

La voiture est commandée?

EDMÉE.

Oui.

CÉSARINE.

C'est bien, va. (Edmée sort, Césarine va à la fenêtre.) Le signal maintenant, pour Antonin. (Cantagnac paraît de l'autre côté de la fenêtre au moment où Césarine s'en approche.) Ah! c'est vous?

CANTAGNAC.

Oui, je suis toujours où il faut être. Eh bien! il est invincible, je vous l'avais bien dit.

CÉSARINE.

Oui, mais les choses n'en iront que plus vite; tout sera fini ce soir.

CANTAGNAC.

C'est plaisir d'avoir affaire à vous.

CÉSARINE.

Pas toujours. Je veux quatre millions.

CANTAGNAC.

C'est trop. Deux millions suffiront, moitié contre la livraison du manuscrit et la traduction d Antonin, moitié après la première épreuve.

CÉSARINE.

Soit. Prenez congé de mon mari ce soir avant qu'il parte pour reconduire Daniel, et dès qu'il sera parti, soyez caché dans le jardin, le plus près possible de cette chambre. Éloignez-vous; il ne faut pas qu'on nous voie causer ensemble. Et que je n'aie qu'à vous appeler. (Cantagnac s'éloigne. Elle laisse la fenêtre ouverte.) A l'autre maintenant. (Elle déchire le corsage de sa robe. Elle se penche sur la table, la tête dans ses mains, et attend.)

ANTONIN, entrant.

Me voilà. Eh bien, a-t-il consenti? (Césarine ne bouge pas. Il voit le désordre de sa chevelure.) Qu'avez-vous?

CÉSARINE, se relevant et s'appuyant sur le dos de sa chaise, de manière à être bien sous le regard d'Antonin, d'une voix calme.

Vous avez donc avoué à mon mari que vous m'aimiez?

ANTONIN, un temps.

Qui vous a dit cela?

CÉSARINE, se levant.

Lui.

ANTONIN.

Et alors?

CÉSARINE.

Alors vous m'avez perdue. Et cependant quel mal vous ai-je fait, à vous? (Elle pleure.)

ANTONIN.

Je vous ai perdue. Comment?

CÉSARINE.

Parce que devant sa colère et ses menaces, moi aussi je lui ai dit que je vous aimais. Puisque vous l'aviez choisi pour confident, j'ai fait comme vous.

ANTONIN.

Vous m'aimez?

CÉSARINE.

Est-ce que je serais revenue dans cette maison, sans cela? Il est vrai que ce n'est pas pour longtemps.

ANTONIN.

Parce que?

CÉSARINE.

Parce qu'il y a eu une scène violente entre lui et moi, et qu'il m'a chassée. Il veut bien aimer Rébecca, mais il ne veut pas que je vous aime. Les hommes ont des droits à eux!

ANTONIN.

Ce désordre de vos cheveux! ce vêtement déchiré!

CÉSARINE.

Ah! vous ne le connaissez pas! Adieu.

ANTONIN.

Qu'allez-vous faire?

CÉSARINE, répare le désordre de sa toilette et de ses cheveux.

Donnez-moi ce peigne qui est par terre. (Il lui donne le peigne, elle relève ses cheveux en découvrant ses bras.) Vous ne devinez pas?

ANTONIN.

Non.

CÉSARINE.

Vous m'aimez, je vous aime, nous nous le sommes dit, mon mari le sait et me chasse de sa maison; qu'est-ce que vous voulez que je fasse? (Lui prenant la tête dans ses deux mains.) Cœur candide et pur, comme je t'envie! Adieu!

ANTONIN.

Où allez-vous?

CÉSARINE.

Que t'importe?

ANTONIN.

Vous avez un projet sinistre. Votre sang-froid m'épouvante. Je ne vous quitte plus.

CÉSARINE.

Est-ce que tu comptes partir avec moi?

ANTONIN.

Non; mais si vous vous tuez, je mourrai après vous.

CÉSARINE.

Tu n'as donc pas peur de mourir non plus, toi?

ANTONIN.

Non.

CÉSARINE.

Alors, pourquoi mourir l'un après l'autre? pourquoi pas ensemble?

ANTONIN.

Si vous voulez.

CÉSARINE.

Tu m'aimes donc vraiment?

ANTONIN.

Comme un fou.

CÉSARINE

Tu ne regretteras rien dans ce monde?

ANTONIN.

Je suis seul sur la terre.

CÉSARINE.

Tu sais que la mort, c'est le néant?

ANTONIN.

J'espère que c'est le repos.

CÉSARINE, l'entraînant

Viens.

ACTE TROISIÈME.

Même décor. — Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDE, seul, assis.

Quelle belle soirée, claire et calme! quel silence! quelle grandeur! quelle harmonie! Comment se fait-il, nature éternelle, confidente discrète, conseillère inépuisable, intermédiaire toujours prête entre Dieu et nous, comment se fait-il que tu n'apportes pas plus d'apaisement aux passions et aux misères des hommes? C'est qu'ils ne t'interrogent pas plus souvent! Montagnes ombreuses et odorantes, où se sont essayés mes premiers pas, horizon toujours impassible, malgré tout ce qui a passé entre nous deux, terre où, depuis de longues années déjà, reposent mes parents vénérés, astre paisible et doux de la nuit qui as éclairé une dernière fois le visage de ma mère, morte en me souriant, et vous, Créateur de toutes choses, maître tout-puissant de l'espace, du temps, des mondes, de tout ce que nous voyons, de tout ce que nous ignorons, de ce qui n'est plus, de ce qui est et de ce qui sera, vous que nous ne savons comment définir, comment représenter, qui vous cachez plus facilement dans la lumière que nous ne nous cachons dans l'ombre, que nous cherchons en vain dans les éternités et dans les infinis et que nous trouvons tout entier dans un éclair du génie, dans un battement

du cœur, dans un sourire ou dans une larme, ai-je bien compris ce que vous m'avez commandé durant ces heures de douleur mais de foi, où je me suis agenouillé en vous appelant à mon aide? Vous m'avez ordonné de lutter et de vaincre, n'est-ce pas? puisque j'ai lutté et que j'ai vaincu; vous m'avez ordonné de travailler et de chercher, puisque j'ai travaillé et que j'ai trouvé; dites-moi donc encore aujourd'hui ce que je dois faire, car je sens que mon esprit hésite et que ma résolution se trouble. La voix de cette femme a suffi pour remuer et obscurcir mon âme que je croyais à jamais dégagée d'elle et en communication directe avec vous. Vous savez, mon Dieu, combien je l'ai aimée, car c'était à vous que je venais le dire quand je ne pouvais plus le lui dire à elle que sous peine de honte et d'abaissement. Pouvais-je faire plus que je n'ai fait? Ai-je assez souffert? ai-je assez pardonné? Elle a tout dédaigné, tout raillé, tout foulé aux pieds et voilà qu'elle essaye aujourd'hui de m'entraîner de nouveau dans son amour. Non! cette femme ne m'aime pas, ni moi, ni aucun autre. N'est-ce pas qu'elle est à jamais sortie non-seulement de l'amour, mais de l'humanité, celle qui n'a pas su aimer son enfant? N'est-ce pas qu'à une pareille mère je ne dois plus rien que l'indifférence et le pain du corps, et qu'une pareille femme n'est plus qu'une forme humaine, plus étrangère à moi que le dernier des animaux patients, laborieux et utiles? N'est-ce pas enfin que si elle mettait obstacle à l'accomplissement de vos ordres sacrés, j'aurais le droit de la frapper d'impuissance comme je l'en ai menacée? Oui. Il m'a semblé tout à coup que vous me donniez l'ordre de substituer ma justice à votre justice suprême et d'armer ma main de votre glaive redoutable. Me suis-je trompé, mon Dieu! ai-je empiété sur vous! Voilà ce que je vous demande. N'avez-vous permis à l'homme que de donner la vie, sans lui permettre de donner la mort? ou bien quand l'homme n'obéit qu'à sa conscience, c'est-à-dire à ce qui le rapproche le plus de vous, l'avez-vous investi du droit de frapper les trop grands coupables afin que les inno-

cents n'aient plus rien à redouter d'eux et puissent continuer leur marche dans les voies que vous leur tracez? Je le crois, et voilà pourquoi ce n'est pas en mon nom, mais en votre nom que j'ai parlé. Répondez-moi par un signe évident, ou plutôt, je vous le demande avec toute la fermeté d'un cœur soumis, ne me faites pas l'instrument de votre justice. Cette femme a parlé de repentir : faites que cela soit vrai! amenez à la lumière et à la vérité cette âme attardée et pleine de ténèbres! envoyez-lui la tentation du bien et recueillez-la enfin dans votre miséricorde.

SCÈNE II.

CLAUDE, CANTAGNAC.

CANTAGNAC.

Enfin, je vous trouve, maître. Je vous ai cherché partout. Qu'est-ce que vous faisiez-là?

CLAUDE.

Je parlais.

CANTAGNAC.

A qui?

CLAUDE.

A Dieu.

CANTAGNAC.

C'est ce qu'on appelle penser.

CLAUDE.

Prier, peut-être.

CANTAGNAC.

Ah! et de quoi lui parliez-vous, à Dieu?

CLAUDE.

De bien des choses.

CANTAGNAC.

Est-ce que ça vous arrive souvent de causer avec lui ?

CLAUDE.

Tous les jours — ne fût-ce qu'une minute.

CANTAGNAC.

Et vous répond-il ?

CLAUDE.

Oui.

CANTAGNAC.

Alors il vient de répondre à ce que vous lui demandiez tout à l'heure ?

CLAUDE.

Il y répondra.

CANTAGNAC.

C'est juste, il faut le temps. C'est loin là-haut.

CLAUDE.

Vous ne croyez pas en Dieu, monsieur Cantagnac ?

CANTAGNAC.

Mon cher monsieur Ruper, je ne me mêle jamais des choses qu'on ne veut pas me dire. Or, depuis des milliers d'années que notre monde existe, Dieu s'étant absolument refusé à donner des explications catégoriques sur son essence propre, et les plus grands esprits ayant renoncé à le pénétrer ou y étant devenus fous, j'ai cru devoir m'abstenir et ne pas perdre mon temps en ces recherches inutiles et dangereuses. Ce n'est pas seulement affaire de raisonnement mais de discrétion. Chacun est maître chez soi, c'est bien naturel. Il est certain que nous subissons une puissance au-dessus de notre

volonté et de notre intelligence. Nous naissons sans savoir comment et nous mourons sans savoir pourquoi. Entre notre naissance et notre mort, la lutte, les passions, les chagrins, les maladies, les misères de toutes sortes; une répartition inégale et injuste des biens de la terre, les gredins presque toujours heureux et triomphants, les honnêtes gens le plus souvent malheureux et méconnus. On assure qu'il faut rendre grâce à l'auteur de cet ordre de choses, l'adorer et le glorifier! C'est un point de vue comme un autre, mais moi je ne tiens pour certain que ce que je vois et pour valable que ce qui me sert. Quant à vous, monsieur Ruper, qui êtes un honnête homme, un grand homme même, puisque vous causez avec Dieu, demandez-lui une faveur en échange de vos travaux et de votre foi, c'est de ne pas en arriver, un jour, peut-être prochain, à douter de lui plus que moi-même. Là-dessus, revenons aux choses positives. — J'ai visité votre maison, vos bois et vos roches, car la roche domine en effet dans vos domaines, j'en ai pris le plan. J'ai l'adresse de votre notaire. D'ici à huit jours, je lui écrirai et lui ferai mes offres. Je crois que nous nous entendrons. Je vous remercie de votre hospitalité et je vous quitte.

CLAUDE.

Vous partez!

CANTAGNAC.

Dans dix minutes.

CLAUDE.

Daniel et sa fille vont partir aussi, je les conduis en voiture à la gare, je vous y conduirai avec eux.

CANTAGNAC.

Merci, j'aime mieux marcher; je ne suis pas sûr d'avoir une âme, mais je suis sûr d'avoir un ventre auquel il faut que je fasse faire de l'exercice pour ne pas mourir d'apoplexie dans le coin d'un wagon de première classe. Je viens

de voir madame Ruper à l'instant. J'ai pris congé d'elle. Charmante femme ! Ah ! je comprends qu'on croie à quelque chose avec une femme comme celle-là. Heureux homme. (Il lui donne la main.) Adieu, monsieur Ruper.

CLAUDE.

Au revoir.

CANTAGNAC.

Le sage ne fait pas de projets; cependant, voici mon adresse: Monsieur Cantagnac, 11, rue Saint-Ferréol, Marseille. — N'importe où je serai, je recevrai les lettres qui me seront adressées là. Ne vous dérangez pas, monsieur Ruper, je sais le chemin. Restez avec vos amis des onze tribus. Souhaitez-leur bonne chance de ma part. (La dernière partie de cette phrase a été dite dans la coulisse; Ruper est sorti un moment pour accompagner Cantagnac. Edmée est entrée sans être vue d'eux. Elle s'est assise comme une personne à bout de forces. Au moment où Claude rentre en scène, elle se lève, le regarde, va à lui et joint les mains.)

SCÈNE III.

CLAUDE, EDMÉE.

CLAUDE.

Qu'y a-t-il, mon enfant ?

EDMÉE, tombant à ses genoux et d'une voix étouffée.

Je suis une grande coupable.

CLAUDE.

Qu'avez-vous fait ? — Relevez-vous d'abord.

EDMÉE.

Non ! pas avant que vous m'ayez pardonné.

CLAUDE.

Voyons, mon enfant, expliquez-vous.

EDMÉE.

Vous savez, monsieur, que j'ai toujours été au service de madame. Je lui étais dévouée, trop dévouée ; mais, entre femmes, cela s'appelle du dévouement, jusqu'au jour où l'on voit que c'est de la complicité. Au milieu de toutes mes erreurs, j'avais pris une habitude : j'écoutais aux portes. Je savais ainsi tout ce qui se passait dans la maison. Que de scènes j'ai entendues entre madame et vous ! que de belles choses vous lui disiez inutilement ! Quand madame est partie, il y a trois mois, elle ne devait plus revenir, elle devait s'expatrier avec M. de Moncabré... M. de Moncabré disparut tout à coup et madame revint ce matin. C'est alors que vous lui avez dit de s'entendre avec M. Cantagnac au sujet de la vente de cette maison. M. Cantagnac est un agent secret de je ne sais quel pays, qui connaît toutes les fautes de madame, et qui l'a menacée de vous dire la dernière, si elle ne consentait à lui livrer moyennant une somme de... l'invention que vous avez faite. Madame était convaincue que cette dernière faute, vous ne la lui pardonneriez pas et que vous la dénonceriez à la justice, ne pouvant pas vous faire le complice d'un crime, car, cette fois, il y a eu crime. M. Cantagnac l'a décidée en la menaçant de la cour d'assises. Elle s'est dit alors que si elle pouvait se faire aimer de nouveau de vous et se faire pardonner tout, sans vous dire même ce que c'était que tout, elle serait sauvée ; car eussiez-vous dû en mourir, si vous lui aviez promis le pardon, vous auriez tenu votre promesse. Vous êtes resté inexorable, c'est alors qu'elle vous a menacé de sa vengeance, et cinq minutes après, par un moyen infernal, en lui offrant de mourir avec lui, elle séduisait M. Antonin qui l'aimait follement, M. Antonin étant le seul avec vous qui connaisse le secret de ce coffre et les caractères particuliers de votre manuscrit.

CLAUDE.

Et alors ?

EDMÉE.

C'est là qu'il faut me pardonner, monsieur, car c'est moi qui ai appris tous ces détails à M. Cantagnac. J'avais entendu ce que M. Antonin et vous vous êtes dit ce matin, et je vous ai vendu.

CLAUDE, à part.

Quelle fange !

EDMÉE.

Tenez, monsieur, voici l'argent de cet homme ! Il me brûle ! Vous le donnerez à des pauvres. N'est-ce pas, monsieur, vous le voulez bien ?

CLAUDE.

Achevez.

EDMÉE.

Maintenant, elle attend votre sortie pour frapper le dernier coup. M. Cantagnac, qui est venu vous dire adieu, n'est pas parti. Il doit être caché dans les bois et il apparaîtra au bon moment. Et moi, monsieur, je suis venue vous avertir de toutes ces machinations. A l'idée qu'on allait vous voler votre découverte, le fruit de tant de veilles et de travaux, le salut de tant de braves gens, il s'est fait une révolution en moi et je me suis dit : Oh ! ça, non, non, ça ne sera pas.

CLAUDE, lui tendant la main.

Merci mon enfant. (Elle se précipite sur sa main et la baise.)

EDMÉE.

Oh ! monsieur, que vous êtes bon. Eh bien, vous voilà prévenu ! Faites comme M. Cantagnac, ayez l'air de vous en aller, revenez sur vos pas, cachez-vous, vous verrez alors ce qui se passera.

CLAUDE.

Je ne suis pas de ceux qui font comme M. Cantagnac, mon enfant, et je ne suis pas de ceux qui se cachent.

EDMÉE.

C'est vrai, vous seriez pareil à moi, si vous faisiez cela.

CLAUDE.

Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Si je ne suis pas de ces gens-là, vous n'en êtes plus, c'est la même chose. Je dois conduire mes amis jusqu'à la gare, je les conduirai comme cela est convenu et je reviendrai chez moi comme si je ne savais rien. Il y a des moments où il faut tout remettre entre les mains de Dieu. Calmez-vous et persévérez ; seulement ne dites plus rien à personne.

EDMÉE.

Oh ! soyez tranquille, monsieur.

DANIEL, entrant.

Eh bien, Claude, la voiture est prête ; nous t'attendons.

CLAUDE.

Me voici. J'ai un bon cheval et nous en avons pour un quart d'heure à peine, Rébecca est prête ?

DANIEL.

Elle est déjà installée dans la voiture ; viens, la nuit est superbe, quoique un peu froide.

CLAUDE, qui a pris son manteau.

Allons. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

EDMÉE, seule, puis ANTONIN, CÉSARINE.

EDMÉE.

Ai-je eu raison ? Ai-je eu tort ? S'il arrive un malheur, sera-ce ma faute ? Je ne pouvais pourtant pas me taire, j'étouffais, et maintenant que j'ai parlé, je me sens mieux.

ANTONIN, entrant, très-calme.

M. Ruper est parti ?

EDMÉE.

Oui.

ANTONIN.

Il n'a pas demandé après moi ?

EDMÉE.

Non.

ANTONIN.

C'est bien, merci. (Edmée sort. Antonin seul, s'asseyant à une table, écrit silencieusement. Césarine entre sans qu'il l'entende et lit pendant un moment derrière lui sans qu'il s'en doute, puis elle étend la main, prend la lettre, et la déchire.)

CÉSARINE.

Tu es fou.

ANTONIN.

Vous, encore. (Il cache sa tête dans ses mains.)

CÉSARINE.

Tu me le reproches déjà. Allons, partons.

ANTONIN.

Partir ?

CÉSARINE.

Oui. Qu'est-ce que tu veux que nous fassions ici ?

ANTONIN.

Partir ensemble ?

CÉSARINE.

Naturellement.

ANTONIN.

Jamais.

CÉSARINE.

Que comptes-tu donc faire ?

ANTONIN.

Rester.

CÉSARINE.

Pour ?

ANTONIN.

Pour tenir mon serment.

CÉSARINE.

Qui est ?

ANTONIN.

Qui est de mourir.

CÉSARINE, jouant la passion.

Nous mourrons un jour ou l'autre, mais nous avons bien le temps ! Est-ce qu'on meurt volontairement quand on est aimé ? Est-ce qu'on meurt volontairement quand on aime ? N'es-tu pas aimé ? N'aimes-tu pas ? Tu m'as donc menti ? Moi, je n'ai jamais trouvé la vie si belle. Allons, partons !

ANTONIN.

Partez seule !

CÉSARINE, jouant la méfiance.

Est-ce que je serais dupe de la combinaison la plus lâche et la plus habile ?

ANTONIN.

Que voulez-vous dire?

CÉSARINE.

Je veux dire qu'un homme que l'on croit tendre et sincère comme un enfant peut avoir l'adresse et la ruse de parler de suicide pour s'emparer d'une femme, et de remords pour s'en affranchir. C'est ingénieux et commode. Quant à la femme à qui l'on n'a plus rien à demander, chassée, méprisée, maudite, solitaire, elle deviendra ce qu'elle pourra.

ANTONIN.

Vous avez raison, ma vie vous appartient. Partons.

CÉSARINE.

Partons, certainement. Mais ce n'est pas tout de partir, il faut vivre. Et de l'argent ?

ANTONIN.

De l'argent, j'en gagnerai partout où j'irai.

CÉSARINE.

En attendant, il est bon d'en avoir, et puisque j'en ai, moi, celui que je vous ai confié, il est inutile de le laisser ici.

ANTONIN.

C'est vrai ; il y a là de l'argent à vous. Je vais vous le rendre. (Antonin prend la lampe et la place près de la porte du coffre pour bien voir le secret qui l'ouvre. Césarine guette ses mouvements. Dès que la porte du coffre est ouverte, elle dit :) Éloignez cette lampe, on pourrait nous voir du dehors. (Antonin va déposer la lampe sur la table.)

CÉSARINE.

Éteignez-la, c'est plus sûr. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble ici. (Antonin éteint la lampe. La lune dont la lumière avait disparu dans la lumière de la lampe, éclaire de nouveau la scène et surtout le coffre ouvert. Maudite lune! (Elle s'est glissée vers le coffre et saisit le manuscrit, après avoir mis le portefeuille dans sa poche.)

ANTONIN, voyant qu'elle prend le manuscrit.

Ces papiers ne sont pas les vôtres, vous vous trompez.

CÉSARINE.

Je ne me trompe pas, je me venge.

ANTONIN.

Vous venger? Que voulez-vous donc faire de ces papiers?

CÉSARINE.

Comme je veux que l'homme que j'aime soit célèbre et riche, j'en ferai ta fortune et ta gloire, puisque tu peux seul traduire ce travail, il me l'a dit.

ANTONIN.

Et vous croyez que je le permettrai?

CÉSARINE, haussant les épaules.

Est-ce que tu peux empêcher quelque chose maintenant?

ANTONIN, se frappant le front.

Je comprends tout.

CÉSARINE.

Tant mieux, nous ne perdrons pas de temps à nous expliquer.

ANTONIN.

Vous voulez vendre votre pays?

CÉSARINE.

Je ne suis pas Française, moi?

ANTONIN.

Misérable! (Claude entre et écoute dans l'ombre, immobile et les bras croisés.)

CÉSARINE.

Regarde-moi donc bien en face. Lequel de nous, de toi ou de moi, est le plus misérable ? je trompe un homme qui me déteste, me méprise et me menace de mort ; toi, tu trompes un homme qui t'aime et à qui tu dois tout ; je trahis celui qui me fait du mal, tu trahis le seul être qui t'ait fait du bien. Nous nous valons à cette heure. En une minute tu m'as égalée, dépassée même. C'est ce qu'on appelle l'amour. Ah ! tu te figures qu'on met le pied dans ces chemins-là et qu'on revient sur ses pas quand on veut ? Erreur. Il faut aller jusqu'au bout. La passion, la faute, le vice et le crime, voilà les étapes, et comme j'ai besoin de toi pour me sauver, je te prends, je te donne mon corps, tu me donnes ton âme. Je vaux bien ça, partons.

ANTONIN, après un moment d'ébattement.

Vous avez raison, je suis un misérable. Mais je ne veux pas l'être davantage. Allons, rendez-moi ces papiers. (Il marche vers elle.)

CÉSARINE.

Vas-tu aussi me menacer de mort ? C'est bon pour ton vertueux maître ; mais toi !

ANTONIN, la saisissant.

Ces papiers ?

CÉSARINE.

Prends garde. J'appelle et je dis tout.

ANTONIN.

Ces papiers !

CÉSARINE, qui n'a plus de libre que la main qui tient les papiers et qui s'est rapprochée de la fenêtre le plus qu'elle a pu.

Tu les veux ?

ANTONIN.

Je les veux.

CÉSARINE se dégage par un mouvement subit et court à la fenêtre en appelant.

Cantagnac!

CANTAGNAC, du dehors à demi-voix.

Je suis là.

CÉSARINE.

A vous! (Elle veut jeter les papiers par la fenêtre et ne peut que briser une vitre. Antonin qui la tient veut les lui arracher. — Elle va par un effort désespéré les jeter à Cantagnac à travers le carreau brisé, quand Claude l'appelle d'une voix retentissante.)

CLAUDE, qui a saisi le fusil que Rébecca a placé contre le mur au deuxième acte.

Césarine! (A l'appel de son nom, elle se retourne involontairement et Antonin la lâche. En voyant Claude armé du fusil, elle pousse un cri et veut se sauver par la porte.)

CLAUDE.

Voleuse! (Il fait feu; elle tombe. — Antonin s'est plaqué contre le mur, attendant le second coup, les bras écartés et la poitrine en avant comme un coupable prêt au châtiment. Edmée a paru sur le seuil de la porte.)

EDMÉE.

Morte! (Elle s'agenouille en cachant son visage dans ses mains.)

CLAUDE, jetant le fusil, dit à Antonin:

Et toi, viens travailler. (Antonin se précipite à ses genoux.)

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

UNE VISITE DE NOCES. 1
Préface. 3
LA PRINCESSE GEORGES. 65
Au public. 67
LA FEMME DE CLAUDE. . . . . 163.
A M. Cuvillier-Fleury. 165

THÉATRE COMPLET

DE

AL. DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME SÉRIE

MONSIEUR ALPHONSE — L'ÉTRANGÈRE

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1880

Droits de reproduction et de traduction réservés.

MONSIEUR ALPHONSE

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 novembre 1873.

tandis que l'homme suit, dit-il, un entraînement à la fois physique et moral que le sentiment, l'intelligence et l'idéal ont mission d'ennoblir. Chez l'animal, l'amour n'a pour but que la reproduction et la perpétuité de l'espèce; chez l'homme il constitue une entente secrète mais positive, une solidarité consciente avec le Créateur. Une fois le besoin satisfait, une fois l'acte accompli, sous certaines influences de saisons et de contrées, l'animal perd tout souvenir de la sensation perçue, il rompt tout lien avec son conjoint, et, au bout d'un certain temps, avec son produit; il ne distingue plus son ascendant de son descendant, et il recommence, à des époques déterminées, avec d'autres individus de son genre, quelquefois avec ceux dont il est issu ou qui sont issus de lui, cet acte de la génération dont il paraît éprouver alors d'autant plus le besoin qu'il en avait plus perdu la mémoire. L'homme, au contraire, doué d'intelligence et investi de liberté, dispose, pour l'amour, de toutes les saisons et de toutes les latitudes. La compagne qu'il s'est choisie librement et volontairement reste pour lui l'épouse unique et définitive, et les enfants qui viennent se joindre, par lui et par elle, aux hommes et aux femmes dont ils sont nés tous deux, forment la famille indissoluble, éternelle, sacrée qui relie l'humanité à Dieu.

La procréation chez l'homme, étant libre et préméditée, se rattache ainsi à la création divine, puisque non-seulement cette procréation donne une forme matérielle et animée au produit, mais qu'elle lui communique cette intelligence, cette pensée et cette volonté qui, si elles sont développées comme elles méritent, comme elles ont le droit de l'être, compléteront l'âme et la feront communier avec le principe inépuisable et infini. En un mot, l'amour, dans toutes les acceptions supérieures du mot, est l'agent qui, mis au service de l'homme par Dieu, ramène à Dieu l'homme après qu'il a rempli sur la terre sa quadruple mission d'être organisé, intelligent, sensible et producteur.

Tels sont ou à peu près les arguments de ceux qui attri-

buent une âme à l'homme et en refusent une à l'animal.

Si l'humanité suivait cette loi de l'amour, du travail, de la famille, de la responsabilité mutuelle, si bien définie dans le christianisme, la grande vérité serait bientôt connue, et l'alliance avec Dieu serait bientôt faite; après quoi notre monde serait appelé très probablement aux conseils divins et nous participerions bien vite, avec connaissance des causes qui nous sont cachées aujourd'hui, au gouvernement et à la direction de l'univers; mais nous ne sommes pas près d'atteindre à cet état supérieur, et, en attendant, malgré le grand mépris que les hommes ont pour les animaux, nous voyons plus souvent ceux-ci s'acquitter de leur fonction jusqu'au bout que nous ne voyons ceux-là remplir leur mission jusqu'à la fin.

Parmi les animaux, toutes les femelles, dont les soins sont nécessaires à leurs petits, donnent ces soins à leur progéniture. Il faut un cas de force majeure, une persécution de l'homme par exemple, pour qu'une ovipare abandonne sa couvée ou qu'une mammifère, même dans l'ordre des carnassiers, délaisse ou tue ses petits; et de plus, nombre de volatiles couvent pieusement des œufs qu'ils n'ont pas pondus, et nombre de mammifères donnent leur lait à des animaux, y compris l'homme, qu'ils n'ont point engendrés.

Quel autre spectacle nous offrent les intelligents humains! Combien d'hommes qui, le besoin satisfait, le plaisir épuisé, tournent le dos à leur conjointe momentanée, sans s'inquiéter des conséquences de l'acte qu'ils viennent d'accomplir, et se mettent aussitôt en quête d'une nouvelle forme de femme, auprès de laquelle ils pourront retrouver cette sensation agréable, mais passagère, qu'ils voudraient bien rendre à la fois ininterrompue, variée et gratuite. Les moineaux, qui sont les plus mal famés parmi les oiseaux, passent pour en faire autant: mais au moins aident-ils la femelle qui s'est laissée convaincre, à faire le nid, et vont-ils lui chercher, pendant qu'elle couve, des vers et des mouches. Le mammifère mâle est plus indépendant, et, si le chien s'est fait la réputation de

l'animal le plus intelligent après l'homme, c'est sans doute parce qu'il y a entre le plus grand nombre des hommes et lui une certaine ressemblance quant à la façon de comprendre l'amour. En général, le propriétaire de la chienne sinon compromise, du moins abandonnée par un chien qui passait et qu'on n'a plus revu, jette à l'eau les trois quarts des petits qu'elle a mis bas, et ne garde que ceux qui lui servent ou qu'on lui demande. Quelque désir, pour des raisons réputées excellentes, que les sociétés aient de se débarrasser de la même façon des enfants nés de messieurs qui passaient et qu'on n'a pas revus, il a fallu s'abstenir, du moins ostensiblement, de ce moyen facile, économique et sommaire. On ne tue donc pas publiquement les enfants quand on les trouve trop nombreux et trop coûteux, on se contente de les laisser mourir ou tuer par les mammifères à forme humaine qui leur ont donné le jour, on ne sait pas pourquoi, puisqu'ils le leur reprennent aussitôt. Ce procédé est un peu plus long, mais en somme cela revient à peu près au même, et le budget y trouve son compte.

L'économie, en y regardant bien, n'est malheureusement pas encore aussi certaine qu'elle paraît l'être au premier abord, parce que des agents trop zélés, au nom de je ne sais quelle morale dite à la fois naturelle et divine, ayant connaissance de ces infanticides, les dénoncent quelquefois, et qu'il faut payer des magistrats pour juger ces mères indépendantes, des geôliers pour les garder, des cantiniers pour les nourrir, des bourreaux pour leur couper la tête, bien qu'on les condamne rarement à mort, peut-être parce que, malgré la loi respectable qui innocente et protége le père, il ne semble pas à tout le monde que l'homme, dans cette circonstance, doive jouir seul de l'immunité.

Je ne vois pas très-bien ce que devient, et surtout ce que fait l'âme, attribut divin de l'homme, dans ces sortes de combinaisons ignorées des animaux. Nous admettrons donc, si vous le voulez bien, qu'il y a un certain nombre d'hommes qui font leur devoir, qu'il y en a un beaucoup plus grand

nombre qui ne le font pas, en ceci comme en une foule d'autres cas et circonstances, et que cette âme en question n'est la qualité que de quelques-uns, lesquels s'efforcent, par le travail, par les vertus, par l'exemple, par la parole, par l'action, par l'écriture même, de la communiquer à ceux qui ne l'ont pas encore.

Cependant le spectacle des passions, des vices, des erreurs, des fautes, des crimes humains ne doit pas plus nous émouvoir outre mesure qu'il ne doit nous décourager complètement. Les vérités morales sont parfaitement connues des hommes; ils le déclarent du moment qu'ils prétendent pratiquer une des nombreuses religions où ces vérités sont promulguées et ordonnées, et s'ils prévariquent, c'est qu'ils ont espéré trouver dans la prévarication des satisfactions et des jouissances plus grandes que dans l'accomplissement des devoirs prescrits. Il y a eu là, de leur part, une sorte d'arbitrage dont ils ont toute la responsabilité, et un alea dont ils ont perdu le droit de se plaindre s'il tourne contre eux. Ils ont espéré être heureux plutôt par le mal que par le bien, leur combinaison n'a pas réussi, tant pis pour eux; ils m'intéressent peut-être comme observateur, ils ne m'émeuvent pas plus qu'il ne convient. Au milieu de toutes les catastrophes qui résultent des inepties humaines, il n'y a qu'un être véritablement intéressant qui mérite que l'on vienne toujours, sans cesse et sans restriction à son secours, parce qu'il peut être toujours malheureux sans avoir jamais été coupable, c'est l'enfant.

Eh bien, par une inconséquence qui met le comble à l'illogisme et à la culpabilité des hommes et des lois qu'ils font, c'est contre cet être faible, ignorant, innocent, digne de tous les amours, de tous les respects, de toutes les pitiés et de toutes les protections, c'est contre ce petit être sans défense, que les sociétés s'acharnent avec une férocité sauvage, quand il naît dans de certaines conditions dont il ne peut jamais être responsable; c'est à lui qu'elles font payer alors toutes les fautes dont elles déchargent ses générateurs.

A cet enfant auquel, lorsqu'il sera arrivé à l'âge de raison, s'il y arrive, malgré tous les obstacles que lui crée le milieu où il naît, à cet enfant auquel les lois et les sociétés demanderont l'accomplissement de tous les devoirs, cesdites sociétés et lois ne reconnaissent qu'une partie des droits acquis aux autres hommes; elles ne lui en reconnaissent quelquefois aucun, pas même le premier de tous, le droit de vivre. Tout en se faisant une gloire de donner la mort au plus grand nombre possible d'individus des autres pays, car ce sont les armées les plus nombreuses, les plus fortes et les plus meurtrières qui constituent et constitueront longtemps encore les plus grands états et les plus grandes civilisations, ces mêmes sociétés et ces mêmes lois ne font même pas ce raisonnement bien simple qu'il serait de l'intérêt moral et économique des sociétés de protéger sérieusement la vie des enfants qui naissent dans les milieux quels qu'ils soient qu'elles régissent, puisqu'elles auront besoin un jour de ces enfants à la fois pour produire le plus grand nombre possible de défenseurs et pour tuer le plus grand nombre possible des voisins en question.

Tous les êtres sont conçus de la même façon, ils viennent au monde de la même manière, ils vivent et se reproduisent par les mêmes procédés, ils meurent par les mêmes phénomènes; il y a là une égalité naturelle qui devrait éclairer le législateur et pénétrer la loi. Ce n'est pas tout; la religion que nous pratiquons dans nos pays soi-disant civilisés, cette religion dont le dernier révélateur a voulu naître, dit la légende, dans une étable, parmi les plus obscurs, les plus pauvres et les plus persécutés, cette religion que le législateur invoque toujours, aurait dû lui inspirer quelque charité et quelque justice pour les enfants qui naissent dans des conditions analogues à celles de l'enfant Dieu. Le doux pasteur des âmes, à qui on n'a jamais connu d'autre père que Joseph, père adoptif, et Dieu, père invisible, n'est-il pas le type divin de l'enfant naturel, et, s'il est venu sur la terre, n'est-ce pas pour affirmer, étendre, consacrer la loi de Moïse, ce

type par excellence de l'enfant abandonné? En présence de pareilles traditions, le législateur chrétien eût dû prendre quelque souci des enfants naturels et des enfants abandonnés, lesquels ont beaucoup le droit et un peu la gloire de pouvoir revendiquer comme ancêtres Moïse et Jésus.

Il n'en va pas ainsi. Voici ce que fait le législateur; il se dit :

« Pour donner la vie à un être humain, que faut-il? Un homme et une femme. Si cet homme et cette femme sont unis par le mariage, ce sera très-moral et je défendrai les droits de l'enfant même contre eux, le cas échéant; mais s'ils ne sont pas unis par le mariage, ce sera très-immoral, et je devrai sévir. Quel est, dans ce second cas, le plus coupable des trois, du père, de la mère ou de l'enfant? C'est incontestablement le père, puisqu'il ne court aucune chance physique ou morale, qu'il n'a d'autre but que de satisfaire sa curiosité, son désir, ses sens. Eh bien, puisqu'il n'a pas de responsabilité physique ni morale, je vais le libérer de toute responsabilité matérielle et sociale; je le mets hors de cause (car je suis homme, moi aussi, et l'on ne sait pas ce qui peut arriver à moi ou à quelqu'un des miens mâles), et ni la femme qu'il a rendue mère, ni l'enfant qu'il a volontairement appelé à la vie ne pourront rien lui réclamer. Il veut rester inconnu et libre, il restera inconnu et libre; il veut pouvoir, s'il est constitué pour cela, donner ainsi le jour à des centaines d'enfants sans que personne ait le droit de lui dire quoi que ce soit, que ce droit lui soit acquis.

» La femme est-elle moins coupable que cet homme? Évidemment; l'homme qui prend possession d'une femme sait toujours quelles conséquences cet acte peut avoir; la femme, la jeune fille surtout, qui s'abandonne à cet homme ne le sait pas toujours. En tous cas, ce qui la fait moins coupable, c'est qu'elle est plus exposée, que son honneur et sa vie sont en jeu et qu'elle ne pourra cacher qu'elle a commis une faute qu'en trompant ou en détruisant!

» La femme étant moins coupable que l'homme, moi, législateur, puisque je n'ai pas puni l'homme, et qu'il faut cepen-

dant qu'il y ait punition, puisqu'il y a eu contravention aux lois morales, sociales et religieuses, je vais punir la femme. De même que j'ai reconnu à l'homme le droit de l'abandonner, je vais reconnaître à l'enfant le droit de la poursuivre, pendant que la société se sera arrogé le droit de la mépriser et de l'exclure.

» Reste l'enfant, qui est absolument innocent, lui, qui n'a pas demandé à naître, qui n'a jamais rien fait de mal, excepté, à ce qu'il paraît, comme nous tous, des milliers d'années avant de naître, par l'entremise d'Adam, et qui n'a aucuns moyens de se défendre et de se protéger. Qu'il se prépare, cet innocent, ce faible, ce pauvre ! car c'est sur lui que je vais frapper. Écoute donc bien ceci, avant de naître, et que cela te décide, si tu as quelque bon sens, à ne pas venir au monde :

» Si tu es un enfant naturel non reconnu, tu n'auras aucune revendication morale ni sociale à exercer contre ton père, quelques preuves que tu aies de sa paternité. Tu auras droit, si tu peux prouver ta filiation, à des aliments comme le cheval qui traîne sa charrette ou le chien qui garde sa maison; mais tu pourras rechercher ta mère ? Quand cela ? Quand tu seras arrivé à l'âge où l'on sait ce que l'on fait, si tu as une pièce écrite et si tu peux prouver que tu es bien le même enfant qui est sorti de ses entrailles. — Comment vivrai-je jusque-là? — Comme tu pourras, cela ne me regarde pas. En attendant, si tu vis et que tu te conduises mal, tu auras beau me dire que tu n'as eu ni famille, ni éducation, ni argent, ni morale, ni métier, je te mets en prison. Si tu n'es pas en prison quand tu atteindras vingt et un ans, j'interviendrai enfin dans ta vie, je te ferai soldat, et je t'enverrai défendre la patrie, la famille et le foyer des autres. Si tu veux te soustraire à cette loi, je te fais arrêter ; si tu désertes, je t'envoie au bagne; si tu lèves la main sur ton caporal, je te fusille. Va, mon garçon.

» Si tu es un enfant naturel reconnu, tu auras droit d'exiger de tes parents le gîte en plus de la nourriture; mais s'ils t'ont fait apprendre un métier manuel, ils ne te devront plus

rien. A leur mort, quand leur père, leur mère, leurs frères, leurs sœurs, leurs neveux et leurs nièces se seront partagé l'héritage, on te donnera quelque chose, selon le nombre des ascendants ou des collatéraux, ou des descendants légitimes qui auront pu venir après toi. Si ton père, t'ayant reconnu, veut te laisser la totalité de sa fortune, il ne le pourra pas au détriment des parents ci-dessus nommés; mais il pourra la laisser, sauf la petite part que nous te reconnaissons, au premier étranger venu.

» Si tu es adultérin ou incestueux, c'est-à-dire si tes générateurs sont encore plus coupables et si tu es encore plus malheureux, ma vengeance contre toi n'aura plus de bornes. Non-seulement tu ne pourras jamais rechercher ton père, mais il te sera interdit de rechercher ta mère, tu ne pourras jamais être reconnu, tu n'auras ni nom ni état civil, mais tu seras tout de même soumis à tous les devoirs du citoyen et à toutes les charges du soldat.

» Si tu es du sexe féminin au lieu d'être du sexe masculin, c'est encore plus simple: le suicide ou la prostitution; la rivière ou le trottoir. »

Pour parer un peu à toutes ces conséquences, à toutes ces injustices et à toutes les catastrophes qui en découlent, nous avions fondé, jadis, des maisons hospitalières avec un mécanisme appelé : tour, où la mère sans ressources pouvait venir incognito déposer son enfant et, grâce à certains signes, le reprendre plus tard, si quelque bonne chance lui permettait le repentir. Cela pouvait ainsi faire, surtout dans l'enfance et la première jeunesse, une famille de tous ceux et à tous ceux qui n'en avaient pas.

Nous avons supprimé cela, c'était trop chrétien et surtout trop cher; et puis des personnes pieuses ont jugé que c'était un encouragement à la débauche et à la corruption, parce que quelques femmes adultères ou incestueuses avaient ainsi caché le fruit de leur faute, ou que des époux légitimes même, malgré le sacrement et le contrat, mettaient à notre charge le fruit de leurs conjonctions légales.

Nous avons donc remplacé ce foyer anonyme et toujours ouvert par un asile où il faut que la mère déclare son nom avec la preuve qu'elle est sans ressources, ou bien par un secours mensuel à la fille mère pour qu'elle nourrisse elle-même son enfant, secours dérisoire, cela va sans dire, qui prétend, moyennant sept ou huit francs par mois, inoculer l'amour maternel aux créatures qui ne l'ont pas. Nous avons ainsi obtenu une grande diminution dans nos dépenses, parce que nous avons provoqué ainsi une grande augmentation dans la mortalité; ces mères assistées empochent le premier mois de secours, ce qui est toujours ça, et laissent ensuite mourir leurs enfants faute de soins et de nourriture. Puis les avortements et les infanticides nous sont venus en aide; c'est tout bénéfice, comme vous voyez : le budget est moins grevé; nous sommes débarrassés de tous ces enfants de l'amour qui demandaient à manger, et nous avons le droit de dire que nous avons fait de notre mieux, en appelant la charité au secours du sentiment maternel [1].

1. En 1832, le nombre des inculpés d'avortement ou d'infanticide était de 885; en 1862, il était de 1720. Et combien d'avortements et d'infanticides restés inconnus! Il faut aussi ajouter à ce chiffre celui des enfants mort-nés illégitimes, c'est-à-dire de ceux que les découvertes scientifiques modernes permettent d'aller tuer avant qu'ils naissent dans le sein de leur mère, et sans que le crime laisse de traces. Ces enfants mort-nés étaient en 1839 de 27,490; en 1873 (après la perte de deux provinces et l'abaissement de la population de 38 millions à 36 millions), ils ont été de 44,487. Enfin, sur la totalité des naissances, la proportion des mort-nés de 1865 à 1873 a été de 1 sur 19 pour les naissances illégitimes; cette proportion a été de 1 sur 11 en 1874. Sur un chiffre de 781,000 naissances, on a compté près de 45,000 mort-nés, où le crime s'en donne certainement à son aise. De 1868 à 1870, la mortalité des enfants illégitimes s'est élevée dans une proportion de 100 à 207; il meurt chaque année en France de 100,000 à 120,000 enfants envoyés en nourrice, 50,000 enfants trouvés, 50,000 dans les premiers mois de leur retour dans la famille, c'est-à-dire un total de 200,000 à 220,000 enfants par an, enfin, sur 1 million d'enfants qui naissent par an, chez nous, il en meurt du jour de leur naissance à la première année accomplie 360,000. (Consulter à ce sujet le livre du docteur Brochard: *La vérité sur les enfants trouvés* et le rapport de M. Bérenger au Sénat sur le rétablissement des tours.)

Or, si vous avez lu la note ci-jointe, vous ne serez pas très étonné d'apprendre que, pour peu que les choses continuent de la sorte, dans six cents ans (on a fait le calcul), il n'y aura plus de France, par la simple raison qu'il n'y aura plus de Français; ce qui ne laissera pas que d'être agréable à ces voisins que nous continuons en même temps à vouloir exterminer.

En face de cette éventualité qui semble nous être parfaitement indifférente, à nous, il est certain que ce n'est ni avec des conseils, ni avec des statistiques, ni avec des préfaces surtout, que l'on modifiera les mœurs et les passions des sociétés; il y faut des obstacles, des châtiments, des dérivatifs dont les lois seules ont la disposition. Comment espérer que l'homme poussé, enivré par le désir le plus naturel, fasse tout à coup, dans l'intérêt d'un enfant qui ne naîtra peut-être pas, un retour violent sur lui-même, le délit étant doux, l'impunité étant assurée. Il cède donc, et le drame commence, non pour lui qui se tire presque toujours d'affaire par des moyens de comédie, mais pour la femme. Peut-on imaginer que la nature ait vraiment voulu cette injustice, que tout le plaisir soit pour l'un des deux, et tout le danger, toute la fatigue, toute la douleur soient pour l'autre? Non. Si la nature a dispensé immédiatement celui-là des conséquences qu'elle impose immédiatement à celle-ci, c'est qu'elle a besoin de cette première force, redevenue subitement disponible pour aider à la mère et à l'enfant. Cette force devra veiller sur cette faiblesse qu'elle a vaincue, l'abriter, la défendre contre ce qu'elle ne saurait combattre toute seule, lui alléger le travail extérieur, pour que toutes ses énergies se concentrent sur l'enfant et pour que celui-ci puisse vivre, puisqu'on lui a donné la vie sans qu'il la demandât. L'homme qui se soustrait aux conséquences de la paternité, c'est-à-dire d'un acte qu'il a volontairement et sciemment accompli, est un réfractaire mille fois plus coupable que celui qui se soustrait au service de la patrie, puisque le premier savait qu'il allait se donner un plaisir sans danger, tandis que l'autre a toute raison de croire qu'il

ne court que la chance d'un danger sans plaisir. La société devrait donc sévir aussi rigoureusement contre l'un que contre l'autre, parce que l'un et l'autre lui causent un dommage réel. Elle ne veut pas, elle veut innocenter le père; alors, qu'elle s'occupe de l'enfant! Elle ne veut pas davantage; alors elle devient la complice du père. Qu'elle s'attende donc à ce que l'enfant, s'il vit, ne pouvant pas s'en prendre à lui, s'en prenne à elle; et c'est probablement parce qu'il y a danger pour elle à ce que cet enfant vive dans ces conditions-là, qu'elle permet tout ce qu'il faut pour qu'il meure le plus promptement possible.

Car la mort de ces malheureux est, pour tout dire, ce que semblent souhaiter, au fond, le législateur, l'économiste, le membre de la commission du budget, l'agent de l'administration, et, le plus souvent, les pères et les mères, aussi embarrassés les uns que les autres de toutes ces existences irrégulières et, en apparence, inutiles. Nous l'avons déjà dit autre part, et nous le répétons ici parce qu'on ne saurait trop répéter une vérité qui n'a encore servi de rien, et que combattent avec succès certaines banalités sentimentales et d'une circulation facile, « l'amour maternel est divin, quand il existe, mais il est beaucoup plus rare qu'on ne le croit, et surtout qu'on ne le dit ».

Lorsque l'on énonce cette vérité devant des honnêtes femmes, elles s'élèvent toutes contre ce qu'elles appellent un paradoxe impie, et déclarent que vous ne savez pas ce que vous dites, que vous n'avez pas de cœur vous-même, en niant le sentiment, non-seulement le plus indiscutable mais le plus naturel qui existe. Ces honnêtes femmes se trompent, le plus sincèrement du monde, et justement parce qu'elles sont des honnêtes femmes. Elles éprouvent toutes, j'en suis convaincu, ce sentiment qu'elles défendent avec tant de véhémence, mais ce n'est pas une raison pour affirmer qu'il est indiscutable ni même naturel, c'est-à-dire qu'il existe par lui-même, quand même, partout et toujours, quelles que soient les conditions environnantes. Aimer les enfants, désirer en avoir

beaucoup, n'est pas un besoin inné chez toutes les femmes. L'amour maternel peut donc être ou ne pas être selon certaines circonstances, et il ne suffit pas d'une femme qui engendre et d'un enfant qui naît pour le produire nécessairement. Au contraire, la nature peut très-bien avoir poussé irrésistiblement à la fonction et rester impuissante à imposer le sentiment, et il se présentera bien souvent, trop souvent, des cas où la conception, au lieu de produire l'amour, produira la haine pour l'enfant, et où la mère, loin de se réjouir de la naissance, souhaitera, résoudra, provoquera la mort de l'être à qui la nature l'a contrainte de donner la vie.

« Cette femme-là est un monstre, direz-vous, qui n'était ni capable ni digne de devenir mère. »

Qu'en savez-vous? Elle serait peut-être mère et excellemment dans les conditions opposées à celles où elle se trouve. En attendant que j'arrive aux preuves que j'ai à donner de mes affirmations, croyez-vous que ce soit pour avoir des enfants que toutes les jeunes filles veulent se marier; croyez-vous même qu'il y en aurait autant qui se marieraient, si elles savaient, avant le mariage, quelles épreuves la maternité leur réserve? Êtes-vous sûr qu'une fois mariées, elles aimeront leurs enfants au-dessus de tout, qu'elles en concevront autant qu'elles pourraient en concevoir, et que des considérations de fortune, de position, de calcul, de plaisir même, ne viendront jamais se mettre en travers de la maternité possible? Que devient cet amour maternel, naturel et indiscutable, dans toutes ces occurrences, et s'il peut en être ainsi dans les situations normales, que sera-ce donc dans des situations irrégulières?

Oui, la nature a établi de certaines lois indiscutables qu'elle impose à l'homme quelles que soient les raisons que celui ci croirait avoir de les enfreindre ou de s'y soustraire. La nature veut absolument que l'homme mange, qu'il boive, qu'il dorme, qu'il respire. Elle a des raisons pour qu'il en soit ainsi, et bien qu'elle ne me les dise pas, je suis certain qu'elles sont meilleures que celles que l'homme pourrait avoir

de faire autrement, et la preuve c'est qu'il s'y soumet. Mais il est d'autres lois que la nature ne fait qu'indiquer à l'homme, qu'elle ne lui impose pas absolument, et que son libre arbitre peut éviter, contrecarrer, fausser, telles que le travail, l'amour, la reproduction de l'espèce. Si l'homme ne veut ni manger ni boire, ni dormir, ni respirer, il meurt; mais, dans de certaines conditions, il peut se dispenser de travailler, de se reproduire et d'aimer; il n'en meurt pas nécessairement. Ce sont ceux qui travaillent et qui aiment, qui ont voulu constituer la famille, qui en meurent quelquefois. Oui, la nature demande que les pères et les mères aiment et élèvent leurs enfants, c'est bien certain. Comment se fait-il donc que tous les pères et toutes les mères n'obéissent pas à cette loi naturelle si facile, si douce, si pleine de joies et de récompenses pour ceux qui la suivent? C'est qu'à chaque instant la loi sociale vient heurter et contredire la loi naturelle, et que, dans cette lutte, la loi naturelle est toujours vaincue.

Que dit la loi naturelle à l'homme pubère? « engendre »; à la fille nubile ? « conçois ». Que leur dit la loi sociale? « engendrez et concevez, mais unis éternellement par le mariage, ou vous me trouverez contre vous ».

Cette loi sociale est-elle la conséquence logique de cette loi naturelle? Pas le moins du monde.

Voici comment procède la loi naturelle chez l'homme qui est l'initiateur : d'abord le désir physique de posséder la femme; — auquel succède la possession résultant du désir; — puis le plaisir résultant de la possession; — puis l'enfant *pouvant* résulter du plaisir; — et l'amour pour la femme et l'enfant *pouvant* résulter du tout.

Je ne vois rien là qui implique logiquement le mariage, surtout précédant tous ces phénomènes. Je comprendrais qu'un homme qui a désiré, possédé, fécondé une femme, qui a reçu d'elle le plaisir, l'enfant et la révélation de l'amour, je comprendrais que cet homme voulût s'associer éternellement cette femme et l'épousât, pour s'assurer, autant que possible, cette possession, ce plaisir, ce sentiment, cette

famille; c'est ce que font la plupart des hommes de la campagne qui sont plus près que nous de la nature et par conséquent de l'instinct, mais ce n'est pas ce que nous faisons, nous hommes des villes, qui nous disons plus près de la civilisation. Donc, si nous voulons rester en dehors des lois sociales quant à l'amour et ne suivre que les lois naturelles, nous voyons ces lois naturelles nous inspirer le désir, nous rendre énergiques pour arriver à la possession, et nous donner le plaisir. Jusque-là tout va bien. Puis tout à coup, si l'enfant apparaît et que nous voyions qu'il va falloir engager notre avenir, notre fortune, notre liberté, nous trouvons que cela ne se déduit plus aussi logiquement, et nous nous dérobons aux conséquences des lois naturelles avec d'autant plus de facilité que nous trouvons les lois sociales toutes disposées à nous venir en aide en laissant peser toute la responsabilité de notre initiative sur la femme et l'enfant, sans aucun recours contre nous. Voilà donc l'enfant privé de l'amour paternel, si naturel que soit aussi cet amour pour les hommes honnêtes. Il va lui rester l'amour maternel pour le protéger.

Pourquoi celui-ci existerait-il plus que celui-là? S'il se manifeste dans ces conditions, il va être pour la femme la preuve de sa faute, il va entraîner pour elle le déshonneur certain. Cette femme, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ne va plus avoir qu'une idée, idée fixe, tournant à la manie : se soustraire à ce déshonneur, à ces charges et, disons le mot, — puisque c'est celui qu'elle invoquera pour se justifier le jour où la société lui demandera des comptes, — et à cette injustice. Que va devenir l'amour maternel dans le conflit? D'ailleurs prévoyait-elle seulement l'amour maternel, cette fille, quand elle s'est donnée sans mariage à cet homme? Non; car il était tacitement convenu, entre la confiance de l'une et la *probité* de l'autre, que l'enfant serait évité. S'il arrive, ce n'est que par l'inadvertance de la première et l'égoïsme du second. Est-ce justement quand l'enfant va surgir comme un danger, comme une honte, que l'amour ma-

ternel va se faire jour dans le cœur de cette créature menacée de toutes parts? Il faudrait n'avoir jamais réfléchi une minute à toutes ces questions, il faudrait n'avoir jamais assisté à une de ces catastrophes pour ignorer que, sur dix mille filles pauvres qui ont encore quelque pudeur et qui donnent naissance à un enfant illégitime, il n'y en a pas une qui ait souhaité cet enfant, à moins que le père ne soit riche ou honnête, et que ce malheur ne doive faire espérer à la mère ou le bien-être ou le mariage. En dehors de ces deux hypothèses, non-seulement elles n'éprouveront pas pour cet enfant ce sentiment maternel, déclaré si naturel et si indiscutable, mais, du jour où l'enfant se sera annoncé, il aura inspiré l'épouvante, la colère, la haine.

Quant aux femmes riches et honorées qui ont un amant, et que la nature avertit tout à coup que la maternité va venir, sans qu'aucun subterfuge puisse la rendre légitime, avons-nous besoin de définir le sentiment qu'elles éprouvent, à cette nouvelle, pour le malencontreux petit être qui vient ainsi compromettre la réputation, l'honneur et la situation de sa mère? Voulez-vous savoir ce qui se passe non pas dans le cœur, qui n'a plus rien à faire ici, mais dans l'esprit d'une de ces femmes en face de la maternité irrégulière et déshonorante? Dès qu'elle en a le soupçon, elle pâlit comme à l'annonce du plus grand malheur, puis immédiatement elle se met à espérer qu'elle se trompe. S'il lui est démontré qu'il n'y a pas de doute possible, elle commence à compter sur un accident naturel, ou, s'il le faut, à le provoquer. Si cet accident naturel ne survient pas, malgré les espérances, les prières, les vœux, les longues courses à pied, en voiture, à cheval, les sinapismes et les sangsues, cette femme passe du regret de la faute à la pensée du crime, elle se fait à l'idée de risquer sa vie pour que l'enfant ne vive pas. La créature immonde qui pratique des manœuvres clandestines au fond de quelque bouge ignoble apparaît dans le cerveau troublé de cette mère comme l'ange rayonnant du salut; si elle recule devant ce crime, ce qui n'arrive guère que si ses alentours

la lui rendent impossible ou aussi compromettant pour elle que le fait tant redouté, elle cherche les moyens de disparaître le temps nécessaire, sans éveiller les soupçons, mais avec la secrète espérance que l'enfant mourra dans le passage du néant à la vie; si, malgré tout, l'enfant s'obstine à naître, elle n'a qu'une idée, qu'on l'emporte, qu'on le cache, et qu'elle ne le revoie jamais.

Voilà, dans ces cas exceptionnels, les premiers rapports de la mère avec son enfant. Y trouvez-vous trace d'amou maternel, d'un sentiment irrésistible, acceptant tous les dangers, toutes les humiliations pour pouvoir éclater au grand jour? Si l'on vous montrait une femme mariée, respectée jusque-là, près de devenir mère par une faute qu'il lui serait impossible de celer, avouant franchement et publiquement cette faute, se retirant de la société, mettant son enfant au monde, l'allaitant, l'élevant et se consacrant à lui, aux yeux de tous, non-seulement vous ne jetteriez pas la pierre à cette femme, si vous étiez un homme, mais vous la plaindriez et l'estimeriez, et, si vous étiez une femme, tout en étant forcée, au nom des exigences sociales, de vous écarter d'elle, vous l'admireriez dans le fond de votre conscience, et vous lui donneriez peut-être en secret toutes les marques et toutes les preuves de sympathie que mériterait ce triomphe de l'amour maternel; eh bien, si vous connaissez cette femme, montrez-la-moi, je n'attends qu'une preuve vivante pour la chanter sur la scène, ne l'ayant encore vue que dans mon imagination de poëte. Une ou deux fois j'ai cru la rencontrer; en y regardant de près, j'ai reconnu qu'en accomplissant cet acte héroïque cette femme avait un intérêt caché, et qu'elle gagnait quelque chose à quitter ostensiblement son mari pour le père de son enfant.

Admettons ensemble, si vous voulez et pour tout dire, qu'au moment où le pauvre petit innocent pousse son premier cri, il y a un cri correspondant qui part des entrailles qu'il laisse béantes et délivrées; qu'il y a un élan spontané, total, naturel de la mère vers son enfant; qu'il y a oubli subit,

complet, mais non durable, des obstacles qui vont les séparer toujours, peut-être : la femme pleure, elle se reproche alors, et très-sincèrement, cette faute que ce malheureux va expier pour elle; elle le recommande avec une émotion profonde aux étrangers à qui elle est forcée de le confier; elle leur fait des largesses, elle leur promet plus qu'ils n'auraient rêvé. Elle se dit qu'elle viendra voir le cher petit en cachette, le plus souvent possible, et elle vient en effet quelquefois, de temps en temps, si elle est sûre de ne pas être connue de ces auxiliaires, de ne pas être trahie par des curieux ou des méchants, et, à mesure que l'enfant grandit et qu'elle va pouvoir échanger avec lui des caresses plus intimes, plus profondes, plus douces, plus compromettantes, elle se montre à lui de moins en moins, parce qu'il commence à voir, à se rappeler, à comprendre, et que finalement il ne faut pas qu'il sache. A partir du moment où il pourrait chercher et savoir qui est sa mère, elle ne reparaît plus, ou elle prend l'aspect et le langage d'une personne étrangère et désintéressée.

Si la femme n'est pas mariée, si elle n'appartient pas aux classes aristocratiques, si elle n'a pas de comptes à rendre de sa faute à un juge armé d'un droit légal, comme le père ou le mari, si elle appartient à cette classe moyenne où les convenances sociales sont moins nombreuses et moins exigeantes, où, les filles peu dotées se mariant très rarement, le célibat forcé, injuste, humiliant de la femme, rend la faute plus possible, plus prévue, et la fait absoudre plus facilement, il peut arriver que cette jeune mère soit conquise peu à peu et complètement par l'amour maternel et qu'elle en emplisse *secrètement* sa vie, sans autre espérance dans l'avenir que la reconnaissance et l'affection de l'enfant. C'est dans ce milieu que j'ai choisi mon héroïne pour le drame qui va suivre. Je ne pouvais la prendre que là, pour qu'elle fût en même temps intéressante et vraie. Au-dessous, dans le peuple, où la faute est plus fréquente encore, plus probable et presque couramment acceptée, elle ne produit plus les luttes et les conséquences que je voulais présenter au spectateur. Là, si

la mère ne tue pas tout de suite l'enfant, par colère ou par misère, ou s'il ne meurt pas en nourrice du manque de nourriture et de soins, la mère le prend avec elle quand elle est libre, ou le confie à une parente ou à une voisine quand elle ne l'est pas, et elle le reconnaît et l'avoue publiquement. Si un ouvrier, un pauvre diable comme elle l'épouse, il sait à quoi s'en tenir. Là, pas de secret à garder, pas de mensonge à faire, pas de préjugés à respecter, pas de luttes psychologiques à soutenir, en un mot, pas de péripéties dramatiques; là enfin le sentiment naturel peut paraître et s'imposer.

Le sujet qui nous occupe en ce moment est inépuisable, et je ne puis avoir la prétention de dire tout ce qu'il comporte, mais je n'en aurais pas indiqué tous les côtés saillants, si je n'ajoutais, pour finir, que là où l'enfant naturel, non-seulement n'est que très-rarement maudit et repoussé de sa mère, mais est souvent attendu avec impatience et reçu avec transport, c'est parmi les filles galantes, les femmes de théâtre, et, enfin, là où la femme passe pour n'avoir plus un sentiment humain : chez la fille publique. Et cela se comprend. Comme ces femmes sont plus ou moins, mais notoirement déchues, les dernières tombées au plus bas, cette nouvelle chute ne les abaisse plus, mais les relève. Quelque chose de pur et d'innocent va sortir de leur abjection, un être immaculé va les aimer et le leur dire sans leur rien reprocher, sans savoir qui elles sont. L'âme ressuscite un moment, et la pécheresse peut être sauvée par une des conséquences de son ignominie même.

Je supplie le lecteur de ne pas conclure de tout ce que je viens de dire que je ne crois à l'amour maternel que chez les femmes de mauvaise vie. J'ai voulu constater seulement que ce sentiment qui devrait être naturel en effet ne l'est et ne peut l'être incontestablement dans le cœur des femmes, que quand les lois sociales, régulièrement suivies ou adroitement tournées, ont préventivement sanctionné ou couvert l'enfantement; j'ai ajouté et démontré par certains exemples,

que, pour les femmes, quoi qu'elles en disent, il est des sentiments constitués par des conventions antinaturelles qui priment en elles ce sentiment créé et voulu par la nature, et qu'elles sont prêtes à l'immoler toujours à leur honneur, surtout à leur réputation, quelquefois à leurs intérêts, à leur santé ou à leur plaisir; j'ai fait remarquer, à la suite de ces observations, qu'à mesure que les femmes, par leur situation, se trouvent affranchies des exigences sociales, et se rapprochent de l'état de nature, le sentiment maternel, n'ayant plus rien à redouter du milieu, se manifeste plus librement et plus franchement jusqu'à ce que, au plus bas de l'échelle sociale, c'est-à-dire là où la femme est assimilée à l'animal, ce sentiment vienne reprendre tout à coup et véritablement la forme la plus naturelle qu'il puisse avoir, celle de l'instinct, puisque la mère elle-même ne sait pas plus que le dernier des animaux par qui elle a conçu. Enfin je déclare très-volontiers que toutes ces analyses et tous ces raisonnements n'aboutissent qu'à cette conclusion, que, si la femme veut connaître l'amour maternel dans toute sa puissance, dans toutes ses joies, et dans toute sa gloire, il faut d'abord qu'elle soit sûre d'aimer l'homme qui la rendra mère, qu'elle l'épouse avant de le devenir, qu'elle lui reste à tout jamais fidèle après l'avoir été, et que la fécondité lui soit chère, attrayante et sacrée, parce que longtemps encore, toujours même, il faut l'espérer, ce sera, tout compte fait, parmi les plus honnêtes femmes qu'on aura la chance de trouver les meilleures mères.

Cependant, si je n'avais eu à dire que cette dernière vérité qui ressort de tous les codes, de toutes les religions, de toutes les philosophies et de tous les faits, il est bien certain que je me serais abstenu; mais une vérité a beau être évidente et même reconnue de tous, il ne faut pas que les cent mille formes sous lesquelles on la proclame et on l'affirme officiellement et pompeusement fassent croire qu'elle est autant d'usage que de règle.

En attendant que celle que nous venons de répéter, toute

banale qu'elle est, soit universellement pratiquée, les quatre cinquièmes de mes semblables me paraissent avoir pris, de tous temps, et prendre de plus en plus, la résolution de s'affranchir de toutes les entraves qui les gênent et de vivre comme bon leur semble, aux risques et périls de leurs contemporains et surtout de leurs descendants, qui peuvent moins se défendre.

Une disposition vraiment naturelle et indiscutable de l'espèce à laquelle nous appartenons, c'est de préférer la liberté à la discipline, le droit au devoir, la jouissance au sacrifice, le plaisir à la peine. Grâce à cette disposition, les sociétés font craquer peu à peu, mais progressivement et fatalement, les formules politiques, sociales, religieuses, morales, dans lesquelles les législateurs qui avaient voulu faire une combinaison du bonheur et du bien les avaient primitivement enfermées. Cet ardent désir que nous avons de nous donner la plus grande somme possible de jouissance et de liberté, en supportant la plus petite somme possible d'obligations et de charges, nous n'essayons pas, pour la plupart, de le satisfaire par le moyen le plus sûr, qui est le bien, sous sa forme absolue, mais par le plus proche, le plus séduisant et le plus facile, qui est le mal, sous les pseudonymes et les euphémismes les plus variés. Il en résulte des désordres épouvantables qui fournissent matière à de fort beaux discours, tels que celui-ci, qui n'empêchent rien, mais aussi à de grandes catastrophes que rien ne peut empêcher non plus et que jusqu'à présent rien ne répare, les lois se déclarant piteusement impuissantes contre nos passions et nos vices, dès que nous avons l'habileté de les transformer en mœurs.

Les sociétés, la société française particulièrement qui vient pour la troisième fois de prendre l'homme par son faible en l'appelant à la liberté dans tous les ordres, les sociétés sont-elles en mesure aujourd'hui de forcer les hommes à préférer la peine au plaisir, le sacrifice à la jouissance, le devoir au droit, la discipline à la liberté? Non, bien certainement, et l'esprit d'indépendance et d'insoumission à tout

ce qui gêne la fantaisie de l'homme ne va faire que se développer de plus en plus. Nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quelles folies, de conséquences en conséquences, l'humanité sera entraînée par la logique de sa raison! Croyez-vous que l'homme va se dire de lui-même et tout à coup : « Borné dans ma durée, dans mes forces, dans mon intelligence, je dois et je veux être borné dans mes désirs, dans mes passions, dans mes plaisirs, dans mes droits, dans ma liberté. » Vous ne le supposez pas, ni moi non plus; au contraire, il va pousser tout droit devant lui, jusqu'à ce que, ayant dépassé son atmosphère morale, il ne puisse plus respirer. Quand l'esprit humain n'est plus dans la limite, il est dans le vide. L'homme reviendra donc sur ses pas, évidemment, puisque le vide est inhabitable; mais quand reviendra-t-il?

Voilà pour l'homme. Et la femme? sera-t-elle demeurée stationnaire pendant cette exploration que l'homme aura faite? Aura-t-elle essayé de l'arrêter, ou l'aura-t-elle suivi? Elle l'aura suivi et devancé peut-être, ayant de bien autres revanches que lui et surtout contre lui à prendre. Qu'est-ce que le mariage, la famille, la pudeur, la filiation légitime ou non, l'amour même, vont devenir dans ce va-et-vient des âmes, dans ce tohu-bohu de premiers mouvements où tout le monde va partir pour quelque part, sans savoir bien où ça est.

L'homme ne veut plus se soumettre à un autre; il veut être libre; il ne reconnaîtra bientôt plus, sur toute la surface du globe, ni roi, ni prêtre, ni Dieu, ni père, ni patrie; le voilà qui entre dans une phase nouvelle par où l'esprit d'investigation qui est en lui devait passer fatalement, et la science le mène à la glorification de la matière et au culte du fait; vous ne l'arrêterez pas, quoi que vous fassiez. Bref, vous avez proclamé et vous voulez établir les Droits de l'homme; je le veux bien aussi; j'y tiens autant que vous, parce que je suis sûr de n'en pas abuser, et j'estime même que, quand vous l'avez fait, il y avait déjà longtemps que vous auriez dû le faire; mais maintenant, les droits de la femme, qui est pour moitié dans les treize cents millions d'habitants de la terre, quand

les proclamerez-vous ? Il va falloir y arriver, ne vous déplaise.

Vous imaginez-vous que le besoin de jouissance et de liberté nous est permis à nous seuls à cause d'une certaine forme physique que nous avons, qu'il ne gagnera jamais la femme et qu'elle va rester éternellement soumise à l'homme insoumis? qu'il pourra éternellement lui casser les pieds selon les lois de Confucius, l'enfermer dans un harem selon les lois de Mahomet, la condamner au mariage indissoluble, au couvent, à la stérilité ou au vice selon les lois, traditions et mœurs de nos sociétés catholiques? Si vous croyez cela vous êtes dans une complète et dangereuse erreur. Nous voulons la liberté pour nous, nous serons forcés de la vouloir pour elle, et elle passera par toutes les portes que nous aurons ouvertes ou enfoncées. Cet être que nous opprimons dans toutes nos lois, quitte à le glorifier dans toutes nos littératures, dans tous nos arts et dans toutes nos modes, cet être va revendiquer ses droits, tout comme nous, et, nous l'avons déjà dit autre part, l'immense prostitution qui nous envahit et qui nous entame, n'est qu'une des premières formes de cette revendication, forme compatible avec les seules armes que vous avez laissées sous la main de l'opprimée. Croyez-vous que l'agréable privilége dont use et abuse l'homme de pouvoir prendre impunément une fille vierge, parce qu'elle est nubile, pauvre ou curieuse, de la rendre mère pour un moment de plaisir qu'elle ne partage presque jamais, de l'abandonner ensuite avec son enfant, et de la traiter finalement de drôlesse et de corruptrice; croyez-vous que ce privilége va être attribué à l'homme jusqu'à la fin des siècles? Vous figurez-vous même que le mariage tel que nous le pratiquons le plus souvent, c'est-à-dire le droit pour nous, hommes, de spéculer sciemment sur l'ignorance et de nous approprier légalement la fortune d'une jeune fille, d'aller et de venir ensuite comme bon nous semble, de lui être infidèles tant qu'il nous plaît, sans qu'elle puisse ni bouger ni se plaindre, condamnée à la fécondité s'il nous va d'être pères, à la stéri-

lité si cela nous ennuie, nous gêne ou nous fatigue, au déshonneur et à la honte si elle demande à un autre homme ce que nous ne lui aurons jamais donné, l'épanouissement de son cœur, de son esprit et de ses sens, tandis que nous pouvons avoir autant de bonnes fortunes et compromettre, déshonorer, féconder, abandonner, tuer autant de femmes que nous le pourrons, laisser mourir autant d'enfants que nous aurons pu en faire sans que la moindre honte ni charge en retombe jamais sur nous, vous figurez-vous que ce mariage tout d'asservissement et d'humiliation pour elle, et où sa faute peut être punie du déshonneur et même de la mort, elle va l'accepter et le subir jusqu'au jugement dernier? Renonçons à cette illusion et commençons à prévoir.

Nous voulons l'égalité politique, civile, légale, sociale de tous les hommes; soit, décrétons cette égalité, la nature continuera à se charger des inégalités intellectuelles nécessaires. Eh bien, la femme aussi va demander l'égalité comme les hommes. Pourquoi pas? Est-elle un être vivant, pensant, travaillant, souffrant, aimant, ayant cette âme dont nous sommes si fiers, payant l'impôt comme vous et moi? Je voudrais bien connaître les raisons que vous ferez valoir pour lui refuser toujours la liberté que vous réclamez pour vous? Cette égalité de la femme et de l'homme qui est déjà dans les lois et dans les mœurs américaines, qui pénètre visiblement dans les idées et dans les habitudes anglaises, va nous arriver comme conséquence inévitable de nos fameux principes de 89, proclamés immortels. Il va falloir compter avec les madame Roland et avec les Théroigne de Méricourt peut-être, lesquelles avaient bien leurs raisons pour se faire les apôtres de la révolution, chacune à sa manière, l'une au nom d'un idéal qui l'a conduite à l'échafaud et à l'apothéose, l'autre au nom d'instincts qui l'ont menée au crime, à la folie et au cabanon. Quels arguments opposerez-vous aux femmes quand elles vous demanderont la liberté?

Le jour où elles trouveront pour les défendre, et ce jour n'est pas loin, un tribun de la conviction et de l'éloquence

de Michelet, leur apôtre sincère et passionné, tribun qui viendra revendiquer à la Chambre les droits politiques de la femme, vous passerez à l'ordre du jour, comme vous le faites en ce moment à propos du divorce, vous les grands élus du suffrage universel, les grands protecteurs des droits humains, vous les disciples de Rousseau, les antagonistes du moyen âge, les ennemis de l'Église catholique, les apôtres de la religion naturelle! Quand la femme va venir vous dire, par l'organe de ce tribun, qu'elle est esclave depuis le commencement du monde et dans toutes les parties du globe, excepté dans la jeune Amérique républicaine, votre aïeule et votre aînée à vous, pères de la république française, quand elle va lever l'étendard de l'indépendance universelle de la femme, comme vous avez levé le drapeau de l'indépendance universelle de l'homme; quand elle va appeler ses sœurs à la lumière du progrès, comme vous y appelez vos frères, qu'est-ce que vous répondrez [1]? Vous hausserez les

1. Au moment même où je corrige les épreuves de ces dernières lignes, je lis celles-ci dans un journal (23 janvier 1879) :

« Nous trouvons dans le *Voltaire* un appel adressé aux *Femmes de France* par plusieurs personnes qui ne sont pas contentes de leur sort. Ce n'est pas la première fois que nous avons à reproduire des appels semblables, mais c'est toujours drôle :

« Après ce dernier triomphe de la République, voici venir l'heure de » conquérir notre liberté. La question politique tranchée, on va s'occuper » de la question sociale. Si nous ne sortons pas de notre indifférence, si » nous ne réclamons pas contre notre situation de mortes civiles, la liberté, » l'égalité viendront pour l'homme; pour nous, femmes, ce sera toujours » de vains mots.

» Les ministères se succéderont; la République de nom deviendra Répu- » blique de fait. Si la femme se contente d'être résignée, elle continuera » sa vie d'esclave, sans pouvoir se rendre indépendante de l'homme, dont » le droit seul est reconnu, le travail seul rétribué.

» FEMMES DE FRANCE,

« Trois projets de loi qui nous concernent sont en ce moment soumis » aux Chambres. Eh bien! pas une de nous ne pourra les soutenir ou les

épaules, vous rirez dans vos barbes de libres penseurs autoritaires Un Prud'homme de votre parti montera à la tribune et, pour en finir, il invoquera, quoi? les principes qui sont dans les Évangiles, dans les Bibles, que vous raillez, insultez et attaquez depuis cent ans?

La femme passera outre, et vous entendrez le même tribun lui dire: « Comment! tu contiens la beauté, la séduction, le plaisir le plus grand, le plus noble, le plus puissant, le plus naturel que l'homme puisse éprouver; tu es à la fois le rêve et la réalité, l'idéal et l'idole; tu es l'amante, l'épouse, la mère; tu apportes tout, et tu subis tout, et tu ne reçois rien. L'homme a fait deux morales: une pour lui, une pour toi; une qui lui permet l'amour avec toutes les femmes, une qui ne te le permet qu'avec un seul, en échange de ta liberté éternellement enchaînée! Pourquoi? La nature t'a donné, comme à l'homme, des sentiments, des passions, des

» amender. Une assemblée d'hommes va faire des lois pour les femmes » comme on fait des règlements pour les fous. Les femmes sont-elles donc » des folles auxquelles on puisse appliquer un règlement?

» L'homme fait les lois à son avantage, et nous sommes obligées de » courber le front sans rien dire. Parias de la société, debout! Ne souf- » frons plus que l'homme commette ce crime de lèse-créature, de donner » à la mère moins de droit qu'à son fils. Entendons-nous pour revendiquer » la liberté et la faculté de nous instruire, la possibilité de vivre indépen- » dantes en travaillant, la libre accession de toutes les carrières pour les- » quelles elles justifieront des capacités nécessaires.

» L'association, et non la subordination dans le mariage;

» L'admission des femmes aux fonctions de juges consulaires, de juges » civils et de jurés;

» Le droit d'être électeur et éligible dans la commune et dans l'État.

» Femmes de Paris, il ne tient qu'à nous de changer notre sort. Affirmons » nos droits, réclamons-les avec persévérance et insistance. Nos sœurs de » la province nous suivront, et les républicains sincères nous donneront » leur concours à la tribune et au scrutin, parce que tous savent qu'éman- » ciper la femme, c'est affranchir la génération naissante, c'est républica- » niser le foyer. »

Le rédacteur du journal qui a cité cette proclamation trouve cela drôle. S'il est encore de ce monde dans vingt ans, il reconnaîtra que cela n'était pas si drôle qu'il le croyait le 23 janvier 1879.

organes, des sens, le besoin d'aimer un être d'un autre sexe que toi et d'avoir des enfants. Tu veux être une *femme*, tu veux être une mère, et en même temps tu veux garder ta liberté? Hé bien! quelle différence y a-t-il entre toi et l'homme qui veut être un *homme*, qui veut être père, et qui veut rester libre? Pourquoi serait-ce plus déshonorant pour toi que pour lui? S'il n'y a pas plus de vénalité dans tes sentiments libres qu'il ne doit y en avoir dans les sentiments libres de l'homme, si tu es véritablement attirée par ton cœur et par tes sens vers celui à qui tu te donnes et que tu aimes, si tu élèves les enfants qui naîtront de cette involontaire attraction et de ce volontaire attachement, que pourra-t-on te reprocher? Vas-tu te soumettre éternellement à un préjugé barbare qui ne te permet l'enfant, l'amour maternel que par le mariage, qui te condamne soit à te priver de ce sentiment, de ce devoir, de cette joie, si le mariage ne se présente pas, soit à être déshonorée et méprisée si tu avoues et si tu aimes ton enfant, soit à le haïr, l'abandonner, le tuer pour échapper au déshonneur et au mépris que l'on t'inflige à cause de l'acte le plus naturel du monde?

» Certains grands hommes, pour faciliter certains accommodements sociaux, pour simplifier le mécanisme de la vie en commun, sont convenus en effet d'établir des lois dites morales, telles que le mariage, par exemple, qui veut que l'homme n'ait qu'une femme, que la femme n'ait qu'un homme, à la condition que celle-ci devra obéissance à celui-là, que celui-là devra protection à celle-ci, et que tous deux seront unis par l'amour. C'était une combinaison admirable, si admirable qu'on l'a déclarée au-dessus des lois naturelles, émanée directement de celui qui a fait la nature, divine en un mot. Mais voilà que les hommes manquent de plus en plus à ce qu'ils ont établi, reconnu, accepté: ils veulent avoir plusieurs femmes, et que tu n'aies qu'un homme; ils ne te garantissent même pas que tu en auras un, si les conditions où tu te trouves ne leur sont pas tout avantageuses. Enfin, si tu rencontres cet homme, tu devras, sous peine de déshonneur, t'en

tenir à lui, qu'il te batte, te ruine, t'abandonne. Tu auras bien à te soumettre, mais il n'aura pas à te protéger, ni comme vierge, ni comme épouse, ni comme mère, ni dans les lois, ni dans les mœurs. Il veut jouir de toi et t'asservir, te glorifier, te corrompre et te mépriser. Il te condamne, quand il ne lui plaît pas de t'épouser, à la stérilité ou à la prostitution, à la pauvreté ou au scandale, au meurtre ou à la honte. De quel droit? Du droit du plus fort. Quand il était asservi, lui, qu'est-ce qu'il a fait? Il a gémi pendant un certain temps comme toi, puis il s'est révolté et il a décrété l'égalité complète et la liberté absolue de la personne humaine. N'es-tu pas comprise dans la personne humaine? Sois comme lui, contre lui; proclame ton droit à l'amour, au plaisir et à la liberté.

» Tu veux aimer, aime; tu veux être mère, sois mère; c'est toi, n'est-ce pas, qui pour mettre l'enfant au monde risques ta santé, ta beauté, ta vie; c'est bien le moins que tu choisisses l'homme par qui tu concevras. Celui que tu as choisi ne t'aime plus, laisse-le là; tu n'aimes plus celui que tu aimais, prends-en un autre; traite l'amour comme l'homme le traite; la science et la nature te démontrent que les femelles obtiennent de plus beaux produits en changeant de mâles; suis la science et la nature, fais comme les femelles et, puisque c'est à leur fonction que l'homme te réduit, tires-en au moins les avantages réservés jusqu'à présent aux animaux. Pourquoi pas? Ta pudeur? Invention de l'homme pour t'asservir davantage, et d'ailleurs vois ce qu'il en fait, de ta pudeur? Ton âme? Regarde comme il se soucie de la sienne? Ton Dieu? C'est le sien; vois comme il en tient compte. Tes petits? Ils sont nés de lui; se gêne-t-il pour les abandonner? Si tu les aimes, élève-les; si tu ne les aimes pas, fais comme lui, laisse-les là. L'homme repousse bien la femme qui va devenir mère, pourquoi la mère ne repousserait-elle pas l'enfant au nom duquel elle est repoussée. Qui se chargera de l'enfant? La société qui a fait les lois dont tu souffres, qui s'est chargée des enfants de Jean-Jacques, sous l'invocation de qui l'homme accomplit ce qu'il appelle son progrès. Si

la société le repousse, que restera-t-il à l'enfant? La mort. Que t'importe? Tu auras eu le plaisir sans la peine, ce qui est le but de la vie nouvelle. Et d'ailleurs n'aie que l'amour, n'aie pas l'enfant; c'est facile. Tu ne créeras ainsi ni remords à ton âme, à laquelle tu as l'air de croire, ni danger à ton corps auquel tu tiens. »

« Mais, dira la femme, où prendrons-nous la force nécessaire pour accomplir cette révolution? Nous sommes un sexe faible, sans volonté, sans énergie, sans persévérance, tout de sentiment, d'abandon, d'amour, ayant besoin de surveillance, de protection, créé pour obéir et pour se sacrifier! »

« Où as-tu vu cela? reprendra le tribun. C'est l'asservissement dans lequel l'homme t'a mise et te retient si habilement, à son seul profit, qui te fait croire à ta faiblesse. Regarde donc un peu attentivement et tu verras que, dans l'ordre intellectuel, moral, musculaire même, tu n'es pas aussi faible que l'homme le prétend. Un sexe qui peut donner des mères comme Cornélie et sainte Monique, sans parler de toutes les mères obscures et vaillantes que nous connaissons, des héroïnes comme Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, Jeanne de Montfort, Jeanne de Flandre, Jeanne de Penthièvre et Jeanne d'Albret, (prédestiné ce nom de Jeanne!) des reines comme Sémiramis, Élisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, Marie-Thérèse d'Autriche; des saintes comme Madeleine; des martyres comme Agnès; des écrivains comme Sapho, madame de Sévigné, madame de Staël et madame Sand (prédestinée cette lettre S); des diplomates comme madame de Maintenon, madame des Ursins, madame de Liéven; des peintres comme la Rosalba, madame Vigée, Rosa Bonheur; des tragédiennes comme Rachel; des cantatrices comme la Malibran, c'est-à-dire des artistes dont le travail et l'intelligence peuvent produire des millions sans le secours d'un homme; un sexe qui donne des guerrières comme les amazones et les patriotes de Saragosse, des gaillardes comme les marchandes de la halle, les porteuses de galets des bords de l'Océan, des gymnastes que nous applaudissons dans les

cirques et qui font des exercices d'adresse et de force qu'aucun des membres du sexe fort présents ne serait capable de faire; un sexe qui nous dit continuellement : « Si vous aviez » vous, hommes, à supporter les douleurs de l'enfantement, » vous n'y résisteriez pas; » un sexe qui fournit tant de sœurs admirables à la charité, tant de pétroleuses et d'incendiaires aux révolutions, tant de spectateurs aux exécutions capitales, ce qui prouve surabondamment que ce sexe peut vaincre cette susceptibilité maladive et impuissante à laquelle nous le déclarons condamné ; un sexe enfin dont nos législateurs redoutent tellement le pouvoir sur les hommes qu'il en est résulté les lois qui l'enchaînent dans le monde entier, pour le rendre aussi inoffensif que possible; un pareil sexe n'est pas un sexe faible; il n'a pas si grand besoin qu'on le protége; il peut se conduire, se surveiller, se protéger lui-même; il n'a besoin pour cela que de l'éducation qui lui convient, qu'il est digne de recevoir, qu'il est capable de mettre à profit et qu'il est grand temps qu'on lui donne.

» Je ne dis pas, continuera le tribun, qu'il faut que la femme porte les armes, bâtisse des maisons, conduise des locomotives, pave les routes, pas plus que je ne dis que les hommes doivent faire de la tapisserie, porter des cheveux longs et des jupons brodés, mettre les enfants au monde et les nourrir du lait de leurs mamelles; je ne demande pas que les femmes abdiquent leurs grâces et leurs charmes, mais qu'elles y ajoutent, au contraire, en n'y voyant pas leur seul mérite et leur seul moyen d'action. Enfin, ne connaissant pas une seule raison juste, plausible, ou même spécieuse pour que cela leur soit refusé, je réclame pour elles la même liberté et les mêmes droits que pour les hommes. »

Telles sont, dans l'ordre social et moral, les théories auxquelles nous mèneront fatalement et rapidement les philosophies nouvelles, et quand, d'un autre côté, la politique va nous entraîner, avec la même fatalité, nous l'Europe, les fils de Japhet, à défoncer à coups de canon les huttes de Cham et les tabernacles de Sem, d'où se répandront à travers le

monde soi-disant civilisé les ignorances, les curiosités, les colères, les appétits, les instincts de toute espèce, refoulés depuis des milliers d'années, mais non détruits dans ces vastes solitudes que nous croyons désertes parce qu'elles sont silencieuses, et que nous croyons inoffensives parce qu'elles sont éloignées de nous, quand Dieu ou la nature (puisque vous ne voulez plus qu'on dise Dieu), pour pouvoir continuer son œuvre de création perpétuelle, va entamer les réserves de l'Orient mystérieux, comme certains symptômes commencent à l'annoncer, quand tout ce féminin libéré de l'oppression et de l'animalité, affamé lui aussi de liberté, de jouissance et d'idéal vague, va se jeter sur nos sociétés abâtardies, épuisées, anémiques avec toutes les énergies accumulées pendant des siècles dans un tel esclavage et sous de telles latitudes; enfin, quand le grand choc de la haine des races et des besoins de l'espèce va se produire entre l'Orient et l'Occident, je me représente aisément ce qui se passera, et n'ai nulle peine à prévoir ce que deviendront nos petites lois, nos petites politiques, nos petites morales de clocher déjà ébranlées de toutes parts. Dans cet immense conflit plus proche qu'on ne le suppose, inévitable, indispensable aux desseins de la Providence, et d'où sortira finalement, après des luttes énormes, des guerres formidables, des destructions effrayantes, des croisements monstrueux, d'où sortira finalement l'unité de la famille humaine, conséquente avec l'unité originelle bien que multicolore de l'espèce, que deviendra la famille particulière et locale, telle que nous la concevons aujourd'hui, et déjà si désunie, si inquiète, si fragile ?

Ce ne sera plus par armées de deux et trois cent mille hommes, comme nous venons de le voir tout récemment avec épouvante, que les peuples se rueront les uns sur les autres, ce sera par masses de millions d'hommes que le sol foulé sous leurs pas ne pourra pas nourrir, ce qui les forcera à s'exterminer, ce sera par masses de millions d'hommes que les races humaines se heurteront. La science

aura fait de tels progrès qu'on pourra se battre sur la terre et dessous, sur les mers et sous les flots, dans les airs peut-être. C'est par centaines de mille que les cadavres engraisseront ces terres indifférentes, qui cultivées pourraient nourrir vingt milliards d'habitants et dont le millard et demi d'hommes qui l'occupent se disputent avec acharnement les déserts et la stérilité; on aura des foudres qui incendieront des villes entières, on chargera des mines qui feront sauter des quartiers du globe. Nous voudrions avoir ici assez de place pour montrer les bouleversements prodigieux que le besoin de connaître, de voir, de posséder, de jouir, va produire dans les choses établies.

Figurez-vous, dès lors, à quelle production d'hommes la femme va être forcée de fournir pour alimenter cette tuerie universelle. Croyez-vous que le mariage régulier, où les conditions économiques ne permettent guère qu'un enfant ou deux, que la procréation irrégulière où l'abandon, la misère des parents et l'égoïsme social tuent les trois quarts des produits, vont pouvoir y suffire. Croyez-vous que dans cette grande mêlée qui se prépare et où la victoire restera naturellement au plus fort, la France, étant données les conditions de mortalité des enfants où elle se trouve, soit seulement en mesure d'accepter la lutte, quand cette lutte viendra.

« Un seul Dieu adoreras, tes parents honoreras, adultère point ne seras, œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement, le bien d'autrui tu ne prendras, homicide point ne seras. » Ces admirables commandements de Dieu, sur lesquels les sociétés s'appuieraient et reposeraient inébranlablement s'ils étaient suivis, ne pressentez-vous pas qu'ils vont être culbutés et submergés par ces implacables revendications d'instincts qui montent comme des marées circulaires et nous menacent de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Midi!

En attendant, et, comme pour faciliter la transformation générale qui se prépare, la famille se désagrége déjà partout, c'est visible, par les occasions et les facilités

de dissémination des hommes sur toutes les parties du globe. Là où son intérêt pousse l'homme, là est aujourd'hui sa famille, et comme il peut se transporter d'un pôle à l'autre en quelques semaines, et qu'il est le seul animal à qui, en prévision de ce qui devait arriver, la nature ait donné la faculté de se reproduire sous toutes les latitudes, vous entrevoyez aisément ce qui en résultera. L'homme étant décidé à jouir, pour commencer, tendra de plus en plus à supprimer de sa vie tout ce qui l'a fait souffrir jusqu'ici.

Il a déjà bien diminué les distances pour son corps, il les a supprimées pour son esprit; il ne se fatiguera bientôt plus; il force déjà la matière à travailler à sa place; il a presque complètement fait disparaître la douleur de la maladie. Ce qu'il a obtenu au profit de sa personne physique, ne tentera-t-il donc pas de l'obtenir au profit de sa personne morale? Pourquoi ne s'efforcerait-il pas d'échapper à la domination des sentiments comme à toutes les autres, s'il lui est démontré que celle-là lui est tout aussi préjudiciable? Pourquoi n'essayerait-il pas enfin de se dérober aux chagrins que lui cause son cœur, comme il s'est dérobé aux souffrances que lui causaient ses autres organes? Puisque la seule raison qu'il ait d'accepter la vie c'est l'espérance et la recherche du bonheur, comment n'arriverait-il pas à se dire que la première chose à faire pour atteindre ce but, c'est de débarrasser sa route de toutes les peines reconnues définitivement inutiles? Ne plus être malheureux, n'est-ce pas déjà le commencement du bonheur?

L'humanité a eu beau, depuis des milliers d'années, prêter à un être abstrait, qu'elle a appelé Dieu, toutes les qualités et toutes les formes que pouvaient lui susciter son imagination et son infimité; elle a eu beau, dans ses douleurs, supplier ce Dieu de lui venir en aide, il ne s'est jamais laissé attendrir; elle a en vain déclaré qu'il était partout, il ne s'est laissé voir nulle part; dès qu'elle croyait l'avoir trouvé, il lui apparaissait autrement, se manifestant toujours par des rigueurs nouvelles. Va-t-elle éternellement adresser des prières

stériles et maintenir son obéissance onéreuse à ce Dieu incessamment modifiable, sans miséricorde et sans confiance ? « Il nous abandonne sur la terre, dira-t-elle, à nos risques et périls, sans autres ressources que notre labeur incessant, sans autres indications que des phénomènes dont la cause et la fin nous restent inconnues; soit! chacun pour soi. Que ce Dieu, s'il existe, garde son secret, qu'il se cache dans son éternité derrière son ciel impénétrable; quant à nous, tirons le meilleur parti possible de ce domaine terrestre qu'il ne peut pas nous reprendre et qu'il nous fait payer si cher. Il restera toujours la mort, que nous ne pourrons vaincre ! Qui sait ? A force de pouvoir accomplir un plus grand nombre de choses dans le peu de temps qui nous est dévolu, n'aurons-nous pas doublé, triplé, quadruplé l'existence ? Si nous parvenons aussi à en éliminer les peines et à y faire entrer toutes les jouissances qu'elle peut contenir, la mort ne sera-t-elle pas réduite à l'état de repos nécessaire, souhaité comme toutes les autres jouissances, et au-devant duquel nous irons peut-être de nous-mêmes? En tous cas, jusqu'à ce que nous ne redoutions plus la mort pour nous, commençons par nous rendre indifférents à la mort des autres. Ce sera toujours un bon exercice.

» Lorsque nous voyons, en effet, et l'immense douleur que les hommes éprouvent de la perte de ceux qu'ils aiment, et avec quelle rapidité ils s'en consolent, sauf quelques individus qu'on plaint et qu'on évite plus qu'on ne les comprend, ne pouvons-nous pas nous dire qu'il serait bien plus simple, puisque le cœur arrive toujours à la consolation, qu'il y arrivât tout de suite? Depuis que les hommes pleurent la mort de leurs pères, de leurs mères, de leurs enfants, de leurs amours, de leurs amitiés, de leurs affections de toutes sortes, la nature n'a pas plus compati à leurs regrets que Dieu n'a exaucé leurs prières ou répondu à leurs questions; elle a continué, elle continue, elle continuera à tuer, impitoyable et sereine, les jeunes et les vieux, ceux qui ont aimé et ceux qui sont aimés. A quoi ont donc servi tant de désespoirs,

tant de cris, tant d'imprécations, tant de larmes? A rien. Ceux qui pleuraient sont allés rejoindre à leur tour ceux qu'ils avaient pleurés, après les avoir presque toujours oubliés depuis longtemps; et, de tant de douleurs, quelle trace reste-t-il? quel bien? quelle utilité? S'il doit y avoir encore, pendant des millions d'années, des gens qui mourront, est-il bien nécessaire qu'il y en ait d'autres qui les pleurent, qui s'habillent de noir, suivent un convoi, croient à une douleur éternelle, pour recommencer à rire comme par le passé? A quoi bon tout cela? Que de temps perdu! Quelle duperie!

» D'ailleurs, quel est donc le but des religions, des philosophies si ce n'est de nous mettre au-dessus de toutes les épreuves, de toutes les misères, de toutes les douleurs? Eh bien, puisque la nature, en nous consolant tôt ou tard, nous démontre que les philosophies et les religions ont bien prévu, pourquoi ne pas nous consoler tout de suite, le raisonnement et la nature étant enfin d'accord?

» Les longues douleurs succédant à la perte des êtres aimés s'expliquaient lorsque l'humanité était composée de petits groupes épars, séparés les uns des autres par des distances énormes, par des habitudes, des mœurs, des langages différents, même dans le sein de la même patrie. Il s'agissait d'être bien unis pour tenir tête à l'inconnu, qui pouvait tout à coup sortir du silence et de la solitude où l'on vivait. Ceux dont on était né, ceux qui naissaient de nous, les ascendants, les époux, les enfants, les frères et les sœurs, c'était là tout le passé, tout le présent, tout l'avenir, toute la joie, toute l'inquiétude. De la naissance à la mort, les cœurs battaient continuellement les uns contre les autres. Aussi. un des membres de ce groupe serré disparaissait-il, quel vide! au moindre danger, quelles terreurs et en même temps quel courage! Comme on défendait le champ, le foyer, le lit de l'épouse, le berceau de l'enfant, la tombe du père, le nid de la famille! Si le barbare de l'Occident ou de l'Orient arrivait pour conquérir et tuer, quelle résistance! Quand les légions de César

ou les hordes d'Attila avaient exterminé tous les hommes, il leur fallait massacrer les femmes combattant sur les corps de leurs maris, et, les femmes massacrées, il fallait assommer ou éventrer les chiens défendant les cadavres de leurs maîtres. Mais la guerre, le commerce, les arts, la science, le progrès et la civilisation, sous toutes les formes, ont tellement parcouru, traversé, retourné la terre, que toutes ces familles éparses se sont forcément dispersées, répandues, rencontrées, haïes, aimées, croisées, modifiées, rapprochées enfin, contractant des besoins nouveaux et des idées nouvelles avec les nouveaux éléments qu'elles s'assimilaient, et c'est ainsi que les mœurs, les intérêts, les passions, se sont substitués au sentiment, à l'amour, à l'idéal.

» Aujourd'hui, il semble que la vapeur et l'électricité se soient introduites dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel. L'humanité ne sait pas plus qu'autrefois où elle va, mais elle veut y aller agréablement et vite. Pourquoi tant de supplément de bagages? Adieu le clocher; adieu la maison natale; adieu le cimetière. L'homme a besoin d'apprendre, de voir, de posséder, de jouir; il n'a plus le temps de s'attacher, de rêver, de se souvenir, d'aimer; pourquoi aurait-il le temps de souffrir? Le plaisir serait court et la douleur serait longue! Pourquoi?

» La nature veut que nos parents meurent, résignons-nous à la volonté de la nature; prévoyons cette mort et ne lui donnons pas plus d'importance que la nature ne lui en donne. Mes parents habitent Paris, mes affaires m'appellent au Japon; je pars. Là j'épouse une Japonaise et j'en ai des enfants à la figure jaunâtre, aplatie, aux pommettes saillantes, aux yeux écartés; j'envoie leurs photographies à papa et à maman, que je ne reverrai peut-être jamais. Ils disent: « Oh! ils sont affreux! » et ne les montrent à leurs amis que comme des curiosités. Je leur ai demandé leur consentement par le télégraphe, et c'est par le télégraphe que j'apprendrai leur mort, dont je n'aurai pas eu le spectacle sous les yeux, et qui ne me tirera, à pareille distance du fait, que les larmes facilement

apaisées des souvenirs lointains. Mes enfants, les petits Japonais, ne verseront pas de larmes, même japonaises, puisqu'ils n'auront jamais ni vu ni connu leurs aïeux, et si leurs intérêts les appellent, à leur tour, sur une autre partie du globe où je ne pourrai ou ne voudrai les suivre, ils en feront autant de moi et de leur mère japonaise. S'ils meurent loin de moi, il me restera à dire avec les matérialistes : « Ce n'est qu'un ensemble de molécules qui se désagrègent », ou avec les religieux : « Dieu me les avait donnés, Dieu me les reprend. Sa volonté soit faite ! »

Et nous ne parlons ici que de l'homme qui se marie et qui transporte le foyer sur un autre hémisphère ; mais celui qui ne se marie pas, qui parcourt le monde comme Joconde, et qui, au lieu de courir comme lui de la brune à la blonde, court de la blanche à la noire, de la noire à la jaune, et qui pourra changer, trois ou quatre fois dans l'année, la couleur de ses amours, et laisser tout le long de son chemin une descendance variée de tons, qu'il ne connaîtra et surtout ne reconnaîtra jamais, il faut le prévoir aussi celui-là. Croyez-vous que ses enfants le pleureront, et qu'il les regrettera beaucoup s'il les perd ? Et s'il va de chez nous dans les pays exotiques, ce producteur libre, il peut venir des pays exotiques chez nous. Combien les visiteurs de la dernière Exposition nous ont-ils laissé d'enfants anglais, américains, allemands, italiens, espagnols, russes, grecs, arabes, chinois, qui ne connaîtront jamais leur père, malgré la loi sur la recherche de la paternité qu'on va présenter au Sénat, et qui, si elle est acceptée, ce qui est aussi douteux qu'inutile, autorisera l'enfant arrivé à vingt et un ans à rechercher son père, s'il a certains papiers ou certains témoins qui prouvent, etc., etc. ? Au bout de vingt et un ans ! Dans des temps comme les nôtres ! Cherche, mon fils, cherche !

Voilà certainement par où l'humanité va passer en allant où elle va. Il n'y a, pour en être convaincu, qu'à regarder la route parcourue depuis la réforme jusqu'à l'encyclopédie, depuis l'encyclopédie jusqu'au nihilisme. Quelques mesures

que prennent les gouvernements, quelques efforts que fassent les spiritualistes, ils n'arrêteront pas ce mouvement. Nous entrons en plein dans la philosophie positive. Il va y avoir de plus en plus négation des principes acceptés jusqu'à présent, gaspillage de l'amour, éparpillement de la famille, procréation inconsciente et immodérée. Les États, pour la sauvegarde des sociétés, vont être forcés d'intervenir et de se substituer à tous ces générateurs anonymes et internationaux, et de composer une immense famille de tous les êtres qui n'en auront pas. Si j'avais chance d'être écouté de ceux qui se chargent si volontiers et si facilement de la direction des hommes, je leur dirais tout bonnement ceci : Il y a dans les grandes sociétés modernes des individus par centaines de mille sur lesquels les principes fondamentaux de la morale et du devoir n'exercent plus aucune action, tandis que la nature, les passions, les vices continuent avec d'autant plus de violence à exercer la leur. Ces principes de morale et de devoir, auxquels ils ne veulent pas se soumettre et que vous professez, vous, religieux, politiques, législateurs, vous apprennent-ils, à vous qui avez la prétention de régir cesdites sociétés, que non-seulement la vie de l'enfant est sacrée, mais qu'elle est utile? Pouvez-vous convaincre par le raisonnement ou par la force ces hommes et ces femmes entraînés par la jeunesse, par le tempérament, par la facilité des mœurs, par la misère, par l'ignorance, par l'éducation, par l'exemple, par la nature, par la liberté, qu'ils ont tort de ne pas se marier régulièrement et de ne pas élever honnêtement et moralement leurs enfants? Pouvez-vous punir cette mère qui ne veut pas aimer? Pouvez-vous atteindre ce père qui court le monde ou qui vous répond : « Ce n'est pas moi »? Pouvez-vous tuer les enfants abandonnés comme vous tuez les chiens errants? Non. Alors comment faire?

Personne n'estime plus que moi les honnêtes gens dont je crois être, personne ne respecte et n'honore plus que moi la morale et le bien, et si je ne les pratique pas mieux personnellement, c'est que je ne suis qu'un homme; personne en

même temps n'est plus convaincu, plus heureux et plus fier des progrès que l'humanité fait, progrès lents, voilés sous les désordres et les erreurs que nous signalions, mais progrès constants, certains, bien que souvent invisibles, comme ces cours d'eau qui disparaissent tout à coup sous le sol et qui reparaissent plus loin, chargés d'éléments plus féconds empruntés aux terres qui les ont cachés et arrêtés en apparence. Ces progrès ne s'accomplissent quelquefois que par des moyens violents, dangereux, terribles pour des générations entières, comme ceux que nous venons de faire entrevoir, mais ils s'accomplissent, et, chaque fois que l'histoire fait sérieusement l'inventaire du passé, elle les constate et les additionne à l'actif de cette pauvre humanité qui n'a d'égal à la bêtise qui lui fait commettre tant de fautes, que l'héroïsme avec lequel elle les expie. Cette humanité ne se décompose comme familles partielles que pour n'être plus un jour qu'une seule et même famille, ce n'est pas douteux, et le bien prédit par les grands esprits et les grands cœurs, héritiers les uns des autres à des intervalles plus ou moins longs, s'accomplira. L'égalité, la liberté, la fraternité, régneront dans le monde après des milliers d'années peut-être, mais certainement. Cette espérance est la seule raison d'être et de durer des milliards d'hommes qui naissent, errent, souffrent et meurent sur cette planète. Le jour où l'homme n'aurait plus au fond de l'âme cette secrète conviction, il ne lui resterait plus qu'à utiliser en une fois tout ce que sa science, reconnue stupide alors, lui aurait révélé, à percer la terre jusqu'au centre, à emplir le trou de dynamite, à en frapper le bord de son talon de fer et à faire voler notre globe en éclats, sans attendre la dernière incarnation de Vischnou, qui, sous la forme d'un cheval, doit d'un seul coup de pied mettre notre monde en miettes. La loi des attractions serait rompue; les autres planètes affolées et se cherchant au hasard se choqueraient et se briseraient les unes contre les autres, et le Dieu qu'on adorerait alors, esprit ou matière, qui n'aurait ni tenu les promesses faites par les apôtres qui l'auraient affirmé, ni

livré son secret aux chercheurs qui l'auraient combattu, ne saurait plus où se réfugier.

A parler franchement, je ne crois pas que cela finisse ainsi. L'humanité fera preuve d'une patience égale à la durée qui lui est assignée dans l'ordre et le mouvement des choses universelles, et le dernier mot de cette patience sera encore un immense cri d'espoir. L'humanité va donc continuer, habitant une planète qui tourne sur elle-même autour du soleil, à tourner aussi moralement sur elle-même autour de la vérité, avec ses intermittences de lumière et d'ombre, ses étés et ses hivers, en se rapprochant toujours de cette vérité, insensiblement, irrésistiblement. Mais jusqu'à ce que toutes les révolutions que nous venons d'annoncer se soient accomplies, et surtout jusqu'à ce que le bien ait complètement triomphé du mal, nous avons encore assez de temps devant nous pour chercher les moyens d'arriver le plus vite possible à ce dernier résultat. Ces moyens consistent-ils seulement à combattre le mal ? non ; ils consistent aussi à éclairer, à renseigner le bien, à lui élargir la voie, et c'est ce qui m'amène à développer ce nouveau paradoxe que les vues des gens de bien manquent quelquefois, souvent, de justesse, de justice et surtout de grandeur.

Nous appelons gens de bien, n'est-ce pas? ceux qui vivent encore selon les traditions des premiers groupes, qui se marient selon leur cœur plutôt que selon leurs intérêts, qui acceptent le mariage dans toutes ses lois et conséquences, qui aiment bien leurs enfants et les élèvent bien en leur inculquant les principes dans lesquels ils ont eux-mêmes trouvé tout le bonheur, toute la sécurité, toute la considération dont on peut jouir en ce monde. Eh bien, ce noyau d'honnêtes gens, qu'on retrouve heureusement dans toutes les sociétés, qui est leur exemple et qui devrait être leur guide, a le défaut de sa qualité : la pratique du bien le rend trop sévère ou trop indifférent pour ce qu'il appelle le mal. Ce sentiment si pur, si noble, si respectable de la famille, a son côté humain et par conséquent faible. Il amoindrit l'homme en le

restreignant trop aux devoirs, aux jouissances, aux perspectives de l'époux et du père. L'homme dans l'exercice de ces fonctions déterminées et limitées, si largement qu'il les conçoive, n'a plus le sens tout à fait clair et désintéressé des autres conditions humaines. Il ne les juge plus qu'en raison de la situation nouvelle qu'il a prise et de l'action qu'elles peuvent dès lors exercer sur lui et les siens. Il les rapporte instinctivement et forcément aux intérêts particuliers qu'il ne s'est créés cependant qu'en vue de la morale et du bien; il perd ainsi, le plus souvent à son insu, une assez large portion de son libre arbitre, de sa bonne foi, de sa justice, de la sublimité et de la puissance auxquelles il était divinement appelé. Bref, au nom de sa famille, de la famille, il trace autour de lui et des siens, selon son intelligence, son milieu ou sa fortune, un cercle non apparent, plus ou moins étendu, plus ou moins haut et dense qui le sépare presque complètement *de la famille humaine* et qu'il ne laisse plus franchir qu'à ceux qui paraissent devoir lui apporter du dehors quelque complément utile ou agréable à lui et à sa famille particulière. Il se renferme ainsi dans un égoïsme légal, consacré, logique et qui a toutes les apparences du devoir et même du droit. A partir de ce moment, tel d'entre nous (puisque je me suis mis dans les honnêtes gens, il faut bien que j'y reste jusqu'à la fin de ma thèse), à partir de ce moment tel d'entre nous, qui trouve très naturel et très légitime que chacun de ses enfants ait par ses parents tout le bien-être possible et l'augmente encore par des alliances et des héritages, ne trouve ni étrange ni véritablement injuste qu'un grand nombre d'autres êtres ayant tout autant que lui et les siens le besoin et le droit de vivre, n'aient pas de quoi manger, se vêtir et s'abriter. Il ne voit là qu'un malheur déplorable mais inévitable au sein des grandes agglomérations d'hommes et dépendant de circonstances auxquelles il ne peut pas plus remédier complètement, dit-il, qu'il n'y a volontairement contribué. La sympathie qu'il témoigne à ses semblables malheureux, que sa religion lui a appris à appeler

ses frères, est sincère; il cherche tous les moyens de prouver cette sympathie, mais les conditions extérieures et certaines nécessités personnelles veulent malheureusement qu'elle reste platonique et ne se manifeste qu'en sentiments et discours éphémères et légers, que le vent, zéphyr ou aquilon, mêle bientôt aux nuages qui passent.

« *J'ai une femme et des enfants ; j'ai une famille* » est une phrase devenue concluante sur nos lèvres quand on nous demande de nous apitoyer autrement qu'en paroles sur les infortunes des femmes et des enfants de nos frères. Les meilleurs d'entre nous les secourent, en prenant un peu sur ce qu'ils ont de trop. Où commence ce que nous avons de trop? Aussi celui qui connaissait si bien le cœur de l'homme et qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants » (aucun texte ne dit qu'il ait ajouté « légitimes »), aussi celui-là a-t-il ordonné à ses apôtres et à ses ministres de n'avoir pas de famille particulière pour que le genre humain tout entier restât ou devînt véritablement leur famille.

Tous les hommes ne peuvent pas évidemment être les apôtres et les ministres de Jésus, jusqu'à cette conséquence du célibat qui, au bout d'un certain temps, supprimerait non-seulement la famille particulière, mais la famille universelle, comme le demande à cette heure même, mais inutilement, je crois, le philosophe allemand Hartmann, et pour le plus grand nombre des hommes, la nature, en les restreignant à la famille, leur a créé un but, un bonheur et un idéal en rapport avec leur intelligence, leurs besoins et leur cœur C'est sur ces familles unies, patientes, laborieuses, obscures, sédentaires, qui ne concentrent que sur leurs proches leurs facultés d'aimer, de penser et de dépenser, c'est sur ces groupes que reposent encore, somme toute, la durée, la richesse et la morale des sociétés; nous le savons. Il y a certainement plus d'hommes qui sont devenus utiles parce qu'ils avaient une famille à élever, qu'il n'y en a qui sont devenus héroïques et célèbres parce qu'ils n'en avaient pas, ce n'est pas douteux, et je supplie de nouveau le lecteur de ne pas conclure trop vite de tous

ces développements que j'ai conçu l'absurde et inutile projet de supprimer le mariage, les pères, les mères, les enfants, les affections, les souvenirs, les joies et les douleurs, et de vouloir que les membres des familles unies aiment et secourent les étrangers autant qu'ils s'aiment et se secourent entre eux, quand ils s'aiment et se secourent. Tout au contraire, je voudrais que la famille allât toujours en se fortifiant, mais je voudrais en même temps qu'elle s'élargît et qu'elle émergeât, pour ainsi dire. Je voudrais enfin que l'homme en devenant époux et père continuât à être un peu plus homme, c'est-à-dire à ne point changer le point de vue, la proportion et la couleur, en un mot la réalité des choses parce qu'il a changé, lui, de plan et de position.

Ainsi, par exemple, voilà un homme célibataire, libre, désintéressé par conséquent, intelligent et bon. Il rencontre une femme qui a commis une faute, qui la lui raconte, qui lui demande conseil, appui, protection. Il ne lui a rien promis à cette femme; il ne la connaissait pas hier; voyez comme il s'émeut, comme il comprend! Il secourt, il fortifie cette coupable; il se garderait bien de la mépriser, de l'insulter, de révéler sa confidence, de trahir son secret. Il y a là en présence une faible qui implore, un fort qui protége; chacun d'eux est bien dans son rôle.

Supposez maintenant que cet homme et cette femme soient mariés ensemble. Comme tout change! La femme a failli; elle a besoin de conseils et de protection; elle n'a ni père ni mère, ni parents, ni amis; elle n'a que son mari qui lui a promis devant Dieu et les hommes de la protéger; elle se repent, elle avoue à ce mari la vérité et elle implore de lui conseil, appui, salut.

ous voyez tout de suite ce qui se passe; quelle colère! quels reproches! quelles représailles! quel scandale! Cet homme ne se possède plus! il crie! il menace! il plaide! il répudie! il déshonore! il tue! Pourquoi? Parce qu'il n'est plus *homme*, il est *mari;* cette femme n'est plus une *femme*, elle est *sa femme*. Le tout a disparu dans la partie; le prin-

cipe a été amoindri, dénaturé par un incident de pure convention. Les faiblesses inhérentes à la nature humaine que cet homme comprenait et soulageait hier chez une autre, qu'il comprend et excuse encore chez d'autres et chez lui-même, il ne les admet pas une minute chez *sa femme.*

Si la faute de cette femme doit donner le jour à un enfant dont le mari ne peut se croire le père, je n'ai pas besoin de vous montrer ce qui se passera. Double colère! doubles reproches! doubles représailles! double scandale! procès! désaveu de paternité! rejet de l'enfant! ordre formel qu'il soit exclu de la famille! désir secret qu'il disparaisse du monde.

Encore une fois, pourquoi tous ces drames? Cette épouse n'est-elle pas une femme; c'est-à-dire ce que nous, hommes, nous avons déclaré être ce qu'il y a de plus faible? (*Quid levius?* etc.) Ce mari n'est-il pas un homme, c'est-à-dire ce que nous, hommes, nous avons déclaré être ce qu'il y a de plus intelligent, de plus noble et de plus fort, l'image de Dieu sur la terre? Ce petit bâtard n'est-il pas un enfant, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus pur, de plus innocent, de plus digne d'amour et de pitié? Le mariage doit-il faire perdre à l'homme sa propriété d'homme, à la femme sa manière d'être de femme, à l'enfant sa qualité d'enfant?

Quelle raison a pu modifier ainsi l'essence même des choses et des êtres? Un contrat social et religieux, soit. Ce contrat engage les deux parties. Il dit : « Les époux se doivent *mutuellement* fidélité, secours, assistance. Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. »

Ce mari qui exige en épousant une jeune fille qu'elle n'ait jamais aimé un homme avant lui n'a-t-il jamais aimé une femme avant elle? Le serment qu'il lui fait si facilement, et qu'il lui demande après un si minutieux examen de son passé à elle, ne l'a-t-il jamais fait à d'autres femmes qu'elle, et n'y a-t-il jamais manqué? Ces femmes ne méritaient pas qu'il tînt le serment qu'il leur faisait, soit. Alors, pourquoi le leur faisait-

il? La passion! Cette fille innocente et ignorante qui se marie ne peut-elle pas, elle aussi, être accessible à la passion? N'est-elle pas de chair, de muscles, de sang, de nerfs et d'os comme lui? Ce qu'il trouve si simple qu'elle lui pardonne dans le passé, ce qu'il trouverait si simple qu'elle lui pardonnât dans l'avenir, le cas échéant, ce qu'il comprenait hier qu'une autre eût fait, pourquoi ne le lui pardonnerait-il pas à elle? Ce dernier serment de fidélité qu'il a fait légalement, l'a-t-il tenu d'ailleurs? J'admets qu'il l'ait tenu. Est-ce par amour, par devoir ou par satiété qu'il a été fidèle? N'importe, il l'a été; bien. L'engagement de protection qu'il a pris en même temps, l'a-t-il o servé comme il devait le faire? A-t-il renseigné, conseillé, dirigé, fortifié, en un mot, protégé, aimé, dans la véritable acception du mot, cette innocente, cette ignorante, cette faible? S'il eût exécuté loyalement, sincèrement le traité, l'eût-elle rompu? Si elle avait reçu de lui ce qu'elle avait le droit d'attendre, ce qu'il avait le devoir de donner, l'eût-elle demandé à un autre? Non; à moins qu'elle ne fût une malade de corps ou d'esprit, un cas pathologique, auquel cas elle relève du Codex et non du Code.

Alors pourquoi la loi et l'opinion et cet homme sont-ils si sévères pour cette femme dans le mariage, si indulgents pour cet homme? Parce que la faute de la femme peut introduire l'enfant adultérin dans la communauté, et que la faute de l'homme ne le peut pas. Soit. Et puisque vous voulez punir, punissez la femme qui est coupable; mais pourquoi punir l'enfant, qui est innocent? Que vous a-t-il fait? — Il est la preuve vivante d'une faute qui me désespère. — Mais ce n'est pas sa faute à lui. — Est-ce donc la mienne? Tout ce que je sais, c'est que je ne veux pas, je ne peux pas le voir, je le renie et je le chasse. — Sa mère ne pouvant pas le garder, son père ne voulant pas le prendre, vous le repoussant, que va-t-il devenir? — Peu m'importe. — Il n'y a pas d'asile pour le recueillir. — Tant pis. — Il va mourir. — Tant mieux. Voilà.

Or, quelques raisons que vous fassiez valoir, quelque chemin que vous preniez, vous le voyez, dans ces erreurs, ces fautes, ces crimes de l'amour, c'est toujours sur l'innocent que vous frappez, sur l'enfant, à moins qu'il ne se trouve entre vous et vos lois un homme qui soit ce qu'on a tant reproché au *commandant Montaiglin* d'être, qui soit généreux, héroïque, divin, en un mot invraisemblable et selon quelques-uns un peu imbécile.

Or, si l'on a adressé ces reproches à mon héros, que j'ai fait agir comme il le fait parce que à ce type de bassesse, Alphonse, représentant l'homme protégé par la loi, qui abandonne son enfant, je devais opposer ce type de grandeur, Montaiglin, représentant l'homme éclairé par sa conscience, qui absout la coupable et recueille l'abandonné; si l'on m'a adressé ces reproches, c'est qu'il est notoire pour tout le monde que les Alphonse sont communs et les Montaiglin rares, et il devient dès lors nécessaire de ne pas attendre les dévouements individuels, volontaires, invraisemblables, qualifiés ridicules, et de chercher des moyens plus généraux et plus pratiques de remédier à toutes ces misères de l'amour.

Eh bien, ces moyens seraient, si l'on voulait, d'une simplicité extraordinaire : ils consisteraient tout bonnement à recueillir, d'où qu'ils viennent, bâtards, adultérins, incestueux, tous les enfants que leurs parents, pour une raison ou pour une autre, ne veulent ou ne peuvent ni avouer, ni reconnaître, ni nourrir.

Les honnêtes gens, les epoux réguliers, les familles exemplaires et unies dont nous parlions tout à l'heure, les personnes pieuses s'écrieront que c'est là le meilleur moyen d'augmenter les naissances illégitimes et immorales en encourageant les unions libres, la débauche et l'abandon des enfants même légitimes, par des pères et des mères qui pourraient les élever et qui profiteront de cette facilité pour se dispenser de ce devoir. Les contribuables ajouteront qu'il est parfaitement injuste de leur faire payer à eux, citoyens mo-

raux (tous les contribuables sont moraux), de leur faire payer les désordres et les déportements de tant de drôles et de drôlesses, sans moralité, sans scrupules et sans cœur.

A tout ce qu'on pourrait dire, je répondrais obstinément.

« Y a-t-il des peuples qui se font la guerre et se jettent les uns sur les autres dans le seul but d'augmenter leur territoire et lour fortune? Oui. Est-ce immoral, abominable, contraire à toutes les lois de la justice et de la belle maxime : « Aimez-vous les uns les autres »? Évidemment.

» Êtes-vous forcés, pour ne pas être envahis et asservis par vos voisins, d'élever des forteresses, d'entretenir des armées, d'arracher pour cela des jeunes gens à leurs familles, à leurs travaux, à leurs amours, et de lever un impôt, onéreux, indispensable, inique, sur la fortune et le sang de vos concitoyens? Oui.

» Y a-t-il des gens qui, malgré les religions et les codes, volent et assassinent leurs compatriotes et leurs frères? Oui. Avez-vous, pour obvier à ce mal, des gendarmes, des juges, des geôliers, des bourreaux, des tribunaux, des prisons, des galères, des guillotines? Oui. Pour entretenir tous ces moyens de préservation ou de répression, avez-vous été forcés de lever un impôt énorme, aussi nécessaire que le premier? Oui.

» Y a-t-il des torrents qui débordent et qui se répandent dans les champs, emportant les récoltes, abattant les maisons, détruisant les troupeaux, anéantissant des familles entières? Oui. Êtes-vous forcés, à la suite ou en prévision de ces sinistres, pour empêcher autant que possible qu'ils ne se renouvellent, d'élever des digues, de creuser des canaux, de bâtir des quais, de faire les berges des rivières plus larges et leurs lits plus profonds, afin que les inondations ne soient plus si meurtrières, et pour cela levez-vous encore un impôt tout aussi onéreux et tout aussi nécessaire que les deux premiers? Oui.

» Quand vous rendez vos comptes à votre pays, le rapporteur de votre commission du budget et tous les économistes

constatent-ils que, si chers que ces moyens vous coûtent, ils sont mille fois au-dessous du prix que vous coûteraient les fléaux qu'ils sont destinés à combattre si vous les laissiez faire? Oui.

» Eh bien, il y a des gens qui, sans morale, sans cœur, sans conscience, sans liens, sans fortune, injustes comme la guerre, perfides comme le vol, lâches comme l'assassinat, aveugles et stupides comme l'inondation, vivent dans l'erreur, la corruption, la débauche; qui mettent au monde des enfants qu'ils abandonnent et dont le nombre s'élève, en France, au chiffre de 1,500,000 à 2,000,000, défalcation faite des 60 pour 100 qui meurent, parmi ces condamnés innocents, quelques jours après leur naissance, tués par la vie étrange qui leur est faite dans notre société chrétienne et civilisée. Pouvez-vous, avec les moyens que vous avez employés jusqu'à présent, empêcher cette génération clandestine? Non.

» Pouvez-vous discipliner tous ces générateurs, les faire entrer dans le mariage et les forcer d'élever leurs produits? Non. Est-il, étant donnée la dépopulation menaçante du pays, est-il même de votre intérêt d'arrêter cette production immorale et coûteuse? Non; il serait plutôt de votre intérêt de l'encourager, chaque vie humaine bien employée représentant une valeur pouvant être cotée et produire intérêts, et un de ces enfants que vous laissez si facilement mourir pouvant être plus tard l'homme qui trouvera le mouvement perpétuel ou la direction des ballons, ce qui vous payerait bien vite toutes vos dépenses et vous créerait de bien autres embarras! Cette production immorale, que son accroissement même rend nécessaire, que vous ne pouvez empêcher ni limiter, dont la morale, la salubrité, l'économie du corps social, l'ordre public et la voirie vous interdisent de vous désintéresser complètement, pouvez-vous la recueillir, l'utiliser et la transformer, comme vous faites des derniers excréments des hommes et des animaux, que vous recueillez avec tant de soin, que vous utilisez avec tant de bénéfice, et dont vous n'avez jamais assez, au point que vous êtes forcés d'en

faire venir du Pérou ou d'en créer d'artificiels? Certainement. Eh bien, recueillez l'enfant et reconnaissez-lui au moins les mêmes droits, la même valeur et la même utilité qu'aux plus vils excréments sortis, comme lui, de cette image de Dieu qu'on appelle l'homme.

» Laissez de côté toute sentimentalité évangélique et chrétienne, toute hypocrisie de justice et de charité; ne cessez pas pour cela de répandre vos préceptes de morale et de foi sur les jeunes générations, de promulguer les lois préventives et répressives, et d'infliger les châtiments nécessaires; mais, en attendant de meilleurs effets que ceux que vous avez obtenus jusqu'à présent des errements traditionnels, ne tenez compte que des avantages matériels du pays; faites vos calculs, et voyez s'il n'est pas de votre intérêt économique de recueillir partout, le plus possible, sans leur demander d'où ils viennent ni qui vous les apporte, tous ces enfants sans père, sans mère et sans nom; donnez-leur la nourriture, l'abri, le vêtement, la force, l'instruction, la morale dont ils ont besoin, auxquels ils ont droit, et quand ils seront en âge de travailler, vous direz à chacun d'eux : « Ton père et ta mère t'ont abandonné. L'État a remplacé ton père, la société a remplacé ta mère, et, grâce aux sacrifices qu'ils se sont imposés, l'État et la société t'ont conservé sain, robuste, honnête, et par conséquent utile. Fais pour eux maintenant ce que tu aurais fait pour ton père et ta mère s'ils avaient fait pour toi ce qu'ils auraient dû faire : travaille. Nous manquons d'agriculteurs, de soldats, de colons; aide-nous à cultiver notre sol, à défendre notre patrie, à étendre et à développer nos colonies, à augmenter nos forces et nos richesses, dont tu as eu ta part jusqu'à présent sans y avoir contribué, et qui t'ont donné ce que tu ne devais pas avoir, une patrie, une famille et la vie. »

Voilà le seul parti à prendre. C'est celui qu'a pris la grande Catherine en Russie, il y a plus de cent ans. Et ce n'était qu'une femme, une barbare et une reine, tandis que nous sommes des hommes, des civilisés et des démocrates!

Mais si nous trouvons trop dispendieuse la combinaison proposée plus haut, ayons le courage implacable des grands politiques païens, la logique inflexible des mathématiciens, des matérialistes, des économistes modernes et des athées. Si tous ces enfants illégitimes, abandonnés, nous embarrassent et nous menacent décidément trop; si, dans nos calculs, ils doivent nous coûter plus cher qu'ils ne nous rapporteraient, déclarons franchement et honnêtement qu'ils sont encombrants, inutiles et ruineux, que leur mort immédiate peut être plus productive que l'apparence de vie qu'on leur laisse pendant quelque temps, et tuons-les comme les petits chiens dont il a été parlé plus haut. Seulement ne les jetons pas à l'eau; leurs corps peuvent servir.

Ces enfants pèsent en moyenne trois kilogrammes en venant au monde.

Combien y a-t-il d'enfants abandonnés, mourant par an? — Tant.

Combien cela peut-il fournir de kilogrammes d'engrais? — Tant.

Jetons ça dans les champs au lieu de l'enterrer dans des lieux bénits, nous y gagnerons le suaire, la bière et le transport; nous aurons moins de guano à acheter; nous féconderons la terre sans perdre de terrain, et au moins tous ces enfants de l'amour serviront à quelque chose : ils feront pousser des betteraves ou du blé.

Vous reculez devant cette solution, si logique qu'elle soit; vous n'osez pas encore; je le comprends. Alors arrivez le plus vite possible à l'autre moyen, croyez-moi : car la mort s'en donne tellement que vous n'avez que juste le temps de faire alliance avec la vie.

De ces réflexions et de beaucoup d'autres sur cet inépuisable sujet, est née la pièce *Monsieur Alphonse*.

J'ai tiré, pour ainsi dire au hasard, dans cette masse d'hommes courants qui fourmillent sous le nom de société, j'ai tiré un garçon ni meilleur ni pire que les autres, un de ces êtres que leurs père et mère ont mis légalement au monde, sans trop bien savoir peut-être ce qu'ils faisaient, parce qu'il est bon et naturel que les filles se marient et qu'il devient dès lors nécessaire que des hommes les épousent. Honnêtes gens, d'ailleurs, qui ont élevé leur fils selon tous les préceptes traditionnels. On l'a baptisé tout de suite ; il a eu un parrain, une marraine ; on a donné des dragées ; sa mère l'a nourri elle-même ou fait nourrir sous ses yeux par une mercenaire bien constituée; on l'a mis ensuite dans un pensionnat ou dans un collége; on lui a fait faire sa première communion; il a terminé tant bien que mal ses études ; il a passé son baccalauréat; il a peut-être été reçu. Son père est mort; comme fils de femme veuve d'officier de marine, il a obtenu une place dans un bureau; il était joli garçon: il ne manquait pas d'esprit; il était né de parents sains ; il avait des muscles, du sang, des appétits, enfin il était jeune, à Paris, la ville où on l'est le plus tôt et le plus longtemps, pour ne pas dire toujours, et il s'est amusé ; il faut bien que jeunesse se passe! Nos dernières révolutions l'avaient créé électeur dès l'âge de vingt et un ans, afin qu'il pût nommer les députés qui maintiendraient ou feraient les lois auxquelles il devra la liberté de s'amuser impunément.

Or, quel est le plus grand amusement de l'homme jeune? La femme.

Si l'homme qui veut s'amuser s'adresse aux courtisanes numérotées et patentées, il doit, comme au jeu d'oie, payer une certaine somme, selon le numéro sur lequel il tombe. S'il refuse, après s'être amusé, de payer la somme fixée, il y a une loi qui l'y force et la maîtresse du lieu patenté a le droit de requérir les agents de la sûreté et de la morale publiques. Mais si l'homme est délicat, gourmet, si la table d'hôte du plaisir commun — à tant par tête — ne lui plaît pas ou ne lui plaît plus, s'il préfère avoir une femme à lui

tout seul, il peut, en pénétrant dans une famille honnête, se faire aimer d'une jeune fille, la séduire, la déshonorer et la rendre mère; ça ne lui coûtera rien; il n'y a pas de loi pour garantir les honnêtes filles. A partir de l'âge de quinze ans et trois mois, le code les met à la disposition de l'homme, pourvu que celui-ci n'emploie ni le rapt ni la violence.

Je n'excuse guère plus, je me hâte de le dire, les filles qui se laissent séduire que les hommes qui les séduisent. Je concède que les filles séduites avaient quelques dispositions à l'être. Cependant il faut tenir compte d'une certaine ignorance relative, de ce besoin d'aimer, qui agite plus profondément le cœur de la femme que celui de l'homme, du besoin d'être aimée surtout, de la pauvreté, de la solitude, des rêves qui la hantent, de l'imagination qui la dore et de la nature qui la trouble. Il faut admettre aussi qu'un misérable profitera de l'innocence complète de la jeune fille ou du manque de surveillance ou de moralité des parents. La loi n'a rien prévu de tout cela. Elle n'a prévu, nous le répétons, que le viol et le rapt, cas très rares et que l'expérience de l'homme élude facilement.

Notre jeune homme rencontre une de ces filles dont le travail du père faisait toute l'aisance. Elle a été instruite, bien élevée; elle est de condition, d'éducation et d'habitudes à ne pouvoir vivre avec un ouvrier. Le père est mort; le budget est donc fort amoindri. La mère se décourage et s'attriste; elle meurt à son tour; l'orpheline reste avec une vieille tante qui la recueille; elle est jolie, mais elle est sans dot; on la regarde, on la convoite; on ne l'épouse pas. Ce dédain est encore du respect, et elle doit savoir gré à ceux qui ne lui demandent pas sa main de ne pas lui demander le reste de sa personne.

Celui qui doit profiter, abuser de cette solitude, de cette tristesse, de cette beauté, de ces rêves qui ont besoin d'un confident, de ces aspirations qui ont besoin d'un but, sort des brumes de l'horizon. Parle-t-il de mariage dans l'avenir, n'en parle-t-il pas? Peu importe; il parle d'amour. Il est

écouté; elle se livre Puisque personne n'a voulu légitimement d'elle, pourquoi ne se donnerait-elle pas à quelqu'un? Raisonnement de femme disposée à la chute; soit. Elle devrait résister, évidemment. La religion, la morale, l'honneur, la raison, l'intérêt, tout le lui dit; c'est convenu; mais que voulez-vous! C'était le printemps, la terre et le ciel étaient en fête, tout chantait l'amour auprès d'elle, au-dessus d'elle, autour d'elle, en elle! Les cœurs battaient, les yeux brillaient, les mains brûlaient, les voix tremblaient. Toutes ses pudeurs, toutes ses beautés, tout ce qu'elle a de bon, de généreux, de secret, de fier, cette vierge le livre à cet homme. Elle est là tremblante, profanée, vaincue, heureuse, admirable de confiance et de faiblesse, toute rouge de honte et de plaisir. A ce moment, rien de plus touchant, rien de plus sacré; c'est l'amour sans défense, sans calcul, sans regret.

Voyez-vous bien tout ce que cet homme reçoit de cette femme! Il va certainement tomber à ses genoux, lui baiser les pieds, lui demander pardon, la nommer sa femme pour l'éternité devant Dieu et devant les hommes; car il est bien sûr que cette femme l'aime; quelle autre femme pourrait jamais l'aimer davantage et le lui mieux prouver! Eh bien, non! Cet homme couvre en effet cette femme de baisers, mais ce n'est que l'enthousiasme du corps. Quand il va s'éloigner tout à l'heure, car il faudra qu'il s'éloigne pour ne pas la compromettre et pour aller dîner, cette joie qu'il emportera sera la joie de l'orgueil, ce bien-être sera celui d'un désir assouvi, et ce qu'il se rappellera, ce sera une perfection physique qu'il aura pu saisir au milieu de son ivresse. Ce qu'il lui faudrait maintenant, ce serait de pouvoir proclamer son bonheur et son triomphe. Il le fera, n'en doutez pas. Il ne nommera pas la jeune fille, non, — pas tout de suite du moins; — mais il racontera l'histoire à un ami, puis à un autre; puis viendront certains détails; puis il révèlera des passages de ses lettres, où elle ne croit parler qu'à lui; il dira son petit nom; enfin il trouvera moyen de la montrer de loin, en recommandant le secret, car il faut qu'il soit envié et glo-

rifié, et il ne sera vraiment heureux que lorsqu'il aura tout souillé de cette femme, son corps, son esprit, son âme, son honneur et son nom.

Mais ce n'est pas tout; ce que le vice et le libertinage avaient appris à ce drôle, il n'a même pas su l'utiliser pour l'honneur extérieur de celle qu'il déshonorait. Si sa fantaisie laissait des traces, au moins eût-il pu faire qu'elle ne laissât pas de preuves. Les expédients auxquels il aurait peut-être eu recours avec sa propre femme, pour ne pas augmenter sa famille et ses dépenses, il ne veut pas s'y assujettir pour sauvegarder la réputation de celle qu'il prétend aimer. Elle devient mère.

Adieu la poésie, le rêve, les belles nuits d'été, les étoiles, les brises, les parfums, les baisers dans l'ombre, les mots à voix basse, les soupirs étouffés; le petit remue. A qui se confier? à qui réclamer assistance? au père de l'enfant. Elle lui annonce *la fatale nouvelle,* elle lui demande un appui, un conseil. Il propose un crime; « c'est ce qu'il y a de plus simple; il a un ami étudiant en médecine, etc. ».

Elle n'est plus vierge; elle n'est plus aimée; elle n'est plus pure, soit; mais elle ne veut pas devenir criminelle; elle est et veut rester mère. C'était ce qu'il attendait, lui, pour devenir tout à fait lâche. « Si j'avais voulu avoir des enfants, je me serais marié. Que faire d'une *maîtresse* qui a un gros ventre et qui pleure toute la journée. » Il la plante là. Voilà qui est fait.

Est-ce cela que vous avez voulu, Seigneur Dieu, quand vous avez décrété, que de l'amour de l'homme et de la femme naîtrait l'enfant?

Et si le fait est connu, la société, d'accord avec la loi, dira « Tant pis pour elle! Elle n'avait qu'à se défendre. » C'est vrai.

Mais, si cette femme était votre sœur ou votre fille, monsieur, qu'est-ce que vous feriez? — Je tuerais le misérable, ou je mourrais de chagrin. — Alors c'est sérieux. Merci, c'est tout ce que je voulais savoir. Continuons.

Le temps passe; il va falloir avouer. La vieille tante

voit l'altération des traits, la tristesse, les yeux rougis par les larmes nocturnes. Elle interroge; la jeune fille raconte tout. C'est là que Pascal triomphe, et que le cœur trouve des raisons que la raison ne connaît point. Les deux femmes pleurent ensemble. Le petit vivra. Quels embrassements, à la suite de cette décision si touchante, si héroïque, si simple.

Il faut s'éloigner sous un prétexte quelconque. On trouve un refuge ignoré, un médecin discret; l'enfant vient au monde. On le confie à une nourrice de campagne; on revient à Paris; on va le voir en cachette; il est beau, il est sain, il est intelligent; c'est bien l'enfant de l'amour. Si l'amour avait amené le mariage, quel bonheur, quelles joies, quelle fierté maternelle!

Les deux femmes travaillent pour augmenter les ressources. Voyez-vous ces veillées! ces souvenirs! ces regrets! ces réflexions! ces remords! ces craintes. Pourvu qu'il vive ce pauvre petit, qu'il ne meure pas tout à coup pendant que sa mère ne peut être auprès de lui. Il ne manquerait plus que cela, maintenant, que l'enfant mourût!

Le père a été informé de la naissance, du lieu où l'enfant est élevé, à la charge des deux femmes. Il va le voir de temps en temps. Il y a des jours où ces visites l'amusent, surtout quand il fait beau; mais c'est tout, et elles deviennent de plus en plus rares. D'ailleurs il songe à se marier. Il faut bien faire une fin. C'est si ennuyeux d'être seul; on est si mal soigné par une femme de ménage; la nourriture dans les petits restaurants est si mauvaise, et puis l'affaire est bonne. C'est une veuve, madame Guichard, etc.

L'enfant grandit; il ne sait rien de tout cela, lui; il paraît heureux de vivre. Tout le monde l'aime, excepté son père; il commence à parler; il ne dit que : « Maman »; mais il a déjà l'air de comprendre. Qui sait! Il comprend peut-être.

Quant à la mère, qui était née pour aimer, elle l'aime, et elle n'aimera plus que lui; sa vie est faite. Regarde-t-elle dans l'avenir, elle n'y voit rien que son enfant. C'est une petite fille. Tant mieux, « elle ne fera pas ce que son père a

fait; » mais elle fera peut-être ce qu'a fait sa mère. « Oh! non, je la préserverai, elle sera une honnête femme. » « Et puis, quand elle apprendra plus tard qu'elle doit le jour à une faute, elle sera plus indulgente qu'un homme. »

Quelques années se passent ainsi.

Le hasard met sur le chemin de Raymonde un honnête homme, un marin, orphelin depuis ses premières années, tout seul en ce monde, qui a beaucoup travaillé, beaucoup vu, beaucoup pensé et dont le cœur et le cerveau se sont, pour ainsi dire élargis, dans la proportion de cet horizon circulaire toujours le même et toujours nouveau où l'immensité touche éternellement à l'infini. Il voit ces deux femmes solitaires, laborieuses, tristes; il devine là de dures épreuves dans le passé, une douleur secrète dans le présent, une grande préoccupation pour l'avenir. Il pénètre peu à peu dans leur intimité. Il est bon et l'on ne fait aucun calcul. Il parle de spectacles grandioses, de contrées inconnues, d'émotions fortifiantes. Il fait pénétrer avec lui dans la modeste demeure un peu du grand air de sa vie poétique, laborieuse et libre et peu à peu il rafraîchit, parfume, agrandit les petites chambres des deux femmes. Il rétablit pour ainsi dire le lien entre la grande, l'éternelle nature et ces deux pauvres êtres dont l'existence étroite se résumait avant lui dans un souvenir et une angoisse.

Cette jeune fille coupable, résignée, qui n'a vu jusqu'alors dans les hommes que ceux qui l'ont dédaignée et celui qui l'a perdue, commence à entrevoir un nouvel aspect de l'homme. Elle n'aime pas le commandant Montaiglin; non; elle en a bien fini avec l'amour, elle le croit du moins, car le sentiment qu'elle éprouve pour Marc n'a rien de commun avec celui qu'elle a éprouvé pour Octave. Elle ne sait pas encore que l'amour, lui aussi, a des aspects différents, mais elle se dit quelquefois : « Pourquoi n'ai-je pas rencontré cet honnête homme avant l'autre? » Il est beaucoup plus âgé qu'elle, ses cheveux grisonnent, mais il a l'énergie d'un jeune homme, le cœur d'un enfant, l'allure fière de

ceux qui ont l'habitude de protéger et le droit de se faire obéir.

Il faut qu'il reparte, qu'il retourne ses compagnons, à la lutte, au devoir, à la grande solitude des océans. Il vient prendre congé de Raymonde. Il est ému, lui si courageux, si vaillant, si impassible devant les plus grands dangers. Il demande la permission d'écrire de temps en temps; il espère aussi des nouvelles *de ses deux amies,* dans tels et tels endroits qu'il désigne, à mille, deux mille lieues. Les distances sont si grandes, les traversées sont si longues, et la vie est si courte! On se sépare. Elle aurait voulu l'accompagner jusqu'à la gare; elle n'a pas osé le lui offrir; il n'aurait pas osé le lui demander. Il n'a même jamais osé lui demander pourquoi elle était toujours triste. Elle se met à la fenêtre. Elle lui dit un dernier adieu, pendant qu'il monte en voiture, l'adieu d'une amie ordinaire; elle suit des yeux la voiture, jusqu'au tournant de la rue. Il a plusieurs fois regardé et salué par la portière. La voiture disparaît.

Voilà dans la vie de Raymonde un nouveau souvenir, un nouveau regret, un nouveau chagrin, sans une espérance de plus; voilà un cœur encore plus gros dans une maison encore plus vide. Qui lui eût dit, il y a quelques mois seulement, qu'il y aurait de la place dans son cœur et dans son esprit pour une émotion qui ne lui viendrait pas de sa vieille tante ou de son petit enfant. Je suis sûr que le lendemain de ce départ, elle aura été voir Adrienne, qu'elle sera restée et qu'elle aura joué encore plus longtemps avec la petite, en l'embrassant davantage.

Mais puisqu'elle est encore plus abandonnée et plus seule, puisqu'elle aime tant sa fille, pourquoi ne la prend-elle pas avec elle? Elle y a pensé bien des fois avant de faire connaissance avec le commandant Montaiglin; mais sa faute est ignorée; pourquoi la divulguer à tout le monde, et à lui surtout, maintenant? Elle a peur du mépris, peut-être plus encore de la pitié, qui n'en est souvent qu'une des formes; c'est bien assez de se mépriser soi-même. Puisque nous

demandons si peu de délicatesse aux hommes, ne demandons pas trop d'héroïsme aux femmes.

L'enfant d'ailleurs n'a pas encore besoin de sa mère à tous les moments; les soins de ses nourriciers lui suffisent, l'air de la campagne lui vaut mieux que l'air de Paris dans ce petit logement que les deux femmes ne peuvent quitter puisque c'est là que leur travail trouve des ressources; avec des visites régulières, fréquentes, des caresses, des sourires et des jouets, les choses peuvent durer ainsi pendant quelque temps; l'honneur de la mère y gagnera sans que la santé de sa fille en souffre.

Voyez-vous maintenant ces deux solitudes, la solitude étroite de Raymonde, la vaste solitude de Marc, rapprochées l'une de l'autre, pour ainsi dire, par l'infranchissable étendue qui les sépare! Voyez-vous cette fille silencieuse, cousant, brodant, travaillant enfin près de sa fenêtre pendant le jour, sous la lampe, le soir? « Où M. de Montaiglin peut-il être à cette heure? dit-elle à sa tante. — Qu'il est heureux de voir d'autres pays! Quel homme excellent! »

Voyez-vous cet homme se promenant sur le pont de son navire? il donne quelques ordres; il surveille; il sonde l'horizon; il se souvient; il rêve. Quand son bateau aura ainsi tracé sur les mers, pendant quelques années encore, ces sillons qui se referment tout seuls et ces sillages qui s'effacent tout de suite, quand au silence, à la solitude, au désert des grands espaces auront succédé avec l'âge et la fatigue, le silence, la solitude, le désert dans une petite ou dans une grande ville, au milieu d'une société loin de laquelle il aura vécu les trois quarts de sa vie, qui ne saura pas son nom, qui ne s'intéressera pas à ses souvenirs, avec laquelle il n'aura aucun lien, ni par les intérêts, ni par le cœur, que restera-t-il à cet homme de devoir, à ce héros obscur? Un vieux serviteur, un ancien marin, fidèle et dévoué, qui épousera sa cuisinière et qui aura une famille sous ses yeux. Sa famille à lui, où sera-t-elle. Il n'a plus ni père, ni mère. Ils dorment l'un au-dessus de l'autre dans le modeste caveau

d'un cimetière de province. Jusqu'à ce qu'il aille les y rejoindre, avec qui pourra-t-il parler de ces deux amours de sa vie? Il n'a ni frère, ni sœur, ni neveux, ni nièces. Ses camarades, ses amis errent sur les flots, ou sont morts, ou se reposent quelque part, près de quelqu'un, loin de lui, disséminés, indifférents.

Voilà très-probablement les phases et les réflexions qui ont précédé le mariage de Marc et de Raymonde.

Quelques personnes ont reproché à celle-ci, quand M. de Montaiglin est venu lui demander si elle voulait être sa femme, de ne lui avoir pas dit la vérité. Il faut connaître bien peu les femmes, pour faire, même au nom de l'esthétique, un pareil reproche à Raymonde. Où est la femme qui avoue sa faute, quand elle n'est pas absolument forcée de l'avouer? Une femme fera la confidence d'une faute à une amie dont elle aura besoin, ou pour continuer à commettre cette faute ou pour en écarter les dangers ou pour en dissimuler les conséquences; dans un premier moment de désespoir, elle racontera tout à un ami, qui lui sera absolument indifférent comme homme, et qui n'aura pas le droit de lui demander des comptes; mais à son père, à son mari, à son amant, à celui qui l'aime, qui l'estime, qui la recherche, jamais elle ne dira rien, à moins que les circonstances ne fassent qu'elle ne puisse pas agir autrement ou que de ceux-là seulement dépende son salut. Et encore, nombre de femmes aiment mieux se perdre tout à fait ou mourir que d'avouer.

Le confessionnal n'a pas été institué pour autre chose que pour décharger les consciences des coupables dans le sein d'un homme qui a juré de ne rien révéler et qui assure avoir le droit d'absoudre, après certaines épreuves qui restent toujours un secret entre le pénitent et lui. Je ne pense pas qu'un prêtre qui a reçu la confession d'une femme adultère ait jamais ordonné à cette femme de tout avouer à son mari; je n'admets pas davantage qu'une jeune fille ayant avoué une faute avec tous ses effets à son confesseur, celui-ci lui ait jamais infligé, comme pénitence, d'avouer cette faute,

même à ses parents, encore moins à l'homme qui veut l'épouser. Une fois révélées dans le confessionnal, les fautes perdent, pour ainsi dire, tout leur caractère social; elles ne sont plus sous la juridiction de ceux qu'elles pourraient léser, blesser, irriter et qui, dès lors, n'auraient plus, pour les juger, l'indépendance et l'équilibre d'esprit nécessaires; elles passent de l'ordre des faits matériels dans l'ordre des défaillances morales, prévues par l'église, et elles ne sont plus justiciables dans les religions que du prêtre, lequel n'a de comptes à rendre à personne des arrêts qu'il prononce. S'il semble au prêtre que le coupable a suffisamment expié, par le repentir et la contrition, la faute commise dans le mystère et révélée dans le secret, le coupable, en vertu de cet axiome évangélique, qu'il y aura plus de joie au ciel pour un seul repentant que pour cent justes, le coupable peut et doit se considérer non-seulement comme libéré, mais comme innocent, et, au bout d'un certain temps, comme supérieur peut-être à ceux qui n'ont jamais péché.

Donc si Raymonde, pour mettre fin à ses scrupules, quand Marc lui a demandé d'être sa femme, est allée trouver et consulter un prêtre, ce prêtre a dû lui dire de ne rien déclarer à cet homme, qui, du moment qu'il prétend l'aimer, doit savoir d'avance à quoi l'engage implicitement l'amour chrétien, et pour le prêtre il n'en existe pas d'autre que celui-là. « Que celui qui est sans péché lui jette le premier la pierre! » « Qu'elle aille et ne pèche plus! » Et si les circonstances font que son mari apprenne la vérité, Dieu qui aura connu et accueilli le repentir de la coupable éclairera le juge.

Telle est certainement, s'il a été consulté, la réponse que le prêtre a faite.

Essayez de faire croire à une femme qui peut en apaisant ainsi sa conscience réaliser sa vie selon ses désirs, essayez donc de lui faire croire qu'elle n'est pas dans le droit, dans le vrai et même dans le bien! elle a le ciel pour elle et avec elle. Quand la religion n'a pas pu empêcher la faute, c'est bien le moins qu'elle la remette.

Maintenant supposons que la coupable n'aille pas si loin, qu'elle ne consulte que son intérêt et que le plus simple bon sens, elle se taira encore. Si elle se croit forcée d'avouer à l'homme qui veut devenir son mari qu'elle a appartenu à un autre homme, et que de cette faute est né un enfant, c'est qu'elle suppose qu'après un pareil aveu l'homme qui la croit pure, et qui veut l'épouser, la sachant déshonorée ne voudra plus d'elle. Alors elle serait bien folle de confier son secret à un étranger qui aura le droit de lui tourner le dos immédiatement, et que rien ne force, sauf la délicatesse, à ne pas divulguer cet aveu. Cette femme se sera donc mise sous la dépendance de cet étranger, elle aura livré son honneur sans avoir rien reçu, sans avoir rien pu exiger en échange. Elle aimera donc mieux s'en rapporter à la providence qui d'ailleurs *lui doit bien une revanche après tout ce qu'elle a souffert,* elle se taira, et, dans la pratique, elle aura raison. Avec un peu d'habileté, elle trouvera bien moyen que les faits ne soient jamais connus, et, s'ils le sont, il sera toujours temps d'avouer ou de mourir.

Les choses ne se passent pas autrement dans la réalité. On a vu quelquefois des gens préférer la mort à la crainte d'être déshonores; je ne crois pas qu'on ait jamais vu un être humain préférer la mort à la chance d'être heureux.

Enfin, dans le cas que j'ai cru devoir soumettre au public, les traditions accoutumées du mariage sont quelque peu modifiées par des circonstances particulières. Il ne s'agit pas d'un jeune homme qui fait demander officiellement la main d'une jeune fille par son père, sa mère ou son notaire, aux parents de ladite jeune fille, avec renseignements sur sa position, sa moralité et ses espérances. En telle occurrence, il est tacitement convenu que la jeune fille n'aura pas le moins du monde engagé son cœur, compromis sa dignité, exposé sa personne.

Ce n'est pas dans ces conditions réglementaires que M. de Montaiglin s'est marié. Raymonde avait déjà vingt-sept ou vingt-huit ans. Elle vivait avec une vieille tante. Les deux

femmes étaient tristes, et forcées d'ajouter leur travail à leurs bien modestes ressources. Est-il nécessaire d'avoir fait plusieurs fois le tour du monde pour deviner, pour sentir quelque grande déception, quelque grand chagrin derrière cette tristesse, cette résignation, cet isolement? M. de Montaiglin avait dix-huit ou vingt ans de plus que Raymonde. Est-ce bien le mariage, dans le sens absolu du mot, qu'il a proposé à cette jeune femme? N'est-ce pas plutôt une de ces associations amicales, une de ces unions mixtes d'où doivent être préventivement exclus les enthousiasmes, les illusions, les sévérités aussi bien que les ardeurs et les jalousies des unions entre jeunes gens. Un homme de cette intelligence et de ce caractère, de cette expérience et de cet âge, qui pendant dix ou douze ans encore naviguera et disparaîtra durant des mois et des années peut-être, qui par conséquent se séparera de sa femme durant ces absences prolongées, ira-t-il demander la main d'une jeune fille de dix-huit ou vingt ans? Ne sait-il pas d'avance qu'on la lui refusera? ou que, si on l'accepte, c'est que la jeune fille aura besoin d'argent, ou ne sera pas fâchée d'avoir beaucoup de liberté?

Il est nombre d'hommes qui, par les conditions que leur a imposées la vie, en sont réduits à n'inspirer jamais que des sentiments, pour ainsi dire d'occasion, ayant déjà servi. Ils arrivent ou trop absorbés, ou trop timides, ou trop disgraciés de la nature ou de la fortune, ou trop tard, au banquet où les hardis, les heureux et les jeunes sont assis depuis longtemps. Ils doivent ou ne pas manger, ou se contenter de ce qui reste.

Les intelligents, les philosophes, les justes le savent, et s'y résignent. Ne les plaignons pas trop, ne nous moquons pas trop d'eux; il leur arrive quelquefois de tomber sur un bon morceau, ignoré, oublié ou repoussé par un de ces convives difficiles, aveugles, gaspilleurs, rassasiés. Nous retrouvons alors une femme dont la vue éveille en nous le souvenir d'une, ou même de plusieurs aventures galantes, et dont le nom, pendant un certain temps et publiquement, a été accolé avec des

noms d'hommes dans ces récits qui voltigent, à travers la fumée de leurs cigares, sur les lèvres des oisifs; nous retrouvons cette femme au bras d'un honnête homme, qui a eu la faiblesse, disent les uns, le courage, disent les autres, la sottise, disent ceux-ci, la générosité, disent ceux-là, de couvrir légalement de son nom tous ces noms murmurés. Nous l'avons connue légère, compromise, coupable (l'était-elle autant qu'on le disait?), elle l'était assez pour qu'on le dît; nous avons peut-être été nous-mêmes parmi les prédécesseurs de cet homme; puisque nous avons rompu avec cette femme, c'est qu'elle ne nous tenait guère au cœur, et nous sommes tout disposés à rire de celui qui se contente de nos restes.

La curiosité nous pousse à pénétrer dans son intimité. L'homme nous accueille, la femme nous sourit. Ils paraissent être si heureux ensemble, que nous nous demandons, si lui, s'est jamais douté de la vérité, si, elle, s'en souvient. Ce qui est certain, c'est que nous sommes complètement effacé de la vie de cette femme, et que nous découvrons tout à coup en elle des qualités intellectuelles, morales, physiques même, que nous ne soupçonnions pas, et que l'amour, l'estime d'un homme de cœur ont fait surgir du fond où elles attendaient et où nous n'avons pas touché. Nous nous apercevons trop tard que nous avons passé à côté d'une valeur véritable, peut-être de notre bonheur. Nous avons piétiné et cédé légèrement un terrain où le propriétaire qui nous a succédé a trouvé une mine d'or, grâce à certains indices qui ne nous avaient pas frappé, et nous ne pensons plus du tout à rire de lui; nous commençons peut-être à l'envier.

C'est qu'il y a là une grosse question à débattre souvent dans sa conscience la plus intime, à savoir : si le fait physique, celui que notre orgueil et notre égoïsme reprochent le plus à la femme, la dégrade et la condamne autant que nous le croyons. Nous faisions remarquer tout à l'heure le peu d'importance que la religion donne au fait, quand l'âme de la coupable s'éclaire, se repent et se transforme. Le raisonnement, l'expérience et la philosophie en arrivent à conclure

comme la religion. La femme, dont La Bruyère a pu dire justement : « Elle oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elle »; la femme, au *moral* comme au physique, est vouée à des évolutions et à des métamorphoses pendant lesquelles on ne saurait affirmer qu'elle a bien la connaissance et la direction d'elle-même; de sorte que, de cette faute que nous lui reprochons avec tant de rigueur et quelquefois tant d'injustice, elle peut dire véritablement et sincèrement : « Je ne sais pas comment cela s'est fait. Mon cœur et ma pensée sont aujourd'hui tellement loin de cette impression et de ce fait ! Je ne m'en rappelle rien. »

Toujours est-il que le commandant Montaiglin a épousé Raymonde, et que s'il n'a pas tout prévu, il a entrevu certainement, dans la vie de celle dont il faisait sa femme, un secret dont il a eu la délicatesse de ne pas lui demander la confidence, car il lui dit au premier acte : *Je t'ai prévenue, n'est-ce pas, quand je t'ai demandé, il y a six ans, si tu voulais être ma femme; je t'ai bien dit d'avance que ce n'était pas le mariage tel que le rêvent les jeunes filles, que je venais t'offrir; ni mon âge, ni ma position ne me permettaient le rôle de Roméo. Nous avons contracté l'un avec l'autre une alliance défensive contre la vie... Je t'ai dit : « Voulez-vous un ami ? Je ne pourrai guère passer avec vous que deux ou trois mois par an; mais je saurai dans mes longs voyages qu'il y a quelque part une personne qui pense à moi et qui m'attend quand je reviens. Voulez-vous être ma compagne pendant quelques années et ma fille pendant le reste ? » Tu as accepté; c'est cela qui a été convenu, pas autre chose.*

Cela dit, le drame commence et se déroule. Je n'ai pas à le raconter, il va se raconter lui-même quelques pages plus loin. Je n'avais à dire ici que ce qui l'a précédé, ce que je ne pouvais dire dans la pièce, que je voulais une et rapide. J'avais aussi à répondre à quelques critiques qui m'ont été faites, et dont je dois d'autant plus tenir compte que les éloges de la presse ont été cette fois presque unanimes.

On a trouvé qu'Adrienne était trop intelligente pour son âge. Il n'y a qu'une chose à répondre à ceux qui ont fait cette critique, c'est qu'ils n'ont probablement pas d'enfants et qu'ils n'ont jamais causé sérieusement avec les enfants des autres. On ne sait pas ce qu'il y a d'intelligence, d'intuition, d'observation, de réflexion, de profondeur, de courage, de justice, de malice et de réserves dans l'esprit et dans l'âme d'un enfant, surtout d'un enfant malheureux, surtout d'une petite fille. Ai-je besoin de rappeler ici la réponse du jeune Louis XVII, âgé de sept ou huit ans, à qui son bourreau Simon demandait : « Que feriez-vous de moi si les Vendéens triomphaient? » et qui répondait : « Je vous pardonnerais » Ai-je besoin de rappeler le silence que s'imposa jusqu'à sa mort le royal enfant, quelques mauvais traitements qu'on lui infligeât, quand il reconnut qu'on lui avait fait porter une accusation contre sa mère?

On discute trop avec les hommes, on ne cause pas assez avec les enfants.

« Il n'y a pas d'homme comme Montaiglin, ai-je entendu dire aussi à propos du dénouement. » Tant pis, s'il n'y en a pas, car il faut qu'il y en ait; mais heureusement il y en a, et la qualité de ces hommes supplée à la quantité absente. Il n'en faut qu'un sur cent, sur mille même, pour que l'exemple domine et pour que le bien et l'idéal triomphent finalement. D'ailleurs je n'ai pas à vous montrer seulement l'homme tel qu'il est, mais aussi tel qu'il pourrait, tel qu'il devrait, tel qu'il doit être. Il y a bien des hommes comme Alphonse, qui perdent les femmes; pourquoi n'y en aurait-il pas comme Montaiglin, qui les sauvent?

« Mais il sauve Raymonde aux dépens de son honneur à lui! »

Où avez-vous vu cela? Où avez-vous vu que l'honneur d'un homme puisse être compromis par la faute de sa femme, par la faute de qui que ce soit? Ses illusions, son bonheur, son idéal, son amour, sa confiance, sa foi peuvent être entamés, son honneur, non. Notre honneur ne peut

être compromis que par un acte émanant de nous-mêmes, de nous seuls, de notre propre volonté. Lorsqu'un homme, trompé par sa femme, provoque ou tue le complice de sa femme, est-ce pour venger son honneur? Non; il n'est ni plus ni moins honorable qu'avant. Il a tué ou il a été tué, voilà tout. Il a prouvé qu'il était malheureux, violent et brave, que sa douleur avait besoin de se transformer en vengeance, ou que son orgueil avait besoin de faire de l'éclat. Il a eu peur de l'inaction ou du ridicule; il n'a eu ni l'indifférence du bon sens, ni l'héroïsme du pardon, ni l'esprit de la philosophie. Il a été un homme soumis à ses passions, comme les dix-neuf vingtièmes des hommes, voilà tout.

M. de Montaiglin fait partie du dernier vingtième. Depuis sa jeunesse, il est habitué à vivre parmi les hommes, à leur commander; il a vu les plus beaux spectacles de la nature; il a assisté aux plus grands dangers; il a eu charge d'âmes; il s'est senti grand à côté de ceux qui lui étaient confiés; il s'est senti petit dans les immensités qu'il parcourait; il a vu Dieu pour ainsi dire face à face; il a pensé, il a contemplé, il a comparé, il a jugé, il s'est prosterné, il a compris. Il s'est dégagé ainsi des contingences sociales; il s'est mis dans l'absolu où il s'est constitué homme, c'est-à-dire médiateur chrétien, ayant, dans le milieu qu'il occupe, à rétablir toujours l'accord entre le ciel et la terre. Au contact de ces hommes-là, ce qui est ignorant s'éclaire, comme madame Guichard; ce qui est impénitent s'abîme, comme Alphonse; ce qui est innocent est sauvé, comme Adrienne; ce qui est faillible, mais repentant, est pardonné et racheté, comme Raymonde. Le dénouement de *Monsieur Alphonse* est le pendant du dénouement de la *Femme de Claude,* ou plutôt c'est le même dénouement, fait par le même homme portant un autre nom, accomplissant, au nom de la justice, de la conscience et de la vérité, ce qui doit être accompli. Cet homme marche dans la vie, une main pleine de châtiments, l'autre pleine de pardons, exterminant la révolte obstinée, comprenant la faiblesse et l'erreur d'un moment, absolvant

quand le repentir est sincère et donne des preuves évidentes.

Claude, nous l'avons dit autre part, tue la femme qui, après avoir avili et prostitué tout ce qui fait la grandeur et la valeur de la femme, la virginité, l'amour, le mariage et la maternité, ne s'en tient pas là et, portant son action malfaisante au delà du foyer qu'elle a souillé, va devenir un danger pour la société, pour l'État, pour la patrie. Claude tue Césarine comme il tuerait la première créature venue pour empêcher une trahison qui mettrait en péril des milliers d'individus, comme un général fait fusiller le traître qui s'est glissé dans les rangs de son armée pour renseigner l'ennemi. Ce n'est pas sa femme adultère qu'il tue, ce n'est pas une femme coupable qu'il châtie, c'est un être nuisible qu'il supprime, c'est un animal venimeux qu'il écrase. Ses souffrances personnelles n'entrent pour rien dans le verdict de sa conscience et dans l'arrêt qu'il exécute. La coupable est sans repentir, le juge est sans pitié.

Montaiglin pardonne, lui, pourquoi? Par le même esprit de justice. Il a à juger une femme qui a failli par confiance, que le remords épure, que la maternité relève. L'épouse a effacé la faute de l'amante, la mère a racheté la femme. Ni Claude ni Montaiglin ne jugent comme des maris; ils n'agissent pas selon les droits contractuels que leur donne leur qualité particulière d'époux; ils ne sont ni dans la passion ni dans la convenance; ils sont dans leur fonction totale et dans leur destinée éternelle; ils font tous deux ce que l'homme qui sait pourquoi il est dans ce monde doit faire. Le public a approuvé Montaiglin et désavoué Claude. Question de théâtre, d'opportunité, d'exécution. Ce doit être la faute de l'auteur, qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu accommoder la vérité qu'il avait à dire dans *la Femme de Claude* à certaines habitudes du public, plus compatibles avec la donnée de *Monsieur Alphonse,* donnée appartenant plus que l'autre à l'humanité moyenne.

PERSONNAGES.	ACTEURS qui ont créé les rôles.
MONTAIGLIN, commandant de vaisseau, 48 ans	MM. PUJOL.
OCTAVE, 38 ans	Frédéric ACHARD.
RÉMY, marin, 50 ans	MARTIN.
DIEUDONNÉ, clerc de notaire, 30 ans. . .	DALBERT.
RAYMONDE DE MONTAIGLIN, 30 ans.	Mmes PIERSON.
MADAME GUICHARD, entre 35 et 40 ans.	ALPHONSINE.
ADRIENNE, 11 ans.	LODY.

Les trois actes à la campagne, de nos jours, chez le commandant Montaiglin.

Même décor pour les trois actes.

MONSIEUR ALPHONSE

ACTE PREMIER

Un salon très-simple au rez-de-chaussée, à la campagne; porte vitrée au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, RAYMONDE, assise et brodant.

OCTAVE, assis auprès de Raymonde.

Est-ce convenu?

RAYMONDE.

Non.

OCTAVE.

Parce que?

RAYMONDE.

Parce que c'est mal.

OCTAVE.

Qu'est-ce qu'il y a de mal là-dedans? Je trouve cela très-ingénieux.

RAYMONDE.

Trop ingénieux!

OCTAVE.

Vous ne voulez pas?

RAYMONDE, se levant.

Non.

OCTAVE.

Je croyais que cela vous ferait plaisir de voir Adrienne tous les jours.

RAYMONDE.

Ce serait la joie de ma vie, mais pas dans ces conditions-là.

OCTAVE, ironique.

Il y a un autre moyen, alors!

RAYMONDE.

Lequel?

OCTAVE.

Avouez tout à votre mari.

RAYMONDE.

Tout?

OCTAVE.

Tout ce qui vous concerne, vous.

RAYMONDE.

C'est ce que j'aurais dû faire avant mon mariage. Je n'ai jamais osé : rougir devant lui, jamais! j'en mourrais de honte. J'aime mieux mourir de chagrin tout bonnement. Ah! je souffre, allez.

OCTAVE.

Alors, revenons à mon moyen qui concilie tout. (Sil ce de Raymonde.)

RAYMONDE.

Il y a des choses que vous ne comprendrez jamais, décidément.

OCTAVE, riant.

Je suis donc bien bête?

RAYMONDE.

Oh! je vous en prie, ne riez pas toujours ainsi, et de tout.

OCTAVE.

Vous voulez que je sois sérieux?

RAYMONDE.

Oui, si vous pouvez!

OCTAVE.

Eh bien, pour la dernière fois, voulez-vous, oui ou non, que j'introduise Adrienne ici par le moyen bien simple que je vous ai communiqué tout à l'heure?

RAYMONDE.

Non.

OCTAVE.

Alors, ce ne sera pas ma faute si vous ne la revoyez plus.

RAYMONDE.

Comment, si je ne la revois plus? Qu'allez-vous donc faire?

OCTAVE.

Je vais l'envoyer en Amérique, à une vieille parente à moi, qui consent à se charger d'elle.

RAYMONDE.

En Amérique! Vous ne la laisserez pas chez les gens qui l'ont élevée?

OCTAVE.

Elle ne peut pas y rester éternellement; je ne peux pas non plus la prendre avec moi, puisque je me marie; et ma future femme n'est pas de celles qui se chargent des enfants des autres. Dans cette situation, ma combinaison était un trait de génie. Au lieu de courir les routes, comme vous y êtes forcée, depuis dix ans, pour embrasser cette enfant à la dérobée, — ce que vous faites aussi souvent que vous le pouvez, c'est une justice à vous rendre, — vous auriez eu cette enfant perpétuellement à côté de vous, et vous auriez pu l'aimer, la soigner, l'embrasser à la face de tous. Vous ne voulez pas, n'en parlons plus. Je vais la remmener.

RAYMONDE.

La remmener ! Où est-elle donc?

OCTAVE.

Dans le village, à l'hôtel où je suis descendu.

RAYMONDE.

Vous avez eu l'audace de l'amener ici?

OCTAVE.

J'étais si sûr de votre consentement ! voyez ma naïveté. Et, en somme, quelle audace y a-t-il à cela? Je viens faire une visite d'adieu à ce vieil ami de ma famille qu'on appelle Marc de Montaiglin, commandant de *la Galathée,* qui repart demain pour un voyage d'un an, de deux ans peut-être. Il habite la campagne. Il fait beau. J'ai une fille de onze ans, personne n'en sait rien, pas même elle. J'emmène ma fille avec moi, pour lui faire prendre l'air; mais, comme je n'ai pas besoin de raconter mes affaires à M. de Montaiglin, je laisse ma fille à l'hôtel pendant que je viens faire ma visite. En attendant que le commandant rentre, et tout en causant avec madame de Montaiglin, que je trouve triste, ce qui est bien naturel la veille du départ d'un mari qu'elle aime, il me vient une idée dont l'exécution pourrait la distraire pendant la longue absence du commandant. Cette idée, c'est de lui confier ma fille, qui n'a ni père ni mère, et qui ne saurait être en meilleures mains. Madame de Montaiglin repousse cette idée; j'attends que M. de Montaiglin rentre, je lui présente mes devoirs, je l'embrasse même; je m'en retourne à Paris avec Adrienne, et je la remets aux soins d'une étrangère qui, moyennant une rétribution quelconque, se chargera de la conduire en Amérique, voyage fatigant, dangereux même; car l'enfant est changée, très changée depuis trois mois que vous n'avez pu aller la voir.

RAYMONDE.

Quel plaisir vous avez à me faire du mal ! Et comme je vous hais ! Pourquoi voulez-vous faire partir cette enfant?

OCTAVE.

Parce que, je vous le répète, si la femme que je vais épouser apprenait la vérité avant le mariage, le mariage serait rompu, et il faut que ce mariage se fasse; et que, si elle l'apprenait après, la vie serait un enfer. Elle est jalouse, même du passé. Elle me surveille sans cesse. S'il n'y avait que moi en jeu, ce ne serait rien, mais il y a vous; et, après avoir eu connaissance de l'existence de cette enfant, si elle acquérait la preuve que c'est vous la mère, elle vous ferait tout le mal possible.

RAYMONDE.

Et pourquoi épousez-vous cette femme-là?

OCTAVE.

Parce qu'il le faut.

RAYMONDE.

Je vous plains!

OCTAVE.

Il a bien fallu que vous épousiez M. de Montaiglin, vous...

RAYMONDE, avec amertume et ironie.

Cela est vrai; mais, moi, j'avais commis une faute, tandis que vous, vous n'en avez jamais commis.

OCTAVE.

Enfin, dès que votre mari sera reparti, et il repart demain, vous retournerez voir Adrienne. Je ne veux pas qu'Adrienne reprenne l'habitude de vous aimer, puisque vous ne l'aimez pas. Si vous l'aimiez, non seulement vous accepteriez le moyen que je vous propose, mais vous me béniriez pour vous l'avoir proposé...

RAYMONDE.

Cette enfant, vous le savez, m'appelle maman quand elle me voit.

OCTAVE.

Mais elle ne sait pas ce que ce mot veut dire. Soyez tran-

quille, elle ne se trahira pas ici. Je lui ai recommandé d'avoir l'air de ne pas vous connaître; elle est capable de garder un secret, elle ne dit que ce qu'elle veut dire. Elle tient de moi.

RAYMONDE.

J'espère que non.

OCTAVE.

Ah! vous me traitez bien; heureusement que je ne suis pas susceptible; et, au bout de quelques mois de cette intimité nouvelle, il sera tout naturel que cette enfant d'adoption vous appelle sa mère, et tout le monde sera content. On regarde comme des malheurs un certain enchaînement de circonstances qui font l'étonnement et quelquefois le désespoir des imbéciles et des timides, mais dont l'homme intelligent ou se préserve ou tire parti. Il y a dans le passé un fait que vous voudriez en effacer; c'est impossible; il vaudrait mieux qu'il n'eût pas été, évidemment; il est; nous n'y pouvons plus rien. Au lieu de déplorer éternellement ce fait, voyons ce que nous pouvons en extraire d'agréable pour vous et d'utile pour l'enfant. Le hasard, le hasard seul a voulu que vous devinssiez la femme d'un ami de mon père qui m'a connu tout enfant. Utilisons le hasard : c'est la providence des gens d'esprit.

RAYMONDE.

Quel homme êtes-vous?

OCTAVE.

Ma chère...

RAYMONDE, avec dignité.

Monsieur...

OCTAVE.

Pardon; je suis familier, mettons mal élevé, si vous l'aimez mieux. Eh bien, chère madame... madame, je suis un homme qui voit la vie telle qu'elle est, et j'ai juré une fois pour toutes de n'être la dupe ni des choses ni des gens. Du reste, mon tort est de vous avoir fait part de mon projet. Je

n'avais qu'à en parler à votre mari sans vous en rien dire, vous auriez été forcée d'accepter le fait accompli, car il n'est pas douteux qu'il n'acceptât, lui, ma proposition.

RAYMONDE.

Un homme comme lui est incapable de soupçonner.

OCTAVE.

C'est ce qu'il faut; le reste est sans importance. Voici votre mari, laissez-moi faire et réfléchissez pendant ce temps-là. Si le résultat de vos réflexions est que vous devez refuser, eh bien, vous refuserez; mais, moi, je n'aurai rien à me reprocher.

RAYMONDE.

Oh! soyez tranquille; les hommes comme vous n'ont jamais rien à se reprocher.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTAIGLIN.

MONTAIGLIN.

Je suis un peu en retard, j'ai été retenu à Paris. (*A Raymonde.*) Tu n'as pas été inquiète?

RAYMONDE.

Non, mon ami. J'ai bien pensé... (*Elle lui montre Octave.*)

MONTAIGLIN.

Tiens, te voilà, toi, mauvais sujet! Je te croyais mort!

OCTAVE.

Mon cher commandant, je savais que vous partiez demain, et, comme je ne vous ai pas vu depuis plusieurs années, je voulais vous présenter mes respects avant votre départ.

J'avais à vous dire aussi beaucoup de choses, dont j'ai déjà touché deux mots à madame de Montaiglin ; mais madame ne veut rien conclure sans votre consentement. Et puis il y a, dans cette affaire, bien des détails qu'on ne peut donner qu'à un homme. Ce n'est pas pour rien, n'est-ce pas ? que vous m'appeliez mauvais sujet tout à l'heure. — Madame de Montaiglin, bouchez-vous les oreilles.

RAYMONDE.

J'aime mieux vous laisser ensemble ; j'ai des préparatifs à surveiller.

MONTAIGLIN, à Raymonde.

Tu as l'air triste.

RAYMONDE.

Comment serais-je gaie la veille de votre départ ? Qu'est-ce que je suis sans vous ?

MONTAIGLIN.

Ce voyage sera le dernier.

RAYMONDE.

Dieu le veuille !

MONTAIGLIN, l'embrassant.

Et il ne sera peut-être pas aussi long que tu le crois. Va, mon enfant, va. (Il l'embrasse encore.)

SCÈNE III.

OCTAVE, MONTAIGLIN.

MONTAIGLIN.

De quoi s'agit-il ?

OCTAVE.

J'ai un grand service à vous demander. Je n'ai pas besoin de vous dire, que vous me le rendiez ou non que la chose

doit rester absolument entre nous. Je puis compter sur la discrétion de madame de Montaiglin comme sur la vôtre, je le sais; mais à vous j'en dirai plus long qu'à elle : j'ai une fille.

MONTAIGLIN.

Toi?

OCTAVE.

Moi.

MONTAIGLIN.

De la femme que tu vas épouser?

OCTAVE.

Non.

MONTAIGLIN.

Ta future femme n'en sait rien?

OCTAVE.

Elle ne s'en doute pas, et il ne faut pas qu'elle s'en doute. Elle ne me le pardonnerait jamais.

MONTAIGLIN.

Pourquoi?

OCTAVE.

Parce qu'elle est convaincue que je n'ai jamais aimé qu'elle.

MONTAIGLIN.

Elle ne sait pas que tu n'as jamais aimé personne, ce qui est bien plus simple.

OCTAVE.

Vous avez une très-mauvaise opinion de moi?

MONTAIGLIN.

Oh! très-mauvaise.

OCTAVE.

Sérieusement?

MONTAIGLIN.

Sérieusement.

OCTAVE.

Pourquoi?

MONTAIGLIN.

Parce que j'ai la plus mauvaise opinion des gens légers et vaniteux.

OCTAVE.

Léger, c'est possible; vaniteux, non. Et vous allez voir que ma légèreté n'est qu'apparente. Seulement, il faut hurler avec les loups, et, quand on est d'un temps égoïste et sceptique, se faire, en apparence, plus égoïste et plus sceptique que les autres, pour ne pas être mangé, quitte à se montrer tel que l'on est à un homme de cœur comme vous, que l'on estime et que l'on aime. Dois-je continuer?

MONTAIGLIN.

Va.

OCTAVE.

J'ai donc une fille de onze ans.

MONTAIGLIN.

De onze ans?

OCTAVE.

Oui.

MONTAIGLIN

Et tu en as?

OCTAVE.

Trente-trois.

MONTAIGLIN.

Tu n'as pas perdu de temps. Et où est-elle, ta fille?

OCTAVE.

Elle est confiée à des paysans.

MONTAIGLIN.

Et sa mère?

OCTAVE.

Sa mère ne la connaît pas.

no pages missing
just jumbled

MONTAIGLIN.

Ta femme, ou plutôt ta fiancée, je ne dis rien d'elle, je ne la connais pas, et je me figure que je ne la connaîtrai jamais; mais, si je ne la connais pas, je connais des gens qui la connaissent. Elle est plus âgée que toi.

OCTAVE.

Deux ou trois ans au plus, et elle est encore très bien.

MONTAIGLIN.

Cependant si elle n'était pas riche, si elle n'avait pas quarante ou cinquante mille livres de rente, tu ne l'aurais probablement pas regardée. Tu fais donc une affaire, ce que j'appelais tout à l'heure une vilaine chose. Avec cela, tu as un enfant; quand tu me l'as appris tout à l'heure, j'ai cru que cet enfant était de cette femme; ton mariage devenait alors la mise en ordre d'une situation fausse que la mort d'un mari permettait de régulariser à peu près. Non, ce n'est pas même cela. Tu as trente-trois ans, l'âge où l'homme ayant toute sa force peut prouver toute son énergie, tout son désintéressement, toute sa dignité. Tu es dans un bureau, c'est modeste, mais c'est honorable et suffisant; avec un peu de travail et de persévérance, tu pourrais rendre ta situation meilleure en la maintenant indépendante et régulière; tu aimes mieux épouser une femme au-dessous de toi par sa naissance, par son éducation, par ses antécédents. (Mouvement d'Octave.) Je ne te demande rien; tu aimes mieux épouser cette femme, parce que sa fortune te permettra de ne plus rien faire et de vivre à Paris avec des oisifs qui vont t'exploiter ou te mépriser, selon qu'ils seront au-dessous ou au-dessus de toi; tu es dans le faux. Voilà ce que me donne le droit de te dire la vieille amitié que j'avais pour ton père, brave marin qui est mort dans mes bras et dont le seul tort était de ne pouvoir te surveiller assez, et de te confier à ta mère, qui t'aimait trop. Elle l'a bien payé, la pauvre femme!

elle est morte, probablement en se reconnaissant inutile, du moment qu'elle avait dépensé jusqu'au dernier sou pour effacer tes folies. Tout cela n'est pas joli, mon garçon.

OCTAVE.

Je vous ferai seulement observer, commandant, qu'en me mariant, je légitime une situation...

MONTAIGLIN.

Oui, tu es depuis trois ans en liaison avec madame Guichard, qui fut jadis servante à l'hôtel du *Lion d'or,* dans je ne sais plus quelle ville de province, et que le maître dudit hôtel a élevée jusqu'à lui.

OCTAVE.

Et qu'il a épousée.

MONTAIGLIN.

Quand cela?

OCTAVE.

Deux heures avant de mourir.

MONTAIGLIN.

Il était temps!

OCTAVE.

Cela prouve qu'il l'estimait.

MONTAIGLIN.

Et qu'il n'avait pas raison de l'estimer, puisque tu étais...

OCTAVE.

Il était bien ennuyeux, bien malade; elle a eu bien du mérite, cette femme-là! Elle l'a soigné avec un dévouement que bien des femmes n'auraient pas eu.

MONTAIGLIN.

Enfin, on m'a dit que tu n'étais pas seulement l'amant de cette femme, mais aussi son obligé. (Mouvement d'Octave.) Je ne te demande ni démenti ni aveu. Ce sont là choses dont il vaut mieux ne pas parler.

MONTAIGLIN.

Qu'est-ce qu'elle est devenue, cette mère?

OCTAVE.

Je pourrais vous dire qu'elle est morte. J'aime mieux vous dire la vérité. Elle court le monde.

MONTAIGLIN.

Grâce à toi!

OCTAVE.

Comment cela?

MONTAIGLIN.

C'était sans doute une honnête fille que tu as séduite et que tu as abandonnée après?

OCTAVE.

Est-ce qu'on séduit, quand on a vingt ans! on se laisse traîner.

MONTAIGLIN.

N'importe; à partir du moment où elle devenait mère par toi et où tu devenais père par elle, tu devais l'épouser.

OCTAVE.

C'était impossible; elle était mariée. Ah! vous voudriez que les hommes fussent des anges; cela vaudrait mieux certainement et cela simplifierait bien des choses; mais ce n'est pas si facile que ça, et, en suivant le chemin qu'ils ont pris, ils n'y arriveront pas de sitôt! En attendant, il faut tenir un peu compte de l'éducation que les gens ont reçue, du milieu dans lequel ils se sont trouvés et des mauvais exemples qu'ils ont eus autour d'eux. Je ne suis pas un saint, c'est évident; mais toutes les femmes non plus ne sont pas des saintes. Vous êtes magnifiques, vous autres gens moraux et heureux. Parce que vous avez eu une jeunesse surveillée et contenue, parce que vos parents vous ont mis sur une route toute droite, parce que vous avez vécu en relation avec

les grands océans, les grands horizons, les grands spectacles et les grandes pensées; parce que vous avez trouvé une honnête fille que vous avez aimée, qui vous aimait et dont vous avez pu faire votre femme, vous dites : « Il n'y a rien de plus simple que de vivre régulièrement; il n'y a qu'à faire comme moi. » Eh! mon cher commandant, tous ceux qui sont à ma place font comme moi, et beaucoup de ceux qui sont à la vôtre ne font pas comme vous. Voilà la vérité.

MONTAIGLIN.

Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai et de faux dans tout ce que tu me racontes, et je ne te juge que d'après ce que je t'ai vu faire moi-même. Nul n'est plus indulgent que moi, mais il est des choses que je ne pardonne pas, ce sont les choses vilaines que l'on fait sciemment. Qu'un garçon de vingt ans, abandonné à lui-même, mal élevé, mal entouré comme tu l'étais, fasse toutes les folies de son âge, je l'admets et je l'excuse pendant quelque temps; mais, peu à peu, quand on est aussi intelligent que toi, ce que les autres ne nous ont pas appris, on l'apprend tout seul. Les hommes les plus solides et les plus valables sont ceux qui se sont faits eux-mêmes par leur propre expérience et leur propre volonté, et, quoi que tu en dises, c'est ainsi que je me suis fait. Or, tu as trente-trois ans, et tu vas te marier...

OCTAVE.

Eh bien, c'est donc mal, de se marier?

MONTAIGLIN.

Je vais te dire le fond de ma pensée : à ton âge, on sait ce qu'on fait, quand on est le garçon que tu es; et, quand on sait ce qu'on fait et qu'on se marie comme tu vas te marier, on sait qu'on fait ce qu'on ne doit pas faire.

OCTAVE.

Commandant, ma femme...

RAYMONDE.

Et si je ne vous le dis pas plus souvent...

MONTAIGLIN, souriant.

C'est que je suis souvent trop loin pour l'entendre.

RAYMONDE.

Non : c'est que vous êtes trop grand pour que je l'ose; alors, je vous l'écris; cela me semble plus facile à distance.

MONTAIGLIN.

Hélas ! j'ai quinze ans de plus que toi; voilà ma seule supériorité, et je l'abandonnerais pour bien peu de chose. Et, si tu ne me dis pas que tu m'aimes, ou, du moins, si tu ne me le dis pas autant que tu le voudrais quand je suis là, c'est qu'il faudrait me le dire comme à un époux de ton âge, et que mes cheveux grisonnants ne te laissent guère d'illusions ; tandis que, à distance, je n'ai plus d'âge, ni de forme, ni de nuance, je me confonds avec les teintes vagues de l'horizon, et tu peux m'oublier assez pour croire que tu m'aimes.

RAYMONDE.

Vous doutez? C'est mal! Écoutez, j'ai pour vous une telle admiration, un tel respect, un tel culte...

MONTAIGLIN.

Dis tous les mots que tu voudras, ça ne fera jamais de l'amour.

RAYMONDE.

Un tel amour, si puissant, si profond, si jeune, que je ne pense qu'à vous, que je ne vis que pour vous, dans l'idéal comme dans la réalité. Car je vous dois tout! Vous m'avez prise fille pauvre et dédaignée et vous m'avez faite ce que je suis, femme heureuse, enviée, riche. Vous m'avez donné votre fortune, votre nom glorieux, vous m'avez associée à votre grande et utile existence. Avant vous, je ne voyais pas, je ne savais pas, je ne comprenais pas; vous

m'avez fait vivre enfin! Soyez béni! et sachez que, si ma mort, à quelque moment que ce soit, pouvait vous épargner une douleur, un chagrin, une émotion, je mourrais en souriant, en chantant.

MONTAIGLIN.

Je te crois et je t'aime.

RAYMONDE, le retenant près d'elle.

Non, non, vous m'avez faite trop intelligente et je vous connais trop pour ne pas voir un doute dans vos yeux; si vos yeux pouvaient me le cacher, je le lirais dans votre pensée. Nous ne faisons plus qu'un, rappelez-vous-le bien; vous êtes mon maître, mon père, mon époux, mon ami, mon Dieu! rien de ce qui vous touche ne m'est indifférent et ce qui vibre en vous retentit en moi. Vous êtes triste quand je vous dis que je vous aime. Pourquoi êtes-vous triste?

MONTAIGLIN.

Je pars demain.

RAYMONDE.

Ne partez pas. Donnez votre démission; vous n'avez besoin de personne.

MONTAIGLIN.

Mais il y a des gens qui ont besoin de moi. Tout mon équipage m'attend et m'aime. Ces hommes et moi, nous avons vécu de la même vie, nous avons couru les mêmes dangers. Je suis leur chef, leur compagnon, leur frère, comme je suis ton époux, ton guide et ton ami. Je n'ai pas le droit de les livrer à un autre tant que j'ai la force de les conduire. Et puis j'ai pris l'habitude de cette existence virile, de ces rudes travaux, de ces luttes soudaines avec les éléments, de ces fatigues régulières et des pensées saines et fortifiantes qui nous viennent dans le silence des grandes étendues. C'est elles qui m'ont fait ce que je suis; laisse-moi donc retourner à elles, elles ont peut-être encore quelque chose à m'ap-

OCTAVE, s'éloignant.

Adieu, commandant.

MONTAIGLIN.

Tu t'en vas?

OCTAVE.

Oui, après ce que je viens d'entendre, c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à faire.

MONTAIGLIN.

Non; de moi tu peux tout entendre; et, si je te parle ainsi, juste au moment où tu vas me demander un service, ce n'est ni pour te faire comprendre que tu es indiscret, ni pour te le faire payer d'avance; c'est parce qu'il est encore temps que tu réfléchisses; c'est parce qu'il s'agit d'un enfant et que j'ai l'espoir que tu vas racheter tout ce que tu as à te reprocher par le sentiment paternel. — Aimes-tu ta fille?

OCTAVE.

L'aurais-je élevée jusqu'à onze ans, si je ne l'aimais pas?

MONTAIGLIN, lui donnant la main.

Donne-moi ta main. Tu commences d'aujourd'hui pour moi; qu'est-ce que tu veux?

OCTAVE.

Eh bien, commandant, voici ce que je voulais vous dire : quelles que soient les raisons pour lesquelles j'épouse madame Guichard, je l'épouse, et jamais elle ne consentira à se charger de ma fille, dont dès lors je suis forcé de lui cacher l'existence ; cette enfant a onze ans; à cet âge, une fille a besoin d'être surveillée. Elle est restée jusqu'à ce jour entre les mains de braves gens de la campagne qui l'aimaient assez bêtement, comme on aime à la campagne, et qui lui ont fait apprendre à lire, à écrire, à compter et à coudre. Ça ne va pas beaucoup plus loin un peu de catéchisme, et c'est tout.

Vous n'avez pas d'enfant, vous partez demain pour un très long voyage; madame de Montaiglin va rester absolument seule; voulez-vous me permettre de lui confier ma fille, qui ne saurait avoir une meilleure directrice, qu'elle élèvera comme il lui plaira, et qu'elle traitera enfin comme son enfant? Madame de Montaiglin est toute prête; elle n'attend plus que votre autorisation.

MONTAIGLIN

Amène ta fille quand tu voudras.

OCTAVE.

Je vais la chercher, elle est dans le village.

MONTAIGLIN, appelant.

Raymonde! Raymonde! (A Raymonde qui est entrée.) Je t'ai dit quelquefois du mal de ce garçon-là: oublie-le; il a une enfant, il l'aime, le voilà, en route pour le bien. (A Octave.) Va chercher ta fille. (Octave sort, en regardant Raymonde, qui détourne les yeux.)

SCÈNE IV.

RAYMONDE, MONTAIGLIN

RAYMONDE.

Comme vous êtes bon!

MONTAIGLIN.

Alors, embrasse-moi.

RAYMONDE.

Oh! bien volontiers. (Elle lui jette les bras autour du cou.) Vous ne pouvez pas savoir combien je vous aime.

MONTAIGLIN.

Est-ce vrai?

prendre. L'inaction prolongée me tuerait, et, toi-même, tu ne m'estimerais plus oisif. D'ailleurs, c'est le travail, c'est le devoir, c'est-à-dire la communion de l'homme avec l'humanité; laisse-moi faire.

RAYMONDE.

Vous avez raison, toujours raison. Soyez utile et bon, je ne peux qu'y gagner.

MONTAIGLIN.

Puis je t'ai prévenue, n'est-ce pas? quand je t'ai demandé, il y a six ans, si tu voulais être ma femme : je t'ai bien dit d'avance que ce n'était pas le mariage tel que le rêvent les jeunes filles que je venais t'offrir; ni mon âge ni ma position ne me permettaient le rôle de Roméo. Nous avons contracté l'un avec l'autre une alliance défensive contre la vie. Tu étais si modeste, si triste auprès de cette vieille tante dont la raison s'éteignait peu à peu, que je me suis cru en droit de t'offrir mon nom et ma tendresse pour t'abriter définitivement. Que serais-tu devenue après sa mort? Je t'ai dit : « Voulez-vous un ami? Je ne pourrai guère passer avec vous que deux ou trois mois par an; mais je saurai, dans mes longs voyages, qu'il y a quelque part une personne qui pense à moi, et qui m'attend quand je reviens. Voulez-vous être ma compagne pendant quelques années, et ma fille pendant le reste? » Tu as accepté. C'est cela qui a été convenu, pas autre chose.

SCÈNE V.

LES MÊMES, OCTAVE, ADRIENNE.

OCTAVE, entrant et tenant Adrienne par la main.

Voilà notre sauvage. (Bas, à Montaiglin.) Elle m'appelle monsieur : elle ne sait pas que je suis son père. Ne le lui dites pas.

MONTAIGLIN.

Sois tranquille. (A Adrienne qui a regardé pendant ce temps-là Raymonde et a échangé avec elle un signe invisible pour les autres.) Entrez, mon enfant, entrez! Les personnes qui sont ici ne vous veulent que du bien.

ADRIENNE, à Montaiglin et à Raymonde.

Alors, vous voulez bien vous charger de moi?

RAYMONDE.

Nous en sommes très-heureux.

MONTAIGLIN.

Quel âge avez-vous?

ADRIENNE, à Octave.

Près de onze ans, n'est-ce pas, monsieur? (Octave fait signe que oui.)

MONTAIGLIN.

Et vous vous nommez?

ADRIENNE.

Adrienne. Au village, on m'appelait Adrienne Freneau, du nom de mes père et mère nourriciers. Mais, véritablement, je n'ai pas d'autre nom qu'Adrienne. (Montaiglin regarde Octave.)

OCTAVE.

C'est un joli nom.

MONTAIGLIN.

Alors, vous n'avez plus de parents?

ADRIENNE.

Je n'en ai jamais eu; je n'ai jamais vu, en dehors de mes nourriciers, que monsieur (Elle montre Octave.), qui a connu mes parents, m'a-t-il dit, et leur a promis, quand ils sont morts, de s'occuper de moi. Il a tenu parole, il a été bien bon pour moi, mais jamais autant qu'aujourd'hui. (Elle lui tend les bras.)

MONTAIGLIN.

Embrasse-la donc.

OCTAVE, l'embrassant sur le front.

Elle sait que je l'aime bien.

MONTAIGLIN.

Vous croyez donc que vous serez heureuse ici?

ADRIENNE.

J'en suis sûre.

MONTAIGLIN.

Étiez-vous donc mal chez vos nourriciers?

ADRIENNE.

Non; mais ils avaient beaucoup à faire, et puis ils n'en savaient pas long, et il n'y avait pas moyen de causer avec eux.

MONTAIGLIN.

Et vous voulez causer, vous?

ADRIENNE.

Oui.

MONTAIGLIN.

De quoi?

ADRIENNE.

De tout ce que vous savez et que je veux savoir. Et puis je pense aussi, moi, et je voudrais dire à quelqu'un ce que je pense; à madame, si elle veut. (Mouvement instinctif d'inquiétude de Raymonde en voyant Adrienne s'approcher d'elle.) Oh! ne craignez rien, madame; vous pouvez approcher de moi, je ne suis pas méchante. Figurez-vous que j'avais quelquefois si grand besoin de dire ce que j'avais là et là (Elle montre sa tête et son cœur.), que je pleurais toute seule et que j'étais malade, de ne pouvoir le dire à personne, dans ces derniers temps surtout; mais, maintenant, je vais me rattraper.

MONTAIGLIN.

Pourquoi ne causiez-vous pas avec monsieur? (Il montre Octave.)

ADRIENNE.

Il ne pouvait pas venir me voir souvent, et, lorsqu'il venait, il était toujours pressé.

OCTAVE.

Mon bureau! mon bureau!

MONTAIGLIN.

Puisque vous saviez écrire, il fallait lui écrire de venir.

ADRIENNE.

Nous ne connaissions pas son adresse, nous ne connaissions que son nom : M. Alphonse.

OCTAVE, bas à Montaiglin.

Je n'avais pas dit mon vrai nom...

MONTAIGLIN.

Oh! je comprends, sois tranquille. (A Adrienne.) Je parierais que vous savez combien de fois M. Alphonse est venu vous voir?

ADRIENNE.

Oui, six fois.

OCTAVE.

Mais j'y suis allé bien plus souvent quand elle était toute petite; seulement, elle ne peut pas se le rappeler.

MONTAIGLIN, à Octave.

Évidemment... Enfin! (A Adrienne.) Eh bien, ma chère enfant, je ne pourrai pas causer beaucoup avec vous, parce que je pars demain.

ADRIENNE, très affectueusement.

Déjà!

MONTAIGLIN.

Mais je reviendrai, et alors nous pourrons causer de bien

des choses que vous aurez apprises pendant ce temps-là. En attendant, laissez-moi vous dire que Dieu... vous avez entendu parler de Dieu?

ADRIENNE.

Oh! oui; mais je crois qu'il a encore plus entendu parler de moi. Je l'ai tant prié!

MONTAIGLIN.

Eh bien, Dieu, qui a voulu que vous n'eussiez pas de parents, a voulu que nous n'eussions pas d'enfants. Alors...

ADRIENNE.

Je comprends : vous serez mes parents et je serai vos enfants.

MONTAIGLIN.

Cela vous va comme cela?

ADRIENNE.

Oh! très-bien.

MONTAIGLIN, lui donnant la main comme à une grande personne.

Alors, c'est convenu. (Adrienne lui serre la main. Montaiglin l'embrasse.) Sur ce, je vous laisse avec madame, qui va s'occuper de votre installation, pendant que je vais m'occuper de mes préparatifs de départ. Et puis, deux femmes qui vont vivre ensemble ont tant de choses à se dire!

ADRIENNE.

Oh! oui.

MONTAIGLIN, à Octave.

Et toi, tu dînes avec nous?

OCTAVE.

Mais...

MONTAIGLIN.

Allons, allons, tu dînes avec nous; fais la journée complète.

ADRIENNE.

« Je suis forcé de retourner à Paris ! » Voilà ce que monsieur va vous répondre. Je connais cette phrase-là; il me l'a dite six fois.

MONTAIGLIN.

Ces six fois-là, c'est encore beaucoup pour lui. Il faut lui pardonner.

ADRIENNE.

Ce n'est pas assez; je l'aime, car, enfin, il n'était pas forcé de venir.

MONTAIGLIN.

Elle est adorable! (A Octave.) Si tu en as une autre pareille, tu sais que tu peux l'amener. Enfin, dînes-tu avec nous?

OCTAVE.

Je ne sais pas. Il faut que je retourne à Paris.

ADRIENNE, riant.

Là!

OCTAVE, bas à Montaiglin.

Je ne peux pas laisser comme ça madame Guichard toute une journée. Si je parviens à m'esquiver, je reviens dîner ici.

MONTAIGLIN, même jeu.

Tu vaux ton pesant d'or! mais je ne t'achèterai pas ce prix-là. Envoie-lui une dépêche, à madame Guichard. Elle sait que tu me connais.

OCTAVE.

Certainement; mais je lui ai dit hier que j'allais chez mon oncle.

MONTAIGLIN.

Alors, envoie une dépêche à ton oncle pour qu'il envoie une dépêche à madame Guichard! Mon Dieu, que ça doit être ennuyeux et fatigant de mentir toujours comme ça! (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

RAYMONDE, ADRIENNE.

A peine Montaiglin et Octave sont-ils sortis, qu'Adrienne, s'assurant que personne ne peut plus voir ce qu'elle fait, se jette dans les bras de Raymonde en criant :

Maman !

RAYMONDE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi, malheureuse enfant ! si on t'entendait !

ADRIENNE.

Il n'y a pas de danger ! mais il y a si longtemps que je ne t'ai vue, que j'ai comme besoin de t'embrasser jusqu'au sang ! Ah ! je t'aime tant, ma mère adorée, et je vais pouvoir te le dire tous les jours, à toute minute. Pourquoi n'es-tu pas venue depuis trois mois ?

RAYMONDE.

Je ne pouvais pas, chère enfant ! mais je t'ai écrit plusieurs fois. Tu as reçu mes lettres ?

ADRIENNE

Et je les ai lues et relues, je t'en réponds ! Je n'ai appris à lire que pour ça.

RAYMONDE.

Qu'est-ce que tu as fait de mes lettres ?

ADRIENNE.

Je les ai brûlées ; je les sais par cœur, et, là où elles sont écrites maintenant, personne ne les lira.

RAYMONDE.

Tu as donc compris ?

ADRIENNE.

Je n'ai rien compris, je n'ai rien cherché. J'ai senti, voilà tout, qu'il n'y a que toi qui m'aime au monde, que je n'aime que toi sur la terre, et que c'est un secret. Le *comment* et le *pourquoi* de ce secret, ça ne me regarde pas; l'important, c'est que nous nous aimions, ma chérie, et que nous puissions nous le dire à toute heure. Voilà donc qui est convenu; quand nous serons toutes seules, bien seules, toi et moi, tu seras maman; quand il y aura du monde, tu seras madame, et je t'aimerai d'autant plus que je t'embrasserai moins.

RAYMONDE.

Et tu es sûre de ne pas te trahir?

ADRIENNE.

Sois tranquille, je ne m'embrouillerai pas. On me couperait en quatre avant de me faire dire ce que je ne veux pas dire. La seule manière que j'aie de te prouver que je t'aime, c'est de le cacher aux autres; ils n'y verront rien, je t'en réponds. (Dans les bras l'une de l'autre.) Rien ne nous séparera plus?

RAYMONDE.

Rien.

ADRIENNE.

Je coucherai près de toi?

RAYMONDE.

Oui.

ADRIENNE.

Dans ta chambre?

RAYMONDE.

Dans la chambre voisine.

ADRIENNE.

La porte ouverte?

RAYMONDE.

Oui.

ADRIENNE.

Nous nous endormirons en causant le soir?

RAYMONDE.

C'est cela.

ADRIENNE.

Et la première éveillée embrassera l'autre.

RAYMONDE.

Ce sera moi.

ADRIENNE.

Ce n'est pas sûr.

RAYMONDE, l'embrassant.

Ah! chère petite!

ADRIENNE, toujours aux aguets.

Ah! voilà quelqu'un qui vient par ici. Je me sauve. Veux-tu être bien gentille?

RAYMONDE.

Dis.

ADRIENNE.

Où est ta chambre?

RAYMONDE, montrant une porte.

Là.

ADRIENNE.

Je tombe de fatigue et d'émotion. Laisse-moi aller dormir et me rouler dans ton lit.

RAYMONDE.

Va, mignonne, va.

ADRIENNE.

Je t'adore. (Voyant le domestique. Haut.) Merci, madame, de toutes vos bontés. (Elle sort en sautant.)

SCÈNE VII.

RAYMONDE, MADAME GUICHARD, RÉMY.

RAYMONDE, au domestique en costume de marin.

Qu'est-ce que c'est, Rémy?

RÉMY.

Une dame qui veut parler à madame.

RAYMONDE.

Faites entrer cette dame. (Rémy fait signe à madame Guichard d'entrer et se retire.)

SCÈNE VIII.

RAYMONDE, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD, richement mise, sans goût, d'un ton brusque.

La femme du commandant Montaiglin, c'est vous, madame?

RAYMONDE.

Oui, madame. A qui ai-je l'honneur de parler?

MADAME GUICHARD.

A madame veuve Guichard, qui doit épouser dans trois semaines M. Octave.

RAYMONDE, troublée, mais se contenant.

Que puis-je pour votre service, madame?

MADAME GUICHARD.

Vous pouvez me donner un renseignement dont j'ai besoin.

RAYMONDE.

J'écoute, madame.

MADAME GUICHARD.

M. Octave est venu ici ce matin?

RAYMONDE.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Accompagné d'une petite fille âgée de dix à douze ans..

RAYMONDE.

En effet, madame.

MADAME GUICHARD.

Où est-elle, cette petite fille?

RAYMONDE.

Elle dort; elle était très fatiguée.

MADAME GUICHARD.

On ne peut pas la voir, alors?

RAYMONDE.

Pas maintenant, du moins.

MADAME GUICHARD.

Et son père? où est-il?

RAYMONDE.

Son père?

MADAME GUICHARD.

Oui, son père, M. Octave. Car c'est son père, vous le savez aussi bien que moi.

RAYMONDE.

Si vous voulez vous donner la peine d'attendre ici quelques minutes, madame, je vais faire prévenir M. Octave, puisque c'est lui que vous venez chercher chez moi.

MADAME GUICHARD, s'adoucissant.

C'est vrai! je suis chez vous... Oh! ne vous fâchez pas, je suis un peu violente, et, du reste, j'ai des motifs de l'être aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire; je n'ai pas dormi de la

nuit : j'ai couché dans un fiacre, et je cours les routes depuis ce matin, par ce temps-là. (Mouvement de Raymonde.) Merci, je n'ai besoin de rien; j'ai mangé un morceau en route. Mais je n'ai rien contre vous, ma petite dame, au contraire, et vous pouvez me rendre service. Entre femmes, on se comprend si on ne se connaît pas; s'il n'y a pas d'amitié, il doit toujours y avoir l'esprit de corps. Il faut nous défendre les unes les autres, contre les hommes, pas vrai! Sans ça, ils auraient trop d'avantages. Eh bien, j'ai intérêt à savoir la vérité sur cette enfant qu'Octave a amenée ici aujourd'hui; il faut que je la sache, coûte que coûte! Elle a une mère, cette enfant; elle n'est pas venue au monde sans ça. Je veux la connaître, cette mère, je veux la voir, et nous nous expliquerons ensemble; je ne vous dis que ça. Je vous ennuie? Bref, Octave m'a dit hier au soir d'un petit ton indifférent : « S'il fait beau demain, j'irai chez mon oncle à Fontainebleau. » Je me suis méfiée, je ne sais pas pourquoi. Je l'ai laissé partir et je l'ai suivi. Il est rentré tout droit chez lui, ça, il n'y a rien à dire; moi, je suis restée dans mon fiacre, à cent pas de sa maison. A six heures du matin, il est sorti et il s'est dirigé, non pas vers le chemin de fer du Midi, mais vers le chemin de fer de l'Ouest; mon premier mouvement a été de me mettre entre le guichet et lui et de lui dire : « Ah! c'est par ici que tu vas à Fontainebleau?... » et de lui faire une scène devant tout le monde; mais je n'aurais rien su, et je voulais savoir pourquoi il m'avait menti. Le mensonge, d'abord, ça m'exaspère. Je lui ai tout dit, moi; je lui ai raconté ma vie; c'était à prendre ou à laisser; il a accepté, ça ne me regarde plus; mais il n'a qu'une excuse, lui, c'est de m'aimer et de m'être fidèle et de tout me dire à son tour. Je l'ai donc suivi; il est allé à Rueil; il est entré, là, dans une maison de paysans. J'ai encore attendu, ça m'intriguait. Je ne pouvais pas supposer! Il en est sorti avec l'enfant et une malle. Je n'ai pas pu questionner les gens chez qui elle était, cette petite. Il fallait que je suivisse mon gaillard sans être vue, ce qui n'est pas facile; mais j'ai trouvé moyen de tout savoir tantôt,

peut-être. Octave a repris le train, a traversé Paris et a gagné la gare du Nord avec l'enfant et la malle. Qu'est-ce que c'est que cette enfant?

RAYMONDE.

Madame...

MADAME GUICHARD.

Oui, vous ne pouvez, vous ne devez rien dire, je comprends ça. C'est un compte à régler entre lui et moi. Eh bien, Octave étant resté ici avec la petite et la malle, j'ai dit : « C'est décidément ici qu'elle s'arrête ! » Ça ne m'a pas étonnée; je vous connais depuis longtemps. Il me parlait souvent de M. de Montaiglin dans le commencement que nous nous connaissions. Il m'avait dit que M. de Montaiglin était marié. Je vais tout vous dire. J'ai voulu voir comment sa femme était faite, au commandant. Je suis jalouse et je me méfie du bonhomme. Je suis venue rôder par ici. Je vous ai vue, vous êtes jolie ! ce n'était pas rassurant. J'ai pris des informations sur votre compte : on m'a dit que vous étiez une très honnête femme.

RAYMONDE.

Madame...

MADAME GUICHARD.

Oh ! ne vous en défendez pas, il n'y en a pas tant ! — C'est égal, ça ne me rassurait pas complètement. Octave est si séduisant ! mais je l'ai fait surveiller, je passe ma vie à ça, je ne comprends pas qu'on aime autrement. Octave n'est jamais venu ici pendant les absences de votre mari; par conséquent, il n'y avait rien. Aujourd'hui, il est venu vous amenant sa fille. C'est sa fille, n'est-ce pas? qu'est-ce que ça vous fait de me le dire? parole d'honneur, je ne dirai pas que vous me l'avez dit.

RAYMONDE.

Écoutez, madame, M. Octave doit être dans le jardin avec mon mari; je vais le prévenir qu'une dame désire lui parler

MADAME GUICHARD.

Non, ne lui dites pas que c'est une dame; dites-lui tout bonnement que quelqu'un le demande; si vous dites que c'est une dame, il devinera que c'est moi, et il arrangera une histoire.

RAYMONDE.

Je ferai comme vous désirez, madame.

MADAME GUICHARD.

Merci, merci! Dites donc, sans cérémonie... est-ce qu'on pourrait avoir un verre de bière, ou du vin et de l'eau?

RAYMONDE.

Certainement, madame. (*A part.*) Je suis perdue! (*Elle sort.*

SCÈNE IX.

MADAME GUICHARD, *seule; puis* RÉMY.

MADAME GUICHARD.

Si tu ne me dis pas toute la vérité, mon bel Octave, ça sera drôle! (*S'essuyant le front.*) Sapristi, qu'il fait chaud! — (*Rémy entre avec la bière.*) Ah! tu me sauves la vie, toi, mon garçon! (*Elle boit.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GUICHARD, MONTAIGLIN.

Madame Guichard à la même place qu'au tomber du rideau, lisant le journal et finissant son verre de bière ; puis Montaiglin.

MONTAIGLIN, s'approchant de madame Guichard.

Vous avez à me parler, madame?

MADAME GUICHARD.

Vous êtes M. de Montaiglin ?

MONTAIGLIN.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Madame votre épouse vous a prévenu?

MONTAIGLIN.

Oui, madame.

MADAME GUICHARD.

Je n'ai rien à vous dire, à vous; je suis tout de même bien aise de vous voir; mais c'est Octave qu'il me faut.

MONTAIGLIN.

Il est parti.

MADAME GUICHARD.

Pour Paris?

MONTAIGLIN.

Pour Paris.

MADAME GUICHARD.

Après ou avant que madame de Montaiglin vous avait averti de ma présence?

MONTAIGLIN.

Avant.

MADAME GUICHARD.

Ah! commandant, vous qui ne mentez jamais, pourquoi me dites-vous ça?

MONTAIGLIN.

Comment savez-vous que je ne mens jamais?

MADAME GUICHARD.

Ça se voit bien. Madame de Montaiglin est allée au-devant de vous et de M. Octave; il a dû demander à votre femme comment était la personne qui venait ainsi le relancer chez vous; madame de Montaiglin n'aura pas voulu mentir et, aux premiers renseignements, il m'aura reconnue tout de suite. Il aura pensé à se sauver, car il est poltron, il n'aime pas les scènes; mais, comme vous étiez là, et madame aussi, l'orgueil l'aura emporté sur la crainte, sans compter que vous étiez en droit d'exiger de lui une explication. Il va venir, le temps de se faire une figure et de trouver une histoire; c'est bien ça, n'est-ce pas? Il y a plus longtemps que moi que vous le connaissez, mais je le connais encore mieux que vous. Vous savez, les femmes, ça ne voit pas seulement dessus, ça voit dedans. La chambre de votre femme est là? (Elle lui montre la porte à sa gauche.) Eh bien (Elle lui montre la porte à sa droite.), je parie qu'il est là, derrière cette porte, qu'il nous écoute et qu'il regarde par le trou de la serrure. (Elle se dirige vers la porte, qu'elle ouvre sans même regarder de ce côté.) Allons, viens, Octave, viens, mon

garçon ! (Octave paraît.) Je vous demande pardon, commandant, de traiter votre maison comme la mienne, mais c'est grave, très-grave ; et il faut que ce gaillard-là s'explique.

SCÈNE II.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE.

Que désirez-vous, madame?

MADAME GUICHARD.

Tu fais de la dignité parce qu'il y a du monde. Monsieur sait très-bien qui je suis et dans quels termes nous sommes. Il n'y a qu'à voir le commandant pour savoir à qui l'on a affaire. Et, si tu étais comme lui, je n'aurais pas besoin de courir après toi.

MONTAIGLIN.

Je me retire, madame.

MADAME GUICHARD.

Si vous voulez rester, commandant, vous n'êtes pas de trop; mais, pour lui, je crois qu'il vaut mieux que nous soyons seuls.

MONTAIGLIN.

Oui, cela vaut mieux. (A Octave, bas, en riant.) Je te fais mon compliment, elle est charmante. (Il sort.)

SCÈNE III.

OCTAVE, MADAME GUICHARD.

OCTAVE.

Maintenant que nous sommes seuls, vous allez me dire de quel droit vous vous êtes permis de venir chez des gens que

vous ne connaissez pas, faire une scène ridicule et inconvenante. Heureusement pour vous, vous êtes tombée sur une femme du monde, très-bien élevée et d'une bonté extraordinaire ; une autre vous eût fait jeter à la porte par ses gens.

MADAME GUICHARD.

Tu as fini?

OCTAVE.

Et ne me tutoyez pas ici, à haute voix. Pour qui voulez-vous qu'on vous prenne? Songez que vous devez être ma femme.

MADAME GUICHARD.

Quel bonheur ! mais ce n'est pas sûr. Et puis je parlerai comme ça me viendra. Qu'est-ce que c'est que cette enfant?

OCTAVE.

Quelle enfant?

MADAME GUICHARD.

L'enfant que tu as amenée ici.

OCTAVE.

C'est une enfant.

MADAME GUICHARD.

A qui?

OCTAVE.

A un de mes amis.

MADAME GUICHARD.

A un de tes amis, qui se nomme ?

OCTAVE.

S'il avait voulu être nommé, il aurait reconnu l'enfant.

MADAME GUICHARD.

Et c'est toi qui es chargé ?...

OCTAVE.

De m'occuper de l'enfant, en l'absence du père. Je suis son correspondant.

MADAME GUICHARD.

Et pourquoi l'amènes-tu ici?

OCTAVE.

Parce que son père, qui est des amis aussi de M. de Montaiglin, a demandé à celui-ci de s'en charger.

MADAME GUICHARD.

Et pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de cette enfant et de cet ami?

OCTAVE.

Parce que c'était un secret.

MADAME GUICHARD.

Tu sais que je ne crois pas un mot de ce que tu me dis?

OCTAVE.

Comme il vous plaira.

MADAME GUICHARD.

Je veux... je veux, entends-tu, savoir la vérité.

OCTAVE.

Je vous l'ai dite.

MADAME GUICHARD.

Cette enfant est ta fille.

OCTAVE.

Vous aimez mieux ça? eh bien, soit, c'est ma fille.

MADAME GUICHARD.

N'essaye pas de me donner le change. Oui, c'est ta fille. La mère, où est-elle?

OCTAVE.

Elle est morte.

MADAME GUICHARD.

Ce n'est pas vrai!

OCTAVE.

Elle vit.

MADAME GUICHARD.

Tu te moques de moi.

OCTAVE.

Vous ne voulez pas me croire, ce n'est pas ma faute.

MADAME GUICHARD.

Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais une enfant?

OCTAVE.

Parce que cela ne m'a pas plu.

MADAME GUICHARD.

Ah! c'est comme ça que tu le prends?

OCTAVE.

Je le prends comme je dois avec une femme à qui l'on ne peut rien dire comme à une autre, et qui est toujours prête à faire des esclandres, comme une femme de bas étage.

MADAME GUICHARD.

C'est vrai, je suis une femme de rien, une fille du peuple, une femme de bas étage, comme tu dis. C'est à peine si je sais lire et écrire, et je parle, Dieu sait comme! J'ai été servante d'auberge, c'est vrai! mais, aujourd'hui, je suis madame Guichard; je suis veuve, j'ai deux maisons à Paris, qui me donnent cinquante mille livres de rente. Il m'a épousée lui, Guichard, quand je n'avais rien, il ne m'a jamais causé un chagrin. C'était un brave homme.

OCTAVE.

Est-ce que je vous reproche de l'avoir aimé, moi?

MADAME GUICHARD.

Imbécile! Elle était du monde, cette femme, — de ton monde à toi?

OCTAVE.

Oui.

MADAME GUICHARD.

Jolie?

OCTAVE.

Très-jolie.

MADAME GUICHARD.

Tu la revois ? (Silence volontaire d'Octave.) Réponds donc !

OCTAVE.

Puisque je vous dis qu'elle est morte.

MADAME GUICHARD.

Ta parole ?

OCTAVE.

Ma parole.

MADAME GUICHARD.

D'honneur ?

OCTAVE.

D'honneur.

MADAME GUICHARD.

Tu l'as aimée?

OCTAVE.

Oui.

MADAME GUICHARD, étouffant un sanglot.

Beaucoup?

OCTAVE.

Beaucoup.

MADAME GUICHARD.

Longtemps?

OCTAVE.

Jusqu'à sa mort.

MADAME GUICHARD.

Malheur! Et quand est-elle morte ?

OCTAVE.

Il y a deux ans.

MADAME GUICHARD.

Depuis que tu me connais ?

OCTAVE.

Oui.

MADAME GUICHARD.

Et tu la revoyais !

OCTAVE.

Rarement. Elle était malade, ne pouvait guère me recevoir et ne pouvait sortir.

MADAME GUICHARD.

Elle ne pouvait pas voir sa fille, alors ?

OCTAVE.

Non.

MADAME GUICHARD.

Tant mieux.

OCTAVE.

Vous êtes méchante.

MADAME GUICHARD.

Je souffre, tu le vois bien. Tu m'as menti; tu m'as dit que tu n'avais jamais aimé. Tu avais eu des caprices, comme tous les jeunes gens, mais tu n'avais jamais aimé, disais-tu; c'était là l'important pour moi. Pourquoi n'as-tu pas fait ton devoir ? pourquoi ne l'as-tu pas épousée, cette femme ? Elle était donc pauvre ?

OCTAVE.

Elle était mariée.

MADAME GUICHARD.

Il n'y a donc pas que les anciennes servantes qui trompent leur mari ? Et le mari ?

OCTAVE.

Le mari vit toujours.

MADAME GUICHARD.

Et l'enfant, comment avez-vous fait ?

OCTAVE.

Le mari était absent, alors.

MADAME GUICHARD.

Alors, l'enfant a été déclaré ?...

OCTAVE.

Père et mère inconnus.

MADAME GUICHARD.

Pourquoi ne lui as-tu pas donné ton nom?

OCTAVE.

Je ne pouvais pas le reconnaître sans risquer de compromettre la mère; la recherche de la maternité est permise.

MADAME GUICHARD.

Est-ce vrai, tout ça?

OCTAVE, affectant l'impatience.

Allez-y voir.

MADAME GUICHARD.

Où?

OCTAVE.

A la mairie du huitième arrondissement, à la date du 11 août 1862... Adrienne-Marie-Pauline....

MADAME GUICHARD.

Voilà trois ans que tu me connais, tu ne t'es pas trahi une fois. Ah! tu es trop fort pour moi, je ne pourrai plus avoir confiance en toi maintenant, moi qui croyais tout ce que tu me disais! Qu'est-ce que je vais devenir? (Elle pleure dans ses mains.)

OCTAVE.

Adieu!

MADAME GUICHARD.

Comment adieu?

OCTAVE.

Vous avez raison; nous ne devons plus nous revoir. Je pars.

MADAME GUICHARD.

Tu pars. Eh bien, et moi?

OCTAVE.

Vous! je vous rends votre liberté.

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

OCTAVE.

Il le faut, cependant.

MADAME GUICHARD.

Il le faut! pourquoi?

OCTAVE.

Parce que, décidément, nous ne nous entendrons jamais. Il y a entre nous, ce n'est pas votre faute, une trop grande différence de caractères et d'habitudes. Vous ne pouvez vous changer; vous êtes violente, soupçonneuse, jalouse; moi, j'ai besoin d'épanchements intimes, je suis une nature confiante. Avec vous, auprès de vous, je me contrains sans cesse; j'ai toujours peur de vous faire de la peine, car je sais que vous êtes bonne au fond, et je n'oublie jamais tout ce que je vous dois. Je ne demandais qu'à vous dire la vérité, et puis j'ai eu peur que vous ne vous en prissiez à cette enfant.

MADAME GUICHARD.

Moi?

OCTAVE.

Vous. Est-ce que la jalousie sait où elle va? J'ai résolu de me taire. Il y a dans nos mœurs d'hommes du monde des sous-entendus, des nuances, des finesses que vous ne comprendrez jamais. Séparons-nous pendant que cela nous est encore possible. Une fois mariés, nous nous haïrions faute de nous comprendre. A quoi bon?

MADAME GUICHARD.

Ah! que tu me connais bien! que tu sais bien que je ne puis pas me passer de toi! Malheureuse que je suis! Quel empire as-tu donc sur ma volonté, et que me sert d'être forte comme un cheval? Tu me mènes comme tu veux. C'est que, en effet, tu es d'une autre race que moi; tu as des petits pieds, tu as des petites mains; c'est toi la femme. Et tes

yeux, et ta voix! Je t'adore, et j'ai envie de t'étouffer; ça ne me serait pas difficile, et je te suis soumise comme un chien. (Avec une sorte de rugissement de colère.) Ah! ah! je t'aime trop!

OCTAVE.

Non, vous ne m'aimez pas.

MADAME GUICHARD.

Oh! n'abuse pas, crois-moi, n'abuse pas de ta puissance! Si jamais je me reprenais, si jamais je parvenais à te rejeter de mon cœur et de ma pensée, ce serait effrayant pour toi; je ne sais pas ce que je te ferais! Finissons-en. La mère de cette enfant est morte, c'est bien vrai?

OCTAVE.

Je vous ai donné ma parole.

MADAME GUICHARD.

Eh bien, va chercher cette enfant, et emmenons-la: je la prends, je me charge d'elle.

OCTAVE.

Vous vous chargez de cette enfant?

MADAME GUICHARD.

Oui, de l'enfant de l'autre. Tu ne diras plus que je ne t'aime pas; du reste, c'est à prendre ou à laisser; je t'en donne ma parole d'honneur de commerçante; tu sais, celles-là sont bon teint; je ne t'épouse qu'avec ta fille dans ma maison. Et, si la mère vit, qu'elle s'adresse à moi, elle trouvera à qui parler.

OCTAVE, troublé.

Soit; mais à quoi bon vous donner cet embarras, vous imposer ce sacrifice?

MADAME GUICHARD.

Cela me plaît; et à quoi bon donner cet embarras, imposer ce sacrifice à des étrangers? Tu es toute ma famille, je suis toute la tienne; il est naturel que ta fille vive avec nous.

OCTAVE.

Certainement, mais...

MADAME GUICHARD.

Mais quoi?

OCTAVE.

Madame de Montaiglin trouvera très-extraordinaire...

MADAME GUICHARD.

Que tu élèves ta fille, et que, moi t'épousant, je l'accepte comme la mienne?

OCTAVE.

Voulez-vous que je vous dise la vérité? je crois que pour cette enfant il vaut mieux qu'elle reste ici.

MADAME GUICHARD.

Je l'élèverais trop mal, n'est-ce pas? Sois tranquille, on lui donnera des maîtres.

OCTAVE.

Oui; mais, ma chère, on ne vient pas chez des amis, chez des gens comme il faut, leur demander de se charger d'une enfant, et, quand ils ont accepté, la leur reprendre deux heures après. Ménagez mon amour-propre! Que je n'aie pas l'air d'être mené comme si j'étais un enfant moi-même!

MADAME GUICHARD.

Il n'y a pas d'amour-propre là-dedans, et monsieur et madame de Montaiglin comprendront très-bien, au contraire, que tu reprennes ta fille, du moment que je consens à l'élever. Ils n'ont pas eu le temps en deux heures de s'attacher à elle, et, s'ils lui portent quelque intérêt, ils seront enchantés de ce dénoûment, qui est un grand bonheur pour cette petite. (Elle se dirige vers la porte.)

OCTAVE.

Où allez-vous?

MADAME GUICHARD.

Je vais leur expliquer tout ça, puisque tu n'oses pas l'expliquer toi-même.

OCTAVE.

Comme vous vous agitez, comme vous vous tourmentez, comme vous vous mettez la cervelle à l'envers! Vous voulez avoir cette enfant? eh bien, vous l'aurez. Quand vous n'en voudrez plus, on la ramènera ici ou autre part.

MADAME GUICHARD.

Elle sera véritablement ma fille, je t'en réponds. Je suis tout aussi capable qu'une autre d'aimer un enfant. Je souffre assez de ne pas en avoir. Ah! si j'avais un enfant de toi! Dis-moi que tu m'aimes un peu?

OCTAVE.

Vous le savez bien, folle!

MADAME GUICHARD, regardant sa montre et redevenue joyeuse.

Quelle heure est-il? une heure. Il me faut une heure pour aller à Paris, une heure pour faire ce que j'ai à y faire.

OCTAVE.

Quoi?

MADAME GUICHARD, gaiement.

Ça ne te regarde pas.

OCTAVE.

Vous me faites trembler.

MADAME GUICHARD.

Je suis si bête, n'est-ce pas? Une heure pour revenir, je serai ici entre quatre et cinq heures avec ma voiture, et nous emmènerons l'enfant.

OCTAVE.

Pas aujourd'hui.

MADAME GUICHARD.

Parce que?...

OCTAVE.

Parce que le commandant, qui part demain, m'a demandé de dîner avec lui; j'ai accepté. Je ne puis pas lui dire maintenant que je refuse.

MADAME GUICHARD.

C'est juste; eh bien, nous dînerons tous ensemble ici; il m'invitera.

OCTAVE.

J'en doute.

MADAME GUICHARD.

Je sais ce que je dis; ce soir, lui et moi, nous serons les meilleurs amis du monde. Je ne te dis que ça. Reste avec ce monsieur et cette dame, annonce-leur ma résolution. A mon retour je m'excuserai d'être partie sans avoir pris congé d'eux. Tu vois qu'on sait son monde, quand on veut s'en donner la peine; mais je n'ai pas de temps à perdre. Adieu... Oh! je t'aime! (Elle sort en lui envoyant des baisers.)

SCÈNE IV.

OCTAVE, seul.

Elle ne se doute de rien; mais, maintenant, il faut décider Raymonde à rendre Adrienne. Il le faut, ou elle est perdue, et moi aussi.

SCÈNE V.

OCTAVE, RAYMONDE.

RAYMONDE, entrant.

Je viens de voir partir madame Guichard. Pourquoi cette visite? Que veut-elle?

OCTAVE.

Elle veut se charger d'Adrienne; elle veut me donner cette preuve d'affection.

RAYMONDE.

Vous avez refusé ?

OCTAVE.

J'ai consenti, et j'allais vous en informer.

RAYMONDE.

Vous voulez me reprendre Adrienne !

OCTAVE.

Il n'y a pas moyen de faire autrement. Quelle raison donner? Si j'hésite seulement, madame Guichard devinera tout. C'est pour vous, ce que j'en fais.

RAYMONDE.

Vous êtes fou !

OCTAVE.

Que comptez-vous donc faire ?

RAYMONDE.

Cette enfant est ici et elle y restera. Est-ce que vous n'avez pas eu la mesure de mon amour pour elle en me voyant me prêter à votre supercherie, et vous aider à surprendre la confiance du plus juste et du meilleur des hommes ? Et vous croyez que, après cet effort, mon amour va vous rendre cette enfant, et que je vais consentir à m'en séparer pour toujours? Car, la donner à votre femme, c'est consentir à ne plus la voir.

OCTAVE.

Je vous l'amènerai de temps en temps.

RAYMONDE.

Inutile. Trouvez un moyen Arrangez-vous, ça ne me regarde pas.

OCTAVE.

Il n'y a pas de moyen possible. Tout ce que j'ai pu faire a été d'empêcher madame Guichard d'aller vous annoncer elle-même la décision qu'elle venait de prendre, et sur laquelle elle ne reviendra pas. Réfléchissez une minute et vous verrez que c'est sérieux. Il y va de votre bonheur, dont j'ai eu souci, et dont j'ai souci encore, malgré votre injustice à mon égard. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que l'enfant vous restât! S'il ne s'agissait que de mon intérêt, comme vous paraissez le croire, j'aurais sacrifié mon intérêt. Madame Guichard manque d'éducation, elle ne manque ni de pénétration ni d'esprit; j'ai commencé par mentir, mais elle n'a pas été dupe de l'histoire que je lui racontais, et il a fallu tout avouer, tout, excepté ce qui pouvait vous faire soupçonner. Si elle entrevoyait que c'est vous la mère, elle se figurerait que notre intimité continue depuis mes engagements avec elle et doit subsister encore après mon mariage. Elle n'aurait qu'une idée : se venger brutalement, grossièrement, irréparablement. Que voulez-vous! c'est comme ça. Mon mariage serait rompu. peu vous importe; cela m'importe un peu plus à moi. Si cela devait s'arrêter là, j'en prendrais peut-être mon parti comme vous, mais elle dira tout à votre mari; il faudra que je me batte avec lui; qu'il me tue ou que je le tue; et dame! je ferai mon possible pour ne pas être tué! Chacun pour soi.

RAYMONDE.

M'aurez-vous fait assez de mal dans votre vie

OCTAVE.

Ce n'est pas moi, ce sont les circonstances. Croyez-moi, commençons par gagner du temps. Une fois que votre mari sera parti, nous craindrons beaucoup moins madame Guichard, et nous pourrons aviser.

RAYMONDE, qui n'avait pu retenir ses larmes, les essuyant tout à coup,
Vous avez raison.

OCTAVE.

A la bonne heure. Et puis elle est si changeante! Elle n'est pas plus faite pour être mère que moi! L'enfant l'ennuiera et elle sera trop heureuse un beau jour de vous la rendre. Je vous promets, du reste, de faire tout mon possible pour cela.

RAYMONDE.

Et quand faut-il lui livrer ma fille?

OCTAVE.

Elle va revenir la chercher à cinq heures.

RAYMONDE.

C'est bien bon à elle de nous avoir donné jusque-là. Mais il faut que je prépare Adrienne à cette idée, sans quoi elle se trahira; car on ne peut pas lui demander, à cette enfant, bien qu'elle soit née de vous, votre présence d'esprit et votre circonspection. Ce qu'elle a fait ce matin est déjà au-dessus de son âge; si elle se trahit, mon mari saura tout; il n'y aura pas de votre faute non plus, mais il le saura et j'en mourrai, ce qui ne servira de rien. Vous qui avez du sang-froid et qui êtes maître de vous, allez retrouver M. de Montaiglin et tenez-le éloigné assez longtemps de la maison pour que je puisse parler à Adrienne et qu'il ne puisse voir ni ses larmes ni les miennes; et puis, lorsque votre fiancée viendra la chercher, si vous pouvez obtenir qu'elle me la laisse jusqu'à demain, jusqu'après le départ de mon mari, je vous serai très-reconnaissante; quant aux raisons à lui donner, vous les trouverez plus facilement que moi qui ai la tête perdue. Allez, monsieur, allez! c'est le seul service que je vous aurai demandé de ma vie; vous me le devez peut-être, et ce sera le dernier, je vous le promets.

OCTAVE.

Du sang-froid, du sang-froid, et comptez sur moi.

RAYMONDE.

Merci. (Il sort.)

SCÈNE VI.

RAYMONDE, seule.

Allons, je suis perdue, ou comme femme ou comme mère. Ah! l'habitude du bonheur se prend vite; il n'y a pas deux heures que j'avais commencé, et j'étais déjà convaincue qu'il serait éternel, que Dieu me le devait peut-être! Le châtiment ne s'est pas fait attendre; il n'est que juste; mais cette enfant, il faut la sauver. Que je souffre, moi qui suis coupable, c'est bien naturel; mais elle, qui est innocente, ce serait abominable. Il ne faut pas que cela soit. Elle ne peut être livrée à cette femme qui ne l'aime pas, qui se vengera sur elle chaque fois que son mari la fera souffrir. Oh! cet homme! A quoi était donc occupée la bonté de Dieu le jour où il est né? — Que faire? — Me sauver avec Adrienne? Et lui, mon mari, qui m'a donné son nom, qui croit en moi, qui compte sur moi pour le repos de sa vieillesse, que je respecte et que j'aime, l'abandonner, le déshonorer?... Non... Gagner du temps jusqu'à son départ d'abord. Après, quand il ne sera plus là, quand j'aurai une année devant moi, alors nous verrons. Il s'agit de tromper cette femme. Tromper, je ne saurai pas... Tu te vantes, malheureuse! voilà six ans que tu trompes le cœur le plus loyal et le plus confiant. Une fois de plus, qu'est-ce que ça te coûtera? C'était la première fois qu'il ne fallait pas mentir; maintenant, qu'importe! et puis il s'agit de ton enfant, de ton enfant qui ne t'a pas demandé à naître, et à qui tu dois tout sacrifier maintenant, même ton honneur, ou ce qui t'en reste. Si tu disais tout à ton mari, ce serait bien plus simple. Et s'il te méprise? et s'il te chasse? et s'il en meurt? Et puis, entrer dans le récit de la chute et de l'opprobre, jamais! Mon Dieu! que je suis malheureuse!

(Elle s'assied, pose ses coudes sur ses genoux, cache sa tête dans ses mains comme pour y concentrer sa pensée, et pleure en silence quelques secondes. Se relevant tout à coup.) Je suis là à discuter, à pleurer, à craindre. Est-ce qu'il y a une force au monde qui puisse me séparer de mon enfant tant que je suis vivante? Il s'agit bien de moi! c'est elle qu'il faut garantir. Quant à moi, nous verrons bien après ce qui m'arrivera. Elle dort, la pauvre petite! (Ouvrant tout doucement la porte de sa chambre et la refermant sans bruit.) Laissons-la dormir.

SCÈNE VII

RAYMONDE, ADRIENNE, paraissant et venant l'embrasser par derrière.

RAYMONDE.

Je t'ai réveillée.

ADRIENNE.

Non, j'ouvrais les yeux. Ah! que j'ai bien dormi et que je me sentais bien en dormant!

RAYMONDE.

Tant mieux! tu auras repris des forces, et tu en as besoin.

ADRIENNE.

Qu'est-ce qu'on t'a fait?

RAYMONDE.

Chère enfant, tu ne penses qu'à moi.

ADRIENNE.

A qui veux-tu que je pense?

RAYMONDE.

Écoute-moi bien! Tu m'as dit que tu avais du courage et de la volonté?

ADRIENNE.

Oui; que faut-il faire?

RAYMONDE.

Il faut que nous nous séparions pendant quelque temps. Prépare-toi à cette idée.

ADRIENNE.

Oh! jamais!

RAYMONDE.

Il le faut.

ADRIENNE.

Mais nous nous reverrons?

RAYMONDE.

Et très-vite, je te le jure.

ADRIENNE.

Où faut-il aller?

RAYMONDE.

N'importe où, pourvu que tu ne sois pas ici. Ecoute-moi bien.

ADRIENNE.

Oh! je t'écoute.

RAYMONDE.

Il va venir aujourd'hui ici une dame que tu ne connais pas, qui doit être la femme de M. Alphonse, et qui veut absolument t'emmener avec elle.

ADRIENNE.

Je ne veux pas!

RAYMONDE.

Ni moi non plus; mais nous ne pouvons nous y opposer l'une et l'autre qu'au risque des plus grands dangers pour moi; il faut donc prendre patience jusqu'à demain, ce n'est pas long, et tu n'auras même pas, d'ici à demain, à quitter cette maison; seulement, prends sur toi d'être très-aimable

avec cette dame, d'avoir l'air d'accepter tout ce qu'elle t'offrira, d'en être heureuse même, et nous obtiendrons ainsi d'elle qu'elle te laisse avec nous jusqu'à demain. Demain, nous n'aurons plus rien à craindre d'elle.

ADRIENNE, très-attentive.

Alors?

RAYMONDE.

Alors, comme tu es intelligente, comme tu es brave, comme tu m'aimes...

ADRIENNE.

Oh!...

RAYMONDE.

Et comme il ne faudra pas qu'on sache de longtemps ce que tu seras devenue, comme il faudra que j'aie l'air de l'ignorer moi-même, tu partiras d'ici toute seule, personne ne doit être dans la confidence, et tu t'en iras chez ma vieille nourrice, rue des Dames, 12, à Montmartre. N'oublie pas cette adresse, dans le cas où je ne pourrais plus te parler seule d'ici là. Il faut tout prévoir, et qu'au premier signe tu comprennes qu'il est temps de partir.

ADRIENNE.

Oh! je comprends, je comprends, sois tranquille.

RAYMONDE.

Tu laisseras ici une lettre où tu diras que tu ne peux vivre ni avec moi, ni avec cette dame; et comme, après tout, cette dame n'a aucun droit sur toi, elle en prendra son parti, et nous nous rejoindrons pour toujours; nous partirons. Enfin, je m'arrangerai de telle manière que nous ne nous quitterons plus.

ADRIENNE.

Montmartre, rue des Dames, n° 12. S'il fallait m'en aller avant demain, tu n'aurais qu'à me dire un mot, à faire un geste; je me sauve. Quant à ta dame, elle peut être sûre que

je l'adorerai tant qu'elle voudra jusqu'à demain. Ah! Et le nom de ta nourrice que tu oublies?

RAYMONDE.

La mère Simon; je vais lui écrire.

ADRIENNE, bas.

Monsieur de Montaiglin!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MONTAIGLIN.

MONTAIGLIN, s'approchant de Raymonde.

Tu as pleuré?

RAYMONDE.

Moi? non.

MONTAIGLIN.

Tu as les yeux tout rouges! qu'est-ce que tu as?

ADRIENNE.

C'est que je racontais à madame combien j'ai été triste et malheureuse jusqu'à ce jour, et elle ne pouvait s'empêcher de pleurer.

MONTAIGLIN, l'embrassant.

Rentrez un moment dans votre chambre, mon enfant; j'ai à causer avec madame de Montaiglin.

RAYMONDE, à part.

Mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a?

ADRIENNE.

Adieu, monsieur.

MONTAIGLIN.

Au revoir, mon enfant. (Adrienne sort en envoyant à Raymonde un baiser que Montaiglin ne voit pas.)

SCÈNE IX.

MONTAIGLIN, RAYMONDE.

MONTAIGLIN, tout en cachetant des lettres et en rangeant des papiers sur la table.

Octave t'a dit que sa femme consent à prendre cette enfant avec elle?

RAYMONDE.

Comment le savez-vous?

MONTAIGLIN.

Il vient de me le dire, et m'a chargé de l'excuser auprès de toi et de te faire comprendre la situation.

RAYMONDE, à part.

Ah! le misérable! (Haut.) En effet, il m'a annoncé cette nouvelle.

MONTAIGLIN.

C'est ce qui pouvait arriver de plus heureux à cette petite.

RAYMONDE.

Croyez-vous que cette enfant puisse être heureuse avec ce père qui ne l'a jamais aimée et cette femme qui ne l'a jamais vue? Qui sait si cette créature mal élevée, irascible, jalouse, ne va pas la martyriser?

MONTAIGLIN.

Non, cette femme-là n'est pas méchante.

RAYMONDE.

Adrienne n'en tremble pas moins de peur. C'était de cela que nous parlions quand vous êtes arrivé. M. Octave m'avait priée de la préparer à cette résolution, et, dès les premiers mots, elle a fondu en larmes, et avec des termes si touchants, si au-dessus de son âge, en me suppliant tellement de la

garder avec nous, que je n'ai pu retenir mes larmes non plus, et que j'allais vous prier d'intercéder auprès de son père.

MONTAIGLIN.

Il n'y a pas à essayer. Madame Guichard a fait de cette clause la condition expresse de son mariage; il vient de me le dire. Elle aimera peut-être cette enfant. Ces natures élémentaires et incultes sont capables de tous les excès, même dans le bien. La présence de cette enfant eût été une grande distraction pour toi, mais c'eût été aussi une grande responsabilité pour nous. Cette responsabilité, je l'acceptais de grand cœur, mais mieux vaut, peut-être, qu'une autre s'en charge. Madame Guichard est riche, elle n'aura probablement pas d'enfant. Le bonheur d'Adrienne est peut-être là. En tout cas, nous ne pouvons pas mettre obstacle aux résolutions de son père. Il nous l'a confiée ce matin, il nous la reprend ce soir : c'est son droit, c'est même son devoir; pour une fois qu'il le fait, il ne faut pas le lui reprocher.

RAYMONDE.

C'est juste. Mais si l'enfant ne veut pas aller avec cette femme?

MONTAIGLIN.

Il faudra bien qu'elle obéisse.

RAYMONDE.

Quel titre invoquera M. Octave?

MONTAIGLIN.

Il est son père.

RAYMONDE.

Qu'est-ce qui le prouve? Il ne lui a pas donné son nom, il nous l'a dit.

MONTAIGLIN.

Il a pris soin d'elle jusqu'à présent.

RAYMONDE.

Est-ce bien sûr?

MONTAIGLIN.

Nous ne connaissons cette enfant que par lui, et, si peu de droits qu'il ait sur elle, il en a encore plus que nous.

RAYMONDE, malgré elle.

Cet homme sera cause d'un malheur.

MONTAIGLIN.

Parce que ?...

RAYMONDE, s'oubliant et se trahissant peu à peu.

Parce que cette enfant me disait là, à l'instant, qu'elle aimerait mieux mendier son pain, qu'elle aimerait mieux mourir que de vivre avec M. Alphonse, comme elle l'appelle, et cette étrangère. Les enfants ont des intuitions, des pressentiments; ils sentent, ils devinent même ce qu'ils ne comprennent pas; vous le savez si bien que vous n'avez pas voulu parler de ces choses-là devant Adrienne. Elle est tendre, elle est affectueuse, elle n'a jamais eu avec qui s'épancher; elle a besoin de tendresse et de soins, elle sent qu'elle aura tout cela ici; une émotion violente peut la tuer. Pauvre petite! Elle a eu une enfance si triste, si abandonnée! voyez comme elle est pâle et frêle, et comme le malheur précoce a développé son intelligence et sa sensibilité! Songez donc ce que c'est que de n'avoir pas de parents, de vivre avec des paysans ignorants et grossiers qui ne voyaient en elle qu'un salaire à gagner et qui l'auraient vendue à cette femme qui espionnait son futur mari, si celui-ci n'avait eu l'idée de nous l'amener! Et ce misérable, plus vénal encore que ces mercenaires, la vend, son enfant, à cette créature, et vous, vous, le meilleur des hommes, vous trouvez cela tout simple et vous ne défendez pas contre lui ce petit être qui commençait à respirer, dont le pauvre petit cœur contracté depuis si longtemps commençait à s'ouvrir et à naître. Il n'y a donc pas de justice, ici-bas ni là-haut, pour empêcher de pareilles infamies!

MONTAIGLIN, qui, depuis quelques instants, regarde fixement Raymonde sans que celle-ci s'en aperçoive, se levant, lui mettant la main sur l'épaule et la regardant bien en face.

Raymonde ! — C'est ta fille.

RAYMONDE, se jetant dans les bras de Montaiglin avec un cri d'aveu, de repentir et de confiance.

Ah !

MONTAIGLIN la tient dans ses bras. Après un silence, et une grande lutte intérieure :

C'est bien, nous la garderons.

RAYMONDE, se reculant, le regardant avec admiration et joignant les mains.

Qu'est-ce que tu dis là, si simplement ? Nous la garderons ! tu le veux bien ? Tu me pardonnes ?

MONTAIGLIN.

Je n'ai rien à te pardonner; je ne t'ai rien demandé; tu ne m'as pas menti. Tu aurais peut-être mieux fait, dans l'intérêt de l'enfant, de me dire la vérité plus tôt, voilà tout.

RAYMONDE.

C'est vrai; mais comment prévoir qu'il y aura dans le monde un homme assez généreux pour comprendre et pardonner tout de suite. J'étais mère et j'ai voulu rester mère. Oui, j'aurais dû tout te dire lorsque Dieu m'a mise sur ton chemin; je te dirai tout, tu verras ce que tu dois faire.

MONTAIGLIN.

Je sais tout ce que je dois savoir.

RAYMONDE.

Tu n'exiges pas que je me confesse, que je rougisse et que je m'humilie ?

MONTAIGLIN.

A quoi bon ?

RAYMONDE.

Tu me méprises ?

MONTAIGLIN.

Je te plains !

RAYMONDE.

Je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux ta colère. Tu vas douter de tout ce que je t'ai dit et de tout ce que je te dira maintenant. Cependant je te jure qu'il n'y a pas eu consentement de ma part. Il y a eu ignorance ! Et de sa part à lui, ruse, attentat, violence ! Ah ! le maudit ! le lâche ! Trahison avant, abandon après ; et, entre les deux, je ne sais quels conseils abominables ! Mon père était mort ! ma pauvre mère, qui n'avait su que m'aimer, sans savoir me renseigner ni me défendre, elle en est morte. Si je ne me suis pas tuée, moi, c'est que je devais vivre pour cette enfant. C'était mon devoir ; mais mon devoir aussi était de repousser ta main quand tu me l'as tendue, puisque je n'étais plus digne de toi, ou de confier la vérité à ton honneur et à ton amour ; je ne l'ai pas fait ! je suis une coupable vulgaire, sans excuse ! Je pensais à elle tous les jours et je ne te le disais pas ! Je te trompais ; tu croyais être seul dans mon cœur, elle y était avec toi. A peine étais-tu parti, que j'allais la voir. Ce n'est pas moi cependant qui ai eu la pensée de l'amener ici, c'est lui, ce matin, il m'a menacée de la faire partir, si je ne consentais pas ; j'ai consenti. Ah ! que cela me fait de bien de t'avoir tout dit ; mais, je t'en prie, punis-moi !

MONTAIGLIN.

Créature de Dieu, être vivant et pensant qui as failli, qui as souffert, qui te repens, qui aimes et qui implores, où veux-tu que je prenne le droit de te punir ?

RAYMONDE.

Ah ! tu es trop noble, tu me dépasses trop ! Je ne comprends plus, mais je t'admire, je te bénis et je t'aime. Tu me

rends mon enfant! tu me le permets! tu veux bien que je l'embrasse devant toi! Qu'est-ce que je ferai pour toi à mon tour? Si tu savais comme c'est beau, ce que tu fais là! Oui, oui, tu me feras oublier ma faute; moi, toute seule, je ne pourrais pas. (*Il la tient sur sa poitrine avec une main, tandis que de l'autre il s'essuie les yeux.*) Tu souffres aussi, tu croyais en moi, je te fais beaucoup de mal, et tu me tiens dans tes bras et tu me tutoies comme hier. Ah! que tu es grand! Ah! que tu es bon!

MONTAIGLIN.

Lorsque je t'ai épousée, ne t'ai-je pas promis aide et protection dans toutes les circonstances de la vie? Tu n'en doutais pas tout à l'heure, puisque ton premier mouvement a été de te jeter dans mes bras. Tu as bien fait, c'est là ton refuge et ton salut, et je tiendrai l'engagement que j'ai pris devant Dieu. On veut t'enlever ton enfant: c'est une infamie; compte sur moi. Personne ne te fera de mal. Tu es mère, tu es bonne mère, tu es sacrée!

RAYMONDE.

Mais, moi aussi, j'avais fait un serment.

MONTAIGLIN.

D'obéissance et de fidélité. Depuis que tu as fait ce serment, tu n'as porté aucune atteinte ni à mon affection, ni à mon honneur, n'est-ce pas? Il ne te reste plus maintenant qu'à obéir et tu auras tenu ton serment tout entier.

RAYMONDE.

Ordonnez!

MONTAIGLIN.

Tu as l'acte de naissance de cette enfant?

RAYMONDE.

Oui.

MONTAIGLIN.

Tu me le donneras. Et puis pas un mot à qui que ce soit,

et quoi qu'il arrive, de ce qui vient de se passer entre nous, car tout n'est pas fini.

RAYMONDE.

Je tremble!

MONTAIGLIN.

Ne crains rien. Ton honneur et ta réputation n'auront rien à redouter. Je ferai tout ce qu'il faudra faire.

RAYMONDE.

Et moi! que dois-je faire encore?

MONTAIGLIN.

Toi! va embrasser ta fille. (Elle sort. Montaiglin reste un moment immobile, puis se dirige vers la table, s'assied, essuie une dernière fois ses yeux, et se met à écrire.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉMY, DIEUDONNÉ, puis MONTAIGLIN.

RÉMY, à Dieudonné.

Si vous voulez attendre là un instant, monsieur, je vais prévenir le commandant. Qui annoncerai-je ?

DIEUDONNÉ.

Dieudonné, premier clerc de maître Robertot, notaire.

RÉMY.

Voici justement le commandant. (Il salue et se dispose à sortir.)

MONTAIGLIN.

Ne t'éloigne pas, Rémy, j'aurai peut-être besoin de toi.

RÉMY.

Oui, mon commandant.

MONTAIGLIN.

Si cette dame qui est venue tantôt revient, — elle doit revenir, — tu me l'amèneras, à moi, et non à madame de Montaiglin. Si tu rencontres M. Octave, qui doit être dans le jardin, tu me l'enverras.

RÉMY.

Oui, commandant. (Il sort.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, hors RÉMY.

MONTAIGLIN.

Je vous demande pardon, mon cher monsieur Dieudonné, de vous avoir dérangé. J'aurais dû passer chez vous; mais je pars demain et j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

DIEUDONNÉ.

Tout à votre service, commandant, et trop heureux...

MONTAIGLIN.

Il s'agit d'un acte de reconnaissance.

DIEUDONNÉ.

Un enfant naturel?

MONTAIGLIN.

Oui.

DIEUDONNÉ.

Rien de plus simple.

MONTAIGLIN.

Quelles sont les formalités?

DIEUDONNÉ.

Si le père est célibataire et majeur, cela va tout seul; s'il est marié, il faut le consentement de sa femme.

MONTAIGLIN.

Bien!

DIEUDONNÉ.

L'enfant a été inscrit?...

MONTAIGLIN.

Père et mère inconnus.

DIEUDONNÉ.

Nous n'avons pas à nous occuper de la mère?

MONTAIGLIN.

Non.

DIEUDONNÉ.

C'est qu'elle peut, comme quiconque y a intérêt, attaquer la reconnaissance faite par le père.

MONTAIGLIN.

Elle ne l'attaquera pas. Il est même probable qu'elle ne se fera jamais connaître.

DIEUDONNÉ.

Où est l'acte de naissance ?

MONTAIGLIN.

Le voici...

DIEUDONNÉ.

« Une enfant du sexe féminin déclarée sous les noms d'Adrienne-Marie-Pauline. Père et mère inconnus... » C'est en règle. Quand faut-il cet acte ?

MONTAIGLIN.

Tout de suite.

DIEUDONNÉ.

Le nom du père ?

MONTAIGLIN.

Vous le laisserez momentanément en blanc.

DIEUDONNÉ.

Célibataire ou marié ?

MONTAIGLIN.

Laissez en blanc aussi.

DIEUDONNÉ.

Bien.

MONTAIGLIN.

Avez-vous du papier timbré ?

DIEUDONNÉ.

Oui, vous m'avez fait dire d'en apporter.

MONTAIGLIN.

Eh bien, cher monsieur, mettez-vous là, et procédez.

DIEUDONNÉ.

C'est que, pour la régularité de l'acte, il faut que je sois assisté d'un second notaire.

MONTAIGLIN.

Ou de deux témoins, je crois?

DIEUDONNÉ.

Oui.

MONTAIGLIN.

On trouvera les deux témoins, soyez tranquille. Mettez-vous là et préparez l'acte, pendant que je cause avec monsieur. (Octave paraît.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, OCTAVE.

OCTAVE, regardant Montaiglin avec anxiété.

Vous m'avez fait demander, commandant?

MONTAIGLIN, après un silence où l'on sent qu'il fait un grand effort de volonté pour rester calme devant Octave.

Oui, j'ai à causer avec... toi... (Octave l'étudie encore du coin de l'œil et l'attitude de Montaiglin le rassure.) J'ai parlé à ma femme.

OCTAVE.

Elle a compris tout de suite, n'est-ce pas?

MONTAIGLIN.

Eh bien, non, elle n'a pas compris.

OCTAVE.

Comment cela? Vous aviez compris tout de suite, vous...

MONTAIGLIN.

Oui; mais, tu sais, les femmes ont des idées à elles. Raymonde est très attachée à cette enfant.

OCTAVE.

Déjà?

MONTAIGLIN.

Déjà.

OCTAVE.

En deux heures de temps?

MONTAIGLIN.

Les bons cœurs sont prompts.

OCTAVE.

Alors, madame de Montaiglin?...

MONTAIGLIN.

Refuse absolument de rendre Adrienne.

OCTAVE, avec vivacité.

Et les raisons qu'elle donne? Car, enfin, il faut qu'elle donne des raisons.

MONTAIGLIN, très-calme.

Ne t'emporte pas. Ses raisons ne sont pas mauvaises. Elle prétend d'abord que tu n'aimes pas cette enfant.

OCTAVE.

Qu'en sait-elle?

MONTAIGLIN.

Adrienne t'appelle monsieur Alphonse; tu l'as vue cinq ou six fois dans ta vie; tu la cachais à ta future, et tu ne l'as amenée ici que pour la lui cacher encore mieux, pour t'en débarrasser, disons le mot, comme tu ne veux la reprendre que parce que madame Guichard fait de cette reprise la condition *sine qua non* du mariage projeté entre vous. A l'heure qu'il est, cette enfant te représente cinquante mille livres de rente; voilà pourquoi tu tiens à elle. Que demain,

ta femme, qui me paraît être une personne à la fois emportée, autoritaire et capricieuse, prenne cette enfant en aversion, et qu'elle exige de toi que tu l'éloignes, tu l'éloigneras de nouveau, avec autant de laisser aller que tu as fait toutes les autres choses qui concernent cette petite. Madame de Montaiglin a donc tout lieu de supposer que l'enfant sera plus heureuse auprès d'elle qu'auprès de n'importe quelle autre personne, et elle est résolue à la garder.

OCTAVE.

Ce ne sont là que des raisons; moi, j'ai des droits.

MONTAIGLIN.

Lesquels?

OCTAVE.

Je suis le père.

MONTAIGLIN.

Qu'est-ce qui le prouve?

OCTAVE.

Je le dis.

MONTAIGLIN.

Ce n'est pas une preuve irréfutable. L'enfant est déclarée père et mère inconnus, elle n'appartient pas plus à toi qu'à un autre.

OCTAVE.

Ainsi, vous vous faites le complice...?

MONTAIGLIN, sévèrement.

Comment dis-tu?...

OCTAVE.

Je vous dis : vous approuvez cette conduite et vous y encouragez madame de Montaiglin?

MONTAIGLIN.

Moi, je ne comprends que le devoir. Or, les circonstances étant ce qu'elles sont, il s'agit tout simplement, pour moi, de juger quel est mon devoir. Est-ce de garder une enfant

sans famille ou de la rendre à l'étranger qui me l'a amenée, et qui, après n'avoir vu en elle qu'un embarras, ne voit présentement en elle qu'une affaire? Évidemment, mon devoir est de garder et de défendre cette orpheline. Je fais là un acte qui à la fois satisfait ma conscience et sert les intérêts de l'enfant: à moins que, puisque tu affirmes être le père de cette orpheline, tu ne la reconnaisses.

DIEUDONNÉ, qui n'a rien entendu, se levant.

Commandant...

MONTAIGLIN.

Je suis à vous tout de suite, mon cher monsieur Dieudonné.

OCTAVE.

La reconnaître... la reconnaître... C'est une bien grosse affaire!... Ma femme, qu'est-ce qu'elle dira?

MONTAIGLIN.

Ceci ne regarde ni moi, ni ta fille, ni ta femme; cela ne regarde que toi...

OCTAVE.

Attendons qu'elle vienne.

MONTAIGLIN.

Non; réponds immédiatement. Il y a là un notaire; Rémy et moi serons tes témoins. C'est l'affaire de cinq minutes. Puisque ta femme consentait à se charger de l'enfant, elle y consentira d'autant plus volontiers que cette enfant portera ton nom.

OCTAVE.

Ce n'est pas sûr; un enfant reconnu, ce n'est plus comme un enfant recueilli; il lui est constitué des droits qui deviennent très-gênants dans les affaires, les successions. Jusqu'à nouvel ordre, je suis à la disposition de madame Guichard; attendons-la.

MONTAIGLIN.

C'est ton dernier mot?

OCTAVE.

Une heure de plus ou de moins, qu'importe.

MONTAIGLIN, d'une voix brève et ferme.

Assez. (A Dieudonné.) Tout est prêt, monsieur Dieudonné?

DIEUDONNÉ, qui regardait par la fenêtre pour ne pas entendre ce que disaient Montaiglin et Octave.

Oui, commandant.

MONTAIGLIN, appelant.

Rémy! (Rémy paraît et salue militairement.) Appelle madame de Montaiglin. (Rémy ouvre la porte de gauche. — Raymonde paraît.) Reste là. Rémy...

RÉMY.

Oui, commandant.

MONTAIGLIN.

Mon cher monsieur Dieudonné, voulez-vous nous donner lecture de l'acte que vous venez de préparer?

DIEUDONNÉ, lisant.

« Par-devant maître Robertot, notaire, a comparu M... » (Parlé.) J'ai laissé le nom en blanc, comme vous me l'avez dit.

MONTAIGLIN.

Mettez mon nom.

DIEUDONNÉ.

Veuillez me donner vos noms de baptême.

MONTAIGLIN.

Jean-Marc de Montaiglin.

DIEUDONNÉ.

« A comparu M. Jean-Marc de Montaiglin, commandant de vaisseau, officier de la Légion d'honneur, lequel a, par ces présentes, volontairement et librement reconnu, pour sa fille naturelle, Adrienne-Marie-Pauline... »

OCTAVE, à Montaiglin, bas.

Mais...

MONTAIGLIN.

Attends, attends !

DIEUDONNÉ, continuant.

« Née à Paris, le 11 avril 1862, inscrite aux registres de l'état civil du 8e arrondissement, comme étant née de père et mère inconnus. En conséquence, Jean-Marc de Montaiglin a consenti que ladite Adrienne-Marie-Pauline porte à l'avenir le nom de Montaiglin, son père, et que dorénavant elle soit appelée Adrienne-Marie-Pauline de Montaiglin. Et, de plus, il a consenti que mention des présentes soit faite sur toutes les pièces où il sera nécessaire, et notamment en marge de son acte de naissance. Madame de Montaiglin, épouse de monsieur Jean-Marc de Montaiglin, a donné son consentement et signé aux présentes. » (Il regarde Raymonde.)

RAYMONDE.

Oui, monsieur...

DIEUDONNÉ.

« Fait et passé en présence... » (Parlé.) Les noms des témoins?

MONTAIGLIN.

Ton nom, Rémy?

RÉMY.

Mon commandant me fait l'honneur?...

MONTAIGLIN.

Va, mon ami, va. C'est moi qui te suis reconnaissant du service que tu veux bien me rendre.

RÉMY, fier et ému.

Rémy-Bénédict Deschamps.

DIEUDONNÉ, regardant Octave.

Monsieur est le second témoin?

MONTAIGLIN.

Oui.

OCTAVE, bas à Montaiglin.

Moi?... Qu'est-ce que cela veut dire?

MONTAIGLIN, bas à Octave, mais d'un ton sans réplique.

Cela veut dire que, comme Adrienne est la fille de ma femme, elle ne doit pas avoir d'autre père que moi. Allons, signe !

OCTAVE.

Soit ! mais nous nous retrouverons !

MONTAIGLIN.

Tout à l'heure !

RAYMONDE, à part.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Octave va signer.)

DIEUDONNÉ.

« La lecture du présent acte et sa signature par monsieur de Montaiglin ont eu lieu en présence des témoins et de madame de Montaiglin, qui ont signé. »

MONTAIGLIN, à Raymonde, à haute voix.

Ma chère femme, je te remercie publiquement de m'avoir aidé à faire mon devoir. (Il l'embrasse.) Qu'à partir de ce jour ma fille soit la tienne. (A Dieudonné.) Merci, mon cher monsieur Dieudonné.

DIEUDONNÉ, en sortant.

A votre service, commandant.

MONTAIGLIN.

Vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

DIEUDONNÉ, saluant.

J'aurai cet honneur. (Il sort.)

MONTAIGLIN, à Rémy.

Va, mon ami, merci. Je n'ai plus besoin de toi. (Rémy sort ; à Raymonde.) Retourne auprès d'Adrienne. (Raymonde sort.)

SCÈNE IV.

MONTAIGLIN, OCTAVE.

OCTAVE.

Je suis à vos ordres.

MONTAIGLIN.

Ce qui signifie ?...

OCTAVE.

Que je suis prêt à vous faire réparation.

MONTAIGLIN.

Par les armes ?...

OCTAVE.

Comme il vous plaira.

MONTAIGLIN.

Ta mort, ou la mienne, dans un duel, compromettrait une femme qui ne doit pas être compromise, et le monde, c'est-à-dire les indifférents, les curieux et les méchants, supposerait ou devinerait ce qui ne doit rester connu que de nous trois : elle, toi et moi... Et encore l'ai-je déjà oublié. Du reste, tu ne me gênes pas du tout sur la terre. Nous ne nous y rencontrerons jamais ; car, si le hasard nous met en présence, certainement je ne te reconnaîtrai pas, je ne te verrai même pas. Mais, puisque tu te tiens à mes ordres, mes ordres sont que tu gardes aussi bien ton secret que je le garderai moi-même. Quand madame Guichard va venir, c'est moi qui la recevrai, et, comme elle surtout — rappelle-toi ceci ! — ne doit pas connaître la vérité, je lui expliquerai les choses de manière à paraître ton obligé. Tu m'as dit tantôt que tu avais commencé par lui dire que cette enfant était la fille d'un ami à toi ; cet ami, ce sera moi. Pour sauver l'honneur de la femme que tu as séduite et qui est devenue la mienne,

je mentirai. Quant au châtiment que tu mérites, Dieu s'en chargera; je suis bien tranquille.

OCTAVE.

Voulez-vous que je vous dise la vérité? Je ne comprends plus du tout, et...

MONTAIGLIN.

Que cela ne t'étonne pas; tu n'as jamais compris, et tu ne comprendras jamais. Toi et moi, nous ne parlons pas la même langue, et, sache-le, nous ne sommes pas de la même espèce. (Regardant dehors.) Voici madame Guichard. Passe dans cette chambre, laisse-moi avec elle. Tiens-toi prêt seulement à lui offrir ton bras quand elle quittera cette maison, c'est-à-dire le plus tôt possible. Tu pourras écouter derrière la porte pour te mettre au courant, et ne pas me démentir. Va! (Il ouvre la porte à Octave, qui sort; il referme la porte et va au-devant de madame Guichard, qui entre.)

SCÈNE V.

MONTAIGLIN, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD, entrant comme chez elle et s'arrêtant devant Montaiglin.

Ah! c'est vous, commandant!

MONTAIGLIN.

Oui, madame; qu'y a-t-il pour votre service?

MADAME GUICHARD.

Octave n'est pas ici?

MONTAIGLIN.

Il n'est pas loin. Il va venir tout à l'heure.

MADAME GUICHARD.

C'est que j'ai hâte de le voir.

MONTAIGLIN.

Que vous arrive-t-il ?

MADAME GUICHARD.

Je viens le chercher, lui et Adrienne, comme c'est convenu.

MONTAIGLIN.

Je suis désolé, madame, que vous ayez pris la peine de revenir pour cet objet; nous garderons décidément Adrienne...

MADAME GUICHARD.

Malheureusement, moi, j'ai décidé que je l'emmènerais avec moi, et, quand je me suis mis quelque chose dans la tête, ça tient bien, et je vais jusqu'au bout. Je suis partie d'ici tantôt, bien résolue à me charger de cette petite, autant dans son intérêt que dans le mien. C'était une garantie!... mais, quand j'ai eu appris qu'Octave m'avait fait un nouveau mensonge, cela m'a décidée encore plus, et, ce que je n'aurais peut-être fait que dans quelques jours, je l'ai fait tout de suite.

MONTAIGLIN.

Et quel était ce nouveau mensonge d'Octave ?

MADAME GUICHARD.

Il m'avait dit que la mère de sa fille était morte.

MONTAIGLIN.

Eh bien ?

MADAME GUICHARD.

Eh bien, elle ne l'est pas. Oh ! je suis une femme expéditive et de précaution. Pendant que je le suivais ici, ce matin, j'envoyais un homme sûr et malin, avec de l'argent, chez ces paysans de Rueil, que je n'avais pas eu le temps d'in-

terroger moi-même, et, en traversant Paris, j'ai revu mon messager. Les paysans, furieux qu'on leur eût repris l'enfant tout à coup, sans dire ce qu'on en faisait, et probablement sans leur payer leurs soins et leur silence le prix qu'ils les estimaient, ces paysans ne demandaient pas mieux que de parler, et ils ont dit que la mère n'était pas morte du tout, et qu'elle venait souvent, très souvent, revoir l'enfant. Ils ne l'ont cependant pas vue depuis quelques mois...

MONTAIGLIN.

Mais ils ont dû dire qu'Octave ne venait jamais avec elle.

MADAME GUICHARD.

Ça, c'est vrai, puisqu'il n'est pas venu plus de cinq ou six fois en tout; mais c'était peut-être une malice pour ne pas la compromettre; car il paraît que c'est une femme comme il faut, jeune encore et très jolie; et elle aime son enfant. Eh bien, son enfant, elle ne le reverra plus, ou si elle veut la revoir, elle viendra la voir chez moi, puisque c'est moi la mère, maintenant.

MONTAIGLIN.

Je ne comprends pas.

MADAME GUICHARD.

C'est pourtant bien simple. Le Code est un bon garçon, il permet à ceux qui ont des enfants de ne pas les reconnaître; mais il permet à ceux qui n'en ont pas de reconnaître ceux des autres. J'ai reconnu l'enfant. Marie-Pauline-Adrienne, père et mère inconnus, est ma fille; voici l'acte de reconnaissance. (Elle lui donne un papier.)

MONTAIGLIN.

Eh bien, chère madame, vous avez fait un faux.

MADAME GUICHARD.

Légal.

MONTAIGLIN.

Mais qui peut être attaqué.

MADAME GUICHARD.

Par qui?

MONTAIGLIN.

Par le père.

MADAME GUICHARD.

Il s'en gardera bien.

MONTAIGLIN.

Ne vous y fiez pas.

MADAME GUICHARD.

Vous croyez qu'Octave? Ah! je voudrais bien voir ça!

MONTAIGLIN.

Octave n'est pas le père d'Adrienne.

MADAME GUICHARD.

Octave n'est pas le père d'Adrienne? Il m'a avoué tantôt qu'il l'était!

MONTAIGLIN.

Après vous avoir dit qu'Adrienne était la fille d'un de ses amis.

MADAME GUICHARD.

C'était faux!

MONTAIGLIN.

C'est-à-dire que vous n'avez pas voulu le croire; alors, pour vous punir de votre jalousie et de vos soupçons, il vous a raconté une histoire où il n'y a pas un mot de vrai. Bref, Octave a en effet rendu service à un ami, voilà tout.

MADAME GUICHARD.

Et cet ami?

MONTAIGLIN.

C'est moi.

MADAME GUICHARD.

Vous, commandant! La preuve?...

MONTAIGLIN.

La preuve, c'est que j'ai reconnu ma fille.

MADAME GUICHARD.

Vous l'avez reconnue ?

MONTAIGLIN.

Il y a une heure; et voici mon acte de reconnaissance à moi, contre-signé par mes deux témoins, dont l'un est Octave, comme vous voyez.

MADAME GUICHARD, abasourdie.

Mais alors! En voilà une histoire! Mais alors, dites donc, commandant, me voilà compromise sur les registres de l'état civil, des registres tout neufs. Je voulais bien avoir eu un enfant avec Octave, car je le lui aurais fait reconnaître aussi, mais pas avec un autre.

MONTAIGLIN, s'efforçant de sourire.

Je n'en dirai rien.

MADAME GUICHARD.

Excepté à madame de Montaiglin, car enfin, il faut qu'elle sache que je suis innocente. Octave saura bien à quoi s'en tenir, lui; mais, si on vient à apprendre, ça lui fera une position embarrassante. (Un temps.) C'est égal, c'est drôle. Si on m'avait dit ce matin que j'avais eu un enfant avec vous, je ne l'aurais jamais cru. Comme les choses arrivent, hein! On ne saurait être trop sur ses gardes. Nous aurions beau donner notre parole, jurer nos grands dieux que ce n'est pas vrai, on ne nous croirait pas. Fiez-vous donc aux apparences, et aux états civils! Mais Octave, lui, qui sait que je suis toute de premier mouvement, il aurait dû prévoir que j'allais faire quelque sottise et me dire la vérité.

MONTAIGLIN.

Ce n'était pas son secret et je lui avais fait jurer de n'en jamais dire un mot à personne, et franchement personne ne pouvait deviner...

MADAME GUICHARD.

Mais pourquoi avait-il amené justement ici cette enfant dont vous vouliez cacher l'existence à votre femme ?

MONTAIGLIN.

Parce qu'il avait trouvé une combinaison excellente pour que je pusse avoir toujours l'enfant avec moi ; il amenait Adrienne ici comme si elle était réellement sa fille, et il nous priait, madame de Montaiglin et moi, puisque nous n'avons pas d'enfant, de nous en charger et de l'élever.

MADAME GUICHARD.

C'était ingénieux.

MONTAIGLIN.

Oh ! très-ingénieux.

MADAME GUICHARD.

Madame de Montaiglin aurait pu lui dire : « Pourquoi ne chargez-vous pas plutôt votre femme que nous de votre enfant ? »

MONTAIGLIN.

adame de Montaiglin adore les enfants, elle n'y a pas même pensé.

MADAME GUICHARD.

Et puis...

MONTAIGLIN.

Et puis ?

MADAME GUICHARD.

Et puis Octave aura donné pour raison qu'il épousait une femme jalouse, colère, despotique.

MONTAIGLIN.

Non ! il a dit simplement à ma femme qu'il craignait de vous faire de la peine et que, plus tard... Bref, il m'a aidé à jouer mon rôle.

MADAME GUICHARD.

Et il m'a bien dépistée aussi. Enfin, c'était pour vous

rendre service ; il avait promis le secret, il a tenu sa parole, il a bien fait. C'est très-bien. Il est capable d'être sérieux et discret, ça me fait plaisir, et ça excuse bien des choses; j'aime mieux qu'il ait menti quand il m'a dit qu'il avait un enfant, que lorsqu'il m'a dit qu'il n'en avait pas.

MONTAIGLIN

Vous l'aimez donc beaucoup ?

MADAME GUICHARD

C'est ridicule à mon âge et avec une frimousse comme celle-là, mais le cœur est en dedans et il ne sait pas comment le visage est fait. Que voulez-vous ! je n'ai jamais eu de famille, j'ai beaucoup pâti dans ma jeunesse; je me suis rattrapée un peu depuis; enfin, j'ai besoin d'aimer. Je crie beaucoup, j'ai l'air d'être très-méchante ; au fond, je ne le suis pas. Il n'y a qu'une chose qui me révolte, c'est le mensonge. Moi, je dis toujours ce que j'ai sur la conscience. Quand j'ai appris tantôt que la mère vivait, après qu'il m'avait dit qu'elle était morte, je n'ai eu qu'une idée, j'ai cru n'avoir qu'une idée, celle de me venger. Et puis, quand j'ai été à la mairie, quand j'ai vu cet acte de naissance, *sans parents,* sec et glacé comme un décès, je me suis rappelé ma naissance, à moi, qui a été à peu près la même, et je me suis attendrie sur cette petite, que je n'ai jamais vue et que je détestais deux heures auparavant. J'ai fait le vœu d'être bonne pour elle. Voilà comme je suis. Drôle de femme, n'est-ce pas? Et je lui apportais des cadeaux, à cette enfant, des robes, des petits bijoux. C'est là dans ma voiture. Faites-la-moi venir, commandant, que je lui donne ses petites affaires, que je la voie enfin, ma fille, notre fille, et que je me sauve comme une maladroite qui est venue se mêler de ce qui ne la regardait pas. Ah! la drôle d'histoire! J'en aurai eu des aventures, moi, dans ma vie!

MONTAIGLIN, lui tendant la main.

Madame Guichard, vous êtes une brave femme.

MADAME GUICHARD.

Trop vive... trop tendre et trop passionnée. Mais, si j'avais eu un peu d'éducation, un peu d'instruction, un peu d'argent pour commencer, on aurait fait quelque chose de moi. Merci, monsieur de Montaiglin, ça me fait plaisir, ce que vous me dites là, parce que, vous aussi, vous êtes un brave homme. S'il y avait seulement un homme comme vous sur cent, le monde pourrait encore se tirer d'affaire. Dites donc! quel malheur que notre aventure ne soit pas vraie! mais vous n'auriez pas voulu de moi, ou vous m'auriez plantée là encore plus vite que vous n'avez fait de l'autre. Ce qui m'étonne, même, c'est que vous l'ayez prise un moment, l'autre. Cela ne sied pas à votre grande mine d'avoir trompé un mari, de lui avoir pris sa femme et d'avoir eu un enfant en cachette sans lui donner tout de suite votre nom. Ça n'a pas l'air d'être fait pour vous, ces choses-là... C'est bon pour nous, le commun des martyrs!... La jeunesse... l'entraînement... Et puis vous étiez un beau garçon. Et nous sommes si persévérantes, si opiniâtres, quand l'amour nous tient! Enfin, vous avez failli aussi comme nous, ça nous relève un peu.

MONTAIGLIN, à part.

Étrange femme!...

MADAME GUICHARD.

Est-ce que vous voudrez bien être le témoin d'Octave?

MONTAIGLIN.

Impossible, je pars demain.

MADAME GUICHARD.

C'est juste; mais vous permettrez que je vienne, en votre absence, voir *ma fille* de temps en temps?

MONTAIGLIN.

Madame de Montaiglin et Adrienne partent avec moi. Je dois séjourner un an ou deux dans une de nos colonies et je ne veux pas rester si longtemps loin d'elles, maintenant surtout.

MADAME GUICHARD.

N'importe, je voudrais la voir, madame de Montaiglin, avant de sortir d'ici, et lui demander pardon de la manière dont je m'y suis présentée et conduite. Vous lui expliquerez bien le quiproquo, n'est-ce pas?

MONTAIGLIN.

Oui, je vais vous envoyer ma femme avec Adrienne. Madame Guichard, soyez heureuse, vous le méritez, et je vous le souhaite bien sincèrement...

MADAME GUICHARD.

Vous avez encore quelque chose à me dire?

MONTAIGLIN, hésitant un moment.

Non! rien... (Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME GUICHARD, puis OCTAVE.

MADAME GUICHARD, seule.

Il voulait dire quelque chose qu'il n'a pas dit. Il était ému, embarrassé, presque triste; il n'y a pas de quoi cependant, puisque tout s'arrange comme il le désirait. Pourquoi emmène-t-il sa femme? Sans doute pour que l'autre ne vienne pas faire des scènes ici, quand elle verra qu'on lui a pris son enfant. Tout ça est un peu bizarre. (A Octave qui entre.) Ah! te voilà, toi!

OCTAVE.

Oui, je venais pour vous dire...

MADAME GUICHARD.

Je sais tout. Je viens de voir M. de Montaiglin. C'est lui le père. Je t'avais acusé à tort, mais tu aurais bien pu avoir assez de confiance en moi pour me dire la vérité : ca m'aurait évité la sottise que j'ai faite.

OCTAVE.

Quoi donc?

MADAME GUICHARD.

J'ai reconnu Adrienne à Paris, pendant que M. de Montaiglin la reconnaissait ici.

OCTAVE, jouant l'étonnement.

Et pourquoi avez-vous fait ça?

MADAME GUICHARD.

Pour te prouver que je t'aimais jusque dans l'enfant d'une autre.

OCTAVE.

Vous ne changerez jamais. Toujours des coups de tête! Et le commandant, qu'est-ce qu'il a dit?

MADAME GUICHARD.

Il m'a paru plus sérieux qu'il ne convenait. Allons, il paraît que vous êtes tous les mêmes. (Un temps.) Tu sais, je suis un peu curieuse. Tu ne connais pas la mère?

OCTAVE.

Quelle mère?

MADAME GUICHARD.

La mère de l'enfant, la vraie?

OCTAVE.

Non.

MADAME GUICHARD.

Tu ignores son nom?

OCTAVE.

Absolument. Je sais que c'est une femme du monde, voilà tout.

MADAME GUICHARD.

Tu ne l'as jamais rencontrée?

OCTAVE.

Où cela?

MADAME GUICHARD.

Chez les gens de Rueil?

OCTAVE.

Jamais. Elle y allait donc?

MADAME GUICHARD.

Oui.

OCTAVE.

Comment le savez-vous?

MADAME GUICHARD.

Ils ont parlé. Je leur ai envoyé quelqu'un. Je voulais tout savoir.

OCTAVE.

Moi, je n'y suis allé que quatre ou cinq fois seulement quand le commandant m'écrivait d'y aller.

MADAME GUICHARD.

On t'y appelait monsieur Alphonse... Pourquoi?

OCTAVE.

Parce que je ne voulais donner ni mon nom, ni mon adresse... Ces gens auraient pu croire...

MADAME GUICHARD.

Regarde-moi bien.

OCTAVE.

Je vous regarde.

MADAME GUICHARD.

Tu me jures...

OCTAVE.

Ah! bon, voilà que ça vous reprend!

MADAME GUICHARD.

Tu me jures que tout cela est bien la vérité ?

OCTAVE.

Quel intérêt le commandant aurait-il, je vous le demande, à reconnaître un enfant qui ne serait pas le sien?

MADAME GUICHARD.

Je l'ai bien reconnue cette petite, moi qui ne l'ai jamais vue.

OCTAVE, riant.

Mais vous... vous êtes folle.

MADAME GUICHARD.

Peut-être.

OCTAVE.

Maintenant, allons-nous-en.

MADAME GUICHARD.

Tu es bien pressé.

OCTAVE.

Nous ne pouvons pas rester éternellement ici.

MADAME GUICHARD.

Mais je croyais que le commandant t'avait invité à dîner.

OCTAVE.

Oui... Mais...

MADAME GUICHARD.

Tu l'as oublié?

OCTAVE.

Non. Mais, quand il m'a invité, vous n'aviez pas...

MADAME GUICHARD.

Vous n'aviez pas?...

OCTAVE.

Vous n'aviez pas fait ce que vous avez fait.

MADAME GUICHARD.

Je n'avais pas fait une action dont il doit m'être reconnais-

sant toute sa vie, et j'ignorais que tu lui avais rendu un grand, très-grand service depuis dix ans. Il n'y a pas là de quoi nous sauver comme des voleurs, surtout quand l'un des deux est invité à dîner et que l'autre a l'envie et a bien le droit de l'être aussi. Que le commandant me retienne avec toi, voilà ce qui est naturel, et... (A part.) voilà ce qui ne se fait pas cependant. Il y a quelque chose... on me ment... on me trompe... c'est dans l'air.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAYMONDE, ADRIENNE.

RAYMONDE, faisant un très-gros effort sur elle-même, pour paraître calme et sincère.

Mon mari vient de me faire connaître, madame, la bonne pensée que vous avez eue au sujet de cette enfant, à qui j'apprendrai à vous être reconnaissante, comme si elle était réellement ce que la loi l'a faite. Je regrette seulement que l'explication que nous avons eue aujourd'hui, M. de Montaiglin et moi, nous ne l'ayons pas eue plus tôt ; vous n'auriez pas trouvé l'occasion, il est vrai, de donner une grande preuve de cœur, mais aussi, vous n'auriez pas eu les embarras d'une situation tout à fait exceptionnelle. Heureusement, tous les intéressés savent à quoi s'en tenir sur votre compte, et ce bon mouvement vous portera bonheur.

MADAME GUICHARD.

Alors, vous voulez bien me donner la main, madame ?

RAYMONDE.

De grand cœur. (Elle lui donne la main.)

MADAME GUICHARD, à part.

Sa main tremble.

RAYMONDE, désignant Octave.

Il me reste à remercier monsieur qui s'est intéressé à cette petite et qui a été forcé de vous faire un mensonge que vous lui pardonnerez, je pense, comme moi. (A part.) J'étouffe!... (Haut.) Adrienne... va embrasser monsieur, qui ne te devait rien et à qui tu dois beaucoup, surtout depuis ce matin.

ADRIENNE, à Octave en lui tendant le front.

Merci, monsieur Alphonse.

MADAME GUICHARD, en regardant Montaiglin qui va entrer en scène, dit à Octave :

Embrasse-la donc, cette enfant, puisqu'elle te tend le front, et que tu as été son père — un moment.

MONTAIGLIN, très-simplement.

Madame a raison; embrasse-la. (Bas, à Raymonde.) Encore un peu de courage.

RAYMONDE, à Adrienne.

Et maintenant, va embrasser madame.

ADRIENNE.

Très-volontiers.

MADAME GUICHARD, à part.

La petite se troublera bien, que diable! (Haut.) Vous savez, ma chère enfant, que je viens vous chercher?

ADRIENNE, simplement, et tout en faisant signe à Raymonde de ne rien craindre, qu'elle se rappelle les recommandations du second acte.

Pour aller où?

MADAME GUICHARD.

Chez moi...

ADRIENNE.

Pour combien de temps?

MADAME GUICHARD.

Pour toujours.

ADRIENNE.

Est-ce que vous m'emmènerez aujourd'hui

MADAME GUICHARD.

Quand vous voudrez.

ADRIENNE.

Demain alors; aujourd'hui, vous resterez avec nous.

MADAME GUICHARD.

Cela ne vous fait donc pas de peine de quitter cette maison?

ADRIENNE.

Cela m'a fait de la peine de quitter celle où j'étais depuis ma naissance (Montrant Raymonde.) Madame a été très-bonne pour moi depuis ce matin; mais, puisque vous voulez bien vous charger de moi et que je n'ai pas de parents, je vous suivrai avec bonheur; vous m'amènerez quelquefois ici?

MADAME GUICHARD.

Vous m'aimerez un peu?

ADRIENNE.

Je vous aime déjà.

MADAME GUICHARD.

Ne me dites pas cela; je vous regretterais trop. Car je vais vous dire la vérité : vous resterez toujours avec monsieur et madame. (Bas.) Elle ne bronche pas. (Haut.) Et nous ne nous reverrons probablement plus.

ADRIENNE, comme émue.

Pourquoi?

MADAME GUICHARD.

Parce que le commandant va emmener sa femme et que sa femme tient à vous garder; mais, si vous avez besoin de moi, je viendrai vous rejoindre; car, enfin, je suis votre

mère; la seconde, la troisième; enfin, j'en suis une, ça peut servir à l'occasion.

ADRIENNE.

Vous aussi, vous m'écrirez, je sais lire; vous me direz où vous serez, et je vous promets d'aller tout de suite à vous si le malheur voulait que je fusse de nouveau orpheline et que je perdisse mon père et...

MADAME GUICHARD, croyant qu'Adrienne va se trahir.

Et...?

ADRIENNE, montrant Raymonde.

Et madame.

MADAME GUICHARD, bas.

Ils mentent tous! Pourquoi? Il faudra bien qu'ils se trahissent. (Haut.) Pour vous encourager à me suivre, je vous avais apporté quelques petits présents; je les ai laissés dans ma voiture, qui est restée à la grille. Voulez-vous aller les chercher? (Adrienne sort.) Allez, courez. Dites au cocher de vous porter ce paquet. Les chevaux sont sages, ils ne bougeront pas. Comme elle court! (Avec un cri d'effroi.) Ah! mon Dieu!

RAYMONDE.

Qu'est-ce qu'il y a?

MADAME GUICHARD.

Elle est tombée, elle est pleine de sang.

RAYMONDE, poussant un cri déchirant et se précipitant vers la porte.

Ah!

MADAME GUICHARD, l'arrêtant.

Allons donc! vous êtes la mère! J'en étais sûre. Ne vous inquiétez pas. Elle n'a pas de mal. J'ai fait comme vous; j'ai menti. Je voulais que vous vous trahissiez.

MONTAIGLIN.

Madame...

MADAME GUICHARD.

Ne craignez rien; je sais ce que je fais. (A Octave, qui fait un

mouvement.) Tu m'as donc crue bien bête? Je comprends tout. Cette enfant, c'est ta fille, et tu l'as laissée à des mercenaires, et tu allais la voir une fois tous les deux ans; cette femme, tu l'as séduite, tu l'as rendue mère et tu l'as abandonnée; cet homme, qui était ton ami, tu l'as contraint, pour sauver l'honneur de sa femme, à reconnaître ton enfant. Et tu as signé comme témoin, toi, le père! misérable! Et tout cela pour pouvoir faire le beau avec l'argent de Victoire, l'ancienne fille d'auberge! L'honneur de l'une et les pièces de cent sous de l'autre... rien que ça! Et les lois pour empêcher ces infamies, où sont-elles? Il n'y en a pas. On a oublié de les faire. Et, d'ailleurs, c'est l'amour! Voilà l'homme! ou plutôt les hommes. Car l'homme, celui qui mérite ce nom, le chef, le guide, le maître, le sauveur, le voilà! (Elle montre Montaiglin.) Comme c'était difficile à deviner, à sentir, que c'était lui l'honnête homme, et toi le gredin! Quand on pense que j'allais épouser ce pierrot-là... Allons, va-t'en... Je t'assommerais; j'ai fendu plus dur que toi à l'auberge du *Lion d'or*. Tu vas quitter la France, et que je ne t'y rencontre jamais. Tu peux garder tout ce que tu as reçu de moi. Et, maintenant, file! (Adrienne est rentrée avec ses paquets pendant les dernières lignes.)

MONTAIGLIN, à Octave, froidement.

Tu peux te retirer. (Octave sert en s'essuyant faussement les yeux.)

MADAME GUICHARD.

Oh! tu peux faire semblant de pleurer; c'est bien fini. (A Raymonde et à Montaiglin.) Je vous demande pardon, mais j'avais besoin de me soulager; ça va mieux. Enfin! me voilà veuve d'un mari que je n'ai jamais eu, et mère d'un enfant qui n'est pas de moi; ça me suffit. Toi, ma petite, je t'ai fait peur. J'ai trop crié! Je ne recommencerai plus, et je t'aimerai bien, de loin, puisque tu vas partir; mais nous nous reverrons, plus tard, quand ton père sera sûr que je suis une bonne femme. Ce matin, tu n'avais pas de famille; ce

soir, tu as un père comme il y en a peu et deux mères, et deux bonnes, je t'en réponds. Tu ne comprends pas grand'-chose à tout cela. Tant mieux. Laisse-toi aimer, ça t'expliquera tout.

MONTAIGLIN.

O cœur humain, changeant comme la mer, profond comme le ciel, mystérieux comme l'infini! (Tendant la main à madame Montaiglin.) Ma femme! (A madame Guichard.) Mon amie!

MADAME GUICHARD, émue et reconnaissante.

Ah! commandant!

MONTAIGLIN, embrassant Adrienne.

Ma fille!

ADRIENNE, embrassant Montaiglin.

Mon père! (Revenant embrasser madame Guichard.) Ma mère! (Sautant au cou de Raymonde.) Maman!

FIN.

L'ÉTRANGÈRE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 14 février 1876.

A ADOLPHE DE LEUVEN

La dernière pièce du fils au premier et au plus fidèle ami du père.

A. DUMAS FILS.

Septembre 1879.

PRÉFACE

Une école nouvelle ou plutôt qui se croit telle, soutenait dernièrement cette thèse, qu'il faut introduire le naturalisme dans le théâtre, et que là est le seul moyen de le renouveler et de le relever. Le naturalisme serait, selon cette école, la représentation absolument exacte, sur la scène, dans le fond et dans la forme, non-seulement de toutes les émotions de l'âme et de tous les actes de la vie, mais encore du langage dont l'être humain se sert, selon son tempérament et sa classe, pour exprimer ces différentes émotions.

L'école n'est pas nouvelle et la thèse n'est pas neuve. Toutes les littératures, y compris la littérature dramatique, ont toujours eu pour première base, sinon pour dernière fin, la recherche et la représentation, aussi fidèles que possible, de la nature, avec une conclusion philosophique déduite de cette étude et de cette représentation. Quant à l'expression, elle dépend et elle dépendra éternellement du génie particulier de l'écrivain. Chacun a sa manière de voir les choses et de les dire, et c'est très-heureux; c'est ce qui fait la variété infinie de l'art. Reste à savoir jusqu'où doit aller l'expression.

Aristophane et Shakespeare ont poussé la vérité du langage, dans de certaines situations, jusqu'à la crudité; ont-ils jugé cette forme nécessaire à leur pensée? ou bien sont-ils des-

cendus jusqu'à un certain public dont ils avaient besoin? En tous cas, est-ce pour cela qu'ils sont Aristophane et Shakespeare? Je ne le crois pas, et s'ils avaient dit les mêmes choses, ce qui était facile, en un langage que tout le monde pût accepter, ils auraient regagné en haut le public qu'ils auraient perdu en bas, ils auraient été plus utiles et plus moralisateurs, en rendant ainsi leurs œuvres accessibles à qui pouvait le mieux les comprendre.

Quand Othello tue Desdémone, ce qui est dramatique, ce qui est émouvant, ce qui est vrai, c'est que cet homme, si sincèrement et si purement épris de cette épouse sans tache, en arrive, sous l'empire de la jalousie, non-seulement à la tuer comme une bête fauve, mais à l'insulter comme la dernière des courtisanes. Oui, dans cet état de passion, l'homme le plus noble, le plus épris et jusque-là le plus respectueux, aura instinctivement et logiquement besoin d'accompagner, de doubler l'acte qu'il commet des paroles les plus grossières et des épithètes les plus outrageantes. Oui, la femme qui a trompé un amour comme celui d'Othello mériterait qu'en la tuant son époux la marquât d'un des noms qu'on donne aux filles de la rue; mais les noms que la colère et le mépris ont inventés pour flétrir ces malheureuses sont si nombreux, que je me demande si l'auteur ne devra pas employer un de ceux que tout le monde connaît et accepte, — et qui en dit tout autant, — plutôt que celui dont se sert Shakespeare. Une femme comme Desdémone se trouvera tout autant insultée si son mari lui applique le mot générique de « prostituée », qui est un mot qu'elle connaît certainement, ne fût-ce que pour l'avoir lu dans la Bible, que s'il lui applique celui qui est dans le texte anglais et qu'elle ne connaît certainement pas. Où la chaste fille de Brabantio aurait-elle jamais entendu ce mot de barrière, de caserne et de lupanar? Il est vrai que Brabantio, quand il dit à sa fille en la chassant ce qu'il lui dit, a l'air d'un père qui a pu quelquefois, devant elle, quand il était irrité, se servir d'expressions aussi colorées que celles dont se sert Othello à la fin. Dans les deux cas,

Shakespeare a eu tort, ou du moins les trois cents ans qui ont consacré ses chefs-d'œuvre ne lui ont pas encore donné raison sur ce point-là.

Ce que dit la nouvelle école en question, Boileau, qu'elle méprise sans doute, l'a dit dans ce vers bien connu :

J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon,

ce qui n'empêchait pas son ami et contemporain Molière de se tenir, avec les mots, dans une mesure qu'il savait être la bonne. La mesure, la proportion et le goût sont en effet ce qui constitue la supériorité de notre esprit national, et les merveilleuses scènes d'Alcmène et d'Amphitryon, de Cléanthis et de Sosie, où l'auteur force tous les spectateurs à voir ce qu'il ne veut pas leur montrer et à rire du mot qu'il ne leur dit jamais, resteront les exemples achevés, éternels, et probablement inimitables, de l'art de tout dire devant un public qui ne doit pas tout entendre.

Mais Boileau, qui écrivait ce vers par lequel il s'engageait à appeler toutes choses par leurs noms, Boileau n'écrivait pas pour le théâtre, et il avait bien autrement de latitude que son grand ami.

Peut-être l'écrivain qui a soulevé, ou plutôt qui a repris ce débat, car il n'est pas nouveau non plus, et personne n'ignore la phrase imagée par laquelle, il y a plus de cent ans, Voltaire mettait fin à une discussion de ce genre, peut-être l'écrivain qui a repris le débat a-t-il été induit en erreur lui-même par l'habitude qu'il avait prise d'exprimer sa pensée dans le livre et par le grand bruit que venait de faire un de ses romans, écrit en un style d'une couleur inusitée jusqu'alors, mais approprié bravement aux gens et aux choses qu'il avait eu l'idée de montrer.

Le livre n'est pas la scène; la communication, l'optique, la sonorité ne sont pas les mêmes; le livre peut dire aisément tout ce que le théâtre dirait; la scène ne pourra jamais dire tout ce que dira le livre, pas plus qu'on ne peut toujours,

quand on est trois, dire tout ce qu'on peut dire quand on est deux. Au théâtre, on est toujours trois.

Le livre parle bas, dans un coin, portes et fenêtres closes, à une personne seule ; il procède à la fois de l'alcôve et du confessionnal ; tandis que le théâtre s'adresse à douze ou quinze cents personnes réunies, et procède de la tribune et de la place publique. Nous avons tous lu les *Confessions* de Jean-Jacques. Pas un de nous qui n'ait admiré, sans en rougir, l'étrange scène du Maure, si franchement, si habilement, si audacieusement présentée, semblable, avec toute la lumière concentrée sur un seul personnage et le reste du tableau dans la demi-teinte, à une belle eau-forte de Rembrandt. Quel est celui de nous, même s'il n'y avait ni une femme ni un enfant dans la salle, qui tolérerait la représentation de cette scène sur le théâtre? Et où trouver l'acteur qui s'en chargerait?

La peinture de la vérité en public a donc des limites, et l'auteur du roman dont nous parlions tout à l'heure a dû le reconnaître lui-même, quand il a voulu tirer un drame de ce roman. Comme il ne voulait pas se déjuger et qu'il sentait l'impossibilité d'appliquer ses théories (il avait cependant là une belle occasion !), il a confié l'exécution de sa pièce à *des hommes de théâtre,* dont le premier soin a été de ne pas laisser dans l'œuvre destinée à la scène une seule des expressions qui faisaient la saveur particulière de l'œuvre imprimée. Et quand il a fallu qu'un des personnages tombât du haut d'un échafaudage sur le pavé, représenté d'ailleurs par des planches, on a dû renoncer à la vérité absolue, et s'en tenir a un modeste mannequin. Les concessions à la convention théâtrale étaient donc devenues indispensables non-seulement dans le fond, mais dans la forme.

Le livre n'a jamais besoin de substituer un cadavre en crin à un véritable cadavre, une vessie remplie de liqueur rouge à un veritable jet de sang. Un écrivain quelque peu coloriste vous fera passer sous les yeux, et même sous le nez, toutes les images qu'il voudra, et vous pleurerez, frissonnerez et cesserez de respirer comme devant la réalité même.

Mêmes facilités pour les peintures de l'amour. Sans prendre comme exemples Boccace, M. de Sade, Crébillon fils, dont les récits ne pourraient être transportés sur le théâtre ni avec leur forme, ni avec leur fond (il n'y a pour s'en convaincre qu'à voir comment Shakespeare lui-même modifie Boccace quand il lui emprunte un sujet), sans prendre comme exemples les auteurs ci-dessus, ne lit-on pas tous les jours, dans des romans, des phrases comme celle-ci :

« A ce mot, le jeune homme comprit qu'il était aimé; il prit la tête de Julie (ou de Christine, ou de Gabrielle; le nom ne fait rien à l'affaire); il prit la tête de Julie dans ses deux mains, et il appuya longuement ses lèvres frémissantes sur les lèvres de la jeune fille, qui tomba dans ses bras et se sentit défaillir. »

Rien de plus courant, rien de plus banal qu'une pareille phrase. Eh bien, représentez-vous un jeune premier appuyant longuement ses lèvres frémissantes sur les lèvres d'une ingénue qui, en tombant dans ses bras, devra exprimer la défaillance, et figurez-vous ce qui se passera dans la salle.

Voilà ce qui a égaré notre confrère. De ce qu'il a pu, dans le livre, présenter et développer certains cas particuliers, et leur donner l'expression, la forme et la couleur qu'ils ont dans la nature, il a conclu que l'on peut, que l'on doit user du même procédé au théâtre; il s'est trompé. Qu'il ne s'afflige ni ne se révolte plus qu'il ne convient. Dans tous les arts, il y a une part plus ou moins grande, mais indispensable, à faire à la convention. La sculpture n'a pas la couleur, la peinture n'a pas le relief, et elles sont bien rarement l'une et l'autre dans les dimensions de la nature qu'elles représentent. Plus on donnerait à une statue les colorations de la vie, plus on lui infligerait les apparences de la mort, parce que, dans l'attitude définitive à laquelle la condamne la matière dont elle est faite, il lui manquerait toujours le mouvement qui, bien plus que la couleur et la forme, est la preuve de la vie. Si l'art n'était que la reproduction exacte de la nature, il resterait

toujours inférieur à elle, puisqu'il ne pourrait jamais prétendre ni à l'ampleur, ni à l'étendue, ni à la fécondité, ni à l'ensemble, ni à la variété du modèle, et, constaté inférieur, il deviendrait inutile; tandis que, s'il est toujours au-dessous de la nature prise dans sa totalité, il peut être son égal, il peut être supérieur à elle quand il fait son choix dans ses innombrables parties. Il faut évidemment qu'on sente, qu'on retrouve, qu'on admire toujours la nature dans l'art, mais, nous le répétons, vue, interprétée et restituée d'une certaine façon par le génie particulier de l'artiste. Elle est la base, elle est la preuve, elle est le moyen, elle n'est pas le but. L'artiste, le véritable artiste a une plus haute et difficile mission que celle de reproduire ce qui est; il a à découvrir et à nous révéler ce que nous ne voyons pas dans tout ce que nous regardons tous les jours, ce que seul il a la faculté de percevoir dans cet ensemble en apparence ouvert à tous, et, s'il emprunte à la création, ce n'est que pour créer à son tour. Qu'il tienne l'ébauchoir, la plume ou le pinceau, l'artiste ne mérite véritablement ce nom que lorsqu'il donne une âme aux choses de la matière, une forme aux choses de l'âme, que lorsque, en un mot, il idéalise le réel qu'il voit et réalise l'idéal qu'il sent.

Maintenant je m'explique aisément qu'un écrivain de très-bonne foi ne comprenne pas comment un art qui, comme le nôtre, a justement à sa disposition toutes les ressources dont les autres arts n'ont que quelques-unes, la forme comme la statuaire, la couleur comme la peinture, le mouvement, la parole, le personnage humain tout entier, homme et femme, comment un tel art, qui est la nature même, est soumis à tant de conventions? Par la raison bien simple que cet art, avec tous les moyens dont il dispose, est appelé à représenter la « vie de relation », comme disent les physiologistes, laquelle n'est elle-même, le plus souvent, qu'une convention perpétuelle.

Si fréquents, si connus, si nécessaires, si agréables, si nobles que soient certains actes de la vie, n'est-il pas con-

venu que nous ne les accomplirons pas les uns devant les autres, quelle que soit l'intimité. Pourquoi cette convention absolument contradictoire dans la vie réelle avec les volontés si expresses de la nature? Pourquoi est-ce justement ce qu'elle exige le plus de nous que nous essayons le plus de voiler non-seulement aux autres, bien qu'ils soient dans le même cas que nous, mais de nous voiler à nous-mêmes, qui savons cependant bien à quoi nous en tenir? C'est le résultat de certaines délicatesses faisant partie aussi de la nature humaine qui en ont décidé de la sorte, et qui ont eu raison; mais cette convention ne se borne pas aux choses du corps, elle s'étend aux choses de l'âme, de l'esprit, du langage.

Cette vérité absolue que l'on veut que nous montrions et disions sur le théâtre, où sera la preuve qu'elle est absolue, qu'elle est la vérité? Où la voyons-nous sur le reste du globe? Qui la dit autre part? Qui peut prétendre la savoir?

Est-ce la religion? Alors pourquoi tant de religions différentes et pourquoi tant de schismes dans chacune? Est-ce la politique? Passons; nous causons sérieusement. Est-ce la science? Pourquoi tant d'écoles alors, spiritualiste, matérialiste, positiviste? Sont-ce les mathématiques, la logique? Alors, si avec une voiture à deux chevaux je vais de Paris à Saint-Cloud en une demi-heure, avec quatre chevaux j'y serai en un quart d'heure, avec huit chevaux j'y serai tout de suite, avec seize chevaux me voilà revenu avant d'être arrivé et même parti. Cette vérité absolue est-elle dans ce que nous voyons ou touchons? Je plonge à moitié un bâton dans une eau claire et transparente, mes yeux me font voir la partie immergée formant un angle, et je sais que le bâton est droit. Je passe mon doigt du milieu sur mon index et je roule sur ma table une boulette entre les extrémités de ces deux doigts ainsi posés, mes doigts sentent deux boulettes, et je suis certain qu'il n'y en a qu'une. Il y a donc des cas où les mathématiques et la logique nous trompent, où notre vue, notre toucher, nos sens enfin nous trompent aussi. Ce n'est pas

tout; la convention dans la vie collective est telle que, là même où l'on jure sur le Christ de dire la vérité, rien que la vérité, devant un tribunal (je ne parle pas du prêtre et du médecin qui refusent nettement de la dire au nom du secret professionnel), la convention est telle, qu'il est des circonstances où un témoin qui a juré de dire la vérité sera conspué par l'auditoire et secrètement désavoué par les juges qui la lui demandent, s'il la dit. Ce que je vais raconter est peut-être un souvenir; j'aime mieux en faire une hypothèse.

Supposons un mari jaloux amené en cour d'assises pour avoir voulu tuer sa femme parce qu'il croyait, ce que confirmait la rumeur publique, qu'elle avait un amant. Pas de flagrant délit. L'homme qui passe pour avoir été cet amant est appelé comme témoin, bien entendu.

LE PRÉSIDENT. — Vos nom, prénoms, profession, âge, etc.

Le témoin répond à ces questions.

LE PRÉSIDENT. — Vous jurez de dire la vérité, rien que la vérité?

LE TÉMOIN. — Oui.

LE PRÉSIDENT. — Levez la main et dites : Je le jure.

LE TÉMOIN, levant la main vers le Christ. — Je le jure.

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous eu des relations intimes avec la femme de l'accusé?

LE TÉMOIN. — Oui.

Toute la salle avec indignation : Oh!

Pourquoi cette indignation de toute la salle? Parce qu'un homme interrogé par la justice humaine et qui a juré sur la justice divine de dire la vérité, dit cette vérité qu'il a juré de dire? S'il ne la dit pas, non-seulement il manque au serment qu'il vient de faire, il est parjure et sacrilége, mais il va faire condamner le mari qu'il a trompé, et pour qui son aveu sincère serait l'excuse et l'acquittement sans doute. Et cependant toute la salle et les juges eux-mêmes honniront cet homme. Pourquoi? Parce qu'il aura manqué aux conventions les plus élémentaires de la délicatesse en amour.

Alors, pourquoi demander à des gens, au nom de la justice

et sur serment, des vérités qu'il est convenu qu'au nom de l'honneur ils ne doivent pas dire?

De déductions en déductions et de subtilités en subtilités, nous en arriverions à cette formule radicale : la seule vérité qui existe c'est que la vérité n'existe pas.

Nous n'irons pas jusque-là. Il y a des vérités de fait; il y en a d'expérimentation dans l'ordre physique; il y en a aussi d'observation dans l'ordre moral, mais beaucoup moins, et toujours plus ou moins contestables. C'est justement à celles-là que nous empruntons pour le théâtre; or, si le public qui s'est rendu à un procès criminel pour connaître les détails absolument vrais d'un fait absolument prouvé, où l'honneur et la vie d'un accusé sont en jeu, si ce public plein de respect pour la loi et les juges, lesquels ont le droit de punir de dix années d'emprisonnement la fausse déclaration d'un témoin, si ce public admet, exige, dans certains cas, au nom d'une convention qui est qu'un homme qui a été l'amant d'une femme, quelle qu'elle soit, ne doit jamais le dire, comment voulez-vous que ce public, quand il vient au théâtre, accepte qu'on lui dise, là, toute la vérité, à l'appui de faits qui ne sont jamais eux-mêmes que des fictions plus ou moins habilement combinées?

Le mari, que nous venons de voir tout à l'heure en cour d'assises et qui, jaloux comme Othello, a frappé comme lui, était-il, bien que la passion dont il était animé fût réelle et que le fait fût vrai, était-il dans la vérité absolue? Et si nous avons à représenter au théâtre ce fait et cette passion, est-ce toujours selon Othello et cet homme que nous devrons conclure? Évidemment non; le fait a amené chez ces hommes des conséquences qui eussent pu être toutes différentes chez d'autres individus.

Il y a, dans cette situation, des maris qui pardonnent, d'autres qui plaident, d'autres qui spéculent, d'autres qui ferment les yeux, d'autres qui rient. Une fois une de ces situations admises, me dira-t-on, ce que nous demandons, c'est qu'elle soit représentée selon la nature, telle qu'elle

se manifesterait dans la vie réelle, avec les sentiments et même le langage qu'elle comporterait, et selon la condition sociale, intellectuelle, morale des individus.

Soit! Je suppose que, tout au contraire d'Othello et de l'accusé dont nous parlions le mari, que je mettrai en scène, soit absolument indifférent à l'événement, cela se voit.

Si ce mari est un homme du monde, au moment où il découvrira le fait, il dira : « Que m'importe! »

S'il est un bon bourgeois, un peu voltairien, il dira : « Je m'en moque! »

S'il est un petit commis, ou un petit employé, il dira : « Je m'en fiche! »

S'il est un maçon, ou un charretier, il dira — quoi? Vous voulez lui faire dire sur le théâtre ce qu'il dirait dans la réalité? Essayez.

Savez-vous jusqu'où l'on peut aller, sur la scène, comme expression complète d'un sentiment? Frédérick Lemaître y est allé; il a touché, ce jour-là, le point extrême où la vérité et la convention s'unissent, et il en a tiré un très-grand effet. C'était dans une pièce de mon père, dans *Kean*. Au quatrième acte, Kean, pour une question de jalousie aussi, refuse de jouer. Le régisseur le supplie; Kean refuse. On entend dans la coulisse le public qui crie et trépigne.

LE RÉGISSEUR, à la porte.

On va lever le rideau, monsieur Kean.

KEAN.

Je ne suis pas prêt.

LE RÉGISSEUR.

Mais vous avez dit qu'on pouvait sonner.

KEAN.

Allez au diable!

Le Régisseur se sauve en criant :

Ne levez pas le rideau! ne levez pas le rideau!

KEAN, à part.

Que faire? comment la prévenir? Je ne puis y aller, je ne puis lui envoyer...

DARIUS.

Eh bien, monsieur Kean, votre perruque?

KEAN.

Laissez-moi tranquille.

(*Bruit au dehors.*)

SALOMON.

Maître, entendez-vous?

LE PUBLIC, criant et trépignant.

La toile! la toile! le rideau!

SALOMON.

Le public s'impatiente.

KEAN.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi?

Que faisait Frédérick à ce mot-là; il prenait une chaise, il la brisait sur le sol, et il s'écriait : *Qu'est-ce que ça me f...ait, à moi?*

De l'inquiétude que, pendant une demi-seconde, le public avait eue que l'acteur ne prononçât le mot qui lui venait aux lèvres, du soulagement qu'il éprouvait à ne pas l'avoir entendu, du plaisir délicat que lui causait cette combinaison de la réalité et du goût dans le jeu de cet admirable artiste, il résultait un effet immense que non-seulement le mot vrai n'eût jamais pu atteindre, mais qui eût été en sens contraire. Là où il y eut applaudissements il y aurait eu sifflets et sifflets mérités, parce qu'il n'y a aucune raison pour que nous nous servions, devant les femmes qui sont dans une salle de spectacle, des expressions dont nous ne nous servons jamais devant les femmes qui sont dans un autre lieu, et que, pour les hommes, le sous-entendu suffit.

Ce même Frédérick, dans cette même pièce, donnait encore

mais cette fois sans que le public s'en doutât, une autre preuve de la convention qui existe dans tous les arts et qui, selon quelques autres et moi, leur est nécessaire. Au troisième acte, il y a une scène où Kean, ayant appris qu'un misérable s'est servi de son nom pour enlever une jeune fille, se trouve en face d'un homme masqué qu'il suppose être ce misérable; et, comme celui-ci veut rester inconnu et se dérober, Kean lui barre le passage et lui dit :

Si vous n'ôtez pas votre masque, je jure Dieu que je vous l'arracherai.

LORD MESVIL.

Monsieur!

KEAN.

Hâtez-vous, hâtez-vous, milord.

(*Lord Mesvil fait un mouvement pour sortir.*)

KEAN, lui saisissant le bras droit de la main gauche.

Oh! vous ne sortirez pas; c'est moi qui vous le dis.

Un jour, à une répétition, l'acteur qui jouait le rôle de lord Mesvil dit à Frédérick :

« Mais, monsieur Frédérick, si je voulais me sauver, je le pourrais; je ne sens même pas votre main gauche sur mon bras.

— Mais, monsieur, lui répondit Frédérick, pourquoi voulez-vous que je me fatigue à vous serrer le bras? c'est à vous de faire croire que je vous le serre. »

Frédérick avait raison. Comme il était un maître dans son art, il savait de combien de conventions la vérité dramatique est faite.

Ce que l'on pourrait à bon droit, mais tout aussi inutilement peut-être, reprocher au théâtre, et ce qui est bien plus grave que la convention dans l'expression des sentiments, c'est la convention dans les sentiments mêmes. Non-seulement il y a des mots que le spectateur ne veut pas entendre, mais il y a telle situation qu'il ne veut jamais admettre, bien

qu'il la coudoie tous les jours dans la vie, bien qu'elle soit quelquefois la sienne, peut-être parce qu'elle est la sienne.

Ainsi nous avons tous rencontré, nous connaissons tous au moins une de ces femmes mariées, trompées, délaissées, maltraitées par leur mari, qui après de longs jours d'humiliations, de solitude, d'ennui, et croyant en même temps obéir à une irrésistible impulsion de son cœur, poursuivie depuis longtemps par un homme qui lui promet un amour, un dévouement, une fidélité, un respect éternels, se laisse convaincre et succombe. Personne n'exige, je pense, que je me serve d'un mot plus clair. Il se trouve alors que cette femme, qui se plaignait qu'on l'avait trompée en lui donnant le mari qu'elle a eu, se trompe à son tour en cédant à l'amant qu'elle prend. Elle est tombée sur un simple libertin, qui, après avoir obtenu d'elle ce qu'elle aurait si bien fait de lui refuser, l'abandonne, tout comme a fait le mari, et passe à une autre. Aimez-vous mieux que ce soit elle qui s'aperçoive la première que cet homme n'était pas digne du sacrifice qu'elle lui a fait et qu'elle revienne sur ses pas, cette première faute commise? Ce cas est plus rare, beaucoup plus rare, mais il est possible, et je l'admettrai si vous voulez, pour que notre héroïne soit plus digne d'intérêt.

Cette femme, séparée de son mari et de son amant, pour une raison ou pour une autre, est belle, jeune encore, et la voilà retombée dans l'abandon avec de nouveaux regrets doublés maintenant d'un remords. Vous voyez que je fais bien les choses; j'admets aussi les remords.

Ne peut-il pas cependant advenir, après un temps plus ou moins long consacré à ces remords et à ces regrets, ne peut-il pas advenir que cette femme rencontre un galant homme qui connaisse et comprenne cette première défaillance, qui l'excuse et qui, aimant sincèrement cette femme, lui consacre sa vie, l'épouse même si elle devient veuve? Ne peut-il pas advenir, enfin, que cette femme ayant déjà appartenu à deux hommes, un mari que sa famille lui avait

donné, un amant qu'elle s'est donné elle-même, ne peut-il pas advenir que cette femme n'ait jamais aimé et n'aime, jusqu'à la fin de ses jours, que le troisième possesseur? La vie réelle n'offre-t-elle pas plus d'un exemple de ce genre, et, si l'on fouillait avec quelque persévérance dans les liaisons des femmes du monde et dans leurs secondes noces, êtes-vous sûr qu'on ne trouverait pas plus de seconds et de troisièmes que de premiers; ce qui faisait dire si justement à La Rochefoucauld : « Il est plus facile de trouver une femme qui n'a pas eu d'amant, qu'une femme qui n'en a eu qu'un. » Déjà en 1671!

Eh bien, malgré les exemples fréquents, malgré La Rochefoucauld, je défie le plus grand critique et le plus grand auteur dramatique même réunis en une seule personne, de rendre cette dite femme intéressante au théâtre, en la prenant, bien entendu, au moment où elle va dire au public avec toutes les convenances et conventions reconnues nécessaires plus haut, qu'elle compte appartenir à un troisième homme et que décidément elle n'a jamais aimé que celui-là. Notre public, et c'est tout naturel dans un pays où le divorce n'existe pas et où l'indissolubilité du mariage prépare tant d'excuses à la femme, notre public non-seulement pardonne toujours le premier amant d'une femme mariée, mais il l'attend. En revanche, il ne pardonnera jamais le second, quelque habileté que déploie l'auteur, quelques raisons que fasse valoir l'héroïne. Pour le public une femme ne peut avoir appartenu qu'à deux hommes, un mari qui s'est conduit d'une façon abominable, cela va sans dire, et un amant qui adore cette femme, qui l'adorera jusqu'à la fin de ses jours, qui a toutes les délicatesses, toutes les grandeurs et qui est toujours prêt à mourir pour elle, c'est bien entendu. Si cet amant abandonne cette femme, celle-ci, devant le public, doit en avoir fini avec l'amour; si jeune qu'elle soit encore, sa vie est brisée; elle ne vivra plus que dans la retraite et l'on devra quitter la salle bien certain qu'après cette dure leçon, notre héroïne ne recommencera plus jamais, jamais. A son second

amant, la femme mariée n'est plus, sur la scène, qu'une coutumière du fait qui ne mérite aucune sympathie

Le public n'admet jamais non plus qu'un héros de théâtre épouse une femme qu'il sait avoir eu un amant avant lui, sans que le futur mari n'ait préalablement tué son prédécesseur dans un duel où Dieu devra toujours opter pour le second. Cependant il acceptera peut-être, mais avec moins de bonne grâce et de confiance, un départ de l'amant pour un pays très-éloigné avec toutes les garanties possibles, (comment les lui donner?) que les deux époux ne le rencontreront plus. Ce dénoûment est moins d'usage depuis qu'il n'y a plus de couplets dans les comédies de mœurs. L'auteur des *Idées de madame Aubray* est probablement le premier et le seul qui ait osé, au théâtre, battre en brèche ce dénoûment traditionnel. Camille Aubray épouse Jeannine sans tuer Tellier dont elle a cependant un enfant et sans que rien indique dans la pièce que le jeune ménage ne rencontrera jamais le suborneur. C'est une audace qui a été bien reprochée à l'auteur et que je ne conseillerais à personne de recommencer.

Mais, me direz-vous, comment se fait-il alors que le public ait tant applaudi et tant pleuré *à la Dame aux Camélias*, qui a jusqu'à trois amants devant le public, sans compter tous ceux qui ont précédé l'exposition de la pièce? Courtisane, Monsieur, courtisane! Ce n'est plus la même chose. Une courtisane, c'est-à-dire une femme qui a eu assez d'amants pour n'avoir pas su les noms de tous et pour avoir oublié les noms de quelques autres, une courtisane pourra toujours trouver miséricorde et même sympathie devant le public, parce qu'elle pourra toujours rejeter ses fautes sur la misère, sur l'ignorance, sur les mauvais exemples ou la vénalité de ce qui lui a servi de famille. Une courtisane pourra toujours dire qu'elle n'a pas aimé un seul des hommes auxquels elle a appartenu; qu'elle les haïssait même parce que chacun d'eux lui apportait un opprobre nouveau et l'enfonçait de plus en plus dans la fange et dans la honte; cela ne sera

peut-être pas vrai, mais elle pourra le dire, et pouvoir donner une excuse, pour tout le monde et surtout pour la femme, équivaut souvent à l'innocence; cela place même quelquefois le coupable au-dessus de l'innocent, par l'émotion que causent le repentir et les larmes.

Cette excuse, la femme mariée, la femme du monde surtout, instruite, bien élevée, matériellement indépendante, munie de toutes les morales de la religion et de la famille, ayant reçu un nom honorable qu'elle a à léguer tel qu'elle l'a reçu, aux enfants qui naîtront ou qui sont nés d'un mariage régulier, consenti, respecté, la femme mariée quand elle dévie, n'a pas, il faut bien le reconnaître, les excuses de l'autre, ou du moins elle ne les a, elle ne peut les avoir, toujours pour le public, qu'une seule fois. Elle ne joue pas seulement sa vie et son honneur comme la femme libre, elle joue la vie et l'honneur de tous les siens, pendant plusieurs générations peut-être. Les conséquences de sa faute peuvent être désastreuses pour les êtres qui en sont le plus innocents, et qui doivent lui être le plus chers; elle a d'autant plus de responsabilités qu'elle avait plus de privilèges; si elle se trompe une fois, tant pis pour elle. Plus elle aura lutté avant de se livrer à cet amour illégitime, plus elle aura prouvé qu'elle comprenait la gravité de l'acte qu'elle allait commettre. Il ne s'agit plus d'un mari inconnu qu'une famille conseille ou impose à une jeune fille à la fois romanesque, curieuse et ignorante, mais d'un homme que choisit librement parmi tous les hommes une femme qui sait maintenant ce que c'est qu'un homme. Si, après cette première faute, elle tente de nouveau l'aventure, elle ne peut plus dire qu'elle est dans l'amour ni dans l'idéal, ni dans les représailles, ni dans le droit; elle est dans la galanterie.

Seulement le monde auquel elle appartient, tant qu'elle ne fait pas de scandale public, la ménage, la couvre, la défend, la protège même quelquefois, d'abord par charité chrétienne, évidemment, puis parce qu'il est bon qu'il y ait toujours dans le monde un fond d'indulgence disponible et réciproque,

comme un réservoir d'eau dans les maisons exposées au feu ; enfin parce que nul ne veut se faire accusateur et juge d'un délit qui peut aboutir à des catastrophes terribles le jour où il serait révélé à qui ne doit pas le connaître, dont après tout, il n'y a pas de preuves authentiques et palpables et qui fournit, dans les conversations intimes, de bonnes occasions de médire et d'avoir de l'esprit. Quelques vieilles femmes irréprochables, sévères et pieuses, se tiennent dans une réserve à deux ou trois degrés au-dessus de zéro, mais supportable. Les prévenues en sont quittes pour s'envelopper un peu plus quand elles doivent les rencontrer. Comme ces femmes sévères ne vont pas non plus au théâtre, nous n'aurions pas à tenir ici grand compte de leur opinion si, par une contradiction bizarre, cette opinion n'était au fond celle du public le plus frivole à l'endroit de la galanterie des femmes classées. Nous pouvons mettre ces femmes en scène, mais dans leur véritable jour et avec leur véritable rôle. Le spectateur rira avec elles, mais elles ne doivent compter ni sur son estime, ni sur sa complicité. Il ne les accepte que comme personnages secondaires, gravitant et tournant autour d'une héroïne à laquelle, au contraire, il est prêt à pardonner bien des choses si elle aime véritablement et surtout si elle souffre par l'amour, mais par l'amour unique, celui dont l'âme vit et meurt. L'amour unique, même dans l'adultère, voilà pour lui l'excuse et l'absolution de la femme.

Oh! il ne veut pas qu'on rie de l'amour! Aussi celles-là qui ne le traitent pas sérieusement ne sont-elles pour lui que des coquettes, de là le nom de grandes coquettes qu'on leur a donné dans les emplois du théâtre. Le public ne leur reconnaît jamais le droit d'occuper le premier plan dans une œuvre importante. Célimène est le type admirable de ces femmes séduisantes et vides; mais c'est sans doute pour les raisons que nous venons de dire que, malgré les magistrales observations de caractère contenues dans *le Misanthrope*, dont chaque scène est un chef-d'œuvre, tous ces chefs-d'œuvre réunis ne constituent pas pour le public un chef-d'œuvre incontes-

table comme *Tartufe, les Femmes savantes* ou *l'École des femmes;* et que, depuis deux cents ans, il ne s'intéresse pas, faut-il le dire, il ne comprend pas grand'chose à cette admirable étude qui va si loin dans le cœur humain et qui, par cela même, semble plutôt ressortir au livre qu'au théâtre. Il dit : « J'aime mieux le lire ; » il ne le lit pas, et si on lui demande ce qu'il en pense, il répond : « C'est admirable, mais ce n'est pas très-amusant. »

« C'est ou ce n'est pas amusant, » tel est son dernier mot. Il entend par amusant tout ce qui le captive, tout ce qui le met en dehors de lui-même. Il ne vient à nous que pour sortir de lui. Il lui faut une illusion, une consolation, une espérance, un idéal, qui l'escorteront encore quelque temps après qu'il nous aura quittés. Pour retrouver au théâtre les réalités qu'il coudoie tous les jours, il aime autant rester chez lui et il a raison. Il ne pleure pas tous les jours, il ne rit pas tous les jours. S'il vient nous trouver, c'est pour pleurer jusqu'à ce qu'il suffoque, pour rire jusqu'à ce qu'il étouffe, pour être épouvanté jusqu'à ce qu'il tremble, pour être trompé jusqu'à ce qu'il croie.

Est-ce à dire que nous devons le laisser éternellement dans toutes ses habitudes, dans tous ses préjugés, dans tous ses partis pris, dans toutes ses ignorances ? Non ; pas plus que Shakespeare, Corneille, Molière et Racine ne l'ont laissé dans l'état où ils l'ont pris, pas plus qu'Eschyle, Euripide et Sophocle ne l'avaient laissé deux mille ans auparavant dans l'état où ils l'avaient reçu ; mais il ne faut pas le brusquer ; il faut envelopper l'observation nouvelle qu'on veut lui faire accepter, comme on enveloppe un médicament amer qu'on veut faire avaler à un enfant, dans toutes les sucreries qu'il aime. Nous avons, pour l'initier, bien du temps devant nous ; le monde ne finira pas demain, malheureusement, car ce serait amusant à voir ; nous élargirons peu à peu notre domaine ; mais, si large qu'il soit, c'est toujours l'émotion d'en haut, l'illusion, le rêve séduisant ou sublime, l'idéal, en un mot, se dégageant des réalités courantes, que le public viendra nous demander.

En attendant, il faut être du métier pour savoir de quelle prudence et de quelle circonspection on doit user à chaque reconnaissance nouvelle sur le terrain à conquérir. Il y a des ennemis cachés dans toutes les broussailles. C'est ce qui rend notre art si difficile et ce qui le place en même temps si haut que, depuis le commencement du monde, on ne pourrait pas compter trente chefs-d'œuvre dramatiques. Il faut dire aussi qu'il y a là une perspective particulière. Il semble que les yeux de ces douze ou quinze cents spectateurs toujours fixés sur le même point acquièrent la puissance du microscope et grossissent les moindres détails jusqu'à des proportions démesurées, effrayantes, scandaleuses. Pour peu qu'il ait de connaissance et d'expérience du théâtre, alors qu'il assiste seul, dans la salle, aux dernières répétitions de sa pièce, l'auteur à qui un orgueil insensé ne trouble pas le cerveau est, à chaque instant, épouvanté des énormités qu'il va faire entendre et qui feraient partie des choses les plus simples et peut-être les plus banales dans la vie réelle.

A peine la scène dangereuse commence-t-elle à se dessiner dans les préparations dont il a fallu la faire précéder, que le silence lui-même, dans cette grande salle, semble retenir sa respiration pour mieux écouter et devient pour ainsi dire menaçant. Que sera-ce donc, le soir, quand cette salle sera pleine et qu'au feu de la rampe tout paraîtra énorme? Aussi, dans ce travail des derniers jours, faut-il se rendre compte de la valeur et de l'importance d'un mot, d'une intonation, d'un geste, d'un regard, d'un temps! Savoir la vérité, la belle affaire! La dire, le beau mérite! mais la faire entendre là, représentée par des êtres animés, de sexes différents, en tous points semblables à ceux qui écoutent, si bien qu'il semble à ceux-ci que ce sont leurs propres sentiments, leurs propres passions, leurs propres personnes qui se meuvent toutes nues devant eux, voilà la difficulté et les plus habiles n'en sortent pas toujours.

Celui qui a été et qui reste le maître du théâtre moderne, quelque bruit que l'on fasse autour d'autres noms, celui dont

l'imagination prodigieuse a touché les quatre points cardinaux de notre art, la tragédie, le drame historique, le drame de mœurs, la comédie anecdotique, celui dont le seul tort a été de manquer de solennité, et d'avoir du génie sans orgueil et de la fécondité sans effort, comme on a la jeunesse et la santé, celui enfin qui, Shakespeare étant donné comme point culminant, s'est chez nous, par l'invention, la puissance et la variété, le plus approché de Shakespeare, celui-là a dit lui-même, en pleine scène, ce que nous répétons aujourd'hui, et qui sera tout aussi vrai demain :

LA VICOMTESSE[1].

Déduisez vos raisons, et nous serons vos juges.

EUGÈNE D'HERVILLY.

Oh! mesdames, permettez-moi de vous dire que ce serait un cours beaucoup trop sérieux pour un auditoire en robes de bal et en parures de fête.

MADAME DE CAMPS.

Mais pas du tout; vous voyez qu'on ne danse pas encore; et puis nous nous occupons toutes de littérature, n'est-ce pas, vicomtesse?

LE BARON DE MARSANNE.

De la patience, mesdames. Monsieur consignera toutes ses idées dans la préface de son premier ouvrage.

LA VICOMTESSE.

Est-ce que vous faites une préface?

LE BARON DE MARSANNE.

Les romantiques font tous des préfaces. Le Constitutionnel *les plaisantait l'autre jour là-dessus avec une grâce!*

ADÈLE.

Vous le voyez, monsieur, vous avez usé à vous défendre un temps qui aurait suffi à développer tout un système.

1. *Antony*, acte IV, scène VI.

EUGÈNE.

Et vous aussi, madame, faites-y attention! vous l'exigez; je ne suis plus responsable de l'insuccès. Voici mes motifs : la comédie est la peinture des mœurs; le drame, celle des passions. La Révolution, en passant sur notre France, a rendu les hommes égaux, confondu les rangs, généralisé les costumes. Rien n'indique la profession; nul cercle ne renferme telles mœurs, ou telles habitudes; tout est fondu ensemble, les nuances ont remplacé les couleurs, et il faut des couleurs au peintre qui veut faire un tableau.

ADÈLE.

C'est juste.

LE BARON DE MARSANNE.

Cependant, monsieur, le Constitutionnel...

EUGÈNE (*sans écouter*).

Je disais donc que la comédie de mœurs devenait, de cette manière, sinon impossible, du moins très-difficile à exécuter. Reste le drame de passion, et ici une autre difficulté se présente. L'histoire nous lègue des faits; ils nous appartiennent par droit d'héritage, ils sont incontestables, ils sont au poëte. Celui-ci exhume les hommes d'autrefois, les revêt de leurs costumes, les agite de leurs passions qu'il augmente ou diminue selon le point où il veut porter le dramatique. Mais, que nous essayions, nous, au milieu de notre société moderne, sous notre frac gauche et écourté, de montrer à nu le cœur de l'homme, on ne le reconnaîtra pas. La ressemblance entre le héros et le parterre sera trop grande, l'analogie trop intime, le spectateur qui suivra chez l'acteur le développement de la passion voudra l'arrêter là où elle se serait arrêtée chez lui; si elle dépasse sa faculté de sentir ou d'exprimer à lui, il ne la comprendra plus, il dira : « C'est faux; moi je n'éprouve pas ainsi; quand la femme que j'aime me trompe, je souffre sans doute, oui, quelque temps, mais je ne la poignarde

ni ne meurs, et la preuve c'est que me voilà. » *Puis les cris à l'exagération, au mélodrame, couvrent les applaudissements de ces quelques hommes qui, plus heureusement, ou plus malheureusement organisés que les autres, sentent que les passions sont les mêmes au* XV^e^ *qu'au* XIX^e^ *siècle, et que le cœur bat d'un sang aussi chaud sous un frac de drap que sous un corselet d'acier.*

ADÈLE.

Eh bien, monsieur, l'approbation de ces quelques hommes vous dédommagerait amplement de la froideur des autres. . . . . . .

Si l'auteur de cet admirable drame, où le dernier mot de la passion humaine a peut-être été dit, et dont tous les jeunes gens qui veulent écrire pour le théâtre devraient étudier la contexture, car on n'a jamais poussé plus loin l'intérêt, l'audace et l'habileté sur la scène, si l'auteur d'*Antony* avait écrit une de ces préfaces que le baron de Marsanne plaisantait si spirituellement en 1831, et qu'il doit plaisanter encore, au lieu d'écrire une pièce qui ne permet, que dans la mesure où il l'a fait, la digression que nous venons de citer, il aurait répondu aux deux dernières lignes d'*Adèle d'Hervey :*

« Eh bien, non, madame, l'approbation de ces quelques hommes ne me dédommagerait pas amplement de la froideur des autres, parce que le théâtre, qui s'adresse à la foule, ne peut pas se contenter de l'approbation de quelques-uns. Il lui faut pour vivre, moralement et matériellement, la quantité des spectateurs moyens jointe à la qualité des spectateurs intelligents. Ceux-ci ne peuvent rien contre ceux-là, quand ceux-là ne veulent pas écouter. Pour que le théâtre fasse ce qu'il peut, ce qu'il doit faire, pour que, s'adressant à des masses énormes, il puisse instruire et moraliser ces masses en leur révélant les vérités qu'elles ignorent, il faut d'abord qu'il attire ces masses, qu'il les retienne, ce qui ne peut avoir lieu que s'il emploie les moyens auxquels les masses, instinctives et grossières, sont et seront toujours accessibles.

Gœthe raconte, dans ses *Mémoires*, je crois, que, lorsque Schiller et lui eurent dépensé tout ce qu'ils avaient de force et de talent, soit avec leurs propres œuvres, soit avec des traductions des chefs-d'œuvre étrangers, pour fonder le théâtre de Weimar, avec la protection et les deniers du grand-duc, quand le public commençait enfin à paraître y prendre goût, il arriva dans la ville un montreur de chiens savants, et à partir de ce moment Gœthe et Schiller n'eurent plus un spectateur. Gœthe, découragé et humilié, abandonna la direction et ferma le théâtre. Peut-être, s'il avait eu l'idée d'engager le montreur et d'intercaler les exercices de ses artistes à quatre pattes dans les entr'actes des chefs-d'œuvre qu'il voulait populariser, peut-être le public de Weimar eût-il écouté ces chefs-d'œuvre par-dessus le marché.

Si Shakespeare et Molière ont imposé leurs hardiesses à leurs contemporains et à la postérité, cela tient peut-être moins à ce qu'ils étaient de grands esprits qu'à ce qu'ils étaient directeurs des théâtres où ils les faisaient représenter, et chefs des troupes qui les représentaient. Et encore étaient-ils forcés souvent, pour faire accepter leurs chefs-d'œuvre, d'y jeter ou d'y adjoindre quelques grosses farces de mauvais goût, pour les masses nécessaires aux recettes. S'ils eussent eu affaire à des entrepreneurs de théâtre, fort indifférents à l'art, mais fort sensibles aux bénéfices, à leur second chef-d'œuvre qui *n'eût pas fait d'argent*, ils eussent été plus ou moins poliment éconduits, leurs œuvres n'auraient pas été maintenues dans le répertoire, et ils ne nous serviraient pas aujourd'hui de modèles désespérants.

Pour le directeur de théâtre, l'auteur par excellence est celui qui fait salle comble. Si nous pouvons donc concilier ensemble la vérité, le talent, les goûts du public, les intérêts de l'art et ceux du directeur, cela va tout seul; mais ce n'est pas facile, et, dans la lutte, c'est toujours la vérité qui est condamnée aux concessions. L'auteur de *Faust* le savait comme tous les véritables auteurs dramatiques le savent, et voilà comment il le disait dans le prologue de son chef-d'œuvre injouable :

LE DIRECTEUR.

Allons! mes braves et fidèles camarades, vous qui m'avez souvent assisté dans mes embarras et dans mes peines, dites-moi, je vous prie, ce qu'on augure en Allemagne de notre entreprise. Je sais bien comment l'on s'empare de l'esprit d'une assemblée, et pourtant je ne fus jamais plus embarrassé qu'aujourd'hui; ces gens-ci ne sont pas habitués aux chefs-d'œuvre, mais ils ont terriblement lu. Ou trouver quelque chose de frais, de nouveau qui les amuse et les intéresse? Encore une fois, il s'agit d'attirer la foule. Je veux la voir arriver à grands flots, comme un fleuve dont le vent soulève les vagues; je veux qu'en plein jour, avant quatre heures, elle assiége toutes les portes à la conquête d'un billet, au risque de se rompre le cou, comme au temps de famine à la porte des boulangers. A toi, poëte, d'opérer ce miracle! Oh! mon ami, fais de ton mieux aujourd'hui!

LE POËTE.

Ne me parlez pas de cette foule grossière! A son aspect le génie s'épouvante et s'enfuit; éloignez ces flots tumultueux qui pourraient m'entraîner dans leur tourbillon; conduisez-moi plutôt dans une solitude tranquille; c'est là que le poëte goûte des joies pures; c'est là que l'amour et l'amitié, ces trésors de nos cœurs, sont cultivés par la main des dieux. Ah! quand je veux exprimer les émotions profondes qui naissent au fond de mon âme, mes lèvres tremblantes trouvent à peine des paroles, et si j'obtiens quelques inspirations heureuses, elles se perdent dans le tumulte, elles sont méconnues du temps présent. Souvent c'est après de longues années que l'œuvre du génie reparaît dans son éclat: le clinquant ne brille qu'un jour, l'or pur se conserve et passe à la postérité.

LE BOUFFON.

Eh! laissez-moi donc tranquille avec votre postérité! Si moi aussi je voulais m'occuper d'elle, qui songerait à

égayer nos contemporains? car enfin ils demandent leur part, et il est juste qu'on la leur fasse. Je sais comment les mettre en belle humeur; ma mine réjouie les y dispose; la foule n'épouvante pas celui qui sait exciter la sympathie; plus elle est nombreuse, plus il est sûr de l'émouvoir. Allons donc! prenez courage, présentez-vous sans embarras; que l'imagination précède : la raison et l'intelligence, le sentiment et la passion formeront son cortége; mais surtout n'oubliez pas la folie.

LE DIRECTEUR.

Du mouvement sur toutes choses, du mouvement! On vient ici au spectacle, on veut qu'il y ait beaucoup à voir. Si les yeux ont été satisfaits, si vous présentez au public des tableaux variés et merveilleux, vous voguez à pleines voiles, et le spectateur, en sortant, vous proclame son favori. Vous ne pouvez plaire à la foule que par la quantité; en fin de compte, chacun pense à soi. Si vous étalez un nombreux assortiment, vous en aurez pour tous les goûts, et vos chalands satisfaits se retireront de bonne humeur. Pourquoi prendre tant de peine à lier ensemble ce qui doit être mis en pièces? Le travail que je vous demande est facile; la conception, l'exécution ne coûteront qu'un instant, et, puisque le public ne manquerait pas de mettre en lambeaux votre ouvrage, autant vaut, je le répète, le lui servir en cet état.

LE POËTE.

Eh quoi! c'est à ce métier misérable que vous prétendez nous réduire! L'artiste n'est-il donc qu'un manœuvre? Mais, je le vois, le mauvais goût de nos auteurs du jour vous a séduit.

LE DIRECTEUR.

Un tel reproche ne m'inquiète guère : un bon ouvrier choisit les outils en raison de la matière. Songez que vous avez du bois tendre à travailler, ou, pour parler

sans métaphore, voyez de quelles personnes se compose votre auditoire. L'un vous arrive poursuivi par l'ennui; l'autre quitte la table, fatigué d'un long repas; celui-ci, et c'est bien pire encore, vient de lire les journaux. Chacun est distrait comme pour un bal masqué. La curiosité seule peut réveiller leur apathie. Les femmes nous apportent leur toilette, leur beauté, et sont en scène pour leur compte. Qu'ont affaire de telles gens de vos sublimes rêveries? Pensez-vous qu'elles soient bien propres à les tenir en belle humeur? Examinez de près ces amateurs de poésie; ils sont froids, ou malveillants; ils attendent impatiemment la fin, l'un pour retourner au jeu, l'autre pour passer la nuit chez des filles. Et vous mettrez les chastes Muses au service de telles gens? Pauvres fous que vous êtes, ne prenez pas tant de peine; entassez les événements pêle-mêle, ne craignez pas de vous tromper de chemin. Contenter les hommes, cela est trop difficile : cherchez seulement à les émouvoir, il n'importe comment, par la peine ou le plaisir. . . . . . .

Tel est le public, tel il a été, tel il sera éternellement, un enfant à la fois ignorant et ne voulant rien apprendre, curieux et convaincu qu'il y a une quantité de choses très-naturelles, très-vraies, dont on ne doit jamais lui parler au théâtre, impressionnable et distrait, sensible et taquin, prêt à pleurer, prêt à rire, ayant horreur de la réflexion, enchanté d'un jouet nouveau qui lui fait tout de suite oublier les anciens, mais qu'il est toujours prêt à casser pour voir ce qu'il y a dedans, et, ne sachant pas très-bien d'ailleurs qui le lui a donné, ne refusant pas d'écouter des choses sérieuses, mais à la condition que ça ne durera pas longtemps, sinon il se met à causer, ou à bâiller, ou à dormir, à moins qu'il ne s'en aille; un enfant qui ne vieillit jamais, qui ne peut jamais vieillir, parce qu'il s'est assimilé le principe de l'éternelle jeunesse, de l'éternel amour, de l'éternel idéal, l'éternel féminin, c'est-à-dire ce qui est toujours fermé à un raison-

nement et toujours ouvert à une émotion. Vouloir modifier le public, autant essayer de dessaler la mer.

Figurez-vous une classe de filles et de garçons de dix à douze ans, réunis et mêlés, les uns pensant à leur toupie, les autres pensant à leur poupée, les ayant sous la main, et à qui vous voulez expliquer et apprendre l'histoire sainte. Si vous ne la leur racontez pas dans le langage du petit Poucet et de l'Oiseau bleu, bonsoir, ils ne vous écoutent pas. Qui sait, du reste, si les grandes vérités morales de la religion n'ont pas besoin aussi des fictions, du surnaturel et du merveilleux dont on les enveloppe pour être écoutées des hommes! Pour en revenir à notre public, il faut, en un mot, que ce que nous avons de sérieux à lui dire lui paraisse plus amusant que ce qui l'amuse d'ordinaire. Le théâtre n'est toujours pour lui qu'un *Guignol* plus ou moins grand, et il écoutera toutes les philosophies que vous voudrez, pourvu que ce soit Polichinelle qui les lui dise.

Je comprends que des esprits distingués, délicats et graves, comme celui dont nous parlions au début de cette préface, à la recherche de la vérité absolue, s'étonnent, s'irritent même de toutes les concessions que la vérité doit faire au public du théâtre, et qu'ils s'en prennent aux auteurs même les plus accrédités, surtout à ceux-là, les jugeant responsables de cet état de convention. Qu'ils essayent de changer ce qui est, ils verront si c'est possible. Ils feront peut-être mieux que leurs confrères, mais avec les procédés que ceux-ci emploient; il n'y en a pas d'autres.

Si Shakespeare fait apparaître le spectre de Banquo, bien qu'il n'y ait pas de spectres dans la nature, il a ses raisons, et elles sont bonnes. Ce Croquemitaine lui paraît nécessaire pour faire peur à son grand enfant. Si Molière fait faire la morale de Tartufe par Dorine, au lieu de laisser celle-ci à la cuisine où nous sommes habitués à la reléguer et d'où nous ne tenons aucun compte de son opinion et de son dire sur les choses intimes de la famille, il a ses raisons aussi, et elles sont tout aussi bonnes; il a besoin de la gaieté de cette commère

pour faire rire son grand gamin. C'est peut-être cette grosse gaieté-là qui manque au *Misanthrope*, et ce doit être pour cela que Molière n'osait pas le lire à sa servante, qui lui aurait répondu, elle aussi, que ça ne l'amusait pas.

Notre confrère ne se figure pas, je pense, qu'il est le seul, avec ses amis, à regretter et à maudire ces vieilles coutumes du public; nous en sommes tous au même point que lui, quand nous voyons quelle difficulté nous avons et quels détours quelquefois un peu humiliants il nous faut prendre pour arriver à dire à ce public les choses les plus simples, les plus élémentaires, pour nous et même pour lui, mais dont il dépose, pour ainsi dire, toute notion et tout souvenir à la porte du théâtre.

Personne, ceci soit dit en passant et sans autre intention de me faire valoir, personne, dans sa carrière et surtout à ses débuts, n'a eu plus à lutter que celui qui écrit ces lignes, contre les traditions étroites du public, auxquelles venait s'ajouter encore, à cette époque, le classement des genres. Au nom de je ne sais quelle hiérarchie dans les entreprises dramatiques, nul ne pouvait ouvrir une salle de spectacle sans un privilége du gouvernement, lequel n'accordait ce privilége qu'en soumettant l'entrepreneur, les auteurs, et l'art par conséquent, à de certaines charges et conditions complètement absurdes. Ainsi, au Vaudeville et au Gymnase, où l'auteur a donné ses premiers ouvrages, il y avait alors nombre de choses que non-seulement on ne pouvait pas dire, mais qu'il fallait chanter. Voilà qui était bien autrement contre la nature et contre la vérité! L'auteur en question protestait devant la censure, mais inutilement, et c'est ainsi que, pour tâcher de concilier tout, il a introduit dans le premier acte de *la Dame aux Camélias* une chanson pendant le souper, et pendant le premier acte de *Diane de Lys* la chanson de Valentin, qui viennent là, il faut en convenir, comme, selon la comparaison vulgaire, des cheveux dans la soupe. Mais c'était bien peu de chose à côté des autres concessions que lui demandait la censure, laquelle trouvait ces œuvres d'une immoralité

crainte et les défendait sans même discuter avec l'auteur. Quand celui-ci parlementait avec elle, non pas directement, elle ne lui faisait pas cet honneur, mais par intermédiaires bienveillants, elle répondait : « Que l'auteur transporte le sujet de *la Dame aux Camélias* sous Louis XV, qu'il mette des couplets dans la pièce, et qu'à la fin Armand épouse Marguerite. — C'est cela qui serait immoral, répondait-on aux censeurs, de voir ce jeune homme amoureux, mais intelligent, honnête, noble de cœur et d'esprit, épouser cette courtisane. — Non, non, répondaient les censeurs, parce que ce sera faux, et que ce qui est faux au théâtre n'est jamais dangereux. »

Voilà où en était encore le théâtre en 1852. Seule, la Comédie-Française avait le droit de parler comme tout le monde; mais le jeune auteur de *la Dame aux Camélias* ne pouvait avoir l'audace d'aller présenter une pareille pièce au comité de la rue Richelieu, qui n'oserait peut-être pas encore la reprendre aujourd'hui, même si l'on supprimait les couplets du premier acte. Il a fallu vingt ans de consécration, le gouvernement de la république, et surtout le courage et le bon vouloir de M. Perrin, pour que *le Demi-Monde* entrât dans le répertoire du Théâtre-Français, au grand scandale de certains abonnés; car il ne faut pas oublier qu'aux yeux d'un grand nombre de personnes l'auteur desdites pièces avait grandement contribué à la démoralisation des générations nouvelles. Les moins sévères se contentaient de protester contre les audaces et les paradoxes sociaux qu'il s'était plu à étaler sur la scène.

Ainsi cette donnée : un enfant naturel, qui n'a que le nom de sa mère, s'il illustre ce nom à force de travail et de probité, le jour où, par amour-propre ou par intérêt, son père voudra le reconnaître, pourra répondre à ce père : « Je vous remercie bien; j'ai légitimé le nom de ma mère : je n'ai plus besoin du vôtre; » cette donnée bien simple, et qui n'a rien de commun avec l'invention de la poudre ou la découverte de l'Amérique, a paru, lors

de la première représentation, à une foule de gens tous de très-bonne foi, d'une hardiesse scandaleuse et subversive, et l'auteur a été mis, par un grand critique de cette époque, sur le même rang qu'une Mlle Lemoyne, qui venait d'être condamnée aux galères pour avoir fait rôtir son enfant dans un poêle, ce qui était la donnée toute contraire.

Il était convenu, dans ce temps-là, au théâtre, qu'un enfant naturel devait gémir, pendant cinq actes, de n'avoir pas été reconnu, et qu'à la fin, après toutes sortes d'épreuves plus pathétiques les unes que les autres, il verrait son père se repentir, et qu'ils se jetteraient dans les bras l'un de l'autre en s'écriant : « Mon père! mon fils! » aux applaudissements d'un public en larmes. Un pareil sujet ne devait pas être traité d'autre façon. Il a fallu encore vingt ans pour que cette pièce fût reprise au Théâtre-Français où, malgré le grand succès qu'elle a obtenu, grâce à la manière admirable dont elle y est jouée, le dénoûment paraît toujours trop dur, et où ce titre, *le Fils naturel,* s'étalant en grosses lettres sur une affiche, trouble encore bien des gens. En effet, une jeune fille passant avec sa mère devant une pareille affiche pourrait dire : « Maman, qu'est-ce que c'est qu'un fils naturel? » Et la mère serait bien embarrassée. Toutes les mères n'ont pas la présence d'esprit de cette grande dame qui, au siècle dernier, regardait du balcon de son hôtel passer en charrette un certain Duchaufour, condamné au supplice de la roue pour avoir commis le seul crime d'amour que les femmes ne pardonnent pas, sans doute parce qu'elles n'y sont jamais pour rien. Sa fille, qui était à côté d'elle, lui dit : « Qu'a donc fait ce pauvre homme, ma mère? — De la fausse monnaie, ma fille. »

Quand l'auteur du *Fils naturel,* qui croyait qu'il pouvait sans inconvénient se servir d'un titre dont Diderot s'était servi cent ans avant lui sans que personne y trouvât à redire, s'aperçut qu'une chose si simple faisait tant de tapage; quand, après avoir développé dans *les Idées de Mme Aubray* cette autre idée non moins banale que la première, à savoir

que, si pendant trente ans de sa vie, on a proclamé et professé certains principes de religion et de morale, il faut, le cas échéant, les affirmer jusqu'au sacrifice, et que c'est bien le moins qu'on doive aux apôtres de qui on les tient, et qui les ont affirmés jusqu'au martyre; quand l'auteur des *Idées de Mme Aubray* a vu qu'il venait encore de dire une énormité, et que la critique lui criait de toutes parts : « Alors, monsieur, vous voulez que les mères de famille aillent chercher, pour marier leurs fils, des demoiselles qui ont déjà eu un enfant d'un autre homme? » ledit auteur a compris qu'il serait peut-être temps, si l'on voulait faire entrer dans le théâtre quelques idées nouvelles, d'en causer un peu d'avance avec ce public qui s'épouvante ou se choque si facilement, par suite des vieilles habitudes qu'il a contractées. C'est alors qu'il a pensé à publier son ***Théâtre complet,*** avec des préfaces en tête de chaque pièce (rassurez-vous, lecteur, celle-ci sera la dernière), préfaces dans lesquelles il essaierait de faire comprendre et mesurer l'énorme différence qui existe entre les vérités de la vie et les vérités du théâtre, et où il s'efforcerait d'initier peu à peu et tout doucement le public aux réalités qui sont véritablement du domaine de l'art. Dans maints bons endroits, on lui a répondu que ses pièces n'étaient plus que des thèses, ses dialogues que des conférences, et ses préfaces que des paradoxes; il ne s'est pas découragé pour si peu, et le voilà encore soutenant une thèse nouvelle et un paradoxe nouveau.

Cette fois, il a bien failli ne pas en revenir. Sans le grand crédit que le public fait à la scène de la Comédie-Française et sans le grand talent de ses interprètes, je ne sais pas comment l'auteur de *l'Étrangère* s'en serait tiré. Sérieusement, je crois que, dans un théâtre de genre, la pièce n'eût fourni qu'une bien courte carrière. L'auteur à qui, après la première représentation de *la Princesse Georges,* presque toute la critique avait reproché de n'avoir pas fait tuer le prince de Birac, et qui avait encore répondu à ces critiques par une préface dans laquelle il déclarait qu'en son

âme et conscience, il ne croyait pas que ce pauvre prince eût mérité la mort, ni que sa femme eût le droit de la donner; l'auteur, qui a plus de suite dans les idées que d'invention dans l'esprit, s'était bien promis de reprendre cette *Princesse Georges* en sous-œuvre et de la marier, cette fois, avec un monsieur qui méritât vraiment qu'on la débarrassât de lui.

La thèse, celle que M. Naquet soutient avec tant de talent et de persévérance devant la Chambre, et qu'il essaye de faire comprendre au public dans des conférences qui sont un peu aux débats officiels ce que ces préfaces sont à mes pièces, la thèse était celle du divorce que le bon sens et la justice finiront bien par obtenir, au nom des droits les plus sacrés et les plus naturels de la liberté et de la conscience humaines. L'esprit de bonne foi s'étonne, quand il regarde cette question bien en face, il se révolte même en voyant l'opposition que, de très-bonne foi aussi, sans aucun argument plausible, font les plus honnêtes gens du monde à la réforme que nous demandons. Il est vrai que, de notre côté, il y a de très-honnêtes gens aussi, très-désintéressés, et n'ayant aucune envie, comme moi par exemple, d'user du divorce pour eux-mêmes, qui soutiennent, avec des arguments absolument irréfutables, que cette loi absurde, injuste, dangereuse et sauvage du mariage indissoluble doit être réformée. Dieu me garde de reprendre ici la thèse du divorce, que j'ai déjà soutenue, et que je soutiendrai peut-être encore : mais, à propos de *l'Étrangère*, dont elle ressortait une fois de plus, je puis montrer quelles influences la modification de la loi exercerait sur la littérature française en général et la littérature dramatique en particulier.

Quand nous attaquons une loi sur la scène, nous ne pouvons le faire que par des moyens de théâtre, et le plus souvent sans que le nom de cette loi soit même prononcé. C'est au public de tirer les conséquences et de dire : « En effet, voilà un cas où la loi est dans son tort. » Nos moyens sont une certaine combinaison d'événements puisés dans le possible, le rire et les larmes, la passion et l'intérêt, avec un dénoûment

imprévu, l'initiative personnelle, l'intervention d'un *Deus ex machinâ*, mandataire d'une Providence qui ne se manifeste pas toujours si à point dans la réalité, et qui, jouant le rôle que la loi aurait dû prendre, emploie, en face de situations insolubles, le grand argument du théâtre ancien, l'argument sans réplique, la mort.

Que les Chambres nous donnent enfin le divorce, et un des résultats immédiats de ce vote, celui qui entre certainement le moins, qui n'entre même pas du tout dans les raisons que font valoir les promoteurs de la réforme, ce sera la transformation subite et complète de notre théâtre. Les maris trompés de Molière et les femmes malheureuses des drames modernes disparaîtront de la scène, l'indissolubilité du mariage autorisant seule les revanches secrètes ou les lamentations publiques de la femme adultère. La femme véritablement opprimée par son mari étant admise à reprendre, de par la loi, sa liberté totale, quand elle pourra prouver les faits dont elle accuse toujours son mari pour excuser sa faute, n'aura plus le moindre droit aux représailles, ni à la pitié du public. D'un autre côté, si Sganarelle est vraiment trompé par sa femme, il la répudiera; Antony n'aura plus besoin de tuer Adèle; le colonel d'Hervey fera constater qu'elle est adultère et enceinte, et reprendra sa liberté et son nom; Claude ne sera plus réduit à tirer sur Césarine comme sur une louve, et nous n'aurons plus besoin de faire venir Clarkson d'Amérique pour débarrasser cette pauvre Catherine de Septmonts de son abominable époux. Enfin il y aura au théâtre toute une esthétique nouvelle, et ce ne sera pas un des moins heureux effets de la modification de la loi. On ne pourra plus nous reprocher de rendre l'adultère intéressant, par la raison bien simple que, le divorce existant, l'adultère de la femme ne sera plus que le désir de bénéficier du mari et de l'amant, et qu'il s'appellera le libertinage. La question ne relèvera plus du drame, mais de la comédie, les conséquences du divorce ne pouvant amener que des situations comiques.

« Sauf pour les enfants, » diront les adversaires de cette réforme.

« Eh bien, le drame pathétique y trouvera son compte; j'entrevois déjà une foule de situations émouvantes et nouvelles, et ce sera peut-être un auteur dramatique qui prouvera que le divorce est plus que la séparation à l'avantage des enfants légitimes et des enfants adultérins, tout aussi innocents, tout aussi intéressants par conséquent que les autres. »

Si cet argument littéraire peut décider nos législateurs, je le livre à leurs méditations.

Revenons à *l'Étrangère*. S'il est une pièce que les écrivains naturalistes doivent mépriser, c'est bien celle-là. Presque toute la presse a été très-sévère pour cette comédie que je viens de relire avec autant d'attention que de complaisance, mais que je ne défendrai pas contre les nombreuses critiques dont elle a été l'objet. Ce serait trop long, et d'ailleurs le public n'ayant paru tenir aucun compte de ces critiques, je trouve plus simple de me ranger de son côté.

Cependant si je constate ici le succès de *l'Étrangère*, je ne m'en fais pas accroire plus qu'il ne faut, et je sais très-bien à qui j'en dois la plus grande part.

Dans un autre théâtre que la Comédie-Française, je n'aurais pas eu si bon marché de la critique, et le public eût certainement subi davantage l'influence des journaux. Le Théâtre-Français échappe à cette influence quand elle est mauvaise, tout en en bénéficiant quand elle est bonne. Il est bien rare qu'une pièce dont la critique et le public feraient justice, en quelques représentations, sur nos scènes de genre, ne fournisse pas là une carrière honorable et quelquefois brillante. Cela tient à plusieurs causes.

D'abord, comme on dit vulgairement, « la maison est bonne »; elle date de loin; elle a des fondateurs qui sont maintenant des aïeux, dont les œuvres sont impérissables. Si les œuvres de Corneille, de Molière, de Racine, de Beaumarchais sont d'une comparaison dangereuse pour les auteurs

nouveaux, elles sont pour eux d'une émulation utile. En même temps elles restent pour les comédiens un exercice supérieur qui tient toujours leur talent et leur goût à une hauteur où les artistes des autres théâtres ne peuvent que difficilement atteindre, par des dons hors ligne, tout individuels, qui révèlent alors un Potier, un Frédérick Lemaître, une Dorval, une Déjazet, une Rose Chéri, une Desclée. L'habitude d'interpréter des chefs-d'œuvre forme ainsi une troupe d'un ensemble hors ligne, qui, alors même qu'elle représente une pièce dont la valeur ne saurait être assimilée à celle du répertoire classique, prête à cette œuvre secondaire une autorité, une perfection extérieure, une magie qui font illusion au public. Si le spectateur n'est pas conquis par l'auteur, il l'est par le comédien. Quand il voit sur l'affiche certains noms, la cause de l'œuvre est aux trois quarts gagnée. Le public n'admet pas que des artistes de cette valeur exposeraient leur renommée et leurs intérêts, car ils sont maîtres chez eux, et leur fortune dépend non-seulement de leur science dans leur art, mais de leur goût dans le nôtre, le public n'admet pas, dis-je, que des artistes de cette valeur exposeraient leur talent, leurs intérêts et même leur personne dans une œuvre indigne du lieu ; et, quoi que dise la critique, il va voir par lui-même.

Les théâtres de genre sont dans la nécessité de fournir sans cesse, à leurs risques et périls, du nouveau à une clientèle affamée, indépendante, mobile, qui juge malgré elle de la qualité des œuvres par la dimension et le nom de la salle où on les lui offre ; ils ne peuvent fixer momentanément la foule qu'avec un immense succès, dû quelquefois à des moyens complétement étrangers à l'art, succès qu'ils sont forcés d'épuiser jusqu'à sa dernière goutte de sang, en fatiguant, je dirais presque en amoindrissant ainsi des artistes qui n'ont, avec la maison où ils exercent leur profession, aucun lien d'esthétique, d'amitié, de tradition, d'intérêt, et dont les efforts et l'originalité, quelquefois très-grands, ne peuvent constituer que très-rarement l'en-

semble indispensable à l'exécution des œuvres sérieuses. Tandis que ces théâtres sont dans toutes les difficultés des entreprises commerciales et dans tous les aléas de la production à outrance, le Théâtre-Français, lui, avec ses statuts particuliers, ses ressources officielles, son fonds littéraire légué par le passé, sa constitution privilégiée reposant sur un bel et bon décret qui non-seulement a survécu à celui à qui on le doit, mais a résisté à toutes les révolutions et à tous les gouvernements, le Théâtre-Français, qui associe à sa fortune ceux qui y contribuent, qui espace et aère, pour ainsi dire, son répertoire, et qui le rajeunit sans cesse, ou plutôt qui le maintient toujours jeune par les débuts et les progrès intéressants de tous les jeunes comédiens dont il fait choix, pendant que les sociétaires les plus anciens et les plus célèbres continuent à faire bénéficier les moindres rôles du talent et de la réputation qu'ils ont acquis, le Théâtre-Français, au milieu des tentatives les plus étranges que devait produire la liberté des théâtres, est demeuré le lieu consacré où se réunit avec plaisir ce public d'élite qui ne manquera jamais aux œuvres, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, mais qui tient, lorsqu'il se donne la peine d'écouter, pendant trois ou quatre heures, à entendre dire, aussi bien qu'ils le peuvent, et par l'auteur et par les comédiens, les choses pour lesquelles on l'a dérangé. Le Théâtre-Français est devenu ainsi ce que le Conservatoire est pour la musique, ce que le Louvre est pour la peinture, un musée, celui de l'art dramatique, où de temps en temps on expose une œuvre moderne destinée à devenir, pour nos descendants, une œuvre bonne à conserver si elle peut se tenir, sans trop détonner, à côté de celles des maîtres. L'épreuve est dangereuse pour les vivants, mais décisive. Si elle ne réussit pas, au bout d'un certain temps, on décroche le tableau et on le relègue au grenier.

Ce théâtre ne se contente pas des œuvres qui ne peuvent pas mourir et de celles qui veulent naître; il en évoque quelquefois dont on se demande si elles dorment ou si elles sont

vraiment mortes, et il procède à des résurrections très-curieuses. On voit alors, grâce au talent de tel ou tel comédien, au charme de telle ou telle comédienne, le pseudo-chef-d'œuvre reprendre un moment toutes les apparences de la vie; puis, peu à peu, il semble que les jambes du Lazare simplement galvanisé tremblent, que sa voix chevrotte, que ses yeux s'éteignent, que sa face pâlit; son beau vêtement devient trop large sur ses os sans chair, sans nerfs, sans muscles, qu'on entend se choquer les uns contre les autres; on lui jette une dernière fois un peu d'eau bénite, et l'on recouche poliment, mais pour toujours, le squelette dans la grande nécropole des admirations éphémères!

Le public sait tout cela, et, le soir, quand il donne son large billet aux contrôleurs bien abrités du froid dans ce vestibule circulaire à colonnes et à statues, il est à la fois un peu fier et un peu intimidé. Ce large escalier à tapis, ces huissiers à chaînes, ce silence des couloirs, ces ouvreuses graves, ces vestiaires dont certains personnages officiels devraient venir étudier le service, au risque de méprises, ce foyer garni de bustes en marbre qu'on débarbouille de temps en temps, tout cela vous a un air pontifical qui inspire à la fois au public le respect, la confiance, la sévérité et la courtoisie. Ce n'est pas là une église évidemment, mais c'est un temple; s'il n'y a pas de saints, il y a des dieux, et voilà bientôt deux cents ans que le grand, le beau et le vrai y ont leur autel, leur culte et leurs prêtres. Bref, c'est le premier théâtre du monde, chargé de recueillir, de répandre et de consacrer ce qui doit rester de notre littérature dramatique, laquelle est, disons-le, une des gloires, sans rivale dans les autres pays, de notre génie français.

Pour moi, j'attendais sans trop d'impatience que je fusse mort pour essayer de débuter sur cette scène difficilement accessible, quand le nouvel administrateur M. Perrin eut l'aimable pensée de m'en ouvrir les portes et, pour me faire faire connaissance avec son public, de reprendre d'abord *le Demi-Monde*, qui se trouvait ainsi, après vingt-deux ou

vingt-trois ans de stage dans un autre théâtre, arriver à celui pour lequel il avait été composé. Le succès ayant répondu à l'épreuve, je me décidai à tenter l'aventure avec une œuvre nouvelle que j'avais dans la tête depuis longtemps, et que je n'exécutais pas, parce que je sentais bien que pour la faire accepter du public, il me fallait l'autorité de remarquables comédiens. Sans la gracieuse démarche de M. Perrin, *l'Étrangère* n'eût probablement jamais vu le jour. « Ce n'eût été un malheur pour personne, » me dira quelqu'un. — Évidemment; mais il y a ainsi une foule de choses qui sont arrivées et qui auraient pu ne pas arriver sans le moindre inconvénient; on reconnaîtra même, si l'on veut se donner la peine de réfléchir un peu et surtout de se souvenir, que c'est là le caractère vraiment original de la plupart des choses qui arrivent.

Cette pièce bizarre, traitée par un critique influent d'excellent mélodrame et de détestable comédie, a donc vu le jour sur la première scène du monde, au lieu d'aller rejoindre, dans ce qui n'est pas et ne sera jamais, un certain nombre de bons ou de mauvais mélodrames, de bonnes ou de mauvaises comédies que je me compose et me joue pour moi tout seul quand je me promène, que je me repose, ou que j'assiste à quelque représentation d'un de mes confrères dont la donnée me fait venir des idées que je n'ai pas le courage d'écrire ou qui ne me paraissent pas mériter l'honneur de voir le jour.

Entre nous, il faut véritablement pouvoir se figurer qu'on a quelque chose de nouveau à dire, pour avoir l'audace de réunir quinze cents personnes et de vouloir les tenir assises et attentives pendant deux ou trois heures. Que l'auteur reste au-dessous de ce qu'il tente, c'est toujours à prévoir et très souvent à constater, mais qu'il ait au moins la consolation d'avoir fait de son mieux, et de voir qu'à travers son insuffisance quelques esprits ont deviné son intention et lui savent gré de sa tentative. Du reste, on prouverait qu'on est le dernier des sots si l'on s'imaginait, quelques

soins qu'on ait donnés à son œuvre, et même quelque succès qu'elle obtienne, qu'on a fait tout ce qu'on devait, tout ce qu'on voulait faire. Mme Sand me disait un jour : « Est-ce que vous avez quelquefois exécuté à votre satisfaction ce que vous rêviez de faire ? — Non, et vous ? — Moi jamais. » Dans les derniers jours de sa vie, mon père me disait : « Réponds-moi sincèrement; crois-tu qu'il restera quelque chose de moi ? »

Voilà ce que pensent d'eux-mêmes ceux que le public admire le plus, quand ils sont vraiement dignes d'être admirés.

Penser juste, et voir vrai sont déjà choses difficiles et rares même pour des hommes réputés supérieurs, qu'est-ce donc quand il faut avec un peu d'encre sur un peu de papier donner une forme définitive et impérissable à ce que l'on a le mieux pensé et le mieux vu ? Je ne viens donc pas plus, dans cette préface que dans les autres, dire adroitement au lecteur que les pièces que je réimprime sont admirables et que la dernière ne mérite aucune des critiques qu'on lui a adressées, je cause tout simplement avec lui, l'assurant de ma sincérité et de ma reconnaissance pour ce que je lui dois, qui est certainement bien au-dessus de ce que je lui donne. Je lui parle des choses que je crois pouvoir l'intéresser s'il n'a rien de mieux à faire; — j'essaie de lui expliquer tout ce qu'il n'est pas forcé de savoir sans explication, je l'initie tant bien que mal à nos aventures, à nos mystères et à nos espérances; enfin je lui mets sous les yeux à propos de ces travaux qui ont été ma vie et dont il reste toujours le juge, les sentiments, les faits, les idées qui les ont fait naître. Si tout ce bavardage l'amuse, qu'il le lise, s'il l'ennuie, qu'il le jette; — cela ne va pas plus loin. Je n'ai pas le chimérique espoir ni le fol orgueil d'espérer changer quoi que ce soit dans les choses qui m'entourent. A certaines convictions qui me sont venues de l'étude attentive des gens et des choses, et dont j'ai fait les bases de ma conduite en ce monde, j'ai dû autant d'indépendance et de bonheur qu'un

homme peut en avoir ; je livre au public, sur le théâtre et dans mes autres écrits, les procédés qui m'ont réussi, pour qu'il s'en serve à l'occasion comme je lui livrerais le moyen de guérir la goutte si je l'avais découvert. A-t-il d'autres idées en morale, en esthétique, en art ? Qu'il laisse là les miennes, nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela.

Il faut être d'une outrecuidance niaise, voisine de l'hémiplégie ou du délirium tremens pour s'imaginer qu'on fait des révolutions en littérature et qu'on est un chef d'école. On peut avoir autour de soi quelques besoigneux, quelques naïfs et quelques malins qui vous disent ces choses-là par nécessité, par ignorance ou pour se donner le spectacle de la sottise d'un homme célèbre, mais il ne faut pas les croire. En art, et surtout en art littéraire, il n'y a pas d'écoles, il n'y a pas de genres, il n'y a pas de formes, il n'y a pas de vérités, il y a ce qui dure.

Un jour j'entendais de jeunes musiciens déclarer avec cette témérité et cette présomption qui sont le propre de l'aveugle jeunesse, que, dans vingt ans, il ne resterait plus rien ni de Meyerbeer, ni de Rossini, ni de Mozart et que nous entrions enfin avec M. Wagner dans la musique de l'avenir. Je ne pus m'empêcher de leur dire : « Savez-vous quelle sera la musique de l'avenir ? Ce sera celle qui restera ! » En effet, pour que nous fassions des chefs-d'œuvre, il nous faut un collaborateur qui nous survit toujours : le temps. Nul de nous ne sait en mourant s'il a fait une œuvre solide. C'est à la postérité seule qu'appartient le droit de juger et de décider de ce qui doit vivre ; or, si nous augurons d'après ce qu'elle a fait des œuvres les plus retentissantes du passé, ce qu'elle fera des nôtres, il ne nous restera plus qu'à nous montrer très-humbles et très-modestes.

Ceux qui, comme moi, ont eu quelques œuvres, importantes par le nombre d'actes, représentées sur la scène du Théâtre-Français, ont quelques chances de plus que les autres, même lorsqu'on ne les y représentera plus, qu'il soit encore question d'eux à cause du buste en marbre que le

comité peut admettre, après leur mort, dans le foyer, les escaliers ou les vestibules. Si jamais cet honneur m'est accordé, on placera probablement le buste que Carpeaux a fait de moi en face du buste que Chapu a fait de mon père, au pied du grand escalier. Nous regarderons alors, tous les deux, sans les voir, passer les belles personnes qui se rendront à leurs places, et, quand elles descendront, après le spectacle, peut-être l'une d'elles, en attendant sa voiture, arrêtera-t-elle nonchalamment son regard sur cette image de marbre et dira-t-elle quelque chose, n'importe quoi, à propos de l'homme ou de l'œuvre. Merci d'avance, madame, on ne saurait, en vérité, souhaiter davantage, et, pour ma part, cette petite immortalité d'encoignure me suffira parfaitement.

Quelques jours après la première représentation de *l'Étrangère*, *le Gaulois* publiait un article signé de mon nom avec ce titre « *Préface de l'Étrangère,* » dont j'extrais les passages suivants :

. . . . . .

Il y a longtemps que je suis préoccupé de l'absorption du masculin par le féminin, de l'homme par la femme, de la force et du droit par la passion, la bête aux sept cornes dorées dont l'haleine grise et empoisonne, élargit de jour en jour le cercle de ses mouvements. Elle entre partout et, pour passer, elle fait brèche à tout. Rien ne lui résiste, ni l'église, ni le temple, ni la synagogue, ni le palais de justice, ni les chambres hautes, basses ou moyennes. Quand la bête touche de sa corne magique la muraille d'un édifice, il s'en écroule un peu et elle est bientôt maîtresse de l'édifice entier. Grâce à elle, tout devient passionnel, les rôles s'intervertissent, les caractères s'émoussent à leurs angles et le chaos monte dans les têtes les plus fortement équilibrées. Pour peu que son influence dure encore et se propage, nous ne serons plus, nous et

nos institutions, que des momies, vivantes en apparence, mais dont l'intérieur sera desséché et prêt à tomber en poussière au moindre attouchement, comme cela arriva, dit-on, à la momie d'Alexandre. Tout renversement de fonctions est une prostitution; la femme s'emparant des rênes sociales que doit tenir l'homme prostitue la société. C'est là que nous en sommes: or, de ce déclassement fondamental dérivent un nombre infini de déclassements douloureux et désastreux. L'objet de nos efforts s'impose donc avec évidence: il s'agit de rétablir l'ordre, de remettre en sa place ce qui n'y est pas, de faire de la femme notre compagne et notre alliée, non point notre tyran. . . . . . .

Elles vivent presque toujours, ces magiciennes splendides, enveloppées d'une légende. Il circule sur leur compte d'étranges histoires incertaines. Malgré le flamboiement de leur existence, nul ne peut se vanter de les avoir pénétrées. Elles se détachent sur un fond de flammes qui n'ont rien d'infernal, énigmatiques comme les figures byzantines sur leur fond d'or. On prétend qu'elles ont causé un suicide ici, deux duels ailleurs, des ruines plus loin. Est-ce vrai? Ne l'est-ce point? Qui le sait? Elles-mêmes, peut-être, ne sont pas bien sûres de la vérité. Qu'on se soit ruiné pour elles, c'est possible; mais cela leur était dû. Qu'elles se soient penchées pour prendre, je n'en crois rien: elles ont des valets même pour cela. Tout le monde les a aimées, tout le monde le leur a juré avec respect, car elles accaparent le respect aussi. Il se peut qu'elles aient marché pures de scandales en scandales — absolument pures dans leur ignominie. Elles représentent la femme *toute-puissante et le* féminin *triomphant, planant au-dessus de toutes les réalités, désorganisant la vie à plaisir, et elles n'ont donné à personne ici-bas le droit de dire:* « Elles ont péché tel jour, en tel lieu. »

Ce type formidable et moderne existe et il me serait

facile de citer des noms. — Mais pourquoi? On n'a point contesté la vérité de mistress Clarkson, cette dominatrice de pure comédie, cette fascinatrice que j'ai nommée l'Étrangère *moins à cause de sa nationalité que parce qu'elle est étrangère à toutes nos passions et qu'elle est le despotisme de la femme incarné. Les hommes l'adorent, cette Circé, les femmes ne la haïssent, cette Phryné, qu en raison de sa puissance. Toutes lui doivent quelque misère; l'une sa première faute, l'autre l'abandon de son mari. Elle est le vrai pivot de la société. Elle tient bureau de mariage et sait travailler également au bonheur des pensionnaires et à la restauration des fortunes compromises. Au total, déclassée grandiose et volontaire, elle déclasse tous ceux qui l'approchent, elle déclasse encore et toujours.*

*Voilà mistress Clarkson, telle qu'elle m'est apparue, hideuse et superbe, tandis que j'écrivais. Des critiques m'ont reproché de l'avoir laissée au second plan. Eh! ne voyez-vous pas que si mon idée a réellement de la force, sa force vient de là? L'*Étrangère *se tient, pour ainsi parler, en dehors de la vie. Elle marie des ducs avec des filles de marchands, elle n'est point duchesse et elle dédaigne de l'être. Le jour où elle le deviendrait, elle abdiquerait son pouvoir; elle ne serait plus l'*Étrangère. *Par son rôle même, elle est isolée et elle n'en est que plus fatale et plus heureuse. Elle écrase notre sexe, elle le poursuit et ne lui donne point d'arme contre elle. Il n'y a qu'un seul moyen de la combattre, c'est de la démasquer — s'il est possible — et de lui tourner le dos.*

Maintenant qu'à grandes lignes j'ai tracé son portrait, j'arrive aux autres personnages dont elle mène le chœur. Quelle est l'action que j'ai mise en scène? C'est l'histoire d'un déclassement et de ses conséquences. Septmonts est un patricien qui se déclasse en épousant une roturière; Catherine Mauriceau est une roturière qui se déclasse en épousant un fils des preux. Septmonts est bien dépravé,

mais une femme de son milieu le sauverait peut-être et Catherine, mariée à contre-sens, ne pourra que se perdre avec lui. Ainsi la vie de ces deux êtres est suspendue. Pour que le meilleur parvienne à se ressaisir lui-même, il faudra que le pire disparaisse. Et Septmonts sera supprimé, parce que tôt ou tard la logique triomphe et que la société finit toujours par retourner à l'ordre. Telles sont la signification et la portée de l'Étrangère. Personne ne s'y est mépris.

. . . . . .

Cet article, dont je viens de citer quelques fragments, n'était pas de moi. Il était d'un jeune critique, très-observateur, très-consciencieux, très-érudit, M. Fourcaud, qui s'était amusé à ce pastiche, auquel le lecteur se laissa prendre. Le véritable auteur avait si bien vu et si bien dit ce que j'avais voulu dire, qu'en écrivant la vraie préface de *l'Étrangère*, je ne pouvais pas ne pas citer une partie de la sienne, d'abord parce que j'y trouvais une excellente formule de ma pensée personnelle, ensuite parce que c'était pour moi une occasion de remercier ce jeune et aimable auxiliaire.

J'ai une faculté, dont je demande la permission de me vanter ici, parce qu'elle me rend très-heureux et que, dès lors, je ne saurais trop la recommander à mes futurs confrères : c'est de n'en vouloir jamais à ceux qui m'attaquent, et de rester éternellement reconnaissant à ceux qui me soutiennent, à ceux-là surtout qui, comme M. Fourcaud, le font sans me connaître et sans me rien devoir. Je ne sais pas de plaisir plus délicat pour un auteur que de se voir compris et défendu, dans sa pensée intime, par un inconnu, tout à fait indépendant, qui, sans arrière-pensée, lui donne un témoignage public de sympathie et de communion que rien ne le force de donner. Là est la véritable récompense d'un travail sincère et le dédommagement dont parle Adèle d'Hervey. Il n'y a pas dans ce qu'on écrit, surtout au théâtre, que ce qui est énoncé; il y a ce qui

n'est pas dit, ce qui ne peut l'être, que quelques-uns seulement découvrent ou devinent. Certainement le succès, le succès retentissant est toujours agréable, et, quand nous l'obtenons, nous nous laissons volontiers aller à croire qu'il est mérité; mais nous, qui ne pouvons nous cacher par quels grossiers moyens nous sommes à peu près sûrs, quand nous voulons, de l'obtenir, nous savons gré à ceux qui ne tiennent pas compte de ce résultat, plus facile qu'on ne le croit, qui méprisent un peu ce grand tapage et qui sont, au contraire, saisis par certains détails, passant inaperçus, restant invisibles pour le public enthousiaste. Avec ceux qui ont surpris le mécanisme secret, le principe, l'âme des grands effets extrinsèques qui nous aident à prendre la foule, nous causons alors plus volontiers qu'avec ces admirateurs bruyants, mais superficiels, qui nous complimentent quelquefois de ce que nous estimons le moins dans notre œuvre.

La grande erreur des critiques de profession est de se figurer que nous ne nous critiquons pas nous-mêmes. Pas un de nous, connaissant bien son métier d'auteur dramatique, qui d'abord n'ait fait vingt fois la critique de sa pièce avant de la livrer à la scène (les ratures de nos manuscrits sont là pour en témoigner), et qui, la pièce jouée, ne sache parfaitement par où elle pèche. Il ne faut pas croire que nos défauts visibles soient toujours des erreurs involontaires; ce n'est pas toujours parce que nous nous trompons que nous faisons mal, c'est parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Toute notre habileté consiste alors à glisser le plus rapidement possible sur ce que nous savons ne pas être solide, pour arriver à l'effet dramatique ou comique que nous avons en vue et auquel la concession que nous avons faite était nécessaire. J'ai vu certains critiques, pleins de talent et de conscience, mettre très-sûrement le doigt sur le point défectueux, constater que cela sonnait creux à tel ou tel endroit; mais je n'en ai jamais vu un seul dire comment il aurait fallu faire. Ils ne le savent pas, ils ne peuvent pas le savoir; s'ils le sa-

vaient, ils écriraient eux-mêmes des drames et des comédies, au lieu de juger les nôtres. Ils y trouveraient plus de plaisir, plus de profit et plus de renommée; mais notre art est un art tellement spécial, tellement personnel, il exige des procédés si particuliers, nous l'avons déjà dit maintes fois, que celui qui n'a pas reçu ce don de la nature ne l'acquerra jamais. L'auteur dramatique, à mesure qu'il avance dans la vie, peut acquérir des pensées plus élevées, développer une philosophie plus haute, concevoir et exécuter des œuvres plus consistantes que celles de ses débuts; en un mot, la matière qu'il jettera dans son moule sera plus noble et plus riche, mais le moule sera le même. Parti de *Mélite* et de *Médée*, il arrivera au *Cid*, à *Horace*, à *Cinna*, à *Polyeucte;* parti de *l'Étourdi* et du *Dépit amoureux*, il arrivera à *Tartuffe*, au *Misanthrope*, à *l'École des Femmes* et aux *Femmes savantes;* parti des *Frères ennemis* et d'*Alexandre*, il arrivera à *Andromaque*, *Britannicus*, *Phèdre* et *Athalie;* mais si vous vous donnez la peine d'étudier attentivement Corneille, Molière et Racine, vous reconnaîtrez bien vite que leurs premières pièces, au point de vue du métier, sont aussi bien construites que les dernières, quelquefois mieux, car ce don naturel du mouvement, de la situation, de l'effet, de la clarté, de la vie enfin, nous le perdons presque toujours à mesure que nous avançons en âge et en raison inverse de ce que nous gagnons comme connaissance du cœur humain. Nous voulons alors pousser trop loin l'étude des caractères et l'analyse des sentiments et nous devenons souvent lourds, confus, obscurs, solennels, quintessenciés, disons le mot, ennuyeux.

Arrivé à un certain âge, hélas! celui que j'ai justement, l'auteur dramatique n'a rien de mieux à faire que de mourir, comme Molière, ou de se retirer de la lutte, comme Shakespeare et Racine. C'est déjà un moyen certain de leur ressembler en quelque chose. Le théâtre est semblable à l'amour, il veut la bonne humeur, la santé, la puissance et la jeunesse. C'est s'exposer aux plus douloureux mécomptes que de vouloir être toujours aimé des femmes ou choyé de la foule. Le grand

Corneille on a fait la rude épreuve; il ne s'en consolait pas, même en traduisant en vers *l'Imitation de Jésus-Christ,* si propre qu'elle soit à consoler de tout; même en répondant à la Duparc, qui le trouvait trop vieux, ces vers admirables :

Cependant j'ai quelques charmes,
Qui sont assez éclatants
Pour ne prendre pas d'alarmes
De ces outrages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore,
Quand ceux-là seront usés.

Croyez-moi, belle marquise,
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Quelle colère éloquente et superbe! Oui! mais la belle avait vingt ans et s'en moquait bien. Le grand homme, créateur du théâtre en France, l'égal d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, ne lui semblait plus qu'un vieillard indigne de ses caresses, pourtant si faciles, et pour elle, comme pour l'Agnès de Molière, Horace avec deux mots en disait bien davantage.

La foule est semblable à cette belle fille; elle est toujours jeune et veut qu'on le soit toujours. Elle se soucie de notre morale, de notre expérience, de notre sagesse, de notre style et de notre philosophie, comme du temps qu'il faisait la veille. Elle veut être captivée, charmée, entraînée, amusée, conquise, séduite, violée même. Malheur à vous, si vous n'êtes pas en état de mener l'aventure jusqu'à la fin, la folle vous rit au nez et elle a bien raison. S'il vous reste une

chance qu'elle se souvienne encore de vous et vous regrette quelquefois, c'est de renoncer volontairement à elle.

D'autre part, à mesure que les années s'accumulent, que la vieillesse s'avance, que la mort s'annonce, nous devons sentir une sorte de malaise et croire commettre une sorte d'indécence en nous exposant, avec des lazzis ou des histoires d'amour, aux curiosités, aux caprices, aux ingratitudes du public. Si nous n'avons plus ce qu'il faut pour lui plaire encore, il n'a pas, à vrai dire, acquis ce qu'il lui faudrait pour nous attirer de nouveau. Nous l'avons devancé dans la connaissance des hommes, des sentiments et des choses: nous en savons plus long, nous voyons de plus haut et plus loin que lui; ce que nous distinguons clairement, si nous voulions le lui montrer, lui apparaîtrait monstrueux, grotesque ou confus, car nos études et nos entretiens de chaque jour roulent sur des sujets qui ne lui sont pas familiers, qui lui sont même inconnus, et qui ne se prêtent ni aux émotions ni aux plaisanteries à hauteur d'homme ordinaire qu'il vient chercher au théâtre. Quand il en sera arrivé individuellement aux mêmes réflexions que nous, ce n'est plus à nous qu'il viendra. Les passions, que nous lui avons peintes alors que nous les éprouvions comme lui, qu'il a toujours, puisqu'il ne vieillit jamais dans sa masse et se renouvelle sans cesse, nous regrettons peut-être de ne plus les avoir, mais enfin nous ne les avons plus; nous sommes devenus froids pour ce qui exaltait jadis notre enthousiasme, indifférents ou indulgents pour ce qui excitait notre colère; nous commençons à constater et à reconnaître la vanité des biens et des maux d'ici-bas; le rire, dont nous étions si prodigues à l'encontre des sottises et des ridicules d'autrui, s'est envolé de nos lèvres, et si nous l'y rappelions de force, les flèches que nous lancerions reviendraient bien vite sur nous. Nous serions mille fois plus à bafouer que ceux dont nous nous moquerions, et qui auraient sur nous le grand avantage de se croire encore heureux de leurs erreurs, de leurs fautes, de leurs chagrins même. C'est l'heure où Racine s'isole, où sa poétique

se trouble, où son âme s'inquiète, où sa conscience de chrétien s'alarme d'une gloire profane, tandis que son orgueil de poëte souffre encore de ses échecs, du mauvais goût et de l'ignorance de la foule, qui se pâme aux platitudes de Pradon. Il faut à l'auteur de *Phèdre*, honteux d'être comparé et immolé à ce qui est si au-dessous de lui, dix ans de solitude, d'apaisement, de tristesse, pour devenir l'auteur *d'Athalie*, pour donner au drame chrétien de Corneille ce pendant biblique qui élèvera momentanément le théâtre jusqu'aux proportions et jusqu'à la majesté du temple, tandis que la foule, assez étonnée et déconcertée pour qu'on la croie conquise et respectueuse, continuera à dire de l'un et de l'autre chef-d'œuvre : « C'est beau, mais ce n'est pas amusant. »

Arrivé à ce moment difficile, l'auteur dramatique, qui n'est pas seulement un faiseur de tours d'esprit plus ou moins ingénieux, qui a cru à son art, qui l'a honoré et aimé, qui aurait voulu en faire non-seulement un plaisir, mais un enseignement pour les hommes, se sent pris entre son idéal et son impuissance. Il comprend que ce n'est pas à la forme dont il s'est servi jusqu'à présent que l'humanité demandera jamais la solution des grands problèmes qui l'agitent, bien qu'il croie l'avoir trouvée pour lui-même; que ce qu'il rêve maintenant est irréalisable sur le terrain fleuri, mais étroit et mouvant, où il s'est tenu longtemps en équilibre à force de souplesse et d'agilité, et il sent qu'il va y avoir un irréparable malentendu dont il sera la victime, s'il veut y bâtir le monument de ses dernières pensées. La seule chance qu'il ait de faire accepter les vérités qu'il a dites, c'est de ne pas essayer d'en ajouter de plus hautes à celles-là. Qu'il assiste de temps en temps à la représentation de ses œuvres passées, si on les représente encore de son vivant, si quelque montreur d'animaux savants n'a pas pris sa place comme à Weimar, et, devant l'éternelle jeunesse du public qui rira de son beau rire et pleurera de ses douces larmes d'autrefois, il revivra quelques-unes des bonnes journées de sa jeunesse disparue; il comprendra bien vite qu'il ne faut rien dire de plus sérieux à ces spec-

tateurs frivoles, et que le plus sage et le plus sûr, quand on approche si rapidement tous les jours de celui qui sait tout, c'est de se taire et d'écouter.

M. Montégut, dans un des avertissements de sa belle traduction de Shakespeare, dit à propos du *Conte d'hiver*, de *Cymbeline* et de la *Tempête :*

« Dans ces trois pièces, on voit apparaître un nouveau système dramatique que le grand poëte n'a pas eu le temps de pousser à bout, heureusement peut-être pour sa gloire. Il était arrivé à Shakespeare ce qui arrive à tous les grands artistes, à Michel-Ange, à Gœthe, à Beethoven; à mesure qu'il vieillissait et que son génie se débarrassait davantage de cette tyrannie des passions dont la jeunesse l'avait enveloppé, les spectacles habituels de la nature, et les sentiments généraux du cœur ne lui suffisaient plus; il se plaisait à rêver un univers nouveau, ou plutôt il se plaisait à peindre l'univers réel de la couleur de ses rêves; il se sentait entraîné à pénétrer toujours plus avant dans les profondeurs du cœur humain, pour y découvrir de plus secrets mobiles d'action, et pour surprendre de plus près les passions à leur source même. De là ces combinaisons si curieuses, si précieuses, si rares, de réalité et d'idéal, de fantaisie et de logique, de nature et de mensonge, qui ont pour noms *Le Conte d'Hiver, Cymbeline, la Tempête;* c'est ce qu'il est possible de concevoir de plus subtil et de plus fin, sans que la conception poétique perde trop de sa substance et s'évapore dans l'abstraction. Dans ces trois pièces nous avons l'équilibre le plus parfait, mais aussi le plus fragile que jamais poëte ait atteint dans les combinaisons de la nature et du rêve. Un pas de plus dans cette voie et Shakespeare lui-même allait sortir de la nature. La mort, arrivée avant l'heure, empêcha le grand poëte de tomber dans ces abstractions colorées qu'on reproche à la vieillesse de Gœthe, et dans ces obscurités énigmatiques que l'on prétend trouver dans les derniers quatuors de Beethoven. »

On ne saurait mieux voir et mieux dire, et il y a là un

bon conseil que l'auteur dramatique fera bien de suivre même quand il n'est pas Shakespeare, surtout quand il n'est pas Shakespeare. Celui qui écrit ces lignes suivra-t-il ce conseil? il aurait raison. Il suffit de lire *l'Étrangère* et surtout les rôles de mistress Clarkson, de Gérard et de Rémonin pour se convaincre que les abstractions dont parle M. de Montégut le troublent déjà. Qu'il fasse donc comme *Prospero*, dans la dernière scène de *la Tempête*, qu'il sorte de l'île enchantée, qu'il gagne cette retraite où, sur trois pensées, il y en a une pour la tombe. Le moment est venu de dire à Ariel, l'esprit invisible de l'air qui a jusqu'alors obéi au magicien, et l'a fait triompher de Caliban.

« Ariel, mon petit oiseau, retourne aux éléments; sois libre et porte-toi bien. »

Août 1879.

PERSONNAGES.	ACTEURS qui ont créé les rôles.
LE DUC MAXIMIN DE SEPTMONTS.	MM. Coquelin.
MAURICEAU.	Thiron.
RÉMONIN.	Got.
GÉRARD.	Mounet-Sully.
CLARKSON.	F. Febvre.
GUY DES HALTES.	Prudhon.
D'HERMELINES	Baillet.
DE BERNECOURT.	Joumard.
CALMERON.	Garraud.
CATHERINE DE SEPTMONTS . . .	Mmes Croizette.
MISTRESS CLARKSON	Sarah Bernhardt.
LA MARQUISE DE RUMIÈRES. . .	Madeleine Brohan.
MADAME D'HERMELINES.	Lloyd.
MADAME CALMERON.	Tholer.

Domestiques.

La scène se passe à Paris.
Le 1er, le 2e, le 4e et le 5e acte chez la duchesse,
le 3e acte chez mistress Clarkson.

L'ÉTRANGÈRE

ACTE PREMIER.

Un salon très-élégant communiquant avec d'autres salons. — Des domestiques en grande livrée, poudrés, se promènent de long en large dans le fond. — Tout est éclairé comme pour une soirée. — Grande fenêtre à droite du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉMONIN, MAURICEAU entrent ensemble par la porte du fond.

MAURICEAU.

Et tu es ici dans les appartements particuliers de la duchesse, de ma fille!

RÉMONIN.

C'est donc pour cela que ce domestique ne voulait absolument pas me laisser entrer.

MAURICEAU.

Naturellement! Ma fille a prêté le reste de son hôtel et ses jardins pour cette fête de bienfaisance; mais c'est bien le moins qu'elle se soit réservé son appartement pour elle et ses amis tout à fait intimes, dont tu es, bien que je ne t'aie pas vu depuis près de vingt ans, et que je ne m'attendisse guère à te retrouver ce soir ici.

RÉMONIN.

Je ne me doutais même pas, en y venant comme tout le monde pour donner mes vingt francs aux orphelins de ces malheureux mineurs auxquels ta fille s'est intéressée, je ne me doutais même pas que cette duchesse de Septmonts, c'était mademoiselle Mauriceau que j'ai mise au monde; car c'est moi qui l'ai mise au monde.

MAURICEAU.

Il y a vingt-trois ans. Comment! tu ne savais pas que la duchesse de Septmonts était ma fille? C'est curieux! Tout Paris le sait.

RÉMONIN.

Comme tu n'as pensé qu'à tout Paris, et que tu ne m'as pas invité à son mariage, je ne l'ai pas su.

MAURICEAU.

J'ignorais ce que tu étais devenu.

RÉMONIN.

Tu n'avais qu'à chercher dans l'Almanach du commerce à la lettre R. Tu aurais trouvé : « Rémonin, rue Madame, 103, professeur au Collége de France. » C'est très-commode, l'Almanach du commerce, quand on veut retrouver ses amis.

MAURICEAU.

Tu sais ce que c'est que la vie de Paris. Tu travaillais de ton côté; je travaillais du mien. Et moi, me trouves-tu changé?

RÉMONIN.

Non, tu es resté le même ou à peu près.

MAURICEAU.

Mon cher, tu me croiras si tu veux, excepté quand je me regarde pour me faire la barbe, il ne me semble pas que j'aie vieilli.

RÉMONIN.

Toujours ce bel estomac?

MAURICEAU.

Toujours.

RÉMONIN.

Et madame Mauriceau?

MAURICEAU.

Morte, mon cher! La pauvre femme!

RÉMONIN.

Depuis longtemps?

MAURICEAU.

Il y a sept ou huit ans.

RÉMONIN.

De quoi?

MAURICEAU.

Les médecins disent que c'est du foie. On n'a jamais bien su. Elle languissait. Elle n'était pas d'une santé brillante au fond. Très nerveuse. Ç'a été un grand chagrin! Mais ne parlons pas de ça. Et toi, es-tu marié?

RÉMONIN.

Non!

MAURICEAU.

Ma foi, tu as aussi bien fait. La famille a du bon, mais il y a encore beaucoup à dire là-dessus. (Au domestique qui s'approche de lui.) Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

On vient chercher la réponse pour le journal.

MAURICEAU, prenant un papier dans sa poche et allant chercher une enveloppe sur la table, tout en faisant signe au domestique d'attendre au fond.

Parfaitement, voilà. (A Rémonin.) C'est pour un reporter qui est venu me demander des détails sur la fête de ce soir, et, en même temps, sur la famille et les ancêtres de mon gendre, les Septmonts, vieille, très-vieille famille. Je lui ai écrit tout

ce qu'il voulait en quelques lignes. Puisqu'il veut parler de cette fête, autant qu'il en parle exactement. Il m'a demandé aussi quelques notes sur moi. Il voudrait faire ma biographie, à propos des nouveaux magasins qu'on vient d'ouvrir rue de la Paix. Il voudrait faire un parallèle entre l'industrie du temps où j'ai commencé et celle d'aujourd'hui. Je veux bien le renseigner là-dessus aussi, mais verbalement, et je lui écris de venir me voir un matin. (Au domestique, lui remettant la lettre.) A propos, dites qu'on cherche la duchesse. Dès qu'on l'apercevra, qu'on la prie de monter. Qu'on lui dise que je la demande. (Le domestique s'éloigne.) Ah! mon vieux Rémonin, je suis content de te revoir. Ce Paris tourne si vite, qu'on n'a pas le temps de rencontrer les gens qu'on aime. Mais, puisque tu ne savais pas que Catherine eût épousé le duc de Septmonts, qui est-ce qui t'a dit que tu me trouverais ici?

RÉMONIN, en le regardant avec intention.

C'est Gérard, que j'ai rencontré tout à l'heure. Tu te rappelles bien Gérard?

MAURICEAU.

Parfaitement. Ah! il est là aussi?

RÉMONIN.

Oui.

MAURICEAU.

Comment va-t-il?

RÉMONIN.

Il va très-bien, comme santé d'abord et comme position ensuite.

MAURICEAU.

Cela ne m'étonne pas qu'il ait fait son chemin. C'était un garçon très-intelligent et très-laborieux. Et sa mère?

RÉMONIN.

Sa mère vit toujours. Elle a donc été la gouvernante de ta fille?

MAURICEAU.

Pendant cinq ou six ans. Qu'est-ce qu'il fait maintenant, Gérard?

RÉMONIN.

Il a été un de mes meilleurs élèves à l'École polytechnique; aujourd'hui, il est dans les mines. Il a publié sur la question des travaux très-intéressants. Une grande compagnie minière se l'est associé tout de suite. Gérard gagne trente ou quarante mille francs par an. Et ce n'est pas fini. Il fait sur le lavage de l'or un grand travail que je lui ai demandé pour un Américain, et, s'il réussit, comme je le crois, ce sera une fortune.

MAURICEAU.

Tant mieux! tant mieux! Lui as-tu dit que tu allais venir me retrouver ici?

RÉMONIN.

Oui, je lui ai dit que nous étions d'anciens camarades.

MAURICEAU.

Et il n'a pas demandé à t'accompagner?

RÉMONIN.

Non.

MAURICEAU.

Il ne t'a chargé de rien pour moi?

RÉMONIN.

De rien.

MAURICEAU.

C'est drôle! il n'aura pas osé. Je ne lui en veux cependant pas. C'était bien naturel.

RÉMONIN.

Quoi donc?

MAURICEAU.

Je te conterai ça un de ces jours. Ah! que c'est curieux,

la vie ! Te rappelles-tu ma petite chambre du faubourg Saint-Denis ? Nous y avons bien ri quelquefois. Quel bon temps ! J'étais cependant simple commis de magasin, pendant que tu étais interne à la maison municipale de santé, quelques numéros plus haut. Nous allions de temps en temps déjeuner et dîner chez la mère Salignon, trois francs tout compris. Mais j'avais mon idée et le père Maroizel m'a pris pour associé et m'a donné sa fille. Il est vrai qu'il n'y avait guère moyen de faire autrement ; la petite m'adorait. Tu te souviens de ces magasins sombres, de cette clientèle bourgeoise, de cette vieille routine commerciale. Une fois le père Maroizel mort, j'ai bouleversé tout ça. Pour faire venir le monde élégant faubourg Saint-Denis, sais-tu que ce n'était pas commode ? j'y suis arrivé cependant et je me suis retiré avec dix millions, en conservant une part importante dans la maison, part que j'ai vendue six millions, pour rien, quand j'ai marié ma fille. En la faisant entrer dans la noblesse, je ne pouvais pas rester marchand, même dans la coulisse. Tu comprends ça.

RÉMONIN.

Parfaitement.

MAURICEAU.

Du reste, j'ai mis des capitaux dans d'autres affaires très sûres, et tu retrouves ton ami avec une vingtaine de millions.

RÉMONIN.

Je te fais mon compliment.

MAURICEAU.

Mais oui, ce n'est pas mal, et je ne me plains pas.

RÉMONIN.

Alors, tu es heureux ?

MAURICEAU.

Parfaitement heureux.

RÉMONIN.

Ce monde nouveau dans lequel tu es entré par le mariage de ta fille?

MAURICEAU.

Est charmant; et il a cela d'agréable qu'au bout d'un certain temps qu'on y est, on croit qu'on en est. Il y a bien eu dans le commencement quelques pimbêches, montées sur leur noblesse comme des perruches sur leur perchoir, qui m'ont lancé quelques plaisanteries sur mon ancienne enseigne des *Trois Sultanes;* mais mon gendre m'avait raconté des histoires sur la plupart de ces dames; j'ai riposté. Quant aux hommes, ils ne s'y frottent pas. Septmonts est de première force à l'épée. Il a eu jadis, étant garçon, deux ou trois affaires dont ses adversaires se sont mal trouvés; et puis les hommes sont toujours du parti d'une jolie femme, et, comme ma fille est une des plus jolies, des plus élégantes et des plus riches de sa coterie, elle a une véritable cour et ça va tout seul maintenant.

RÉMONIN.

Et elle est heureuse aussi?

MAURICEAU, un peu hésitant.

Oui, oui.

RÉMONIN.

Son mari l'aime?

MAURICEAU.

Comme on aime dans son monde! Ces gens-là ont leurs habitudes qu'ils ne sont pas près de changer; mais ça se fera peu à peu.

RÉMONIN.

Et pourquoi as-tu tenu à marier ta fille dans ce monde? Était-ce son goût?

MAURICEAU.

Non; mais à qui voulais-tu que je la mariasse? A un commerçant comme moi?.. Le commerce, c'est bon pour faire

sa fortune; mais, une fois la fortune faite, ça n'a plus de raison d'être, surtout pour une fille qui parle quatre langues et qui est une musicienne de premier ordre. A un banquier? pour qu'elle entende parler d'argent du matin au soir! A un militaire qu'on enverra se faire tuer en Afrique ou en Chine, ou qui donnera sa démission? Qu'est-ce que c'est qu'un militaire qui a donné sa démission! A un marin, qui la laissera toute seule pendant qu'il fera le tour du monde? A un homme politique? pour qu'au premier changement il faille gagner la frontière, si on en a le temps. A un artiste, qui l'aurait menée dans un monde de bohèmes? A un médecin, qu'on vient réveiller la nuit pour le petit du concierge qui a le croup? A un savant, qui passe sa vie comme toi dans un laboratoire? Tous ces gens-là, pour peu qu'ils aient d'intelligence et de dignité, savent bien que ça ne se peut pas, et ils sont les premiers à le reconnaître. Tiens! ce garçon dont nous parlions tout à l'heure en est un exemple.

RÉMONIN

Gérard?

MAURICEAU.

Oui, Gérard. Tout ceci entre nous. Il s'était pris d'une belle passion pour Catherine, qui, de son côté, s'était monté la tête pour lui. Connais-tu mon gendre?

RÉMONIN.

Non.

MAURICEAU.

Comme homme, au physique et au moral, Gérard est mille fois mieux que lui! Il n'y a même pas de comparaison. De toi à moi, toute cette noblesse s'en va par morceaux, et, si nous ne venions pas de temps en temps lui infuser notre argent et notre sang de bourgeois, il n'en resterait bientôt plus rien! Où en étais-je?

RÉMONIN.

Tu en étais à Gérard qui valait mille fois mieux que ton gendre.

MAURICEAU.

Oui. Eh bien, il a été le premier à comprendre que son mariage avec Catherine était impossible. Pas de patrimoine, pas de nom : il était le fils d'un petit négociant avec qui j'avais été en relation d'affaires, et qui était mort presque insolvable. Sa veuve, en vendant tout, avait pu tout payer. C'est très bien. Je l'ai recueillie et j'ai fait d'elle la gouvernante de ma fille, car elle avait de l'instruction et de la probité. Ce n'est pas mal non plus, ce que j'ai fait là; mais était-ce une raison, soyons francs, pour donner ma fille à son fils? J'ai eu tort, j'en conviens, de leur permettre un peu trop d'intimité. Quand Gérard sortait de l'École polytechnique et venait voir sa mère, il passait une partie de la journée avec nous. C'était imprudent de ma part. J'aurais dû me souvenir de ce que j'étais moi-même quand j'avais son âge; mais, quand on n'est plus jeune, on se figure que personne ne l'est plus. Bref, quand j'ai vu que cela devenait sérieux, j'ai eu une conversation sérieuse aussi avec Gérard, et je dois reconnaître qu'à l'instant même il a parfaitement compris, et il s'est retiré. Sa mère, je ne dirai pas qu'elle avait prêté la main à ces sentimentalités, ni qu'elle avait rêvé un dénoûment irréalisable, mais enfin sa mère a dû quitter peu de temps après une maison où son fils ne pouvait plus revenir. Franchement, on ne gagne pas vingt millions dans le commerce pour les donner au fils de la gouvernante de sa fille ! Non, mon cher ami, j'ai bien réfléchi, et j'ai fait la seule chose qu'il y eût à faire. Quand on a une fille belle et richissime, et qu'on n'est qu'un roturier, un parvenu comme moi, on ne doit avoir qu'une idée, faire entrer cette fille dans le monde, et il n'y en a qu'un, où la beauté, l'esprit, la fortune, servent vraiment à quelque chose et peuvent briller de tout leur éclat.

RÉMONIN.

Mais si tu avais eu un fils

MAURICEAU.

Si j'avais eu un fils au lieu d'une fille, j'aurais pensé tout le contraire, c'est bien certain; j'aurais invoqué les immortels principes de 89, j'aurais proclamé l'égalité des hommes, parce que mon fils, né Mauriceau, n'aurait pu mourir que Mauriceau, à moins qu'il n'eût été un homme de génie; mais je ne sais comment ça se fait, les millionnaires n'ont jamais cette idée-là; c'est la ressource des pauvres diables. J'avais une fille; c'est autre chose. C'est très-commode, une fille, ça change de nom par le mariage. La duchesse de Septmonts, ça dit tout! Aujourd'hui nous sommes duchesse, et vraie duchesse. Nous avons acheté sept cents ans de noblesse en cinq minutes. Mon gendre a mené la vie à grandes guides; je le savais. Il était plus que ruiné, entre nous il était couvert de dettes, c'est certain. Il écorne la dot, c'était prévu. Mais les enfants que la fille de Mauriceau mettra au monde seront ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, selon leur âge; ils seront inscrits dans le grand armorial de France, au milieu des plus nobles et des plus illustres. Rien ne peut plus nous ôter ça; le notaire et le prêtre y ont passé. Quant à ceux qui disent que je suis un vaniteux et un imbécile, ce sont ceux qui ne peuvent pas en faire autant.

RÉMONIN.

Et la duchesse est mariée depuis...

MAURICEAU.

Depuis dix-huit mois.

RÉMONIN.

Et elle a un enfant?

MAURICEAU.

Non.

RÉMONIN.

Eh bien, dis-donc, les petits ducs se font un peu attendre.

MAURICEAU.

Ils viendront. Tout vient à son heure.

RÉMONIN.

Tu es un grand politique sans en avoir l'air.

MAURICEAU.

Je connais la vie; voilà tout.

RÉMONIN.

Je t'en félicite; mais, à propos de connaissance, comment as-tu connu le duc de Septmonts? Tu n'étais ni de son âge ni de son monde. Est-ce que tu avais de ses créances entre les mains?

MAURICEAU.

Non. Et je n'avais même pas plus d'idées sur lui que sur un autre.

RÉMONIN.

Mais tu en voulais un comme ça.

MAURICEAU.

J'en voulais un comme ça. Je ne me dissimulais pas que je ne pouvais le trouver que dans de certaines conditions.

RÉMONIN.

Un peu avarié.

MAURICEAU.

Il est évident que quand un fils de famille fait une mésalliance il a ses raisons. Il y en a de bonnes, il y en a de mauvaises, mais il y en a beaucoup dans lesquelles on peut choisir. J'ai été assez malin. Je me suis fait présenter dans une des maisons de Paris où j'avais le plus de chances de rencontrer ce que je cherchais, chez une étrangère, très-jolie, très-élégante, très-riche, très-originale, dont tu n'as pas entendu parler, puisque tu n'entends parler de rien dans ton laboratoire, et qu'on nomme mistress Clarkson.

RÉMONIN.

Je la connais.

MAURICEAU.

Tu la connais?

RÉMONIN.

Oui. C'est pour elle, ou plutôt pour son mari, qui a des mines en Amérique, que Gérard fait ce travail dont je te parlais tout à l'heure. Je viens de la rencontrer dans les jardins; j'ai laissé Gérard causant avec elle, et je ne te cacherai pas qu'elle paraît lui porter le plus grand intérêt. Ne le dis pas à ton gendre : il passe pour avoir été son amant, ton gendre, avant qu'il se mariât; il passe même pour l'être encore.

MAURICEAU.

C'est possible, mais ça ne me regarde pas.

RÉMONIN.

Évidemment.

MAURICEAU.

Tu dis?

RÉMONIN.

Va toujours.

MAURICEAU.

Eh bien, mistress Clarkson recevait en hommes tout ce qu'il y a de plus élégant, de plus noble, de plus distingué. C'est une femme d'infiniment d'esprit. A quelques mots qui me sont échappés volontairement, elle a deviné ce que je cherchais et elle m'a mis en rapport avec le duc, en me disant : « Vous ne trouverez pas mieux. »

RÉMONIN.

Est-ce qu'elle a été de la noce?

MAURICEAU.

Non. Je n'ai jamais vu une femme chez elle et elle ne va jamais chez aucune femme. Du reste, puisque tu la connais, tu connais ses habitudes aussi bien que moi.

RÉMONIN.

Je ne suis allé la voir que deux ou trois fois.

MAURICEAU.

Je lui ai fait un beau présent.

RÉMONIN

Qu'elle a accepté ?

MAURICEAU.

Parfaitement. C'est une femme pratique, qui prétend que les sentiments sont des valeurs qui doivent être représentées par une monnaie ayant cours ; sans quoi, on ne saurait pas à quoi s'en tenir sur la sincérité de leur expression. Je lui ai donné un collier de perles à six rangs, avec les agrafes en diamants, que j'ai parfaitement payé dix mille livres stèrling chez Mortimer, à Londres. Mon gendre a dû faire à peu près la même chose de son côté. De cette façon, nous nous sommes acquittés, comme des gens de notre condition doivent le faire. Et voilà comment ma fille s'est mariée.

RÉMONIN.

C'est une manière comme une autre.

MAURICEAU.

Ah çà ! j'espère que nous allons nous revoir maintenant ; viens donc un de ces jours, nous dînerons ensemble comme autrefois.

RÉMONIN.

Chez la mère Salignon ?

MAURICEAU.

Si tu veux. Ça nous rajeunirait ; mais je crois que nous serons mieux chez moi. J'habite, à côté, l'hôtel attenant à celui-ci. J'ai fait bâtir les deux en même temps. Viens ; nous causerons. Je vis en garçon. Tu te trouveras peut-être avec une jolie femme. Une jolie femme ne te fait pas peur, n'est-il pas vrai ? Je ne te promets pas que, la seconde fois, ce sera

la même. Quand on a passé trente ans et plus dans l'industrie. dans les affaires, qu'on est retiré, qu'on a établi sa fille, qu'on a eu une jeunesse laborieuse et continente, qu'on a été marié seize ans, qu'on a été fidèle...

RÉMONIN.

Oh! oh!

MAURICEAU.

Ma femme ne se doutait de rien, cela revient au même; enfin, quand on a conservé son estomac et qu'on n'a que soixante ans, on peut bien se donner quelques petites distractions. On a tant d'économies! C'est ce que j appelle casser la tire-lire. Le mot n'est pas mal, hé!.. Ah! je suis content de te revoir, mon vieux Rémonin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE RUMIÈRES, CATHERINE DE SEPTMONTS, GUY DES HALTES, CALMERON, SEPTMONTS, MADAME CALMERON, BERNECOURT, LA BARONNE D'HERMELINES, D'HERMELINES.

Ces personnages sont déjà depuis quelque temps dans le salon du fond, où ils causent en prenant le thé, debout ou se promenant, et visibles pour les spectateurs.

LA MARQUISE DE RUMIÈRES.

Oh! mon cher monsieur Mauriceau, tous mes compliments. (A Rémonin.) Tiens, vous voilà, vous. (A Mauriceau.) Oui, votre fête est charmante.

MAURICEAU.

Ce n'est pas moi, c'est ma fille, marquise...

MADAME DE RUMIÈRES.

Évidemment. Ce n'est pas vous. (A Rémonin.) Cependant il a du goût, il l'a prouvé; il est le premier marchand qui ait eu

l'idée de faire asseoir ses clients sur des sièges confortables et qui leur ait offert un biscuit et un verre de malaga. C'était une idée, et avec une idée, à Paris, on fait sa fortune. (A Mauriceau.) Je viens de voir dans le jardin votre successeur, flanqué de sa femme qui a des diamants jusque dans son corset. Je lui ai fait des reproches, à lui; je lui ai dit que sa maison ne vaut pas la vôtre. (A Rémonin.) Il faut venir ici pour vous voir. Ah! vous êtes un joli garçon! On vous écrit, on vous invite, vous ne venez pas.

RÉMONIN.

Le travail! (Mauriceau est allé rejoindre les autres personnages.)

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous connaissez donc Mauriceau?

RÉMONIN.

C'est un de mes camarades de jeunesse.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est un type excellent. Quand viendrez-vous passer la soirée avec moi? Ah! mais j'y pense. Je viens de lire vos articles dans la revue; c'est très-intéressant, mais mon journal et mon directeur disent que vous êtes un affreux matérialiste! un suppôt de l'enfer!

RÉMONIN.

C'est exagéré.

CATHERINE, entrant, à Mauriceau.

Tu m'as fait demander?

MAURICEAU.

Oui. Mais qu'est-ce que tu as? Tu es toute pâlotte.

CATHERINE.

Je suis un peu fatiguée. Il m'a fallu causer avec tant de monde, faire tant de saluts, répondre à tant de compliments!

MAURICEAU, lui présentant Rémonin.

Je parie que tu ne reconnais pas monsieur?

CATHERINE, après avoir regardé Rémonin.

Non

MAURICEAU.

C'est lui qui t'a mise au monde cependant· mais il a beaucoup changé depuis.

CATHERINE.

Et moi encore plus, n'est-ce pas, monsieur?

RÉMONIN.

Mais vous, madame, vous y avez gagné.

CATHERINE.

Mon cher monsieur Rémonin, j'espère que vous allez rattraper le temps perdu et que vous considérerez cette partie de la maison où vous êtes en ce moment comme votre propre maison. Quand vous me connaîtrez davantage, vous saurez que ce n'est pas là une formule de politesse et je suis sûre que vous aurez de l'amitié pour moi.

RÉMONIN.

Ainsi, vous vous rappelez mon nom?

CATHERINE.

Ma mère m'a parlé de vous bien souvent. Elle vous était reconnaissante et vous tenait en très-grande estime; elle suivait de loin vos travaux et vos succès. Ma mère menait une existence très-retirée et très-simple, mais elle avait un esprit et un jugement supérieurs. Venez me voir, je vous en prie, vous me ferez grand plaisir et grand bien. Du reste, je vous ai déjà vu tout à l'heure dans les jardins, sans me douter que c'était vous. Vous causiez avec quelqu'un que je connais et qui vous a peut-être parlé de moi.

RÉMONIN.

Oui.

CATHERINE.

Pourquoi M. Gérard ne m'a-t-il saluée que de loin ? pourquoi ne s'est-il pas approché de moi ?

RÉMONIN, voyant Septmonts qui s'approche.

Nous causerons de cela plus tard.

CATHERINE, montrant Rémonin à Septmonts et Septmonts à Rémonin.

M. de Septmonts. (A Septmonts.) M. Rémonin, dont le nom doit vous être bien connu. (Elle s'éloigne.)

SEPTMONTS.

Certainement. — Très-heureux, monsieur, de l'occasion qui m'est offerte de faire connaissance avec vous. Mon beau-père vient de me dire que c'est vous qui avez aidé la duchesse à venir au monde; je n'ai pas besoin de vous dire, à mon tour, que personne ne vous en est plus reconnaissant que moi. Je regrette de ne devoir le plaisir de vous le témoigner qu'au hasard d'une fête publique. Cependant j'ai beaucoup entendu parler de vous, comme tout le monde, par tout le monde, puis particulièrement par une charmante personne que je vois très-souvent et qui a eu, je crois, la bonne chance de vous être agréable, mistress Clarkson

RÉMONIN.

En effet.

SEPTMONTS.

C'est une de mes meilleures amies.

GUY, qui s'est approché.

Ne le dis pas si haut, surtout ici, et fais-moi l'honneur de me présenter à M. Rémonin.

SEPTMONTS, présentant Guy à Rémonin.

M. Guy des Haltes, un de mes camarades de college, qui fait la cour à ma femme et qui me fait de la morale à moi.

GUY.

Tu sais bien

SEPTMONTS.

Je sais bien que la duchesse est une très-honnête femme et que je n'ai rien à craindre de toi... grâce à elle. Il est aussi naturel que tu rendes des hommages à la duchesse de Septmonts qu'il est naturel que j'en rende à mistress Clarkson. La galanterie fait partie des droits, presque des devoirs du monde auquel nous appartenons, et si on l'en retirait tout à coup, ce monde ne serait plus tenable. Fais donc ta cour à la duchesse, mon cher Guy; plains-la, dis-lui même un peu de mal de moi, pas trop! moi, je me contente de te dire que tu perdras ton temps, et le jour où un mal-appris quelconque trouvera extraordinaire ce que, moi, je trouve tout simple, c'est à moi qu'il aura affaire. (Il lui met la main sur l'épaule.) Va, mon cher Guy, va, la duchesse est toute seule, c'est le moment; et nous, monsieur Rémonin, allons prendre une tasse de thé. (Pendant ce temps, Catherine s'est approchée de la fenêtre, qu'elle a ouverte, et elle regarde dans le jardin comme si elle prenait l'air et en se cachant à moitié le visage avec un éventail. Les autres personnes prennent le thé et causent en groupes divers dans le premier salon.)

GUY, s'approchant de Catherine.

C'est le duc qui m'envoie vers vous.

CATHERINE.

Pour...?

GUY.

Pour que vous ne soyez pas seule.

CATHERINE.

Il est bien bon. Si je suis seule chez moi au milieu de tout ce monde, c'est que j'ai envie d'être seule.

GUY.

Alors je me retire.

CATHERINE.

Non.

GUY.

Qu'est-ce que vous avez?

CATHERINE.

J'ai chaud.

GUY.

Et qu'est-ce que vous faites là?

CATHERINE.

Je me rafraîchis.

GUY.

Cette soirée est humide. Vous allez vous rendre malade.

CATHERINE.

Qu'est-ce que ça peut vous faire?

GUY.

Vous le demandez!

CATHERINE.

C'est vrai, vous m'avez dit, quand cela? hier, je crois, que vous m'aimiez! Que vous m'aimiez, qu'est-ce que cela peut signifier?

GUY.

Le grand avantage de ce mot, c'est qu'il est clair.

CATHERINE.

Et élastique, et sonore, et vide, et injurieux, et bête, et inutile!

GUY.

C'est pour cela que votre mari m'autorise à vous le dire tant que je voudrai. Il sait que vous n'y croirez pas.

CATHERINE.

Il a raison

GUY.

Et à mon amitié?

CATHERINE.

Pas davantage.

GUY.

A quoi croyez-vous donc ?

CATHERINE.

A rien, heureusement.

GUY.

Vous devez souffrir beaucoup ?

CATHERINE.

J'ai quelquefois des migraines.

GUY.

Ce n'est pas de ces souffrances-là que je parle.

CATHERINE.

Je n'en connais pas d'autre.

GUY.

Laissez-moi fermer cette fenêtre. (il ferme la fenêtre.)

CATHERINE.

Vous avez peur de vous enrhumer ?

GUY.

Non, mais vous tremblez, vous avez la fièvre.

CATHERINE.

Heureusement, M. Rémonin est là... Je viens de renouveler connaissance avec lui. Il me fera une ordonnance.

GUY.

Il n'y a pas besoin de lui pour cela.

CATHERINE.

Vous savez peut-être ce que j'ai.

GUY.

Oui. Vous avez un mari qui ne vous aime pas.

CATHERINE.

Après?

GUY.

Et que vous n'aimez pas.

CATHERINE.

Le malheur est moins grand que si je l'aimais.

GUY.

Qui vous ruinera par là-dessus.

CATHERINE.

Ceci regarde mon père; mais je vous croyais des amis de mon mari.

GUY.

De ses camarades seulement.

CATHERINE.

Et, comme on ne peut aimer le mari et la femme et qu'il faut opter, vous optez pour la femme! Trop tard! il fallait vous présenter quand j'étais à marier. J'étais si innocente que j'aurais pu vous croire, et, comme vous êtes d'aussi bonne noblesse que M. de Septmonts, mon père m'eût aussi bien donnée à vous qu'à lui. Cela eût peut-être mieux valu. Vous n'auriez eu seulement qu'à être poli avec moi, j'aurais été capable de vous adorer.

GUY, se levant.

Vous avez raison, je partirai.

CATHERINE.

Quel héroïsme! C'est celui des hommes en pareil cas. Un petit voyage et l'on revient guéri.

GUY.

Ce qui veut dire...?

CATHERINE.

Que le moyen a déjà servi...

GUY.

A qui?

CATHERINE.

A un autre.

GUY.

Qui vous aimait?

CATHERINE.

Qui disait m'aimer, oui.

GUY.

Et que vous aimiez aussi?

CATHERINE.

Ceci ne regarde que moi.

GUY.

Avant ou après votre mariage?

CATHERINE.

Avant ou après, qu'importe!

GUY.

C'était avant.

CATHERINE.

Si vous voulez.

GUY.

Alors je devine pourquoi vous êtes si agitée en ce moment. Ce n'est pas difficile.

CATHERINE.

Pourquoi suis-je agitée?

GUY.

Vous avez revu cet homme ce soir; il était dans cette foule. C'est pour cela que vous avez remonté si brusquement ici. Vous l'aimez toujours.

CATHERINE.

Je le hais.

GUY.

C'est la même chose! Voulez-vous que j'aille le chercher?

CATHERINE

Vous seriez capable de faire cela?

GUY.

Je suis capable de tout pour vous.

CATHERINE.

Et votre amour? Qu'est-ce qu'un amour sans jalousie?

GUY.

Qu'est-ce qu'un amour sans dévouement?

CATHERINE.

On dirait que vous êtes sincère.

GUY.

Essayez. Dites-moi la vérité, et je vous jure, non pas de cesser de vous aimer, mais de vous aimer autrement.

CATHERINE.

Et un jour, plus tard, on ne sait pas ce qui peut arriver! Un premier amant par amour, un second par dépit, et les autres par habitude. Et quand on est déjà l'ami, on peut être un de ceux-là! N'est-ce pas ainsi que cela se passe? mais, moi, je ne comprends rien à vos galanteries légales et ingénieuses qui trompent à la fois le mari et l'amant. Le jour où je serais sûre d'aimer, d'être aimée surtout, j'appartiendrais tout entière à mon amour, je prendrais toute la vie de l'homme que j'aurais cru digne de moi, je lui donnerais toute la mienne et je partirais avec lui...

GUY, voyant un domestique qui s'approche de la duchesse.

Prenez garde, on vient...

CATHERINE.

Ça vous tire d'embarras.

LE DOMESTIQUE, présentant un plateau avec une carte à Catherine.

La personne qui fait remettre cette carte à madame la

duchesse attend la réponse dans un des salons du rez-de-chaussée.

CATHERINE, qui a lu.

Quelle insolence!

GUY.

Qu'est-ce que c'est?

CATHERINE, lui tendant la carte qu'elle a reçue.

Lisez!...

GUY, après avoir lu.

Et qu'avez-vous répondu?

CATHERINE, qui a écrit pendant ce temps-là sur une carte à elle.

Ce que je devais répondre. (Au domestique en lui remettant la carte sur laquelle elle a écrit.) Voici la réponse. (Haut et s'adressant aux autres personnages.) Qui de vous, mesdames, peut me donner des renseignements certains sur une dame étrangère qu'on nomme mistress Clarkson?

MADAME D'HERMELINES.

Je ne crois pas qu'il y ait une seule femme de notre monde qui puisse vous parler de cette dame autrement que par ouï-dire, car je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui lui ait jamais adressé la parole; mais je ne crois pas non plus que parmi ces messieurs il y en ait un seul qui ne la connaisse pas et qui ne puisse vous renseigner sur elle; mon mari et mon frère par exemple; seulement je ne vous garantis pas leur sincérité : ils sont des plus grands admirateurs de cette dame.

D'HERMELINES.

Mais, chère amie, nous sommes allés chez mistress Clarkson comme on va partout à Paris. Je vous l'ai raconté. D'ailleurs, c'est votre frère, c'est Bernecourt qui m'y a mené.

BERNECOURT.

Moi, je l'ai connue à Monaco. Je ne jouais pas, bien entendu; je regardais. Elle était là, debout, souriante, à la table de la

roulette. Je la vois encore chiffonnant les billets de banque de ses petites mains ou plutôt de ses petites griffes gantées qui passaient au milieu des têtes des joueurs pour déposer sa mise ou ramasser son gain. Elle jouait le maximum à chaque coup. On eût dit qu'elle cherchait une émotion qu'elle ne parvenait pas à trouver. Ce soir-là, elle perdit soixante-dix ou quatre-vingt mille francs et quitta la table en disant comme s'il se fût agi de quelques pièces d'or : « Je n'ai pas de chance aujourd'hui. » Le lendemain, elle gagna cent mille francs sans témoigner plus d'émotion que la veille. « La chance est revenue », dit-elle toujours du même ton. Et, poussant sa masse de billets et d'or devant l'inspecteur, elle ajouta : « Ayez la bonté, monsieur, de m'envoyer tout ça demain. » Apres quoi, elle prit le bras d'un de ses courtisans qui l'escortaient au nombre de trois ou quatre. Je les connaissais tous; je me fis présenter à elle. Depuis, je la retrouvai à Paris, toujours élégante, toujours entouree, toujours impassible.

MADAME D'HERMELINES.

Cet argent qu'elle gagne au jeu, je vois bien d'où il lui vient; mais celui qu'elle perdait. d'où lui venait-il? Et ces rivières de diamants qui inondent ses épaules à l'Opéra, si bien qu'elle a l'air d'un second lustre...

D'HERMELINES.

Qui éclaire mieux que le premier.

MADAME D'HERMELINES.

D'où viennent-elles, ces rivières?

MADAME CALMERON.

Comme toutes les grandes rivières, des petits ruisseaux.

CALMERON.

Pour le plaisir de faire un mot, chère amie, vous accusez peut-être faussement; car j'ai reçu, moi, cette année, près de deux millions pour mistress Clarkson, sans compter pareille

somme qu'elle avait déjà en dépôt chez moi, et je sais qu'elle a en outre un compte important à la Banque.

MADAME CALMERON.

Et d'où avez-vous reçu cet argent, car ce n'est pas moi qui tiens vos livres de caisse ?

CALMERON.

D'Amérique, et, comme en Amérique on trouve de l'or dans les petits ruisseaux, votre mot devient un peu moins méchant.

MADAME CALMERON.

Et cet argent lui était envoyé par qui ?

CALMERON.

Par M. Clarkson.

MADAME D'HERMELINES.

Son mari ?

CALMERON.

Son mari évidemment, qui fait de très-grosses affaires dans le Grand-Ouest, et qui, d'après les renseignements que mes correspondants m'ont transmis, est un homme des plus entreprenants et en même temps des plus honorables. Du reste, messieurs, vous aurez peut-être bientôt occasion de le voir, car la dernière fois que j'ai dîné chez mistress Clarkson...

MADAME D'HERMELINES.

Avec madame Calmeron ?

CALMERON.

Non. Elle n'avait invité que moi.

MADAME CALMERON.

Elle avait bien fait.

MADAME DE RUMIÈRES.

Eh bien, la dernière fois que vous dîniez chez elle... ?

CALMERON.

Elle nous a annoncé l'arrivée prochaine de M. Clarkson à Paris.

MADAME D'HERMELINES.

Comment! elle a un vrai mari, à elle? Qu'est-ce qu'on disait donc qu'elle n'avait que les maris des autres?

D'HERMELINES.

Ah! mesdames, vous êtes bien extraordinaires! vous nous reprochez toujours de dire du mal des femmes, et quand nous en disons du bien, vous ne voulez pas le croire. Êtes-vous mariée, vous, chère amie?

MADAME D'HERMELINES.

Oui, avec vous, quelquefois.

D'HERMELINES.

Eh bien, pourquoi une autre femme ne le serait-elle pas aussi?

MADAME D'HERMELINES.

Et plus souvent. Et les hommes qui se trouvaient avec vous chez elle?

CALMERON.

Étaient les mêmes que je rencontre dans les meilleures maisons.

MADAME CALMERON.

Seulement ils y étaient tous sans leur femme.

CALMERON.

Elle ne reçoit et n'a jamais reçu que des hommes.

MADAME D'HERMELINES.

Alors n'en parlons plus : ce n'est pas une femme, c'est un cercle.

CALMERON.

Et, si je ne me trompe, ce jour-là M. le docteur Rémonin était parmi les convives.

RÉMONIN.

Parfaitement.

MADAME DE RUMIÈRES.

Comment! Rémonin, vous connaissez aussi cette dame? Vous allez chez elle? Parlez-nous-en!

RÉMONIN.

D'abord, moi, je vais partout; c'est mon droit de vieux garçon d'aller partout, et c'est mon droit d'observateur de tout voir et de m'intéresser à tout. Or vous savez ou vous ne savez pas, mesdames, que l'État est assez ladre avec nous et que nos laboratoires n'ont pas toujours tout ce dont ils ont besoin. Or il parut un jour dans un journal un article qui peignait notre détresse. Le lendemain, je recevais une lettre de mistress Clarkson, qui, ayant lu cet article, me demandait la permission de m'offrir dix mille francs pour nos expériences. J'allai naturellement remercier cette gracieuse donatrice, que je trouvai fort aimable et assez instruite, comme le sont, du reste, beaucoup de femmes de son pays. C'est alors qu'elle m'invita à dîner et que j'eus l'honneur de rencontrer chez elle M. Calmeron qui veut bien s'en souvenir.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et vous, monsieur des Haltes, vous ne dites rien?

GUY.

C'est que, moi, tout en ayant été invité par cette dame, je ne suis jamais allé chez elle.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous êtes d'autant plus libre alors de nous dire ce que vous savez, si vous savez quelque chose.

GUY.

Je ne sais et je ne répète que ce que j'ai entendu dire; que c'est tout bonnement une aventurière ayant plus d'audace, plus de bonheur et peut-être plus d'originalité que ses semblables. Elle a beaucoup voyagé; elle a habité New-York,

Pétersbourg, Varsovie, Florence, Rome, Naples, Londres, et partout où elle a passé, on a raconté un scandale ou un drame auquel son nom était mêlé. Il y a eu en Amérique un procès dont elle était l'héroïne : deux frères dont l'un avait tué l'autre pour elle. On parle d'un grand seigneur russe qu'elle aurait rendu fou après l'avoir ruiné, et d'un diplomate fameux qui se serait brûlé la cervelle parce qu'elle aurait vendu des secrets d'État qu'il aurait eu l'imprudence de lui confier ! Maintenant, qu'elle reçoive Socrate et se fasse épouser par Périclès, comme Aspasie ; qu'elle soit assez riche pour offrir de rebâtir Thèbes comme Phryné; qu'elle soit capable de tourner la tête à un Louis XV comme la Dubarry, ou à un Nelson comme Emma Lyonna, je ne le nie pas, et Dieu me garde de le lui reprocher trop haut dans le pays qui a immortalisé Ninon et qui en glorifiera tant d'autres ! mais je comprends que, dans ces conditions-là, elle ne reçoive que des hommes, parce qu'il ne doit pas y avoir dans le monde entier, parmi les femmes chez qui elle voudrait être reçue, une seule femme qui consentirait à la recevoir.

CATHERINE.

Eh bien, mistress Clarkson a changé tout à coup d'avis, elle veut être reçue par nous et peut-être nous recevoir. Elle assiste à la fête qui a eu lieu dans ma maison, et elle vient de me faire passer cette carte avec ces mots (Elle lit) : « Mistress Clarkson sollicite de madame la duchesse de Septmonts l'honneur d'être reçue par elle ce soir, et de prendre une tasse de thé avec les amis qu'elle admet dans son intimité. Comme mistress Clarkson est une inconnue pour la duchesse de Septmonts, elle payera cette tasse de thé vingt-cinq mille francs, pour les malheureux au bénéfice desquels cette fête est donnée. »

SEPTMONTS.

Et qu'avez-vous répondu, chère amie ?

CATHERINE.

Comme, jusqu'a nouvel ordre, je suis de l'avis de madame

d'Hermelines et de M. des Haltes à l'endroit de mistress Clarkson, j'ai répondu sur une de mes cartes : « La duchesse de Septmonts recevra ce soir mistress Clarkson et lui offrira une tasse de thé, s'il se trouve, parmi les parents ou les amis de la duchesse de Septmonts, un homme qui donne son bras à mistress Clarkson. Dans le cas contraire, la duchesse de Septmonts versera elle-même vingt-cinq mille francs dans la caisse de ses pauvres pour que ceux-ci ne perdent rien. » Maintenant, messieurs, que vous avez dit ce que vous savez et pensez de cette dame, s'il est quelqu'un parmi vous qui consente à lui offrir son bras, je suis prête à la recevoir. (Silence général.)

SEPTMONTS, se levant.

J'ai attendu quelques instants pour laisser à quelqu'un de nos invités le plaisir et l'honneur de vous présenter mistress Clarkson. Je suis même étonné que M. Mauriceau, que j'ai vu pour la première fois chez elle, ne se soit pas offert le premier. Comme je ne crois pas aux légendes que mon camarade des Haltes vient de nous répéter, ce qui ne saurait te blesser, mon cher Guy, puisque tu n'as été témoin d'aucun des faits qu'on t'a rapportés ; comme mistress Clarkson m'honore de son amitié et de sa confiance ; comme je la tiens pour une personne très-recommandable ; comme, dans la circonstance qui nous réunit, elle fait une démarche qui est une preuve de goût et de générosité ; comme enfin, chère amie, vous avez stipulé qu'il lui fallait, pour pénétrer chez vous, le bras d'un de vos parents ou d'un de vos amis, votre père, votre plus proche parent, s'étant abstenu, c'est moi, votre meilleur ami, je crois, qui remplirai le programme.

CATHERINE, se levant.

Monsieur !

GUY, bas, à Septmonts.

Réfléchis à ce que tu vas faire.

SEPTMONTS.

Quand je fais une chose, mon cher, je sais toujours pourquoi je la fais. Je t'ai laissé dire; laisse-moi faire. (Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins SEPTMONTS, puis SEPTMONTS et MISTRESS CLARKSON.

Les femmes se sont groupées autour de Catherine, qui a peine à contenir son émotion et sa colère.

MADAME DE RUMIÈRES.

Restez et soyez calme, ma chère; nous sommes là.

MADAME D'HERMELINES.

C'est d'une audace incroyable!

MADAME CALMERON, à son mari.

Partons!

CALMERON.

C'est impossible, ma chère! Et que vous importe? nous ne sommes pas chez nous.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Mistress Clarkson! (Mistress Clarkson entre lentement au bras de Septmonts, qui la conduit à Catherine.)

SEPTMONTS, présentant.

Mistress Clarkson, la duchesse de Septmonts.

MISTRESS CLARKSON, quittant le bras du duc.

Je suis on ne peut plus touchée, madame, de l'empressement que vous avez mis à répondre à ma demande et du choix que vous avez fait de mon introducteur dans votre salon. Il y avait longtemps que je comptais demander au duc de me présenter à vous; aussi ai-je saisi avec joie l'occasion de cette fête, qui me permet de faire un peu de bien sous votre patronage.

CATHERINE, à un valet, haut.

Une tasse! (Elle se dirige vers la table à thé, où le domestique lui présente une tasse. La duchesse verse elle-même le thé pendant que mistress Clarkson salue les hommes sans paraître voir les femmes.)

MISTRESS CLARKSON, à part.

Il n'est pas ici. (Haut.) Bonsoir, mon cher monsieur de Bernecourt, j'espère vous voir bientôt. J'inaugure mon hôtel, et je compte que vous serez encore plus souvent des nôtres, ainsi que M. d'Hermelines.

MADAME D'HERMELINES, à madame Calmeron.

Elle a de l'aplomb!

MADAME CALMERON.

Moins que si elle nous invitait aussi.

MISTRESS CLARKSON, à la duchesse, qui lui présente une tasse.

Merci, madame. (A Rémonin.) Je suis bien heureuse de vous rencontrer, monsieur, j'allais vous écrire. M. Clarkson va arriver ce soir peut-être. Je ne serais pas étonné qu'il fût chez moi à l'heure où je vous parle. (A des Haltes d'un bout du salon à l'autre.) On m'assure que vous dites quelquefois du mal de moi, monsieur des Haltes. Je le regrette d'autant plus que, d'après tout ce que j'ai entendu dire sur votre compte, je ne peux penser que du bien de vous. Si jamais vous changez d'opinion sur moi, je serai heureuse de vous recevoir et de vous faire trouver avec quelques-uns de vos amis. (A Mauriceau.) Bonsoir, mon cher monsieur Mauriceau! je vous fais tous mes compliments, votre fille est charmante, et je suis très-heureuse de ce que j'ai fait pour elle, bien que vous ne vous en souveniez peut-être plus assez. Je suis habituée à ce qu'on m'attaque, mais non à ce qu'on m'oublie.

Pendant ce temps elle a bu la tasse de thé et la remet à Mauriceau, qui la reporte sur la table; puis elle tire un petit portefeuille, écrit quelques mots, déchire la feuille, la plie et la remet à la duchesse, qui est restée

debout.) Pour les pauvres! — monsieur Calmeron, vous voudrez bien faire honneur à ma signature, n'est-ce pas?

CALMERON.

Certainement, madame.

MISTRESS CLARKSON, à la duchesse.

Je serais très-heureuse, madame, si vous vouliez bien me rendre ma visite. (Bas.) Nous parlerons d'un de nos amis communs, M. Gérard, que j'aime peut-être autant que vous l'aimez, bien qu'il ne m'aime peut-être pas autant qu'il vous aime. (Haut.) Adieu, madame, ou plutôt au revoir... (Elle reprend le bras du duc.)

SEPTMONTS, bas, en s'éloignant avec elle.

Croirez-vous désormais que je vous aime?

MISTRESS CLARKSON.

Aimer n'est rien, mon cher; se faire aimer est tout. (Ils sortent.)

CATHERINE, prenant la tasse dans laquelle mistress Clarkson a bu, et la brisant par terre. — Au domestique.

Ouvrez les portes; maintenant tout le monde peut entrer ici!

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOMESTIQUE, MADAME DE RUMIERES RÉMONIN.

Au lever du rideau Rémonin est assis près de la cheminée et lit.

LE DOMESTIQUE, à madame de Rumières qui entre.

Madame la duchesse est sortie, mais elle va rentrer tout de suite. Elle est allée jusqu'à l'église.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est bien, je l'attendrai.

RÉMONIN, qui a entendu les derniers mots, à madame de Rumières.

Nous l'attendrons ensemble, si vous voulez.

MADAME DE RUMIÈRES s'assied.

Tiens ! je ne demande pas mieux.

RÉMONIN.

Vous venez, comme moi, savoir des nouvelles de notre héroïne?

MADAME DE RUMIÈRES.

Oui, elle a été très-bien, cette petite, hier au soir. Qui est-ce qui se douterait qu'elle vient du faubourg Saint-Denis? J'avoue que quand Septmonts, qui est un peu mon

parent, m'a annoncé son mariage avec la fille des *Trois Sultanes* (c'est comme cela que j'avais baptisé sa fiancée, à cause de l'enseigne des magasins du père); j'avoue que j'ai trouvé l'alliance un peu risquée pour un Septmonts. Il est vrai qu'il était tellement ruiné et tellement compromis, qu'il fallait être du faubourg Saint-Denis pour lui donner sa fille. Peu à peu, je me suis prise d'amitié pour la pauvrette. Elle était modeste, douce; elle se tenait à sa place, et je pressentais qu'elle serait si malheureuse avec le personnage, qu'elle m'attendrissait. La scène d'hier lui a conquis ses galons. Il n'a pas été mal non plus, ce petit drôle. Il avait, en allant chercher cette femme et en l'introduisant ici, un certain air qui donnait à cette impertinence une allure chevaleresque. La coquine faisait aussi bonne figure. Ce banquier qui avait dîné avec nous et qui paiera son mandat, déduction faite du courtage, probablement, tout cela faisait tableau. Le mouvement de la tasse cassée, l'ordre donné d'ouvrir les portes à tout le monde, pour changer l'air, c'était original, c'était amusant. J'ai été enchantée de ma soirée. D'où peut-elle tenir ces grands airs? Le père Mauriceau est d'une vulgarité qui dépasse la moyenne. Est-ce que la mère...?

RÉMONIN.

La mère était une femme très-distinguée, très-intelligente et irréprochable.

MADAME DE RUMIÈRES, se levant.

Et elle a contre-balancé l'influence du père. Vous croyez à ces choses-là, vous autres savants. — Nous, nous appelons cela la grâce! Mais pourquoi, puisqu'elle était intelligente, a-t-elle laissé sa fille épouser Septmonts? Elle aurait pu prendre des informations, et le premier huissier venu l'aurait renseignée. Pourquoi n'a-t-elle pas fait cela?

RÉMONIN.

Elle avait une excuse : elle était morte.

ADAME DE RUMIÈRES.

Vous m'en direz tant! Ces mariages-là m'étonnent toujours. Le grand avantage qu'il y a à être un bourgeois, le seul même, c'est qu'on peut se marier par inclination. Il est tout naturel qu'une demoiselle Duval épouse un monsieur Durand, tandis qu'il est absolument défendu à une fille de grande maison d'épouser un Duval, si beau, si célèbre qu'il puisse être. Voyez-vous cette carte de visite : « Madame Duval, née Montmorency! »

RÉMONIN

Mademoiselle Mauriceau voulait aussi se marier selon son origine et son inclination; mais le père s'était fourré des idées de noblesse dans la tête, et le jeune homme que Catherine aimait, bien qu'il s'appelât Gérard tout court, ce qui est l'équivalent de Durand et de Duval, était le plus honnête garçon du monde. Or il y a des roturiers qui ont le culte de l'honneur, comme il y a des nobles qui ont l'amour de l'argent; seulement l'honneur conserve encore cette infériorité, par rapport à la noblesse, qu'on ne peut pas le vendre, parce qu'une fois qu'il serait vendu, il ne serait plus l'honneur et ne vaudrait plus rien.

MADAME DE RUMIÈRES.

Allez, allez; plaisantez-moi, c'est à votre tour, et ça ne me gêne pas.

RÉMONIN.

Quand Gérard apprit que mademoiselle Mauriceau serait quinze ou vingt fois millionnaire, lui qui n'avait que son intelligence, sa volonté, son travail, il fut très-triste, très-malheureux, car il l'adorait; — mais il se retira et ne la vit plus. Les femmes ne comprennent pas, quand on les aime, qu'on ne passe pas par-dessus tout. Le père Mauriceau profita du dépit de sa fille pour lui faire épouser le duc, qu'il avait rencontré, comme nous l'avons appris hier, chez cette énigmatique mistress Clarkson.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et la petite s'est dit : « Malheureuse pour malheureuse, autant être duchesse. »

RÉMONIN.

Et elle est devenue duchesse, et elle est restée malheureuse.

MADAME DE RUMIÈRES.

Dites donc, Rémonin, vous qui avez la prétention d'expliquer tout, en votre qualité de savant, est-ce que vous pourriez résoudre cette proposition : Pourquoi, étant donnée la quantité d'amour qu'il y a sur la terre, se trouve-t-il tant de mariages malheureux?

RÉMONIN

Je vous donnerais parfaitement une explication si vous n'étiez pas une femme.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est indécent?

RÉMONIN.

Non, mais c'est abstrait.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et je suis trop ignorante?

RÉMONIN.

Vous êtes trop distraite.

MADAME DE RUMIÈRES.

Essayez toujours!

RÉMONIN.

Quand vous commencerez à ne plus comprendre, vous m'arrêterez.

MADAME DE RUMIÈRES.

Autrement dit, il faut que j'écoute jusqu'au bout sous peine de passer pour une bête. Allez, allez.

RÉMONIN.

Eh bien, ce qui fait que les mariages sont rarement heureux, malgré la quantité d'amour en question, c'est que l'amour et le mariage n'ont, scientifiquement, aucun rapport ensemble. Ils appartiennent à deux ordres complètement différents.

MADAME DE RUMIÈRES.

Ah! A quel ordre appartient donc l'amour?

RÉMONIN.

A la physique.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et le mariage?

RÉMONIN.

A la chimie.

MADAME DE RUMIÈRES, riant.

Expliquez-vous?

RÉMONIN.

L'amour fait partie de l'évolution naturelle de l'être; il se produit à un certain âge, indépendamment de toute volonté et sans objet déterminé. On éprouve le besoin d'aimer avant d'aimer quelqu'un. C'est par là que l'amour appartient à la physique, qui traite des propriétés existant à l'intérieur des êtres; tandis que le mariage est une combinaison sociale qui rentre dans la chimie, puisque celle-ci traite de l'action des corps les uns sur les autres et des phénomènes qui en résultent. Les grands législateurs, les grands religieux, les grands philosophes, qui ont institué le mariage sur la base de l'amour ont donc purement et simplement fait de la physique et de la chimie, et de la plus belle et de la plus haute, dans le but d'en extraire la famille, la morale, le travail, et par conséquent le bonheur des hommes, qui est contenu dans ces trois produits. Tant que vous vous conformez à cette donnée première et que vous choisissez deux éléments propres à la combinaison, cela va tout seul; l'expérience se

fait et le résultat s'obtient; mais, si vous êtes assez ignorant ou assez maladroit pour vouloir combiner deux éléments réfractaires, au lieu d'obtenir des fusions, vous ne constatez que des inerties, et les deux éléments restent éternellement en face l'un de l'autre, sans pouvoir s'unir jamais. Dans l'ordre humain, comme il y a en plus l'âme, c'est-à-dire l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, Dieu punit l'homme qui dédaigne et qui écarte son intermédiaire; alors il n'y a plus seulement inertie, il y a choc : de là des explosions, des catastrophes, des accidents, des drames.

MADAME DE RUMIÈRES.

Alors, selon vous, le duc et la duchesse sont deux éléments réfractaires?

RÉMONIN.

Qui ne se combineront jamais, à moins...

MADAME DE RUMIÈRES.

A moins?

RÉMONIN.

A moins qu'on ne fasse intervenir un nouvel élément qui aide les deux premiers à se fondre.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et ce nouvel élément?

RÉMONIN.

Ça vous intéresse?...

MADAME DE RUMIÈRES.

Ça me change.

RÉMONIN.

Eh bien, ce nouvel élément est justement celui qui a manqué à la première expérience et dont l'absence a empêché le résultat : l'amour!

MADAME DE RUMIÈRES.

Mais l'amour sous quelle forme?

RÉMONIN.

Il y en a trois : l'enfant, c'est-à-dire l'amour maternel; la foi, c'est-à-dire l'amour divin, et l'amant, c'est-à-dire l'amour terrestre. La femme qui n'a pas trouvé l'amour dans le mariage peut être sauvée par une seule de ces trois formes. La duchesse n'a pas d'enfant; vous le voyez, elle est allée instinctivement à l'église ce matin. Si elle n'en rapporte pas de consolation, il n'y a plus que l'amant.

MADAME DE RUMIÈRES.

Mais, malheureux! l'amant ne sauve pas, il perd; il ne guérit pas, il achève.

RÉMONIN.

Ça dépend de l'amant.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous croyez qu'il y a des hommes assez aimants et assez nobles pour respecter la femme qu'ils aiment et qu'ils ne peuvent pas épouser?

RÉMONIN, se levant.

J'en suis convaincu... (Un silence.) Vous n'avez pas l'air d'y croire.

MADAME DE RUMIÈRES.

Pas beaucoup, en effet. Je comprends que deux personnages chinois et en porcelaine se regardent éternellement d'un bout d'une cheminée à l'autre, surtout s'il y a une pendule entre eux; mais un Français et une Française en chair et en os, non, je n'y crois pas. Avez-vous jamais aimé?

RÉMONIN.

Moi, je n'ai pas eu le temps... Et vous, marquise?

MADAME DE RUMIÈRES.

Moi, j'ai aimé mes enfants.

RÉMONIN.

Et votre mari?

MADAME DE RUMIÈRES.

M. de Rumières ?

RÉMONIN.

Oui.

MADAME DE RUMIÈRES.

Ah bien, non ! C'était un charmant homme, mais il n'y tenait pas du tout.

RÉMONIN.

Et en dehors de votre mari ?

MADAME DE RUMIÈRES.

Je ne me rappelle rien. Non, vrai. Quelquefois des imaginations, le soir, à la campagne, pendant qu'on faisait de la musique et que je regardais la lune. Mais c'était plus le désir d'être aimée que le désir d'aimer moi-même, car je crois que, nous autres femmes, nous n'aimons pas ; il y a seulement certains hommes dont nous voudrions être aimées. C'est ce qui fait croire que nous aimons ; mais, une fois l'amour inspiré, une fois le triomphe obtenu, il n'est pas rare que nous pensions à autre chose. Enfin les gens que je voyais atteints de cette folie m'ont toujours paru avoir de si drôles de figures que je n'aurais jamais voulu leur ressembler. Bref, je m'en suis tirée à mon honneur, c'est le cas de le dire, et je m'en trouve très-bien. La forme que vous appelez l'enfant m'a sauvée. Mon fils me raconte ses peines de cœur ; il tient de son père, qui en avait beaucoup ; mais il tient aussi de moi, ce qui me rassure. Ma fille m'a déjà rendue grand'mère. Ces petites filles sont impitoyables. Elles rendent leur mère grand'mère avec une simplicité inouïe ; elles trouvent ça tout naturel. Somme toute, je n'ai rien à reprocher à ma vie, et j'assiste à celle des autres en m'y intéressant quelquefois. Je suis comme les abonnés de l'Opéra, qui savent par cœur tout le répertoire, mais qui écoutent toujours certains morceaux avec plaisir et qui encouragent les débutants. Ainsi votre jeune homme qui aime platoni-

quement dans un pays comme le nôtre, c'est un oiseau rare que je serais curieuse de voir. Vous me le montrerez ?

RÉMONIN.

Quand il vous plaira.

MADAME DE RUMIÈRES.

Où est-il ?

RÉMONIN.

Il est ici, à Paris.

MADAME DE RUMIÈRES.

Par hasard ?

RÉMONIN.

Paris n'est pas une ville où l'on est par hasard, et puis le hasard n'existe pas ; c'est le dieu des ignorants.

MADAME DE RUMIÈRES.

Alors, M. Gérard sait ce qu'il fait ?

RÉMONIN.

Oui. Il aime toujours, il revient vers celle qu'il aime. Système des attractions.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est de la physique ?

RÉMONIN.

Justement.

MADAME DE RUMIÈRES.

Et après ?

RÉMONIN.

Après ?

MADAME DE RUMIÈRES.

Oui, j'admets, puisque vous y tenez, que la duchesse et M. Gérard filent le plus pur amour. Quand ils se seront bien regardés, par-dessus la pendule, pendant quelques années, qu'arrivera-t-il ? Car il faut que ces choses-là aient une fin, même lorsqu'elles n'ont pas eu de commencement. Après ?

RÉMONIN.

Après? Je pense qu'ils se marieront.

MADAME DE RUMIÈRES.

Comment! qu'ils se marieront?

RÉMONIN.

Oui, puisqu'ils s'aiment.

MADAME DE RUMIÈRES.

Eh bien, et le mari, le duc, mon cousin? Mon cousin, qu'est-ce que vous en faites dans tout cela?

RÉMONIN.

Je ne m'occupe pas de lui. Il disparaîtra au moment nécessaire; les dieux interviendront.

MADAME DE RUMIÈRES.

Comme dans les tragédies antiques?

RÉMONIN.

C'est vous qui l'avez dit. Et les anciens avaient raison. Ils savaient aussi bien que nous, mieux peut-être que le monde moral est régi par les mêmes lois que le monde physique; qu'il y a la même logique dans l'un que dans l'autre, et l'intervention des dieux n'était que la conséquence visible, la fatalité inévitable résultant des actes humains.

MADAME DE RUMIÈRES.

Mais comment disparaîtra-t-il, mon cousin?... car, pour le moment, il n'a aucune envie de disparaître. Il est vivant et bien vivant.

RÉMONIN.

Il en a l'air, parce qu'il mange, parce qu'il boit, parce qu'il s'agite, parce qu'il parle, parce qu'il a la forme humaine; mais ce n'est qu'une apparence. En réalité, ce n'est pas un homme.

MADAME DE RUMIÈRES.

Ah !... Qu'est-ce que c'est donc ?...

RÉMONIN.

C'est un vibrion.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous dites ?

RÉMONIN.

Je dis : un vibrion.

MADAME DE RUMIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

RÉMONIN.

Comment ! vous lisez mes articles et vous ne connaissez pas les vibrions? Je vous en ferai voir, c'est très-curieux. Ce sont des végétaux nés de la corruption partielle des corps, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope et qu'on a pris longtemps pour des animaux, à cause d'un petit mouvement ondulatoire qui leur est propre. Ils sont chargés d'aller corrompre, dissoudre et détruire les parties saines des corps en question. Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien, les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des êtres mais qui n'en sont pas, et qui font inconsciemment tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social. Heureusement, la nature ne veut pas la mort, mais la vie. La mort n'est qu'un de ses moyens, la vie est son but. Elle fait donc résistance à ces agents de la destruction et elle retourne contre eux les principes morbides qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un soir qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte, et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue ; ou, si le jeu le ruine ou que sa vibrionne le trompe, se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur, ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui qui l'arrête et le supprime. Les gens distraits ne voient là qu'un fait, les gens attentifs voient là une loi. On entend alors un

tout petit bruit... quelque chose qui fait hu...u...u...u. (il souffle un peu d'air entre ses lèvres.) C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air... pas très-haut. M. le duc se meurt, M. le duc est mort. Allons, bonsoir.

MADAME DE RUMIÈRES, lui prenant les mains.

Vous êtes complétement fou !

RÉMONIN.

On l'a dit, on l'a même imprimé, mais ce n'est pas sûr. Du reste, regardez dans le creuset, vous verrez bien comment les éléments se comportent.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SEPTMONTS, puis MAURICEAU, puis GUY.

SEPTMONTS, entrant.

Bonjour, cousine.

MADAME DE RUMIÈRES.

Bonjour, cousin.

SEPTMONTS, à Rémonin.

Monsieur, je suis heureux de vous voir.

RÉMONIN.

J'ai laissé la duchesse un peu souffrante hier; je viens sa voir comment elle se trouve ce matin.

SEPMONTS.

J'ignorais qu'elle eût été souffrante.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous ne l'avez pas revue hier au soir ?

SEPTMONTS.

Non. J'ai conduit mistress Clarkson jusqu'à sa voiture, et je suis allé au cercle. J'étais agacé ; ce n'était pas le moment

d'avoir une explication avec Catherine. D'ailleurs, il était deux heures du matin, et je n'entre jamais chez elle à cette heure-là.

MAURICEAU, qui est entré sur les derniers mots.

Tant pis!

SEPTMONTS.

Pourquoi?

MAURICEAU.

Parce que c'est l'heure où, entre mari et femme, les choses s'arrangent le mieux.

SEPTMONTS.

Votre fille dort toujours quand je rentre.

MADAME DE RUMIÈRES.

Probablement parce que vous ne rentrez jamais que quand elle dort. — Bonjour, mon cher monsieur Mauriceau, bonjour.

SEPTMONTS à Mauriceau.

Enfin, ce n'est pas de cela qu'il s'agit et vous arrivez bien. Nous sommes en famille, pour ainsi dire, M. Rémonin étant de vos plus anciens amis, et nous pouvons nous expliquer au sujet de votre fille, qui a fait hier une scène qui m'a été on ne peut plus pénible. Puisqu'elle n'est pas là... Où est-elle?

MADAME DE RUMIÈRES.

Elle est à l'église.

SEPTMONTS.

Elle ne saurait trop y aller, si elle doit y apprendre la charité chrétienne; enfin, puisqu'elle n'est pas là, et que je ne puis passer ma journée à l'attendre, je vous prierai, mon cher monsieur Mauriceau, de lui dire que ses façons d'hier au soir ne sont pas de mise dans notre monde. Et voilà pourquoi j'ai cru devoir lui donner publiquement la petite leçon qu'elle a reçue.

MAURICEAU

Mistress Clarkson a été plus qu'indiscrète.

SEPTMONTS.

Et la duchesse a été plus qu'impolie. Quand on est dame patronnesse d'une fête de bienfaisance, et surtout quand on est chez soi, il y a des choses qu'il faut savoir faire ou deviner quand on ne les a pas apprises. Mistress Clarkson est une étrangère; elle peut être originale, excentrique; c'est un droit que nous avons assez souvent reconnu à bien d'autres étrangères pour que nous ne le lui marchandions pas; elle offrait vingt-cinq mille francs pour prendre une tasse de thé dans cette chambre; c'était une fantaisie princière; le devoir de madame de Septmonts, dame patronnesse et mandataire des pauvres, était de se rendre à cette fantaisie qui leur rapportait vingt-cinq mille francs de plus, de recevoir tout de suite mistress Clarkson, de lui faire sa plus belle révérence et de lui servir une tasse de thé.

MADAME DE RUMIÈRES.

On pouvait même y ajouter un petit gâteau pour ce prix-là.

SEPTMONTS.

Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? Vous auriez reçu cette dame; vous auriez encaissé ses vingt-cinq mille francs et tout eût été dit, puisque cette dame ne demandait pas autre chose.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est certainement ce que j'aurais fait, mais votre femme avait peut-être ses raisons pour ne pas faire comme moi. En dehors de tout ce qu'on raconte sur mistress Clarkson, on assure que vous lui témoignez des sentiments dont une femme légitime a le droit d'être jalouse. Pour tout dire, en un mot, on vous accuse d'être au mieux avec mistress Clarkson. (Mauriceau approuve du geste la marquise et l'encourage à continuer.)

SEPTMONTS.

C'est une calomnie de plus. Je ne suis pas au mieux avec mistress Clarkson, — malheureusement.

MADAME DE RUMIÈRES.

Voilà un adverbe un peu vif.

SEPTMONTS.

Et, en admettant que cela fût, ce sont choses qui ne regardent pas une femme comme il faut.

MAURICEAU.

Si cette femme comme il faut aime son mari ?

SEPTMONTS.

Vous savez bien, cher monsieur, que votre fille ne m'aime pas. Loin de moi l'idée de le lui reprocher. L'amour ne se commande pas. Mais, pour une raison ou pour une autre, nous sommes mariés; j'ai promis protection à ma femme, et je ne manquerai pas à ma promesse. Ma femme m'a promis, en échange, obéissance et fidélité; je tiens à l'une et à l'autre, à l'obéissance surtout, parce que, la fidélité, je m'en charge. Je vous serai donc très-reconnaissant si vous voulez bien, quand madame de Septmonts reviendra de l'église, lui dire que je tiens absolument, mais absolument, à ce qu'elle rende à mistress Clarkson la visite qu'elle a reçue hier de cette dame. Mistress Clarkson le désire, elle l'a demandé, elle m'a réitéré sa demande pendant que je l'accompagnais hier au soir; je ne puis pas le lui refuser, pour des raisons particulières. Une visite reçue dans de certaines conditions peut amener à rendre une visite; cette visite rendue n'engage plus à rien. Enfin, il faut que cela soit ainsi; c'est ma volonté expresse. Au revoir, cousine, vous m'excuserez de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous, mais je suis attendu. (Saluant Rémonin.) Cher monsieur... (A Mauriceau.) A bientôt, mon cher monsieur Mauriceau.

MAURICEAU, à Septmonts.

Je ferai entendre raison à Catherine. Mais n'en restez pas là, revenez quand elle sera seule, et que la réconciliation soit complète.

SEPTMONTS.

Je ne demande pas mieux, arrangez tout cela avec elle. (Il rencontre Guy.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins SEPTMONTS, puis CATHERINE.

SEPTMONTS, sortant, à Guy.

Désolé de sortir au moment où tu arrives; mais je te laisse en bonne compagnie. (Il sort.)

RÉMONIN, à madame de Rumières.

Si vous aviez un mari comme celui-là, marquise, qu'est-ce que vous feriez ?

MADAME DE RUMIÈRES.

Moi, je ferais tout ce qu'il voudrait, d'abord, et puis tout ce que je voudrais, ensuite.

GUY.

La duchesse doit être rentrée. Je viens de la voir passer dans sa voiture; mais elle était tellement plongée dans ses réflexions qu'elle ne voyait personne.

MADAME DE RUMIÈRES.

Elle aura traversé son appartement avant d'entrer ici, pour changer de toilette.

CATHERINE, qui est entrée par la porte de côté conduisant à sa chambre.

Et pour ne pas entamer une discussion pénible, même devant des amis.

MADAME DE RUMIÈRES, après lui avoir serré la main.

Vous avez entendu ?

CATHERINE.

Sans le vouloir. Au moment d'entrer, j'ai reconnu la voix de M. de Septmonts. J'ai mieux aimé attendre qu'il fût parti.

GUY.

Qu'avez-vous décidé ?

CATHERINE.

Ce que j'avais décidé auparavant, que je n'irais pas chez cette dame.

GUY.

Vous avez raison.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous avez tort.

CATHERINE.

Vous me conseillez ?...

MADAME DE RUMIÈRES.

Je vous conseille, en général, de ne jamais avoir de discussions qui puissent devenir sérieuses pour des choses qui ne le sont pas. Cette mistress Clarkson est peut-être calomniée; en tout cas, ce n'est pas la première venue. Elle a l'insolence des femmes qui ont à leur service un droit ou une force. Voyez-la; vous saurez bien vite à quoi vous en tenir. C'est votre mari qui est responsable, ce n'est pas vous, dans une pareille affaire. Messieurs nos maris ont décrété qu'ils sont nos maîtres, qu'ils ont la science infuse et que nous devons leur obéir; obéissons-leur; l'important, c'est d'avoir la paix. Mon mari était comme le vôtre; — ils sont tous pareils, à quelques nuances près! — il faisait la cour à toutes les femmes, pas longtemps, mais, pendant qu'il leur faisait la cour, il n'avait qu'une idée, lui aussi, c'était de me

présenter ces dames. Je crois qu'il tenait un peu à mon opinion. Je la lui donnais toujours favorable. Du reste, j'avais l'air d'ignorer absolument de quoi ils s'agissait, et, de son côté, il prenait toutes les précautions imaginables pour que je ne soupçonnasse rien. Au bout d'un certain temps, ces dames, quand elles voyaient une nouvelle figure féminine chez moi, commençaient à me faire des observations. Elles reprochaient à mon amitié d'être banale, elles me faisaient de véritables scènes de jalousie ; elles finissaient par s'en prendre à moi et par me dire, à mots couverts, que j'étais une sotte, si je ne voyais pas pourquoi cette nouvelle personne venait dans la maison. Je me blessais et je déclarais à la plaignante qu'elle avait été un peu loin ; qu'elle m'avait fait beaucoup de peine, et que, si elle devait revenir sur ce sujet, nos relations en souffriraient beaucoup. Je disais à M. de Rumières qu'elle ne me paraissait pas avoir pour moi une véritable amitié ; il me répondait : « Je ne sais même pas comment vous avez pu la prendre au sérieux si longtemps. » Je savais ce que cela voulait dire, et nous ne nous rencontrions bientôt plus, mon excellente amie et moi, que dans le monde. Quand M. de Rumières est mort, — car il est mort assez jeune, pour lui, — vous ne sauriez croire quelle consolation j'ai éprouvée à me souvenir que je lui avais rendu la vie aussi agréable que possible ! Imitez-moi, ma chère enfant. Des femmes comme nous ne sont jamais compromises par la mauvaise conduite des autres ; elles ne le sont que par la leur. A une époque comme celle que nous traversons, la sévérité d'autrefois devient à peu près impossible. Nous avons encore un si grand avantage à être du monde dont nous sommes, que c'est bien le moins que nous payions un peu cet avantage. Faisons l'aumône à celles qui ne l'ont pas. Seulement, quoi qu'il arrive, restons toujours supérieures par notre dignité comme par notre rang ; ne donnons jamais aux petits bourgeois, dont vous n'êtes plus, le plaisir de mal parler de nous, et gardons éternellement le droit d'avoir pitié des autres. Ai-je raison, Rémonin ?

RÉMONIN.

Absolument. Vous avez toujours raison.

MADAME DE RUMIÈRES.

Êtes-vous de mon avis, mon cher monsieur Mauriceau ?

MAURICEAU.

Je n'aurais pas mieux dit.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous me flattez. (A Guy.) Il n'y a que vous qui continuez à protester.

GUY.

C'est vrai.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est pour plaire à la maîtresse de céans. Aussi, pour vous punir, allez demander ma voiture.

CATHERINE, à Guy.

Adieu, mon cher monsieur des Haltes.

GUY.

Vous me congédiez ?

CATHERINE.

J'ai besoin de causer avec mon père et M. Rémonin.

GUY.

Vous êtes cruelle pour moi ; vous ne reconnaissez pas une amitié véritable. Heureusement la mienne ne se décourage pas. Vous en aurez la preuve.

CATHERINE.

Comment ?

GUY.

Vous le verrez. Adieu, madame, soyez heureuse. Personne ne le souhaite plus que moi. (Il sort. — Madame de Rumières et Catherine causent ensemble. — Catherine disparaît un moment en accom-

pagnant madame de Rumières qui sort. Pendant ce temps-là Mauriceau et Rémonin échangent le dialogue suivant :)

MAURICEAU.

Ah ! cette madame de Rumières sent sa grande dame !

RÉMONIN.

Oui, il y en a quelques-unes comme celle-là qui ont bien le maniement de leur monde.

MAURICEAU.

Voilà ce que je voudrais que Catherine fût.

RÉMONIN.

Elle le deviendra. Pour l'être tout de suite, il faut une certaine naissance, une certaine éducation, un certain âge. Il faut aussi avoir derrière soi quelques générations d'ancêtres qui ont eu ces habitudes et ces façons et qui les transmettent à leurs descendants. C'est ce que nous appelons l'hérédité des facultés acquises.

MAURICEAU.

Eh bien, mon gendre a dû avoir des ancêtres bien désagréables, car il ne faut pas se le dissimuler, il n'est pas amusant pour une femme ! Ce qu'il pourrait obtenir avec un peu de douceur, il l'exige d'un ton cassant qui donne envie de faire exactement le contraire ! Des gens qui pourraient être si heureux ! qui ont tout ce qu'il faut pour cela ! (A Catherine, qui est revenue et qui s'assied près de la cheminée.) Tiens, tu es là ! Qu'est-ce que tu as fait de M. des Haltes ?

CATHERINE.

J'ai prié madame de Rumières de l'emmener. Je ne suis pas d'humeur à écouter ses déclarations.

MAURICEAU.

Eh bien, le seul de nous qui soit de ton avis, tu le traites bien.

CATHERINE.

Que m'importe qu'on soit ou qu'on ne soit pas de mon avis ! Je sais ce que j'ai à faire.

MAURICEAU.

Tu iras chez mistress Clarkson ?

CATHERINE.

Non.

MAURICEAU.

Ton mari se fâchera.

CATHERINE.

Il se fâchera.

MAURICEAU.

Il s'obstinera.

CATHERINE.

Moi aussi.

MAURICEAU.

Mais, avec le caractère qu'il a, cela peut aller très-loin.

CATHERINE.

Jusqu'où il voudra.

MAURICEAU.

Jusqu'à une brouille sérieuse.

CATHERINE.

Soit !

MAURICEAU.

Tu es folle !

CATHERINE.

J'ai tout mon bon sens.

MAURICEAU.

Tu vois que tout le monde te donne le même conseil que moi.

CATHERINE.

C'est possible. Tout le monde a ses raisons; moi, j'ai les miennes. Elles sont peut-être mauvaises, mais j'y tiens.

MAURICEAU.

Je t'assure qu'il n'y a rien entre mistress Clarkson et lui.

CATHERINE.

Tant mieux pour elle.

MAURICEAU.

Écoute.

CATHERINE.

Inutile; je n'irai pas, je n'irai pas, je n'irai pas.

MAURICEAU, à Rémonin.

Qu'est-ce qu'elle a ? Il y a quelque chose. Quelle raison de se buter ainsi contre un incident sans importance ? Est-ce qu'elle aurait vu Gérard hier.

RÉMONIN.

Je n'en sais rien.

MAURICEAU.

Il ne manquerait plus que ça ! C'est un honnête homme. Toi qui le connais, cause avec lui, fais-lui comprendre... Tout cela est bien ennuyeux. Je vais te laisser avec elle. Tâche de savoir ce qu'elle a. A moi, elle ne dira rien. Elle a l'air de m'en vouloir. Je te demande un peu pourquoi ! Tu viendras me dire le résultat de votre conversation.

RÉMONIN.

C'est cela.

MAURICEAU.

Nous dinerons ensemble ?

RÉMONIN.

Y aura-t-il une jolie femme ?

MAURICEAU.

Oh ! ma foi, non. Au diable les femmes ! Si seulement elle avait un enfant ou deux, un garçon et une fille.

RÉMONIN.

Qui, elle ?

MAURICEAU

Catherine.

RÉMONIN.

Qu'est-ce que ça changerait ?

MAURICEAU.

Ça changerait que nous pourrions envoyer promener le mari s'il était par trop désagréable. Nous obtiendrions la séparation ; je reprendrais ma fille, à qui le tribunal laisserait ses enfants ; nous les élèverions.

RÉMONIN.

Et l'armorial n'y perdrait rien. Mais nous n'avons pas les petits marquis, les petits comtes.

MAURICEAU.

Alors, patience.

RÉMONIN.

C'est cela.

MAURICEAU.

Au revoir, Catherine.

CATHERINE.

Au revoir, mon père.

MAURICEAU.

Qu'est-ce que tu as ?

CATHERINE.

Rien.

MAURICEAU.

Tu ne m'embrasses pas ?

CATHERINE lui tendant son front.

Si, de grand cœur.

MAURICEAU.

Tu sais bien que, quoi qu'il arrive, je prendrai toujours ton parti.

CATHERINE.

Merci, mon père.

MAURICEAU, en sortant, à Rémonin.

Ça ne va pas du tout.

SCÈNE IV.

CATHERINE, RÉMONIN.

CATHERINE, tendant la main à Rémonin.

Mon cher docteur !

RÉMONIN, lui prenant la main.

Ma chère enfant !

CATHERINE.

Vous qui m'avez aidée à naître, vous ne pourriez pas m'aider à mourir ?

RÉMONIN.

Je m'en garderais bien. Ce n'est pas gai, la mort.

CATHERINE.

Et la vie donc ! Enfin ! De quoi me plaindrais-je ? L'homme de Dieu vient de me le dire tout à l'heure : « Mon enfant, vous avez la jeunesse, la beauté, la fortune, la noblesse, l'estime de tous ; demandez à Dieu d'ajouter à tous ces dons la résignation et la patience ; veuillez fortement, et vous serez

secourue. Pensez à tant de pauvres gens qui n'ont ni toit, ni vêtements, ni pain même pour leurs enfants, et vous verrez combien vos chagrins sont au-dessous des leurs. » C'est vrai; mais on n'empêchera jamais celui qui souffre de croire que la plus grande douleur est celle qu'il a. Que je rencontre demain une de ces misères dont cet homme me parle, je pourrai la soulager, faire qu'il n'en reste plus de traces, et même y substituer la joie et le bonheur avec un peu de cet argent que j'ai, plus que je ne le désire et que je ne le mérite. Mais, moi, qui me soulagera dans ma misère dorée? qui me rendra mes illusions, mes espérances, ma dignité, ma foi? où est-il l'ami qui partagera son âme avec moi, comme je suis prête à partager ma fortune avec les misérables? Ce ne sera pas mon père, qui est l'auteur involontaire de mon malheur; ce ne sera pas mon mari, qui en est l'auteur conscient; ce ne sera pas un de ces jeunes hommes qui me font ce qu'ils appellent leur cour et qui me demandent galamment d'ajouter la honte à toutes mes autres amertumes. Il y en avait un...

RÉMONIN, à part.

Nous y voilà.

CATHERINE.

Un qui m'avait paru plus noble, plus beau et plus intelligent que les autres, un qui a eu mon premier battement de cœur, qui a eu mon premier serrement de main; la première pensée qui n'ait pas appartenu au souvenir de ma mère, le premier rêve qui ait troublé mon sommeil, ma première insomnie, c'est lui qui les a eus. Tout ce que le cœur d'une jeune fille ignorante des réalités contient d'idéal, je le lui ai donné. Est-ce dans une parole? est-ce dans un sourire? je n'en sais rien, car j'avais l'habitude de l'aimer avant même de savoir si je l'aimais. Et puis, un jour, il m'a écrit: « Vous êtes riche, je suis pauvre; il y a entre nous un abîme infranchissable. Je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais que vous. Ma vie, que j'aurais voulu vous consacrer, je vais

la donner à la solitude et au travail. Le jour où je croirai que vous êtes malheureuse, vous me verrez passer à côté de vous ; le jour où j'en serai sûr, vous me verrez apparaître, et je serai le soutien dont vous aurez besoin. » Je n'ai pas compris alors, moi qui aurais trouvé si simple d'être pauvre avec lui, qu'il ne voulût pas être riche avec moi. Depuis j'ai vu de près ce que c'est qu'un homme pauvre qui consent à épouser une fille riche. Heureusement ce n'est pas lui. Qu'attendait-il alors ? Pourquoi n'apparaissait-il pas? Enfin, hier, je le vois à votre bras. Il savait donc à quoi s'en tenir. Me voilà pleine d'espérance et de joie ; je me dis : « Il va venir à moi, me tendre la main. C'est alors que je le vois causer avec cette étrangère. Vous savez ce qui se passe. M. de Septmonts m'impose la présentation de cette créature, que l'on dit publiquement sa maîtresse. Oh ! ce n'est pas cela que je lui reproche ! Je suis bien sa femme, moi. Sa femme ! la femme, la chose de cet homme ! Est-ce parce qu'elle est compromise, parce qu'on ne connaît ni son origine, ni sa famille, ni la source de sa fortune, que je ne voulais pas recevoir mistress Clarkson ? Que m'importe tout cela ! Mais ce que vous ne savez pas, c'est que cette femme m'a vendue, oui, vendue à ce duc ; le marché s'est fait chez elle, entre mon père et M. de Septmonts. C'est ainsi que je suis devenue duchesse. Un de ces messieurs m'a tout appris pour me plaire ; et quand je sais cela, et que je retrouve le seul homme en qui je croyais pouvoir espérer, c'est à côté de cette femme que je le retrouve ! Enfin, pendant que je subis cet affront et cette douleur de la recevoir chez moi, savez-vous ce qu'elle me dit ? « Venez me voir, madame, nous causerons de M. Gérard, que j'aime peut-être autant que vous l'aimez. » A-t-elle menti ? a-t-elle dit vrai ? Connaît-elle seulement mon amour d'autrefois, et n'a-t-elle voulu que me railler, me faire peur, me torturer pour se venger de l'insulte que je lui avais faite ? Ou bien l'aime-t-elle ? est-elle aimée ? Et ils sont tous à me demander pourquoi je ne veux pas aller chez cette femme ! S'il l'aime, voyez-vous...

s'il l'aime!... Ah! je ne sais pas ce que je ferai à mon tour, car il sera aussi lâche, aussi méprisable que l'autre.

RÉMONIN.

Il ne l'aime pas.

CATHERINE.

Qu'en savez-vous ?

RÉMONIN.

Il la connaît comme je la connais, comme tout le monde la connaît ; mais il n'aime et n'a jamais aimé que vous.

CATHERINE.

Qui vous l'a dit ?

RÉMONIN.

Lui, cent fois.

CATHERINE.

La dernière fois ?

RÉMONIN.

Ce matin.

CATHERINE.

Vous l'avez vu ?

RÉMONIN.

Oui, je ne voulais pas trop me mêler de tout cela ; ce n'est ni de mon âge, ni de mon caractère. Mais, dès ce matin, M. des Haltes est venu me trouver.

CATHERINE.

M. des Haltes ?

RÉMONIN.

Lui-même. Et il m'a dit : « Madame de Septmonts aime quelqu'un que vous devez connaître, monsieur, vous qui êtes un vieil ami de sa famille ; elle est très-malheureuse. Je vous en prie, faites pour elle tout ce que vous pourrez faire. »

CATHERINE.

Pauvre garçon ! il a donc vraiment du cœur ? C'est très-bien, ce qu'il a fait là. Et ensuite ?

RÉMONIN.

Ensuite, je suis allé chez Gérard, qui s'apprêtait à venir chez moi. Ah! on s'en donne du mouvement pour vous. Si mes confrères de l'Institut me voyaient! Et je lui ai raconté ce qui s'était passé hier.

CATHERINE.

Alors?

RÉMONIN.

Alors, il va venir.

CATHERINE.

Ici?

RÉMONIN.

Oui.

CATHERINE.

Quand?

RÉMONIN.

Tout à l'heure.

CATHERINE.

Mais pourquoi ne me disiez-vous pas cela tout de suite?

RÉMONIN.

Vous parlez tout le temps.

CATHERINE.

Que voulez-vous! je suis folle! (La porte s'ouvre.) mais je vous promets d'être calme.

RÉMONIN.

Oh! oui, j'y compte.

LE DOMESTIQUE, annonçant :

M. Gérard! (Il referme la porte.)

CATHERINE, poussant un cri.

Ah! (Elle court à Gérard et va se laisser tomber dans ses bras; quand elle s'arrête et chancelle, il la retient par les mains.)

RÉMONIN, à part.

Comme c'est simple ! Je comprends qu'il y ait des gens qui aiment mieux ça que les mathématiques.

CATHERINE, s'essuyant les yeux.

Ah ! il était temps que vous arriviez !

RÉMONIN, à part.

Il faudrait : « que vous arrivassiez », mais elle est si émue !

CATHERINE, à Gérard.

Enfin ! allons, asseyez-vous là, monsieur, et causons.

RÉMONIN, à part.

La voilà revenue à dix-huit ans. Je puis m'en aller. (Haut.) Adieu, mon enfant.

CATHERINE.

Adieu, docteur.

RÉMONIN, souriant.

Je vous remercie d'insister pour que je reste, mais il faut absolument que je rentre pour travailler.

CATHERINE.

Pardonnez-moi ! je suis si heureuse ! et c'est la première fois depuis trois ans. (Rémonin serre la main à Gérard.)

GÉRARD.

Au revoir, mon bien cher maître !

RÉMONIN.

Rappelez-vous votre promesse !

GÉRARD.

Soyez tranquille. (Rémonin sort.)

SCÈNE V.

CATHERINE, GÉRARD.

CATHERINE.

Trois ans ! Que de choses ! Est-ce bien vous ? Est-ce bien moi ? Oui, rien n'est changé, si vous m'aimez toujours. Car vous m'aimiez, n'est-ce pas ?

GÉRARD.

Plus que tout au monde.

CATHERINE.

Et maintenant ?...

GÉRARD.

Plus qu'autrefois : j'ai tant souffert par vous !

CATHERINE.

Avez-vous essayé de m'oublier ?

GÉRARD.

Non.

CATHERINE.

Vous valez mieux que moi ; car j'ai fait mon possible pour vous oublier et même pour vous en vouloir.

GÉRARD.

Vous aviez une excuse : vous apparteniez à un autre ; mais, moi, j'étais libre.

CATHERINE.

Vous n'avez pas disposé de cette liberté ?

GÉRARD.

Jamais.

CATHERINE.

Pas une seule image n'a passé entre vous et moi ?

GÉRARD.

Pas une.

CATHERINE.

Cette femme ?

GÉRARD.

Quelle femme ?

CATHERINE.

Qui est venue hier ici.

GÉRARD.

Mistress Clarkson ?

CATHERINE.

Oui ; comment la connaissez-vous ?

GÉRARD.

Elle m'a probablement sauvé la vie.

CATHERINE.

Vous avez manqué de mourir ?

GÉRARD.

Oui.

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu ! que serais-je devenue si c'était arrivé ? Où cela ?

GÉRARD.

A Rome.

CATHERINE.

Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait dire ?

GÉRARD.

Qu'auriez-vous fait ?

CATHERINE.

Je serais partie, je serais allée vous soigner.

GÉRARD.

On ne vous aurait pas laissée partir.

CATHERINE.

Oh ! que si !

GÉRARD.

Non ; car c'était justement pendant les premiers jours de votre mariage.

CATHERINE, cachant son visage dans ses mains.

Malheureuse que je suis ! Et c'était cette femme qui était là ?

GÉRARD.

Non, je ne l'ai pas vue alors. J'avais pris les fièvres. J'étais fort modestement et fort dangereusement logé dans une de ces rues humides qui relient Rome à la campagne. Le médecin qui me soignait, un Français, raconta, par hasard, à mistress Clarkson la gravité du mal et l'inquiétude qu'il avait. Il fallait que je fusse transporté dans un endroit sain et très-aéré. Mistress Clarkson, qui partait pour Naples le lendemain, mit à la disposition du docteur, pour moi, une maison avec un grand jardin qu'elle possédait à Albano. C'est là que je guéris. Je partis alors pour Naples, où j'allai la remercier.

CATHERINE.

Continuez... continuez...

GÉRARD.

Elle vivait somptueusement ; elle recevait tous les hommes distingués de la ville ; elle lisait beaucoup, des livres sérieux pour une femme. Elle s'intéressait aux monuments, aux souvenirs, à l'histoire de ce grand pays. Elle m'offrit quelquefois une place dans sa voiture, aux heures de la promenade, et nous allions à Pausilippe, à Bahia, à Portici, à Pompéi. Cela créa entre nous une certaine intimité. J'éprouvais le besoin de parler de vous à quelqu'un. Elle était femme, elle pouvait me comprendre. Je lui racontai notre histoire, sans vous nommer, bien entendu. « Ah ! me dit-elle avec une certaine émotion, c'est de mademoiselle Mauriceau, c'est de

la duchesse de Septmonts que vous êtes épris? C'est chez moi que le duc a rencontré son père, qui m'avait raconté ce premier amour sans plus me nommer l'homme que vous ne m'avez nommé la femme; mais c'est vous, je vous devine. C'est curieux! Je suis désolée d'avoir contribué à un mariage qui est un si grand chagrin pour vous et pour elle. » La promenade s'acheva sans qu'elle revînt sur ce sujet. Le lendemain, quand je me présentai pour la revoir, elle était partie.

CATHERINE.

Vous ne l'avez plus revue?

GÉRARD.

Si, à l'Opéra, il y a sept ou huit mois. J'avais voulu entendre *Guillaume Tell,* que je n'avais pas entendu depuis le jour où nous l'avions entendu ensemble, dans la loge de votre père. J'espérais vaguement vous y revoir, et peut-être me montrer à vous. Vous n'y étiez pas.

CATHERINE.

Qu'est-ce que je pouvais faire ce soir-là? Elle y était, elle?

GÉRARD.

Oui. Deux hommes très-distingués, dont l'un célèbre même, occupaient tour à tour le devant et le fond de sa loge. Dès qu'on baissait le rideau, un grand nombre de visiteurs. J'étais son obligé; je me présentai pendant un entr'acte. « Je vous avais vu, me dit-elle, bien que vous fussiez au fond d'une baignoire et tout seul; mais j'ai des yeux excellents. » En parlant ainsi, elle me regardait d'une façon étrange. Il y avait comme de la colère dans son regard. Elle ne me tendit pas la main, et, à la permission que je lui demandai d'aller lui présenter mes hommages chez elle, elle me répondit qu'elle n'était pas encore installée et que, jusqu'à nouvel ordre, elle ne recevrait pas. Je me retirai, et, quelques minutes après, M. de Septmonts entra dans sa loge et y passa le reste de la soirée. C'était la première fois que

je voyais votre mari, et j'aurais ignoré qui il était, si deux spectateurs de l'orchestre, qui parlaient assez haut de mistress Clarkson, et qui nommaient tous les hommes qui venaient la saluer, n'avaient dit : « Voilà maintenant le duc de Septmonts. »

CATHERINE.

C'est tout ce qu'ils dirent?

GÉRARD, après un temps.

Oui.

CATHERINE.

Et croyez-vous qu'elle ait parlé de vous au duc?

GÉRARD.

Je ne le crois pas. Il n'a pas tourné une seule fois les yeux de mon côté, ce qu'il n'eût pas manqué de faire instinctivement si elle lui eût parlé de moi.

CATHERINE.

Mais vous l'avez rencontrée hier?

GÉRARD.

Cette fête était publique; j'étais sûr de vous y voir; j'espérais que vous me comprendriez et je pensais qu'il était temps de tenir ma promesse. Malgré l'accueil qu'elle m'avait fait à l'Opéra, je me suis approché de mistress Clarkson. Nous avons échangé de ces phrases banales qui font les frais de ces conversations de hasard, et nous avons causé ensuite d'un travail que cet excellent Rémonin m'a demandé pour M. Clarkson et que j'ai terminé. Là où mon vieux maître a vu une occasion de me faire gagner une grosse somme, je ne vois, moi, qu'un moyen de m'acquitter d'une dette de reconnaissance. Cependant, hier, la voix de mistress Clarkson tremblait un peu. « Je suis installée, me dit-elle, et je serai heureuse de vous recevoir, d'autant plus que M. Clarkson va arriver et qu'il aura fort à s'entretenir avec vous et à vous remercier. » Elle m'aquitté là-dessus. Vous m'aviez vu ;

vous étiez rentrée dans vos appartements; je suis parti. C'est alors seulement qu'elle vous a fait passer sa carte. J'ignore ce qu'elle vous veut.

CATHERINE, se levant.

Elle me veut du mal : elle vous aime.

GÉRARD.

Elle n'a jamais aimé personne; elle me l'a dit, et je suis ùr qu'elle m'a dit la vérité.

CATHERINE.

Parce qu'elle n'a jamais rencontré un homme tel que vous. Est-ce que vous ressemblez aux autres hommes ? Est-ce que je vous aurais aimé si vous leur ressembliez ? Bref, je suis jalouse... Vous ne savez pas ce que c'est que la jalousie!

GÉRARD, la regardant.

Croyez-vous ?

CATHERINE.

C'est vrai, j'oublie trop; mais c'est si bon d'oublier! Je vous en supplie, ne me faites pas souvenir, c'est horrible. Alors, vous avez été malheureux, vous aussi, et à cause de moi ?

GÉRARL.

Oui, malheureux à me tuer, si je n'avais pas eu ma mère.

CATHERINE.

Elle vit toujours ?

GÉRARD.

Oui.

CATHERINE.

Il a sa mère et il se plaint! Elle vivra de nouveau avec moi.

GÉRARD.

Comment! avec vous ?

CATHERINE.

Est-ce que vous croyez que je vais rester ici, maintenant?

GÉRARD.

Et votre mari?

CATHERINE.

Est-ce que j'ai un mari? Qu'y a-t-il de commun entre cet homme et moi? Je lui rendrai son nom. Croyez-vous que j'y tienne? Le peu de temps que je l'aurai porté, je l'aurai porté plus dignement que lui. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'être duchesse, et j'ai besoin d'être aimée.

GÉRARD.

Et alors vous serez ma maîtresse?

CATHERINE, troublée.

Votre maîtresse?

GÉRARD.

Oui... Quel autre titre pourrez-vous avoir auprès de moi? Et vous voyez l'effet que ce mot vient de produire sur vous. Consentez-vous à être déchue, non-seulement de votre rang, mais de votre dignité? non-seulement de l'estime des autres, mais de votre propre estime? Moi, je n'y consens pas. Si je reparais dans votre existence, si j'entre dans votre maison, ce n'est ni pour vous abaisser, ni pour vous compromettre, ni pour vous perdre. C'est pour vous aider, pour vous soutenir; c'est pour vous faire forte contre les autres et peut-être contre vous-même; c'est pour que vous sentiez auprès de vous l'appui qui vous a toujours manqué et qui ne faiblira pas; c'est pour vous sauver, enfin. A partir de cette minute, je réponds de votre honneur qui m'est plus cher que le mien. Je ne veux pas cesser de voir en vous ce que j'ai toujours vu : l'être sacré, la compagne de l'âme, celle dont j'aurais voulu faire l'épouse que le mari adore, la mère que les enfants vénèrent, la femme que tout le monde respecte et glorifie; je ne saurais vous voir autrement. Les événements

et les hommes, si puissants que soient les uns, si cruels que soient les autres, ne peuvent rien modifier dans notre conscience, et nous ne devons pas leur permettre de nous faire descendre à leur niveau, au-dessous de nous-mêmes. Si je vis, si je meurs, ce sera pour vous, et ce que je veux de vous, c'est ce que vous n'avez pu donner à personne : c'est votre confiance, c'est votre estime, c'est votre pensée de tous les instants, c'est votre âme, c'est ce qu'il y a en vous de divin et d'éternel!

CATHERINE, avec exaltation.

Mon Dieu, que je vous aime! Je vivrai comme vous l'entendrez, je ferai tout ce que vous voudrez, c'est dit, c'est convenu, je suis à vous. Et, pour commencer, ordonnez. Tout le monde ici, sauf M. des Haltes, veut que je rende la visite à mistress Clarkson; dois-je le faire ?

GÉRARD, naïvement.

Oui, à moins que vous ne préfériez que je la voie, et que je sache...

CATHERINE, l'interrompant.

Non, j'aime mieux aller chez elle, moi. Maintenant que je suis sûre que vous n'aimez pas cette femme, j'irai chez elle tant qu'on voudra. Mais vous allez me promettre de ne plus y retourner, jamais, jamais, sous quelque prétexte que ce soit

GÉRARD.

Je vous le promets, et bien facilement. Cette femme n'existe pas pour moi, puisque je vous aime. Je lui ferai remettre par Rémonin le travail que j'ai fait pour elle; je ne lui devrai plus rien et tout sera dit.

CATHERINE.

Merci. (Comme une enfant.) Je suis très-heureuse. (Se tournant entre.)

GÉRARD, bas.

Le duc!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SEPTMONTS.

Gérard salue le duc.

CATHERINE, présentant Gérard au duc.

M. Gérard, un ami de ma jeunesse. — M. de Septmonts. (Les deux hommes se saluent.)

SEPTMONTS.

Soyez le bienvenu chez moi, monsieur, ou plutôt chez la duchesse, car nous sommes ici chez elle. (A Catherine.) Vous voyez, chère amie, que l'un des deux époux peut présenter un ami à l'autre sans que cela coûte vingt-cinq mille francs, ni à celui qui présente, ni à celui qui est présenté. (A Gérard.) Tous les mercredis, la duchesse et moi, nous recevons, monsieur; mais elle est chez elle tous les jours de cinq à six heures, pour ses amis.

GÉRARD, saluant.

Monsieur... (A Catherine.) Madame... (Septmonts accompagne un peu Gérard et redescend la scène.)

SCÈNE VII.

CATHERINE, SEPTMONTS.

SEPTMONTS, à Catherine.

M. Mauriceau vous a-t-il dit ce que je l'ai prié de vous dire?

CATHERINE.

Au sujet de mistress Clarkson?

SEPTMONTS.

Oui.

CATHERINE.

Je suis prête à lui rendre sa visite quand vous voudrez ; seulement, puisque mon père est du même avis que vous et qu'il connaît cette dame, je désire que ce soit lui qui m'accompagne chez elle.

SEPTMONTS.

Comme il vous plaira. (Elle entre chez elle.)

SCÈNE VIII.

SEPTMONTS, seul.

M. Gérard, ami de la jeunesse, s'en va quand j'arrive, et, après sa visite, elle fait ce que je veux. Il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir quelque chose là-dessous. Soit! nous verrons!

ACTE TROISIÈME.

Chez mistress Clarkson. — Petit salon très-élégant et très-confortable. Grande porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRESS CLARKSON, CLARKSON.

MISTRESS CLARKSON, étendue sur une chaise longue.

Et maintenant, voyons l'histoire de mes derniers cinquante mille dollars.

CLARKSON.

Pour vous envoyer ces deux cent cinquante mille francs, je les avais convertis en lingots, plus faciles à transporter, et je venais de les expédier à la maison Smith, de New-York. J'apprends que le coche qui portait cette somme du placer au railway a été arrêté par trois aventuriers. C'est le coche lui-même qui apportait la nouvelle; il n'apportait même plus que ça. Je prends deux revolvers, ma carabine Henry, une merveille de précision; je monte à cheval, et je pars tout seul à la recherche de mes trois gredins. J'aurais pu m'associer deux ou trois bons compagnons que cette chasse eût amusés; les amusements du désert ne sont pas ceux de Paris, et toutes les occasions y sont bonnes pour se distraire. Mais j'y mettais de l'amour-propre. Cet argent était pour vous; je voulais le reconquérir tout seul. Je me rends donc sur le lieu de l'attaque, et, à l'inspection du terrain, je

comprends bien vite que mes voleurs ont dû descendre vers la rivière. Je suis leur piste, Dieu sait par quels chemins, au milieu des roches, des bois, des broussailles, des troncs d'arbres abattus...

MISTRESS CLARKSON.

Je connais le pays.

CLARKSON.

J'escalade un bloc de rocher, et je regarde autour de moi. A dix pas à peine, j'aperçois un de mes bonshommes, assis par terre, qui m'avait vu, et qui tire son revolver, à tout hasard, car il ne pouvait savoir dans quelle intention je venais là. Au même moment, un des hommes de la bande lève son fusil, appuyé contre un rocher, à tout hasard aussi. Charmantes relations! Tirer, tuer le premier, et me retourner vers l'autre, fut l'affaire d'une seconde. Celui-ci se cache derrière son rocher. Je ne voyais plus qu'un de ses yeux et le haut de sa tête. C'était assez, et, avant qu'il eût épaulé, je l'avais touché en plein front. Restait le troisième, où était-il? Je regarde aux alentours, je l'aperçois qui se sauve à cent pas devant moi; je l'avais beau, comme on dit, mais il n'y avait que lui qui pût me dire où les lingots étaient cachés. Je le tire, non pas à la tête, mais aux jambes. Il roule à son tour; je le désarme et le menace de l'achever s'il ne me dit pas où est le trésor; il m'y conduit en boitant, et, comme tout pionnier, trappeur et mineur qu'on a été, on est toujours chrétien quand on est citoyen de la libre Amérique, je vais chercher de l'eau à la rivière, je mouille mon mouchoir, et je panse la plaie de mon drôle, d'autant plus que, comptant bien qu'il serait pendu en arrivant au camp, je ne voulais pas qu'il mourût là, et que les camarades fussent privés de ce spectacle qui les intéresse toujours un peu. Là-dessus, je vais chercher un renfort de quelques hommes. Nous transportons la cassette et le blessé sur la route. On m'amène une charrette où nous déposons le tout. Je charge mon voleur de tenir les guides, je remonte sur mon cheval,

et nous rentrons. Toute la population m'attendait. Vous entendez d'ici les acclamations. On me porte en triomphe ; je fais raconter la vérité par mon prisonnier ; puis, séance tenante, on le juge et on le pend à un réverbère qui, le soir, n'en brilla que mieux. Voilà, ma chère, l'histoire de vos cinquante mille dollars.

MISTRESS CLARKSON.

Mais si vous aviez été tué ?

CLARKSON.

J'en ai vu bien d'autres ! Puis tous nos papiers sont en règle, et mon premier commis, qui est au courant de tous nos intérêts et qui est un très-honnête homme, vous aurait facilité toutes les formalités de partage et de liquidation. Vous n'auriez donc perdu que moi, ce dont vous vous seriez facilement consolée.

MISTRESS CLARKSON.

Vous vous trompez, je vous aime beaucoup.

CLARKSON.

Pourquoi n'en a-t-il pas toujours été ainsi ?

MISTRESS CLARKSON.

C'est vous qui l'avez voulu, ce n'est pas moi. Vous n'auriez pas dû si facilement me croire coupable.

CLARKSON.

Tout autre, à ma place...

MISTRESS CLARKSON.

Soit ! mais il fallait que ce qui a été fût. Ne regrettez rien. Cela vaut mieux comme cela est. Nous nous revoyons toujours avec plaisir, et nous pouvons causer de tout, comme de vieux amis.

CLARKSON.

Eh bien, moi, je ne vous revois jamais sans une grande émotion. Quand je suis là bas, dans le travail et dans l'ac-

tion, je me figure que je ne pense plus du tout à vous. Dès que je vous retrouve, je m'aperçois que j'y pense toujours.

MISTRESS CLARKSON.

Ça passera. Quand j'ai reçu votre dépêche m'annonçant votre arrivée pour ce matin, j'ai été vraiment heureuse. Je vous avais fait préparer votre appartement, comptant que vous descendriez tout droit ici.

CLARKSON.

Je craignais de vous déranger.

MISTRESS CLARKSON.

Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais, et quo vous êtes chez vous quand vous êtes chez moi.

CLARKSON.

Pas partout.

MISTRESS CLARKSON.

Je vous abandonne toutes les chambres de l'hôtel, si vous voulez.

CLARKSON.

Excepté une.

MISTRESS CLARKSON.

Il faut bien que je loge quelque part. (Elle sonne.) Ainsi c'est convenu, je le désire. (Au domestique.) Faites prendre les bagages de M. Clarkson au Grand-Hôtel, et qu'on les porte dans l'appartement qu'on a préparé.

CLARKSON.

Du reste, je compte repartir dans deux ou trois jours.

MISTRESS CLARKSON.

Alors, ne perdons pas de temps, et donnez-moi des nouvelles de Noémi-City.

CLARKSON.

La ville de Noémi, c'est son véritable nom, et elle ne

devait pas en avoir d'autre, car c'est réellement vous qui avez créé cette ville. (Il tire un cigare de sa poche.)

MISTRESS CLARKSON.

Qu'est-ce que vous faites là ?

CLARKSON.

Je prends un cigare.

MISTRESS CLARKSON.

Pour quoi faire ?

CLARKSON.

Pour fumer.

MISTRESS CLARKSON.

On ne fume pas ici.

CLARKSON.

Vous voyez bien que je ne suis pas chez moi. Je croyais que vous ne receviez que des hommes.

MISTRESS CLARKSON.

C'est vrai, mais je ne leur permets pas de fumer; je vous le permettrais peut-être cependant à vous, pour vous dédommager de tous les chagrins que je vous ai causés, si, par hasard, je n'attendais aujourd'hui une dame.

CLARKSON.

N'en parlons plus; pardonnez-moi; vous savez ce que c'est que l'habitude. (Il remet son cigare dans sa poche.) Voilà le plan de votre ville. (Il prend dans une autre poche un papier qu'il déploie.) J'ai choisi une place, comme je vous l'ai écrit alors, dans l'Utah, bien avant l'inauguration du chemin de fer du Grand-Pacifique. Comme j'avais acheté à une très-grande distance aux alentours tout le terrain qui n'était pas concédé à la compagnie, comme j'avais commandé d'avance tout ce qu'il fallait à Chicago, où l'on fait des maisons en bois qui se montent, se démontent et se transportent comme vous savez, les premiers trains qui s'arrêtèrent devant la station qui

devait devenir Noémi-City m'apportèrent un hôtel, un restaurant, une maison de jeu, une école, une imprimerie.

MISTRESS CLARKSON.

Et une église?

CLARKSON.

Et une église, naturellement, que nous louons, tour à tour, aux différents cultes. Au bout d'un mois, le camp était une ville, avec un véritable palais au milieu, le vôtre, qui vous attend toujours et qui est prêt à vous recevoir quand il vous plaira d'y venir. Nous publions un journal. Il ne nous manque qu'un théâtre, que nous aurons avant six mois. Ce que, dans le commencement, il s'est abattu de bandits dans ce nouveau campement, avant que le chemin de fer y arrivât, ce que nous avons échangé de coups de fusil, de revolver et de couteau avec les Indiens, ce que nous avons assommé et pendu de gens, cela ne se compte pas. Il est certain que je mourrai un jour; mais, après tout ce que j'ai vu, je serai curieux de voir comment la mort s'y prendra.

MISTRESS CLARKSON.

Et cette mine d'or dont vous me parliez dans votre dernière lettre?

CLARKSON.

Elle existe, et dans des terrains qui sont bien à nous. Je les ai achetés et payés à l'État; nul ne peut y toucher, même en mon absence. Un jour que je me promenais dans la montagne, en frappant de temps en temps le sol, pour voir si je ne découvrirais pas une veine métallique, car c'est le plus souvent par hasard qu'on les découvre, je rencontre un Indien qui me dit : « Frère blanc cherche mine d'or? — Oui. — Viens par ici. » Il me découvrit une mine, et il s'en alla tranquillement. Ces gens-là méprisent absolument l'or.

MISTRESS CLARKSON.

C'est pour cela que leur race diminue tous les jours, et qu'elle disparaîtra tout à fait. Les hommes ont inventé bien

des dieux depuis le commencement du monde; ils n'ont pas encore détrôné celui-là. « Le temps est de l'argent, » disent vos compatriotes; ils auraient dû ajouter : « Et l'argent est tout. » Je ne sais pas plus ce que je ferai de cette puissance que vous ne savez ce que la mort fera de vous, Clarkson, mais cette puissance, je la proclame la première du monde. Elle aide à posséder ce qu'on désire et à ne pas regretter ce qu'on ne peut avoir. J'ai voulu cette puissance, je l'ai; je la veux plus grande encore. Ainsi donc, fais-nous riches, Clarkson! très-riches, et peut-être, un de ces jours, quand je serai tout à fait lasse de leur civilisation européenne, qui me paraît quelquefois bien étroite et bien courte, peut-être te donnerai-je rendez-vous sur un Océan quelconque, pour que nous nous en allions dans l'Inde ou dans l'Afrique, nous faire roi et reine, ou dieu et déesse, si le trône ne me suffit pas et qu'il me faille le temple. Là-dessus, embrasse-moi, Clarkson, et, si tu cherches bien sur ma joue, tu y retrouveras le dernier baiser que tu y as mis. Personne ne l'a encore effacé.

CLARKSON, l'embrassant.

Vrai?

MISTRESS CLARKSON.

Sur ma mère. Ah! ils me l'auront payée, ma mère, puisqu'ils n'auront pas pu me la rendre (Elle appuie un moment sa tête sur l'épaule de Clarkson.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Rémonin.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RÉMONIN.

MISTRESS CLARKSON.

Entrez, mon cher maître! vous tombez sur une scène d'intérieur. Cela ne vous choque pas, je pense?

RÉMONIN.

Rien ne me choque, et cela moins que le reste; c'est tout ce qu'il y a de plus naturel.

MISTRESS CLARKSON.

Vous êtes seul?

RÉMONIN.

Oui.

MISTRESS CLARKSON.

Et M. Gérard, que je vous avais prié d'amener avec vous?

RÉMONIN.

Il ne peut pas venir.

MISTRESS CLARKSON.

Il ne peut pas ou il ne veut pas?

RÉMONIN.

Il m'a dit qu'il ne pouvait pas; mais j'apporte son travail.

MISTRESS CLARKSON, les présentant l'un à l'autre.

Soit. Je vous présente M. Clarkson; M. Rémonin, notre grand chimiste, qui vous fera connaître le mémoire de son élève, M. Gérard, sur le lavage de l'or.

CLARKSON, donnant la main à Rémonin.

Ah! monsieur! Vous avez là ce mémoire?

RÉMONIN.

Oui.

CLARKSON.

Moi, j'ai mes échantillons. Je vais vous les chercher.

RÉMONIN.

A la bonne heure. On ne perd pas son temps en préliminaires avec vous.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le duc de Septmonts.

SEPTMONTS, à mistress Clarkson.

Bonjour, chère amie !

CLARKSON.

Je reviens tout de suite.

MISTRESS CLARKSON, présentant Clarkson à Septmonts.

Monsieur Clarkson... (A Clarkson.) Monsieur le duc de Septmonts...

CLARKSON, s'éloignant, son chapeau sur la tête et d'un ton très-indifférent.

Bonjour, monsieur.

SCÈNE III.

MISTRESS CLARKSON, RÉMONIN, SEPTMONTS.

SEPTMONTS.

Alors, c'est ça M. Clarkson?

MISTRESS CLARKSON.

Oui, c'est ça, comme vous dites. Est-ce qu'il ne vous plaît pas?

SEPTMONTS.

Il a des façons de dire : « Bonjour, monsieur, » avec son chapeau sur la tête, qui ne me plaisent pas beaucoup en effet. Je suis habitué à ce qu'on soit plus poli avec moi.

MISTRESS CLARKSON.

Quand on ne vous connaît pas surtout.

SEPTMONTS.

Qu'est-ce que ça veut dire?

MISTRESS CLARKSON.

Que vous êtes chez moi, mon cher, et que si les allures

tion, je me figure que je ne pense plus du tout à vous. Dès que je vous retrouve, je m'aperçois que j'y pense toujours.

MISTRESS CLARKSON.

Ça passera. Quand j'ai reçu votre dépêche m'annonçant votre arrivée pour ce matin, j'ai été vraiment heureuse. Je vous avais fait préparer votre appartement, comptant que vous descendriez tout droit ici.

CLARKSON.

Je craignais de vous déranger.

MISTRESS CLARKSON.

Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais, et quo vous êtes chez vous quand vous êtes chez moi.

CLARKSON.

Pas partout.

MISTRESS CLARKSON.

Je vous abandonne toutes les chambres de l'hôtel, si vous voulez.

CLARKSON.

Excepté une.

MISTRESS CLARKSON.

Il faut bien que je loge quelque part. (Elle sonne.) Ainsi c'est convenu, je le désire. (Au domestique.) Faites prendre les bagages de M. Clarkson au Grand-Hôtel, et qu'on les porte dans l'appartement qu'on a préparé.

CLARKSON.

Du reste, je compte repartir dans deux ou trois jours.

MISTRESS CLARKSON.

Alors, ne perdons pas de temps, et donnez-moi des nouvelles de Noémi-City.

CLARKSON.

La ville de Noémi, c'est son véritable nom, et elle ne

devait pas en avoir d'autre, car c'est réellement vous qui avez créé cette ville. (Il tire un cigare de sa poche.)

MISTRESS CLARKSON.

Qu'est-ce que vous faites là ?

CLARKSON.

Je prends un cigare.

MISTRESS CLARKSON.

Pour quoi faire ?

CLARKSON.

Pour fumer.

MISTRESS CLARKSON.

On ne fume pas ici.

CLARKSON.

Vous voyez bien que je ne suis pas chez moi. Je croyais que vous ne receviez que des hommes.

MISTRESS CLARKSON.

C'est vrai, mais je ne leur permets pas de fumer; je vous le permettrais peut-être cependant à vous, pour vous dédommager de tous les chagrins que je vous ai causés, si, par hasard, je n'attendais aujourd'hui une dame.

CLARKSON.

N'en parlons plus; pardonnez-moi; vous savez ce que c'est que l'habitude. (Il remet son cigare dans sa poche.) Voilà le plan de votre ville. (Il prend dans une autre poche un papier qu'il déploie.) J'ai choisi une place, comme je vous l'ai écrit alors, dans l'Utah, bien avant l'inauguration du chemin de fer du Grand-Pacifique. Comme j'avais acheté à une très-grande distance aux alentours tout le terrain qui n'était pas concédé à la compagnie, comme j'avais commandé d'avance tout ce qu'il fallait à Chicago, où l'on fait des maisons en bois qui se montent, se démontent et se transportent comme vous savez, les premiers trains qui s'arrêtèrent devant la station qui

tion, je me figure que je ne pense plus du tout à vous. Dès que je vous retrouve, je m'aperçois que j'y pense toujours.

MISTRESS CLARKSON.

Ça passera. Quand j'ai reçu votre dépêche m'annonçant votre arrivée pour ce matin, j'ai été vraiment heureuse. Je vous avais fait préparer votre appartement, comptant que vous descendriez tout droit ici.

CLARKSON.

Je craignais de vous déranger.

MISTRESS CLARKSON.

Vous savez bien que vous ne me dérangez jamais, et quo vous êtes chez vous quand vous êtes chez moi.

CLARKSON.

Pas partout.

MISTRESS CLARKSON.

Je vous abandonne toutes les chambres de l'hôtel, si vous voulez.

CLARKSON.

Excepté une.

MISTRESS CLARKSON.

Il faut bien que je loge quelque part. (Elle sonne.) Ainsi c'est convenu, je le désire. (Au domestique.) Faites prendre les bagages de M. Clarkson au Grand-Hôtel, et qu'on les porte dans l'appartement qu'on a préparé.

CLARKSON.

Du reste, je compte repartir dans deux ou trois jours.

MISTRESS CLARKSON.

Alors, ne perdons pas de temps, et donnez-moi des nouvelles de Noémi-City.

CLARKSON.

La ville de Noémi, c'est son véritable nom, et elle ne

devait pas en avoir d'autre, car c'est réellement vous qui avez créé cette ville. (Il tire un cigare de sa poche.)

MISTRESS CLARKSON.

Qu'est-ce que vous faites là ?

CLARKSON.

Je prends un cigare.

MISTRESS CLARKSON.

Pour quoi faire ?

CLARKSON.

Pour fumer.

MISTRESS CLARKSON.

On ne fume pas ici.

CLARKSON.

Vous voyez bien que je ne suis pas chez moi. Je croyais que vous ne receviez que des hommes.

MISTRESS CLARKSON.

C'est vrai, mais je ne leur permets pas de fumer; je vous le permettrais peut-être cependant à vous, pour vous dédommager de tous les chagrins que je vous ai causés, si, par hasard, je n'attendais aujourd'hui une dame.

CLARKSON.

N'en parlons plus; pardonnez-moi; vous savez ce que c'est que l'habitude. (Il remet son cigare dans sa poche.) Voilà le plan de votre ville. (Il prend dans une autre poche un papier qu'il déploie.) J'ai choisi une place, comme je vous l'ai écrit alors, dans l'Utah, bien avant l'inauguration du chemin de fer du Grand-Pacifique. Comme j'avais acheté à une très-grande distance aux alentours tout le terrain qui n'était pas concédé à la compagnie, comme j'avais commandé d'avance tout ce qu'il fallait à Chicago, où l'on fait des maisons en bois qui se montent, se démontent et se transportent comme vous savez, les premiers trains qui s'arrêtèrent devant la station qui

RÉMONIN, à mistress Clarkson pendant que Septmonts se regarde dans la glace et arrange ses cheveux,

Voyons, madame, vous êtes une femme à part ; on peut causer avec vous. Puisque M. de Septmonts voulait provoquer M. Clarkson, pourquoi ne l'avez-vous pas laissé faire ? Est-ce que vous verriez un grand inconvénient à ce que M. Clarkson le tuât ?

MISTRESS CLARKSON.

Oui ; je tiens non-seulement à ce que M. de Septmonts vive, mais à ce qu'il se range, à ce qu'il devienne bon époux et bon père. Vous êtes de ceux auxquels il n'y a besoin de dire que la moitié des choses, n'est-ce pas ; ils devinent le reste.

RÉMONIN.

Oui. (il va rejoindre Clarkson dans la coulisse.)

MISTRESS CLARKSON, à Septmonts.

Pourquoi, puisque la duchesse s'est décidée à venir, ne l'avez-vous pas amenée avec vous ?

SEPTMONTS.

D'abord parce que je voulais vous voir seule quelques instants ; ensuite parce qu'elle préférait venir de son côté avec son père.

MISTRESS CLARKSON.

Son père va venir aussi ?

SEPTMONTS.

Oui, il l'accompagnera.

MISTRESS CLARKSON.

Ce n'est plus une entrevue, c'est un congrès. Elle a donc bien peur de moi qu'elle veut être ainsi entourée de toute sa famille ?

SEPTMONTS.

Si elle savait comment vous me recevez, elle se demanderait comment elle va être reçue.

MISTRESS CLARKSON.

Plus je vous reçois mal, plus il y a de chances pour que je la reçoive bien.

SEPTMONTS.

Parce que ?...

MISTRESS CLARKSON.

Parce qu'un de mes griefs contre vous, c'est la manière dont vous vous conduisez avec elle.

SEPTMONTS.

En voilà bien d'une autre !

MISTRESS CLARKSON.

Pourquoi n'aimez-vous pas votre femme ?

SEPTMONTS.

Parce que je vous aime.

MISTRESS CLARKSON.

Oui, c'est convenu ; mais alors il ne fallait pas l'épouser.

SEPTMONTS.

Vous savez mieux que personne pourquoi je l'ai fait. C'est vous qui me l'avez conseillé, qui m'y avez aidé, vous m'avez dit : « Mariez-vous d'abord ! et... »

MISTRESS CLARKSON, l'interrompant.

Soit ! Aussi ma responsabilité est-elle engagée dans cette affaire, car j'ai voulu votre bonheur, à vous, sans vouloir son malheur, à elle ; et puis noblesse oblige, mon cher. Eh bien, la première chose à laquelle la noblesse oblige, c'est la transmission de cette noblesse à des descendants. Vos ancêtres, ceux qui étaient les familiers, les compagnons de plaisir de Louis XV et du Régent, étaient vicieux aussi ; mais leurs vices avaient de l'élégance, de l'esprit, une sorte de probité. Ils se mésalliaient, comme vous avez cru devoir le faire, pour redorer leur blason ; mais au moins avaient-ils le respect de leur signature, de la signature du contrat. Ils payaient scru-

puleusement la dette du mariage comme la dette du jeu ; ils donnaient à leurs femmes les hautes fonctions et les austères joies de la maternité. Si celles-ci avaient eu la sottise d'acheter un nom, elles avaient au moins la gloire et le plaisir de le continuer. Faites comme vos ancêtres, mon cher Septmonts, et, si ce n'est la délicatesse qui vous décide, que ce soit au moins l'intérêt. La duchesse peut mourir, nous sommes tous mortels, et, si elle mourait sans enfants vous vous trouveriez ruiné du coup. La fortune retournerait au père Mauriceau, qui ne penserait pas une minute à vous faire son héritier. Mettez-vous à l'abri de ce malheur, derrière une nombreuse famille... d'autant plus...

SEPTMONTS.

'autant plus ?

MISTRESS CLARKSON.

D'autant plus que la duchesse est une personne fière, qui pourrait se lasser un jour du dédain qu'affecte pour elle l'homme dont elle a le droit de vouloir être appréciée, et qui pourrait bien demander à un second ce qu'elle aurait vainement espéré du premier.

SEPTMONTS.

Un second ! Que voulez-vous dire ?

MISTRESS CLARKSON.

Vous voyez, vous êtes jaloux d'elle, malgré votre grand amour pour moi.

SEPTMONTS.

Non.

MISTRESS CLARKSON.

Ce n'est que de l'orgueil, je le sais bien. Vous n'êtes pas capable de cette jalousie naturelle et noble qui naît de l'amour sincère ; mais vous êtes capable peut-être de cet amour un peu bas qui naît de la jalousie, et je ne serais pas étonnée que, le jour où vous seriez sûr que votre femme aime un autre homme, vous ne vous prissiez de quelque fantaisie

pour elle, palsambleu ! Croyez-moi, n'attendez pas ce moment-là ; mais, alors, hâtez-vous.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Madame la duchesse de Septmonts, M. Mauriceau.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CATHERINE, MAURICEAU.

MISTRESS CLARKSON, allant au-devant d'elle.

Soyez la bienvenue chez moi, madame. Je n'ai jamais laissé une femme franchir le seuil de ma maison. Les méchantes langues ont donné à cette singularité une foule de raisons auxquelles je vous suis on ne peut plus reconnaissante de n'avoir pas prêté plus de créance qu'il ne fallait.

CATHERINE.

Il était tout naturel, madame, que je vous apportasse moi-même, comme présidente de l'œuvre à laquelle vous vous êtes intéressée, le reçu de la somme que vous avez bien voulu nous offrir. C'est le moins qu'on puisse faire pour une donatrice de votre importance. (Elle lui remet un reçu.)

MISTRESS CLARKSON.

Maintenant que nous avons échangé les formules diplomatiques qui nous maintiennent, vous, madame, dans la réserve qui convient à votre situation, moi, dans la dignité qui convient à mon caractère, faites-moi l'honneur de vous asseoir chez moi. Nous avons à parler de choses graves qui vous paraîtraient peut-être un peu longues si vous les écoutiez debout. (Elle montre un siége à Catherine, qui s'assied. — A Mauriceau.) Bonjour, mon cher monsieur Mauriceau ; je suis toujours très-contente de vous voir, mais plus encore en cette circonstance.

MAURICEAU.

Oui, il y avait un malentendu qu'il fallait faire cesser

MISTRESS CLARKSON, présentant, à Catherine, Clarkson qui rentre avec Rémonin.

M. Clarkson, qui a eu la bonne chance d'arriver ce matin.

CLARKSON.

Et qui s'excuse, madame, de vous être présenté dans ce costume. Je suis un voyageur qui travaille toujours, même en voyageant.

RÉMONIN, à mistress Clarkson, en saluant Catherine et en lui donnant la main.

C'est un homme très-intelligent que M. Clarkson.

MISTRESS CLARKSON.

N'est-ce pas ?

RÉMONIN.

Nous ferons tout ce que nous pourrons, Gérard et moi, pour lui être utile, et nous y arriverons, je l'espère.

MISTRESS CLARKSON, bas, à Septmonts.

Demandez-moi à visiter ma galerie de tableaux : je désire causer quelques instants avec la duchesse et faire ma paix avec elle.

SEPTMONTS, haut.

Chère madame, vous venez de faire de nouvelles acquisitions artistiques. Voulez-vous me permettre de visiter votre galerie ?

MISTRESS CLARKSON.

Très-volontiers, et d'en faire les honneurs à ces messieurs.

MAURICEAU, à Rémonin et à Septmonts.

Dans dix minutes, elles seront les meilleures amies du monde. Franchement, cela ne vaut-il pas mieux ainsi ?

RÉMONIN.

Évidemment ; tu es toujours conciliant, toi.

CLARKSON, à mistress Clarkson.

Eh bien, moi, je vais chez M. Gérard; j'ai bien d'autres choses à faire que de regarder des tableaux. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

CATHERINE, MISTRESS CLARKSON.

MISTRESS CLARKSON.

Nous voilà seules, madame ; voulez-vous que nous causions à cœur ouvert ?

CATHERINE.

Du moment que je suis venue ici, madame, c'est vous dire que je suis à vos ordres.

MISTRESS CLARKSON.

Si j'ai forcé votre porte comme je l'ai fait, si j'ai tenu à ce que vous vinssiez ensuite chez moi, ce n'est ni pour la mesquine satisfaction de vous faire faire ce que vous ne vouliez pas faire, ni pour pénétrer dans votre monde. Si j'y avais un intérêt quelconque, je n'aurais qu'un signe à faire pour que votre monde vînt à moi. J'ai mes tiroirs pleins de moyens pour le jour où cette fantaisie me serait utile ou agréable. Je doute qu'elle me vienne jamais, et je crois d'ailleurs que, d'ici à très-peu de temps, votre monde n'existera plus. J'ai les trois biens les plus précieux pour une femme : la fortune, la jeunesse et la liberté, cela me suffit, et, cette visite terminée, vous n'entendrez plus parler de moi que si vous le souhaitez vous-même. Je ne vous ai donc pas tendu le moindre piége, et, comme vous le voyez, vous ne vous trouvez ici qu'avec vos amis et vos proches. Cependant, madame, il est bon que vous sachiez chez qui vous êtes, et je veux vous dire, à vous, ce que je n'ai jamais fait à personne l'honneur de dire. Il y a à cette confidence des raisons que vous connaîtrez bientôt. On a dû vous raconter toutes sortes

d'histoires sur mon compte. Voici la vérité : je suis fille et petite-fille d'esclaves. Mes aïeux, à moi, ont probablement été capturés sur la côte d'Afrique, et vendus sur le marché de la Louisiane ou de la Caroline du Sud. Voilà ma généalogie. Ma mère était mulâtresse, ce qui veut dire que ma grand'mère avait épousé ou aimé un blanc. Il paraît qu'elle était jolie, ma mère, et que son maître, riche colon, marié d'ailleurs et père de deux fils, daigna le remarquer. Je suis née de cette remarque. En venant au monde, je n'étais pas légalement la fille, mais j'étais légalement la propriété de mon père. Il avait le droit de m'imprimer ses initiales avec un fer rouge sur les épaules ou sur le front, et, s'il avait besoin d'argent, de me vendre. Mes épaules et mon front sont intacts; mais il me vendit, ainsi que ma mère. (Elle se lève et s'appuie sur la table.) En 1856, j'avais six, sept ou huit ans, je ne sais pas très-bien, n'ayant jamais eu plus d'état civil que les chevaux qui vous ont amenée ici, à moins qu'ils ne soient de pur sang comme les miens; en 1856, mon père nous envoya, ma mère et moi, à Charleston, pour y être vendues aux enchères. On nous conduisit dans une salle remplie du même bétail que nous, et l'on nous fit monter sur une estrade. Vous voyez d'ici le tableau : d'un côté la marchandise humaine, de l'autre les acheteurs; le vendeur à côté de nous. Cela se faisait à la criée comme à la halle.

CATHERINE.

C'est horrible!

MISTRESS CLARKSON.

Mais non; ce sont les blancs qui ont imaginé cela, ceux de la race supérieure. J'avais beau être blanche comme eux, je n'en étais pas moins pour eux de la race de Cham, maudite par Noé. Cela remonte loin, comme vous voyez; mais c'était une de leurs raisons. Il paraît même que c'était la meilleure. Vous croyez peut-être, madame, que nous étions vendues en un seul lot, ma mère et moi, et que qui achetait l'une achetait l'autre? Non pas. C'eût été presque humain.

Non; nous étions vendues séparément, et, malgré nos embrassements, malgré nos cris, malgré nos larmes, nous fûmes adjugées, elle à un maître, moi à un autre.

CATHERINE.

Il ne se trouva pas un cœur?

MISTRESS CLARKSON.

Pas un. On nous permit cependant, pour tout dire, de nous embrasser une dernière fois, et dans ce dernier baiser, ma mère murmura à mon oreille : « Rappelle-toi éternellement le nom de l'homme qui nous fait vendre et qui nous sépare, et, si tu vis, venge-nous. Tous les moyens sont bons. »

CATHERINE.

Mais comment avez-vous passé de l'esclavage à la liberté, de la misère à la fortune?

MISTRESS CLARKSON.

J'étais belle. La nature a ses revanches. L'homme qui m'avait achetée comptait probablement faire de moi, après quelques années, ce que celui qui nous avait vendues avait fait de ma mère. Je ne fus pas livrée aux travaux grossiers, je fus élevée dans la maison; on me donna une certaine instruction; on cultiva ma beauté. Cependant, aidée par des nègres qui m'avaient prise en affection, je parvins à m'échapper... avant. Après toutes sortes d'épreuves, de luttes et de misères, je devins servante dans un hôtel de Boston. C'est là que je rencontrai M. Clarkson, qui revenait des mines avec vingt mille dollars à peu près. J'avais dix-sept ou dix-huit ans. Il s'éprit de moi. C'était tout ce que je pouvais espérer de mieux pour commencer ce que j'avais à faire. Il était grossier comme tous les chercheurs d'or, mais honnête et bon; il m'épousa. Les dernières paroles de ma mère me bourdonnaient encore aux oreilles. Tout ce que possédait mon mari était entre mes mains. Nous nous sommes mariés à midi; à deux heures, le même jour, j'avais quitté Boston

toute seule. J'emportais cinq mille dollars, mes plus belles robes, les bijoux que ce brave garçon m'avait donnés, et je partais pour Charleston. Les fils de mon premier maître s'y trouvaient. Leur père était mort, malheureusement, mais eux vivaient encore, *mes frères*. L'un avait vingt-trois ans, l'autre vingt et un. Je n'eus qu'à passer entre eux pour les rendre ennemis mortels, et, trois mois après mon arrivée, l'aîné tuait le plus jeune d'un coup de couteau. La victime, qui m'aimait à la folie, avait eu le soin de faire son testament, et me laissait tout ce qu'elle possédait, cent mille dollars environ. Ce fut le commencement de ma fortune.

CATHERINE.

Et votre *second frère* ?

MISTRESS CLARKSON.

Je connaissais sa retraite, où il avait eu l'audace de me demander de le rejoindre. J'allai naturellement dénoncer ce criminel. Comme la guerre de sécession avait eu lieu, que le Nord avait triomphé, les blancs du Sud ne jouissaient plus de la même impunité qu'autrefois. L'assassin fut arrêté, jugé et pendu. Alors, je quittai l'Amérique, qui n'avait plus d'intérêt pour moi, et je passai en Europe, dont j'étonnai toutes les capitales. On étonne si facilement les capitales. On ne m'appelait plus par mon nom, on m'appelait l'Étrangère, et l'on avait raison. Oui, étrangère, sans famille, sans amis, sans patrie; étrangère à toutes vos traditions, à toutes vos joies, mais aussi à toutes vos servitudes, n'ayant pour règle que ma fantaisie et de la haine plein le cœur, plein l'esprit et plein l'âme contre cet être qu'on appelle l'homme, et que je ne voyais s'approcher de moi que comme il s'était approché de ma mère, pour dégrader et avilir la femme au profit de son orgueil et de son plaisir. Ah! je le haïssais bien, ce roi de la création qui se proclame notre maître, à nous autres femmes. J'avais fait le calcul de ce que ses vices pouvaient me rapporter, sans que je lui donnasse rien en échange. Il n'est pas un homme, sur la terre ni dessous, qui

ait jamais obtenu de moi ce que, dans la langue pudique et complaisante de vos salons, on appelle la moindre faveur. L'un d'eux, un peu plus spirituel que les autres, m'appelait la Vierge du mal. Puis, lorsque j'avais tiré de la sottise de ces hommes tout ce qu'elle pouvait produire, je les renvoyais à ce qu'ils avaient si bien mérité : la prison, la folie, le déshonneur, le meurtre ou le suicide. Quand les autres femmes auront, comme moi, conscience de leur force et de leur pouvoir, l'homme sera bien peu de chose.

CATHERINE.

C'est sans doute au nom de cette philosophie particulière que vous m'avez mariée, madame?

MISTRESS CLARKSON.

Oui. L'ambition de M. Mauriceau et la ruine de M. de Septmonts se sont rencontrées chez moi : cela valait bien un million, y compris ce que M. de Septmonts me devait déjà. Cependant, pour régler tout en une fois sans doute, M. de Septmonts m'avait fait le grand honneur de m'offrir sa main. J'aimais mieux laisser cet honneur à une autre; je tenais à ma liberté et à ma fortune. J'ai donc répondu au duc que j'étais mariée, ce qui n'était plus vrai. Après le procès de Charleston, M. Clarkson avait fait constater ma disparition et prononcer le divorce. Mais nous nous sommes rencontrés depuis; il était pauvre, je le chargeai de mes intérêts. J'ai le sentiment des affaires; nous ne sommes plus des époux, nous sommes des associés; ce n'est plus son nom que je porte, c'est le nom de la maison Clarkson et Compagnie, une des plus considérables des États nouveaux.

CATHERINE.

Tout cela est très-curieux, madame. Il ne me reste plus qu'à savoir pourquoi vous me faites l'honneur de me le raconter.

MISTRESS CLARKSON.

Parce que, à la fin de cette histoire qui vous montre

quelles sont mes façons de combattre les gens et les choses, il y a un détail qui ne regarde que nous deux. Au milieu de tous ces faux hommes dont je me suis vengée, servie, moquée, j'en ai rencontré un vraiment grand d'esprit et de cœur; je n'ai pas besoin de vous dire que cet homme est celui que vous aimez et qui vous aime. C'est le seul qui n'ait pas subi mon empire, et j'ai senti tout de suite que j'allais peut-être subir le sien: mais je ne voulais pas me soumettre. Trois fois je l'ai fui, trois fois je l'ai retrouvé sur mon chemin. Je suis un peu superstitieuse; cela tient à ma race. Je vis dans ces trois rencontres comme un arrêt de la destinée. Aussi, quand vous avez quitté vos jardins, l'autre soir, M. Gérard ayant disparu, j'ai éprouvé je ne sais quelle sensation de jalousie, et j'ai voulu voir s'il était chez vous; c'est pour cela que j'ai tenu à y pénétrer, et, si j'ai désiré votre visite, c'était pour que nous pussions causer plus à notre aise. Je n'ai jamais fait de mal à une femme, en souvenir de ma mère. Nous avons toutes, plus ou moins, le droit de nous plaindre; et, si je n'ai jamais reçu de femmes chez moi, c'est pour éviter des contacts qui eussent pu amener des conflits. J'ai donc voulu vous prévenir loyalement, et ne vous déclarer la guerre que si vous m'y contraignez. Est-ce vraiment de l'amour que j'ai pour M. Gérard, je n'en sais rien, puisque je n'ai jamais aimé! N'est-ce qu'un caprice qui ne durera que quelques jours, c'est possible. Ce qui est certain, c'est qu'il y a en moi une curiosité nouvelle et que je veux savoir à quoi m'en tenir sur cette passion que j'ai inspirée tant de fois, à laquelle j'ai vu faire tant d'infamies, et qu'on dit encore capable de tant d'héroïsmes! Cet homme sera donc tout à moi ou il ne sera à personne, et quelqu'un en mourra : peut-être lui, peut-être vous, peut-être moi. Je ne crains pas plus la mort que le reste; elle est amie ou ennemie, suivant les circonstances et les points de vue; mais c'est un instrument comme un autre. Je voulais donc vous donner le conseil de partir avec votre mari, et de ne plus revoir M. Gérard. Êtes-vous disposée à suivre ce conseil?

CATHERINE.

Non.

MISTRESS CLARKSON.

Sans autre explication?

CATHERINE.

Sans autre explication.

MISTRESS CLARKSON.

Vous le prenez de haut!

CATHERINE.

Je le prends d'où je suis.

MISTRESS CLARKSON.

C'est bien.

CATHERINE.

Voulez-vous avoir la bonté, madame, de me dire par où e pourrai rejoindre mon père et prendre congé de vous?

MISTRESS CLARKSON.

Voici M. Mauriceau. (Mauriceau et Rémonin rentrent, puis Septmonts.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICEAU, RÉMONIN, SEPTMONTS.

RÉMONIN, regardant les deux femmes.

Hum! cela sent la poudre ici!

CATHERINE, à Mauriceau.

Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma voiture, mon père

MAURICEAU.

Très-volontiers

CATHERINE, saluant mistress Clarkson.

Adieu, madame.

MISTRESS CLARKSON.

Adieu, madame la duchesse.

MAURICEAU, en sortant.

Voyons, comment la trouves-tu, sincèrement?

CATHERINE.

Charmante!

MAURICEAU.

N'est-ce pas? (Ils sortent.)

RÉMONIN, à mistress Clarkson.

Je ne sais pas pourquoi, je me figure que vous voulez faire du mal à cette enfant qui sort d'ici. Eh bien, rappelez-vous ce que vous dit un vieux philosophe : vous serez vaincue; le bien est plus fort que le mal.

MISTRESS CLARKSON.

Pourquoi voit-on alors si souvent le mal l'emporter sur le bien?

RÉMONIN.

Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps.

MISTRESS CLARKSON.

Je regarderai; et, si vous avez raison, si je perds la partie, je vous promets de perdre en beau joueur.

RÉMONIN.

Adieu, madame. (Il salue et sort.)

MISTRESS CLARKSON.

Au revoir, mon cher maître.

SCÈNE IX.

SEPTMONTS, MISTRESS CLARKSON.

SEPTMONTS, entrant au moment où Rémonin sort.

La duchesse est partie?

MISTRESS CLARKSON.

Oui... Avant de la rejoindre, une question : connaissez-vous un M. Gérard?

SEPTMONTS.

Oui.

MISTRESS CLARKSON.

Vous l'avez vu chez la duchesse?

SEPTMONTS.

Oui.

MISTRESS CLARKSON.

Hier?

SEPTMONTS.

Oui; pourquoi me demandez-vous cela?

MISTRESS CLARKSON.

Pour le savoir.

SEPTMONTS.

Vous connaissez ce monsieur?

MISTRESS CLARKSON.

Parfaitement.

SEPTMONTS.

Il a connu la duchesse quand elle était jeune fille.

MISTRESS CLARKSON.

Qui vous l'a dit?

SEPTMONTS.

C'est elle.

MISTRESS CLARKSON.

Vous a-t-elle dit aussi qu'il était le fils de sa gouvernante, qu'ils se voyaient ainsi souvent et facilement et qu'ils se sont aimés beaucoup?

SEPTMONTS.

Non. Qui vous a dit cela?

MISTRESS CLARKSON.

C'est lui; d'où il résulte, mon cher, qu'au lieu de faire le braconnier chez les autres, vous feriez mieux de faire le garde champêtre chez vous. Quand je vous disais de ne pas attendre trop tard!

SEPTMONTS.

C'est bien, merci.

MISTRESS CLARKSON.

Il n'y a pas de quoi. Dînez-vous tout de même avec nous?

SEPTMONTS.

Certainement.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame reçoit-elle maintenant?

MISTRESS CLARKSON.

Oui.

LE DOMESTIQUE, à un autre dans la coulisse.

Annoncez.

LE DEUXIÈME DOMESTIQUE, annonçant dans la coulisse.

Le prince de Sant-Orso, le baron de Sivonne, le comte de Bernecourt, Son Excellence... (Septmonts va au-devant des arrivants. — Le rideau tombe avant que le dernier nom soit prononcé.)

ACTE QUATRIÈME

Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, GUY.

CATHERINE, à Guy qui entre.

Je suis contente de vous voir.

GUY.

J'ai reçu votre billet et je suis accouru.

CATHERINE.

Oui. Je voulais vous serrer la main. J'ai été injuste pour vous. M. Rémonin m'a dit ce que vous avez fait. Il y a des moments où il est bon de sentir qu'on a un ami, et je suis dans un de ces moments-là.

GUY.

Ne me soyez pas reconnaissante. D'abord je n'ai fait que ce qu'un ami intelligent devait faire, et c'est encore plus pour moi que pour vous.

CATHERINE.

Comment cela?

GUY.

Je ne vous dirai pas que je vous ai sacrifié le sentiment que vous m'inspiriez; il n'y a sacrifice que là où il pourrait

y avoir réalité, ou tout au moins espérance. Un homme qui non-seulement n'est pas aimé, mais qui sait que celle qu'il aime en aime un autre, où prendrait-il le droit de dire qu'il se sacrifie? Il se résigne forcément. Tout son héroïsme se borne là, et il ne lui reste plus qu'une ressource, s'il a quelque générosité dans l'âme, c'est de prouver la sincérité du sentiment qu'il éprouve en ne lui donnant plus que l'expression de l'amitié et en se dévouant même à un rival. Vous aimez depuis longtemps un homme qui n'a jamais aimé que vous. Je veux être l'ami de cet homme comme je suis le vôtre.

CATHERINE.

Merci; attendez quelques instants. Il ne peut tarder à venir. Je lui ai écrit en même temps qu'à vous. Je suis même étonnée qu'il ne soit pas encore là.

GUY.

Soyez prudente, je vous en prie; ne vous compromettez pas. Que votre nom ne vole pas de bouche en bouche, escorté d'un autre nom. Souvenez-vous que vous avez un mari dont l'orgueil ne vous pardonnerait pas.

CATHERINE.

Je n'ai pas besoin d'être prudente; je n'ai rien à cacher. Je suis aimée comme je dois, comme je veux l'être.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Gérard. (Guy se lève et passe la main sur son front.)

CATHERINE.

Qu'est-ce que vous avez?

GUY.

Rien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GÉRARD.

CATHERINE, les présentant l'un à l'autre.

Monsieur Gérard, M. des Haltes, un ami sûr à qui vous pouvez tendre la main en toute confiance. (Gérard tend la main à Guy.)

GUY

Je ne puis que confirmer, monsieur, ce que la duchesse veut bien dire de moi ; je ne vous connais que par ce qu'elle m'a dit de vous, mais cela me suffit pour vous assurer, dès notre première rencontre, de toute mon estime et de tout mon dévouement.

GÉRARD.

Merci, monsieur, et croyez-moi désormais, je vous prie, tout à vous.

GUY, à Catherine.

Adieu, madame. Je n'ai pas eu le temps de vous demander ce qui s'était passé entre vous et mistress Clarkson. C'était cependant pour cela que j'étais venu.

CATHERINE.

Cela me fournira l'occasion de vous revoir. A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE III.

CATHERINE, GÉRARD.

CATHERINE.

Comment se fait-il que vous ne soyez pas venu plus tôt ?

GÉRARD.

Je ne savais même pas si je viendrais ; je crains tant de vous compromettre !

CATHERINE.

Puisque ma lettre vous priait de venir.

GÉRARD.

Quelle lettre ?

CATHERINE.

La lettre que je vous ai écrite hier et que vous avez dû recevoir à l'heure où M. des Haltes a reçu celle que je lui ai écrite en même temps : à neuf heures, ce matin.

GÉRARD.

Je n'ai rien reçu. (Catherine sonne.) Et je sors de chez moi. J'ai travaillé jusqu'à présent.

CATHERINE, au domestique qui entre.

J'ai donné plusieurs lettres à mettre à la poste hier.

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame la duchesse.

CATHERINE.

Qu'est-ce qu'elles sont devenues ?

LE DOMESTIQUE.

Elles ont dû être expédiées.

CATHERINE.

Il y en a une qui n'est pas arrivée à son adresse. Qui est chargé de ce service ?

LE DOMESTIQUE.

La femme de chambre me remet les lettres de madame la duchesse. Je les dépose sur la table du portier, et celui-ci va les mettre à la poste. C'est la même chose pour M. le duc.

CATHERINE.

Informez-vous si le portier a fait comme à l'ordinaire.

(Le domestique sort.)

GÉRARD.

Que me disiez-vous dans cette lettre ?

CATHERINE.

Je vous priais de venir aujourd'hui, pour que je vous raconte mon entrevue avec mistress Clarkson.

GÉRARD.

Voilà tout ?

CATHERINE.

Voilà tout. (Faisant un signe de tête qui dément ce qu'elle vient de dire.) Non. Je vous disais encore autre chose.

GÉRARD.

Quoi ?

CATHERINE.

Vous voulez me le faire dire ? Vous trouvez que ce n'est pas assez que je vous l'aie écrit ? Eh bien, je vous disais que je vous aime.

GÉRARD.

Imprudente !

CATHERINE.

Pourquoi ?

GÉRARD.

Si cette lettre est égarée ?

CATHERINE.

Elle sera égarée !

GÉRARD.

Si elle est ouverte et lue ?

CATHERINE

Il y aura quelqu'un qui saura que nous nous aimons Comme je suis prête à le dire au monde entier, cela m'est fort indifférent.

GÉRARD.

Et si c'est votre mari ?

CATHERINE.

Il le saura. S'il doit le savoir, mieux vaut que ce soit tout de suite, et par moi que par un autre.

GÉRARD.

Et s'il nous sépare ?

CATHERINE.

Je l'en défie bien ! Est-ce que, quand une femme aime véritablement, il y a quelque chose dans le monde qui peut la séparer de l'homme qu'elle aime ? Celle qui n'est pas prête à tout sacrifier à son amour a peut-être raison, mais elle n'aime pas.

GÉRARD.

Alors, tout cela est vrai, je n'ai pas rêvé ?

CATHERINE.

Je ne pense qu'à vous ! Si je vous perdais maintenant, je me tuerais.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Le portier a mis à la poste, comme à l'ordinaire, toutes les lettres qu'il a trouvées sur la table.

CATHERINE.

C'est bien. (Le domestique sort.)

GÉRARD.

Il n'y a peut-être qu'un retard à la poste.

CATHERINE.

Non. Il y a autre chose ; mais qu'importe !... J'ai donc vu mistress Clarkson, comme vous m'avez dit de le faire. Eh bien, monsieur, quoiqu'elle vous aime... (Mouvement de Gérard), c'est elle qui me l'a dit, ici et chez elle !... quoiqu'elle soit libre, je ne la crains pas, ou plutôt je ne la crains plus. Elle a un peu trop dévalisé, dénoncé et tué les gens pour vous plaire. Mon ami n'est pas fait pour elle. Aussi, quand, après son long récit de haine et de vengeance,

cette femme m'a pour ainsi dire intimé l'ordre de partir avec le duc et de ne plus vous revoir, car c'était là qu'elle voulait en venir, je lui ai répondu tout simplement : « Non ! » et je suis partie aussitôt pour respirer à mon aise. J'avais hâte de m'éloigner de cette femme, qui n'est ni de ma race, ni de mon monde, ni de mon sexe. Mais laissons ces gens ; la vie n'est pas assez longue pour que nous nous occupions si longtemps d'eux. Vous avez travaillé. Et puis après ?

GÉRARD.

J'ai dormi toute la nuit, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années et j'ai chanté ce matin, comme autrefois, les matins des jours où je venais vous voir. C'est au point que ma mère est entrée dans ma chambre et que, me voyant si gai, elle m'a dit, avec cette intuition des mères qui sont deux fois femmes : « Tu l'as revue ! » Alors je lui ai tout raconté. Elle m'a écouté jusqu'au bout et elle m'a embrassé en ajoutant : « Prends garde ! son honneur et ta vie sont en jeu dans un amour comme celui-là. »

CATHERINE.

Craignez-vous pour vous ? Non, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas de ceux qui ont peur de quelque chose et je ne crains rien pour moi. Du reste, j'irai la voir. N'a-t-elle pas été un peu ma mère aussi à moi ? Pourquoi avons-nous laissé traverser notre destinée par autre chose ? C'était si facile d'être heureux tout de suite, comme nous le sommes là ! Car vous êtes heureux, n'est-ce pas ?

GÉRARD.

Oui, complétement heureux.

CATHERINE.

C'est cela, disons-nous que nous sommes heureux ; c'est si bon d'être heureux, et cela paraît si naturel et si juste, surtout quand, la veille, on se croyait la plus malheureuse des créatures humaines ! Et puis, je me sens absolument à mon aise avec vous et devant vous. Je suis si sûre de vous, que

je ne m'occupe pas d'être sûre de moi. Je me réchauffe à votre amour, je m'appuie sur votre honneur, je me repose dans votre conscience. Mistress Clarkson n'avait pas besoin de m'en dire si long pour m'expliquer qu'elle vous aime. Cela se comprend tout de suite qu'on vous aime. A quelles heures travaillez-vous ?

GÉRARD.

Pourquoi ?

CATHERINE.

Je veux le savoir.

GÉRARD.

Je travaille toute la journée.

CATHERINE.

Quand vous étiez triste, quand vous aviez du chagrin, quand vous croyiez que je ne vous aimais pas ; mais, maintenant que vous êtes rassuré et content, que vous dormez la nuit, comment osez-vous avouer que vous dormez ? est-ce qu'on doit dormir quand on aime ? Oui, je sais ce que vous allez me dire : que c'est pour rêver de moi. Eh bien, moi aussi j'ai dormi, comme un enfant. Donc, maintenant que le cœur ne tourmente plus l'esprit, vous allez pouvoir travailler le double en moitié moins de temps ; et ce temps que nous allons gagner sur le travail qui n'en sera que meilleur, vous verrez, ce sera pour moi, car je veux vous voir tous les jours, ne fût-ce que trois ou quatre heures.

GÉRARD.

Rien que cela ! Et où nous verrons-nous ainsi ?

CATHERINE.

Dans les promenades, dans les théâtres, dans les magasins, dans les rues, chez votre mère, ici, partout enfin.

GÉRARD.

Qui vous entendrait croirait entendre une jeune fille dis-

pouvant des heures qu'elle peut, avant son mariage, donner à son fiancé.

CATHERINE.

Oui, fiancé, ce mot me plaît, c'est cela ; vous êtes mon fiancé... (Riant.) un fiancé éternel ! ses papiers n'arrivent pas, il y a des retards, toujours des retards ; mais ça n'empêche pas de s'aimer, ça, au contraire.

GÉRARD.

Et, pendant un de ces retards, on marie la jeune fille à un autre homme, et, quand son fiancé la retrouve, elle appartient à cet autre homme. Ce qu'il y a dans ce mot, vous ne le comprenez donc pas ? (Il se lève et s'éloigne d'elle.)

CATHERINE.

Si, mais il ne signifie rien. J'appartenais ; eh bien, je n'appartiens plus. On m'a donnée quand je ne savais pas ; dès que j'ai su, je me suis reprise. C'est fini ! Je ne crains qu'une chose, c'est de ne plus me souvenir assez d'un serment qu'on m'a fait faire, d'un engagement qu'on m'a fait prendre dans un jour d'ignorance et de doute, et de vous appeler Gérard devant tout le monde comme si vous étiez réellement mon époux. Demandons l'avenir à Dieu, puisque c'est le seul moyen qu'il ait de réparer le passé, et, en attendant, revenez là, et dites-moi que toute votre pensée, toute votre âme, toute votre vie est à moi. Et, quand vous me l'aurez dit cent fois, vous recommencerez, et tous les jours de même, et ce ne sera jamais assez, et je ne m'en lasserai jamais.

GÉRARD, qui s'est rassis, la contemplant.

Vous êtes toute ma pensée, toute mon âme, toute ma vie.

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. le duc fait demander si madame la duchesse peut le recevoir.

CATHERINE.

Certainement. (Le domestique sort. — A Gérard.) Et ne vous en

allez pas tout de suite, comme vous avez fait l'autre jour. Vous êtes ici dans mes appartements à moi, chez moi, chez moi seule. Vous voyez que M. de Septmonts ne s'y présente, quand je reçois, qu'après m'avoir fait demander si je suis visible. Ah ! il a tous les dehors d'un véritable gentilhomme : à ne voir que les surfaces, on s'y tromperait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SEPTMONTS.

Septmonts, en entrant, salue Gérard, qui lui rend son salut.

SEPTMONTS, à la duchesse, en lui baisant la main.

Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, ma chère amie ?

CATHERINE, étonnée que son mari lui baise la main.

Très-bien, merci.

SEPTMONTS.

Je ne vous dérange pas ?

CATHERINE.

A quel propos pourriez-vous croire que vous me dérangez ?

SEPTMONTS.

Monsieur... Gérard. (A Gérard.) C'est bien votre nom, Gérard, n'est-ce pas, monsieur ?

GÉRARD.

Oui, monsieur.

SEPTMONTS.

Je ne me rappelais pas très-bien si c'était ça. Eh bien, M. Gérard est parti tout de suite, l'autre jour, quand je suis arrivé ; ce qui m'a fait croire que j'avais interrompu une conversation qui n'intéressait que vous deux. C'est pour cela qu'aujourd'hui je me suis fait annoncer. (A Gérard, en lui faisant signe de s'asseoir et en s'asseyant.) La duchesse m'a dit, monsieur

que vous étiez un des amis de sa jeunesse, que vous aviez été élevé avec elle. De plus, vous êtes le fils de son ancienne gouvernante, qui doit être une personne très-distinguée, si j'en juge par l'éducation qu'elle a donnée à mademoiselle Mauriceau. Il est donc tout naturel qu'en vous retrouvant avec madame de Septmonts, vous ayez tous deux une foule de choses à vous dire, que gênerait la présence d'un tiers, ce tiers fût-il un mari... Vous avez encore madame votre mère?

GÉRARD.

Oui, monsieur.

SEPTMONTS.

Est-ce qu'elle s'occupe toujours d'éducation?

GÉRARD.

Non, monsieur.

SEPTMONTS.

Elle est retirée?

GÉRARD.

L'éducation de mademoiselle Mauriceau a été la seule qu'elle ait faite.

SEPTMONTS.

C'est dommage. J'aurais été heureux de la recommander quelques personnes de mes amies qui, pour avoir auprès de leurs filles une personne sûre, feraient tous les sacrifices d'argent possibles.

GÉRARD, se levant.

Catherine le regarde pour lui recommander la patience.

Ma mère n'a plus besoin de rien. Je ne vous en remercie pas moins, monsieur le duc, de vos bonnes intentions.

SEPTMONTS.

Et ne m'appelez pas monsieur le duc, je vous en prie, dans les termes où nous sommes maintenant et où j'espère que nous resterons; c'est bon pour les inférieurs de donner leurs

titres aux gens titrés. Madame votre mère n'étant plus au service de ma femme, je ne vois plus de distance entre nous, et, avec un peu de bonne volonté, d'ici à très-peu de temps, je crois qu'il n'y aura plus de différence. (Catherine se lève à son tour.)

GÉRARD, qui a peine à se contenir,

Que voulez-vous dire, monsieur?

SEPTMONTS.

Je veux dire que, comme vous êtes des amis de la duchesse, je ne doute pas que vous ne deveniez bientôt des miens. Et, pour vous montrer tout de suite que je vous traite comme si vous étiez déjà ou encore de la maison, je vous demanderai la permission de m'entretenir quelques instants avec ma femme. Je ne vous congédie pas, et vous pourrez revenir dès aujourd'hui, d'ici à une heure, si vous voulez reprendre l'entretien que je coupe en deux. Il faut que ce que j'ai à dire à la duchesse soit tout à fait grave et confidentiel pour que je ne le dise pas en votre présence. Je ne vous en promets pas moins, s'il me faut jamais revenir sur ce sujet, de ne le faire que devant vous.

GÉRARD.

C'est bien, monsieur, je me retire.

CATHERINE, qui a été à la table et s'est mise à écrire.

Pour occuper votre temps jusqu'à votre retour, mon cher monsieur Gérard, — car je compte sur vous dans une heure, nous dînerons même ensemble, si votre soirée n'est pas prise... — voulez-vous bien remettre cette lettre chez mon père, qui habite la maison à côté de celle-ci? Je lui demande de venir dîner avec nous, en tout petit comité, vous deux et moi. Il m'a dit qu'il serait très-heureux de vous revoir; s'il est chez lui, soyez assez bon pour entrer et lui dire que je l'attends le plus tôt possible. Je vous demande pardon de vous charger de cette petite commission, mais j'ai écrit hier une lettre qui n'est pas arrivée, et je craindrais que celle-ci,

qui est pressée, n'arrivât pas davantage. A tantôt! (Elle lui donne la lettre et lui tend la main.)

GÉRARD, lui serrant la main.

A tantôt, madame... Au revoir, monsieur.

SEPTMONTS.

Au revoir.

SCÈNE V.

CATHERINE, SEPTMONTS.

CATHERINE.

C'est vous qui avez intercepté la lettre que j'ai écrite hier à M. Gérard.

SEPTMONTS.

Intercepté? non; trouvé, oui.

CATHERINE.

Ne jouons pas sur les mots, et, du reste, il n'y a de juste que celui dont je me suis servie. Quand on trouve une lettre cachetée qui ne vous est pas adressée, ne pas l'envoyer à la personne dont elle porte le nom, cela s'appelle l'intercepter. Et vous avez lu cette lettre?

SEPTMONTS.

J'avais eu hier comme un pressentiment, après notre visite à mistress Clarkson, que vous écririez à M. Gérard. Ce pressentiment s'est réalisé. J'ai trouvé cette lettre et je l'ai lue.

CATHERINE.

De quel droit?

SEPTMONTS.

Du droit qu'a un mari de savoir avec qui sa femme correspond et quel est le sujet de la correspondance.

CATHERINE.

Je croyais que le cachet de mes lettres devait être aussi

sacré pour vous que le cachet des vôtres l'a toujours été pour moi.

SEPTMONTS.

Ce n'est pas la même chose.

CATHERINE.

Soit! Que comptez-vous faire de cette lettre?

SEPTMONTS.

Je n'en sais rien encore.

CATHERINE.

Répondez-moi, je vous prie.

SEPTMONTS.

Ayez un peu de patience, j'en ai bien eu tout à l'heure, moi, avec M. Gérard. Ce n'était pourtant pas l'envie de le mettre à la porte qui me manquait. Si je ne l'ai pas fait, si je me suis contenté de le traiter comme le fils d'une ancienne servante...

CATHERINE.

Monsieur!

SEPTMONTS, continuant.

... Comme le fils d'une ancienne servante doit être traité quand sa mère a été congédiée, car elle a été congédiée par votre père, à cause de la complicité qu'elle prêtait à vos entrevues et à vos amours avec M. Gérard (Mouvement de Catherine.); bref, si j'ai traité M. Gérard aussi doucement que je l'ai fait, c'est que je voulais avoir d'abord une explication avec vous.

CATHERINE, se dirigeant vers sa chambre.

S'il en est ainsi, croyez-moi, monsieur, n'ayons pas d'explication.

SEPTMONTS.

Parce que?

CATHERINE.

Parce que le jour où nous en aurons une, ce sera tout ce qu'il y aura de plus pénible et de plus humiliant.

SEPTMONTS.

Pour qui?

CATHERINE, s'arrêtant et le regardant en face.

Pour vous.

SEPTMONTS.

J'en cours la chance, parce que je sais comment cela se terminera. Soyez donc assez bonne pour me répondre. Vous êtes la maîtresse de M. Gérard?

CATHERINE.

Non, monsieur.

SEPTMONTS.

Mais vous l'aimez.

CATHERINE.

Oh! cela, oui, et de toute mon âme.

SEPTMONTS.

Et vous prétendez me faire croire...?

CATHERINE.

Je ne prétends rien vous faire croire. Vous m'interrogez, je vous réponds ce qui est.

SEPTMONTS.

Peu importe, du reste! Votre lettre est conçue dans des termes qui n'établissent aucune nuance entre le vraisemblable et le vrai, et cette lettre seule vous constituerait coupable, si nous arrivions à un procès en séparation.

CATHERINE.

Auquel je suis prête.

SEPTMONTS.

Mais que je ne veux pas faire, maintenant du moins.

CATHERINE.

Je comprends; mais ce procès que vous ne voulez pas faire, je le ferai, moi.

SEPTMONTS.

Non, parce que, auparavant, je provoquerais M. Gérard et que je le tuerais.

CATHERINE.

A moins qu'il ne vous tuât. Quant à moi, s'il meurt, je mourrai.

SEPTMONTS.

On dit ces choses-là.

CATHERINE, fièrement.

Et on les fait, quand on est la femme que je suis.

SEPTMONTS, changeant de ton.

Alors, il me reste un dernier moyen, et je dois dire que c'était le seul auquel je pensais en entrant ici.

CATHERINE.

Et ce moyen est?...

SEPTMONTS.

De vous pardonner.

CATHERINE.

Vous, monsieur! avec quoi?

SEPTMONTS.

Avec l'amour que j'ai pour vous.

CATHERINE.

Ne plaisantons pas; je vous assure que l'heure est solennelle.

SEPTMONTS.

Pourquoi ne vous aimerais-je pas?

CATHERINE.

Parce que vous ne m'avez jamais aimée.

SEPTMONTS.

Je ne vous connaissais pas; je puis apprendre à vous con-

naître ; serais-je le premier mari qui se repentirait et réparerait ses torts?

CATHERINE.

Où voulez-vous en venir?

SEPTMONTS.

Vous êtes franche avec moi, je serai franc avec vous. Quand j'ai lu cette lettre adressée à un autre, il s'est passé une chose étrange en moi. D'abord, bien que les expressions de cette lettre soient celles de l'amour le plus tendre, et qu'elle puisse vous accuser aux yeux des juges les plus impartiaux, j'ai senti tout de suite que vous étiez aussi innocente et aussi pure que le jour où je vous ai reçue de votre père. Voyez un peu le cœur humain : au lieu d'en vouloir à cet homme, je l'ai envié ; au lieu de vous accuser, je vous ai comprise, et je me suis plu à me figurer que cette lettre m'était adressée, à moi! Je la relisais et je me disais : « Quelle éloquence! quelle noblesse! Il faut que je reçoive un jour, de la même personne, une lettre semblable à celle-là... » C'est dans ces dispositions, aussi nouvelles pour moi que pour vous, que je me suis présenté tout à l'heure ; et ce qui a motivé mon attitude vis-à-vis de M. Gérard, voulez-vous le savoir? C'est un mouvement de jalousie auquel je n'ai pu résister ; j'ai pris plaisir à humilier, devant vous, cet homme que vous aimez, et à qui son amour pour vous interdisait de me répondre autrement qu'il ne l'a fait. Mais je suis prêt à lui tendre la main quand il va revenir ; cela dépend de vous. Tandis que vous vous demandez, si injustement, quelle combinaison machiavélique je médite pour vous remettre en possession de cette lettre, je ne cherche, moi, que le moyen de vous la restituer aussi galamment que possible, et je suis prêt à l'échanger contre la seule espérance d'en recevoir, un jour, une pareille. Puisque votre mari a été un maladroit qui n'a pas su vous apprécier, permettez-moi de vous disputer à lui, et de faire tout mon possible pour vous le faire oublier. Je regretterai peut-être un peu

cette colère de tout à l'heure qui vous seyait à merveille; mais j'aurai tant de plaisir à la calmer ! et l'indulgence doit vous aller tout aussi bien, si ce n'est mieux. En vérité, je ne suis plus le même homme depuis que j'ai lu cette lettre, probablement parce que vous n'êtes plus la même femme depuis que vous l'avez écrite. Dites un mot, et je vous rends cette lettre. (Il lui tend la lettre.)

CATHERINE, se levant et le laissant avec la lettre dans la main.

Gardez-la, monsieur.

SEPTMONTS.

Vous êtes cruelle et imprudente.

CATHERINE.

Il est probable que l'étrange discours que je viens d'entendre cache quelque arrière-pensée. J'aime mieux le croire que d'admettre que l'insulte soit encore plus grande, et que, pour comble d'infamie, vous soyez sincère. Je ne veux rien approfondir; je ne veux rien savoir; mais, comme cette conversation est sans doute la dernière que nous aurons ensemble, quoi qu'il arrive; comme c'est vous qui l'avez exigée, je veux qu'elle soit claire et précise. Quand nous nous sommes mariés, je ne vous aimais pas, mais je croyais fermement ne plus aimer l'homme qui renonçait à moi par dignité. Dans mon ignorance des choses, je ne demandais qu'à l'oublier, et, si vous m'aviez tenu alors, de bonne foi ou non, le langage que vous m'avez tenu tout à l'heure, il est probable, il est certain que j'aurais été une femme heureuse et fidèle. Il faut si peu de chose à un mari pour convaincre une jeune fille, à qui Dieu et les hommes ont dit que c'est elle qui a tous les devoirs et que c'est lui qui a tous les droits ! Malheureusement, vous ne m'aviez épousée que pour payer les folies, les écarts, les fautes de votre vie passée et pour pouvoir continuer cette vie à votre aise. Vos amis commençaient à rougir de vous, votre famille s'apprêtait à vous renier,

votre monde n'attendait que l'occasion de vous exclure, votre cercle allait vous afficher et vous chasser pour vos dettes de jeu, quand vous les avez payées par une combinaison que je commence à entrevoir. Vous en étiez à vouloir épouser mistress Clarkson. Elle a mieux aimé que ce fût moi; elle me l'a dit hier. C'est à n'y pas croire quand on se rappelle le nom que vous portez, que nous portons, heureusement pour vous. J'ignorais tout cela, bien entendu. Eh bien, tout cela, monsieur, je vous le pardonne parce que ce n'est pas votre faute. On vous avait élevé dans le luxe, la paresse et le plaisir; on ne vous avait pas appris le travail et vous aviez désappris le respect de vous-même; mais ce que je ne vous pardonne pas, ce qui fait que je vous hais, c'est que vous n'avez pas su estimer, c'est que vous n'avez même pas su respecter cette jeune fille qui vous rendait non pas à l'estime, mais au respect des autres, et qui vous réintégrait dans votre monde où vous étiez censé la faire entrer; c'est que vous ayez assimilé cette enfant, qu'on vous livrait ignorante et sans défiance, aux plus dégradées de vos filles de plaisir; c'est que j'ai dû, moi, des mains que voici, vous jeter hors de ma chambre nuptiale, où vous entriez trébuchant de débauche et d'ivresse; c'est que j'ai tellement rougi de vous et de moi, que j'ai enseveli ces effroyables souvenirs au plus profond de mon âme, d'où ils ne seraient jamais exhalés même devant vous, si vous n'aviez eu l'audace de m'offrir de nouveau ce que vous avez appelé votre amour. Misérable! (Septmonts, qui a écouté jusque-là avec indifférence d'abord, puis avec une impatience contenue, se lève.) Eh bien, oui, j'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse, ce cœur généreux, cette âme loyale et fière, et je lui ai rendu tout mon cœur; oui, en sortant de chez cette femme que vous m'avez imposée chez moi et chez elle, et qui vaut encore mieux que vous! oui, j'ai écrit à cet homme la lettre que vous avez volée, et où je lui dis que je vous méprise et que je l'aime. Et, si vous lui manquez de respect une seconde fois, il vous soufflettera, et il vous tuera; et alors, je pourrai être tout entière à lui, car il y aura eu

assez de larmes et assez de sang pour effacer la trace de vos abominables baisers.

SEPTMONTS, en paroxysme de la colère, portant la main vers elle et la saisissant par le bras.

Madame !

CATHERINE.

Frappez-moi donc! ce sera complet, et vous savez bien que je ne le dirai pas plus que le reste. (A Mauriceau qui entre.) Ah ! vous voici mon père ! Je vous ai écrit de venir, parce que je prévoyais ce qui vient de se passer. Je regrette que vous ne soyez pas arrivé plus tôt, vous auriez pu voir par vous-même où aboutissent les unions formées par l'ambition du père, l'ignorance de la fille et la bassesse de l'époux. Cela s'est terminé par une scène d'un goût exquis, vraiment, que nous venons d'avoir, monsieur et moi. Au moins cette scène aura-t-elle eu cet avantage de rendre désormais entre nous tout rapprochement, toute rencontre même impossible. — Je vous laisse, moi j'en ai assez ! — Monsieur sait que j'aime un autre homme. Il a trouvé, pris, saisi, dérobé, intercepté, volé une lettre; il veut faire du scandale; tâchez qu'il y en ait le moins possible, à cause de vous. Pour moi, cela m'est absolument égal : s'il veut de l'argent, donnez-lui-en ; l'important, c'est que je ne le revoie plus. Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

MAURICEAU, SEPTMONTS.

SEPTMONTS, qui a écrit pendant cette tirade et qui a sonné pendant les derniers mots, remettant la lettre au domestique.

Qu'on porte tout de suite cette lettre à M. Clarkson. (Le domestique sort.)

MAURICEAU.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SEPTMONTS.

Cela signifie, monsieur, que votre fille se conduit de telle façon qu'un duel et un procès en séparation sont devenus inévitables, quoi que j'aie fait pour les éviter.

MAURICEAU.

Pourquoi ce duel? pourquoi ce procès? pourquoi ce scandale?

SEPTMONTS.

Parce que mademoiselle Mauriceau a un amant.

MAURICEAU.

Ce n'est pas vrai.

SEPTMONTS.

La lettre que j'ai le prouve cependant.

MAURICEAU.

A qui est adressée cette lettre?

SEPTMONTS.

A M. Gérard.

MAURICEAU.

Gérard n'a cessé d'estimer et de respecter votre femme; je viens de le voir; je réponds de lui; c'est le plus honnête homme du monde.

SEPTMONTS.

Il fallait lui donner votre fille, alors.

MAURICEAU.

Je regretterai peut-être bientôt de ne pas l'avoir fait. Et cette lettre condamne Catherine?

SEPTMONTS.

Elle l'accuse; cela me suffit maintenant.

MAURICEAU.

Et comment cette lettre est-elle entre vos mains?

SEPTMONTS.

Mademoiselle Mauriceau vous l'a dit : je l'ai volée.

MAURICEAU.

Catherine était en colère; je vous en prie, songez qu'il y va de la réputation de ma fille.

SEPTMONTS.

C'était à elle d'y penser.

MAURICEAU.

Gérard était un ami d'enfance. Cette lettre n'est pas une faute, ce n'est peut-être qu'une imprudence.

SEPTMONTS.

Une imprudence se paie.

MAURICEAU.

Allons combien?

SEPTMONTS.

Oh! maintenant, plus cher que vous ne pouvez y mettre.

(Il fait un mouvement pour s'éloigner.)

MAURICEAU, lui barrant le passage.

Réfléchissez à ce que vous allez faire.

SEPTMONTS.

C'est tout réfléchi.

MAURICEAU.

Un pareil duel et un pareil procès, c'est le déshonneur pour une femme.

SEPTMONTS.

Et le silence, c'est la honte et le ridicule pour moi.

MAURICEAU.

Mais, moi, je ne veux pas que ma fille soit déshonorée. Voulez-vous me rendre cette lettre?

SEPTMONTS.

Nous recommençons ?

MAURICEAU, déposant son chapeau sur une chaise.

Eh bien, je vous assure que vous allez me la rendre. (Il marche vers lui pour lui prendre la lettre de force.)

SEPTMONTS, très-calme.

Les menaces sont inutiles; j'ai tout prévu; c'est cette lettre que je viens d'envoyer à mon témoin.

MAURICEAU.

Monsieur Clarkson ?

SEPTMONTS.

Justement; j'ai mes raisons; il est bien le témoin qu'il me faut dans un duel de ce genre. (Gérard paraît.) Gérard ! (A part, avec un sourire de satisfaction.) Ah !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GÉRARD.

SEPTMONTS, très-calme.

Si c'est la duchesse que vous cherchez, monsieur, elle n'est pas dans cette chambre. (Il montre la chambre de la duchesse.) Elle est dans celle-là.

GÉRARD.

Ce n'est pas madame la duchesse que je cherche, monsieur, c'est vous. Et justement, ce que j'ai à vous dire, je ne pouvais pas vous le dire en sa présence; c'est pour cela que je me suis retiré tout à l'heure comme je l'ai fait.

SEPTMONTS.

Pouvez-vous le dire devant monsieur ?

GÉRARD.

Parfaitement ! Vous avez parlé tout à l'heure de ma mère

dans des termes qui ne me conviennent pas, et cela devant une femme.

SEPTMONTS.

Et devant une femme que vous aimez!

GÉRARD.

Et devant une femme que j'aime.

SEPTMONTS.

Je n'avais pas l'intention de vous blesser, moi, monsieur, au contraire; tandis que vous l'avez certainement, vous, en me faisant une pareille déclaration que j'ai le droit de prendre pour une offense.

GÉRARD, marchant vers lui.

Si cette offense ne suffit pas...

SEPTMONTS, très-calme.

Elle suffit : dans une heure, deux de mes amis se présenteront chez vous, vous n'aurez à discuter que le lieu et l'heure de la rencontre. Je suis l'offensé, j'ai le choix des armes.

GÉRARD.

C'était ce que vous vouliez probablement.

SEPTMONTS, saluant.

Comme vous dites.

MAURICEAU, allant à Gérard et lui prenant la main.

Et c'est moi, mon cher Gérard, qui serai votre témoin.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICEAU, GUY, RÉMONIN, puis MADAME DE RUMIÈRES.

MAURICEAU, à Guy.

Voilà l'histoire, cher monsieur. Vous avez bien voulu accepter d'être avec moi le témoin de Gérard; je ne vous ai rien caché, parce que vous êtes un galant homme et que ma fille m'a dit que je pouvais avoir toute confiance en vous.

GUY.

Et elle a raison. Personne ne l'estime et ne la respecte plus que moi, surtout après ce que vous venez de m'apprendre, et dans la situation où elle se trouve...

MAURICEAU, à Rémonin.

Quant à toi, je te prierai d'être là sur le terrain, en cas de blessure dangereuse, que tes soins immédiats pourront empêcher d'être mortelle.

RÉMONIN.

Compte sur moi.

GUY.

Vous êtes toujours décidé, monsieur, à servir de témoin à M. Gérard?

MAURICEAU.

C'est le seul moyen que j'aie d'affirmer publiquement l'innocence de Catherine. On commencera par dire que je suis un père immoral et que j'ai prêté la main aux amours de ma fille ; soit. Mais, on peut ne pas être éloquent dans les événements ordinaires de la vie ; quand il s'agit de ces choses-là, on trouve dans son cœur, dans sa conscience et dans ses entrailles, des mots et des cris si sincères, que les honnêtes gens ne s'y trompent pas. Lorsque, dans le procès qui aura certainement lieu, en plein tribunal, je dirai la vérité sur cet homme, lorsque j'étalerai toute sa vie à côté de la mienne et de celle de ma fille, lorsque je raconterai comment ce mariage s'est fait et ce que nous a coûté l'honneur d'être duchesse, on dira peut-être : « Le beau-père est un imbécile ! » mais on dira certainement : « Le gendre est une canaille ! »

RÉMONIN.

Mais tu oublies que la véritable raison du duel doit rester ignorée et que ce n'est pas ta fille qui est en jeu, mais la mère de Gérard.

MAURICEAU.

Cela ne trompera personne, et j'aime autant faire les choses franchement. J'ai été assez orgueilleux et assez bête jusqu'à présent ; il me reste à essayer de réparer les sottises et les malheurs que mon orgueil et ma bêtise ont causés. Si le duc est tué, tout est dit ; s'il survit, il faut une séparation entre lui et Catherine. Je connais assez mon gendre pour savoir qu'il fera alors tout ce qu'il pourra pour l'éviter, ou du moins, pour la faire payer cher ; mon intervention comme témoin dans le duel la rend inévitable.

GUY.

Je vais tout de suite chez M. Gérard pour qu'il puisse sortir. On a toujours beaucoup à faire la veille d'un duel.

MAURICEAU.

Merci encore une fois, monsieur. Bien des gens de votre monde, s'ils étaient à votre place, se contenteraient de rire de moi. Je vous remercie de l'honneur que vous me faites et de la sympathie que vous nous témoignez. A bientôt.

GUY.

A bientôt, monsieur, et comptez sur moi.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Madame de Rumières fait demander si madame la duchesse est visible pour elle.

MAURICEAU.

Non.

RÉMONIN.

Si... Dites à madame de Rumières que madame la recevra avec plaisir. (Le domestique sort.) Il faut que ta fille, — n'est-ce pas, monsieur des Haltes? — remplisse son rôle de femme du monde jusqu'au bout. Et puis madame de Rumières est une femme d'esprit, et, avec cela, elle est la parente du duc. Le moindre incident peut nous servir, au point où nous sommes.

MADAME DE RUMIÈRES, entrant.

Bonjour, mon cher monsieur Mauriceau. (Elle serre la main à des Haltes.) La duchesse n'est pas là? On m'a dit cependant que je puis la voir.

MAURICEAU.

C'est nous qui avons répondu pour elle. Je sais tout le plaisir que ma fille prend à vos visites, madame, et on va la prévenir; seulement, elle termine quelques affaires importantes et se fera peut-être attendre quelques minutes. Je dis un mot à monsieur et je reviens.

MADAME DE RUMIÈRES.

En compagnie de Rémonin, j'attendrais patiemment la résurrection. (Mauriceau et Guy sortent.)

SCÈNE II.

RÉMONIN, MADAME DE RUMIÈRES.

MADAME DE RUMIÈRES.

Eh bien, en voilà du nouveau !

RÉMONIN, d'un air étonné.

Quoi ?

MADAME DE RUMIÈRES.

Ah ! c'est bien. Du moment que vous faites de la discrétion avec moi, n'en parlons plus.

RÉMONIN.

Qui a pu vous dire...?

MADAME DE RUMIÈRES.

Est-ce qu'on ne sait pas tout ce qui se passe chez nous, mon cher ? Est-ce que nous ne sommes pas le spectacle de nos domestiques ? Seulement, ils le regardent par le trou des serrures et par l'entrebâillement des portes. Le valet de chambre qui avait écouté et entendu la scène qui a eu lieu entre Catherine et Maximin est venu tout raconter à ma femme de chambre, qui a des bontés pour lui, je crois, et qui m'a tout répété, en témoignant le plus vif intérêt pour la duchesse. J'ai fait atteler, et me voilà, pour avoir des nouvelles, car je veux bien que mes domestiques m'en donnent quand je ne leur en demande pas, mais je ne veux pas leur en demander.

RÉMONIN.

Eh bien, vous en savez aussi long que nous, et, si j'ai fait le discret, c'est qu'en ces sortes d'affaires, on est tenu à la discrétion, à moins qu'on ne soit un domestique.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est juste, et puis vous êtes humilié !

RÉMONIN.

Parce que...?

MADAME DE RUMIÈRES.

Parce que votre combinaison chimique ne réussit pas; le troisième élément, le réactif, a été un peu trop violent; le vibrion m'a tout l'air de triompher et de devoir entamer prochainement les parties saines; et les dieux qui devaient arriver n'ont même pas télégraphié qu'ils ne pouvaient pas venir.

RÉMONIN.

Et cela vous amuse?

MADAME DE RUMIÈRES, se levant.

Non, au contraire. Cette petite m'intéresse, je vous l'ai dit et je vous le repète. Et puis je ne serais pas une femme si je ne prenais pas parti pour l'amour. Aussi je viens me mettre à son service. Du reste, je crois que nous serons pour elle, nous, les femmes, et que, si Maximin est tué, nous dirons toutes que c'est bien fait.

RÉMONIN.

Jolie oraison funèbre! Espérons qu'il l'aura.

MADAME DE RUMIÈRES.

Est-ce que M. Gérard tire bien?

RÉMONIN.

Comme un ingénieur.

MADAME DE RUMIÈRES.

Cependant, on fait des armes à l'École polytechnique?

RÉMONIN.

On y fait des mathématiques surtout. Mais nous avons notre conscience pour nous.

MADAME DE RUMIÈRES.

Comme dans *les Huguenots :* « En mon bon droit, j'ai confiance! » J'aime bien avoir ma conscience pour moi, et

je m'efforce de l'avoir toujours; mais, dans certains cas extrêmes, comme celui-ci par exemple, ou comme un incendie ou un naufrage, je ne serais pas fâchée de pouvoir y ajouter une échelle ou une barque. Le bon droit et la justice, qui sont très-réclamés partout, n'ont qu'à être occupés autre part ce jour-là, et ne pas pouvoir se rendre à notre appel, on est brûlé ou noyé, ce qui trouble toujours un peu Je sais bien qu'on nous promet une seconde vie avec la réparation des injustices que nous aurons souffertes et des peines que nous aurons endurées dans ce monde; mais c'est justement ces promesses de la seconde vie qui m'inquiètent un peu. Elles prévoient trop les douleurs de la première Moi, j'aurais mieux aimé le bonheur tout de suite, ici-bas, quitte à être jugée un peu plus sévèrement après. Enfin, c'est comme ça, nous n'y pouvons rien. Mais vous me diriez que M. Gérard est de première force aux armes, que je m'en irais plus tranquille sur son compte.

RÉMONIN.

Il arrivera peut-être quelque chose.

MADAME DE RUMIÈRES.

Vous avez la confiance tenace.

RÉMONIN.

Très-tenace.

MADAME DE RUMIÈRES.

Ce qui pourrait arriver de plus heureux serait encore un malheur. Si M. Gérard tue le duc, il ne pourra pas épouser sa veuve.

RÉMONIN.

Elle changera de patrie. La patrie de la femme, c'est le pays où elle aime.

MADAME DE RUMIÈRES.

Eh bien, moi, je ne crois plus du tout en vous : vous m'a-

viez promis de me montrer M. Gérard, c'était pourtant bien facile, et je mourrai ou il mourra sans que je le voie.

RÉMONIN.

Non; car, si vous restez encore quelques instants ici, vous le verrez.

MADAME DE RUMIÈRES.

Il va venir?

RÉMONIN.

Nous l'attendons.

MADAME DE RUMIÈRES.

Dans l'hôtel même du mari?

RÉMONIN.

Hôtel payé par le beau-père, qui sert de témoin contre son gendre. A cette heure, nous ne sommes plus dans les petites conventions du monde, et toutes les traditions sont renversées. La situation a même l'avantage d'être franche et nette. On se déteste bien de part et d'autre, et là surtout où l'on s'était promis de s'aimer. Le duc veut bien tuer Gérard et déshonorer la duchesse, qu'il sait parfaitement innocente; Gérard veut bien tuer le duc, ce qui ne lui sera pas facile; le beau-père prend bien fait et cause contre son gendre et la femme contre son mari. On se demande, en voyant ces situations étranges, que le mariage peut seul créer, si les gens qui ne sont pas mariés connaissent bien leur bonheur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Pardon, chère madame.

MADAME DE RUMIÈRES

C'est moi qui dois m'excuser de venir vous déranger un

jour où vous n'êtes pas chez vous; mais j'ai appris, Rémonin vous dira comment, ce qui se passe, et je venais, si vous ne comptez pas demeurer ici pendant et après le duel, je venais vous offrir de rester chez moi. Il est bon qu'en face du scandale qui va avoir lieu, vous ayez la caution d'une femme du monde et d'une femme inattaquable. Je vous propose la mienne. Si vous êtes dans ma maison, personne ne vous jettera la pierre; les murs sont trop hauts. (Mauriceau est entré et a entendu.)

CATHERINE.

Merci, madame, je compte aller chez mon père.

MADAME DE RUMIÈRES.

C'est naturel; mais ce n'est pas suffisant. Un père qui prend le parti de sa fille, ça ne prouve rien.

MAURICEAU.

La marquise a raison, et je suis on ne peut plus touché de la démarche qu'elle fait. Tu iras chez elle, elle remplacera ta mère, que j'ai si mal remplacée... (S'attendrissant un peu.) Quelle autorité aurais-je devant l'opinion, moi? Je suis un sot vulgaire et ridicule! Bourgeois bouffi d'orgueil, parvenu ambitieux qui te figures qu'on achète le bonheur et la noblesse pour ses enfants avec des sacs d'écus, comme une terre ou un fonds de commerce! tu n'as que ce tu mérites. Ma fille aimait un honnête homme, cet honnête homme l'aimait; il fallait les marier, c'était bien simple. Je n'ai pas trouvé ça, imbécile! Et je suis cause que cet honnête homme va être tué peut-être et que ma fille en mourra; et il se trouve encore des gens pour me plaindre! Je ne suis pourtant pas intéressant; mais je suis bien malheureux! (Il essuie ses yeux et se laisse tomber sur le canapé.)

CATHERINE.

Mon père!

MAURICEAU.

Permets-moi de t'embrasser, ma pauvre chère enfant.

Tiens, devant madame de Rumières, qui est si bonne pour toi, devant notre vieil ami Rémonin, et je voudrais que tous les pères de famille fussent là pour me voir, je me mets à genoux, ma bien chère fille, et je te demande pardon de tout le mal que je t'ai fait et de tout le mal qu'on te fera encore.

CATHERINE, le relevant et le prenant dans ses bras.

Mon père, mon pauvre père!

MAURICEAU.

Ne me pardonne pas, mais embrasse-moi tout de même. Et puis, tu sais, si tu as trop de chagrin après, si tu veux mourir, je t'aurai bientôt rejointe, va, ce ne sera pas long.

MADAME DE RUMIÈRES, émue.

Voyons, mon cher monsieur Mauriceau, calmez-vous.

MAURICEAU.

Ah! je suis calmé maintenant qu'elle m'a embrassé et que j'ai pleuré; mais j'en avais bien besoin.

LE DOMESTIQUE, annonçant Gérard qui entre.

M. Gérard!

MAURICEAU.

Permettez-moi, madame la marquise, de vous présenter M. Gérard. Madame la marquise de Rumières...

MADAME DE RUMIÈRES.

Qui sera heureuse de vous recevoir, monsieur, car elle a beaucoup d'affection et d'estime pour tous ceux que vous aimez et qui vous aiment. (A Catherine en l'embrassant.) Au revoir, mon enfant, je vous attends dès ce soir; mieux vaut que vous ne passiez pas la nuit ici. Rémonin et moi, nous allons entrer chez votre père et causer de tout cela. (A Rémonin.) Il est très bien, ce garçon! (A Mauriceau, qui parle à Gérard.) Allons, venez, Mauriceau, il faut que je vous parle. (Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE IV.

CATHERINE, GÉRARD.

CATHERINE.

J'allais me rendre chez votre mère quand mon père m'a dit que vous alliez venir.

GÉRARD.

Je m'en doutais; c'est pour cela que je suis venu. Vous ne devez pas venir chez ma mère, qui demeure avec moi.

CATHERINE.

Vous avez vu M. des Haltes?

GÉRARD.

Oui.

CATHERINE.

Les témoins du duc?

GÉRARD.

Ont rendez-vous ce soir avec les miens.

CATHERINE.

Ces témoins sont?

GÉRARD.

M. de Bernecourt et M. Clarkson, que le duc n'avait pas encore pu rencontrer.

CATHERINE.

Et le duel?

GÉRARD.

Sera pour demain sans doute.

CATHERINE.

Mon Dieu!

GÉRARD.

Ne parlons plus de cela! Parlons de vous. Que comptez-vous faire?

CATHERINE.

Quitter cette maison.

GÉRARD.

Après?

CATHERINE.

Après, cela dépendra des événements.

GÉRARD.

Si je survis?

CATHERINE.

Je serai votre femme.

GÉRARD.

Hélas! c'est impossible, et la séparation entre nous est éternelle, même si je survis.

CATHERINE.

Parce que?

GÉRARD.

Parce que les hommes ont tout prévu dans leur morale cruelle, qui n'a pas cru devoir rechercher les causes et qui n'a tenu compte que des effets; ils ont interdit au meurtrier d'un homme d'épouser sa veuve; ils n'ont prévu que le cas où le meurtre serait un moyen.

CATHERINE.

Eh bien, je ne serai pas votre femme. Vivez, c'est l'important Quant aux lois qu'ont établies les hommes, elles m'ont déjà fait assez souffrir pour que je ne me soucie plus, d'elles. Veuve, je suis libre, et, comme je n'ai pas d'enfants, je n'ai de comptes à rendre de ma vie à personne.

GÉRARD.

Mais si je succombe?

CATHERINE.

Nous ne nous quitterons pas davantage. Dans la vie comme

dans la mort, je suis à vous. Si vous mourez, je ferai comme vous, pour être où vous serez.

GÉRARD.

Non.

CATHERINE.

Qui m'en empêchera?

GÉRARD.

Moi.

CATHERINE.

Comment?

GÉRARD.

En vous ordonnant de vivre.

CATHERINE.

De quel droit?

GÉRARD.

Du droit qu'on a de donner un ordre à ceux qui vous aiment quand on a lieu de croire qu'on va mourir. Si la mort sépare, pourquoi mourriez-vous? Si elle réunit, pourquoi vous hâter? Quand on a l'éternité, qu'importent quelques jours de plus ou de moins, surtout quand ces quelques jours peuvent être la consolation d'autres êtres qui vivent?

CATHERINE.

Lesquels?

GÉRARD.

Votre père.

CATHERINE.

Mon père!

GÉRARD.

Votre père s'est trompé; mais il vous aime et il souffre. Une erreur ne doit pas être expiée comme un crime, et ma mère, qui n'a pas commis d'erreur, elle, et que je vous sacrifie,

qui réparera mon crime envers elle? Si je meurs, si je lui prends son fils, qu'au moins je lui laisse sa fille!

CATHERINE, se jetant dans ses bras.

C'est bien, je vivrai.

GÉRARD, la tenant appuyée contre son cœur.

Et alors, pauvre chère victime de l'erreur humaine, tu auras accompli ton sacrifice jusqu'au bout. Et si Dieu réunit véritablement dans son sein, comme on nous l'affirme, comme je le crois, ceux qui se sont aimés profondément et uniquement sur cette terre, tu arriveras devant lui avec ton droit complet, puisque tu auras attendu l'heure qu'il t'aura fixée. Si je meurs demain, moi, d'une mort violente et en essayant de tuer un autre homme, j'aurai cette excuse que je défendais l'honneur et la liberté de la femme à qui Dieu lui-même avait voulu que je fusse uni, puisqu'elle m'aimait comme je l'aimais. Voilà tout ce que nous devons nous dire à ce moment suprême, voilà ce qui doit élever et fortifier nos âmes à cette heure solennelle où nous sommes en face de l'amour et de la mort, les deux seuls points par lesquels l'homme touche à l'infini. Quand je t'ai revue, il y a deux jours, quand je croyais avoir encore de longues années à vivre, j'ai voulu que tu restasses pure puisque tu n'étais pas libre. Dieu soit béni! Nous n'avons rien à nous reprocher. Je pourrai mourir sans remords et tu pourras vivre sans honte! (Il l'embrasse sur le front.)

CATHERINE, s'arrachant de ses bras.

Partez, vous avez besoin de toute votre force et de tout votre courage. Je ne veux pas que vous me voyiez pleurer.

LE DOMESTIQUE, entrant.

M. Clarkson, à qui M. le duc a écrit pour une affaire pressante, demande à parler à M. le duc.

CATHERINE.

Prévenez M. le duc; il n'est pas ici.

LE DOMESTIQUE.

Mais M. le duc n'est pas non plus dans son appartement, et M. Clarkson, qui est très-pressé, demande si madame la duchesse sait de quoi il s'agit, et, dans ce cas-là, si elle veut lui faire l'honneur de le recevoir?

CATHERINE, après un moment de réflexion.

Oui; faites entrer M. Clarkson. (Le domestique sort.)

GÉRARD.

Pourquoi le recevez-vous? C'est le témoin du duc, et, dans les circonstances actuelles...

CATHERINE, réfléchissant.

Il demande à me parler... Vous retournez auprès de votre mère?

GÉRARD.

Oui.

CATHERINE.

Si j'ai quelque chose à vous dire, on vous trouvera là? (On voit qu'elle réfléchit de nouveau.)

GÉRARD.

Oui... A quoi pensez-vous?

CATHERINE.

A rien. (Lui serrant la main) Éternellement, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Éternellement!

CATHERINE, voyant entrer Clarkson.

Allez!

CLARKSON, à Gérard.

Ah! je suis bien aise de vous rencontrer, cher monsieur. — Vous permettez, madame la duchesse, que je ne laisse pas monsieur s'éloigner sans le remercier encore de ce qu'il a fait pour moi? — J'allais passer chez vous. J'ai fait, d'après votre

travail, une première expérience, qui me paraît bonne. Si nous réussissons, c'est une fortune pour moi. Il est bien naturel que vous en ayez votre part.

GÉRARD.

Que je refuse, monsieur. J'ai reçu jadis de mistress Clarkson un service bien autrement important, et ce que je fais pour vous m'acquitte à peine envers elle.

CLARKSON.

Oh! mistress Clarkson et moi, ça fait deux. Vous vous acquitterez comme vous l'entendrez avec elle; moi, je m'acquitterai comme je le dois avec vous. Du reste, nous nous reverrons toujours avant mon départ. (Gérard salue après avoir donné la main à Clarkson et sort.)

SCÈNE V.

CATHERINE, CLARKSON.

CLARKSON.

Je vous demande pardon, madame la duchesse, d'avoir insisté pour pénétrer auprès de vous, mais j'ai trouvé tout à l'heure, en rentrant, une lettre de M. le duc de Septmonts, qui, sans me dire de quoi il s'agit, me demande un rendez-vous le plus tôt possible. M. de Septmonts est sorti. Permettez-moi de vous demander, à mon tour, si vous savez comment je puis lui être agréable.

CATHERINE.

Je croyais que, dans sa lettre, M. de Septmonts vous avait expliqué en quoi il avait besoin de vos services, monsieur.

CLARKSON.

Non.

CATHERINE.

Et sa lettre ne contenait pas une autre lettre cachetée qu'il déposait entre vos mains?

CLARKSON.

Non.

CATHERINE.

Vous me dites bien la vérité, monsieur

CLARKSON.

Je ne mens jamais, madame; je suis très-occupé; ça m'embrouillerait trop.

CATHERINE.

Il s'agit quelquefois d'un secret que l'on est forcé de garder. Peut-être est-ce à mistress Clarkson que M. de Septmonts a confié cette lettre?

CLARKSON.

Non. Elle me l'aurait dit quand je lui ai dit, moi, que j'avais reçu une lettre du duc et que je venais ici

CATHERINE.

Elle ne vous dit peut-être pas tout?

CLARKSON.

Elle n'a plus aucun motif de me cacher quoi que ce soit

CATHERINE.

Oui, je sais qu'elle n'est plus votre femme que de nom; elle me l'a appris hier quand je suis allée chez elle.

CLARKSON.

Il faut bu'elle vous aime bien, car elle ne raconte pas facilement ses affaires.

CATHERINE.

Malheureusement, c'est tout le contraire, et elle ne m'a pas caché, en même temps, qu'elle me détestait et qu'elle me ferait tout le mal possible.

CLARKSON.

A vous, du mal? A quel propos? qu'est-ce que vous lui avez fait?

CATHERINE.

Rien. Je ne la connaissais pas il y a deux jours... seulement...

CLARKSON.

Seulement?...

CATHERINE.

Ce n'est pas mon secret, monsieur, c'est le sien, et elle seule peut vous le dire. Quant à cette lettre que M. le duc avait dit à mon père qu'il vous avait envoyée, c'est moi qui l'ai écrite; sachez qu'elle m'a été soustraite, et qu'avec cette lettre on peut me faire tout le mal dont mistress Clarkson m'a menacée.

CLARKSON.

Il faut savoir immédiatement si elle a cette lettre. Je lui écris de venir tout de suite ici, que j'ai quelque chose de très-important à lui communiquer. Vous voulez bien la recevoir? (Il a écrit pendant qu'il parlait.)

CATHERINE.

Certainement.

CLARKSON.

Et alors, nous nous expliquerons ensemble. Soyez sûre, madame, que je ne prêterai jamais les mains à quoi que ce soit, ni contre vous, ni contre aucune femme; je suis d'un pays où on les respecte.

CATHERINE, qui a sonné, au domestique qui paraît.

Faites porter cette lettre... Qu'on ne l'égare pas! ce n'est pas moi, c'est monsieur qui l'a écrite. (Le domestique sort.)

CLARKSON.

Et maintenant, madame, savez-vous de quoi M. de Septmanis veut m'entretenir?

CATHERINE.

Oui, monsieur; cela me concerne peut-être, mais cela ne

me regarde pas; ce sont ses affaires à lui, et lui seul doit vous les faire connaître. Je vous prierai seulement de vous faire bien expliquer toutes choses et de les bien examiner.

UN DOMESTIQUE.

M. le duc est de retour et prie M. Clarkson de passer dans son appartement.

CLARKSON.

J'y vais. — Adieu, madame.

CATHERINE, au domestique.

Attendez un moment. (Bas, à Clarkson.) Si je vous demandais un grand service, monsieur?

CLARKSON.

Parlez, madame.

CATHERINE.

Si je vous priais de faire dire à M. de Septmonts que vous l'attendez dans ce salon et de causer avec lui ici?

CLARKSON.

Ce n'est que cela? je ne demande pas mieux, madame. (Au domestique.) Dites à M. de Septmonts que c'est moi qui le prie de venir me rejoindre dans ce salon. (Le domestique sort.)

CATHERINE.

Et maintenant, monsieur, je vous laisse; car, si je sais de quoi il va être question dans cet entretien, je ne puis ni ne dois y assister. Quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que vous avez fait tout ce que vous avez pu pour m'obliger et que vous êtes un galant homme. (Elle salue et sort.)

CLARKSON, seul.

Elle est charmante, cette petite femme; mais, si je comprends un mot à tout ce qui se passe ici, je veux bien être pendu!

SCÈNE VI.

SEPTMONTS, CLARKSON.

SEPTMONTS.

Je viens de passer chez vous, monsieur. Mistress Clarkson m'a dit que vous étiez ici. Je suis revenu en hâte. Excusez-moi de vous avoir dérangé. Si, en rentrant, je vous ai fait prier de passer dans mon appartement, ce qui était vous déranger encore, c'est qu'on m'avait dit que, ne m'ayant pas trouvé, vous m'attendiez auprès de la duchesse, dont ce salon est le salon particulier, et, comme ce que nous avons à dire ne regarde que des hommes...

CLARKSON.

Aussi madame la duchesse s'est-elle retirée dans son appartement à l'annonce de votre retour.

SEPTMONTS.

C'est elle qui a dit au valet de chambre que vous préfériez que notre conversation eût lieu ici?

CLARKSON.

Non, c'est moi. (Septmonts va à la porte de la chambre par laquelle Catherine est sortie et baisse les portières. A part.) En voilà des mystères et des précautions!

SEPTMONTS.

Voici de quoi il s'agit. Je dois me battre demain matin. Ce duel ne peut se terminer que par la mort de l'un des deux adversaires. Je suis l'offensé; j'ai donc le choix des armes : je choisis l'épée.

CLARKSON.

Vous tirez bien?

SEPTMONTS.

Je crois être un des premiers tireurs de Paris; mais celui de mes amis sur qui je compte pour qu'il me serve de témoin avec vous est un de ces hommes du monde qui discutent tous les points d'une affaire, et avec qui les préliminaires de la rencontre peuvent durer plusieurs jours. Je désire que ce soit fini tout de suite.

CLARKSON.

Le fait est qu'en France vous donnez à ces sortes de choses une importance et une solennité que nous ne comprenons pas, nous autres Américains, qui vidons la question en cinq minutes, au premier coin de rue et devant tout le monde.

SEPTMONTS.

C'est justement pour cela que je me suis permis de m'adresser à vous. Êtes-vous disposé à m'assister ?

CLARKSON.

De très-grand cœur ! Mistress Clarkson, quand je lui ai communiqué votre lettre, m'a dit de faire tout ce que je pourrais pour vous être agréable. Il y a longtemps que vous la connaissez?

SEPTMONTS.

Quatre ans, à peu près, et je lui dois beaucoup, moralement, je ne vous le cacherai pas. J'étais garçon quand j'ai connu mistress Clarkson. Un jour, j'avais perdu au jeu une grosse somme : cent cinquante mille francs que je n'avais pas et que j'essayais vainement de me procurer, car j'étais complétement ruiné à cette époque. Mistress Clarkson m'a très-généreusement prêté cette somme, que je lui ai rendue avec des intérêts équivalant au capital.

CLARKSON.

Mais, puisque vous étiez ruiné, comment avez-vous pu rendre ce gros capital et ces gros intérêts? Votre père est

mort ou votre mère? En France, la mort des parents est une grande ressource.

SEPTMONTS.

Non. J'étais orphelin et je n'avais plus rien à attendre. Je me suis marié.

CLARKSON.

Ah! c'est vrai; vous avez encore le mariage d'argent, vous autres Français! c'est un grand avantage sur nous, qui ne nous marions que par amour. Chez nous, dans un cas comme le vôtre, on entreprend quelque chose, on va aux mines, on travaille. Enfin, chaque pays a ses habitudes. Je vous demande pardon de vous avoir interrompu. Tout cela ne me regarde pas au fond. Revenons à notre duel.

SEPTMONTS.

Je suis enchanté, au contraire, de vous donner tous les détails possibles; vous pourriez vous étonner, en effet, quand vous allez entrer en relation avec les témoins de mon adversaire, de voir qu'un de ces deux témoins est M. Mauriceau.

CLARKSON.

Le père de votre femme?

SEPTMONTS.

Lui-même.

CLARKSON.

Témoin de votre adversaire? contre vous? C'est assez nouveau, ça.

SEPTMONTS.

Oui; vous voyez qu'il y a là-dessous des circonstances que l'on ne peut faire connaître à tout le monde.

CLARKSON.

On le dirait.

SEPTMONTS.

La raison apparente du duel entre M. Gérard et moi.

CLARKSON.

Comment ! c'est avec M. Gérard que vous vous battez ?

SEPTMONTS.

Vous le connaissez ?

CLARKSON.

Pas depuis longtemps ; mais enfin, je le connais, et puis j'avais entendu parler de lui par mistress Clarkson, qui lui a rendu aussi un grand service. C'est inouï, ce qu'elle a rendu de services, en Europe, mistress Clarkson ! Elle lui a sauvé la vie, à M. Gérard.

SEPTMONTS.

Eh bien, je ne crois pas qu'elle soit maintenant dans les mêmes dispositions pour lui.

CLARKSON.

Pourquoi lui en voudrait-elle ?

SEPTMONTS.

Les femmes sont si capricieuses !

CLARKSON.

Est ce qu'il serait amoureux d'elle ?

SEPTMONTS.

En général les femmes n'en veulent pas à mort pour cela.

CLARKSON.

C'est plutôt pour le contraire, quand elles aiment et qu'on ne les aime pas. Ce n'est pas parce que mistress Clarkson aime M. Gérard que vous voulez vous battre avec lui ?

SEPTMONTS.

Non ; c'est parce qu'il a l'audace d'aimer une autre personne qui me touche de très-près.

CLARKSON.

La duchesse, peut-être ?

SEPTMONTS.

Oui, monsieur.

CLARKSON.

Charmante femme! Je comprends cela!

SEPTMONTS.

Je le comprends aussi, mais je ne puis l'admettre.

CLARKSON.

S'il n'a pas le bonheur d'être aimé d'elle, ce n'est qu'un hommage qu'il lui rend.

SEPTMONTS.

J'ai entre les mains une lettre.

CLARKSON.

Ah! vous avez entre les mains une lettre?

SEPTMONTS.

Une lettre qui prouve qu'il est aimé.

CLARKSON.

C'est une autre affaire, alors. Je suis complétement à votre service. Je suis de ceux qui n'admettent aucun compromis en ces matières.

SEPTMONTS.

Alors, ce n'est pas tout ce que je réclamerai de vous. Je puis être tué, il faut tout prévoir, et, si je succombe, j'ai été offensé de telle façon par la duchesse que je veux être vengé.

CLARKSON.

Comment?

SEPTMONTS.

Je désire que cette lettre que j'ai en ma possession devienne alors publique.

CLARKSON.

Ah! et à quoi puis-je vous servir là dedans?

SEPTMONTS.

Je vous confierai cette lettre cachetée. (Il prend la lettre dans sa poche.) La voici.

CLARKSON.

Bien!

SEPTMONTS.

Si je survis, vous me la rendrez telle quelle ; sinon, dans le procès qui aura lieu, vous en donnerez lecture au tribunal. On saura alors que j'ai vengé mon honneur, sous un prétexte qui n'était pas le vrai, et M. Gérard et la duchesse seront compromis de telle sorte, qu'ils ne pourront plus jamais se revoir.

CLARKSON.

Peuh! une fois que vous seriez mort, qu'est-ce que ça pourrait vous faire ?

SEPTMONTS.

J'y tiens. Acceptez-vous cette mission?

CLARKSON, après un moment de réflexion.

Parfaitement.

SEPTMONTS.

Voici cette lettre.

CLARKSON la prend, et tout en la tenant :

Mais, j'y pense, quand le procès aura lieu, il est probable, il est même certain que je ne serai plus en France. Je comptais partir demain matin au plus tard. Je retarderai jusqu'à demain soir pour vous être agréable et vous assister dans votre duel ; mais c'est tout ce que je puis faire.

SEPTMONTS.

Eh bien, alors, vous aurez la bonté de remettre cette lettre mistress Clarkson avec les recommandations que je viens de vous faire, et elle sera en aussi bonnes mains que les vôtres.

CLARKSON, regardant la lettre.

Très-bien. Une enveloppe blanche. Qu'est-ce qui prouve que cette lettre est adressée à M. Gérard?

SEPTMONTS.

L'enveloppe qui porte le nom de M. Gérard est dedans.

CLARKSON.

Vous avez trouvé cette lettre?

SEPTMONTS.

Je l'ai... trouvée... avant qu'elle fût mise à la poste.

CLARKSON.

Et, comme vous aviez des soupçons, vous l'avez décachetée?

SEPTMONTS.

Oui.

CLARKSON.

Je vous demande pardon de vous questionner ainsi, mais c'est vous-même qui m'avez fait l'honneur de me dire que vous désiriez que je fusse tout à fait au courant de l'affaire... Vous saviez que les relations entre la duchesse et M. Gérard duraient depuis longtemps?

SEPTMONTS.

Elles datent d'avant le mariage.

CLARKSON, regardant du côté de la chambre de Catherine.

Oh! oh! c'est grave!

SEPTMONTS.

Ils s'aimaient et voulaient s'épouser, mais le père n'a pas voulu.

CLARKSON.

Et M. Gérard tenait au mariage, lui?

SEPTMONTS.

Oui; mais quand il a su que mademoiselle Mauriceau était

millionnaire, comme il n'avait rien et qu'il s'appelait Gérard tout court, il s'est retiré.

CLARKSON.

C'est très-bien, ce qu'il a fait là, ce jeune homme! Ça ne m'étonne pas!

SEPTMONTS.

Oui! mais, maintenant, il revient.

CLARKSON.

Et il est l'amant de votre femme?

SEPTMONTS.

Ah! je ne dis pas cela!

CLARKSON.

Qu'est-ce que vous dites, alors?

SEPTMONTS.

Mais, comme la lettre le fait croire, cela revient au même pour le procès.

CLARKSON.

Oh! oh!

SEPTMONTS.

Vous n'êtes pas de mon avis?

CLARKSON.

Non! pas tout à fait. Je comprends qu'on se venge des gens qui vous font du mal, mais non de ceux qui ne vous en font pas, et je n'aime pas beaucoup qu'on se venge d'une femme, même coupable, à plus forte raison quand elle est innocente et qu'on lui doit beaucoup, car vous lui devez beaucoup, à votre femme, entre nous. Je m'explique alors que M. Mauriceau prenne fait et cause pour sa fille, et même pour M. Gérard, du moment qu'il est sûr de leur innocence à tous les deux. Sait-il que cette lettre a été écrite, M. Mauriceau?

SEPTMONTS.

Oui ; et il a même voulu me la prendre de force.

CLARKSON.

Pourquoi ne l'a-t-il pas prise ?

SEPTMONTS.

Parce que j'ai eu la présence d'esprit de lui dire que je n'avais plus cette lettre et que je vous l'avais envoyée.

CLARKSON.

C'est très-ingénieux !

SEPTMONTS.

C'est alors que, M. Gérard m'ayant provoqué, M. Mauriceau a cru faire un coup de théâtre en lui disant devant moi : « Je serai votre témoin ! »

CLARKSON.

Voilà toute l'histoire ?

SEPTMONTS.

Oui.

CLARKSON.

Eh bien, cher monsieur, à vous parler franchement, tous ces gens-là me font l'effet d'être des braves gens. Votre petite femme me paraît être la victime de préjugés, de mœurs et de combinaisons auxquelles nous ne comprenons rien, nous autres sauvages de l'Amérique. Dans notre société que je ne saurais comparer à la vôtre, puisque nous datons d'hier, si mademoiselle Mauriceau eût aimé un brave garçon comme M. Gérard, son père l'eût donnée à celui qu'elle aimait, et, si son père n'avait pas voulu, elle serait allée tout bonnement se marier chez le juge de paix du district. Le père ne l'eût peut-être pas dotée, mais le mari eût travaillé et les deux jeunes gens eussent été heureux. Quant à M. Gérard, c'est un homme de cœur et de talent. Nous aimons les gens qui travaillent, nous autres, et, à quelque pays qu'ils appar-

tiennent, nous les tenons pour des compatriotes, toujours sans doute parce que nous sommes des sauvages. Vous comprenez donc que je ne partage pas tout à fait vos idées dans la question qui nous occupe.

SEPTMONTS.

Ce qui veut dire ?

CLARKSON.

Que, si je vous donne cette explication, c'est que je crois comprendre qu'en me faisant l'honneur de me choisir pour premier témoin, vous avez pensé que les gens de mon pays étaient moins clairvoyants ou moins scrupuleux que les gens du vôtre. Bref, vous vous êtes figuré que je prêterais les mains à toutes les petites malpropretés dont vous venez de me faire le récit avec une candeur qui vous honore. Eh bien, vous vous êtes trompé, cher monsieur.

SEPTMONTS.

C'est à moi que vous parlez !

CLARKSON.

C'est à vous, puisqu'il n'y a que nous deux ici ; mais, si vous voulez, on fera entrer du monde.

SEPTMONTS.

Alors, vous me dites en face... ?

CLARKSON.

Je vous dis en face que gaspiller l'héritage qu'on a reçu, perdre au jeu l'argent qu'on n'a pas, en emprunter à une femme sans savoir ni quand ni comment on le lui rendra, se marier pour payer ses dettes et continuer ses farces, se venger d'une femme innocente, dérober des lettres, abuser de sa force aux armes pour tuer un galant homme, je vous dis en face que tout cela est le fait d'un drôle, que, par conséquent, vous êtes un drôle, et ce qui m'étonne c'est que cinquante personnes ne vous l'aient pas déjà dit avant moi et qu'il ait fallu que je fisse trois mille lieues pour vous rensei-

gner à ce sujet, car vous n'avez pas l'air de vous en douter et vous n'en paraissez pas encore très-convaincu.

SEPTMONTS, se contenant avec la plus grande peine.

Vous savez que je ne puis vous demander raison avant d'en avoir fini avec votre ami, M. Gérard. Vous en abusez étrangement, monsieur, mais nous nous retrouverons. Veuillez me rendre le papier que vous avez à moi.

CLARKSON.

Jamais de la vie ! Puisque c'est à M. Gérard que ce papier était adressé, c'est à M. Gérard qu'il appartient et c'est à M. Gérard que je compte le remettre. S'il veut vous le rendre, lui, je ne l'en empêcherai pas, mais j'en doute.

SEPTMONTS.

Vous vous battez, n'est-ce pas ?

CLARKSON.

Oh ! ça, tant qu'on veut !

SEPTMONTS.

Eh bien, quand j'en aurai fini avec l'autre, nous aurons affaire ensemble.

CLARKSON.

Après-demain, alors ?

SEPTMONTS.

Après-demain.

CLARKSON.

Mais il faut que je parte demain soir, au plus tard.

SEPTMONTS.

Vous attendrez. Et, en attendant, sortez !

CLARKSON.

Comme j'ai l'air d'un monsieur à qui on dit comme ça : Sortez ! » et qui sort... Regardez-moi donc, ce n'est pas

difficile de voir à quoi je suis décidé. Je ne veux pas que vous vous battiez avec Gérard avant de vous être battu avec moi. Si Gérard vous tue, je n'aurai pas le plaisir de croiser le fer avec un des premiers tireurs de Paris, ce qui m'amuserait cependant ; et, si vous le tuez, vous aurez causé des malheurs irréparables. Si vous croyez que je vais vous laisser tuer un homme qui va me faire faire une économie de vingt-cinq pour cent sur le lavage de l'or, vous vous trompez. Allons, prouvez que vous êtes brave, même quand vous n'êtes pas sûr d'être le plus fort. Allez chercher dans votre chambre une bonne paire d'épées, puisque c'est ça que vous tirez le mieux, moi aussi, du reste et suivez-moi dans ces grands terrains déserts qui sont derrière votre hôtel. Je me demandais en venant pourquoi on ne les utilisait pas. En pleine ville ça vaut de l'argent ! Eh bien, nous allons les faire connaître. Quant à nos témoins, aux arbitres du point d'honneur, ce seront les gens qui passeront, s'il en passe. (Septmonts se dirige vers la porte, mais, quand il y est, il étend la main vers la sonnette pour appeler. — Clarkson se jette entre la sonnette et lui.) Ah ! pas de sonnette ! Ne faisons pas le gentilhomme Louis XV et n'essayons pas de faire bâtonner le croquant par nos gens, ou, aussi vrai que je m'appelle Clarkson, je vous soufflette devant tous vos laquais !

SEPTMONTS.

Eh bien, soit, monsieur, je commencerai par vous.

CLARKSON.

A la bonne heure ! (Regardant sa montre.) Allons, je pourrai peut-être partir ce soir. (Septmonts est sorti. Clarkson sort par le fond.)

SCÈNE VII.

CATHERINE, seule; puis MISTRESS CLARKSON.

Catherine a entr'ouvert la portière, elle regarde la porte par laquelle les deux hommes sont sortis ; elle traverse la chambre, très-émue, en s'arrêtant une fois ; elle sonne et fait un effort pour paraître calme. — Le domestique entre.

CATHERINE, d'une voix mal assurée.

Qu'on prie mon père de passer tout de suite ici ! (Elle regarde la fenêtre et fait un mouvement pour y aller.) Je ne veux pas regarder, je ne veux pas savoir, je ne sais rien, je n'ai rien entendu. Les minutes que cette aiguille marque sur cette pendule, personne ne sait ce qu'elles me disent. Il y en aura une qui décidera de ma vie, voilà tout. J'aurais pu ne pas écouter, et alors les choses s'accompliraient à mon insu et je serais surprise en les apprenant. Au lieu de ne pas savoir, je n'ai qu'à ne pas me souvenir. Non, je cherche en vain à étouffer la voix de ma conscience. Ce que je fais est mal. Du moment que je sais, je suis complice, et, si l'un de ces deux hommes est tué, il l'aura été avec mon consentement. Non, je ne dois pas, je ne veux pas... (Elle court vers la porte. Mistress Clerkson paraît.) Vous, madame !

SCÈNE VIII.

CATHERINE, MISTRESS CLARKSON.

MISTRESS CLARKSON.

Aujourd'hui, madame la duchesse, ne m'attendez-vous pas ? M. Clarkson m'a écrit tout à l'heure que vous et lui aviez à me parler tout de suite.

CATHERINE.

Mais, depuis que M. Clarkson vous a écrit, il s'est passé

une chose que ni M. Clarkson, ni moi, ni vous-même qui prévoyez tout, ne pouvions prévoir.

MISTRESS CLARKSON.

Quoi donc ?

CATHERINE.

Pendant que le duc expliquait à M. Clarkson les raisons, celles qu'il croyait devoir donner, du duel que vous avez provoqué, madame, M. Clarkson, qui ne trouvait ces raisons ni suffisantes ni honorables, a pris tout à coup notre défense, à mon père, à Gérard, à M. Gérard, et à moi et si violemment, qu'à cette heure même...

MISTRESS CLARKSON.

Ils se battent ensemble ?

CATHERINE.

A quelques pas d'ici.

MISTRESS CLARKSON.

Ah ! je reconnais bien là Clarkson ! (Elle fait un mouvement vers la porte.)

CATHERINE.

Eh bien, madame, il faut empêcher ce duel.

MISTRESS CLARKSON, s'arrêtant.

A quoi bon ?

CATHERINE.

Je ne veux pas qu'un de ces deux hommes soit tué pour moi.

MISTRESS CLARKSON.

Que vous importe ? Ils ne font que ce qu'ils veulent faire. Rien ne va plus, comme disent les croupiers, et on ne doit plus toucher à la bille quand elle tourne. Vous avez souvent souhaité d'être libre, n'est-ce pas ? Et vous aviez bien raison ; vous ne le disiez à personne, mais vous le demandiez tout bas à celui qui peut tout. Il vous a entendue et il se sert de

moi, qui ai voulu vous perdre pour vous sauver. C'est de la bonne justice. Est-ce que je me révolte, moi qui suis vaincue ? Dans la partie que je joue avec le destin, chaque fois que je sens Dieu contre moi, je baisse la tête et je jette mon jeu. Je ne crains que lui ; il est pour vous, n'en parlons plus. (Voyant entrer Clarkson.) Tenez, vous êtes veuve !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLARKSON.

CLARKSON, à mistress Clarkson.

Ma chère Noémi, veuillez remettre ce papier à madame la duchesse ; elle éprouverait peut-être quelque embarras à le recevoir directement de ma main, et il faut qu'il lui soit rendu. C'était certainement la dernière volonté de son mari ; il n'a pas eu le temps de me la dire, mais je crois l'avoir devinée.

MISTRESS CLARKSON, qui s'est approchée de Catherine, lui remetant la lettre.

J'ai dit à M. Rémonin que, si je perdais la partie, je perdrais en beau joueur. J'ai perdu, je paie. C'est par moi que s'est fait votre mariage, c'est par moi qu'il se défait. Et maintenant allons-nous-en, Clarkson. Tu es un bon et brave garçon. Je partirai avec toi. J'en ai assez de l'Europe ; c'est trop petit. Comprends-tu que j'allais devenir amoureuse, moi ? Allons, partons, j'étouffe.

CLARKSON.

Allons ! (Au moment où ils vont partir, les valets et les hommes de police, accompagnés d'un commissaire de police, se présentent et montrent Clarkson.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, DES VALETS, LES GENS DE POLICE, MADAME DE RUMIÈRES, RÉMONIN, MAURICEAU.

LE COMMISSAIRE, à Clarkson.

Pardon, monsieur ! il y a eu un meurtre !

CLARKSON.

Non, monsieur, pas un meurtre, mais un duel.

LE COMMISSAIRE.

Et c'est vous, monsieur...?

CLARKSON.

Oui, monsieur, c'est moi. Vous venez pour m'arrêter ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, monsieur.

CLARKSON.

Drôle de pays ! Je suis prêt à vous suivre, monsieur. Je suis citoyen américain, je fournirai caution ; mais la loi avant tout.

MAURICEAU.

Je vais vous accompagner, monsieur.

MADAME DE RUMIÈRES, à Rémonin.

Qu'y a-t-il ?

RÉMONIN.

Les dieux sont arrivés.

MADAME DE RUMIÈRES.

Mon cousin...?

RÉMONIN, répétant le jeu du deuxième acte.

Hu-u-u-u-u-u-u !

MISTRESS CLARKSON.

Comptez sur moi, Clarkson ; je vais m'occuper de vous.

CLARKSON.

Comment cela ?

MISTRESS CLARKSON.

Cela me regarde. (Elle traverse le théâtre, dit un mot tout bas au commissaire, qui la salue respectueusement ; puis elle sort.)

LE COMMISSAIRE, à Rémonin.

Vous êtes docteur, monsieur.

RÉMONIN.

Oui, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE.

Voulez-vous bien venir constater le décès ?

RÉMONIN.

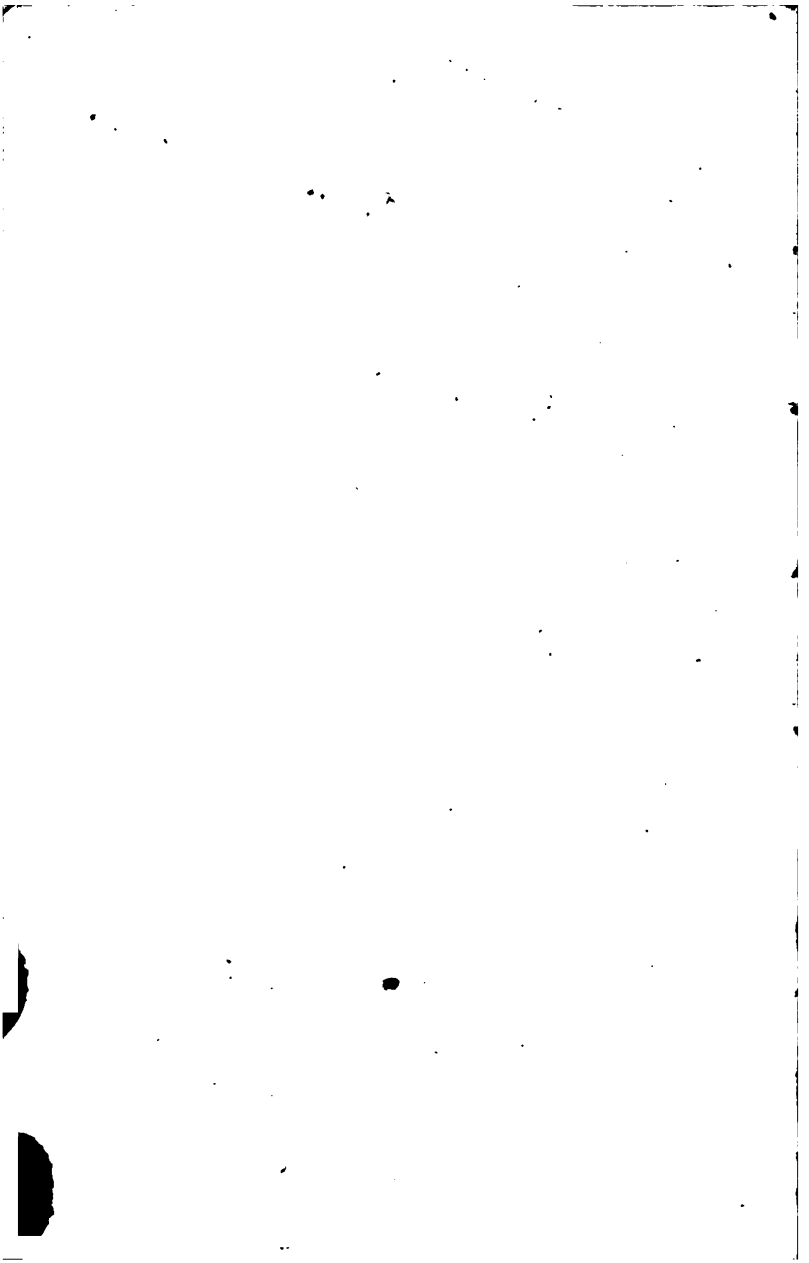
Avec plaisir !

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

MONSIEUR ALPHONSE. 1
Préface. 3
L'ÉTRANGÈRE. 161
Préface. 163

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny



17 APR 13

MAY 1 1958

MAY 1 6 1958

237 JUN 2

971 JUN

UNIVERSITY OF MICHIGAN

UNIVERSITY OF MICHIGAN
2 9015 03086 5060